S. A. R. LA PRINCESSE

HÉLÈNE DE FRANCE DUCHESSE D'AOSTE

Voyages en Afrique



OUVRAGE ILLUSTRÉ
de 487 gravures, d'un portrait en héliogravure
et d'une carte coloriée.

FRATELLI TREVES MILAN — LIBRAIRIE NILSSON PARIS

TROIS VOYAGES EN AFRIQUE.

S. A. R. LA PRINCESSE

HÉLÈNE DE FRANCE DUCHESSE D'AOSTE

Voyages en Afrique



OUVRAGE ILLUSTRÉ
de 187 gravures, d'un portrait en héliogravure
et d'une carte coloriée.

FRATELLI TREVES — MILAN
LIBRAIRIE NILSSON — PARIS

Typ. Fratelli Treves - 1913.


Hélène de France.
Duchesse d'Aoste.
1911.

Ces notes de voyage n'é-
taient pas destinées à être
publiées. — Mes enfants les
ont vues, — ils me disent :
"Mère faites nous en un
livre, avec des gravures
que nous puissions regarder
et lire et relire. — Nous le
leur donnons comme une
[illegible] chose [illegible]


de France.
duchesse d'Aoste.
1911.

Ces notes de voyage n'é-
-taient pas destinées à être
publiées.— Mes enfants les
ont lues,— ils me disent:
"Mère faites nous en un
livre, avec des gravures
que nous puissions regarder
et lire et relire.— Nous le
garderons comme une
chose chère à nos cœurs.—

Nous y apprendrons les noms des pays mystérieux que vous avez connus. — Nous rêverons de caravanes de voyages en pirogues, de déserts sans bornes — de chasses et de combats. — Lorsque nous serons grands à notre tour nous irons là bas."

Mon livre — enfants, le voici; il contient mes souvenirs — Je vous en fais cadeau. —

Je souhaite qu'il puisse vous
donner l'amour des choses
que votre mère a aimées:—
la passion des grandes forêts
où les arbres les plus forts
et les plus droits atteignent
seuls la lumière et où les faibles
périssent;— le respect des grands
fauves encore indomptés qui
dictent leurs lois aux peuples
de la savane;— de l'aigle qui
plâne solitaire audessus des nuages.—

La religion de la beauté – du courage! – de la générosité – de culte enfin, de la nature vierge qui élève l'âme, – la purifie et la transporte dégagée de tout lien vulgaire sur les ailes de la liberté vers Dieu créateur de toute chose en un hymne d'adoration infinie. —

Enfants! – Voici le livre

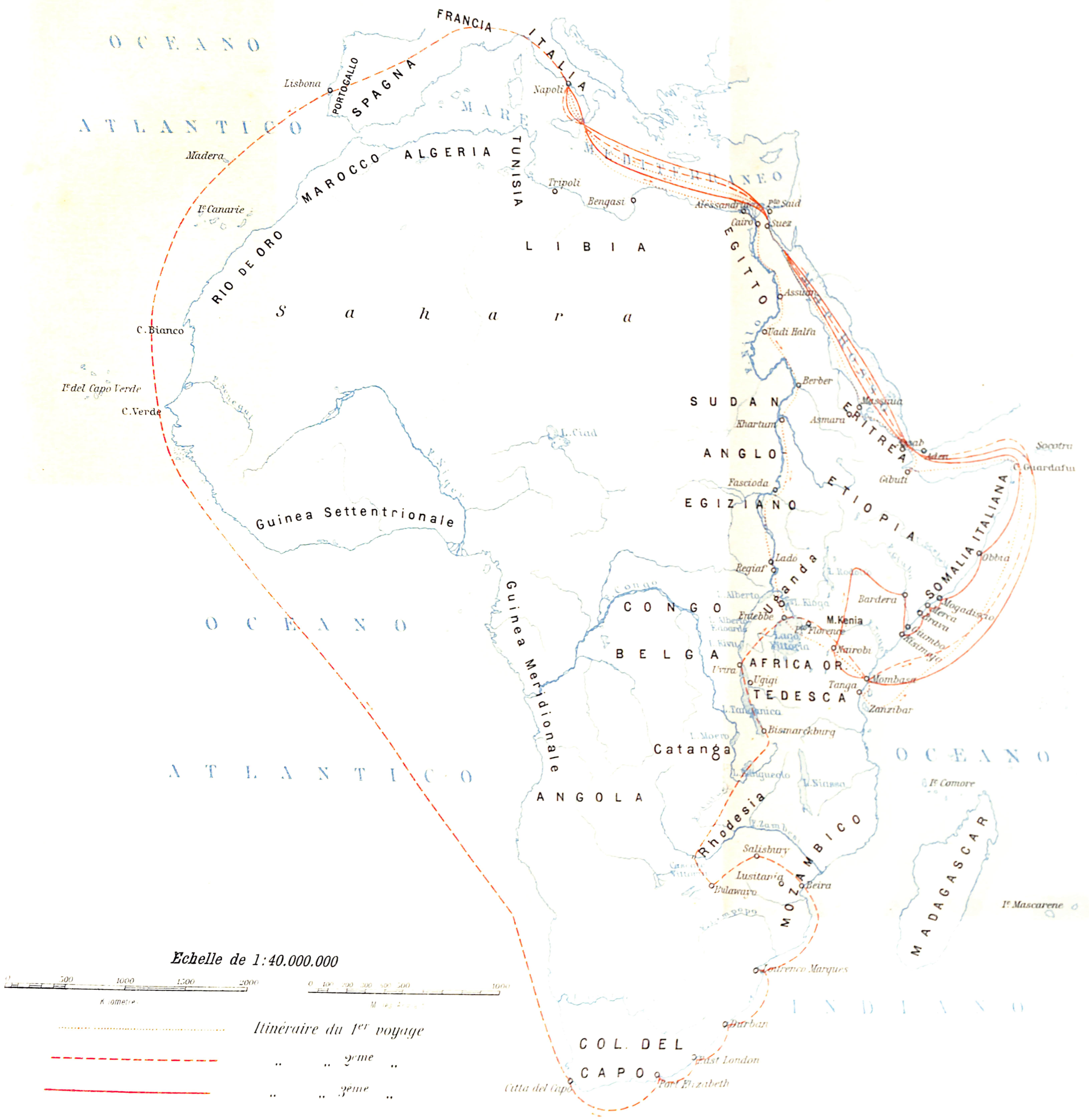
que vous m'avez demandé.-
Lorsque l'heure de partir sera
venue pour vous - n'hésitez
pas, prenez votre fardeau.-
Choisissez votre route et marchez
toujours droit. ——

Votre Mère.

TABLE DES CHAPITRES.

VOYAGE TROISIÈME.

Les trois itinéraires suivis en AFRIQUE par S. A. R. la Duchesse d'Aoste



ISTITUTO GEOGRAFICO DE AGOSTINI - NOVARA

FRATELLI TREVES, EDITORI

VOYAGE PREMIER.

Chapitre Premier.

DE NAPLES AU CAIRE. - LE NIL. - KHARTOUM. PREMIER CAMPEMENT.

A bord du *Hohenzollern*, 29 novembre 1907.

Partie. Triste, bien triste est la séparation d'une mère de ses enfants. La douleur que j'éprouve donne la mesure de mon amour pour les miens. Je savais les aimer, je ne savais pas les aimer tant! Le chagrin de ces petits, leurs cœurs gonflés à se rompre, leurs sanglots, leurs larmes qui ne voulaient plus tarir, m'ont bouleversée. Ils comprenaient vaguement que cette absence allait être quelque chose de grave, que ce serait long, peut-être indéfini.... C'était sans doute leur premier chagrin réel. Hélas! que d'amertumes plus profondes leur réserve la vie!...

Ils sont venus à bord me dire adieu. Tant que le navire a été en vue, j'aperçus les deux mouchoirs qu'agitaient vigoureusement leurs petites mains déjà fortes.... Puis mes enfants ont disparu, la distance a tout dissipé. *My heart sank.* 1)

Naples était belle ce soir. Une vision fantastique nous frappe en côtoyant Capri. Ses rochers noyés d'ombre se découpent en formes gigantesques sur le ciel encore illuminé. Sur l'autre rive on distingue les contours vagues de la côte d'Amalfi, lieu de repos, de silence et de rêve.

1) « Mon cœur s'arrêta de battre ».

A bord du *Hohenzollern*, 30 novembre.

La mer est tranquille, le repos est délicieux. Comme il est complet ce repos entre le ciel et l'eau par une belle journée sereine. Comme on se sent loin des agitations de la vie. Plus de poste, plus de télégraphe, plus de téléphone!... Oh! le téléphone!

Mon mari a tenu à m'accompagner jusqu'au Caire pour m'y dire encore adieu.

Alexandrie, 2 décembre.

De la passerelle partent des commandements brefs et impérieux. Sur le pont les marins courent, les chaînes grincent, un bruit d'eau qui jaillit nous apprend que l'encre est jetée. — Déjà hier soir la salle à manger était *imbandierata* [1] pour fêter l'heureuse arrivée. Les marins sont un peu comme les chevaux, joyeux de sortir de l'écurie; à peine partis, ils n'ont qu'une idée, retourner à la maison.

Une foule attend sur le quai. Nous y sommes reçus par le capitaine Piscicelli, qui nous a devancés. Mon mari l'a choisi comme notre chef de caravane à cause de sa connaissance des pays que nous allons parcourir.

Nous ne serons au Caire qu'à 17 heures.

Cause du retard: un pont sur le Nil s'est écroulé! Il paraît que c'est fréquent.

Le Caire, 3 décembre.

Notre premier devoir a été d'aller visiter dès ce matin les Pyramides.

Malgré le souvenir que j'en avais gardé, je les ai retrouvées plus belles encore. C'est si rare, en cette vie, de revenir sur le passé, dans les endroits déjà vus, sans éprouver de désillusion!

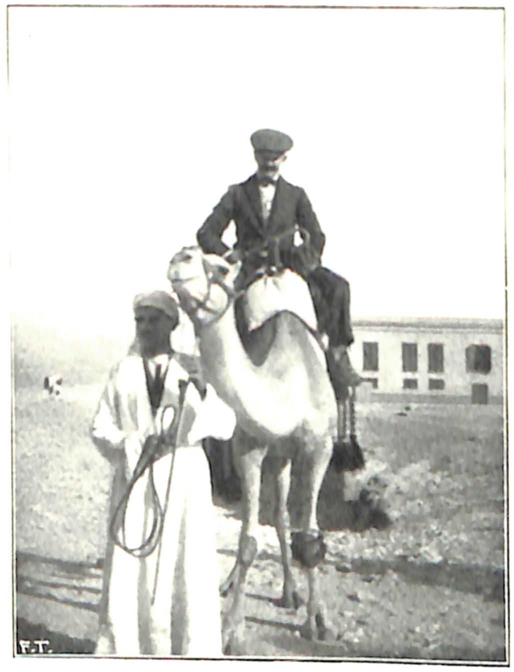
Belle par elle-même, la route, en chaussée, bordée d'arbres des deux côtés, se détachait de la campagne inondée et semblait émerger d'un grand lac bleu.

Arrivés au pied des Pyramides, nous sommes entourés d'une nuée de guides, d'ânes, de chameaux, de gamins, de bédouins.... Hommes et enfants gesticulent, crient, hurlent.... et répandent une odeur âcre qui vous prend à la gorge et à laquelle il faudra pourtant s'habituer.

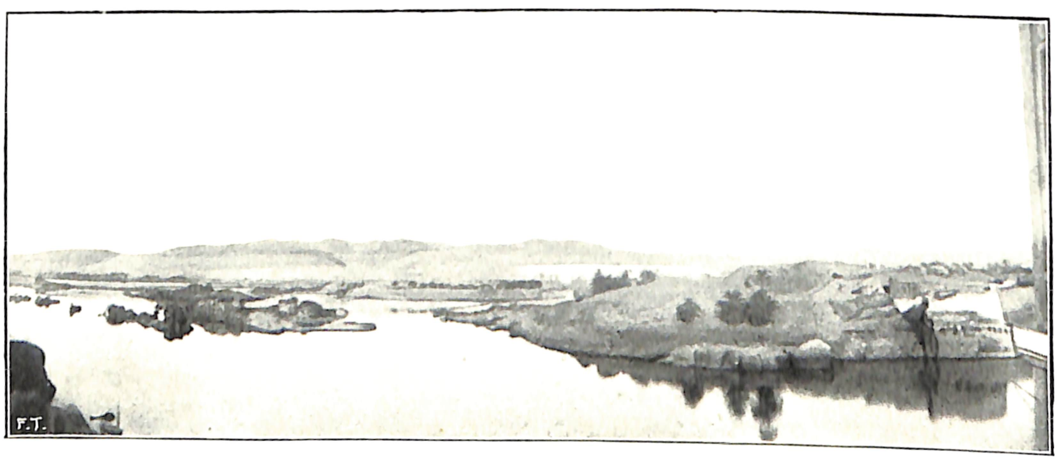
[1] Pavoisée.



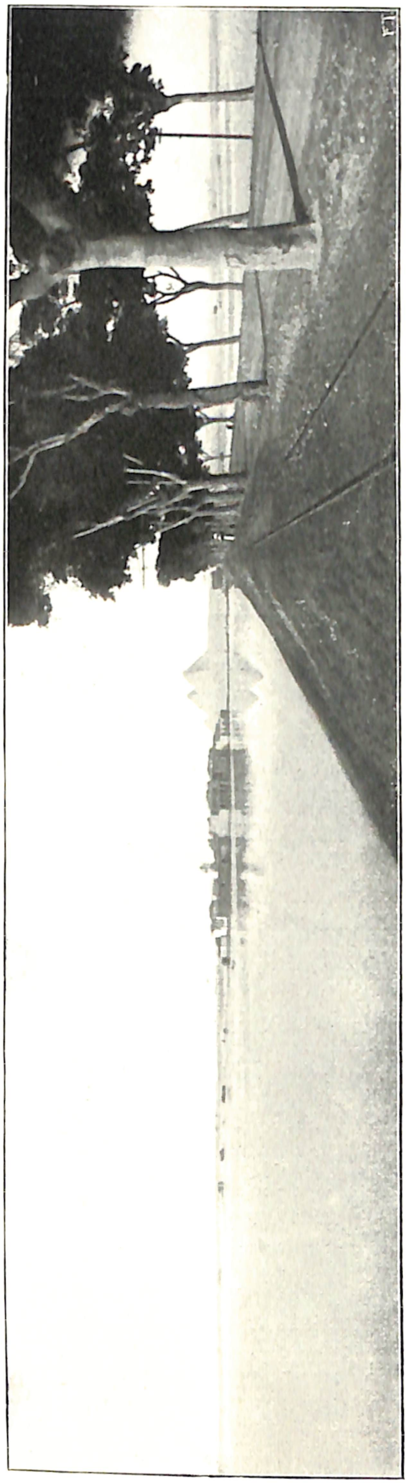
Départ sur le *Hohenzollern* (p. 5).



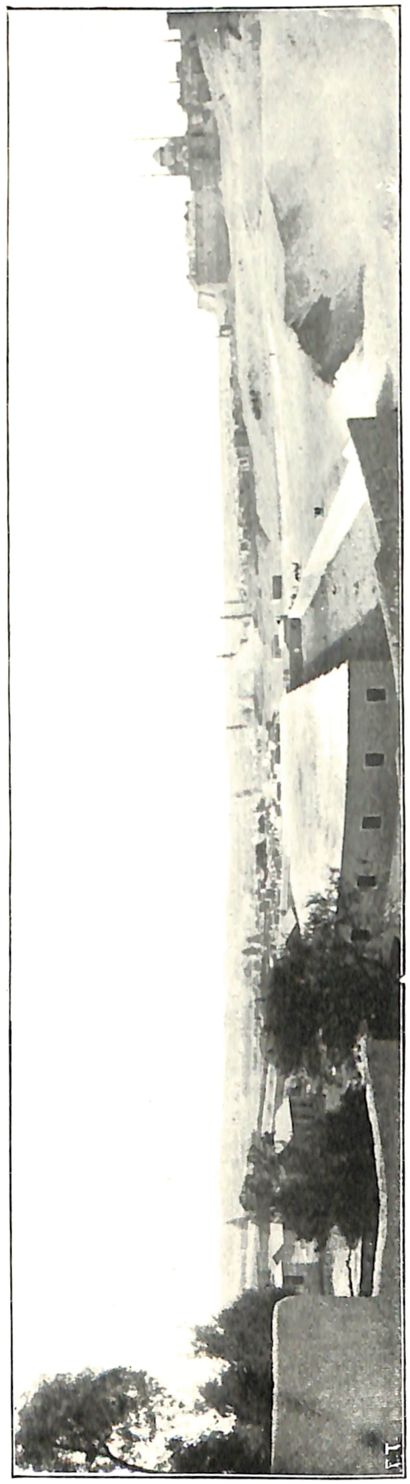
Mon mari à dos de chameau (p. 6).



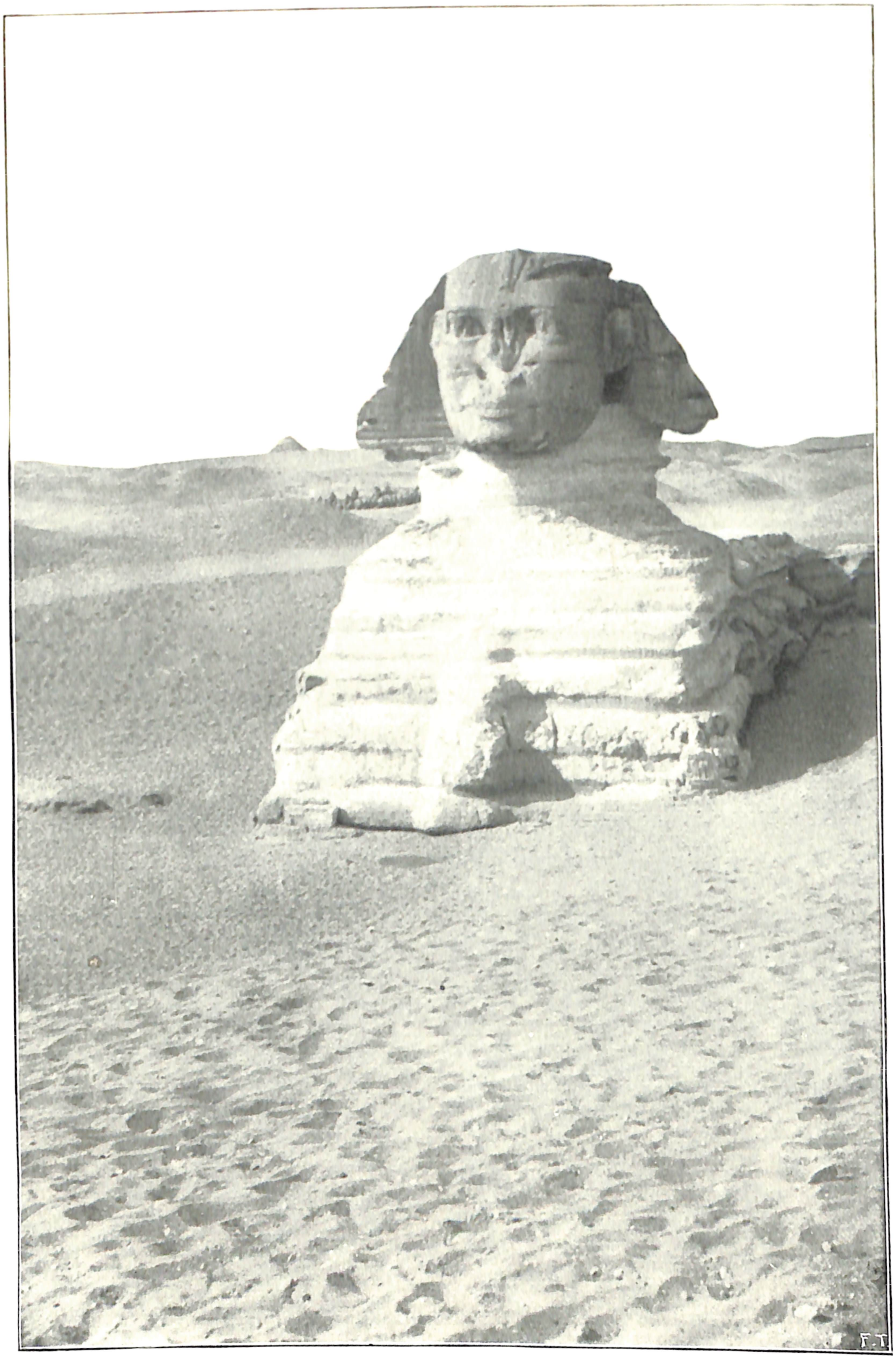
Ile d'Eléphantine, vue de l'hôtel (p. 7).



Route des Pyramides (p. 4).



La citadelle du Caire (p. 6).



Le Sphinx (p. 5).



Honble Susan Hicks Beach (p. 5).

Le sphynx à la beauté mystérieuse, semble sourire en dedans....

De retour au Caire, malgré l'heure tardive, j'ai traîné mon monde au Bazar.

Le Bazar m'est toujours apparu comme l'une des visions les plus caractéristiques de l'Orient. Cette bousculade dans l'étroit passage entre les deux rangées de boutiques, les cris des âniers qui font ranger les passants, les porteurs tout trempés de l'eau qui suinte de leurs outres, les femmes voilées qui glissent comme des ombres, tout concourt à former le spectacle le plus étrange et le plus ahurissant.

Le Caire, 4 décembre.

Nous sommes montés aux tombeaux des Califes, cité des morts aride, déserte, en sa triste et compléte nudité.

Le Caire, 5 décembre.

Ce matin nous avons retraversé la citadelle pour aller visiter une mosquée persanne taillée dans le rocher.

Sans lui manquer de respect, elle ressemblait fort aux « Cantine » qui sont dans les grottes de *tufo,* aux environs de Naples. Si la Mosquée ne valait guère la promenade, du moins le panorama était-il merveilleux.

Nous avons visité les deux grandes mosquées du Sultan Hasan et de Mohammed Ali. On ne voulut pas nous donner de babouches, dans l'espoir que ces « chiens de chrétiens » n'entreraient pas. Mais nous nous sommes bravement déchaussés et, suivis du Cavas chamarré et lui aussi déchaussé, nos souliers à la main, nous avons fait le tour de la mosquée.

*The Hon*ble Susan Hicks Beach est arrivée hier soir de Londres; elle sera ma compagne de voyage. — C'est la fille du Vicomte et de la Vicomtesse St. Aldwyn: son père, plus connu sous le nom de Sir Michael Hicks Beach fut, pendant dix-sept ans, chancelier de l'Echiquier, sous le ministère Salisbury. Susan a beaucoup voyagé un peu partout et me sera, j'en suis sûre, d'un grand secours. Elle vient déjeuner. Je la soupçonne malgré sa grande taille et sa forte carrure, d'être timide et je la plains, l'étant ridiculement moi-même.

Mais après déjeuner, la glace s'est trouvée rompue entre les trois futurs voyageurs, grâce au travail de revision que nous

avons dû faire de la cantine apportée per Susan. Je l'avais commandée à Londres. Au premier déballage, la moitié de ces objets étaient en miettes.

Les Anglais sont fort aimables et m'ont donné les permissions nécessaires. Mais ils sont terriblement méticuleux. Il leur faut la description des fusils, le calibre, la marque, la quantité de cartouches, etc.... Puis ce sont des officiers envoyés par le *Sirdar* pour savoir mes mouvements d'arrivée et de départ de Khartoum.

Le Caire, 6 décembre.

Dès 7 heures et demie nous étions en route pour les Pyramides. Je voulais y arriver lorsque le soleil serait encore bas à l'horizon. Les ombres plus longues donnent plus de relief.... et surtout, je voulais être face à face avec la divinité du Sphinx avant le fourmillement des touristes.

Mon mari s'est, ainsi que le Capitaine Piscicelli, laissé attirer par le faîte des pyramides. Tous les deux avaient très chaud au retour et les jambes brisées. J'ai fait cette ascension il y a quinze ans!... Pendant l'absence de mes deux compagnons, un Arabe m'a lu mon horoscope dans le sable.

Le Caire, 7 décembre.

L'après-midi a été consacré à une intéressante visite au Musée, dont M. Maspero nous a fait voir les choses les plus importantes. Il sut mettre sa science à la portée de notre ignorance. J'avoue que ce ne fut pas sans souffrance que je vis exposés dans des vitrines les corps encore intacts des ancêtres d'un peuple qui avait à un si haut degré le culte des morts. Il croyait non seulement à l'immortalité des âmes, mais sans doute aussi à une vie matérielle au-delà de la tombe, puisqu'il pourvoyait en effigie à tous les besoins du mort dans son tombeau. Pourquoi a-t-on violé les secrets de ces tombeaux?

Le Caire, 9 décembre.

Voilà la dernière séparation d'avec les miens! Mon mari est parti à 11 heures. Il va voir le canal de Suez.

Je n'aime guère les adieux dans les gares, avec le brouhaha,

le bruit, la fumée.... Mais cette réalité peu poétique cache du moins l'émotion....

Nous avons procédé à une minutieuse inspection et au classement de nos caisses. A 18 heures nous partons nous aussi ; le train s'ébranle.

Wagons excellents....

En route vers la liberté!

Luxor, 10 décembre.

Luxor! Ici on change de train. Nous avions un arrêt d'une heure; le temps de nous précipiter pour voir le temple. Mais un grand Arabe à chemise noire nous arrête, une baguette à la main. Il exige une carte que nous n'avons pas. Nous courons au Bureau des Antiquités.

Le temple, quoique beau, est un des moins intéressants. Les indigènes ont construit des huttes sur les ruines. La solidité des vestiges anciens qui ont défié le temps contraste singulièrement avec ces maisons de terre battue, dont les toits sont arrachés par le vent et les murs effondrés par l'averse.

À la gare nous apprenons que le train a trois quarts d'heure de retard. Nous aurions eu le temps d'aller à Karnak. *Peccato!*

Assouan, 11 décembre.

Nous sommes arrivés à Assouan, hier soir. C'est notre première étape. J'espère que les autres ne lui ressembleront pas, pour le confort et l'élégance du moins. Cette grande baraque d'hôtel me rappelle le *Palace-Hôtel* d'Ostende. Je sacrifierais bien tout ce confort à la couleur locale qui manque absolument.

Ici, bazar plus sympathique que celui du Caire. Dès ce matin, j'y ai fait une station.

Mes deux compagnons n'avaient jamais essayé de l'équitation à dos de chameau. Je ne l'avais moi-même tenté qu'une fois. Donc, nous voilà hissés tous trois, les jambes croisées autour du pommeau de la selle. Nous sommes violemment cahotés de la tête à la queue. Ayant acquis un peu d'équilibre, nous accélérons l'allure; la plus agréable est le trottinement.

Il y a déjà quinze ans, j'étais venue ici, remontant le Nil en *dahabieh;* elle était amarrée à l'île Eléphantine. Un soir, seule, j'étais allée m'asseoir au bout de l'île, là où des rochers noirs

surgissent de l'eau et du sable comme de gros monstres placides, gardiens du fleuve. La lune se reflétait dans le Nil et faisait briller la surface polie de la carapace des monstres. Il y avait une si grande beauté dans ce coin de monde que mes yeux émerveillés en avaient toujours conservé la vision. Ce soir, j'ai voulu revivre mon impression. Elle fut au-dessus de mon attente! Cette beauté infinie m'a saisie, hypnotisée.... Le cœur palpitant, je suis tombée sur le sable d'or.

Assouan, 12 décembre.

Nous avons visité le Barrage, œuvre gigantesque, conduits par M. Macdonald, ingénieur anglais. Tout de suite je suis frappée du mécanisme des portes qui ferment les écluses. Elles n'ont qu'un battant et glissent au lieu de s'ouvrir et de se refermer. Elles sont renforcées par des arcs de fer qui brisent le courant. Nous parcourons la digue en de petits wagons poussés par un noir. Cette digue, fermant complétement le Nil, forme un réservoir de plus de 100 kilomètres de long d'où se déverse par 180 portes l'eau nécessaire à l'irrigation du Bas Nil au temps de la sécheresse. Ainsi la terre fertilisée donne une double récolte.

La digue mesure actuellement 2 kilomètres de long, 20 mètres de haut sur 20 de large à la base et 7 à la cime. De plus, des deux côtés de chaque porte échappatoire, se trouvent des plans inclinés, en pierres cimentées, pour faciliter l'écoulement des eaux et les empêcher de se creuser un lit trop profond. La digue va être augmentée de 7 mètres et élargie d'autant.

Si la fertilité de l'Egypte a gagné à cet ouvrage, la pauvre *Philae,* la merveille antique la plus complète, a presque disparu. Une très petite partie en est encore hors de l'eau. Les temples secondaires ont disparu. Pourtant le peu qui émerge est encore bien joli!

Il y a ici beaucoup d'Italiens, tailleurs de pierres. Ce sont de bons ouvriers et on les paye bien. Ayant remarqué un ouvrier mahométan qui priait, j'observais qu'il paraissait plus fervent que nous. L'ingénieur m'assura que, lorsque ces mahométans étaient payés à la journée, ils priaient jusqu'à six fois par jour.

A bord de l'*Ibis*, 13 décembre.

Nous avons quitté Assouan à 4 heures. Arrivés à Shellah nous y trouvons nos bagages. Enfin à 20 heures l'*Ibis* s'ébranle. Bateau commode, bonnes cabines, peu de voyageurs, rien de marquant.

A bord de l'*Ibis*, 14 décembre.

Le Nil se rétrécit. Il coule tantôt entre des rochers abrupts, tantôt entre des bords plats sur lesquels nous observons de pittoresques *norias*, sortes de manèges mis en mouvement par deux bœufs, un âne ou parfois un homme, et qui déversent l'eau du fleuve dans de petits canaux.

Le ciel, la terre et les choses qu'elle porte, se revêtent des teintes les plus invraisemblables, que leur laisse le soleil longtemps après qu'il s'est couché. Au loin une ligne de peupliers se détache, très fine, en noir, sur un fond orange. Sur les rives, des mamelons émergent, colorés de mauve.

A bord de l'*Ibis*, 15 décembre.

Toute la nuit les chaînes du gouvernail ont raclé le pont au-dessus de ma tête. Ce n'est qu'à 2 heures du matin après avoir bruyamment accosté aux pieds du temple d'Ipsamboul que nous avons eu un peu de tranquillité.

Elles étaient là, ce matin, comme chaque jour depuis des siècles, les quatre gigantesques statues de Rhamsès II, regardant impassibles se lever le soleil. La lumière filtrait à travers le sable, haussant peu à peu ses rayons pour dorer progressivement les colosses de granit.

Ces statues, taillées dans le roc, mesurent près de vingt mètres de haut.

A 7 heures l'*Ibis* reprend sa route.

Même jour, dans le chemin de fer du Soudan.

Nous sommes arrivés à Wadi-Halfa à 14 heures. Pendant que Piscicelli compte et fait charger nos nombreux colis, nous nous promenons, Susan et moi.

Nous voici installés dans le chemin de fer du Soudan. C'est maintenant le désert à perte de vue. A droite, à gauche, une

étendue infinie de sable. C'est beau.... cela rappelle la mer.... Pas plus qu'elle le désert ne me semble monotone.

Nous avons vu le soleil disparaître dans un nuage de pourpre et l'ombre envahir la solitude de sable.

En chemin de fer, 16 décembre.

Toujours le désert, le sable à droite et à gauche.... la solitude.... le repos absolu.... On voudrait prolonger cette course à travers l'inculte.... loin.... toujours plus loin....

Malheureusement l'aspect change. Un peu après Habdara apparaissent des touffes d'herbes sèches et des mimosas épineux.

Habdara est le futur point de jonction du chemin de fer de Suakim.

Khartoum, 17 décembre.

Il faisait nuit lorsque le train s'est arrêté, hier, en gare de Khartoum.

La ville de Khartoum est sur la rive opposée (rive gauche). Nous nous sommes rendus au *Grand Hôtel* où nous avons diné et où nous attendaient des lits stables, ce qui, je l'avoue, m'a causé quelque satisfaction, après quatre jours de bateau ou de chemin de fer.

Ici deux moyens de transport sont d'usage ordinaire: on monte à âne ou bien l'on s'installe dans des sortes de pousses-pousses traînés par des ânes.

Comme tout ce qui est au bord du Nil, la ville est démesurément longue et étroite. Nous allons aux informations pour notre voyage: provisions à emporter, objets usités comme valeurs d'échange dans les pays que nous allons traverser, etc.... Ces affaires faites, nous nous asseyons aux bords du Nil. Une brise délicieusement fraîche nous y accueille, un soleil aussi chaud ne la faisait pas prévoir.

Nos gros bagages sont arrivés. Il s'agit de les avoir dans nos chambres. Nous devons tous les trois y mettre nos bras. Les gens du pays sont remarquables pour faire les choses avec lenteur ou pour ne rien faire du tout.

Khartoum, 18 décembre.

Ce matin visite à Omdurman. C'est là que le *Mahdi* mort en 1885 avait établi sa capitale. Omdurman pouvait contenir

plus de 60 000 habitants derrière ses murailles. Le Mahdi y fut enseveli et son tombeau resta sacré pour les *Mahdistes.* Mais en 1898, lors de l'entrée de Kitchener, il fut détruit et les cendres éparpillées aux quatre vents du ciel. En face se trouve la maison du *Kalife* Abdallah, qui a donné tant de mal aux Anglais. Cette maison, qui n'est pourtant guère en bon état, est habitée par le gouverneur civil, un tout jeune homme.

Le *Kalife* Abdallah était un homme raffiné. Sa maison contient des installations de bains, cimentées. Un réservoir d'eau est à l'extérieur. On chauffait l'eau destinée aux bains au moyen d'un feu de bois allumé au-dessous du réservoir. Sans doute ce travail et bien d'autres, nécessitant des connaissances ignorées des Arabes ont-ils été exécutés par les prisonniers Européens que le *Kalife* a gardés jusqu'à l'évasion des uns et la délivrance des autres par la prise de Khartoum.

Nous parcourons à cheval le Bazar et nous avons la chance d'y rencontrer le Père Ovalda. C'est ce missionnaire autrichien qui resta dix ans prisonnier du *Kalife;* redevenu libre après la soumission d'Omdurman, il y continua sa mission. Il m'a raconté en très bon italien qu'il avait été à la chaîne, nourri seulement d'une poignée de *dura,* graine qu'on donne aux bestiaux. Slating *Pacha* qui, lui, parvint à se sauver, avait été au même régime. Parqué avec les autres prisonniers dans une des cours de la maison du *Kalife,* le Père Ovalda sut, à la longue, se concilier les bonnes grâces de celui-ci. Ses services lui valurent le don d'une maison et de trois femmes, — très laides, paraît-il!

Nous visitons les magasins d'approvisionnements militaires. C'était autrefois le marché. C'est maintenant une sorte de Musée. On y voit les restes des voitures du *Kalife,* réduites à leurs carcasses de bois et de fer, — l'une était de Paris. Il y a là tout un amas d'armes et d'équipement de toute nature et de toutes dimensions, ramassés après la bataille. J'ai vu des casques et des cuirasses qui dataient, me dit-on, du passage de Napoléon en Egypte. Enfin, dans un coin abandonné, l'harmonium de Gordon, le héros si noblement mort pour la gloire de son pays.

Le *Sirdar* et Lady Wingate viennent me voir à 11 heures. J'eus à peine le temps de passer ce que je croyais être « mes plus beaux habits ». Mon choix n'était pas grand et ma jupe terriblement courte! Le *Sirdar* et Lady Wingate sont fort aimables.

Nous étions invités à loger chez eux, mais, tous trois, nous sommes des sauvages; j'ai décliné l'invitation.

Le *Sirdar* m'a raconté beaucoup de choses de la campagne qu'il a faite avec Kitchener. Le pays, la langue, les mœurs.... il connaît tout à fond.

Khartoum, 19 décembre.

Piscicelli est à la recherche de domestiques pour la caravane. Il finit par découvrir un noir qui parle *kisvhahili.* [1] Avec celui-là il pourra au moins se faire comprendre et ce sera son interprète auprès des autres.... qui sont encore à trouver.

A 16 heures, croquet et thé au Palais du Gouvernement. Le *Sirdar* nous montre l'endroit où fut massacré Gordon, deux jours avant la délivrance de Khartoum.

Gordon-Tree, 23 décembre.

Ma dernière caisse fermée, Piscicelli part pour Gordon-Tree par le Nil. Debout dans le bateau, au milieu des marins qui hissent les voiles, des noirs qui maintiennent les bêtes, des armes et des bagages qu'il emporte, il a l'air de partir pour les *Grandes Indes*. De mon côté j'enfourche mon âne et, suivie de Mohamet, mon *boy,* je pars pour la Banque et de là régler des comptes.

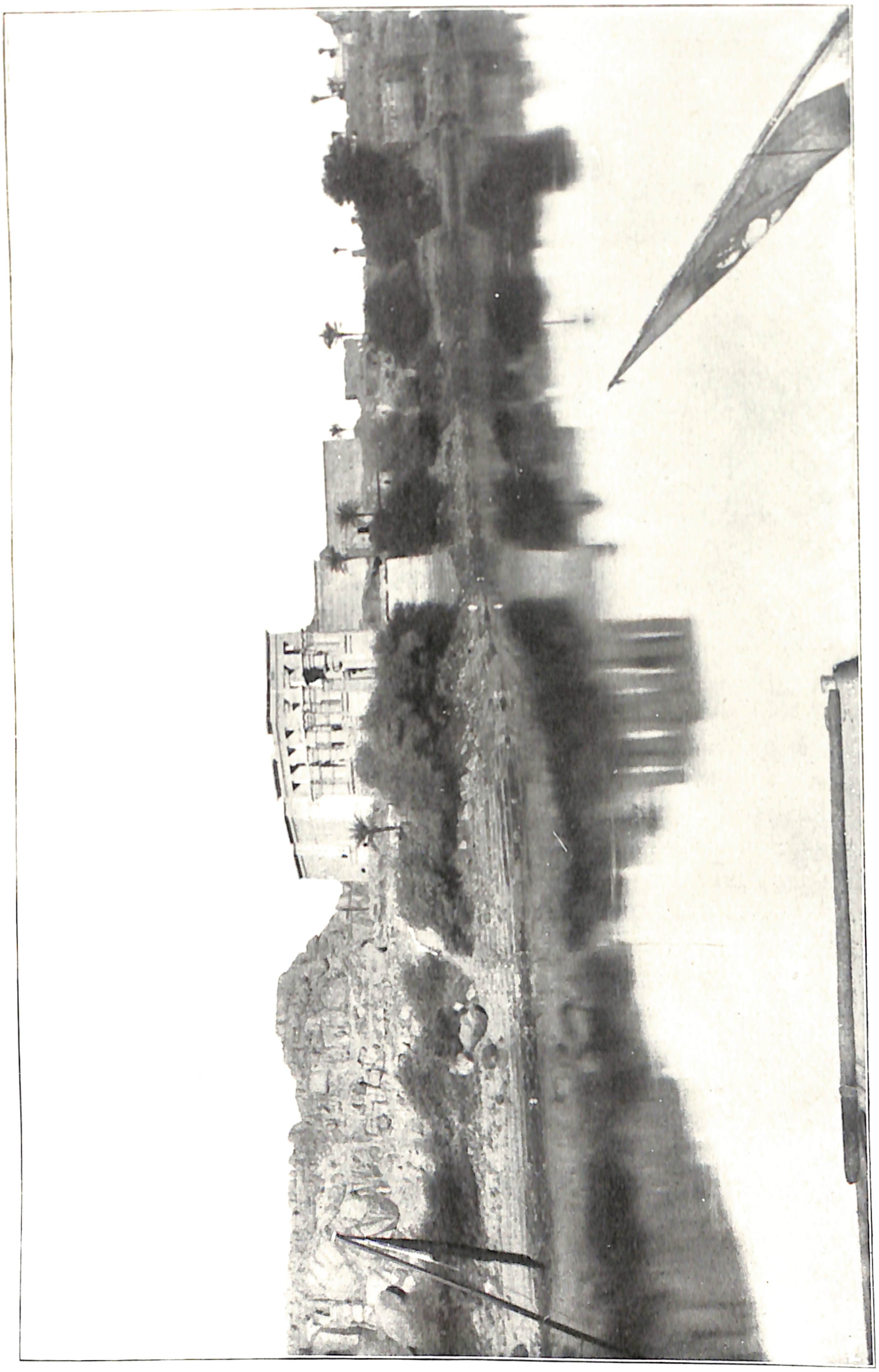
Avec l'aide de Susan j'essaie une vingtaine d'ânes, car il nous en faut encore.

A 16 heures nous quittons l'hôtel, toutes deux noblement montées sur nos ânes, précédées d'un magnifique soldat à chameau, et suivies de mon boy à âne.

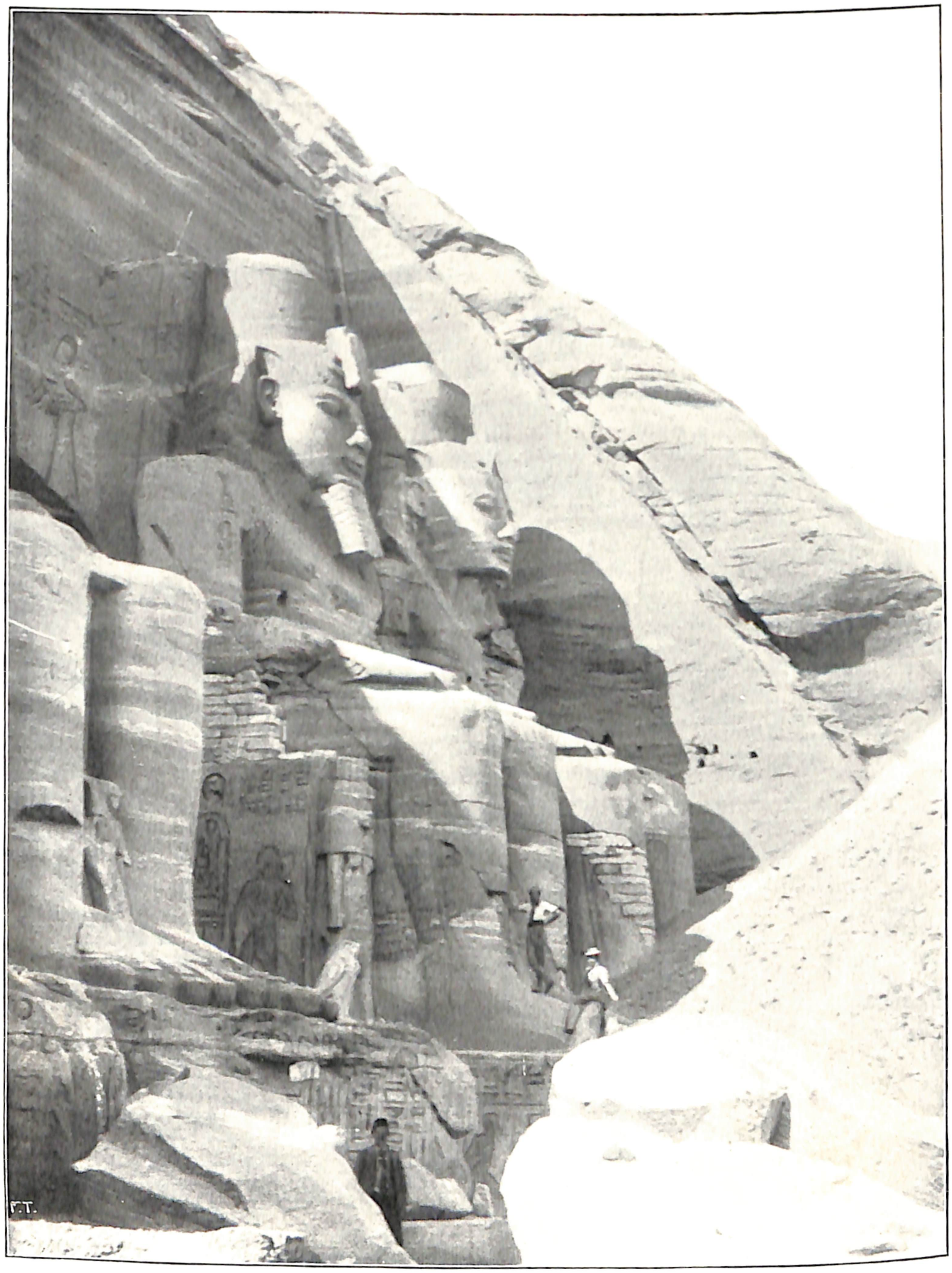
Nous arrivons au « camp » à 17 heures.

On avait beaucoup travaillé. Le bateau était arrivé tard, faute de vent et une première installation est toujours plus difficile. Les trois tentes étaient montées, les lits faits, les caisses apportées chez chacun, le feu allumé et.... le thé prêt qui nous attendait. Nous nous prélassons dans d'excellents fauteuils sous la véranda de ma tente et nous jouissons délicieusement du *dolce far niente,* la douceur de ne rien faire, entre le désert et le fleuve, par un coucher de soleil merveilleux suivi presque instantanément du lever de la lune.

[1] Langue parlée à Zanzibar.



Le temple de Philae en 1894 (p. 8).



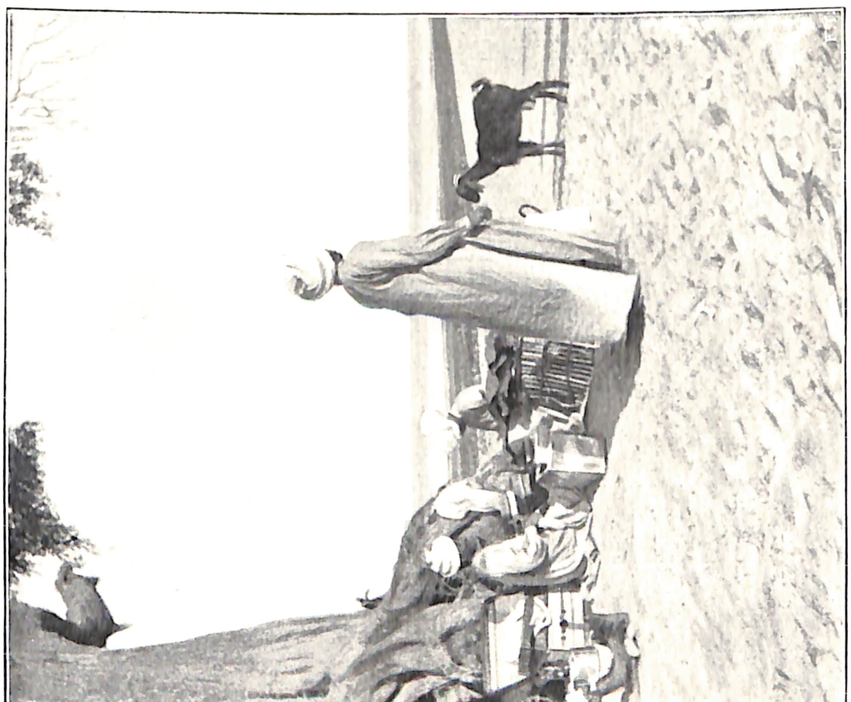
Entrée du temple d'Ipsamboul (p. 9).



Les marins hissent les voiles (p. 12).



Notre premier campement à Gordon-tree (p. 12).



Cuisine en plein air (p. 13).



Le semeur (p. 14).

Dîner à 18 heures, par une température fraîche et agréable. Une lanterne à la main, je fais enfermer Susan dans sa tente. A mon tour on piquette la mienne.... Et bonsoir!...

Me trouver sous cette tente, loin des villes, des conventions mondaines, l'esprit au repos, les idées et les poumons dilatés.... cela me semble un rêve trop bon pour être la réalité. Si les miens n'étaient pas si loin, ce serait un paradis....

Gordon-Tree, 24 décembre.

Lorsqu'on arrive à réaliser une idée longtemps caressée, ardemment désirée, on est content de soi-même et du monde entier.

Nuit délicieuse. A moitié endormie, j'étais bercée par le bruit monotone et doux du Nil alternant avec la bise qui frôlait ma tente. Ce matin, réveillée depuis quelque temps, je n'osais bouger de peur de rompre ce charme.

Mes deux compagnons ont dû retourner à Khartoum faire des courses. Je suis restée toute la journée au camp, trop heureuse de cette paisible solitude.

Gordon-Tree, 26 décembre.

La journée commence par une discussion avec le chef du village sur le prix des moutons que nous devons manger.

Il y a puis des scènes de ménage amusantes. Le cuisinier ayant déclaré qu'il n'y avait plus de lait, on fait amener les chèvres et il les trait. Le même personnage s'obstine à acheter le pain qu'il devrait faire. Piscicelli se fâche et se met à triturer la pâte. Ce soir nous avons un pain tout pareil à celui qu'on mange à Villamanrique, le village d'Andalousie qui me rappelle mon enfance.

Gordon-Tree, 27 décembre.

Malgré le grand soleil, il fait toujours frais sous notre véranda.

L'air du désert est libre de tout miasme. Il s'est purifié à travers des lieues et des lieues de sable chaud. Il est fort et doux et vous enveloppe comme d'un velours souple.

Gordon-Tree, 29 décembre.

Les gens d'ici ont une drôle et primitive façon de faire la lessive. Ils la lavent avec les pieds, puis ils lèvent les deux bras pour faire séchoir et présentent ainsi leurs pagnes au vent et au soleil.

Gordon-Tree, 30 décembre.

Endormie hier soir aux cris crépitants de bêtes jaunes, gélatineuses, intermédiaires entre le grillon et la sauterelle et qui pénétraient en rampant dans ma tente, par toutes les fissures. Mon réveil a été encore plus désagréable. Il y en avait partout!

Quand j'ai détaché la porte, j'en ai reçu une pluie!

Avant de s'habiller, il faut secouer chaque chose.

J'étais allée remercier Lady Wingate et le Sirdar. Ils me retiennent à luncher avec mes compagnons.

Intéressante la présence de Slating Pacha dont on a tant parlé en 1885, célèbre par ses douze années de captivité et sa fuite d'Omdurman.

Gordon-Tree, 31 décembre.

Dès que l'eau du Nil se retire, les gens mettent à profit la terre fertilisée, sans lui donner d'autre préparation. Nous observons un homme déjà âgé qui est au travail. Comme c'est ici l'usage dans tous les travaux, il se sert autant des pieds que des mains. Dans la terre encore humide il enfonce un simple bâton muni au bas d'une *maniglia* sur laquelle il appuie le pied. Puis il tourne ce bâton d'un mouvement sec, faisant ainsi des trous ronds dans chacun desquels il jette deux graines. Il les recouvre instantanément avec la terre fraîchement remuée qu'il pousse et bat du pied.

Chapitre Deuxième.

QUATORZE JOURS SUR LE NIL. - FACHODA. - LES SHILLUKS. DANS LES MARAIS DE PAPYRUS.

Sur le Nil, à bord du *Dal*, 1er janvier 1908.

Réveillés de bonne heure, nous nous mettons aux malles. Il s'agit d'emporter tout le nécessaire dans le moindre volume possible en vue de nos 14 jours de bateau.

Après le *lunch,* les tentes sont abattues. Dans un coin de celle de Susan nous trouvons un nid de gros scorpions.

Nos 80 colis sont portés et alignés sur le sable de la rive. Nous avons à peine terminé que le steamer le *Dal* stoppe. Les hommes sautent à l'eau jusqu'à la ceinture et commencent à transporter les caisses. Puis c'est le tour de Piscicelli qui enfourche le cou d'un noir. Susan et moi nous reculons jusqu'au dernier moment l'épreuve. Nous sommes enfin empoignées par deux hommes qui nous déposent sur le bateau.

Ce *steamer* est flanqué à droite et à gauche de barges à deux étages qui transportent des bêtes et des indigènes. Chacun y mange, boit, dort, fait son ménage, etc, en plein vent. Il s'enlève une fumée que recueille le bateau du milieu et qu'accompagne une odeur peu agréable.

Avec nous se trouvent six passagers de première, des employés du gouvernement, je crois.

Le bateau fournit la lumière, un point, c'est tout, et encore s'éteint-elle à 20 heures; les retardataires vont au lit à tâtons. Chaque passager a ses domestiques, ses couverts, son linge de table et de lit.

A bord du *Dal*, 2 janvier.

Les rives sont plates et peu cultivées. Elles foisonnent d'oies, de casarcas, de grues, de canards de toutes sortes. Les villages qu'on aperçoit, de près ou de loin, sont tous riches en bestiaux. C'est un continuel va-et-vient de troupeaux qu'on mène boire au Nil. Je me demande où peut paître un bétail aussi nombreux; je ne vois pas un brin d'herbe.

Nos voisins noirs de droite et de gauche passent leur temps couchés sur une couverture. Ils font la toilette de leurs pieds avec d'énormes couteaux! Les repas sont pris par groupes; les convives, assis autour d'un récipient contenant une pâtée, en forment des boulettes qu'ils triturent avec leurs doigts et se fourrent dans la bouche.

Sur notre pont couvert il y a de l'air, mais l'espace est restreint. Nous montons sur le roufle quand le soleil est bas à l'horizon et nous y dînons. Les autres voyageurs y dorment. Les cabines sont petites et chaudes.

A bord du *Dal*, 3 janvier.

Cette nuit, le *Dal* a stoppé à El Dueim d'où nous repartons à 8 heures.

A 16 heures, nouvelle halte pour embarquer le bois nécessaire à la machine. Il n'y a que quelques huttes de paille. Nous débarquons. Gibier nombreux.

Les rives sont plus boisées. Presque partout apparaissent des mimosas épineux, bien fournis de branches et dont quelques-uns atteignent la dimension de nos arbres d'Europe et prennent la forme de parasols. Mais le déboisement sera rapide et complet. Voici huit ans que l'on coupe tout, sans discernement pour les besoins de la navigation. Il serait trop coûteux de faire venir du charbon jusqu'ici.

Les bords du Nil changent d'aspect. Ils deviennent marécageux, avec de grands roseaux et des groupes de papyrus.

A bord du *Dal*, 4 janvier.

Pour la première fois nous apercevons de gros crocodiles.

Un peu plus loin, notre attention est attirée par deux familles d'hippopotames: d'énormes et de tout petits. Ils sortent de l'eau leurs grosses têtes avec de petits yeux bonasses et ouvrent des gueules phénoménales.

A bord du *Dal*, 5 janvier.

Renk. Halte pour le bois. Un gouverneur et un jeune officier débarquent. Ils doivent résider ici. Nous rencontrons des hommes d'un beau type, mais drôlement coiffés: leurs cheveux descendent en deux petits paquets oblongs de chaque côté de la tête, une aigrette de plume est piquée au milieu. C'est du reste à peu près leur seul costume.

Le pays devient de plus en plus beau, les arbres plus grands et plus touffus; par endroits leurs branches plongent dans l'eau. Le gibier est toujours plus abondant: hippopotames, *water-bucks,* gazelles, aigles, hérons noirs, hérons pourpres, canards de toutes couleurs, péruches, toucans, etc....

Le soleil en se couchant a enflammé tout le paysage.

A bord du *Dal*. Melut, 6 janvier.

Certaines habitudes de nos voisins des barges sont amusantes. Par exemple ils ont une ingénieuse façon d'humecter le linge qu'ils vont repasser; ils se remplissent la bouche d'eau, puis la rejettent en produisant une buée légère qui sort de leurs lèvres comme d'un vaporisateur. Pour brosses à dents il ont des bâtons courts effilés comme ceux dont se servent les dentistes.

A bord du *Dal*. Fachoda, 7 janvier.

De bonne heure le *Dal* stoppe et le nom Fachoda, attendu depuis si longtemps, résonne à nos oreilles; nous nous précipitons, nous voulons voir de près ce petit coin de terre dont le nom a passionné l'Europe!...

L'inspection est vite terminée: quelques maisons en briques, deux en bois, plus loin une grande quantité de huttes bien allignées faites de terre battue et de paille hâchée, recouvertes d'herbes sèches. On nous montre les restes du jardin où Marchand

faisait pousser ses légumes, toutes ces humbles choses sont ennoblies par le souvenir de ce héros.

Le Major Palmer de l'armée Anglaise, passager du *Dal* qui remonte le Nil en inspection, nous propose d'aller voir une réunion de tribus sauvages des environs. C'est un plaisir inespéré. Nous arrivons pour assister à une parade de guerriers *Shilluks*. Ce sont des hommes magnifiques, tous plus grands que nous, bien plantés, tailles minces, beaux traits. Le costume est léger: il consiste en une petite peau de panthère ou de léopard qui couvre un peu la partie postérieure du corps et est retenue à la taille par les pattes de la bête ou plus communément par une ceinture de coquillages. Leurs armes font toute leur gloire. Ils les fabriquent eux-mêmes et ont tous une lance plate et large. Quelques-uns en ont une seconde, étroite et dentelée, dont ils se servent pour la pêche. Leurs boucliers sont en peaux de crocodiles ou d'hippopotames.

Leur coiffure est une chose étonnante et d'un art difficile; les plus élégants, les jeunes gens, quand ils songent à se marier, se remettent pendant trois jours entre les mains d'habiles professionnels. Ceux-ci, avec de longues épines d'acacias, tirent chaque cheveu, les tissent et en forment une espèce d'étoffe ressemblant à du feutre et faisant éventail autour de la nuque. Certains ajoutent à cet agrément une parure de petites boulettes rouges en terre cuite pendues aux cheveux frontaux. D'autres encore n'ont qu'une seule mèche, entourée de paille ou de corde, piquée droit au sommet du crâne et haute d'au moins vingt centimètres.

Ils ont au bras de gros bracelets de cuir ou d'ivoire. Sur le corps des tatouages variés, pratiqués au moyen de coupures soigneusement tenues ouvertes et envenimées avec de la terre. Beaucoup ont la figure et le haut du corps enduits de cendre ou de poussière; d'autres se frottent d'huile ou de beurre. Comme culture ils ne connaissent que la *dura*. Ils ne travaillent pas. Leur métier est la guerre; leur richesse, la bataille; leur honneur, leurs armes qu'ils fourbissent avec amour. La plus grande insulte qu'on puisse faire à un *Shilluk* est de lui dire que ses armes sont sales.

Ils s'occupent aussi de chasse et de pêche. Pour capturer le crocodile ou l'hippopotame ils se servent de leur lance à la-

quelle ils fixent, avec une longue corde, une sorte de plateau en bois. Ce plateau sert de flotteur. Ils se mettent le soir à l'affût. Un hippopotame paraît-il? ils jettent la lance, la bête plonge, elle peut mourir de sa blessure au fond de l'eau, le flotteur surnage et, guidé par lui, l'indigène la repêche.

Les femmes font les gros ouvrages. Les contrats de mariage se concluent à tant de têtes de bétail payées par le futur au père de la promise selon les mérites ou la beauté de celle-ci. Une femme s'estime très fière d'avoir été achetée pour trois ou quatre vaches. Le divorce est ici aussi facile qu'en Amérique; il n'y produit pas, je crois, de meilleurs résultats.

La religion est vague. Les *Shilluks* adorent une certaine vache blanche qui ne doit pas être sans parenté, au moins lointaine, avec le boeuf Apis. Ils la prient et lui offrent des sacrifices pour que le sort des armes leur soit propice ou la récolte abondante.

Leur chef, un vieux Roi qui descend d'une dynastie ancienne, a tout pouvoir sur son peuple, droit de vie et de mort. Lorsqu'il dit: « Je ne veux plus voir cet homme », on mène le malheureux vers le désert et il n'en revient plus.

Ce chef était venu avec ses guerriers. Il était affublé d'une houppelande rouge, brodée d'or, présent du Gouverneur et qu'il ne semblait porter que pour faire honneur au donateur car elle le gênait aux entournures. Sur la tête un tarbouche, aux pieds des chaussettes rayées tombant sur des babouches.

Il vint dignement nous donner des poignées de mains, puis s'assit, entouré de sa garde. C'étaient des hommes âgés, que le poids des ans paraissait avoir rendus impropres au métier des armes. Un peu plus loin, vers le centre, un autre chef a, paraît-il, une garde de femmes toutes armées de lance. Celui-ci se contente du privilège d'avoir trente-six épouses, héritées de ses prédécesseurs.

Les chants *Shilluks* ont des rythmes sauvages et doux, très mélodieux. Pendant la danse, tous les hommes chantent en chœur des couplets de vers scandés qui racontent les méfaits des lions, des panthères, des hyènes, voleurs de bétail et semeurs d'épouvante dans les villages.

De retour à bord du *Dal* nous apercevons des flammes. Les hautes herbes qui bordent le Nil sont en feu sur une longueur de plusieurs kilomètres. L'incendie monte vers le ciel, prenant

un plus vif éclat dans le crépuscule. Toute la campagne est teinte de rouge. Au-dessus des cendres chaudes planent des nuées d'oiseaux de proie, prêts à se saisir des animaux qui n'ont pu échapper au feu....

A bord du *Dal.* Taufikia, 8 janvier.

Si j'étais sûre qu'ils ne seraient pas immédiatement remplacés, j'irais tordre le cou à tous les coqs du bateau. Dès avant le point du jour, au meilleur moment du sommeil, un grand coq, attaché sur la barge, à deux pas de ma fenêtre, jette le cri d'alarme. A droite et à gauche tous les représentants du poulailler du bord le répètent. Ils se répondent à intervalles réguliers. Dès lors, impossible de songer à redormir.

Dans les hautes herbes s'agite une bande de sauvages. Ils semblent exécuter une danse de guerre, formant un cercle qu'ils vont resserrant sans cesse. Ils ont dû cerner une grosse bête, un buffle, un lion peut-être....

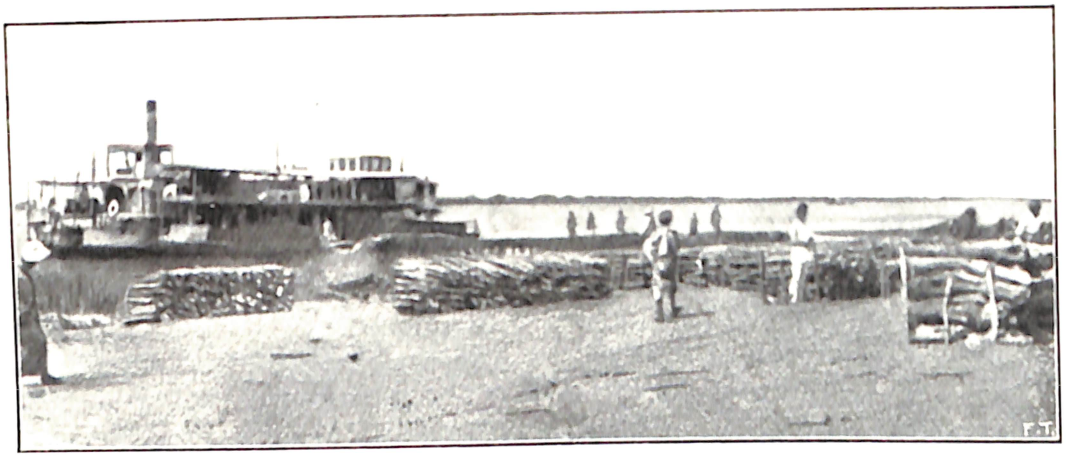
Voici une visite imprévue qui eût pu mal tourner pour nos voisins, les habitants de la barge de gauche. — Nous étions sur le roufle, à prendre le frais quand subitement, nous voyons cette barge se soulever plus haut que nous. Elle semble rester quelques secondes en équilibre instable, oscillant d'un côté à l'autre, ce qui ne va pas sans un certain remue-ménage chez les noirs, surpris par les secousses. Que se passe-t-il? la barge a-t-elle touché un bas-fond?... Ce sont trois hippopotames sur le dos desquels nous avons passé. Ils poursuivent leur chemin vers la rive et ils ressortent maintenant, tout tranquillement, leurs grandes bouches bâillant au soleil.

Tout le jour nous en rencontrons d'autres groupes qui paraissent et disparaissent.

Nous sommes au pays des moustiques. Les moustiquaires sont installées et défense est donnée de tourner le bouton électrique dans la cabine de peur que la lumière n'attire les petites bêtes, agents d'infection.

A bord du *Dal.* Région de Touga, 9 janvier.

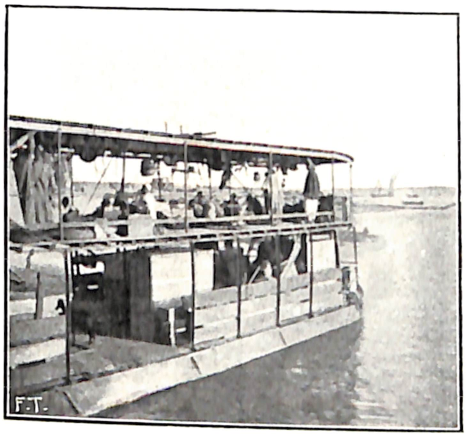
On débarque les sacs pris à Taufikia. L'opération est longue et notre impatience grande car on nous a annoncé en amont un pays de chasses merveilleuses.



Un poste de bois (p. 19).



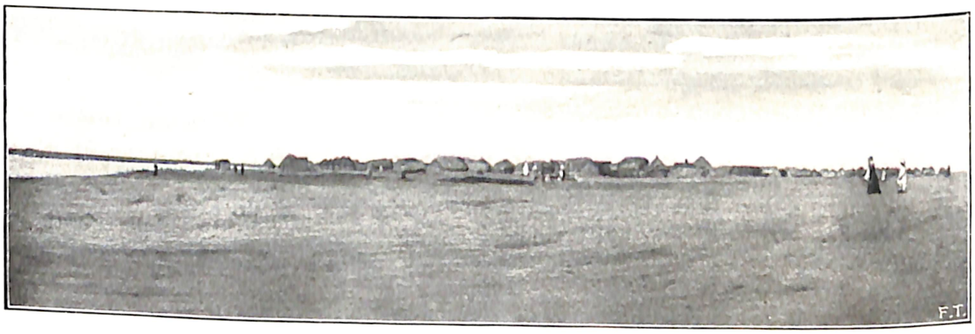
Danse Shilluk (p. 19).



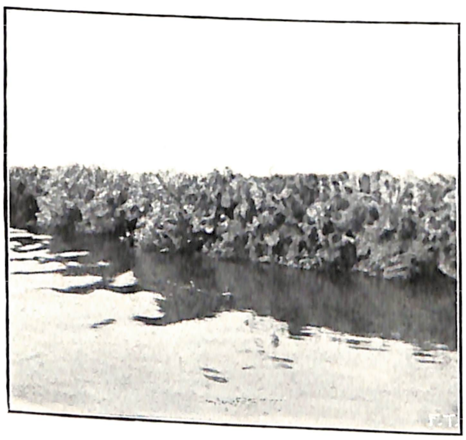
Une des barges (p. 15).



Guerrier de la tribu des Shilluks.



Kodok ou Fascioda (p. 17).



Le « Sedd » (p. 22).



Toujours le papyrus à perte de vue (p. 22).



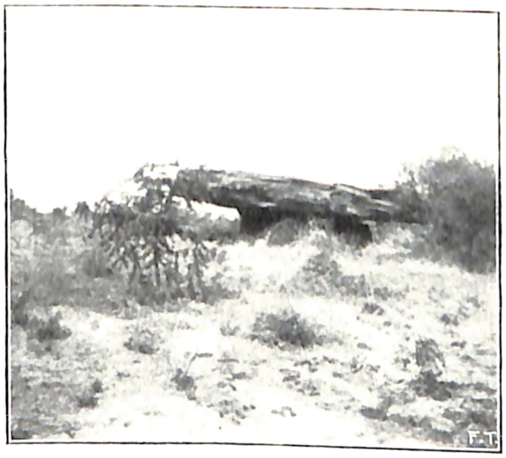
Kigelia pinnata (p. 26).



Passage dans l'eau et la boue (p. 28).



Femme sortant de chez elle (p. 29).



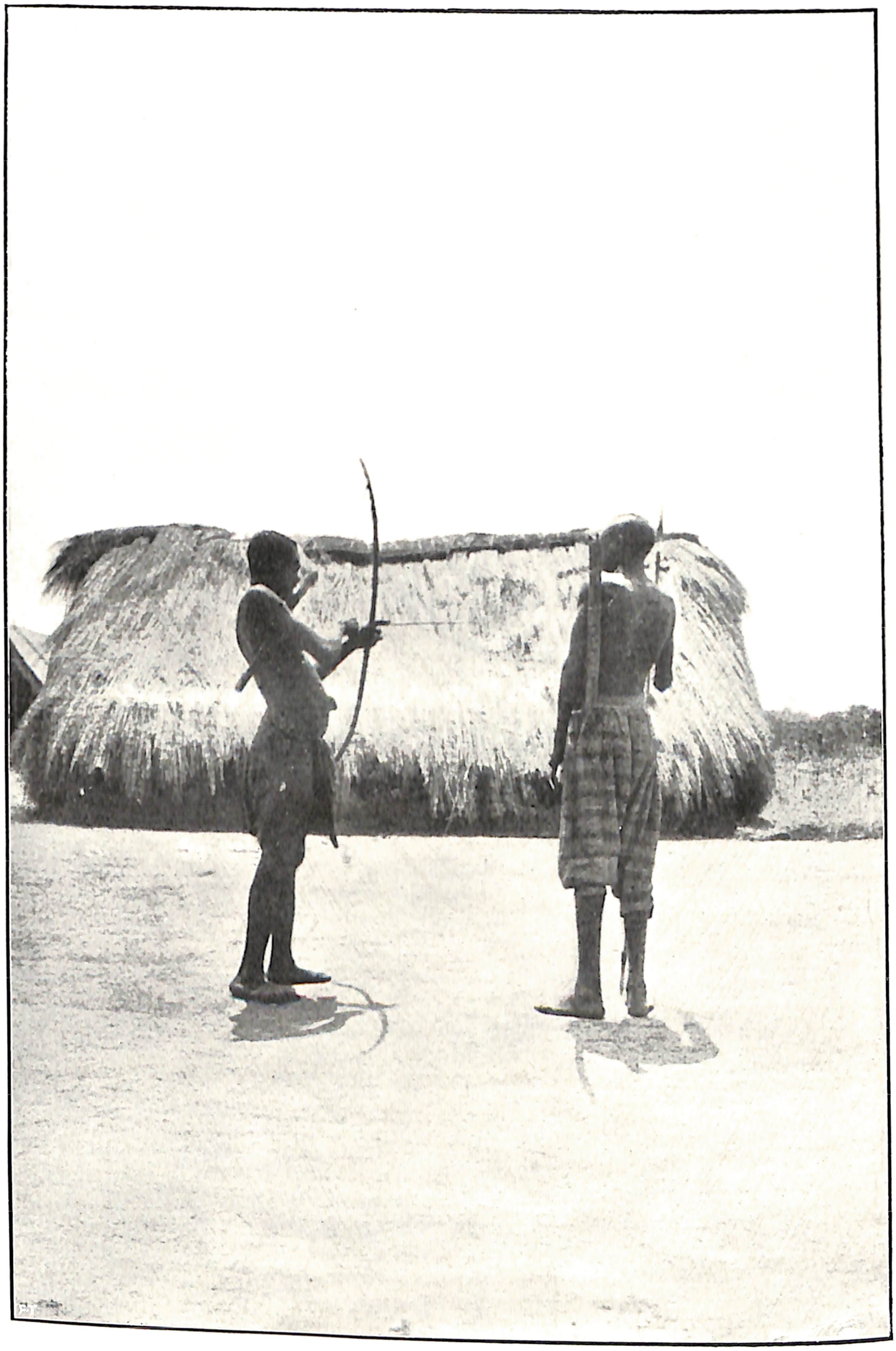
Redjaf : cimetière des blancs (p. 30).



Les élégantes du village (p. 33).



La favorite du chef de Lu-Kudu (p. 34).



Les chasseurs sont armés d'arcs (p. 36).

Nous repartons enfin. A 11 heures nous stoppons. Il faut s'approvisionner de bois pour six jours car nous resterons tout ce temps sans voir la terre ferme, perdus au milieu des marais sans fond et sans limites.

Nous avons donc trois ou quatre heures devant nous. En chasse!... Chacun part de son côté, plein de feu et d'espérance, précédé d'un homme du pays et suivi d'un *boy*. C'est la terre promise que nous attendions depuis hier avec anxiété....

Il fait chaud, chaud. Nous ruisselons. Dans les cabines il y a 100° Fahr. C'est à n'y plus tenir.

Il y a encore quelques arbres, les derniers que nous verrons d'ici six jours.

Au soir nous entrons dans la région des papyrus. Il y en a à perte de vue. Le soleil disparaît tout rouge derrière la grande plaine verte.

A bord du *Dal*, 10 janvier.

La nuit a été « sudorifique ». Impossible de dormir. Il n'y a plus d'air.

Nous naviguons tout le jour entre deux haies de papyrus, serrés, épais, forts, élevant tout droit leurs plumets presque à la hauteur du roufle du bateau. L'œil glisse sur une surface unie dont on ne voit et dont on ne connaît aucune limite ni à droite ni à gauche.

Le ciel se couvre. Le soir venu, nous sommes tout étonnés de voir des nuages autour de la lune.

A bord du *Dal*, 11 janvier.

Toujours les marais sans fin, à droite, à gauche, qui sait jusqu'où? et les papyrus, à perte de vue.... Ils ploient la tête jusque dans l'eau sous la brise produite par le passage du bateau. On dirait qu'ils s'inclinent pour saluer....

Nous naviguons en plein *sedd*.

Les deux haies qui bordent notre route nautique ne sont interrompues que par des percées, sortes de canaux, plus ou moins larges, dont certains rejoignent de vastes lacs.

Tout le long du chemin, ici et là, des crocodiles nous regardent passer. Du marais sortent des oiseaux étranges, de formes et de couleurs jamais vues. De gros poissons sautent hors de l'eau.

L'atmosphère est lourde — le cri strident de l'aigle pêcheur, que nous dérangeons, nous fait tressaillir. C'est le hurlement d'un homme qu'on égorge — une clameur étrange à laquelle cet oiseau doit le nom de *vocifer* que lui ont donné les savants — celui de *Faki* le prêtre aux cris aigus que lui décernaient autrefois les Egyptiens.

Qu'est-ce que le *sedd?* Poussée par le vent, ou chassée par le courant, la végétation lacustre — une touffe de roseaux ou de papyrus — part à la dérive; elle se ralentit par un coude de la rivière, une autre la rejoint, puis une troisième.... un îlot flottant est constitué. — Celui-ci continue de descendre, s'accroît.... le long de sa route, tournoie, s'arrête.... repart.... finit par se fixer, — et chaque jour un nouvel élément s'ajoute à l'obstacle. La pression des eaux tente de le rompre; mais l'emmêlement flexible résiste; les îles errantes arrivent sans cesse.... elles s'accumulent.... se pressent.... se soudent les unes aux autres; le *sedd* est formé!

Barrière végétale — tissu d'*ambatch,* de papyrus, d'*oumm-souf,* de mille plantes reliées entre elles par lentilles d'eau, — les tiges d'une minuscule fougère aquatique, — ou les racines d'un petit chou aux feuilles grasses; masses pulpeuses qui s'insinuent dans les vides, les bouchent, cimentent le tout.... en font un ensemble indestructible.

Shambe, 12 janvier.

Nous avons laissé l'une des barges à notre arrêt d'hier. Le bateau en est tout déséquilibré. Dans les coudes à angles droits que forme constamment le fleuve, la manœuvre devient difficile. Cette nuit nous avons échoué plusieurs fois. Parfois nous marchons comme un crabe. La trépidation causée par la machine est telle qu'il devient très difficile d'écrire.

On nous mène au fond d'un vaste lac formé par le fleuve. On décharge des bêtes, des tringles de fer et des passagers.

Nous allons visiter le village. Tous les habitants sont nus comme des vers. Les hommes ne manquent pas du reste d'une certaine beauté, leurs formes sont élégantes et élancées. Ils nous escortent et se laissent photographier.

Les femmes, pas beaucoup plus habillées, sont plus sauvages et ne se laissent pas approcher.

Sur un perchoir abrité d'un petit toit, une sentinelle garde une grande quantité de défenses d'éléphants, alignées à terre, apportées là en paiement par des tribus.

Nous retournons au fleuve, aux papyrus, aux crocodiles et aux hippopotames. Ces derniers sont de grosses bêtes sympathiques et bons enfants, qui jouissent philosophiquement de la vie et ne font de mal à personne.

Kanissa, 13 janvier.

Notre premier déjeûner est fort agité par la vue d'une troupe d'éléphants dont nous apercevons le dos dans les hautes herbes. Quelques heures après, nous en voyons six énormes, tout près de la rive. Leurs défenses brillent au soleil.

Gemesa, 14 janvier.

Le soleil commence déjà à baisser lorsque nous apercevons la terre ferme!

Nous passons devant le premier poste belge: Kiro, petit village de huttes bien bâties, hautes et propres. Une sentinelle, habillée de bleu, coiffée d'un fez, monte la garde avec énergie devant la maison du « blanc ».

Ici la rive gauche s'élève, la berge est à pic, en terre qui s'effrite. Cela étonne de ne plus voir des marais.

La forêt vierge.... Voici de grands arbres, des cactus, des herbes, des lianes folles qui tombent, grimpent, rampent, se rejoignent, courent d'une plante à l'autre, les unissent en un enlacement voluptueux....

Lado-Enclave de Lado. - Congo Belge, 15 janvier.

Vers la treizième heure, Lado est en vue. Le canon tonne en notre honneur. Mais au lieu d'accoster directement, à quelques mètres de la rive, le *Dal,* pris par le courant, tourne comme une toupie et est entraîné dans un bras du fleuve où il casse le câble d'un bac qui unit le poste de Lado à son potager sur l'autre rive. Enfin le pauvre *Dal* retrouvre la ligne droite et nous arrivons, salués par le canon.

Les trois officiers du poste belge sont là, en grande tenue, avec une compagnie d'honneur sous les armes. La berge est à la hauteur du pont. On jette une planche et nous devons enjam-

ber la balustrade. Je tâche de ne rien perdre de ma dignité et de mon sérieux et je réponds de mon mieux à la bienvenue des officiers congolais : un danois, un suédois, un belge.

Après avoir défilé devant le front de la compagnie, dont les hommes sont bien alignés, bien tenus, propres, l'air martial, nous passons aussi en revue les « dames » des soldats. Elles ont arboré les plus étranges costumes : pagnes, ceintures qui portent imprimé « good Luck, made in Germany » et autres différentes marques de fabrique. Le tout est couronné de chapeaux d'hommes en feutre surmontés de plumes....

Le déjeuner n'est prêt qu'à 15 heures. En attendant, Piscicelli fait monter les tentes ; Susan et moi engageons la conversation par gestes avec les femmes des soldats. Les enfants, petits négrillons dodus, sont des amours.

Le soir, nous dînons au clair de lune, dehors, sans lumière, fort gênés néanmoins par les moustiques.

Chapitre Troisième.

UN COIN DE L'ÉTAT DU CONGO. – EN CARAVANE VERS LE LAC ALBERT. – DÉFECTION DES PORTEURS. – CAMPEMENTS SANS EAU.

Lado, 16 janvier.

Ce matin ma toilette a été interrompue par de pittoresques visites. Je me coiffais, quand arrive la plus belle dame de Lado, avec des présents: radis, feuilles de choux, etc.... Nous échangeons des poignées de mains. Elle s'assied et.... cause. Je reprends ma toilette. Nouvelle alerte. Entrent deux nègres porteurs d'œufs, de beurre frais, de fromage à la crème, de lait de vache.... La joie de toutes ces choses fraîches me fait oublier la gêne d'être surprise dans un costume peu protocolaire.

Cette nuit, un léopard a emporté une de nos chèvres. Le *boy* préposé à la garde du petit troupeau serait passible de fouet mais il n'a pas encore d'engagement écrit. On lui donne le choix: le fouet ou partir. Il préfère le fouet.

Lado, 17 janvier.

Grand vent, cette nuit. Le temps s'est rafraîchi. On est tout étonné de ne plus être en eau.

Le *Dal*, que nous avons quitté hier est monté jusqu'à Gondokoro et repasse ici vers 9 heures. Nous l'attendions beaucoup plus tard et je n'ai que le temps de fermer mes lettres pour les miens.

Ce soir nous étions tous trois sortis chasser. La nuit vient vite et tombe tout d'un coup. Nous n'avions pas pris garde que Piscicelli s'en était allé dans une autre direction. Nous revenons donc seules, après un long tour au clair de lune, Susan et moi. Aux tentes nous apprenons que le capitaine nous ayant attendues, inquiet de ne pas nous voir revenir, est parti à notre recherche, tirant des coups de fusil pour attirer notre attention. Je suis un peu piquée qu'on ait pu mettre en doute mon « instinct topographique » !

18 janvier.

A 9 heures, départ à ânes pour « la Montagne de Lado ». Le ciel est couvert. Il fait presque frais. Ici et là, nous quittons le chemin pour courir après des pintades et des gazelles. Nous revenons les vêtements déchirés, la figure et les mains en sang; tous les arbres, buissons et plantes de ce pays, sont épineux.

Nous nous remettons en marche, à la file indienne, derrière notre guide qui ne semble guère mieux connaître la route que nous.

D'un gros tronc qui semble de la famille des ficus et qui s'élève à peine à un mètre de terre sortent des branches toutes droites couvertes de fleurs roses, presque sans feuilles. Voici des mimosas de toute dimension, des jujubiers et un grand arbre duquel pendent des sortes de courges, longues et lourdes; c'est le saucissonier *(Kigelia pinnata)*.

Nous ne sommes de retour qu'après 18 heures et demie, ayant fait 7 heures et demie d'âne au pas. Sur notre chemin nous avons rencontré une quantité infinie de laissés d'éléphants, nous avons même ramené une défense brisée. Un peu plus loin, ce sont des traces de buffles, puis un groupe de gazelles, une compagnie de gros sangliers, un lièvre, des oiseaux de proie, des perroquets....

Ce soir, récréation nocturne au village: *tam-tam,* chants et danse, ce dernier exercice d'un disgracieux achevé.... Nous offrons aux danseuses des ceintures et de petites bouteilles d'un affreux *patchouli,* dont elles sont friandes et qui n'ajoute rien à leur bonne odeur!...

20 janvier.

Nous sommes toujours à Lado, cloués *per forza,* attendant les porteurs indispensables à notre caravane. Le recrutement en

est très difficile et ceux qu'on trouve, s'ils ne sont pas gardés par des soldats, déposent un beau moment le bagage dans la brousse et filent.

Lado, 21 janvier.

À la nuit tombante sont arrivés les soldats pour notre escorte. Ils exécutent une danse très compliquée, avec des jetés-battus, des arrêts, des reprises.... Ils dansent au son du *tam-tam,* autour d'un grand feu de paille dont la flamme éclaire joyeusement leurs faces noires à grandes dents blanches. Ils ont l'air de diables et s'amusent comme des enfants.

Les femmes viennent à leur tour et commencent une ronde. Elles dansent et font des entre-chats, le corps plié en avant, les bras ballant, marquant la mesure en battant des mains. Les enfants eux-mêmes prennent part à la fête.

A 18 heures et demie sonne le couvre-feu et tout rentre dans le silence.

Lado, 22 janvier.

Encore à Lado! Ce matin tout était empaqueté. Nous attendions casque en tête, le bateau promis pour aller jusqu'à Redjaf. Le temps passait et rien à l'horizon.... Enfin, sur le tard, arrive une lettre du chef de poste de Rediaf. L'officier mécanicien était absent; le vapeur n'a pas pu partir. Il faut nous résigner et nous devrons coucher encore ici ce soir.

Pour nous occuper, l'officier danois nous mène au cimetière. Dix blancs y ont été ensevelis, dont un italien, Petrini de Pistoia, officier de *bersaglieri,* venu en 1903, mort l'année suivante. Aux quatre coins du petit cimetière, des cactus *Euphorbia candelabra* ont été plantés. On dirait des cierges mortuaires.

Coûte que coûte, je veux partir demain.

Lurin, 23 janvier.

Ce matin vers sept heures, sortant da ma tente, je vois venir l'officier danois. Il se précipite. Vient-il annoncer que nous pouvons partir?... J'attends anxieusement la fin de la conférence.... Il s'agissait seulement de nous faire visiter.... le potager du poste!

Cependant on a fini par rassembler cinquante hommes qui

pourront porter les tentes et les bagages indispensables pour deux jours. Le reste rejoindra plus tard par eau. Le départ est décidé pour midi.

Le branle n'est donné néanmoins qu'à 15 heures. Nous laissons aux porteurs une demi-heure d'avance. L'officier suédois les accompagne avec une escorte de soldats.

Arrivés à un gué boueux, les ânes nous donnent des émotions. Celui de Susan ayant traversé ne parvient pas à monter la berge trop abrupte et.... s'effondre. Celui de Piscicelli mal impressionné s'arrête net au milieu du gué, les quatre jambes écartées, raide comme une bête en bois, puis brusquement s'étale dans la boue; Piscicelli y enfonce jusqu'aux genoux. Instruite par ces exemples je mets prudemment pied à terre. Les soldats fabriquent une espèce de siège de cordes, suspendu à deux bambous et me transportent dans cet équipage de l'autre côté du gué. Quant à notre chien, le dénominé « stupide », il refuse de se jeter à la boue, et fait volte-face, bonsoir.... il est parti....

Vers 19 heures, à la nuit noire, nous parvenons à la halte de *Lurin*. Rien n'est prêt. Le Suédois se démène au milieu des soldats et des porteurs. Enfin, à la lueur des torches d'herbes sèches on arrive à dresser les tentes et le dîner est servi.

Redjaf, 24 janvier.

Devant ma tente, cette nuit, j'avais une sentinelle très enrhumée. Ses éternûments répétés et violents, l'arrivée de nouveaux porteurs avec d'autres bagages, les conversations des noirs n'ont pas favorisé mon sommeil. J'étais debout à 6 heures. A 7 heures nous déjeunions, les tentes étaient abattues et partaient.

Le pays que nous traversons est d'aspect attrayant; ce sont d'abord des groupes d'arbres qui sont entourés et mêlés de cactus dont les uns poussent leurs bras nus vers le ciel au travers des branches, les autres grimpent autour des troncs avec les lianes enlaçantes.

Deux passages d'eaux boueuses. Les hommes qui nous portent enfoncent de plus en plus; ils en ont jusqu'à la ceinture. Les ânes s'étalent ou s'asseyent; il faut deux hommes, l'un tirant, l'autre tapant, pour les faire passer.

Sur notre route nous traversons quelques villages; quatre ou cinq huttes accolées, deux ou trois greniers, élevés de terre sur

quatre pieds et ressemblant à de grandes ruches. Toutes les huttes ont des portes très basses ; pour y pénétrer, les indigènes doivent se traîner à quatre pattes, comme des lapins qui se terrent.

Les femmes n'ont pour vêtement qu'une ceinture d'où pendent des lanières de cuir. Elles fument la pipe.

Maintenant nous traversons de grands espaces vides, de vastes steppes. Puis la route monte un peu et devient pierreuse. Quelques gros rochers jetés çà et là on ne sait d'où. Le sol est de plus en plus aride ; il n'y a plus une goutte d'eau. Nos ombres, toutes courtes, sont comme attachées à nos talons.

Au-dessous de nous, nous apercevons la plaine de Redjaf et son petit monticule ; et le Nil qui se déroule comme un ruban brillant, bordé de verdure.

Nous rejoignons la queue de la caravane des bagages. De malheureux porteurs s'affalent. Nus ou vêtus de haillons, dégingandés, les jambes trop longues, les épaules trop hautes, ils ont l'air de ces plantes fanées, montées en graine, nées dans un terrain trop pauvre....

Il fait très chaud, surtout dans les hautes herbes qui empêchent l'air de circuler et qui gardent la réverbération du soleil.

Enfin vers 15 heures nous sommes à Redjaf. Le chef de poste me souhaite la bienvenue. Un marmot noir m'offre un bouquet, mais en hurlant de peur.

Les tentes et une partie des bagages ont pris une route plus longue et ne sont pas encore arrivés.

L'endroit est joli, posé entre le Nil et la petite montagne de Redjaf. En 1897 il y a eu ici un grand combat entre Belges et Derviches.

Redjaf, 25 janvier.

Aprés déjeuner le chef de poste nous propose une promenade en bateau. Nous retrouvons donc le Nil et.... ses crocodiles. Ayant abordé dans une île nous découvrons deux de ces sauriens qui se prélassent sur un banc de sable. Lentement ils regagnent l'eau. Cette île est mal fréquentée. Il y a quelques jours, un boa s'est, paraît-il, introduit dans le poulailler.... Il y a en revanche de beaux fruits et nous rapportons des papayes, du maoc et un fruit appelé vulgairement « cœur de bœuf » à cause de sa forme.

Il est midi, le soleil tape dur. Nous revenons lentement vers Redjaf; il faut remonter le courant, lequel a une vitesse de 8 kilomètres à l'heure. Les pagayeurs chantent. Celui qui est assis au gouvernail frappe du pied contre la paroi blindée de l'allège, ce qui rythme les chants, comme le son du *tam-tam*.

Redjaf, 26 janvier.

Le bagage que nous avions laissé à Lado est venu par bateau.

Cinquante soldats, commandés par un lieutenant florentin, Melai, arrivent de Loka. Ils sont destinés à notre escorte.

Nous allons visiter le hangar de l'automobile. On avait imaginé d'organiser dans cette région un service d'autos! Pour bizarre, l'idée l'était, et la machine aussi. Elle est là, amenée par la voie du Nil à sa dernière demeure. C'est une sorte de fourgon avec une chaudière placée devant le mécanicien et qui devait se chauffer au bois. Je me demande si ce monstre marcherait même sur le macadam.

Ici comme à Lado il y a un cimetière des blancs. Il est aussi bien entretenu. Chaque tombe est recouverte de pierres et surmontée d'une croix. Le petit enclos est situé, au pied du mont Redjaf, autour d'un rocher noir tombé à plat sur une grosse pierre et qui ressemble à un *dolmen*.

Songolo, 27 janvier.

Nous avons quitté Redjaf à 8 heures.

Dicala, 28 janvier. - Altitude: 530 mètres.

Notre eau est boueuse et noire. Nous la filtrons et refiltrons, hélas! sans guère l'éclaircir!...

Pongo, 29 janvier. - Altitude: 560 mètres.

La contrée est assez verte malgré le sol aride.

Deux hommes qui passent au camp annoncent qu'ils ont rencontré des éléphants à une heure de marche. Nous partons en guerre, précédés par « celui qui avait vu ». J'abandonne bientôt mes deux compagnons qui marchent trop vite pour moi et je grimpe sur un rocher. Dans le ciel uni qui s'obcurcit peu à peu, le soleil, comme un globe de feu, descend lentement derrière une montagne lointaine, le mont Molok, dont les contours se décou-

pent en ombres noires sur le soleil incandescent. A droite et à gauche, des montagnes; à mes pieds, une vaste plaine boisée: arbres et arbustes de formes étranges se noient dans une brume bleuâtre; bientôt ils perdent leurs contours, se confondent, deviennent une mer nébuleuse et de rêve. La beauté de cette nature, le repos, l'éloignement de tout me font oublier.... ma chasse infructueuse. Un grand antilope-cheval passe au galop, puis une gazelle.... Je les regarde passer le cœur plein de tendresse. Je rentre au camp après les autres.

Papua, 30 janvier. - Altitude: 580 mètres.

Cette nuit a été plus chaude que les dernières, quoique très supportable. Quelle différence avec les jours et les nuits sur le Nil! L'air est léger, frais même à certains moments. Le climat doit être très sain.

Nous sommes en la saison sèche. Les belles rivières marquées en bleu sur la carte sont sans une goutte d'eau.... Nous les traversons sur du sable ou des pierres branlantes.

Ganzi, 31 janvier. - Altitude: 650 mètres.

Sur la route, impressionnante rencontre: un crâne humain au bord d'un fossé.

Plus loin, nous trouvons l'une des fameuses autosmonstres, restée en panne, abandonnée, à moitié brûlée.

M'étant assise sous des arbres, en dehors du cercle du campement, je suis assaillie par une nuée de toutes petites mouches bossues. Elles exhalent une forte odeur d'eau de roses. Si on en écrase une, on a l'illusion d'avoir débouché l'une de ces longues petites fioles d'essence de roses qui nous viennent d'Orient.

Maffi, 1er février. - Altitude: 700 mètres.

Ce matin nous avons traversé une forêt de bambous. En cette saison ils sont secs et les feuilles qui leur restent, jaunies. Le soleil joue au travers; on a presque l'illusion d'un paysage de neige, tant c'est clair.

Vandi, 2 février. - Altitude: 820 mètres.

Depuis que nous avons quitté Redjaf, pas un village, pas un indigène. Ces régions ont été, paraît-il, habitées, une fois, mais la sécheresse intense les a fait déserter.

Vers 10 heures, nous arrivons à la halte de Vandi. Le chef de Zône, M. Preud'homme, nous y attendait, tout de blanc habillé, ganté de blanc, botté de blanc, accompagné de son secrétaire lui aussi tout blanc et tout blond. Il a amené une compagnie de soldats que, sur son invitation, je passe en revue, sans parvenir à me prendre au sérieux.

Notre campement est situé non loin d'une montagne dont le versant tourné de notre côté est formé d'un seul gros rocher en glacis. Ici il y a quelques fleurs: des anémones jaunes, sortes de boutons d'or énormes poussant au ras du sol, presque sans tige, — quelques liserons mauves, — des arbustes de gardénias sauvages. On nous dit que plus tard, à la saison humide, il y a des orchidées.

Loka, 3 février. - Altitude: 840 mètres.

Nous avons fait une entrée solennelle à Loka. M. Preud'homme, chef de Zône, nous avait devancés. Deux jeunes demoiselles noires m'offrent des bouquets et me souhaitent la bienvenue en *bangala*. Les femmes des soldats sont aussi rangées en bataille, dans leurs plus beaux atours.

Le chef de Zône occupe une belle maison en briques. Il nous la fait visiter. Elle est bien installée: quatre grandes chambres, donnent sur une large véranda. C'est l'œuvre du Baron Renette prédécesseur de l'officier actuel: il en a construit de semblables, paraît-il, partout où il a passé, choisissant les plus belles positions.

Nous allons rester ici deux jours pour la lessive. Espérons que le soleil blanchira le linge, car quant à l'eau il n'y faut pas compter, elle est aussi boueuse que celle dont nous avons dû user ces jours-ci.

Loka, 4 février.

A quelque distance de ce poste s'élève la montagne de Gambiri. Elle est formée de trois pains de sucre complètement séparés l'un de l'autre. Les intervalles des grandes roches qui les composent sont verts et boisés. Depuis quelques jours, aux mimosas épineux et bas ont succédé de grands arbres aux troncs élancés, aux branches écartées et touffues.

VERS LE LAC ALBERT

Lu-Kudu, 5 février. - Altitude: 860 mètres.

Ce matin, départ de Loka.

Le *boy* de Susan que nous avions nommé son « secrétaire particulier », s'est sauvé, emportant, non la caisse qu'il n'avait pas, heureusement, mais deux paires de souliers: triste découverte! Notre personnel, déja atteint par la fièvre, est encore entamé par cette fuite. Heureusement nous avons pris comme domestiques deux hommes de l'Uganda, rencontrés dans la brousse. Où allaient-ils? Que faisaient-ils là? mystère.

Notre étape est plus longue que celles des jours derniers mais aussi plus animée.

Nous traversons plusieurs villages. Des chefs viennent à notre rencontre. Ils nous offrent des œufs et acceptent des étoffes en échange.

Les fleurs deviennent plus variées; il y a de grands jasmins grimpants et épineux.

Nous faisons halte à Lu-Kudu, près d'un grand village. Le chef nous reçoit, un grand et gros homme à mine réjouie. Poignées de mains prolongées, échange d'œufs et de perles. Défilé du beau sexe.... très laid. Le chef possède quarante épouses. Ces pauvres femmes, pourtant grandes et bien bâties pour la plupart, sont fanées avant le temps. Elles n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture à pendillons de cuir. Celles d'un rang élevé ont la lèvre inférieure trouée et une espèce de corne transparente y est fixée, remuant à chaque mouvement de la bouche. Elles ont aussi un grand nombre d'anneaux de cuivre ou de plomb passés aux jambes et aux bras. La favorite porte au cou un médaillon agrémenté de deux coquillages. Beaucoup ont la poitrine, le cou et parfois la tête enduits de terre rouge délayée dans de l'huile, ce qui contribue sans doute à leur donner une fort mauvaise odeur.

L'après-midi, seconde visite des femmes. Elles apportent du miel et trouvent nos biscuits très à leur goût. Le *sultan* revient aussi. Il réclame d'autres cadeaux. Nous lui donnons de l'étoffe pour ses femmes et du sel pour lui.

Notre chasse est fructueuse, surtout en oiseaux.

Mon *boy* a la fièvre depuis longtemps déjà. Nous voudrions lui faire une piqûre de quinine. Mais à la vue de la seringue il se démène et refuse net de se laisser faire.

L'après-midi se passe en travaux utiles, ressouder des lanternes, préparer les oiseaux, etc., puis, promenade au village. Il est formé de trois groupes de huttes; chacun a son troupeau séparé, composé de toutes petites vaches bossues, de drôles de petits veaux, de poules, de minuscules chèvres qui ressemblent à des gazelles. Ici, toutes les bêtes sont naines.

Legai, 6 février. - Altitude: 840 mètres.

Pour arriver ici, nous avons marché sur une bonne route ombragée. Mais hélas! avant d'atteindre le campement nous passons par la mare qui doit servir à nous désaltérer! impossible de garder quelque illusion sur la fraîcheur de l'eau dont nous allons user! elle est non seulement boueuse et croupie, mais encore tous nos porteurs y ont-ils pris leurs ébats!

Ici aussi nous sommes près d'un village. Les femmes portent leurs tout petits enfants sur leur dos, dans un carré de peau retenu aux épaules et autour de la taille par une lanière de cuir. Les chasseurs du village sont armés d'arcs et de flèches. Ils se servent de longs filets faits par eux-mêmes pour rabattre le gibier.

Bangassi, 7 février. - Altitude: 850 mètres.

Nous avons marché aujourd'hui dans la direction du *Mont-Corobai* dont nous apercevions un versant taillé à pic comme une falaise.

Le camp est dressé près du village de Bangassi. Salut des chefs. Cadeaux d'usage. Défilé des femmes. Quelles drôles de formes ont certaines parties de leurs corps! Je me demande ce que seraient beaucoup de nos mondaines si on les produisait dans ce costume aussi simple. Que de désillusions sans doute!

Nous nous sommes mis à la poursuite d'un singe noir *colobus;* ces singes ont un panache blanc au bout de la queue; ils ont aussi la barbe et le cou tout blancs ainsi qu'un manteau descendant des deux côtés du dos. Les arbres où le singe se tenait en compagnie d'autres singes, ceux-là gris, étaient bien hauts de 40 mètres. Blessé du premier coup de fusil, il continuait sa course aérienne, s'élançant d'un arbre à l'autre, bondissant, se laissant retomber, se rattrapant et grimpant avec une force et une agilité prodigieuses. Subitement il ouvrit les bras, tomba de la

cime qu'il avait atteinte, dégringolant de branche en branche avec un bruit sinistre.

Barra, 8 février. - Altitude, 946 mètres.

Le pays est devenu de plus en plus escarpé. Des cactus rampent à demi sur des rochers plats.

Bangali, 9 février. - Altitude, 1100 mètres.

C'est ici la Capitale « du grand et puissant chef Bangali ». Nous avons reçu sa visite ainsi que celle de quelques-unes de ses femmes. Il nous a échangé un veau gras contre quelques brassées d'étoffe et quatre boîtes de capsules. Puis notre hôte nous a offert le spectacle de la danse du pays. Danse sans grâce ni variété! Hommes et femmes se tiennent debout, en cercle, se bornant, sans bouger de place, à un simple mouvement de reine. Les femmes battent des jambes, d'un mouvement sec et en cadence, faisant ainsi résonner les anneaux de métal qu'elles ont aux chevilles. Ce bruit de cymbales, joint à celui du *tam-tam,* forme le fond de l'orchestre, auquel s'ajoute une courge sèche contenant de petits cailloux, faisant le bruit d'un hochet d'enfant et enfin une flûte, simple bois creux dans lequel un homme souffle à perdre haleine.

Le chef préside à la danse et donne des encouragements.

Nous remercions en distribuant aux « gens de la danse » des cuillerées de perles. Mais que faire? elles n'ont pas toutes la même couleur et entre les femmes, des jalousies naissent, non dissimulées.

Bangali, 10 février.

Nous sommes encore à Bangali. Ce matin, impossible de nous remettre en route, et pour cause! Les réjouissances d'hier soir ont eu un triste lendemain. Tandis que nos soldats dansaient et sans doute prolongeaient la fête dans les villages voisins, les deux cents porteurs, profitant de la nuit.... ont filé comme une lampe!

Depuis longtemps déjà, ces porteurs, qui appartenaient à la race des Karkuas, avaient donné des marques de frayeur à l'approche du pays des Lugarais, où nous allions entrer et qui est occupé par leurs ennemis. Quels sont donc ces terribles sauva-

ges chez lesquels se refuse à pénétrer une troupe de deux cents porteurs encadrés de cinquante soldats bien armés? On les dit anthropophages. Brr!... voilà qui va peut-être changer le caractère de notre promenade....

Nous sommes donc immobilisés à Bangali. *Meno male!...* L'endroit est joli et l'air excellent. Prenons gaiement l'aventure.

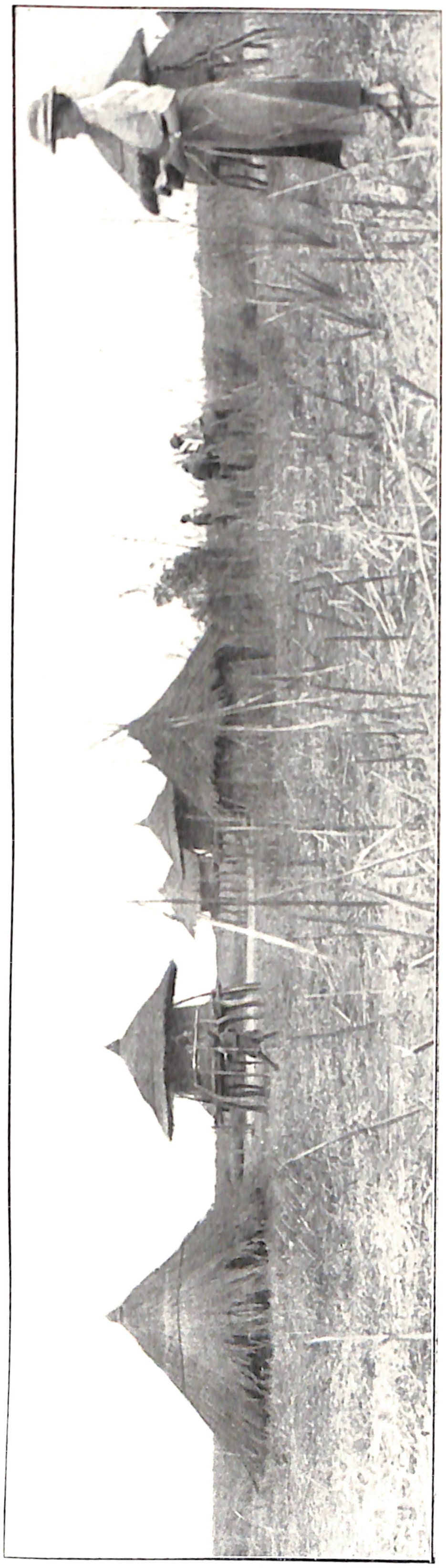
Je vais faire une promenade avec le seigneur du lieu. Ce grand chef me mène voir des femmes qui pétrissent la forme de *sorgo,* sur un gros rocher, près du village. Nous parcourons les rues de la capitale. Les huttes sont propres, solidement construites, mais très basses. La conversation de mon compagnon se borne à des «Heu!... Ah!... Madamo!» commentés de larges sourires.

Le chef de Zône et son «secrétaire» ne semblent pas pressés de se montrer; la défection des porteurs les a humiliés. Mais ils reviennent un peu plus tard en nous assurant que Bangali, notre grand chef ami, a promis deux cents de ses hommes pour demain avant le lever du soleil.

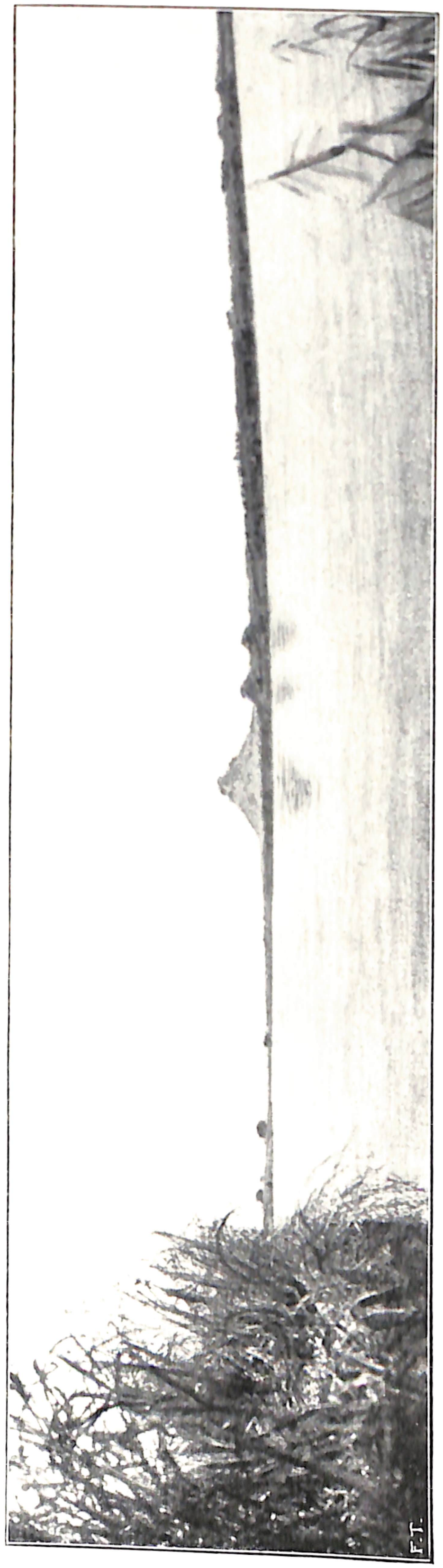
Je jouis profondément de cette vie saine, sans secousses. Les jours succèdent aux jours, calmes, sereins, dans cette nature sauvage, si belle, où l'on est en face de Dieu. C'est ici qu'il faut venir pour retrouver l'équilibre physique et moral que la vie d'Europe, agitée et étriquée, fait perdre parfois. De l'air, toujours de l'air! n'est-ce pas la grande hygiène? Nous sommes dehors quinze heures par jour et, la nuit, la brise circule dans les tentes. Notre cuisinier a fort à faire pour satisfaire nos appétits excités par la marche.

Assot, 11 février. - Altitude: 1080 mètres.

Monsieur Bangali a tenu parole. De grand matin ses 200 porteurs sont là, rangés en bon ordre, attendant les bagages. Ce sont, ma foi! de belles gens, solidement campés, grands, forts et bien musclés. Nous n'avons pas perdu au change; nos pauvres Karkuas feraient piètre figure auprès de ceux-là. Les Lugarais peuvent venir! Tout ce monde saura leur répondre. Je l'espère du moins, mais ce n'est pas sans un petit frisson que nous nous mettons en marche. La traversée d'un pays ennemi, les campements chez les anthropophages.... émotions nouvelles qui manquaient encore à mon voyage!...



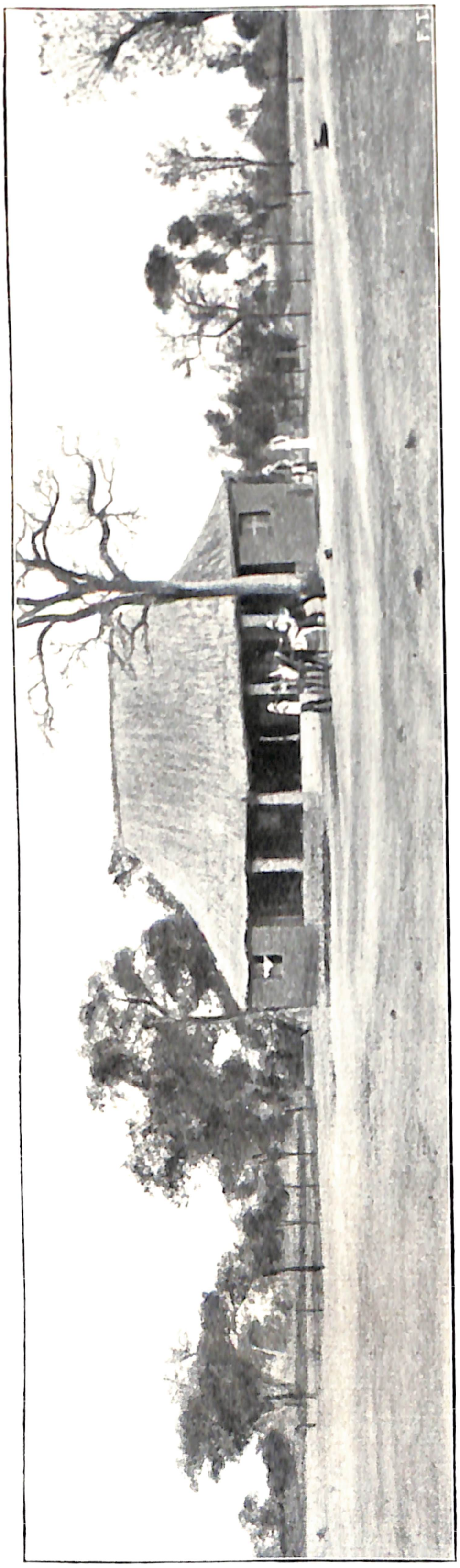
Villages avec leurs greniers à grains (p. 28).



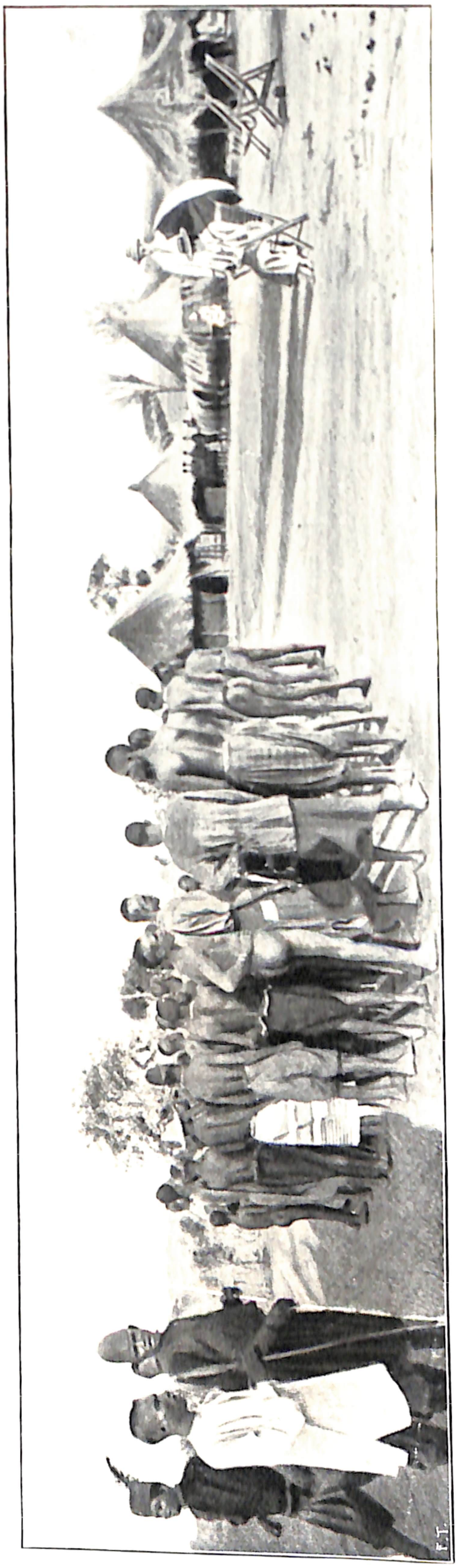
Vue de Redjaf (p. 28).



Les rochers couverts de cactus (p. 35).



Maison du chef de zone à Loka (p. 32).



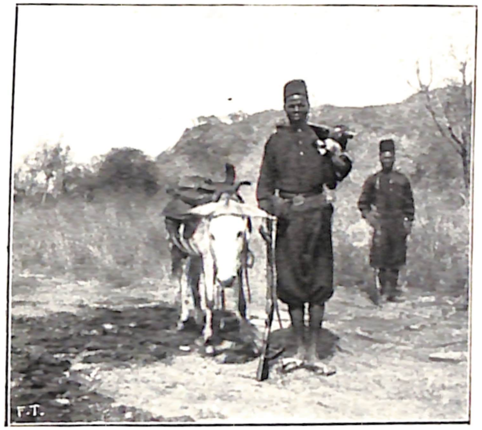
Danse dans le village de Bangali (p. 35).



Le grand et puissant chef Bangali (p. 35).



Il y a fête à la porte d'un village (p. 43).



Mon âne et un soldat congolais.



Après une journée sans eau, nos ânes boivent à longs traits dans nos cuvettes (p. 41).

L'un de nos ânes est mort; il ne nous en reste plus que quatre.

Les espaces cultivés deviennent plus vastes, mais ne comprennent guère que des champs de sorgo et de *cundi,* sortes de petits haricots.

L'eau reparaît dans les torrents. De grands arbres nous prêtent leur ombre; ils sont couverts de fleurs; partout des lianes, des plantes grimpantes à grandes fleurs blanches, des jasmins, des orchidées et aussi beaucoup de ces grandes feuilles parasites qui ont l'air de coquilles de bénitiers: *platycerium grande.* De merveilleux papillons accompagnent nos pas....

La nuit tombe. Sur la colline en face de nous s'allument les feux; ils ont l'air d'autant d'yeux jetant des flammes dans l'obscurité. Ce sont les flambées du bivouac éparpillées dans le bois autour de nos tentes. Séparés les uns des autres par une petite distance, chaque feu est entouré de six ou sept porteurs. Un soldat, ou un *niampara,*[1] armé d'un fusil, veille sur le groupe dont il est responsable. Ces grappes de noirs tout nus, aussi rapprochés du feu que possible, ceux-ci couchés sur une litière de feuilles vert tendre, ceux-là appuyées, serrés les uns contre les autres pour se tenir chauds, forment un tableau pittoresque.

Coropo, 12 février. - Altitude: 1040 mètres.

Sentiers abruptes. Nous cheminons sur un mamelon très élevé. C'est la ligne de démarcation entre les bassins du Congo, à notre droite, et du Nil à notre gauche. De chaque côté descendent des lits de cours d'eau, entre des masses de verdure, vers la plaine qui s'étend au loin et où l'on devine les grands fleuves.

Les ravins sont de traversée difficile, les ponts ne consistant qu'en troncs d'arbres pourris. Les ânes se font prier, battre, traîner. Au beau milieu d'un de ces ponts inquiétants, Athos, ma monture, s'arrête, puis, brusquement, essaie de se retourner. La largeur d'un tronc d'arbre étant insuffisante à porter un âne de travers, nous roulons tous deux dans le vide et je tombe sous lui.

Cahin, caha, nous arrivons à une petite rivière, une vraie rivière avec de l'eau! de l'eau courante!... Les bords sont escarpés,

1) *Niampara* est le titre de l'homme qui est chargé de tenir la discipline dans une caravane.

au fond du ravin, tout près de l'eau, de grands arbres invitent à la halte. Quelle joie de jouir de cette fraîcheur et de penser qu'on boit enfin de l'eau claire!

Salì, 13 février. - Altitude: 1140 mètres.

Une route monotone, sous de petits arbres rabougris, nous a menés à une vaste plaine dénudée. Nous y rencontrons bon nombre d'hommes qui paisiblement nous regardent passer.

Ce sont les fameux Lugarais, la terreur des pitoyables Karkuas! Leur aspect pacifique me cause presque une déception. Nous pénétrons dans leurs villages. Chaque famille y est enfermée derrière une enceinte d'arbres et de branchages à l'intérieur de laquelle sont disposées les huttes d'habitation, les greniers à grains, le bétail. Au lieu de nous attaquer, ces braves gens dansent et chantent toute la nuit, ce qui n'empêche que par mesure de précaution et au grand détriment de notre sommeil, le chef de Zône place des sentinelles aux quatre coins du camp et derrière chaque tente.

Mont Watti, 14 février. - Altitude: 1000 mètres.

Nous arrivons au poste du Mont Watti, drapeau déployé. Il y réside un détachement à la tête duquel est un sous-officier Suédois. Je lui annonce la mort de son Roi qu'il ignorait.

Ce sous-officier a été chargé de nous recruter deux cents nouveaux porteurs, car nous ne pouvons songer à mettre plus longtemps à contribution ceux de Bangali.

Le poste est bien situé, dans une position un peu au-dessus de la plaine, à trois heures de marche de la montagne.

L'eau est décidément meilleure que celle dont nous devions nous contenter jusqu'à présent. Nous en profitons pour développer tous les rouleaux de *Kodak* qui se sont accumulés depuis Lado, car, si nous avons pu boire et nous confier à la boue qui servait à notre toilette, nous n'avons pas osé y risquer nos clichés.

Mont Watti, 15 février.

Nous attendons ici que le rassemblement des porteurs soit accompli. Ce sera, nous dit-on, chose faite ce soir. Des messieurs en costume du père Adam viennent nous faire visite et nous leur achetons quelques *kurbaches* moyennant dix capsules.

Plusieurs fois déjà, le soir venu, nous avions vu voler ce que nous croyons être un oiseau poursuivi par deux chauves-souris. Aujourd'hui Piscicelli en a tué un. Ces trois bêtes n'en étaient qu'une. C'est un engoulevent, il a la taille, la forme et le plumage terne d'une petite chouette, mais de l'attache de chaque aile part une plume mince, de 30 centimètres de long, complètement dépourvue de barbes, sauf à l'extrémité postérieure qui en porte une petite bande longue de 10 centimètres, large de 5. C'est le *macrodipteryz-macrodipterus*. Lorsque l'oiseau ouvre les ailes, ses deux appendices s'écartent de 80 centimètres; lorsque les ailes se rapprochent, les appendices s'entre-croisent, donnant bien l'illusion de deux oiseaux qui en poursuivraient un troisième.

Mont Watti, 16 février.

Les porteurs restent introuvables; impossible de bouger. Rien ne nous presse; nous quitterons toujours trop tôt la brousse. Pourtant voici une pénible constatation; la provision de thé est épuisée. Il faudra se contenter de tisane, ce qui fait faire la grimace à mes compagnons.

Vieilles Fermes, 17 février. - Altitude: 980 mètres.

Les porteurs sont arrivés hier soir; nous avons pu partir ce matin.

Nous avons marché cinq heures. Personne ne semblait très fixé sur la route et par deux fois nous avons dû revenir sur nos pas. Les nombreux villages que nous avons traversés étaient tous déserts. Les farouches Lugarais ont fui à notre approche! De très loin, sur les hauteurs, nous apercevons quelques têtes qui émergent des rochers ou de derrière les arbres et qui observent le passage de la caravane.

Passage de rivières mouvementé.

Il a fallu pousser les ânes au fond du ravin et nous passons debout sur leur dos comme sur un pont. L'une des bêtes s'effondre. Il faut ensuite nous hisser de l'autre côté, sur une rive très escarpée.

Les Lugarais ne se contentent plus de déserter leurs villages. Ils ont détruit et brûlé toutes les huttes de refuge. Les blancs de l'escorte en sont tout déconfits. Avec une rapidité surprenante

les noirs nous construisent un champignon qu'ils recouvrent d'herbes sèches, sous lequel nous sommes à l'abri du soleil.

Susan n'a pas de chance avec ses *boys*. Le dernier qui lui a été adjugé a les jambes si enflées qu'il faut le porter! La fièvre du mien est à peu près passée, grâce aux injections de quinine, qu'il s'est résigné à subir.

18 février. - Altitude: 760 mètres.

Arrivés à l'étape après plus de cinq heures de marche, nous y trouvons encore les refuges détruits. De plus, la source est complètement tarie.

Nous nous dirigeons vers un village peu éloigné, pensant: si des humains vivent là, ils faut bien qu'ils boivent.... Ce village est lui aussi désert! Il a été évacué quelques instants avant notre arrivée et il n'y a pas la moindre trace d'eau. On y établit néanmoins le campement et des soldats partent à la recherche d'une mare.

Pendant ce temps, nous visitons en détail le village. Nous entrons à quatre pattes sous la *zeriba*. Je pénètre aussi, en rampant péniblement, dans l'intérieur d'une hutte. Le sol est un peu creusé, de sorte qu'il y a plus d'espace qu'on ne le croirait de l'extérieur.

Les soldats ne reviennent pas et nous sommes toujours sans eau: notre longue marche en pleine chaleur nous a donné une soif ardente.

Piscicelli se met à la tête d'un groupe de porteurs et part à la découverte de la mare introuvable. Nous essayons de prendre notre mal en patience, mais nous souffrons réellement la soif, et qu'arrivera-t-il si vraiment ce pays n'a plus d'eau, si demain les villages sont aussi désertés, les huttes des refuges incendiées, les réserves d'eau taries? faudra-t-il revenir sur nos pas ou forcer les Lugarais dans leurs retraites?

Piscicelli revient au campement après trois heures et demie de marche ininterrompue. Il n'a rien trouvé, qu'un village abandonné et des mares à sec.

Les figures s'allongent. Il fait très chaud et la soif devient cuisante. Il va falloir plier bagage et doubler l'étape. Mais le sort nous sera-t-il meilleur ce soir?

Je songe aux hardis voyageurs, aux courageux explorateurs qui ont enduré des jours et des jours ce supplice de la soif....

16 heures et demie.... Enfin! des porteurs rapportent dans des jarres de terre noire qu'ils ont prises au village une eau épaisse, couleur café au lait.

Eux aussi, nos pauvres ânes, ont grand'soif. Pendant le *lunch*, ils rôdent autour de nous et, ayant fini par découvrir nos cuvettes où l'eau déjà noire par elle-même est maintenant agrémentée du savon, ils la boivent à longs traits.

Près du camp, deux arbres croissent qui paraissent n'en former qu'un. Nous en avons rencontré beaucoup de semblables depuis que nous sommes au Congo. Ils sont d'espèces différentes: l'un est un ficus au tronc lisse et presque blanc, aux feuilles larges, l'autre, au tronc plus rugueux que nos châtaigners. Dès le sol, ces deux arbres partent vers la vie ensemble, s'appuyant l'un sur l'autre, s'entr'aidant sans se nuir. Le plus fort, à écorce plus rude, conserve sa forme indépendante, ronde et droite; l'autre, plus souple, se plie aux volontés de son fidèle compagnon, s'attache à lui, se modèle sur lui, lui fait un doux rempart de son corps lisse. Ils entrelacent leurs branches et mêlent leurs feuillages: touchante image de deux vies devenues l'une pour l'autre le nécessaire appui. La belle union qui fait le bonheur.

Rivière Alla, 19 février. - Altitude: 600 mètres.

Aujourd'hui, nouvelles difficultés pour l'eau, cette fois mieux résolues que celles d'hier. Nos guides ne connaissent la région que sur la foi des on dit. Il nous ont fait marcher quatre heures et demie pour trouver un village où, nous assuraient-ils, le chef nous attendait et où nous trouverions de l'eau. Le village était détruit, le chef parti et quant à l'eau, pas la moindre goutte.

J'ai déclaré que je retournais sur mes pas, jusqu'à un ruisseau que nous avions traversé le matin et aux bords duquel j'avais déjà demandé de faire halte.

Et nous y sommes retournés. L'eau du ruisseau nous paraît venir du Paradis; celle d'hier était si répugnante! Le campement est un rêve; nous sommes au frais, sous un arbre énorme d'où pendent des lianes qui forment un berceau qui nous protège contre les rayons du soleil. C'est si joli, il y a tant d'oiseaux, il fait si bon, que nous décidons de rester ici tout un jour.

20 février. Toujours au bord du ruisseau Alla.

Je me suis endormie au croassement monotone des grenouilles, bercée par la brise qui bruissait dans les feuilles de notre grand arbre. Je n'ai ouvert les yeux que bien après la sonnerie du réveil. Les rayons du soleil pénétraient dans ma tente et les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête.

Nous partons en chasse. Nous avons rencontré des sangliers, des phacochères, des aigles bruns et blancs, et des oiseaux d'eau inconnus. Dans le tableau, une étrange chauve-souris qui vole en plein jour, est couverte de poils gris et longs comme ceux d'un lapin, a des ailes jaunes transparentes et une corne sur le nez. Actuellement elle nage dans l'alcool, dans un bocal d'olives vide.

Des chefs indigènes des alentours viennent nous faire visite. Je leur échange de l'étoffe contre des bracelets en ivoire que les hommes portent au-dessus du coude. Ces braves gens ne sont pas anthropophages comme les tribus que nous venons de traverser. Cela veut dire du moins qu'ils ne tuent pas leurs semblables pour le plaisir de les manger, mais s'ils s'emparent d'un ennemi, dame! ils le tuent, puis le mangent, sans autre forme de procès. A la mort d'un chef, ils offrent sur sa tombe des sacrifices humains, puis abandonnent leurs villages et vont s'établir ailleurs.

Il nous arrive d'autres indigènes de plus loin, des bords du Nil. On voit qu'ils vivent plus près des centres civilisés; certains portent des pantalons, d'autres des souliers.... et c'est là qu'ils mettent le sel que nous leur donnons. Nos porteurs, au contraire, qui viennent de l'intérieur, sont complètement nus.

Notre chasse a été plus fructueuse, ce soir, quoique nous ayons dû l'interrompre le long du marais, mis en fuite par le nombre et la ténacité des mouches tsé-tsé. Elles ne nous laissaient pas un instant de repos et mordaient en diable!

A 4 heures de marche, les hommes envoyés pour *faire de la viande* (il y a près de 300 personnes à nourrir et la *dura* diminue), ont tué un éléphant.

Fariala, 21 février. - Altitude: 580 mètres.

Le premier animal que nous rencontrons au début de notre marche est un grand léopard. Il passe au trot, pas très loin. Puis ce sont des antilopes, des phacochères, etc.

Nous redescendons rapidement. Il fait plus chaud, l'air est surtout plus lourd.

Nous passons près de villages habités cette fois. Les femmes apportent de l'eau dans de grandes jarres en terre noire qu'elles portent sur la tête. Avant d'en prendre, porteurs et soldats en font boire aux indigènes pour s'assurer qu'elle n'est pas empoisonnée.

A un détour du chemin, nos yeux découvrent une large nappe d'eau courante. C'est le Nil, avec ses éternels papyrus.

Nous campons non loin d'un village, groupés sous des jujubiers épineux, assez près du Nil pour être bercés du murmure de l'eau et de la brise dans les roseaux. La plaine est vaste et découverte. Çà et là des mimosas épineux nous envoient, de leurs bouquets de petites boules blanches, un parfum délicieux, presque trop fort.

A peine le soleil commence-t-il à baisser que nous sommes assaillis par les moustiques. Ils augmentent en nombre et en audace à mesure que la nuit devient plus noire. Notre dîner en est très troublé. Ils viennent en nuées, s'abattent sur la figure, le cou, les mains, ils piquent au travers des vêtements et jusque sous les bottes!... Nous dînons à la hâte et courons au plus vite nous coucher dans l'espoir de trouver un peu de tranquillité sous les moustiquaires.

Wadlai, 22 février. - Altitude: 610 mètres.

Le long du chemin, nous tuons plusieurs hérons, un pélican blanc perché sur un arbre mort. Nous passons près d'un grand village. Il y a fête à la porte, sans doute en notre honneur, danses et chants. Moyennant de la poudre à fusil et des perles, j'acquiers des trompettes, un *tam-tam* en peau de serpent et l'un de ces bracelets à grelots que les hommes portent à la cheville.

Nous voici à Wadlai. C'était un poste autrefois occupé par un blanc; comme Mont-Watti, Dufilé et d'autres dans cette région. La position est jolie. On domine le Nil.

Assise sous la véranda croulante d'une des maisons abandonnées, j'y vois venir un coq échappé du poulailler du Chef de Zône. Il arrive en titubant, bat des ailes, s'affaisse subitement et meurt. Je le soupçonne d'avoir absorbé de la pommade arsenicale avec laquelle nous préparons les animaux que nous

voulons conserver. A peine la pauvre bête est-elle jetée dehors qu'une douzaine de porteurs se précipitent dessus, se l'arrachent, la mettent en pièces. En un clin d'œil ils l'ont déchiquetée, dévorée toute crue et encore chaude. Tout disparaît, plumes, tête, jambes, intérieur!...

Les indigènes ont leur télégraphe! Ils causent la nuit au moyen du *tam-tam,* de village à village, à de grandes distances. Toute cette nuit nous avons entendu résonner le *tam-tam* informateur peut-être de notre passage et dont la grande nappe d'eau du Nil prolongeait indéfiniment les vibrations.

Village Okélé, 23 février. - Altitude: 630 mètres.

Le Nil s'élargit brusquement comme en un vaste estuaire, rempli d'îlots verts et entouré de collines boisées.

Les habitants des villages que nous avons dépassés depuis avant-hier me semblent plus pêcheurs que chasseurs. Ils ont de grands paniers ronds à goulots étroits, tout comme des pêcheurs d'Europe.

Nous faisons halte de bonne heure, ce qui nous permet d'aller chasser.

Le tonnerre a grondé toute l'après-midi. L'air était lourd, étouffant. Ce n'est qu'après 19 heures que la pluie et le vent se sont déchaînés. C'était la première pluie que nous voyions depuis notre départ de l'Europe. Elle tombait en grosses gouttes qui fouettaient les tentes et rafraîchissaient considérablement l'atmosphère. Je l'aurais trouvée délicieuse si je n'avais pensé que tandis que nous dînions, confortablement installés sous une tente imperméable, nos pauvres porteurs étaient dehors, racroquevillés les uns contre les autres, essayant ainsi de se tenir chauds sous la pluie qui glissait sur leur peau nue.

Village Wesch, 24 février. - Altitude: 780 mètres.

Il m'a été impossible de fermer l'œil, cette nuit. Le vent secouait tout, arrachait les piquets, la pluie faisait un bruit sinistre contre le toit de la tente.

L'air est frais, la terre humide quand nous nous mettons en route. Vers 7 heures nous abandonnons le Nil pour nous enfoncer dans l'intérieur. Etape pénible, paysage désolé.... Nous

marchons sans rencontrer une goutte d'eau. Le sol est aride, pierreux; il n'y pousse que des arbres rabougris, complètement dépourvus de feuilles; aucun être vivant.

A la halte nous retrouvons le Chef de Zône qui ce matin avait pris les devants. Il faisait défricher le sol pour y piquer les tentes. Quant à l'eau, pas une goutte!... Heureusement, sur l'âne de bât que monte mon *boy,* il y a deux bouteilles d'eau. Grâce à elles, nous pouvons déjeuner. Des boîtes de conserves font les frais du repas.

Plus tard, de très loin, d'un trou pratiqué près d'un village, on nous apporte quelques jarres de boue, la plus affreuse que nous ayons encore vue!... Le besoin d'eau est si grand que nous nous y épongeons néanmoins et non sans plaisir.

Mais irons-nous jusqu'à boire ce chocolat pestilentiel?... Pour comble de malheur, notre dernier filtre est brisé. Il faut donc faire bouillir ce mélange répugnant. Cette opération tue les microbes, espérons-le! elle ne détruit pas le goût désagréable que l'eau a emprunté aux outres dans lesquelles on l'a portée et nous n'avons pas la patience d'attendre que l'alun ait précipité toute la boue.

Le troupeau a beaucoup souffert de la soif et des longues marches. Notre dernière chèvre laitière est tarie depuis plusieurs jours. Il faut l'abattre. Une autre, tout enflée, est morte en arrivant à la halte.

Village Naméné, 25 février. - Altitude: 1,070.

Malgré l'aridité du terrain qui ne discontinue pas, il nous a semblé faire une promenade dans un parc, tant les buissons étaient artistiquement groupés, les plis de terrain harmonieusement agencés et comme ondulés à plaisir! Nous marchions sur des tapis d'herbe jaune très fine. Cà et là nos yeux se reposaient sur de beaux arbres tantôt isolés, tantôt en groupes, tous couverts de lianes et entourés au pied de véritables plates-bandes de petites agaves à fleurs rouges et jaunes. Des sentiers, comme de jolies allées faites pour le plaisir des lentes promenades et des rêveries solitaires, passaient et repassaient sous le feuillage en chemins couverts.

A cette poésie a succédé de nouveau le terrain pierreux, brûlé et desséché. Nous avons encore marché six heures et demie sans trouver une goutte d'eau.

Nous calculons que, les jours de longues étapes, nous faisons de 30 à 35 kilomètres. Hier et aujourd'hui, nous en aurons parcouru 70 en un terrain ingrat et désolé. Je soupçonne notre guide, qui n'est jamais venu ici et qui semble n'avoir que des notions très élémentaires de topographie, de nous avoir fait faire un immense détour.

Vers 14 heures nous nous arrêtons dans un endroit relativement ombragé, près d'un village. Bientôt les femmes nous apportent de l'eau. Bien que grisâtre, elle nous paraît limpide comme du cristal, après celle d'hier.

Mahagi, 26 février. - Altitude: 1000 mètres.

La tranquillité d'esprit que m'avait apportée cette vie si particulière d'Afrique s'est brusquement changée en une inquiétude mortelle sur le sort des miens.

En arrivant ici après une courte étape, — notre dernière avant de parvenir au Lac Albert, — j'ai trouvé un paquet de dépêches apporté de la côte anglaise par le steamer sur lequel nous devons traverser ce lac. Toutes ne contiennent que des condoléances. On me parle de deuil, de mort tragique.... Lequel des miens est donc frappé?... Que faire? comment savoir?... On envoie de suite un messager à *Koba,* poste où il y a le télégraphe.

Cette incertitude dans la douleur est une bien cruelle épreuve....

27 février.

Je ne sais comment s'est passée la journée d'hier et la nuit qui a suivi. Je cherche, j'imagine, j'ai l'esprit à la torture.... Je voudrais savoir et je tremble d'apprendre qui Dieu a rappelé à Lui!...

28 février.

Cette incertitude est trop cruelle. Nous partirons demain. Je n'ai pas le cœur à rester ici pour la chasse à l'éléphant qui avait été organisée. J'ai hâte de savoir, de me rapprocher de ma famille qui souffre....

Fort de Mahagi, sur le lac Albert, 29 février.

Hier soir l'orage s'est déchaîné. Toute la nuit le vent a fait rage, secouant les tentes, arrachant les piquets; la pluie venait en rafales, le tonnerre grondait et les éclairs se multipliaient.

Nous partons à 7 heures par une belle matinée fraîche et claire. Le poste que nous quittons a une certaine importance et est particulièrement bien tenu. Toute une population y est agglomérée.

Nous marchons trois heures dans un terrain onduleux et nous traversons de nombreux villages très peu distants les uns des autres. En sortant d'un repli du terrain nous apercevons au-dessous de nous une grande plaine bordée de montagnes. Bientôt nous découvrons le Lac Albert dont le soleil fait briller la vaste étendue d'eau tranquille.

Le fort de Mahagi est perché sur une langue de rocher qui s'avance dans le lac et le surplombe à une hauteur de plus de 200 mètres. Debout à la pointe extrême on se croirait au-dessus de la mer.

1er mars.

Encore une nuit d'orage, de pluie et de vent. Ce matin, nous allons quitter l'Etat du Congo et nous embarquer sur les eaux du Lac Albert. Cette nouvelle phase de mon voyage, la nécessité de m'occuper de quelques détails matériels, les adieux aux officiers congolais ont apporté une diversion à mes cruelles inquiétudes.

Nous descendons du fort à pied, jouissant de la fraîcheur et de la limpidité de l'air. Arrivés à la grève, nous assistons au chargement des derniers paquets. Le troupeau et les gros bagages ont été embarqués hier sur deux barques à voiles que nous remorquerons.

J'attends l'arrivée des officiers pour leur dire adieu. Nous les voyons venir avec leur troupe. Lentement ils descendent la pente raide.

On réunit les soldats du fort à ceux qui nous ont escortés pendant notre voyage. Quatre clairons sonnent aux champs. Je m'avance sur le front de la petite troupe et sans timidité (quel prodige! c'est l'air d'Afrique!) je remercie le Chef de Zône et en sa personne tous les officiers de l'Etat du Congo que j'ai rencontrés sur ma route, de l'aimable accueil qu'ils m'ont fait. Je lui exprime ma reconnaissance pour la peine qu'il s'est donnée en m'accompagnant pendant ce voyage et en en partageant les fatigues. Il me répond en fort bons termes.

Nos discours terminés, je salue les officiers et nous montons à bord, ou plutôt nous grimpons sur notre coquille de noix.

Le drapeau du Chef de Zône, M. Preud'homme, flotte sur le fort, les clairons sonnent, les soldats présentent les armes, du haut de la falaise le canon tonne et c'est ainsi, croyant presque entendre siffler les *shrapnells,* au-dessus de nos têtes, que nous quittons le territoire du Congo. Les quarante-quatre jours que nous y avons passés, nos zig-zags dans ses montagnes, les oiseaux, les arbres et les fleurs, nos nuits sous la tente et nos repos dans les refuges, Bangali et ses femmes, les sauvages Lugarais eux-mêmes et nos pauvres porteurs, tout se confond pour moi en un rêve magique ; il n'est pas jusqu'à la fatigue des campements sans eau et des longues marches dans les sentiers inconnus qui ne prenne de loin une saveur enivrante et ne vienne s'ajouter au pittoresque de notre voyage. Pourquoi faut-il qu'une ombre fatale soit venue assombrir ces derniers jours ?...

Chapitre Quatrième.

TEMPÊTE SUR LE LAC ALBERT. – A TRAVERS L'UGANDA : LE *KABAKA* D'UNYORO ; AU PAYS DU SOMMEIL ; KAMPALA ; LE PETIT ROI DE L'UGANDA ; ENTEBBE.

Bazumbo, rive déserte, 1er mars.

Nos débuts de voyage dans l'Uganda ont été mouvementés. Dans la même journée nous avons failli être précipités dans les eaux du lac Albert, notre barque a presque chaviré, nous avons perdu nos bagages et dû coucher à la belle étoile !

Au départ de Mahaji, pour mieux saluer les officiers de l'Etat Indépendant et dire adieu à cette terre congolaise qui nous avait été si hospitalière, nous étions montés sur le toit du rouf, à l'arrière du *launch* à vapeur qui nous emportait. Il y faisait si bon, nous jouissions si bien de la beauté du lac, que nous y restâmes tous trois, assis à la turque. L'orage de cette nuit, et dans le ciel quelques moutons blancs, m'avaient bien causé quelque inquiétude. Mais l'ingénieur anglais qui commandait le petit vapeur m'avait rassurée. La traversée, m'avait-il dit, promettait d'être belle. Nous nous faisions fête de cette promenade sur de belles eaux tranquilles.

Subitement le vent s'élève. Il augmente considérablement, enfle la voix ; les rafales se précipitent, nous les voyons venir sur la surface du lac avec une rapidité vertigineuse. En un instant, l'immense miroir sur lequel nous glissions se brise, d'énor-

mes vagues se forment, notre coquille de noix danse d'une façon effroyable; nous voilà pris entre tangage et roulis! Nous n'avons que le temps de nous coucher à plat ventre sur le toit lisse du rouf, nous accrochant, d'un bout avec les mains, de l'autre avec les pieds, mais la position est instable, à tout moment nous risquons de glisser à l'eau. Avec mille précautions, nous tenant l'un à l'autre, nous parvenons à quitter notre dangereux perchoir, en rampant sur le pont, toujours à plat ventre, jusqu'à l'avant de la barque; nous pénétrons à quatre pattes, par le bûcher, par la machine, jusque dans l'unique petite cabine où je m'étends enfin, atrocement malade!

Susan lutte vaillamment contre le mal de mer, ainsi que Piscicelli qui lit une nouvelle anglaise, mais leurs visages révèlent le malaise de leurs cœurs.

Les vagues augmentent sans cesse, des paquets d'eau entrent par les sabords. Nous tournons le dos à notre destination et nous filons sous le vent. Le bateau presque plat est tout entier au-dessus de l'eau; il penche et roule sans pouvoir retrouver son équilibre. Je sens très bien que cela se gâte, que nous allons chavirer d'un moment à l'autre mais le mal de mer me tient; trempée, couchée dans l'eau, je reste sous sa griffe, indifférente à tout.

Les deux bateaux plats et lourds que nous remorquions et qui portaient les bagages, le troupeau, les ânes et quelques-uns des *boys,* offraient une résistance périlleuse, imprimant à notre esquif des secousses mal ordonnées. Leur poids nous eût entraînés à un naufrage certain. Il a fallu les larguer au plus vite et les abandonner à leur sort, au milieu du lac! Ils disparurent bientôt derrière les rideaux opaques des nuées et chacun poursuivit sa course au gré de la tempête.

Au bout de 3 longues heures, pendant lesquelles nous fûmes continuellement ballottés, la coquille de noix qui fuyait toujours devant le vent qui la chassait rapidement, rencontra la terre ferme — la secousse est violente. Nous sommes échoués.

Nous débarquons à l'aide d'une pirogue. La rive est absolument déserte. Nous n'y trouvons que quelques vestiges de toits de paille. L'ingénieur me dit: *« I think I did well, you are better here than drowned »* [1] Et je ne peux qu'être de son avis!

[1] « Je pense que vous êtes mieux ici que noyée. »

Naturellement point de nouvelles des bagages. Nous voilà donc assis par terre, avec la perspective de passer ici une et peut-être plusieurs nuits. Heureusement le cuisinier s'était embarqué avec nous. Il y a quelques provisions. Nous avions aussi quelques paquets. Nous en faisons le dénombrement. Nos sacs sont là, et quelques effets.... Allons! nous pourrions être plus malheureux!...

Un léger *lunch* achève de nous remettre et je reprends contact avec le monde extérieur. La pluie a cessé. Des aigles volent au dessus de nos têtes, des hérons gris et pourpres se promènent sur la rive. Sur du sable fin, les vagues viennent se briser avec un bruit de mer en courroux.

Mais le jour baisse, nous n'avons aucun moyen de nous éclairer et.... il n'y a plus de lune. Du bateau on nous envoie une lanterne. Pour dîner nous devons la poser très loin de nous à cause des nuées d'éphémères attirés par la lumière.

Il paraît que sur cette rive il y a des peuplades en récolte. — L'ingénieur nous fait demander si nous voulons un marin comme sentinelle. — Comme j'hésitais à accepter — l'Anglais arrive en personne me dire: *« If you choose to have your head cut off, it's your own business! »* [1] Le dîner fini, chacun de nous prend son fusil, nous nous en allons dans le noir chacun dans un sens différent à la recherche des coins choisis pour nos demeures respectives.

Buti-Aba, 2 mars. - Altitude: 550 mètres.

Levés à tâtons, nous nous réembarquons à 7 heures sur notre coquille de noix. Le vent était tombé. De leur agitation d'hier, les eaux gardaient un peu de vieille houle, mais très supportable.

Nous passons au milieu d'une troupe d'hippopotames. Aucun d'eux ne s'est avisé de se frôler au petit vapeur. L'un d'eux se promenait pesamment sur un banc de sable, j'ai pu le voir dans toute sa stature, il paraît que ce spectacle est rare.

Arrivés à Buti-Aba à midi. Ce poste consiste en quelques huttes de paille et en trois maisons en tôle construites sur une langue de terre qui s'avance de 100 mètres dans le lac.

1) « Si vous aimez mieux avoir la tête coupée, c'est votre affaire! »

Mr. Leakey, envoyé par le gouverneur du Protectorat de l'Uganda, nous y attendait, avec Gensémiti-Kago, le chef indigène de la région. C'est ce dernier qui va nous fournir des porteurs. Il a revêtu son costume de gala, grande robe brune brodée d'or, son joueur de *tam-tam* le précède. Celui-ci, chaque fois qu'il bat de son tambour, pousse un hurlement guttural. Chaque chef a son cri spécial qu'il transmet avec ses droits à son successeur.

Buti-Aba a le télégraphe. Des dépêches m'y attendent.

Carlos et Luiz assassinés!... cette affreuse tragédie me fait frémir.... Il me semble que je serais devenue folle si j'avais dû voir lâchement tuer mon mari et mon fils, sous, mes yeux.... Pauvre Amélie! que Dieu l'assiste! Il lui reste un fils, une grande tâche à accomplir; sa force morale et la Providence la soutiendront!...

Waschi, 3 mars.

Les barques portant le troupeau, les gros bagages et nos *boys* ont pu aborder hier à Buti-Aba un peu après nous. Nous passons quelque temps à organiser la caravane et à répartir les fardeaux entre les porteurs de Gensemiti-Kago. Aujourd'hui ce puissant seigneur est vêtu à l'européenne: *knier böckers, puttys,* chemise de flanelle et casque. C'est du reste un homme fort riche et très chic. Il nous invite à chasser sur le lac, dans son grand *canoe.*

Sur les eaux, pas une ride. Elles brillent au soleil comme un immense miroir. Une brume de chaleur estampe l'horizon; l'eau et le ciel s'y confondent. Les pagayeurs chantent. Celui qui conduit le chœur improvise les couplets d'une longue complainte dont ses compagnons reprennent le refrain. Ils chantent notre venue.

Sur les bords du lac est une race de pêcheurs qui ne vivent que de poisson et passent la plus grande partie de leur vie en *canoes.*

A 10 heures nous accostons la rive et nous nous dirigeons vers le campement, qui a du être mis à plusieurs heures du lac, au pas de nos ânes. Nous sommes bientôt rejoints par *Mr.* Leakey et Gensemiti-Kago, tous deux.... en bicyclette! C'est aussi peu couleur locale que possible. Ils nous dépassent, mais, « rien ne sert de courir, il faut partir à point ».



Gensemiti-Kago, chef indigène de la région (p. 52).



Gensemiti-Kago déguisé en Européen (p. 52).



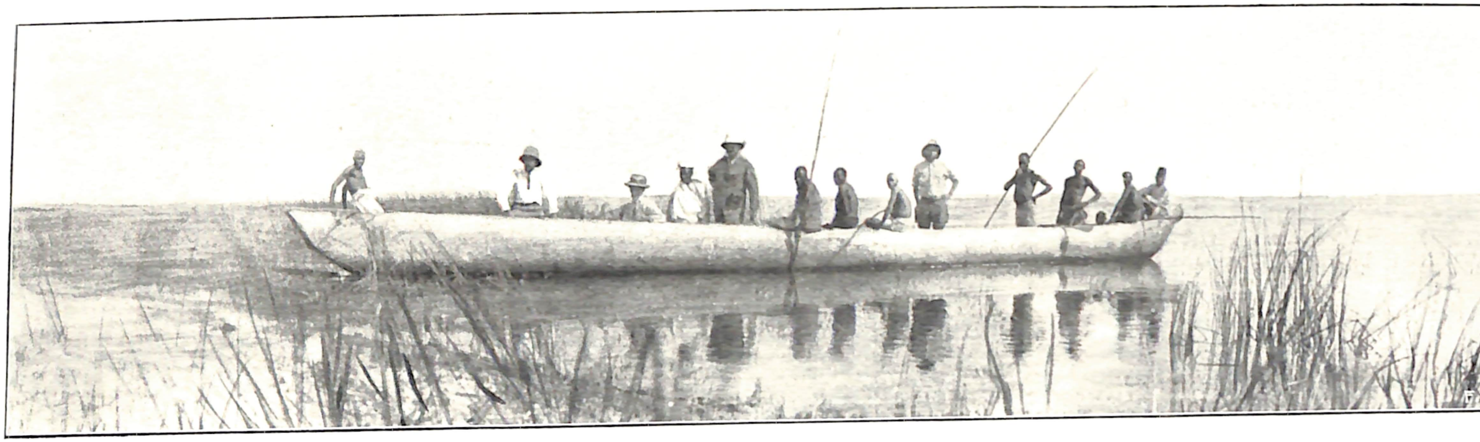
Route entre Buti-Aba et Hoima (p. 54).



Anderea coiffé du diadème royal (p. 55).



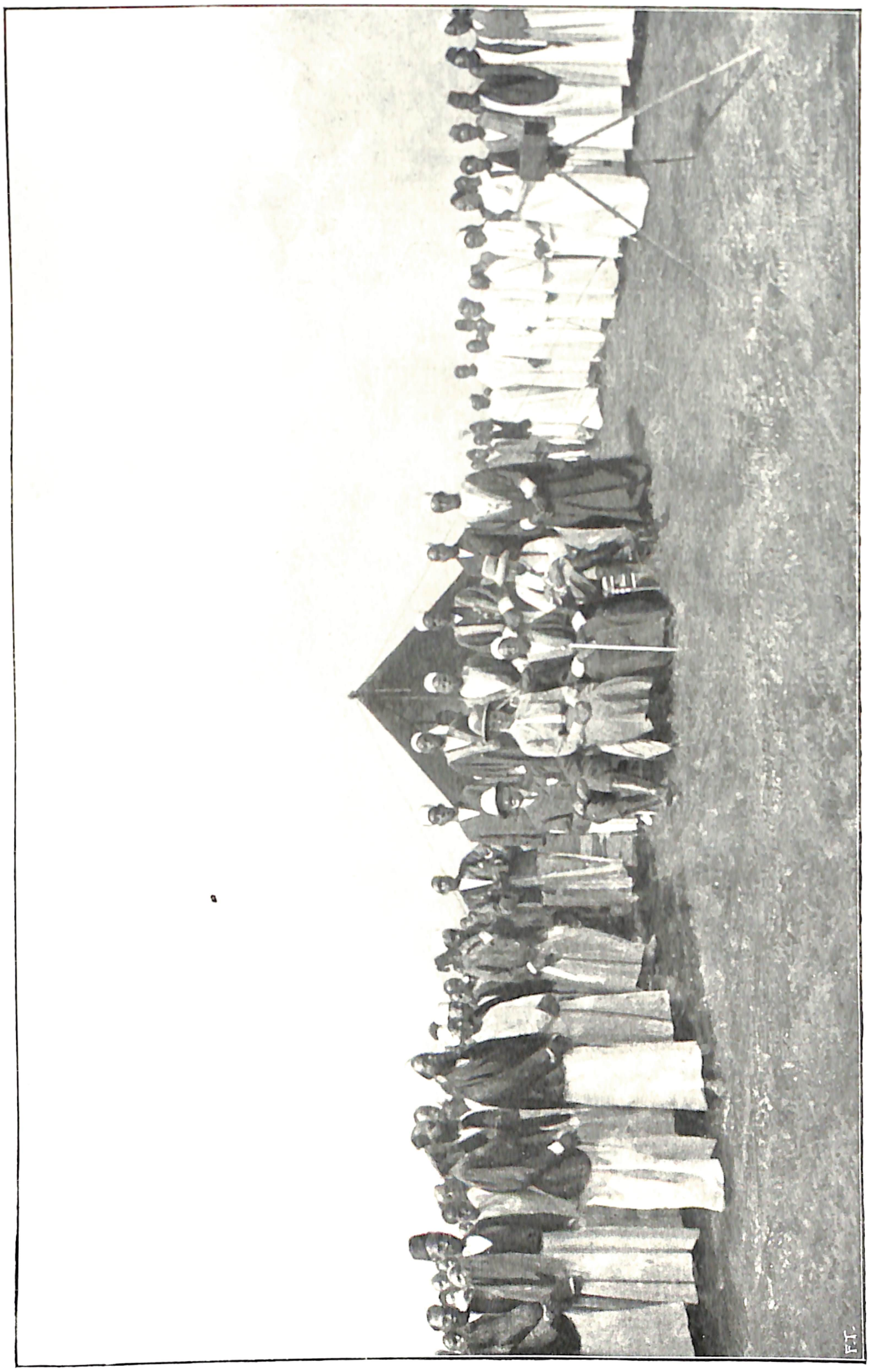
Mr. Knollys et Susan (p. 59).



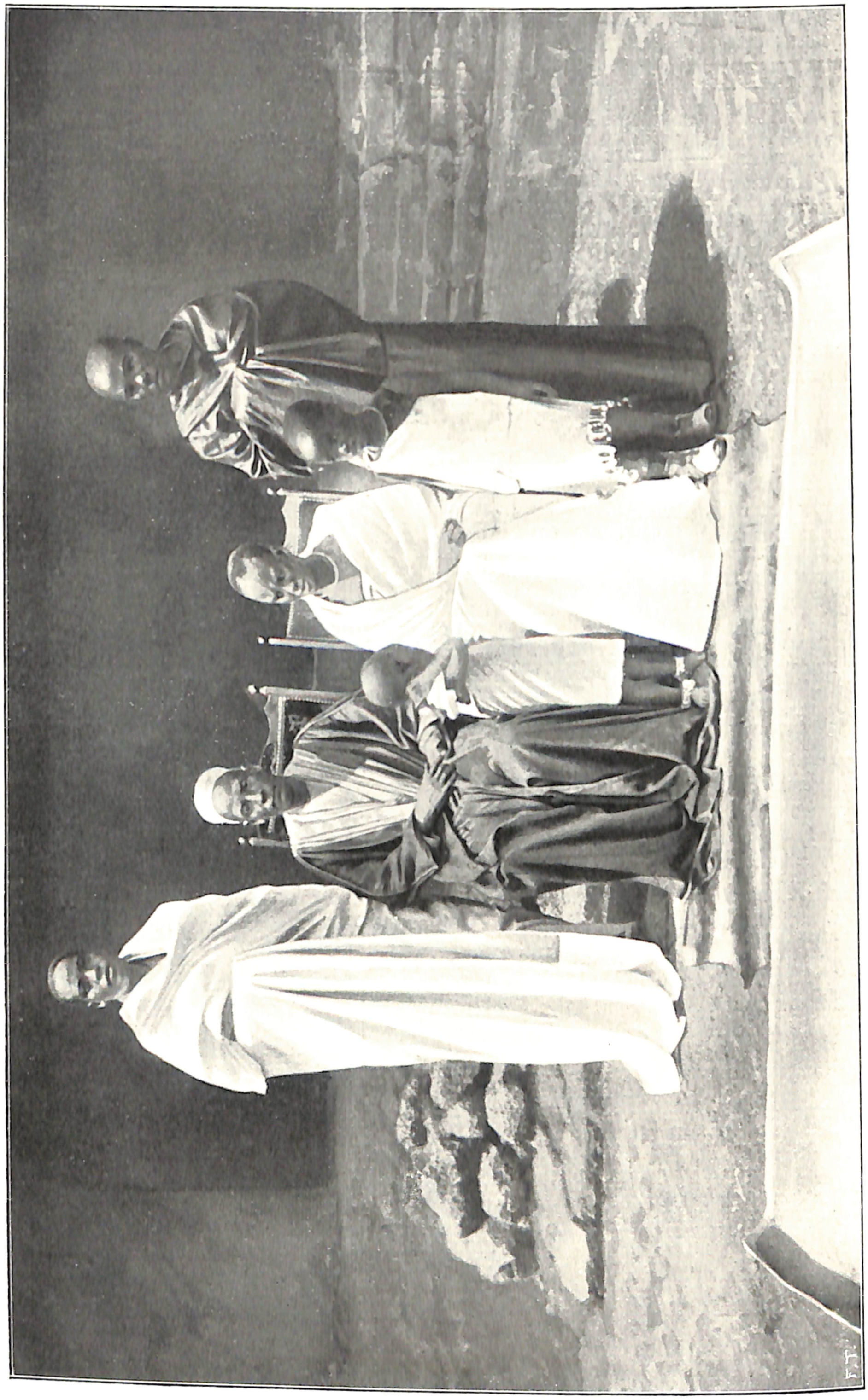
Sur les eaux, pas une ride (p. 52).



Le déjeuner est préparé sous un hangar (p. 53).



Anderea, Roi des Banyoros, entouré des grands du pays (p. 54).



Le Roi d'Unyoro et sa famille (p. 50).

Et bientôt c'est à notre tour de les dépasser à l'une des nombreuses montées de la route, que nous suivons, toute en montagnes russes.

Avant d'arriver au campement, nous traversons une petite rivière formant cascade. Elle est entourée d'une végétation exhubérante. C'est la limite du territoire de Gensemiti-Kago. De l'autre côté commence le domaine d'un plus grand chef encore, Paulo Byabachwezi Mukaenda. Ce seigneur nous attendait à l'entrée de ses possessions, avec tous ses dignitaires. Il me suit jusqu'au campement, marchant noblement derrière mon âne, abrité d'une ombrelle, signe de sa grandeur.

On nous a construit des abris en bambous, sortes de *bungalow* à toits de paille. Un long tapis d'herbe, qui est un hommage, paraît-il, dû à mon sang royal, est disposé jusqu'à l'entrée de ma hutte. Il s'en dégage une délicieuse odeur de foin coupé. Mais, à peine en liberté, nos ânes s'y précipitent et, horreur!... ils ont vite dévoré le signe de ma dignité!

Hoima, 4 mars. - Altitude: 1170 mètres.

Cette nuit, un lion a rôdé autour du campement. Nous avons entendu ses rugissements et les chefs ont eu de graves craintes pour leurs troupeaux. Ce matin, à peine la caravane s'était-elle ébranlée que nous croisions le seigneur loin sur notre route. Il passe dédaigneux, à quelques mètres devant nous!... Nos montures en ont été saisies d'un long tremblement.

La région est élevée. La végétation varie. Il y a plus de fleurs, ici qu'au Congo. Nous arrivons au camp à 13 heures. Comme hier, des maisons en bambous nous y attendent, nous y trouvons du thé, du lait, des tartines, quantité de bonnes choses préparées par *Mr*. Leakey et qui nous changent de nos dernières haltes au Congo. Il y a aussi du vin de bananes, boisson qui serait très agréable si elle n'était si sucrée. Non loin de nos huttes un ruisseau sort d'une grotte. La végétation qui abrite cette fraîche source est luxuriante. D'énormes arbres enlacés de lianes, un fouilli inextricable de buissons, de plantes à feuilles gigantesques, de grandes et belles fougères, — les premières rencontrées dans mon voyage, — forment d'admirables voûtes superposées, surplombant le rocher d'où filtre une eau pure et limpide.

Hoima-Europeen, 5 mars. - Altitude: 1180 mètres.

Sur une grande et large route, toute droite, presque plate, nos ânes, mis en goût par cette nouveauté, galopent de leur plein gré. Puis trois personnages nous arrêtent. Ce sont des dignitaires qui vont nous escorter et nous introduire auprès du roi des Banyoros. Ils vont gravement, vêtus d'une chemise blanche par dessus laquelle ils ont passé un veston. Un joueur de *tam-tam* et un joueur de chalumeau les précèdent. Le long de la route notre cortège s'accroît des gens des villages. Ils nous attendent au passage, fléchissent le genou, courbent l'échine et nous saluent du *yambo* de bienvenue. Cette foule est gaie, de bonne humeur. Parmi ces gens, beaucoup de chrétiens, grand nombre de catholiques, reconnaissables aux chapelets, médailles et scapulaires qu'ils portent au cou.

Cette rive accuse une civilisation beaucoup plus avancée que l'autre. L'organisation politique garde des traces du régime féodal qui y était intégralement en vigueur jusqu'à ces dernières années. Le suzerain donnait d'ici ses ordres aux seigneurs qui lui devaient hommage et ceux-ci les transmettaient à leurs vassaux et à leurs serfs au moyen d'un système très complet de signaux et au son du *tam-tam*. La mobilisation pouvait donc se faire assez rapidement.

A un kilomètre de la résidence nous défilons entre deux haies d'indigènes en chemise, points noirs sur des tiges d'une blancheur immaculée. Sur un terrain un peu en pente nous attend le Roi des Banyoros, entouré de ses six grands vassaux. Parmi ces derniers, Gensemiti-Kago et Paulo Byabachwezi Mukaenda sont déjà connus de nous. Tous sont en costumes de cérémonie. Ils nous souhaitent la bienvenue. *Mr.* Leakey répond pour moi dans leur langue. Nous entrons sous une tente où nous attendent des rafraîchissements.

Mais l'élément le plus curieux de cette réception est la présentation du bouffon du Roi, véritable Triboulet qui peut tout dire à son maître et le suit partout. Il se noircit la figure déjà noire, se campe sur la tête un bonnet de plumes et se drape de peaux de bêtes. Autour de lui pendent des trompettes de toute sorte et de tout volume. Il en tire des sons invraisemblables, imite tous les cris d'animaux et manifeste de façons diverses son talent de ventriloque. Aurais-je jamais pensé retrouver à la

cour d'un roi d'Afrique et dans cet appareil mi-sauvage, mi-civilisé, ce souvenir des vieilles cour de notre Moyen-Age?

Les échanges de politesses terminés, nous prenons congé de ces grands personnages et galopons jusqu'à la Résidence.

Hoima, 6 mars.

Nous avons assisté ce matin à une séance du *Lukika*, parlement royal des Banyoros. Nous trouvons, rangée à la porte, la musique du Roi. Elle se compose d'une sorte de lyre, de *tam-tams* de diverses grandeurs et de multiples trompettes aux formes extravagantes d'où pendent des lanières en peau de léopard.

L'assemblée se réunit dans une salle élevée et spacieuse, les murs sont en briques cuites au soleil, la couverture en feuilles de cannes. Le sol est jonché d'herbe fraîche et épaisse, le plafond est en cannes d'un treillis serré et régulier; deux rangées de colonnes séparent la salle en trois travées.

Il n'y règne qu'un demi-jour, entrant par les ouvertures carrées de deux façades ombragées par le toit qui surplombe.

Anderea Luhaga, *kabaka d'Unyoro*, et des peuples des Banyoros, est assis sur un trône en bois sculpté, orné de quelques dorures, élevé sur une estrade. Cette estrade est recouverte d'abord d'écorces d'arbres, puis du tapis royal, fait de morceaux de peaux de bêtes cousus en échiquier, enfin de tapis d'Orient et de peaux de léopards. Derrière le trône sont disposés les insignes royaux; sur une table est posée une couronne en perles bleues et blanches de laquelle descend une peau de chèvre à longs poils; deux lances sont appuyées au mur. Le Roi et ses conseillers sont vêtus de longues robes de soie puce brodées d'or, échancrées à la poitrine et laissant voir une chemise en foulard jaune. L'assemblage des couleurs est ravissant. Quand le Roi met son diadème, les longs poils de la peau de chèvre qui y est cousue encadrent son visage d'une barbe de géant. Au bas de l'estrade sont assis sur des chaises les conseillers et les grands du royaume.

Le *Kabaka* n'a que vingt ans, il a des traits fins, une physionomie bonne et ouverte et malgré sa jeunesse, il porte avec une gravité touchante les insignes de sa royauté. Il me fait gra-

vir l'estrade et asseoir à sa droite. *Mr.* Leakey prend place à sa gauche.

Les débats interrompus par notre arrivée reprennent. C'est un procès qui dure, paraît-il, depuis des années. Les deux plaideurs sont agenouillés dans l'espace laissé libre, devant le *Kabaka*, près des scribes. Ce sont deux principicules qui se disputent une propriété que l'un aurait vendue à l'autre à terme. Avant la date fixée l'acheteur aurait exigé l'exécution du contrat et se serait successivement emparé du bétail et des maisons du vendeur. Des témoins sont appelés. Le Roi pose des questions, délibère avec ses conseillers, puis le jugement est rendu.

Avant de se retirer, les plaideurs, selon l'usage, se précipitent à plat ventre, jettent la tête de droite et de gauche, puis se relèvent sur les genoux, joignent trois fois les mains comme pour prier et les tendent vers le *Kabaka*. Ce qui me confond c'est qu'en s'en allant, le vainqueur et le vaincu de cette cause ont l'air aussi satisfaits l'un que l'autre. Ils rient tous deux et se frottent les mains....

Ce spectacle terminé, on nous fait sortir par une porte secrète et nous pénétrons dans le *Lubili,* enceinte royale; nous allons rendre visite à la Reine.

La demeure est construite sur une sorte de terrasse élevée au-dessus du sol. Elle occupe une surface carrée, un fossé fait le tour de la véranda. Nous sommes introduits dans une chambre dont l'ameublement est constitué d'un ensemble de choses d'Europe et d'objets du pays bizarrement mélangés. Tout autour de la pièce, des chaises en peluche, aux murs, des lithographies coloriées, une pendule coucou, des lances, de longs couteaux, beaucoup d'autres armes de guerre, au centre le siège du Roi, haut tabouret recouvert de peaux de panthères, que personne n'a le droit de regarder; une harpe, dont seules peuvent jouer les princesses du sang; enfin deux longs tapis en écorces taillées d'une façon spéciale pour les rois.

Dans cette salle sont réunies la Reine, gentille et timide, drapée de lin blanc, la *Laguga,* première princesse du royaume, la *Namasole,* mère du Roi, deux sœurs de celui-ci, jeunes et jolies dans leur genre, et enfin une vieille princesse, tante du *Kabaka*. Celle-ci a, paraît-il, des idées très rétrogrades. Elle

voit d'un mauvais œil l'occupation des blancs, l'introduction des mœurs européennes. Evidemment notre visite ne lui plaît guère. Je lui fais mon sourire le plus avenant, elle n'y répond qu'en retroussant le nez d'un air dédaigneux.

Le *Kabaka* me présente son héritier présomptif; cet enfant de quatre à cinq ans n'est pas son fils, car il n'a pas d'enfants. Il est vêtu d'une robe en velours et du manteau royal, peau de bête bordée de pendants en perles de Venise, et il porte aux pieds des bottines en toile bleu ciel à semelles de corde.

C'est dans cette pièce qu'a lieu journellement la cérémonie du *lait du Roi*. Ce lait constitue le petit déjeuner du monarque. On l'apporte dans une sorte de bol en terre noircie, posé dans un filet suspendu à un bâton. Une femme le reçoit à la porte, — en détournant les yeux, car personne ne peut regarder la nourriture du Roi. Elle porte le bol sur une table, toujours la tête inclinée de côté, — puis l'entoure d'un petit paravent en canne. Lorsque le Roi va boire, la femme se met à ses pieds; elle lui présente d'abord un petit pinceau de papyrus mouillé, le monarque s'y lave les mains; puis la servante, tournant toujours la tête, prend le bol et l'élève vers le *Kabaka*. Celui-ci boit. Lorsqu'il a fini, la femme reprend le bol et le replace derrière le petit paravent. Toujours prosternée, elle tend à son maître un petit bâton au bout duquel est une espèce de grande bobine de filaments de papyrus. Le Roi se la passe sur les lèvres en guise de serviette et le cérémonial est terminé.

Chaque monarque se choisit un diadème qui lui reste propre pour tout son règne. Anderea Luhaga nous fait voir celui de son père, un cercle de perles surmonté d'un cône de cuivre.

Notre visite est achevée. Le *Kabaka* s'est prêté avec une entière bonne grâce à l'inventaire de tous ces objets. Nous signons dans le tout petit calepin qu'il nous présente et nous sortons après avoir échangé des saluts avec la Reine et les Princesses.

Je rentre à la résidence où je ne suis que depuis peu de temps quand arrivent des présents du *Kabaka* accompagnés de lettres de lui et de sa femme en très pur *kynyoro.* [1]

[1] *Kynyoro,* la langue qui se parle en pays Unyoro.

En voici la traduction:

« Hoima - Unyoro - 6 mars 1908.

« A la Princesse Hélène de France

« Comment allez-vous?

« Moi, Anderea, *kabaka* d'Unyoro, et Miriya, mon épouse, « nous vous saluons avec grand respect. Nous vous remercions « beaucoup de votre bonté et de vos beaux présents, des trois « objets d'or et de celui d'argent destinés aux enfants: nous en « sommes grandement honorés et ils les garderont jusqu'à ce « qu'ils grandissent.

« Au revoir.
« Je suis votre serviteur
« ANDEREA B. LUHAGA
« Roi d'Unyoro ».

Je réponds en italien.

Kikouda, 7 mars.

En quittant Hoima nous sommes passés près d'un village où sont déportés les *mutineers* révoltés du Soudan. Ils travaillent sous la menace perpétuelle d'un *hotckiss* braqué sur eux.

La route est toujours droite et belle, bordée de bananiers, de cotonniers et aussi de plantations de caoutchouc, entourées de treillis, essais tentés par le gouvernement.

Nous ne sommes au camp que vers 15 heures, en pleine brousse. Cela nous ramène aux beaux jours du Congo. L'eau est des plus boueuses, et le café noir a plutôt la teinte du café au lait.

Bachiri, le fidèle domestique de Piscicelli, a été pris d'une fièvre si violente qu'il est tombé sur la route et qu'il a fallu le transporter à dos d'âne. Ce doit être un accès de fièvre dite du *kimputtu*, produite par la morsure d'une tique. La quinine n'y peut rien.

Yailo, 8 mars. - Altitude: 1160 mètres.

L'étape a été plus longue qu'hier, mais la route est magnifique.

A son tour le cuisinier est pris de fièvre.

A peine arrivé au campement, Piscicelli est parti pour la chasse.

Il revient ayant tué deux antilopes. Belle et surtout utile chasse, car nos porteurs n'avaient plus rien à manger. Ils sont beaucoup plus forts que ceux du Congo et tous vêtus de quelque morceau d'étoffe ou de peau de bête. Un seul d'entre eux porte des caisses pour lesquelles là-bas il fallait deux hommes. Ils marchent aussi beaucoup plus vite et à certains moments ils courent presque, entraînés par leurs chants.

Pendant le dîner un coureur nous rejoint venant de Hoima et porteur d'une lettre de l'Italien, correspondant de la *Società Coloniale Italiana,* qui habite la résidence. Le *Kabaka* avait envoyé ma lettre à ce dernier en le priant de la traduire en *kynyoro;* un coup de vent a dispersé les papiers; ma lettre a disparu. Mr. Bulli a dû faire part de cette triste nouvelle au Roi qui lui a répondu «d'une façon peu parlementaire» et il craint d'être inquiété par le souverain.

Kigoma, 9 mars.

Le long du chemin nous avons rencontré deux hommes, l'un mahométan, l'autre catholique, qui ont fait route avec nous, disant tous deux leur chapelet!

Au camp nous devons soigner énergiquement nos *boys* malades et l'un des porteurs qui, depuis deux jours, est pris de saignements de nez.

Après dîner on nous annonce qu'une lionne est venue par deux fois jusque dans le camp. Nous allons à l'affût.... mais notre peu de patience et la fatigue de la journée ne nous permettent pas d'y rester assez longtemps pour en être récompensés.

Kirmya, 10 mars.

Ce matin nous avons dû faire nos adieux à l'aimable et spirituel *Mr.* Leakey qui retourne à Hoima. Il est remplacé par *Mr.* Knollys, un tout jeune homme, venu d'Entebbe à notre rencontre.

Aujourd'hui encore, Piscicelli a tué une antilope. Découverte navrante! La pommade arsenicale qui nous servait à préparer les peaux de bêtes et les oiseaux est épuisée. Nous fabriquons, pour la remplacer, une poudre de poivre et d'alun.

Katua, 11 mars. - Altitude: 1200 mètres.

Cinq heures et demie de marche. Le terrain est moins vallonné. Nous traversons de grandes prairies plates vertes. J'aurais pu me croire dans un des plus beaux parcs anglais si les palmiers énormes et le soleil éclatant n'étaient venus détruire cette illusion.

Au campement l'eau n'était guère limpide, ni le wisky ni le cognac ne parviennent à lui donner un goût potable.

Chemin faisant, nous rencontrons un homme à qui son chef avait fait couper les oreilles, un autre qui n'avait plus de bras. On nous a raconté qu'un homme ayant volé du vin de bananes, le chef lui a fait couper le nez parce qu'il avait senti ce vin, la bouche parce qu'il en avait bu, les mains parce qu'il l'avait volé!...

Kabula Muliro, 12 mars.

Nous sommes campés près d'une ferme, une vraie ferme d'où tout à l'heure on nous a envoyé du lait, du beurre et une crème exquise! Elle est occupée par un ménage anglais, *Mr.* et *Mrs.* Walsh. Tout y est parfaitement tenu, la laiterie est extraordinairement fraîche, le beurre conservé dans des jarres de terre pleines d'eau clarifiée au moyen d'alun. La femme fait tout le beurre elle-même, aidée d'une seule servante indigène. Son mari s'occupe du bétail. Voilà cinq ans qu'ils sont dans l'Uganda. *Mr.* Walsh est venu le premier, puis sa femme l'a rejoint. Ils n'avaient à eux deux que cinq piastres en poche. Aujourd'hui ils possèdent trois cents vaches et ont acheté le terrain qu'ils occupent au Gouvernement Anglais. Ils n'arrivent pas, me disent-ils, à satisfaire à toutes les commandes de beurre qui leur viennent de Kampala et d'Entebbe. Ils ont néanmoins de grandes difficultés. Le pays n'est pas propice au bétail; les veaux à peine nés sont pris d'une maladie qu'on n'a pu encore définir ni soigner, il en meurt 50 pour cent.

La petite case où vivent ces courageux Anglais m'a paru très agréable. Elle est arrangée avec goût, rien qu'avec des objets du pays.

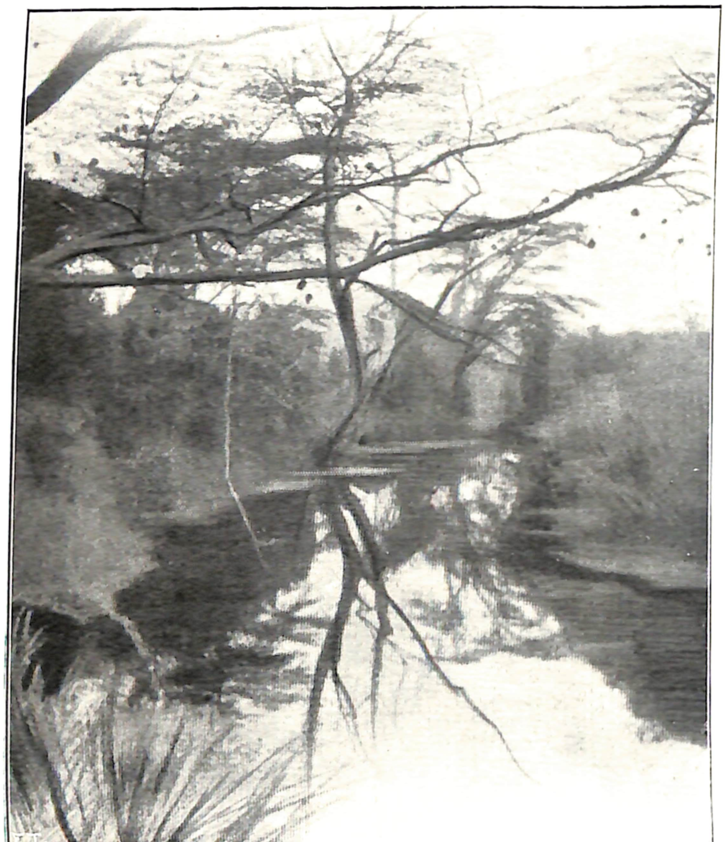
Mrs. Walsh me dit avec beaucoup de fierté et une grande gaîté que lorsque son mari et elle se sont établis dans ce pays il y avait cinq autres *settlers* dans l'Uganda. Les autres sont tous morts, eux seuls ont résisté quoiqu'ils aient été très malades.



La route de Hoima à Entebbe (p. 58).



J'aurais pu me croire dans un des plus beaux parcs (p. 60).



Le fleuve Maansa (p. 61).



L'eau manquant, le cœur d'un bananier sert à une toilette sommaire (p. 61).



Pendus au bout des palmes sont les nids d'oiseaux « textor » (p. 62).



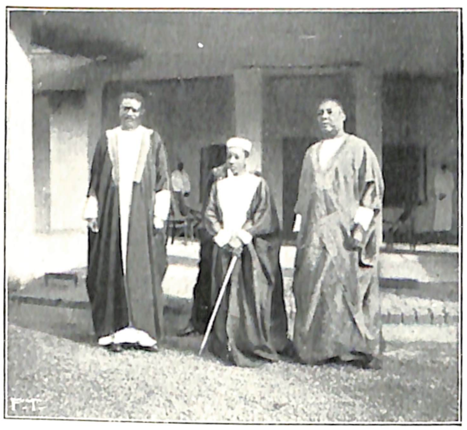
Le « tripanosome » ne pardonne pas (p. 62).



Termitière (p. 64).



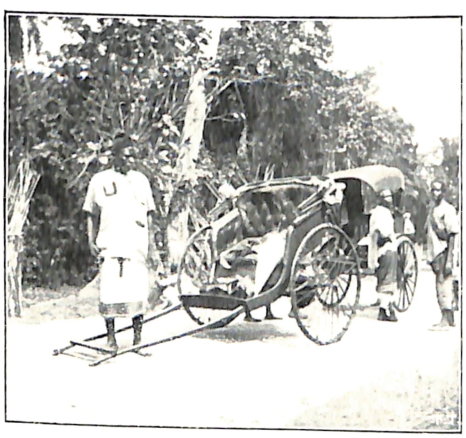
Tombeau de Mutesa, Roi de l'Uganda (p. 64).



Le petit Roi de l'Uganda (p. 65).



Le troupeau et les gardes-bœufs (p. 66).



Le *« pousse-pousse »* (p. 66).



Sir H. Hesketh Bell (p. 66).

13 mars.

Nous allons rester deux jours encore à Kabula Muliro. L'endroit nous plaît et le gibier foisonne. Mes deux compagnons, partis dès 6 heures pour la chasse, reviennent après une tournée fatigante. Quatre pièces au tableau : trois *water buck*, bêtes énormes et un *bush-buck*. Je sors au coucher du soleil, jouissant de la fraîcheur relative de l'air qui parfait mon repos d'aujourd'hui. La lune se lève bientôt et ses rayons jouent doucement sur l'herbe pâle.

14 mars.

Vers 15 heures, le ciel s'obscurcit tout à coup; le vent s'élève avec violence. Nous n'avons que le temps de saisir tout ce qui est dehors, papiers, livres, photos, fusils.... et de précipiter le tout dans les tentes. Porteurs et *ascaris* arrivent au pas de course pour raffermir les piquets et resserrer les cordes. La pluie tombe à grosses gouttes, puis arrive en rafales qui pénètrent jusque sous le hangar où nous nous sommes réfugiés. Il faut nous sauver et nous barricader dans nos tentes.

L'orage n'a duré qu'une demi-heure, mais nous nous retrouvons au milieu d'un marécage. Toute la journée le temps reste humide et le vent continue. Presque tous les toits de la ferme des Walsh sont emportés.

Ukianna, 15 mars.

Le ciel reste couvert, il fait *frisquet* quand nous quittons le camp à 7 heures. Après avoir traversé un vallon, la route monte assez rapidement et nous mène au sommet d'une colline.

Nous arrivons à la rivière Maansa. C'est la limite du territoire du chef qui est venu nous voir à Kabula Muliro. Il est venu nous dire adieu aux confins de ses domaines.

L'eau de cette rivière est bien trouble, mais enfin c'est de l'eau. Ici nous n'aurions pas besoin d'avoir recours aux bananiers. Plusieurs fois, lors des campements que nous avons faits depuis Buti-Aba en compagnie de *Mr*. Leakey, celui-ci fit couper de ces arbres. L'écorce enlevée, apparaissait un cœur fibreux contenant beaucoup d'eau qui nous servait à nous laver la figure et les mains.

Des dames noires viennent nous faire visite. Elles apportent des œufs et des bananes et s'accroupissent à l'entrée du hangar.

Kikandua, 16 mars.

Les indigènes, hommes et femmes, ont tous quelque vêtement. Ils sont pour la plupart drapés dans une sorte d'étoffe qu'ils fabriquent avec des écorces d'arbres, ce qui explique que tous les troncs des arbres grands et petits, de l'espèce des ficus, soient dépouillés de leur écorce jusqu'aux branches. La culture dénote aussi un certain degré de civilisation. Nous rencontrons partout des plantations de bananiers, des cultures de coton et aussi, quoique moins nombreuses, de tabac et de café. Au camp on nous apporte des pommes de terre! C'est une véritable joie!... En outre nous goûtons du *maoli,* racine farineuse d'une plante à larges feuilles.

J'ai vu, dans un frais vallon, tout un groupe de palmiers portant, pendues au bout de leurs palmes, des boules de paille ouvertes en dessous. Par cette ouverture entraient et sortaient de petits oiseaux jaunes à tête noire. Il y en avait tout un petit peuple, c'étaient des oiseaux *textor.*

Buwanka, 17 mars.

Nous sommes en plein pays du sommeil. Ce n'est pas, hélas! le royaume de la Belle au bois dormant, l'amie de nos jeunes années, mais celui du *tripanosome,* ogre bien aussi redoutable que ceux qui traversent les contes de fées. La route de Kampala passant non loin d'un sanatorium j'ai tenu à le visiter. Nous voilà campés au pied d'une colline dont le faîte est couronné de baraques en terre à toits de cannes. Ces baraques abritent cinq cents malades, cinq cents malheureux qui dorment et dont beaucoup ne se réveilleront que dans l'autre monde.

Le médecin anglais, *Mr.* Sells, qui dirige le sanatorium et habite ici avec sa femme, nous fait visiter son établissement. Il nous fait voir d'abord, au microscope, le microbe dont c'est ici le domaine. Le *tripanosome* est un microbe en virgule; il s'introduit, paraît-il, dans les glandes. On l'y poursuit avec des injections d'*atoxile.* Deux injections, nous dit le docteur Sells, le font disparaître. Mais le malade n'en meurt pas moins, on ne peut guère lui prolonger la vie que de deux ans au plus.

La maladie a plusieurs phases, depuis les sommeils intermittents, des plus en plus prolongés, jusqu'au sommeil presque continuel. Le malade devient alors absolument inconscient et imbécile, il faut le nourrir à la becquée et lui rendre tous les soins qu'on donne à un enfant.

Ce mal cruel a les symptômes et les effets les plus divers. Certains malades tremblent, d'autres sont pris de paralysie partielle ou générale; les membres inférieurs meurent et sont frappés d'une impassibilité telle que, la nuit, les rats viennent ronger ses pieds sans que le malheureux dormeur s'en aperçoive! La folie est encore apportée souvent par le microbe infectant. Parfois la raison revient. On nous montre une jeune femme qui riait continuellement, pauvre être douloureux et pitoyable! Aujourd'hui elle est redevenue normale, sa folie a disparu, mais le *tripanosome,* lui, ne pardonne pas.

Un pauvre homme chauffe au soleil ses membres desséchés. Il est deux fois condamné, il a non seulement la maladie du sommeil, mais aussi la lèpre. Un peu plus loin jouent de petits enfants gros et joufflus. Eux aussi sont des condamnés.

Tous ceux qui ne sont pas dans l'état comateux ont l'air sain, on ne les croirait pas frappés de la mortelle maladie. On les nourrit bien. Ils sont soignés avec beaucoup d'affection. L'hôpital est bien tenu, aucune mauvaise odeur n'y est perceptible. Je suis étonnée de la bonne humeur, de la gaîté même qui règne dans cette enceinte où l'on n'entre pourtant que pour dormir d'un sommeil qui ouvre la porte de l'éternité.

Mais au moins la mort n'est-elle pas ici sans espérance. La plupart de ces malheureux sont catholiques. Le docteur me dit grand bien des Pères Blancs, missionnaires qui, toutes les semaines, viennent visiter les malades, les confesser, leur donner la communion et les réconforter.

Mr. Sells nous parle aussi de la fièvre fréquemment donnée par la morsure de tiques *(kimputtu),* des inconvénients du *giguer.* Ce dernier animal qui ne doit pas être confondu avec la *chique,* puce pénétrante *(rhynchoprion),* est une sorte de long ver qui pénètre dans la plante des pieds et les fait démesurément gonfler. Pour l'en retirer ce n'est pas une petite affaire: il faut lui saisir le bout de la queue et le fixer à une baguette qu'on tourne jusqu'à ce que la bête y soit complètement enroulée.

Enfin, dernière monstruosité de son musée, le docteur nous montre, la « reine des termites ». C'est une larve répugnante, long ver blanc terminé par une toute petite tête de fourmi. Nous avions journellement rencontré le long de notre chemin des termitières géantes qui m'avaient intriguée. Chacune d'elles est le domaine d'une seule génitrice vers laquelle tout converge dans la petite république. Les termites la referment au milieu de l'édifice, dans une sorte de boîte d'où elle ne peut bouger ; de petits trous percés tout autour de la chambre permettent aux travailleurs de retirer les innombrables œufs qu'elle pond. Par d'autres trous un peu plus grands entrent les sujettes qui apportent à la mère d'autres fourmis pour sa nourriture. Cette ogresse est un vrai monstre. Les indigènes la mangent ainsi que ses sujettes. Ils les prennent en grande quantité au moment où leurs ailes poussent ; quand elles sont sur le point de s'envoler, ils étendent au-dessus de la fourmilière une étoffe mouillée soutenue par une charpente de bambous ; les fourmis viennent s'y coller. On en prend ainsi des centaines, ce qui constitue le fond d'un solide souper.

Kampala, 19 mars.

Avant d'arriver à Kampala nous nous arrêtons à une grande hutte cônique dont le toit de paille est traversé par le piquet central. C'est le tombeau de Mutesa, ce Roi de l'Uganda que Stanley avait cru convertir lors de son passage. De fait, pendant un certain temps, le monarque s'abstint de ses anciennes pratiques cruelles, notamment de trop couper de têtes, de bras ou de jambes, de pieds ou de mains.... Mais l'habitude est une seconde nature ! bientôt le pauvre avait recommencé à tailler de droite et de gauche....

Nous pénétrons dans la case funèbre. Le toit en est supporté par une quantité de poutres rondes qui font l'impression d'une épaisse forêt de colonnes. Au bout de la travée centrale est un trophée d'armes qui brillent dans le demi-jour mystérieux.

Nous voici à Kampala. Si ce n'est pas la fin de notre voyage, c'est du moins celle de la sauvagerie au sein de laquelle nous avons si agréablement vécu depuis notre entrée au Congo. Kampala est, paraît-il, destinée à devenir un grand centre entre le Nil, l'Uganda et l'East Africa. Pour le moment c'est un projet de ville, largement dessiné et englobant plusieurs collines. Ici

et là, sur des carrés divisés par de larges rues bordées de fossés, sont éparpillées quelques maisons en terre recouvertes de paille ou de tôle.

Nous campons sur l'une des collines.

Il règne depuis hier une affreuse humidité!

Kampala, 20 mars.

Nous avons passé toute la matinée à aligner les caisses de la caravane sur la pelouse, à mettre en ordre les «cadavres» produits de nos chasses.

Nous allons faire visite au petit roi de l'Uganda. Il n'a que 11 ans. Son père s'était d'abord soumis à l'Angleterre, puis, s'étant révolté, il fut déporté aux îles Secheles où il mourut.

La demeure du petit *Kabaka* Daudy est, elle aussi, sur une colline.

Nous pénétrons dans une première enceinte qui renferme la salle d'audience, puis dans une seconde où sont disséminées quelques huttes. Là, nous trouvons un joueur de flûte assis par terre, puis le *tam-tam* du Roi qui, pour pousser le hurlement distinctif de la race de son maître, ouvre une bouche formidable et fait une atroce grimace.

Enfin, la porte d'une troisième palissade s'ouvre devant nous et nous pénétrons dans la demeure du *Kabaka*.

Il nous attend, dans une chambre claire, meublée à l'anglaise. Le petit Roi est debout, revêtu d'une robe brodée, couronné d'un petit bonnet rond, entouré de ses trois régents eux aussi en robes de cérémonie. Ceux-ci sont Stanislas Mugwamya, Zacharia Kisingiri, et enfin le premier ministre, qui a été titré, *sir* Apalo Kagua.

Le petit monarque parle anglais. Il est un peu intimidé et répond *yes* sur un ton triste à toutes mes questions. Il a cependant l'air intelligent et il est, paraît-il, dans la vie ordinaire, d'esprit très éveillé. On l'élève à l'anglaise, il a un précepteur anglais et il est très amateur de *foot ball* et de bicyclette.

De là nous faisons l'ascension d'une autre colline que domine la cathédrale protestante. Elle est très grande et sa voûte cannée, très régulière, a un curieux aspect. De là-haut la vue est magnifique. Nous avons devant nous tout le pays que nous avons traversé ces jours-ci, nous apercevons même un coin du Lac

Albert. Près de nous, dans de frais pâturages, paissent de grands bœufs autour desquels voltigent des gardes-bœufs.

Kampala, 21 mars.

Deux des Pères Blancs sont venus me voir. Je suis émerveillée de leurs œuvres et j'ai été fort surprise de trouver en la personne du Supérieur qui vit si loin de l'Europe, un véritable homme du monde.

J'ai reçu également les trois Italiens qui abitent Kampala, représentants de la *Società Coloniale Italiana,* une des maisons de commerce les plus importantes établies dans l'Afrique Orientale. — Elle fait honneur à l'initiative de notre pays, — portant un peu partout, du centre à la côte, son activité commerciale.

Entebbe, 22 mars.

Nous avons fait cette dernière étape en *rickshow,* sortes de pousse-pousse très confortables, à deux places. Un homme tire la petite voiture, trois autres poussent. Ils vont, courant et chantant, montées comme descentes, à la vitesse d'un cheval au trot. Celui qui est en avant chante une complainte, célébrant généralement les mérites et les richesses de ceux qu'il tire; les autres, derrière, répondent d'un mot. Cela ressemble assez à un chant de litanies.

Nous courons ainsi pendant plus de quatre heures, tantôt à travers des espaces défrichés et cultivés, tantôt à travers des morceaux de forêts vierges. L'inextricable fourré de lianes et de branches est habité par des toucans innombrables. A notre passage, ils s'envolent en poussant des cris étranges et leurs ailes font un bruit d'écailles de fer.

A treize heures nous nous arrêtons devant *Gouvernment House* où nous lunchons. Le gouverneur, *Sir* H. Hesketh Bell, est un fort aimable homme. Tout de même, malgré le charme de la vie demi-sauvage que nous avons menée, cela fait plaisir de manger dans de la faïence et de voir du linge blanc!

Entebbe. - A bord du *Clement Hill,* 23 mars.

Nous avons passé la nuit dans l'ancienne maison du Gouverneur pour le moment inhabitée, c'était la première fois que nous

dormions sous un toit depuis trois mois. J'avais pris l'habitude de ma maison volante. Elle m'a manqué. La chambre où j'ai couché me paraissait énorme, tous les objets me semblaient éparpillés dans les coins, le parquet résonnait étrangement sous mes talons, les planches craquaient, l'air manquait, le plafond me semblait lourd sur la tête.

Le lever du soleil était beau ce matin. Devant moi le lac s'étendait à l'infini reflétant dans ses eaux placides le globe de feu qui s'élevait peu à peu au-dessus de l'horizon. Bientôt la terre, les eaux, les îles et, plus loin, l'autre rive, furent revêtues de la lumière splendide, éclatante dès ses premières heures.

L'ancienne *Gouvernment House* est située au milieu d'un paradis de fleurs, d'arbres et de gazons verts qui descendent jusqu'au lac. Dans le jardin botanique j'ai vu du thé, et l'arbuste à coco. C'est ici qu'on élève les plants de caoutchoucs transportés ensuite le long de la route, premiers jalons de vastes plantations.

Cette après-midi j'ai été rendre visite aux Pères Blancs. Ici le supérieur est un Hollandais. Il me parle beaucoup de la maladie du sommeil. Il n'y a que deux ans, me dit-il, que le Gouvernement a pris la charge des hôpitaux et des sanatoriums. Auparavant, les missionnaires étaient seuls à s'occuper des malheureux qui mouraient comme des mouches. Le Gouverneur actuel a fait beaucoup pour l'assainissement du pays. Tous les efforts tendent à détruire la mouche *tsétsé* ou à faire déserter les régions où elle règne. Sur la rive du lac on cultive la citronelle qui éloigne, croit-on, l'insecte véhicule de la maladie. Dans les contrées où il se rencontre le plus, on a renvoyé les habitants, détruit les villages, coupé les arbres. En les cantonnant dans des endroits où ne vit pas la mouche *tsétsé,* on espère sinon venir totalement à bout du fléau, du moins en diminuer notablement les effets. La mouche *tsétsé* n'est pas infectée par elle-même. Elle n'est qu'un véhicule du germe infectieux qu'elle emprunte à un malade et qu'elle inocule à un individu sain, par sa morsure. Encore le microbe ne vit-il que trois jours dans la mouche. Mais elle peut en reprendre tant d'autres dans son passage sur les corps infectés!

Après avoir dîné chez le Gouverneur, nous nous installons à bord du *Clément Hill.*

Chapitre Cinquième.

LE LAC VICTORIA NYANZA. - RIPON *FALLS*. - EN CHEMIN DE FER DE PORT-FLORENCE À MOMBASA. - NAIROBI. - CHASSES.

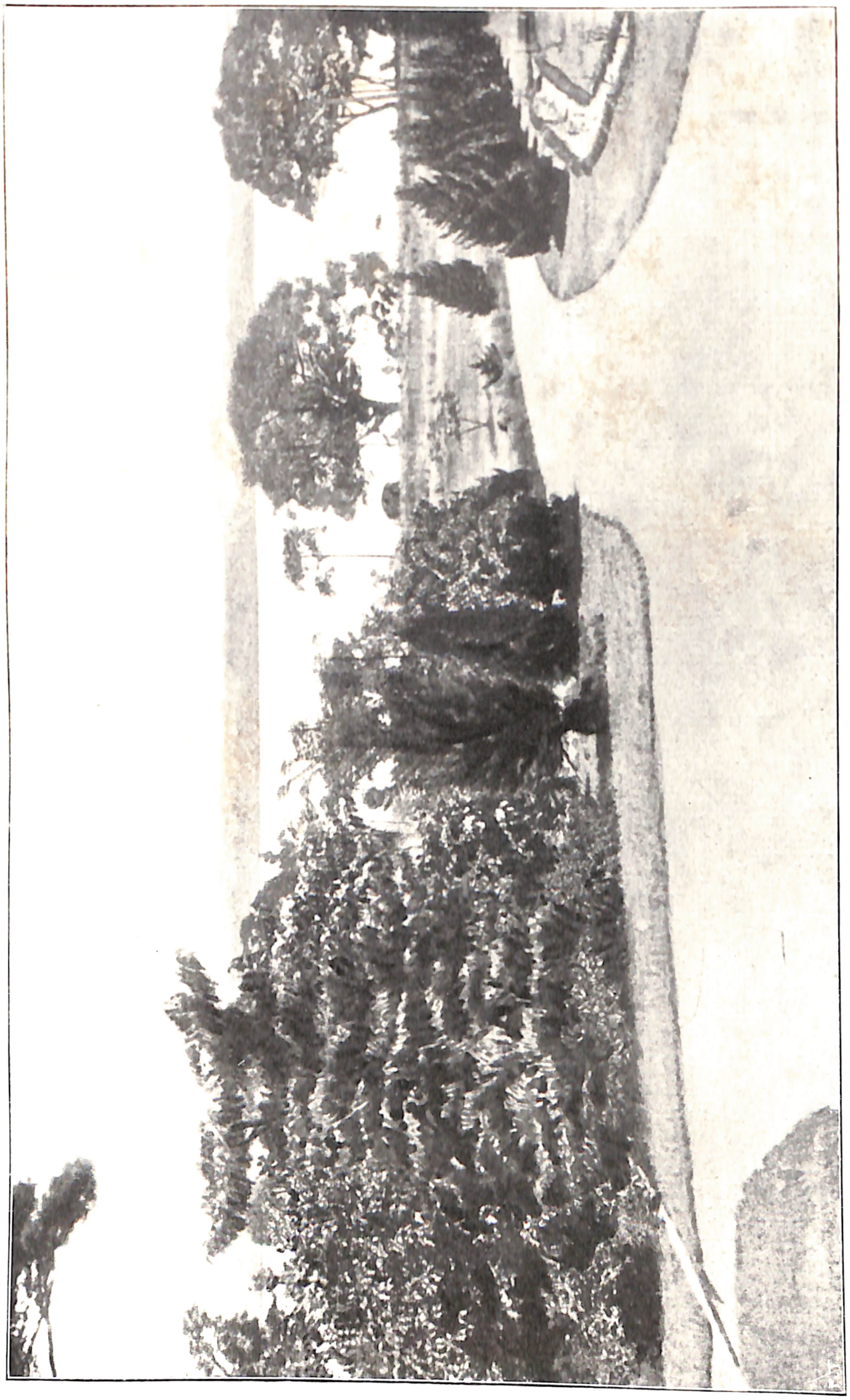
A bord du *Clément Hill*, 24 mars.

A 8 heures nous abordons à Menguo, le port de Kampala. Deux dames missionnaires protestantes montent à bord. L'une a l'air très fatiguée par le climat. Elle retourne en Europe. L'autre, venue simplement pour installer sa compagne à bord et lui dire adieu, crève littéralement de santé. Son visage rouge, orné de lunettes, respire la bonne humeur. Son rire jovial emplit le bateau. Bientôt elle regagne la terre. Elle va retourner à Kampala.... en bicyclette. Spectacle peu esthétique!...

Le bateau reste toute la journée à l'ancre. On charge du coton et des peaux. Cette immobilité complète me fatigue, succédant à notre vie de mouvement perpétuel.

Ginja, 25 mars.

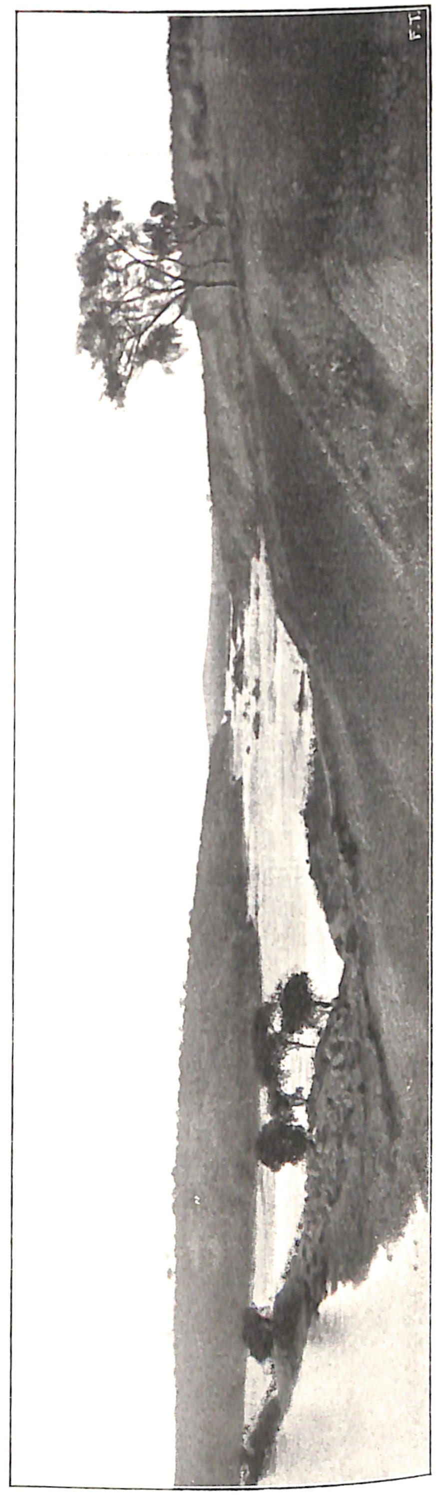
Nous avons stoppé vers 13 heures. Les Ripon *Falls* sont près d'ici. Nous nous y acheminons, non sans une certaine émotion. C'est là que le Nil prend naissance, ce fleuve géant que nous avons remonté presque tout entier depuis son embouchure. Nous allons voir la cascade par où il s'échappe du Lac Victoria Nyanza,



Vue du *Gouvernment-House* sur le lac Victoria Nyanza (p. 67).



Cascade d'où le Nil s'échappe du lac Victoria Nyanza (p. 68).



L'eau plus libre s'apaise et coule en un large estuaire parsemé d'îlots (p. 69).



Un long radeau que pousse un grand homme tout noir (p. 70).



Pêcheurs Kavirondo (p. 70).



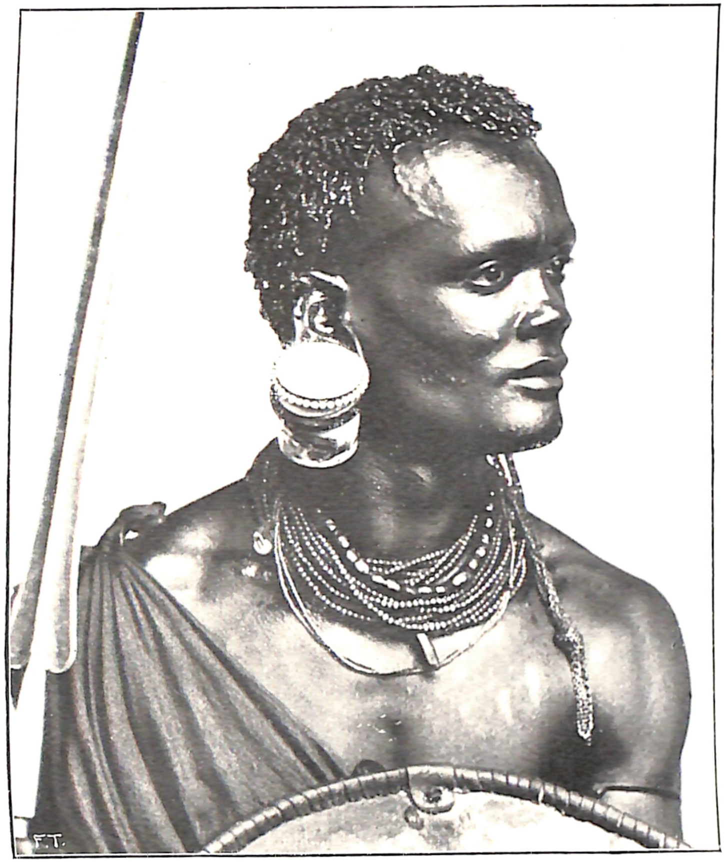
Les chères sœurs du « Cottolengo » (p. 71).



À la Mission de Limuru (p. 71).



Rue principale de Nairobi (p. 72).



Déformation des oreilles signe caractéristique de la race Akikuiu (p. 72).



Homme de la race Akikuiu (p. 72).

formant déjà, disent les géographes, « un fleuve écumant, large d'un demi-kilomètre ».

Les rives sont si élevées qu'on arrive presque au-dessus de la cataracte sans la pressentir. On l'aperçoit enfin, au-dessus de soi et la première impression est un peu une déception. Cela ne paraît pas assez grandiose pour le Nil. Mais on est au contraire saisi d'admiration lorsqu'on descend au niveau du lac, puis plus bas encore, à mi-hauteur de la cascade et que l'œil aperçoit une énorme nappe d'eau extrêmement limpide qui roule tout d'une masse vers la passe d'où elle se précipite et tombe sur des rochers. Elle s'y brise, se roule, écume, rebondit encore avant de prendre son essor. On dirait qu'elle ne quitte qu'à regret le lit maternel, qu'elle hésite, recule et se cabre avant de se précipiter vers les pays inconnus. Plus loin les deux falaises s'écartent; l'eau, plus libre, s'apaise et coule en un large estuaire parsemé d'îlots recouverts d'arbustes, et de rochers gris et verts. Le paysage a un caractère riant et sauvage en même temps. On devine le grand fleuve emportant dans sa course le limon fertilisateur mais qui n'a pas encore atteint sa personnalité complète et qui ne sait encore quelles grandeurs et quelle poésie l'attendent avant qu'il ne se perde dans la mer.

Autour de nous l'air est d'une délicieuse fraîcheur. Une buée nous fouette le visage, si fine qu'elle ne semble pas nous mouiller. Des hérons, des demoiselles de Numidie, des canards sans nombre volent au-dessus des eaux. Plus haut planent des aigles. Des oiseaux plongent, nagent et pêchent au bas de la cascade. De gros poissons font des sauts désespérés pour remonter jusqu'au lac.

Nous restons longtemps assis tout au bord du précipice, fascinés par cette masse d'eau qui tombe encore et toujours depuis des siècles.

Le jour baisse, il faut retourner au bateau. Nous y revenons lentement, à regret, sentant bien que nous laissons près de cette eau fumante l'un des meilleurs souvenirs de notre voyage.

26 mars.

Le *Clément Hill* a démarré ce matin à 5 heures avec un bruit de chaînes remuées, de cris et de trépignements de matelots au-dessus de nos têtes.

Nous perdons de vue la rive droite. Celle de gauche n'est plus qu'une ligne lointaine et vague. On se croirait en pleine mer. [1)]

L'illusion devient d'autant plus forte que les vagues grossissent bientôt et que nous sommes menacés d'une forte houle.

Dans l'après-midi nous longeons des îles toutes boisées sauf une qui ne consiste qu'en une masse de rochers dénudés. Puis les deux rives reparaissent. Depuis que nous nous sommes embarqués nous n'avons pas vu un indigène, pas un village sur les côtes, pas une culture. La population restreinte, qu'a épargné le fléau, a fui la mouche *tsétsé* propagatrice du sommeil mortel.

A 20 heures nous stoppons dans la baie de Kisumu ou Port-Florence. Il fait nuit noire et il ne faut pas songer à aller à terre.

Port-Florence, 27 mars. - En chemin de fer.

Tout près de mon hublot je vois glisser un long radeau en cannes, très étroit que pousse avec une perche, un grand homme tout noir, habillé de l'air du temps. Il gagne le large puis revient en décrivant un cercle. De la rive un autre individu le hèle avec une corde. Des paniers ronds accrochés au radeau ont recueilli la blanchaille qui flotte entre deux eaux. Les indigènes la prennent et font sècher au soleil ce qu'ils ne mangent pas, cuit sous la cendre.

Une digue en pierre a desséché le marais. Mouches et moustiques ont disparu et le poste de Port-Florence est devenu parfaitement sain.

A 17 heures nous prenons le train. Ce chemin de fer, c'est décidément le retour à la vie civilisée.

Nairobi, 28 mars.

Il a fallu un esprit audacieux pour concevoir et exécuter la ligne de Mombasa-Port-Florence. Depuis hier soir nous montons constamment, par des courbes bien tracées, mais extrêmement fortes. Cette nuit nous sommes parvenus à une altitude de 3000 mètres. Il y fait froid.

Lorsque le jour se lève nous nous trouvons sur un plateau

[1)] Le lac Victoria Nyanza (ou Onkéréoué) est plus grand que la mer d'Aral; il a une superficie égale à la septième partie de la France. C'est le plus étendu des grands lacs du Centre de l'Afrique.

ne laissant voir qu'une végétation pauvre de haute montagne, couverte de gelée blanche. Par la portière nous apercevons de quoi exciter au plus haut degré notre envie de chasser.

Des hordes de *jackson's hartebeest* paissent tranquillement, sans même se retourner au passage du train. Des bandes de zèbres, d'autruches, d'antilopes, passent au galop. Un chacal s'arrête dans sa course pour nous dévisager.

Après avoir longé le lac de Naivascha nous nous arrêtons à la station du même nom. Un religieux, appartenant à la mission italienne de la *Consolata* de Turin, est venu à ma rencontre. Il monte en wagon avec nous et nous accompagne jusqu'à Limurro. Là nous attendaient d'autres Pères, trois religieuses du *Cottolengo,* et un grand nombre de catholiques indigènes, hommes et femmes. J'ai salué avec admiration, sur cette terre lontaine, la vocation vraie, le dévouement, l'abnégation de ces religieux et de ces saintes femmes. Une douce émotion m'a pénétrée en apercevant sur le quai de la gare les « chères sœurs » du *Cottolengo;* j'ai retrouvé en elles l'esprit large, le dévouement sans bornes et aussi la gaîté propre à la *Piccola Casa.*

Cette Mission a plusieurs paroisses dans la région. Sur un signe de leur père spirituel, les indigènes sont accourus à la gare, dans leurs plus beaux atours, c'est-à-dire le corps généralement enduit de graisse et de terre rouge, avec une peau de bête ou un morceau d'étoffe jeté sur l'épaule. Habillement sommaire qui ne recouvre que très imparfaitement leur nudité. Mais ni les Pères ni les Sœurs n'en sont choqués. D'ailleurs, tout en apportant à ces sauvages sans foi la parole de Dieu, tout en les catéchisant et en en faisant des chrétiens, les intelligents missionnaires ne paraissent pas préoccupés de leur imposer des habitudes qui ne répondraient pas à leur tempérament ni au climat.

La ligne fait un long circuit dans une plaine, autour d'un volcan éteint dont nous voyons longtemps la large bouche, muette depuis combien de siècles? Puis le convoi grimpe littéralement sur une pente des plus raides. Il traverse de profonds ravins sur de hardis ponts de fer, s'enfonce dans des morceaux de forêts vierges, restes d'une végétation grandiose, détruite peu à peu pour l'alimentation des locomotives. On tente des essais de reboisement au moyen d'un acacia qui pousse très rapidement.

On dit avoir quelques indices d'une mine de houille. Ce serait une fortune pour le pays et elle sauverait la forêt, mais c'est encore bien vague.

Du chemin de fer on aperçoit peu de villages. Néanmoins la région est très peuplée. La race des Akikuius, qui l'habite, est très riche en bestiaux et s'adonne aussi à la culture. Ce sont de belles gens, le corps peu habillé, mais en revanche la tête curieusement arrangée. Les cheveux sont généralement nattés avec de la corde ou de la laine pour en augmenter la longueur et le volume. Les coiffures sont variées, agrémentées de verroteries, de plumes ou de cordelettes. Le tout, cheveux, visage, corps, pagne, est de la même couleur, rougeâtre luisante, produite par la terre colorante délayée dans l'huile dont ils s'enduisent. Mais le signe uniforme et caractéristique de la race, est la manière dont ces Akikuius se déforment les oreilles. Ils agrandissent démesurément le trou que certaines femmes ont au lobe de l'oreille pour y accrocher des bijoux. Ils obtiennent ainsi d'énormes boucles de chair où ils passent tantôt des morceaux de bois, tantôt de larges anneaux de fer, voir même des pots de pommade en porcelaine blanche. A première vue ce lobe de chair a l'air d'une bande élastique. Il est tellement allongé que lorsqu'il est vide de ses ornements, son propriétaire le relève et l'accroche au-dessus de l'oreille qui y passe toute.

L'arrivée à Nairobi se fait dans une grande confusion. Nous ne parvenons à trouver une voiture que grâce à une femme au front tatoué de bleu, vêtue à l'européenne et parlant toutes les langues, aux mains de laquelle nous nous remettons. Elle nous fait conduire au Norfolk Hôtel, tenu par un Français et sa femme. Nous déjeunons; puis comme nous sommes inquiets de ne pas voir arriver nos bagages, nous allons à la gare, mais tout est fermé; nos bagages sous clef, la clef dans la poche du chef de gare.... et le chef de gare à la campagne pour jusqu'à après-demain lundi!

Nairobi, 29 mars.

Après avoir reçu à l'hôtel la visite du Gouverneur, de sa femme (*Sir* G. Sadler, *Lady* Sadler) et de leur fils, nous allons flâner en ville. De grandes rues plates, bordées d'eucaliptus, passent devant des maisons en fer blanc construites sur pilotis et assez espacées.

Comme Kampala, Nairobi est une grande ville naissante. Le chemin de fer est appelé à la rendre prospère.

Nairobi, 30 mars.

Nous nous occupons de l'organisation des chasses projetées, nous adressant pour cela à *la Boma treading Cie*. Un jeune homme imberbe, habillé à la *Buffalo Bill,* manches retroussées, chemise décolletée, grand chapeau et tout à l'avenant, la représente ici. C'est le marquis Gandolfi, croisement d'anglais et d'italien, homme de la brousse et des aventures. Il nous promet monts et merveilles. Ses chevaux, ses porteurs, tout ce qu'il nous fournira, les huit jours de chasse qu'il organisera, le gibier que nous rencontrerons, tout sera splendide!

Nous avons passé la soirée chez le Gouverneur. J'y ai rencontré *Mr*. Jackson, un des pionniers du pays. — D'abord commerçant il passa au service du Gouvernement. Lors de la révolte des Soudanais il déploya un grand courage, et fut blessé. C'est une physionomie énergique et sympatique.

Au camp de Kika, 3 avril.

Nous avons quitté Nairobi ce matin à 7 heures. Mon *boy* et nos petits bagages sont partis dans une mauvaise carriole aux essieux demi-brisés, raccommodés avec du fil de fer et que tiraient un mulet et un cheval de l'apocalypse.

Buffalo Bill amène par la bride les petits chevaux dont il nous a tant vanté les qualités. Il recommence ses dithyrambes. Je me réjouis des agréables chevauchées qui nous attendent après les longues courses au pas de nos humbles ânes. Hélas! ma joie est de courte durée. Nous avons affaire aux pires rosses! Depuis que nous sommes en Afrique nous n'avions encore vu moyen de transport aussi pitoyable. Il faut pousser, tirer, taper, pour arriver à n'obtenir qu'une allure qui voudrait être du galop mais qui ne dure jamais au-delà de 100 mètres pour s'arrêter brusquement sans crier gare. Nous couvrons ainsi plus de 50 kilomètres. C'est beaucoup plus fatigant que d'aller à pied. Aux environs de Nairobi nous rencontrons, disséminées dans des restes de forêt, entourées de ronces artificielles, des maisons en fer blanc, bâties sur pilotis et habitées par des *settlers*. C'est là une catégorie qui a causé beaucoup de tracas au Gouverneur. Dernièrement, au nombre

de plus de cinq cents, ils sont allés en masse lui exposer bruyamment leurs prétentions et on dit que l'entrevue a été violente.

Pendant très longtemps encore nous longeons des clôtures de ronces artificielles. Puis c'est la plaine, large à perte de vue, complètement déboisée et inculte, absolument dépeuplée.

A midi nous faisons halte pour déjeuner et laisser reposer les chevaux. Nous repartons bientôt dans la vaste plaine brûlée que bordent tout au fond des montagnes obscures. Quelle course folle dans ces espaces et dans cette liberté, si nous avions de bons chevaux!... Il faut nous contenter d'aller cahin-caha. Des gazelles, des centaines et des centaines de zèbres et de *harte beest* fuient à notre approche.

A force de cravache et de talon, nous arrivons enfin au camp à 15 heures et demie, après avoir traversé sur un pont de pierre une rivière claire, bordée de verdure: en amont est une haute cascade sous une voûte de grands arbres.

Buffalo Bill nous avait devancés. Il s'avance souriant et me demande: «*If I have enjoyed the ride.*»[1] Je ne puis m'empêcher de lui faire comprendre que nous ne sommes pas des plus satisfaits des montures dont il nous avait vanté les grandes allures. Il disparaît sans mot dire dans une baraque du camp. Nous avons rencontré ici un homme singulier — autrichien ou allemand; il parle toutes les langues, a voyagé partout, et nous a raconté sans sourciller qu'il avait été expulsé de la colonie allemande sous l'inculpation de trente meurtres! Il ajoute pourtant qu'il n'a agi qu'en état de légitime défense!

Dès ce soir il y a un respectable tableau de chasse.

2 avril.

C'est avec une joie non pareille que je me suis retrouvée sous ma tente. Au dehors la pluie en battait les parois, mais je ne m'endormis pas moins paisiblement. Quelle différence avec une chambre d'auberge!

Buffalo Bill a pris congé de nous ce matin. Je lui ai emprunté un éperon dans l'espoir de tirer meilleur parti de sa cavalerie....

Nous nous sommes mis de bonne heure en chasse, laissant

[1] « Si j'avai joui de la promenade à cheval. »

la route et poussant au travers de la plaine. La première chose que nous ramassons est un crâne humain traversé par une balle. Nous n'avons pas fait deux kilomètres que nous tombons littéralement sur des hordes de gibier. Susan part d'un côté, moi d'un autre. Elle arrive derrière un tertre à peu de distance d'un troupeau de *harte beest* et en tue un. Nous revenons vers le camp en continuant de chasser.

Il y a aussi une chasse écœurante à laquelle nous devons nous livrer sur nos personnes. Peut-être à cause de la présence de tout ce gibier, le pays est infecté de mouches et d'insectes venimeux. Nos vêtements sont couverts de tiques plates, noires avec des raies grises sur le dos. C'est horrible et non sans danger.

Après le *lunch,* Susan et Piscicelli repartent, infatigables. Ce dernier rapporte un *wilde beest,* espèce d'antilope qui a la taille, les cornes et la crinière d'un buffle.

A la tombée du jour, le *Nimpara* [1] vient, très affairé, me demander où il peut faire disposer les feux pour protéger le camp la nuit. Il me confie qu'il y a beaucoup de lions dans ces parages. Des lions? c'est donc sérieux et *Buffalo Bill* aurait dit vrai?... Je réponds que s'ils nous attaquent nous aimerions tirer sur eux. Mais le *Nimpara* assure qu'il ferait trop noir pour viser.

Sur la Simba *River,* 4 avril.

Cette nuit, alarme au camp. L'homme de garde a tiré. Ce n'était qu'une hyène qu'avait attirée l'odeur de nos trophées qui séchaient à l'air. Mais les hyènes sont moins dangereuses que les coups de fusils incertains des hommes qui nous gardent.

Au pas tranquille et pas sûr de nos montures nous nous acheminons vers de nouveaux parages. Nous suivons d'abord le Aty *River,* puis nous traversons des collines pour déboucher à une grande hauteur, au-dessus de la Simba *River,* rivière des lions. Nos guides veulent établir là le camp. Nous préférons descendre, traverser la rivière et camper de l'autre côté. Le passage d'eau est pittoresque. Après avoir descendu le ravin à travers de gros rochers, nous arrivons à de grands arbres qui étendent au-dessus

1) Chef indigène de la caravane.

de l'eau une ombre épaisse et fraîche. La rivière est parsemée d'îlots ; de l'un à l'autre sont jetées de minces et tremblantes passerelles de branchages. Nous passons les premiers, puis les chevaux, puis toute la caravane. Le courant est très rapide. Il y a un peu plus bas une cascade avec un groupe de palmiers qui s'y plongent. Nous faisons établir le camp sur une hauteur d'où nous voyons l'eau et d'où nous entendons la cascade. Notre vie pendant deux jours est assurée. Susan a tué une *impala* et Piscicelli un *harte beest.* Nous sommes à 150 kilomètres de Nairobi — il n'y a ni un village ni un habitant à proximité — nous n'avons pas de troupeau avec nous — toute la fortune du pot dépend de notre chasse.

5 avril.

Partis ce matin tous les trois l'un après l'autre, nous n'avons pas eu la même chance. Après un *stolking* des plus savants, je tue un *water buck.* Susan a plusieurs antilopes.

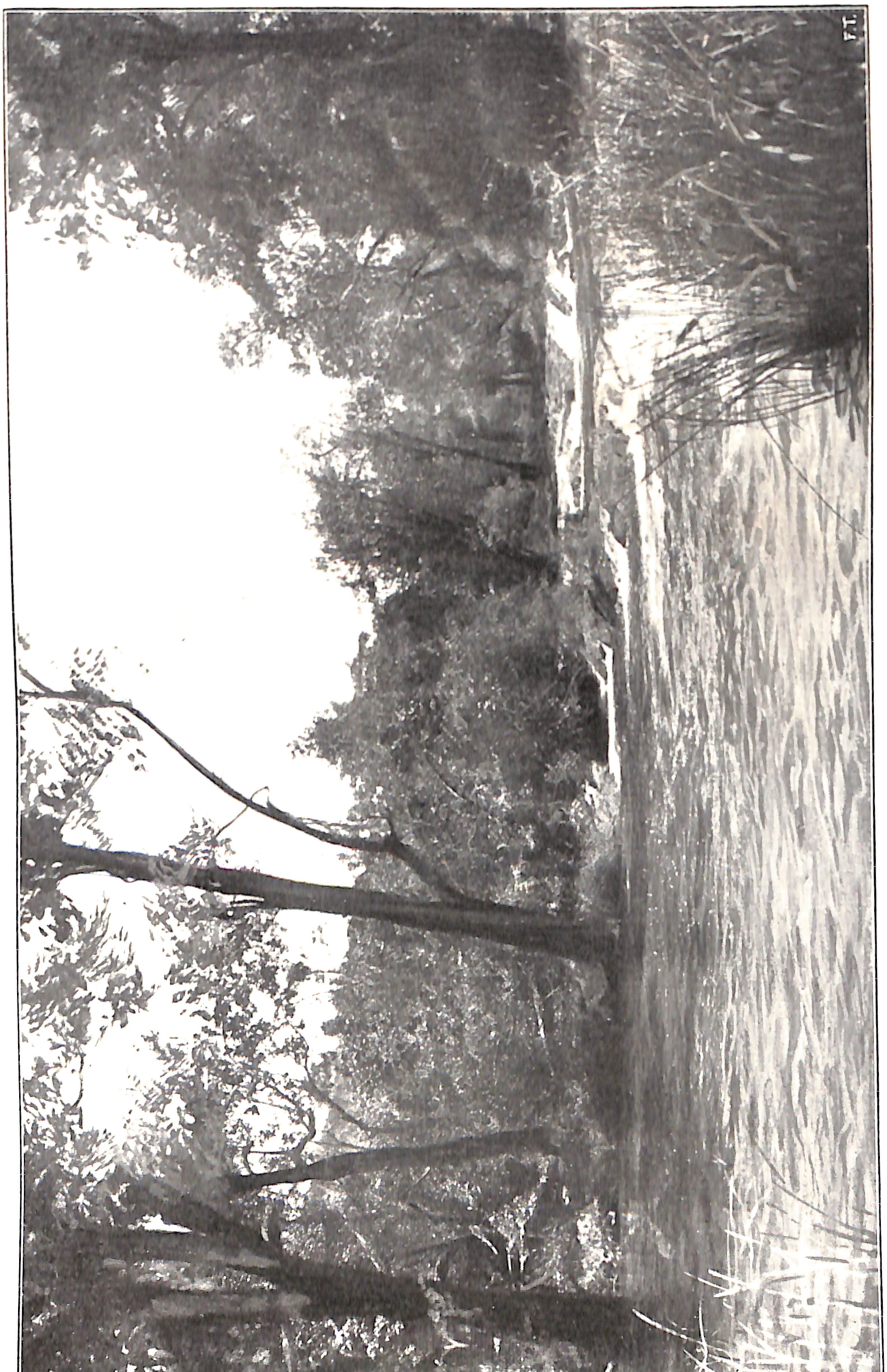
Piscicelli revient le dernier et rapporte.... un lion ! C'est un grand triomphe et une joie bruyante dans tout le camp. Il a vu aussi des buffles qui ont causé une grande frayeur aux porteurs qui l'accompagnaient. Ceux-ci ont bravement pris la fuite. Il a aperçu enfin des rhinocéros.

Nous avons dîné d'un beefsteack de lion. C'est excellent et peu banal.

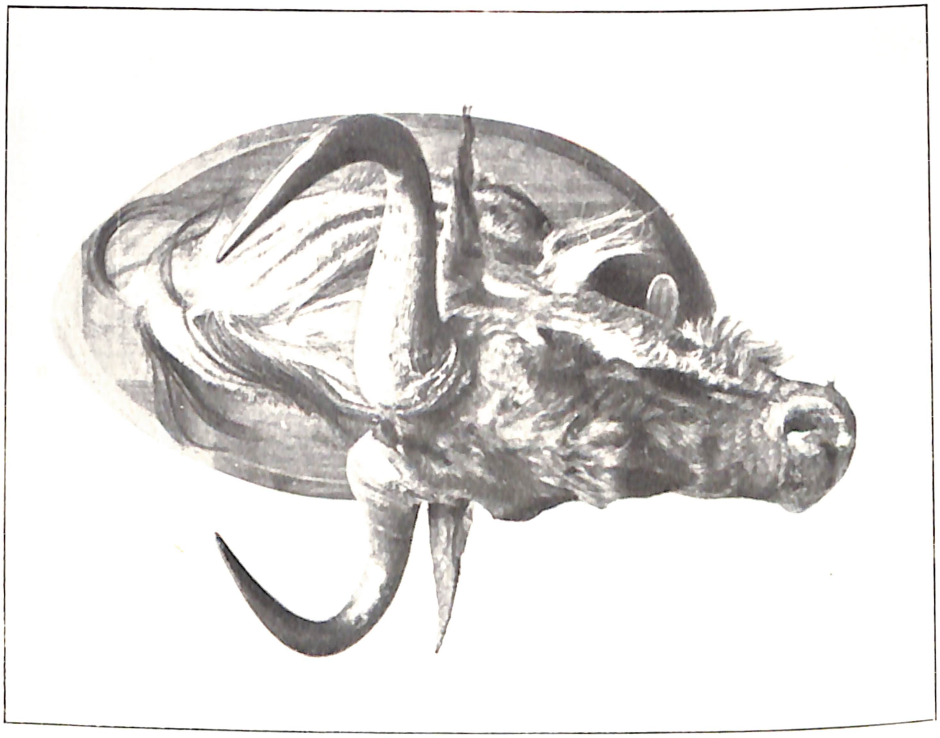
6 avril.

Hier soir, chacun de nous, mis en goût par la chasse de Piscicelli, s'en était allé se coucher de bonne heure, sans rien dire à personne, dans l'intention de partir le lendemain avant l'aube et de tenter le sort. Ce matin donc, dès le petit jour, chacun de se lever en catimini, pour ne pas réveiller le voisin. Je suis prête la première. Comme je déjeune arrive le Capitaine, puis Susan !... Puisque nous y étions tous, il n'y avait plus qu'à partir ensemble, quitte à nous séparer, s'il le fallait, à l'approche des lieux favorisés du roi des animaux.

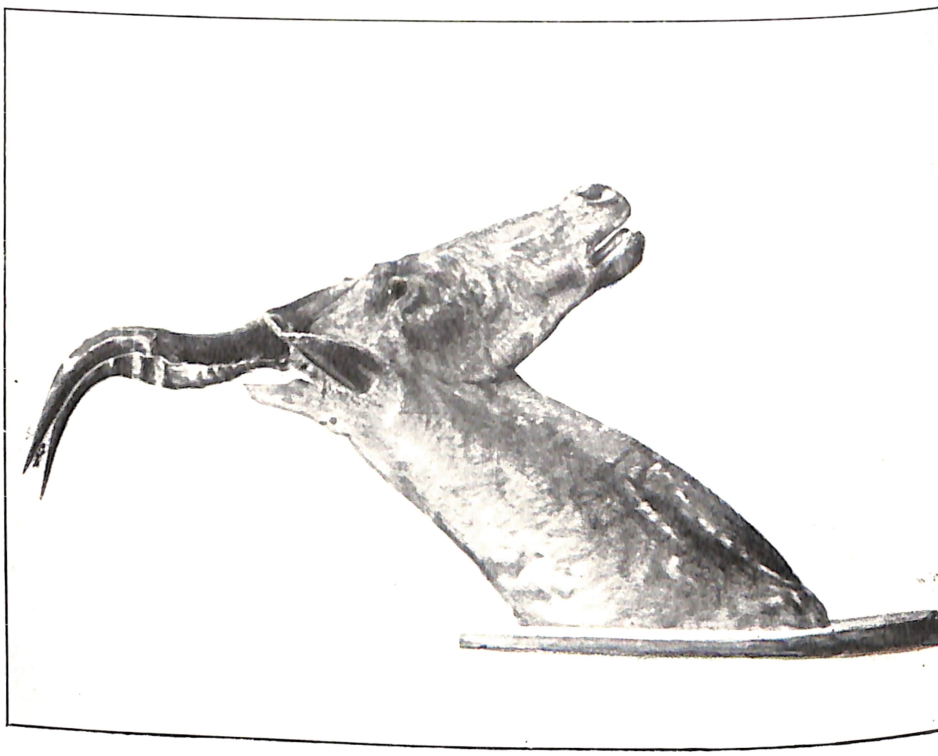
Nous n'avions pas fait deux kilomètres que nous rencontrons une troupe de giraffes. Elles vont légères et gauches, leurs longs cous et leurs petites têtes dépassant les arbres. Du haut de leur observatoire elles nous ont aperçus et s'enfuient. Je ne résiste



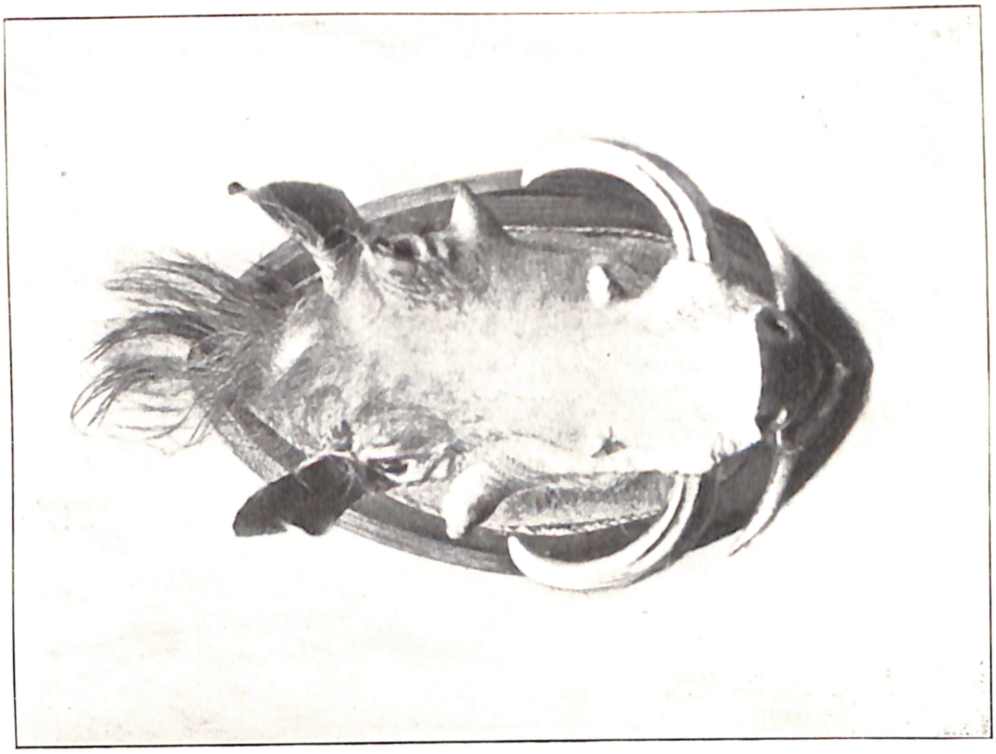
Les grands arbres du Simba-River (p. 73).



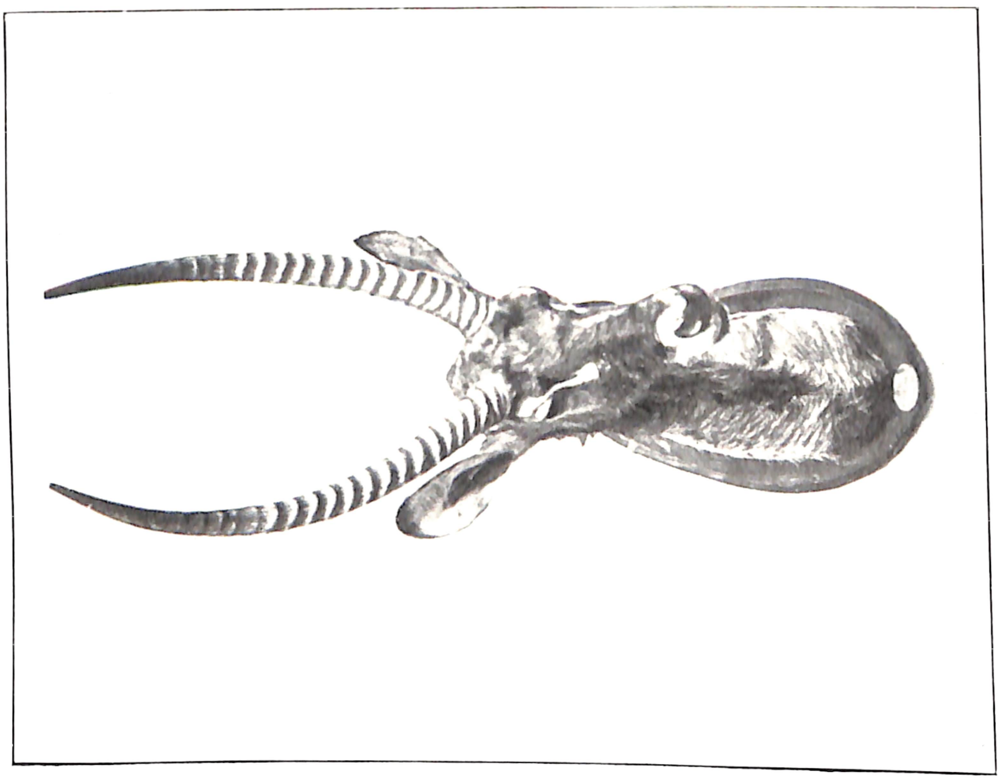
Gnu.



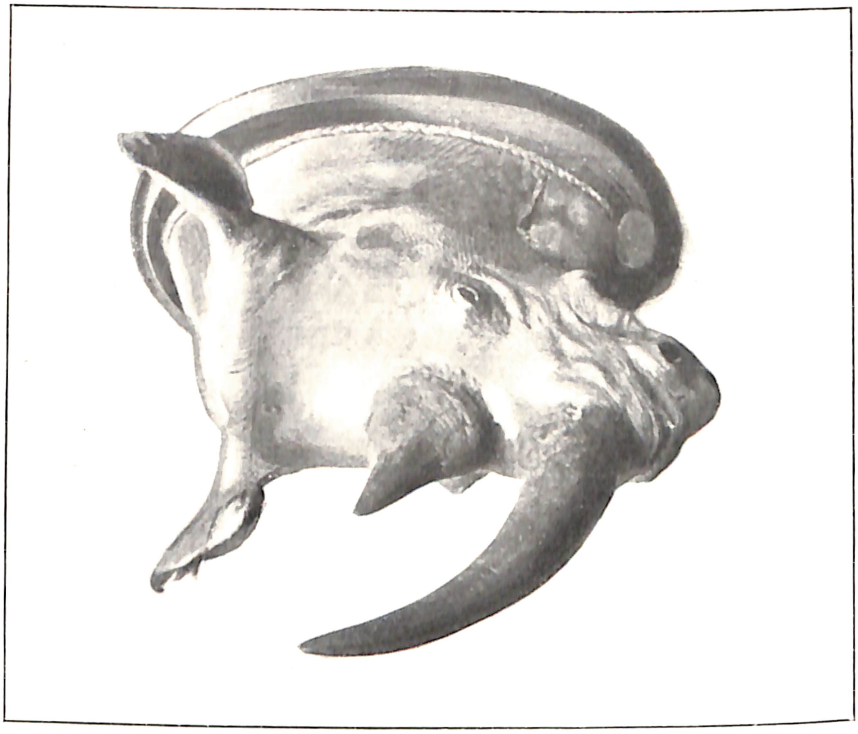
Bubalis.



Phacochoerus.



Cobus.



Rhinocéros bicornis.



La grosse bête fait un tour sur elle-même et tombe (p. 78).

pas à la tentation de les poursuivre à cheval. Je passe au travers des hordes d'antilopes de toutes espèces qui, épouvantées, s'enfuient devant moi ou se dispersent à droite et à gauche par centaines. Mais les giraffes ont plus de train que ma rossinante et je ne les vois plus. J'ai fait un chemin beaucoup plus long que je ne croyais et c'est avec beaucoup de peine que je retrouve mes compagnons et les chasseurs somalis.

Nous sommes au pied d'une colline derrière laquelle, au dire de notre chasseur somali, se tiennent les lions. Nous commençons à la gravir, lentement, muets comme des carpes, pénétrés de l'importance de l'affaire. A mi-colline, le Somali s'arrête brusquement, tend l'oreille et nous fait signe. Nous obéissons et le suivons silencieusement au travers de hautes herbes, jusqu'à un ravin étroit, encaissé, au fond duquel nous nous engageons. Audessus de nous les branches des arbres des deux parois se rejoignent, entrelacées de lianes qui pendent jusqu'à nous et au travers desquelles nous devons nous frayer un passage. Nous rampons plus que nous ne marchons, nous voilà sur des traces toutes fraîches de buffles et je pense : si nous les rencontrons ici, il faudra ou les tuer ou être piétinés car il n'y a pas place pour eux et nous. Au sortir du fourré, rien, le troupeau a décampé.

Nous achevons de gravir la colline toujours dans le plus grand silence. Nous allons et allons sur le flanc de la colline, en tous sens. Pas de lions! Ou ils ont été délogés ou ils se tiennent invisibiles....

Nous suivions un sentier abrupt qui me donnait fort à réfléchir n'étant pas très sûre de la stabilité de ma monture, quand tout à coup, me retournant, je vois Piscicelli et le chasseur somali déjà loin ; j'arrive sur un monticule, juste à temps pour voir un gros rhinocéros foncer droit sur Piscicelli qui lui tire ses deux balles. L'animal s'agenouille, se relève et repart. Je vais aussi vite que la difficulté du terrain me le permet, dans l'espoir de tirer moi aussi. Mais la bête va plus vite que moi, il faut l'abandonner.

Dans une clairière derrière un pli de terrain, nous découvrons un *phacochère*. Il n'est pas très grand, mais il est pourvu d'énormes défenses. Les dents apparentes, celles de dessus croisant celles de dessous, les quatre excroissances plantées deux de chaque côté du groin, et jusqu'à la queue mince qui se dresse toute droite en l'air, lui donnent un aspect hideux.

Nous marchons encore. Le soleil est haut, l'heure s'avance et la faim commence à nous tirailler. Nous allons céder à la fatigue et rentrer au camp, lorsqu'un porteur arrive nous dire qu'il y a un rhinocéros tout près. Nous entendons de forts grognements ressemblant assez à ceux de porcs mécontents. Nous nous hissons tous trois sur une monstrueuse fourmilière et quel n'est pas notre étonnement de voir, non pas un, mais deux rhinocéros, l'un contre l'autre, se frottant et grognant. Etait-ce de plaisir ou de rage? Ils ne nous l'ont pas dit et n'en auraient pas eu le temps car nous tirons sans plus attendre dans le gros tas noir. Ils se séparent, partent et nous derrière eux. L'un d'eux se retourne et nous charge. Je tire.... la grosse bête fait un tour sur elle-même et tombe raide les quatre pieds en l'air!

Sans nous arrêter au monstre gisant, nous continuons notre course derrière le deuxième rhinocéros. Bientôt il s'arrête, rebrousse chemin et lui aussi fonce sur nous, furieux. Piscicelli le met en joue, tire.... et l'énorme masse s'effondre bruyamment sur place.

Il était treize heures, nous nous trouvions fort loin du camp et nous tenions à y rapporter non pas les grosses pièces, mais au moins les têtes. Le Somali prend un des chevaux et part chercher du renfort et aussi de quoi déjeuner.

Pendant ce temps le ciel s'était couvert. Bientôt les nuages crèvent et de violentes rafales s'abattent drues sur nous. Nous nous recroquevillons au pied d'un arbuste. A 17 heures les hommes arrivent. Nous nous jetons littéralement sur les provisions. Jamais plat de macaroni ne nous parut si à point.

Ce n'est que vers 19 heures que nous regagnons les tentes, à la nuit noire, après 12 heures de chasse. Susan nous y avait devancés. Dans le feu de la chasse elle était partie avec son chasseur somali sur d'autres pistes. Ayant rejoint un rhinocéros après plusieurs heures de poursuite acharnée, elle aussi a abattue un de ces agressifs et farouches pachidermes. Tout le camp est en liesse. Pour Susan et pour moi il y a bien au fond de nos cœurs un secret désappointement de n'avoir pu voir ni tirer un lion.... Mais le sage se contente de peu.

Aty *River*, 7 avril.

Il a fallu revenir sur nos pas et ce matin nous avons repassé la rivière des lions. Quelle poétique frontière pour ce royaume

sauvage que le ruban limpide qu'elle déroule sous les palmiers et les lianes.

Nous campons au même point qu'à l'aller.

Près des fermes Mac Muller, 8 avril.

Au début de ce voyage nous aurions fait des lieues pour approcher une antilope. L'habitude des choses même les plus désirées les rend presque indifférentes. Maintenant nous passons en vue de troupeaux d'antilopes, de *harte beest*, de *wilde beest*, de *thomson gazelles*, sans plus y faire attention.

Nous avons quitté la région boisée et les hautes herbes. Comme pour nous les faire regretter davantage, de beaux lys rayés de rose et de blanc nous envoient sur les confins de cette région mystérieuse leur parfum suave. Nous voilà de nouveau dans la plaine, la vaste plaine plate, qui s'étend à perte de vue, sans un arbre ni une herbe verte.

Nairobi, 9 avril.

Pour la dernière que nous passions sous la tente, cette nuit a été agitée. Deux coups de carabine, puis un violent orage sont venus nous troubler. Ce matin le soleil s'est levé éclatant dans l'atmosphère limpide et purifiée par la pluie.

C'est notre dernière étape de caravane. Bientôt au sortir d'un gué, nous apercevons les toits de zinc de Nairobi. On nous a annoncé une courte marche de 2 heures et demie à 3 heures au plus. Et voilà déjà plus de trois heures et demie que nous marchons! Nairobi paraît toujours à la même place. L'air est bon, mais le soleil commence à brûler la plaine. La ville semble s'éloigner à mesure que nous croyons approcher. Jamais marche ne nous a paru si longue ni si fastidieuse.

A quelques kilomètres, Nairobi nous apparaît dans une oasis. Des arbres lui font une ceinture verdoyante et fraîche. Les maisons n'ont plus la même apparence. Nous serions-nous trompés de chemin? il n'est pas d'autre agglomération dans ces parages.... L'oasis tremble et les murs blancs vacillent. C'est un mirage qui entoure la ville lointaine de sa trompeuse vapeur.

Enfin, vers 13 heures et demie nous sommes à l'hôtel.

Nairobi, 10 avril.

L'hôtel est presque vide. Il y a cependant deux curieux types de *settlers*, deux hommes préhistoriques à barbes incultes et à cheveux longs qui leur descendent jusqu'aux épaules. Ce sont *Lord* Cardross et *Lord* Delamer qui connaissent à fond la colonie. Ils mènent campagne en faveur des *settlers* qu'ils prétendent entravés dans leurs efforts, ruinés parfois par une législation qui protégerait trop les indigènes. A table tous deux ont entrepris un jeune homme nouvellement arrivé et venu se fixer dans le pays avec tout un bagage d'idées préconçues, fabriquées en Europe. Les deux vieux coloniaux s'attaquaient à ses illusions et les faisaient tomber une à une comme des châteaux de cartes. Leur conversation, pleine de verve et d'entrain, nous a fort amusés.

Dimanche des Rameaux. Nairobi, 12 avril.

Malgré la diversité des pays et des climats, le rite catholique s'accomplit dans toute sa grâce et sa beauté. Les palmes, ici, étaient seulement remplacées par des branches de thuia. Je n'ai jamais si bien senti la force de l'unité catholique qu'à cette distance des miens. Ce matin aussi, mon mari et mes enfants entendaient la messe dans la chapelle de Capodimonte. Ils pensaient à moi comme je pensais à eux. Malgré la distance, nos prières se rencontraient devant Dieu et lui demandaient de nous unir de même, en cette vie comme en l'autre....

Nairobi, 14 avril.

Hier soir nous avons eu un fou rire inextinguible. A l'une des petites tables du restaurant de l'hôtel, se trouvait un gros Allemand, bon vivant. Désireux de faire quelque extra, il demande une demi-bouteille de champagne. On la lui apporte, il remplit sa coupe, y trempe les lèvres et.... fait la grimace. Il s'enhardit jusqu'à boire.... nouvelle grimace, plus significative encore! Dans la journée nous avions revendu au Français, propriétaire de l'hôtel, tout le reste de nos provisions, y compris certain champagne qui en effet n'était pas fameux!...

Et ce matin, la première personne que nous rencontrons, considérant avec intérêt la devanture du pharmacien, est.... notre Allemand!

NAIROBI

En chemin de fer, 15 avril.

Le train s'est ébranlé à midi et laisse Nairobi, derrière soi. Nous retrouvons la plaine et toutes nos anciennes connaissances de gibier qui regardent paisiblement passer le train.

Plus loin, la plaine se couronne de montagnes qui émergent comme de grandes taupinières. Puis des arbres épineux apparaissent, l'herbe devient plus haute et le gibier disparaît.... Nous montons encore.

Chapitre Sixième.

MOMBASA. - ZANZIBAR. - LA BAIE DE DJIBOUTI. EN ERYTHRÉE. - LE RETOUR.

Mombasa, 16 avril.

Après une nuit en chemin de fer, nous arrivons à Mombasa à 9 heures. Le Grand Hôtel où nous sommes descendus est peu luxueux. Je crois bien que le tapis de coco qui orne notre corridor est le même que celui qui y a été posé lors de la construction de l'hôtel, il y a neuf ans, et que depuis il n'a jamais été levé ni brossé une fois!... De plus, la chaleur est étouffante. Nous ne sommes plus au plateau des Grands Lacs, et à mesure que nous en sommes descendus, l'atmosphère est devenue plus lourde.

Les rues de Mombasa nous initient à un mode de transport que nous ignorions encore: de petits wagons à deux places roulent sur des rails étroits comme ceux d'une Decauville; deux gamins poussent le wagonnet; ils vont très vite, grimpent sur le marchepied quand le véhicule est en marche, serrent les freins, font les aiguillages aux changements de lignes. Il y a des voies d'un bout à l'autre de la ville et jusque très loin dans la campagne. Chaque villa a sa bifurcation qui permet d'accéder jusqu'à la porte de la maison. On a dû recourir à ce moyen de transport, car les routes et les rues sont empierrées avec des morceaux d'un corail blanc

très friable, qui ne supporterait pas le roulage des voitures ni des charrettes, se pulvériserait bien vite, couvrirait la ville de poussière et rendrait vite les rues impraticables.

Mombasa, 17 avril.

Grâce à l'amabilité de *Mr*. Hinde, *Provincial Commissionary*, nous avons fait, en barque, le tour complet de Mombasa. C'est une île séparée du continent par un bras de mer étroit et très profond. Les deux rives en sont verdoyantes. D'un côté, des cultures basses, de l'autre, des bois de cocotiers et de grands manguiers, superbes arbres à feuillage touffu. Dans la mer elle-même poussent des buissons d'une sorte de sauge; en certains points ces buissons deviennent de véritables forêts aquatiques. Ils donnent un bois d'une résistance extraordinaire, on en fait des traverses de chemin de fer et on l'emploie dans les constructions.

A l'angle Sud de l'île, la mer forme une large baie, tranquille comme un lac. De curieuses pirogues y flottent, toutes petites, pourvues de chaque côté de balanciers formés de deux planches fixées au bout de bâtons et qui empêchent l'embarcation légère de chavirer.

Avec ces esquifs les indigènes vont très loin en haute mer. Ils y pêchent de monstrueuses tortues d'une drôle de façon. Ils prennent d'abord des *sucking fish,* poissons qui vont leur servir d'hameçons. Ils les attachent avec une corde par la queue. Lorsqu'ils voient nager une tortue ou qu'ils supposent y en avoir une dans le voisinage de la barque, ils lancent le poisson; celui-ci va s'attacher à la tortue, si fortement que l'homme n'a plus qu'à tirer la corde pour que la bête soit sienne.

Ici et le long de la côte se récoltent les coquillages qui servent de petite monnaie dans tout l'East-Africa et dans l'Uganda.

Cette ville de Mombasa, au sud de l'Afrique orientale anglaise, reliée au plateau des Grands Lacs par le chemin de fer, est une position importante pour les Anglais. Il faut reconnaître qu'ils ont suivi leur œuvre de pénétration avec une tenacité et une habilité rares. Quelques agents de l'*East-African Co*. arrivent ici. Un *casus belli* surgit avec l'Allemagne à propos de l'occupation d'*Héligoland Island*. Lord Salisbury feint de tenir beaucoup à ce banc de sable. Il ne l'abandonne que contraint et forcé, mais il obtient le protectorat de Zanzibar, et par consé-

quent Mombasa. L'Angleterre a ainsi un pied dans l'*East-Africa*. De là elle a allongé le bras dans l'Uganda, aujourd'hui elle a rejoint le Soudan.

Mombasa, 18 avril.

Tout autour de Mombasa pousse le gigantesque baobab. Cet arbre est inutile ou à peu près, le bois en est si mou que lorsqu'on l'abat la hache s'enfonce et disparaît dans le tronc. La dynamite ne parvient pas à le faire éclater. Géant anormal, il tend au hasard ses grands bras disgracieux, pittoresques dans leur laideur.

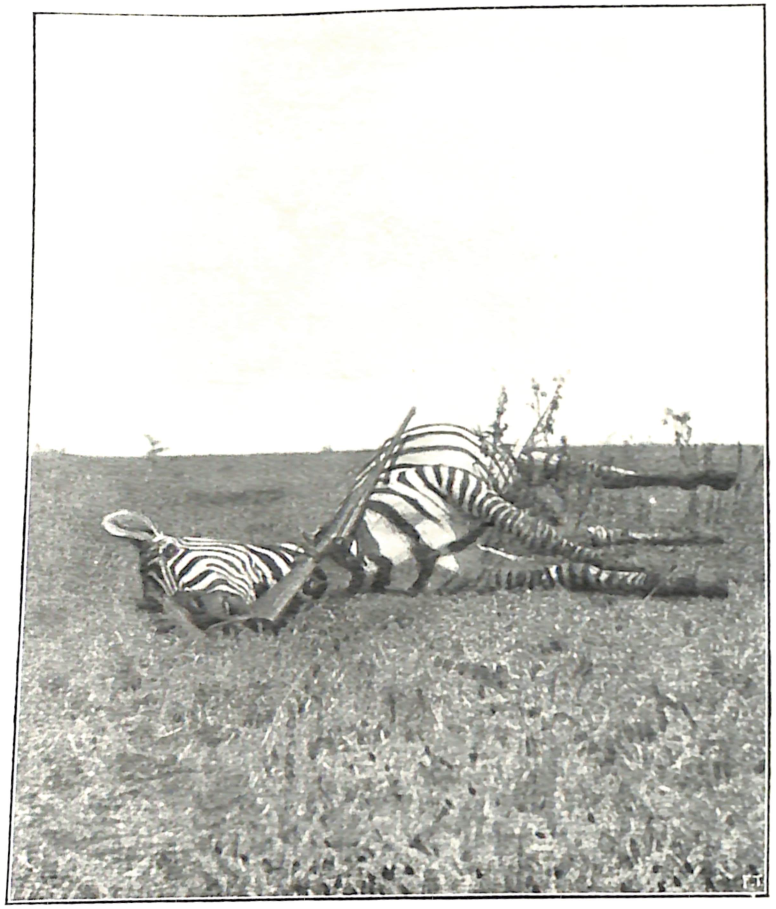
Le consul italien, l'aimable *Cavaliere* Lang, nous fait faire une longue promenade en *trolley,* vers Kilindini. L'air est agréable, il ne fait pas trop chaud. Pourtant on est déprimé et constamment en sueur.

A bord du *Arnold Amsinck*. - Tanga, 20 avril.

Nous sommes les seuls passagers sur ce *Cargoboat* qui, malheureusement pour notre sommeil et pour notre tranquillité, a une quantité de marchandises tant à charger qu'à décharger. Jusqu'à 3 heures cette nuit nous avons été secoués par les trépidations d'une grue bruyante.

A 12 heures nous nous arrêtons à Tanga. Nous voilà dans l'Afrique orientale Allemande. Cette petite ville est fraîche et riante. Elle est remplie d'arbres dont le feuillage vert se marie agréablement aux maisons blanches. On a de partout une vue ravissante, tant sur le golfe finement découpé, que sur la campagne où pousse une luxuriante végétation. Les buissons de crotons énormes sont à remarquer. Déjà à Mombasa j'en avais admiré de grandes variétés, ici les tiges sont plus hautes que moi. Le hasard de nos pas nous conduit sur un petit promontoire couvert d'herbe fraîche, à côté d'un vieux cimetière. Une colonne s'y élève, portant une horloge, un baromètre et un thermomètre et je constate que la température maxima a été de 38° cent. et minima de 25° cent. à l'ombre. Ici aussi les boutiques sont tenues par les Indiens. Ils pénètrent partout; tout le petit commerce, jusqu'au fin fond de l'Afrique, est tenu par eux.

Nous rentrons tard à bord. Le soleil se couche. Je vois distinctement de curieux rayons bleus qui tombent sur la mer. Bientôt les rues de la ville s'illuminent.... à l'électricité.



Zébre.

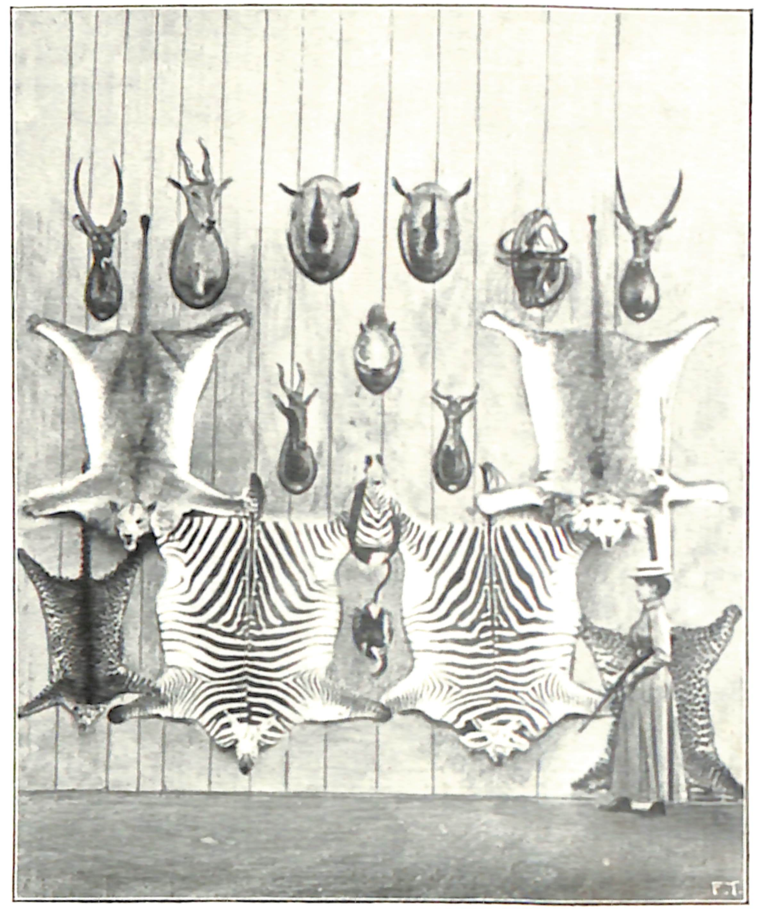
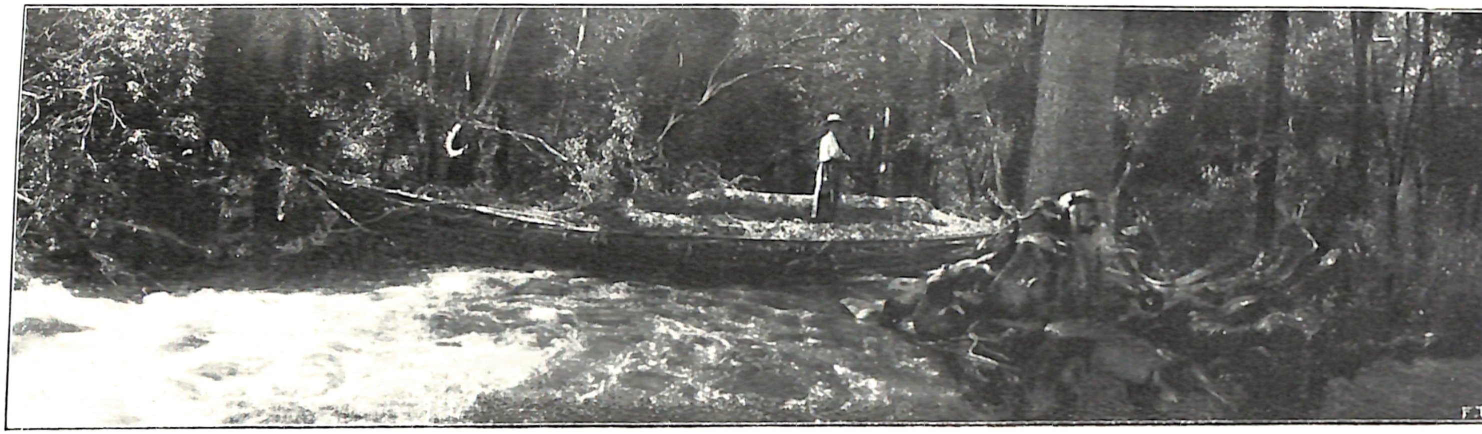


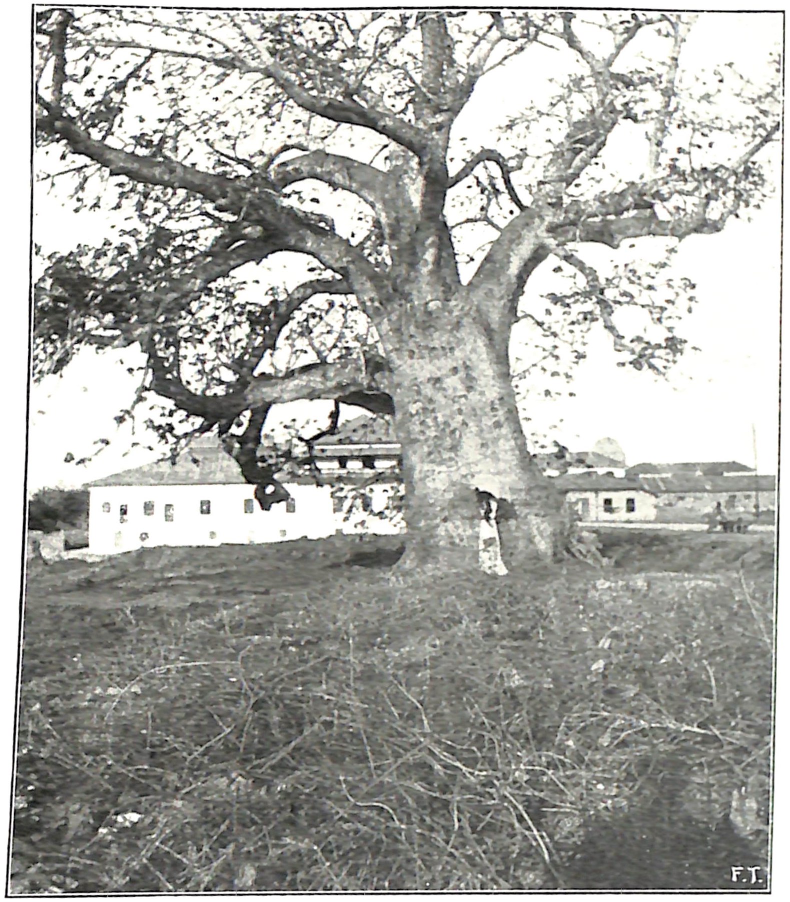
Tableau d'une semaine de chasse.



Nous repassons la rivière des lions (p. 78).



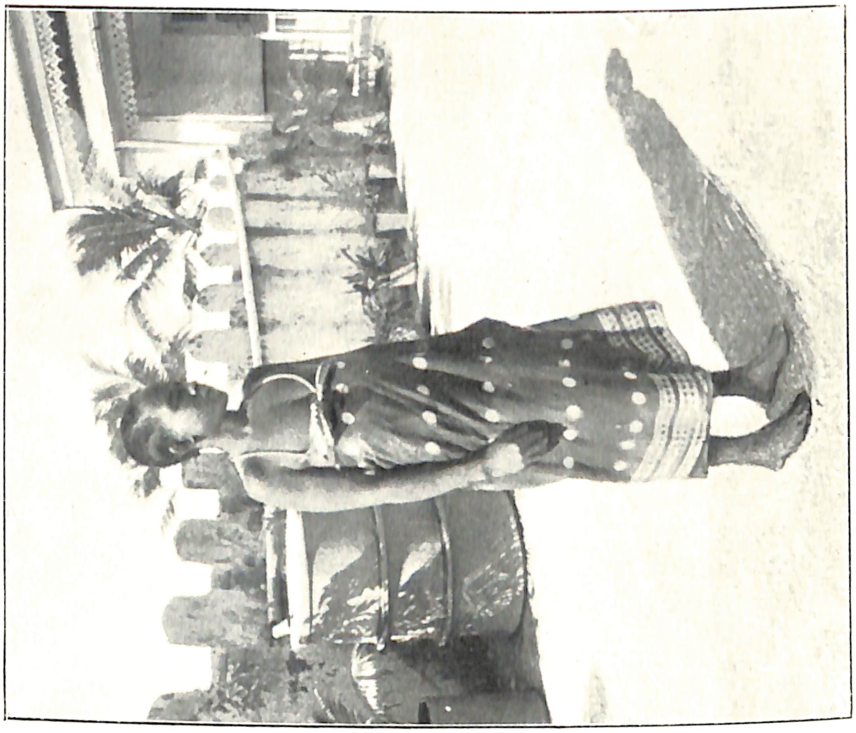
Au sortir du gué nous apercevons les toits de Nairobi (p. 79).



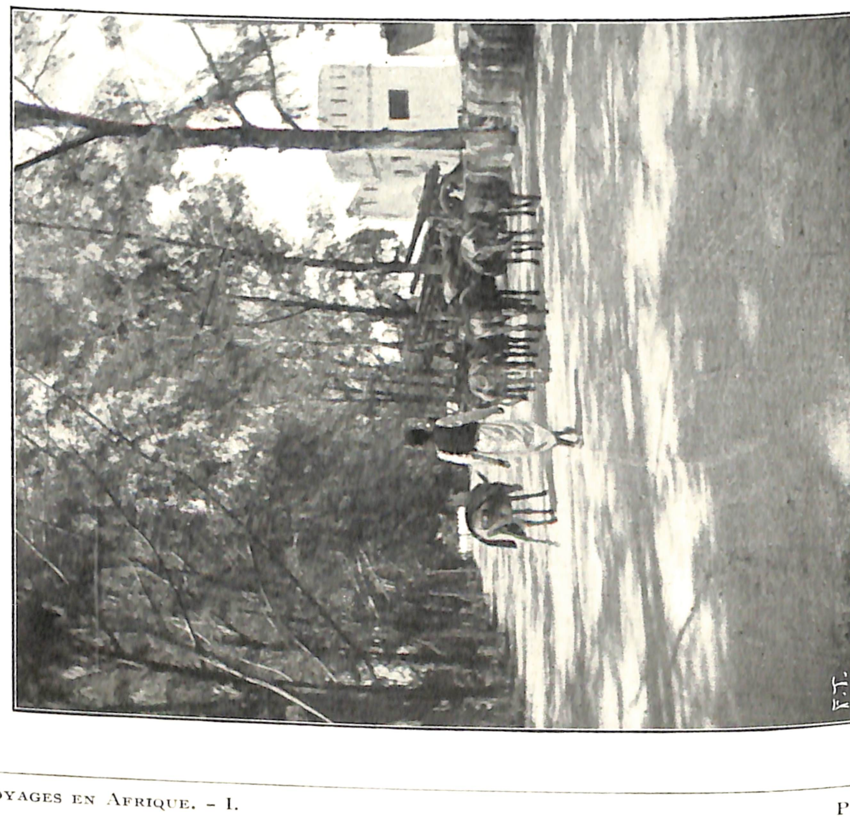
Le gigantesque baobab (p. 84).



Route de Kilindini à Mombasa (p. 84).



La femme de chambre de l'hôtel (p. 85).



Partout des troupes d'ânes tous de la même taille (p. 85).

Zanzibar, 22 avril.

Débarqués au petit jour, c'est dans un landau fermé, conduits par un cocher à la livrée rouge du Sultan, que nous nous sommes rendus à l'Hôtel Afrika.

Un huit-ressorts antédiluvien vient nous chercher. Le cocher, très petit, perché très haut, n'arrive pas à s'asseoir sur son siège. Nous faisons une longue promenade, sur une route bordée de grands prés à hautes herbes, de cocotiers et de manguiers. Nous traversons une plantation de clous de girofle. Cette plante est ici un véritable arbuste, elle constitue la principale richesse de l'île.

Zanzibar, 23 avril.

Lorsque j'ai voulu me coucher hier soir je n'ai trouvé en tout qu'un matelas recouvert d'une housse de coton blanc. Evidemment dans ces pays chauds on couche sur, mais non dans un lit. L'hôtel n'est pas fameux mais, en revanche, nous avons une charmante *house maid*, propre, serviable, habillée d'un pagne multicolore. Elle en remontrerait à bien des européennes.

Zanzibar, 24 avril.

La civilisation n'a pas encore réussi à enlever à Zanzibar son cachet oriental. Il y a dans la ville des coins caractéristiques qui portent la marque de la très ancienne domination arabe.

Nous reparcourons la ville et la campagne. Je voudrais appeler cette île, « l'île enchantée » tant elle est belle, verte et riante.

Et les gens semblent faits pour ce décor : les hommes sont vêtus de longues robes blanches, les femmes de pagnes à grands ramages ; c'est comme des notes éclatantes qui passent et repassent sur le fond jaune des palmiers.

Çà et là, dans l'île, on trouve de petites agglomérations de huttes en terre battue dont les toits sont recouverts de feuilles de cocotier ; un peu partout des chèvres broutent ; des troupes d'ânes, tous de la même taille, de la même robe, du même poil lisse, passent en portant des fardeaux.

Nous dînons au *British Agency* avec le Gouverneur, le consul d'Italie, le commandant de la *Staffetta* et de la *Caprera,* les deux bateaux de guerre qui sont mouillés en rade, et dont

la mission est de faire des relevés pour la carte de la côte du Benadir. Le Gouverneur me raconte cette bizarre histoire. La Sultane n'a pas d'enfants. Il y a à peu près un an, il naquit au Sultan un fils dans le harem. La Sultane en éprouva un tel dépit que son bien-aimé époux de peur qu'elle n'empoisonnât son enfant, divorça sur le champ. Les autorités anglaises s'en émurent. Le scandale eût été trop grand, il fallait à tout prix remarier Sultan et Sultane. Mais la loi de Mahomet ne permet pas à une femme divorcée d'épouser à nouveau son mari, à moins que dans l'intervalle elle ne se soit remariée avec un autre homme d'avec lequel elle ait aussi divorcé. On envoya donc au plus vite chercher le beau-frère du Sultan. La Sultane l'épousa, puis divorça séance tenante pour épouser à nouveau le Sultan.

26 avril.

Déjeuner chez le Sultan. Le palais est une grande bâtisse, composée de quatre corps de bâtiments à trois étages, gardée par deux canons de cuivre astiqués comme des sous neufs. Des canons, il y en a d'ailleurs dans toute la ville, mais ce ne sont guère que des objets d'ornementation. Lors du bombardement de 1896, la seule tentative qu'on fit de se servir de quelques-uns n'eut pour résultat que de les faire éclater.

Je retrouve chez le Sultan les convives qui étaient hier soir chez le Gouverneur. En plus il y a : Mgr. Algeyer, évêque de Zanzibar, un alsacien gai, à la parole facile, bien vu de tous, des protestants comme des mahométans, — le consul de France, — un Arabe, cousin du Sultan, gouverneur d'une partie de l'île, — et un Anglais, secrétaire du Sultan.

Le Sultan me présente sa fille aînée et son fils, le petit héritier du trône. Ils sont habillés comme des bébés d'Europe, avec de la poudre de riz sur leurs figures noires. La nourrice a un costume du pays, large pagne rayé et longs pantalons blancs dont les ruches s'étalent sur le parquet.

Mgr. Algeyer m'ayant parlé de la léproserie, j'ai désiré la visiter. Elle est située à l'endroit le plus élevé de l'île et elle renferme environ 70 lépreux, hommes et femmes. La maladie s'attaque d'abord aux extrémités qu'elle ronge peu à peu jusqu'à les détruire. Les plaies s'y ouvrent, la chair se gangrène et les morceaux tombent. Beaucoup des malheureux qui sont là ont encore

les moignons de leurs pieds et de leurs mains, mais bien peu ont encore des doigts. Il y en a d'aveugles; d'autres ont l'éléphantiasis en plus de la lèpre. Et la petite sœur de Saint-Joseph qui nous guide au milieu de toutes ces horreurs est jeune, gaie, active, rayonnante de charité!...

A bord du *Djemnah,* 27 avril.

Après la messe dite par Mgr Algeyer entendue ce matin, nous nous sommes embarqués sur le *Djemnah;* c'est un bateau de la Compagnie des Messageries Maritimes. Il est commandé par M. Durand, ancien lieutenant de vaisseau, qui nous y recoit avec beaucoup d'amabilité.

A bord du *Djemnah,* 30 avril.

Bien que la mer parût calme nous avons terriblement roulé ces trois jours et j'ai été très malade.

Ce matin dès six heures la côte du Benadir a été en vue. On me montre deux toits qui indiquent un poste, ce doit être Itala. J'avais un grand désir de visiter notre Colonie. Mais il me fallait encore deux mois de voyage. La combinaison des bateaux n'a pu aboutir pour y arriver. Il nous eût fallu camper sur le pont d'un bateau de la Cie Perse Covagi, qui est le seul qui fasse le service Zanzibar-Benadir, plein d'indigènes et encore n'étions-nous pas sûrs d'y trouver place. C'est un des rares points de mon projet de voyage qu'il m'ait été impossible de réaliser. Ce sera pour une autre fois.

A bord du *Djemnah,* 2 mai.

Le Commandant me fait dire de grand matin que le Cap Guardafui est en vue. De la passerelle où je monte je vois de très près la côte du Khazaîn filer derrière nous. Puis nous passons auprès de hautes falaises, causes fréquentes de naufrages, car la nuit, les navires les prenant pour le Cap lui-même, continuent droit leur chemin et vont s'échouer dans le sable. Non loin de là, se trouve un grand village de Somalis Mingiurtini qui vivent du pillage des épaves.

Voici enfin le Cap. De loin, l'imagination aidant, il a assez l'aspect d'une gigantesque tête de lion couché dont les pattes allongées disparaîtraient dans la mer.

Djibouti, 4 mai.

Nos adieux faits au commandant du *Djemnah,* la barque de M. Pascal, Gouverneur de la Côte Française des Somalis, nous mène à terre. Il n'y a pas un brin d'ombre. Entre la mer, le sable et les maisons blanches, c'est une réverbération continuelle dont il est impossible de se garantir. Nous nous réfugions à l'Hôtel des Arcades, heureusement vide et remis à neuf. A peine finissions-nous de déjeuner qu'une vraie fusillade éclate. Le *boy* nous dit d'un ton très calme que ce sont des Somalis venus pour acheter des fusils et qui les essaient avant de les emporter en Abyssinie.

A 17 heures la voiture du Gouverneur vient nous chercher. Nous traversons le quartier indigène. De beaux hommes, ces Somalis, figures fines, longues tignasses crépues. Il y a aussi beaucoup d'Arabes.

Djibouti, 5 mai.

Voilà huit ans que M. Pierre Pascal occupe civilement Djibouti ; je dis *civilement,* car il n'y a pas un soldat dans la place. Situation qui n'est pas sans difficulté. Ces 250 blancs sur cette pointe de sable ne peuvent guère compter que sur eux-mêmes, pour se défendre en cas de révolte contre les Somalis qui sont des gens pas faciles à conduire. Nous voulions aller chasser de l'autre côté de la baie. On nous a priés de n'en rien faire. Il y a peu de temps un officier de marine et un blanc de Djibouti y ont été assassinés. C'est un titre de gloire pour le Somali que de tuer un blanc. Cela lui donne le droit de piquer une plume d'autruche dans ses cheveux.

Nous avons vu ici le Mis de Bonchamps, chef de cabinet du Gouverneur. Il avait été chargé par le Gouvernement Français de la périlleuse mission de rejoindre sur le Nil l'expédition Marchand. Retenu prisonnier par Ménélik, relâché au bout de trois semaines, ayant perdu les trois quarts de ses hommes et de ses bêtes, traversé des marais impraticables, triomphé de toutes sortes de difficultés, il parvint à un degré du Nil neuf mois avant l'arrivée de Marchand. N'ayant plus de vivres, il dut rebrousser chemin, puis rentra en France très malade. Tant d'énergie avait donc été dépensée en vain!...

EN ERYTHRÉE

Aden, 6 mai.

Nous avons quitté Djibouti à bord du *Flavio Gioia* de la *Navigazione Italiana.*

La baie de Djibouti forme une rade immense, abritée par de hautes montagnes. Lorsque les Somalis seront un peu domptés, le chemin de fer du Harrar terminé et que le commerce aura pénétré dans ces régions, Djibouti aquerra une grande importance.

Une masse noire aux cent petits yeux lumineux qui glissait sans bruit dans la nuit nous a dépassés. C'était un paquebot se dirigeant aussi vers Aden.

Assab, 7 mai.

Nous profitons de ce que le *Flavio Gioia* doit faire ici tout un chargement de chameaux destinés à Massaua pour aller quelque temps à terre. Nous y trouvons une compagnie d'*ascaris,* commandée par un lieutenant d'Alpins. L'officier nous fait faire le tour de la ville. Ce point est absolument inculte: du sable et des pierres volcaniques, tout auprès, d'assez hautes montagnes, dont un volcan éteint. Du temps où Assab était un poste important, on avait construit des maisons en pierres, bien rangées en face de la mer. Aujourd'hui, les maisons sont vides. Les quelques indigènes qui les ont quelque temps habitées ont fini par les déserter et se sont élevé des huttes à deux étages, en feuilles de palmiers.

J'ai visité aussi la Mission qui se compose d'un prêtre noir, et de trois sœurs de Sainte-Anne, dont une noire.

Asmara, 9 mai.

Ce matin nous avons été à Massaua reçus par le gouverneur Marquis Salvago Raggi, le colonel Salazar commandant les troupes de l'Erythrée et plusieurs officiers. Sur le quai, nous attendaient des indigènes qui exécutent une fantasia. Il y a musique instrumentale et chants. Cela ressemble assez à ce que nous avons vu au Soudan.

Un petit chemin de fer à voie étroite nous mène à Ghinda en moins de trois heures. En passant à Dogali, une éminence surmontée de plusieurs croix marque le tombeau des braves morts pour la patrie.

Le chemin de fer traverse d'abord un pays aride et pierreux. Puis on monte, la verdure apparaît; des indigènes mènent paître des troupeaux. Ils saluent avec grand respect, se courbant très bas et touchant la terre soit avec leurs mains soit avec le bout de leurs manteaux.

A Ghinda nous montons en voiture, traînés par trois petits chevaux qui trottent sans souffrir, malgré la raideur et la continuité de la montée. Un peloton d'*ascaris,* bien en selle, commandé par un lieutenant de carabiniers, nous escorte. La route s'élève sans cesse. Les monticules deviennent de vraies montagnes, couvertes de cactus et d'oliviers sauvages. L'air est léger et frais. De distance en distance chevaux et *ascaris* se relaient.

Des moines Coptes nous attendent au passage, vêtus de chasubles de brocard vert et abrités d'ombrelles couvertes d'ornements d'argent. Leur couvent, situé derrière la montagne, est, paraît-il, l'un des plus anciens de la secte. Les moines y conservent jalousement d'anciens livres et de vieux parchemins. Le prieur, un homme immense vêtu tout de noir, me présente à baiser une croix de style bysantin.

Nous reprenons notre course. La rampe est toujours plus raide. Les petits chevaux trottent quand même. A certains tournants, je pense qu'il ne ferait pas bon rouler au fond du ravin.

Il fait froid. Nous voici sur un plateau déboisé et inculte. Asmara est en vue.

Une batterie d'artillerie de montagne, un groupe d'officiers et aussi les trois filles du Colonel Salazar à cheval nous attendaient. Nous nous arrêtons pour saluer le Père Michele da Carbonara, missionnaire, qui nous attend au seuil de l'église, entouré des sœurs de Sainte-Anne et des enfants de l'asile.

La troupe est échelonnée le long de l'avenue du Palais du Gouvernement. Le Gouverneur Salvago Raggi nous mène dans nos chambres, vastes pièces carrelées et confortables. De grandes fenêtres s'ouvrent sur la campagne déserte et nue. Le palais est spacieux et bien aménagé. Son Excellence nous en fait les honneurs avec une grâce parfaite.

Asmara, 11 mai.

A 9 heures sont réunis devant le perron tous les cavaliers et les amazones de l'Asmara qui font partie de la Société des

Paper Hunts Eritrea. Je me joins à eux et nous faisons un galop, le long d'un ruisseau actuellement à sec. Nous montons d'excellents petits chevaux abyssins qui sautent à merveille. Un peu après 11 heures, nous arrivons à une grande tente, dressée sur le plateau. Toutes les notabilités de l'Asmara y attendaient notre arrivée ainsi que des tribus venues des environs et des prêtres coptes, croix en main, mître en tête. Je passe au petit galop avec le Colonel devant les troupes rangées. Arrivée au groupe des religieux mon cheval s'arrête net et peu s'en faut que je fasse une chute peu digne devant cette foule venue en mon honneur.

Après un excellent déjeuner servi sous la tente, nous assistons à une fantasia d'*ascaris*. Ces hommes sont des plus agiles. Il forment une belle troupe.

Les Chefs et les Prêtres coptes défilent ensuite. Ceux-ci ont des ornements somptueux, étoles et chappes brochées, mitres rondes et croix bysantines ornées de pierres précieuses. Ils sont abrités par de hautes ombrelles à garnitures d'argent qui, lorsque toute cette foule bariolée est assise à terre, s'élèvent toutes droites comme de petits dais et mettent dans ce peuple mi-primitif, mi-décadent, une note d'art riche et pittoresque.

A bord du *Peloro,* 12 mai.

Ce matin j'ai dit adieu aux autorités et à la population d'Asmara. Mon séjour dans cette colonie a été une agréable clôture à notre voyage.

Port-Soudan, 14 mai.

Port-Soudan ressemble à toutes les villes naissantes des bords de la Mer Rouge. Les abords en sont desséchés, arides, brûlés. Il fait une chaleur torride.

15 mai.

Nous avons vent debout, ce qui nous donne un peu de fraîcheur, nous passons nos journées sur le pont du commandant Merlo qui, aimablement, nous a cédé sa place. Celui des passagers est comble et de plus en plus encombré de matelas et d'oreillers. Le bateau est très chargé, sa marche lente. Lorsqu'on

regarde sur la carte sa petite bande bleue étroite qui représente la Mer Rouge on ne se rend pas compte de ce qu'il faut de temps pour la parcourir.

16 mai.

A 17 heures nous sommes passés à hauteur du Mont Sinaï. Les deux rives sont ici très rapprochées, murailles de sable et de pierres friables. Tout est jaune, pas un brin de verdure, une teinte uniforme, dorée, dans l'air une vapeur chaude. Les couchers de soleil derrière ces montagnes sont féeriques. La lumière se retire lentement, s'attardant sur les sommets tandis que la mer s'obscurcit. Un voile noir s'élève de la mer pour recouvrir la terre dans ses plis de tristesse et d'oubli.

Alexandrie, 17 mai.

Enfin! nous allons débarquer! Suez se dessine dans la buée du matin. A 10 heures, nous jetons l'ancre. Nous débarquons bientôt et prenons le train pour Alexandrie. Quel changement de décor est pour nous la plaine fertile et cultivée que nous traversons, faisant suite au paysage brûlé et desséché que nous venons de quitter!

19 mai.

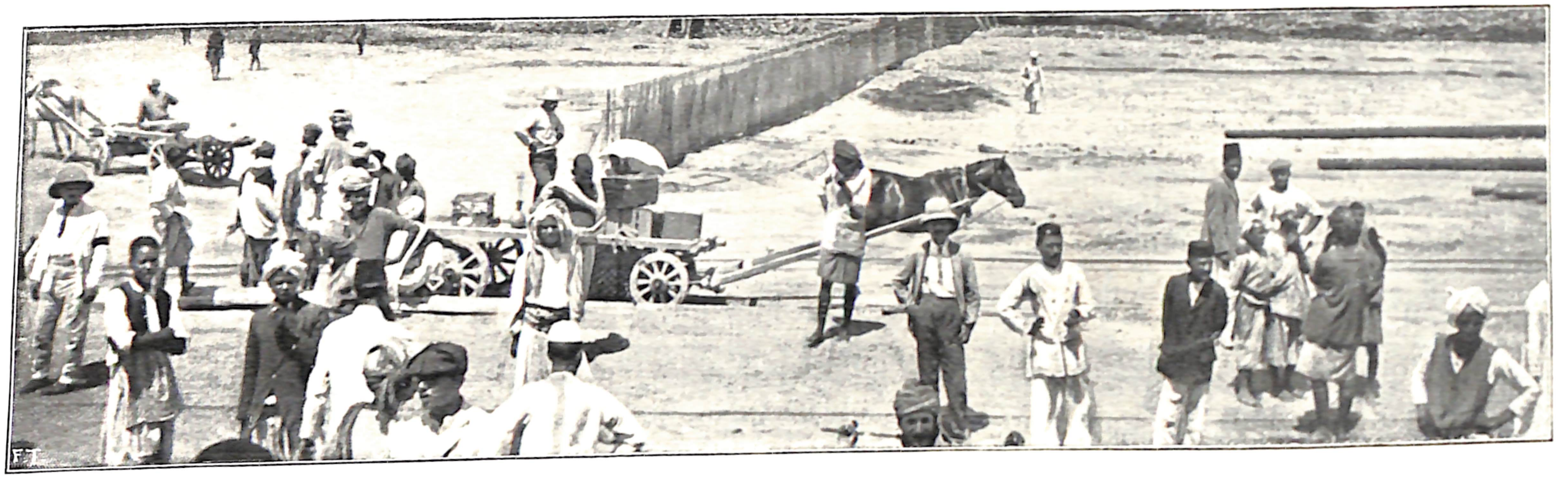
Hier est arrivé le *Schleswig*, à bord duquel est venu de Naples mon mari. Nous nous revoyons avec émotion après une séparation de cinq mois et demi. Nous éprouvons le besoin d'entrer tous deux à l'église. Mon voyage s'est heureusement poursuivi; cette vie en plein air, à la chaleur, loin de toute préoccupation immédiate, a fortifié ma santé. Que Dieu en soit béni! Mes enfants seuls me manquent encore....

Naples, 23 mai.

Nous avons quitté Alexandrie le 20, à bord du *Schleswig*, du *Nord-Deutscher-Lloyd*. La mer a été calme, la traversée heureuse, mais un épais brouillard a retardé notre marche. A 4 heures ce matin nous avons passé le détroit de Messine. Le temps est gris et triste; il ne sourit pas à mon retour. Mon cœur est soulevé d'une émotion que je ne puis maîtriser à la pensée de revoir mes enfants.



Les prêtres coptes ont des ornements somptueux (p. 91).



Le quai de Port-Sudan (p. 91).

La côte s'estampe légèrement dans le lointain. Elle devient plus visible. Elle sort enfin de ses formes indécises. Nous la longeons de tout près. Je salue Amalfi d'un affectueux souvenir. Nous passons *i galletti*. Après la pointe, c'est Sorrento entourée de verdure, à pic sur la mer. Le Vésuve nous attire droit à lui mais, tout en avançant, nous ne semblons pas nous en rapprocher. Comme le navire va lentement!

Enfin, le pilote!... Quelques minutes encore et nous entrons au port. Je distingue les officiers qui nous attendent. Un peu en avant, deux petits êtres tout droits.... Ce sont mes fils! On sent toute leur attention tendue vers ce navire qui leur ramène leur mère. Ils m'ont aperçue, ils agitent leurs mouchoirs. Le bateau manœuvre lentement. Je vois leurs traits, leurs yeux brillants fixés sur moi. Ils ont grandi, ils sont forts. L'émotion les suffoque mais ils la dominent; seule l'agitation des doigts la laisse deviner.... La manœuvre est si longue!... Lorsque nous accostons, le drapeau jaune flotte encore, nous devons subir la visite sanitaire.

Enfin, la passerelle est abaissée!... Mes enfants sont dans mes bras!... mon cœur s'arrête de battre....

VOYAGE DEUXIÈME.

VOYAGE DEUXIÈME.

Chapitre Premier.

FUNCHAL. – A BORD DU *WALMER CASTLE;* LE PRÉSIDENT STEYN, LE COURAGE DES FEMMES BOËRES. – LE CAP, PORT-ELISABETH ET DURBAN. – LES ZOULOUS : QUELQUES TRAITS DE MŒURS.

Biarritz, 13 octobre 1909.

Première étape de mon voyage.

Qui sait ce que me réservent ces huit mois d'absence? Souvent le sort nous trompe : au moment où nous espérons le plus, il nous envoie les pires désillusions, et lorsque nous désespérons, il nous comble....

Il y a deux ans, lors de mon départ pour l'Afrique, la séparation d'avec les miens avait été brusque et sans transitions. Lorsque, du pont du navire qui me menait vers l'inconnu, j'avais vu disparaître les mouchoirs qu'agitaient mes enfants sur le quai de Naples, j'avais eu un grand moment de détresse.... Cette fois les adieux se sont faits graduellement. Depuis un mois, j'ai laissé mes enfants au collège en Angleterre puis j'ai revu plusieurs des miens, mon mari m'a accompagnée à Rome, enfin je vais m'arrêter à Lisbonne près de ma pauvre sœur. Ainsi j'aurai laissé peu à peu sur ma route ce que j'ai de plus cher au monde. Que Dieu les garde tous! Qu'il arme mes enfants pour la vie et écarte de leurs pas tout péril!

Je me suis arrêtée ici pour quelques jours. Pour qui aime et

comprend la mer, ces grandes vagues longues qui se jettent avec rage contre les rochers affrités d'où elles dévalent en cascades d'écume blanche, ces vagues immenses, amplifiées jusqu'à l'infini, cet horizon lointain, perdu comme un rêve, exercent une attraction à laquelle il est impossible de se soustraire. Comme le sphinx dans le désert. la mer m'effraie, me fascine, m'appelle, me met en déroute....

14 octobre.

Les trois compagnons de voyage se sont retrouvés. J'ai pris le Sud-Espress avec Susan Hickes-Beach et le capitaine Piscicelli.

Plus lentement qu'un « marchandise » chez nous, ce train traverse à pas de tortue la vieille Castille aride et désolée. Nous n'apercevons que des plaines de pierres à perte de vue.

A 21 heures nous sommes à Lisbonne.

Pena, 15 octobre.

Ce château est bâti sur la pointe d'un rocher élevé. Le vent l'enveloppe de toutes parts. Cette nuit les persiennes battaient, le hurlement sinistre des rafales passait au travers des gros murs, allant sans doute réveiller sous le vieux cloître les esprits endormis des moines d'autrefois qui y promenèrent leurs espérances ou leurs douleurs. Je n'ai pu dormir.... Le souvenir du crime de Lisbonne me poursuivait. Les récits de ma sœur me revenaient sans cesse à l'esprit.... Pauvre mère! elle peut être fière de ses enfants. L'aîné est mort en défendant son père.... Comme elle a raison de le dire, le soldat qui marche au combat s'attend au coup de fusil qui peut-être l'abattra, mais elle, mais son mari, mais ses enfants rentraient d'un séjour à la campagne, sans inquiétude, sans soupçon. Ils ont été mitraillés, criblés au coin d'une rue. Pour ne pas faiblir il fallait un courage inné. Ils l'ont eu....

Je me souvenais du parc de Pena pour l'avoir vu autrefois lorsque je faisais de longs séjours en Portugal. Ce matin l'air était frais, l'atmosphère claire, le soleil faisait briller la rosée sur les feuilles. Les vallons pleins de fougères, les plantes superbes, les arbres rares et toute la paix et la beauté répandues sur ces choses m'ont reposée de la pénible nuit que je venais de passer.

Funchal (Madère), 22 octobre.

Embarqués le 20 à Lisbonne sur le *St. Miguel,* de la *Empreza Insulana,* nous avons eu, pour nos débuts de voyage, une mer vraiment mauvaise. La plupart des passagers étaient malades. Quant à nous, nous avons passé nos journées sur le pont et n'avons pas manqué un repas. Le bateau dansait comme un bouchon sur l'eau. Depuis le passage de la barre du Tage, tous les sabords avaient été hermétiquement fermés.

Ce ne fut qu'en vue de Madère que la mer se calma. L'ancre a été jetée ce matin à 7 heures et demie et nous avons pu débarquer sans encombre.

Le Reid's Hôtel est un superbe établissement. Il surplombe la baie de Funchal et est entouré d'un jardin en espalier, rempli de palmiers, de plantes et de fleurs exotiques descendant jusqu'à la mer. Par ma fenêtre ouverte j'embrasse la baie : quelques vapeurs s'y balancent doucement, la montagne aux chaudes couleurs la domine, ses bords sont entourés d'une double ceinture d'écume qui baigne l'admirable végétation. Ce qui me frappe le plus, c'est la douceur de l'air, qui semble caresser les poumons.

Dehors, dans les allées du jardin, dans les rues, sur les routes, désagréable mais curieuse surprise pour nos pieds que protègent mal des semelles trop minces, tout est pavé de cailloux ronds, polis, luisants. On glisse de droite et de gauche, on va de faux pas en faux pas, on tombe comme sur un parquet trop ciré. Nous rentrons vite à l'Hôtel. Comment font donc les insulaires ? Le mystère nous est bientôt expliqué. Tous les véhicules en usage ici sont posés comme des traîneaux sur des patins en bois qui glissent sur les petits pavés ronds comme sur la glace. Les fiacres consistent en des sortes de paniers à quatre places vis-à-vis, garnis de coussins d'andrinople rouge à fleurs, ombragés d'un toit et de rideaux qu'on peut tirer pour se protéger du soleil. Deux petits bœufs roux tirent le traîneau. Ils trottent parfois assez vite, suivant docilement un gamin qui marche ou court devant eux en émettant des sons gutturaux que répète un homme qui marche à côté. Ce dernier, armé d'un long bâton à pointe, en larde généreusement la partie postérieure des bêtes, lorsqu'il n'est pas occupé à passer sous les patins du char un long chiffon noir huileux. Tout dans l'île se transporte sur des patins. De

temps en temps on rencontre aussi des hamacs suspendus à une perche que deux hommes portent sur leurs épaules.

Madère, 23 octobre.

Après une journée tranquille et chaude, nous sommes restés jusqu'à la nuit assis sur la terrasse de l'Hôtel, au-dessus de la mer, sous les branches de gros palmiers. Le soleil s'est couché dans une imposante splendeur. Dès qu'il a commencé à baisser à l'horizon, le vent a cessé, les oiseaux se sont tus, les vagues n'ont plus fait entendre sur la grève qu'un bruit étouffé et mourant, la mer a perdu peu à peu tout lumineux reflet et est devenue toute noire. La nuit s'est avancée au sein d'un recueillement mystérieux.

24 octobre.

Les routes montent, descendent, parfois très rapidement, presque toujours entre deux murs de pierres. La terre est extraordinairement féconde. Pas un pouce n'en est laissé inculte. Les plantes les plus variées y croissent, vigoureuses; la canne à sucre forme des touffes énormes; dans le même champ se voient des ceps de vignes, des cannes à sucre, des figuiers, d'énormes daturas, des bananiers qui ploient sous les régimes trop lourds; partout des fleurs grimpantes et de toutes nuances.

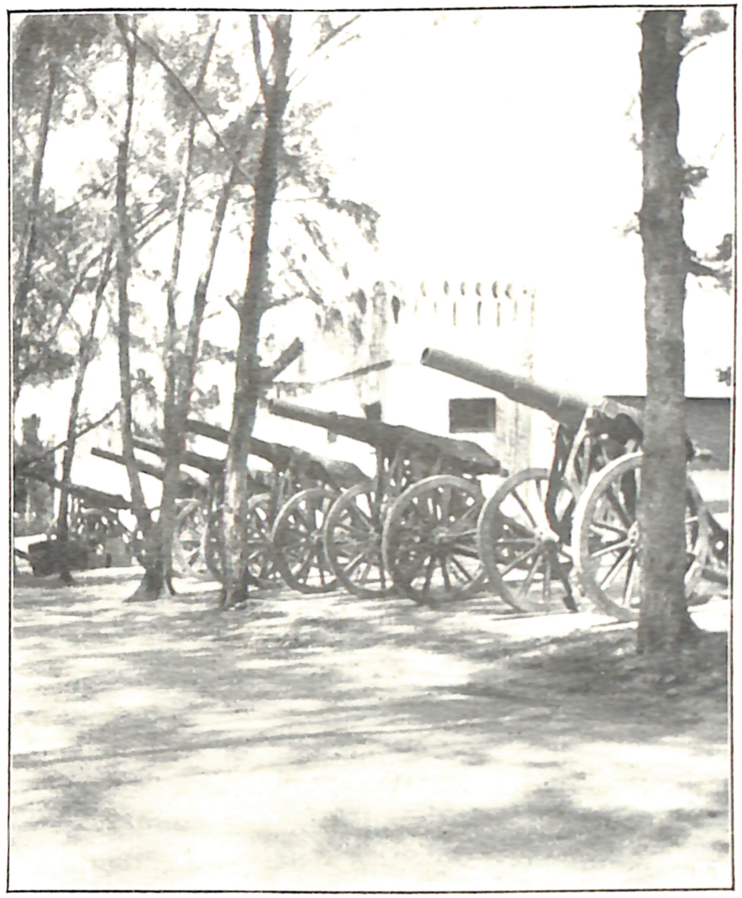
A bord du *Walmer Castle*, 27 octobre.

La barque du Gouverneur nous a menés à bord. Les vagues sont énormes. La mer est couverte de moutons blancs et ce matin une rafale de vent qui s'est engouffrée par ma fenêtre ouverte et a dispersé tous mes papiers, ne m'a rien fait présager de bon pour les débuts de notre traversée.

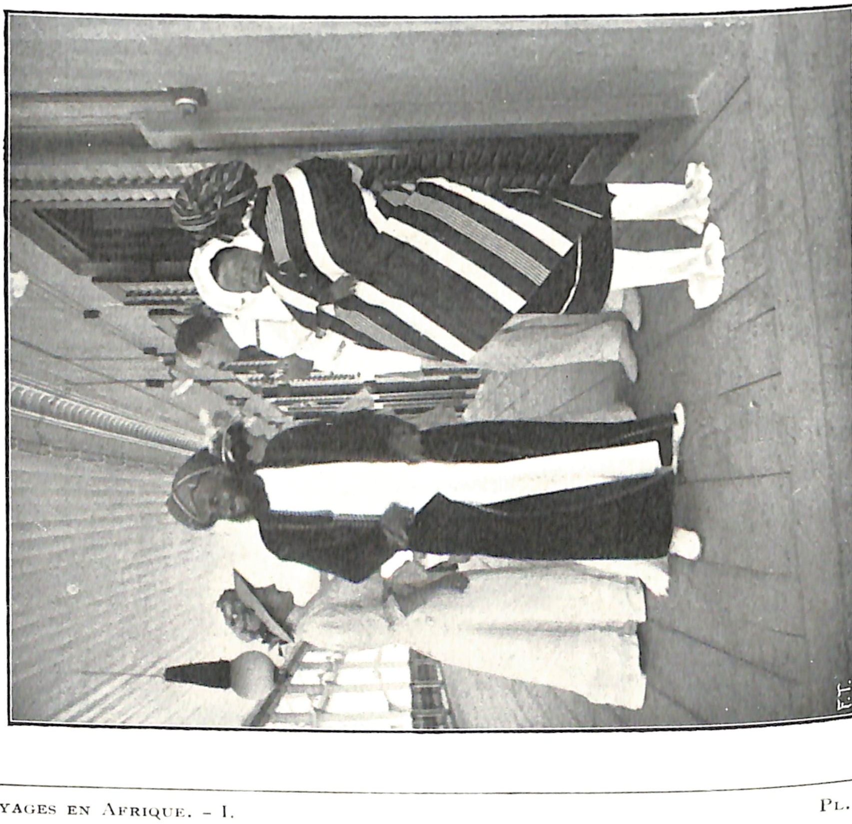
Vers 11 heures le *Walmer Castle* lève l'ancre. Madère ne tarde pas à disparaître. Elle valait une visite, mais quatre jours y ont bien suffi. Malgré les richesses de sa végétation, les beautés de la baie et de la montagne, l'île est empreinte d'une monotonie qui devient vite pesante.... et vraiment ses cailloux ronds sont une dure épreuve pour les piétons!



La fille aînée du Sultan de Zanzibar (p. 86).



Des canons dans toute la ville (p. 86).



L'oncle du Sultan et la nourrice de l'héritier (p. 86).



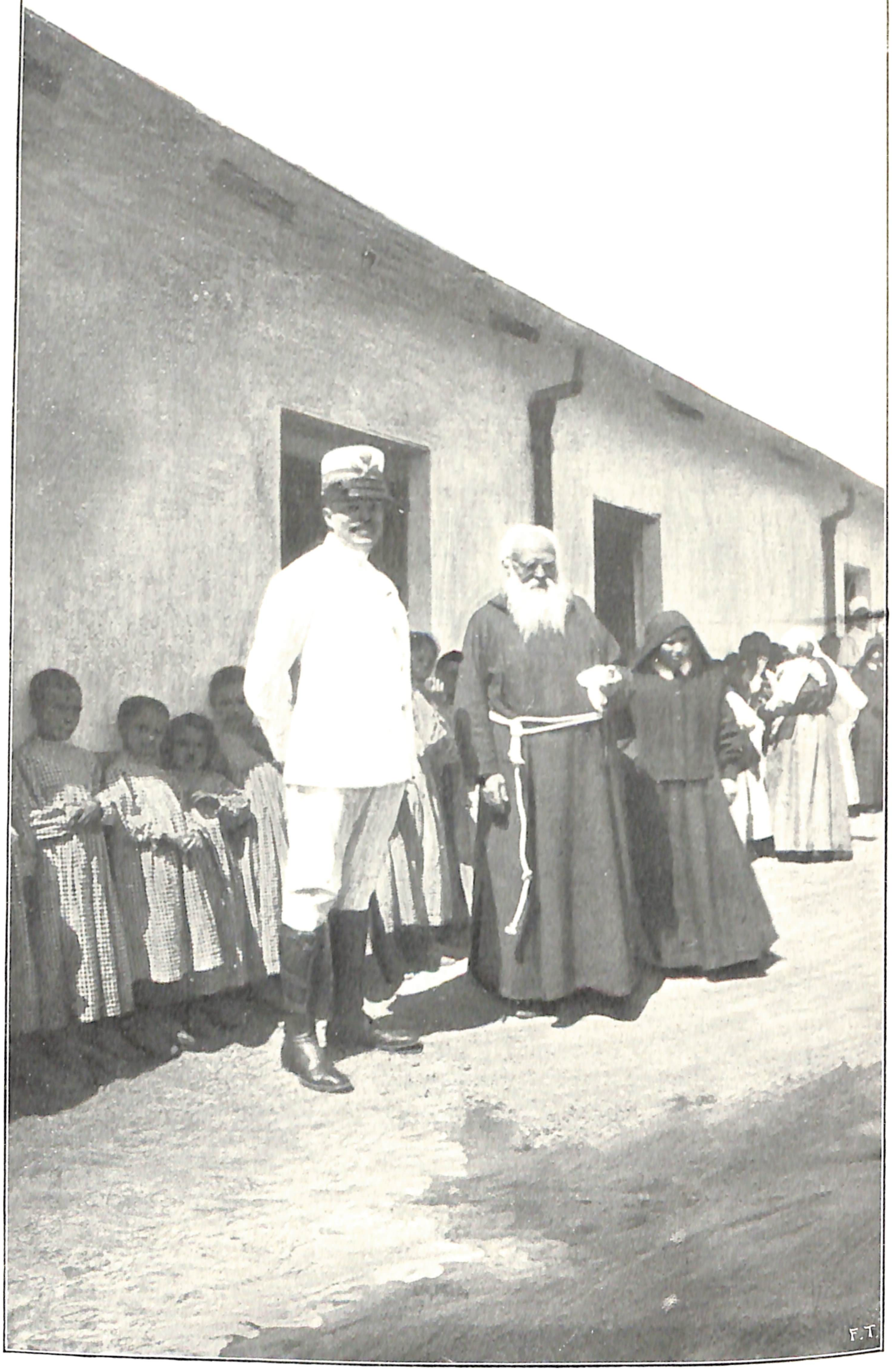
Le quartier indigène à Djibuti (p. 88).



Le marquis Salvago-Raggi et le colonel Salazar (p. 89).



Le palais du Gouvernement à l'Asmara (p. 90).



Le père Michele da Carbonara (p. 90).

A bord du *Walmer Castle*, 29 octobre.

Depuis deux jours nous naviguons entre ciel et eau. C'est le repos forcé. Impossible d'y échapper. L'air est bon et vivifiant, l'espace suffisant pour marcher et faire un bon *constitutional.*

A bord du *Walmer Castle*, 31 octobre.

Il fait très chaud. Cette température tropicale n'empêche pas les jeunes gens de jouer au *cricket* sur le pont de tribord.

Le capitaine Creaghe est aimable. Irlandais d'origine, il a de sa race les yeux bleus.

Les personnages importants du bord sont *Mrs.* et *Mr.* Steyn. Ce dernier, Président de l'ancien Etat Indépendant d'Orange, donne malgré sa forte carrure, une impression de fatigue et de souffrance. Il revient d'Angleterre où se discutait la question de donner aux états du *South Africa* des prérogatives analogues à celles dont jouissent les Indes, l'Australie, le Canada.

Ce soir sur la ligne d'horizon apparut un globe de flammes. Enorme et d'un rouge sang, la lune émergeait des flots sombres; elle montait, montait dans le ciel allongeant indéfiniment sur la mer son reflet argenté.... Emerveillés, nous contemplions ce spectacle lorsque de loin nous vîmes poindre une faible lueur, puis plusieurs qui se multipliaient à mesure qu'elles se rapprochaient de nous. Un transatlantique nous croise glissant silencieusement dans le sillon de la lune. Ce n'est qu'une vision d'un instant, les lumières disparaissent dans la nuit. Cette rencontre en pleine mer de deux vaisseaux emportant dans des voies diverses des inconnus, des vies dont sans doute beaucoup n'ont pas été sans agitations ni détresses, a toujours quelque chose de mystérieux et de troublant....

A bord du *Walmer Castle*, 7 novembre.

J'ai fait depuis plusieurs jours la connaissance du Président Steyn et de son admirable femme. Nous avons eu de longues conversations au cours desquelles ils m'ont raconté quelques épisodes de la dure guerre qu'ils ont soutenue; véritable épopée dont le caractère glorieux se rehausse encore de la simplicité de mœurs, de la naïveté de cœur de ces braves gens. Les femmes Boëres n'ont pas eu le rôle le moins héroïque. Souvent elles

s'employaient à de terribles entreprises d'espionnage. Cachées dans les montagnes, s'approchant des avant-postes anglais, pénétrant les lignes ennemies, elles déployaient un esprit fertile en ruses de guerre et faisaient preuve d'une extraordinaire endurance. Enfermées par milliers dans les camps où l'on manquait de tout, de pain, de viande, de bois, où l'on était réduit à brûler les couvertures pour faire du feu, la nécessité développait leurs industrieuses facultés. Elles fabriquaient des vêtements et même des bottines. Lorsqu'on abattait du bétail, elles tannaient les peaux et cousaient le cuir. Pendant que leurs maris faisaient le coup de feu, c'étaient les femmes qui labouraient, semaient et moissonnaient. Bientôt les malheureux furent encerclés dans un terrible blocus et plus rien ne leur parvint. En certains points la disette, rendue plus complète par la sécheresse, exerça d'effroyables ravages. Tandis que sept ou huit mille hommes tombèrent au feu, plus de vingt mille femmes et enfants périrent de maladie et de misère. Des maladies contagieuses se répandirent, semant la mort. La génération des enfants de quatre à sept ans fut fauchée!

Le dévouement de ces malheureux pour leurs chefs et surtout pour leur Président fut constant et empreint d'une naïveté touchante. Un jour Steyn passe devant une ferme, il n'a plus pour ainsi dire de vêtements, ce ne sont que des haillons. La fermière le reconnaît et l'appelle. « Président! » lui dit-elle « vous ne pouvez aller ainsi. Prenez ce vêtement que je gardais pour mon mari quand il reviendra.... » C'était un complet fabriqué avec de grosses couvertures de chevaux; on était au cœur de l'été, il faisait un soleil de plomb.

Un autre jour, le Président, échappé aux mains anglaises, errait encore, dans un piteux état de toilette. Une femme l'aborde et le contraint d'accepter tout ce qui restait comme vêtement dans l'armoire de la ferme: l'habit de noces de son mari. « Me voyez-vous » me racontait Steyn « me voyez-vous, à cheval, à la tête de mes troupes, en habit noir et en pantalon et souliers déchirés?... »

Plus d'une fois il dut son salut au dévouement et à la présence d'esprit de son *boy,* un pauvre Hottentot chez qui on n'aurait pu soupçonner tant de courage ni de sang-froid. Un matin, le camp fut cerné à l'improviste, alors que les Boërs se croyaient

en sureté. Le *boy* accourut le premier prévenir son maître. Celui-ci sort de sa tente, sans jaquette ni chapeau et n'a que le temps de sauter sur un cheval sans bride que lui a amené son fidèle serviteur. Il s'éloigne au galop, passe à trois pas d'un officier anglais qui tire sur lui et le manque. « Quel est cet homme qui vient d'échapper? » crie l'anglais au *boy*. — « Ce n'est qu'un vieux Boër! » répond celui-ci, et Steyn s'éloigne toujours.

Tout l'état-major est fait prisonnier. « Maintenant » demande-t-on au Hottentot « où est le Président Steyn? » — « Là, dans cette tente », dit-il. Le beau-frère du Président assiste à la scène. Il ignore que Steyn a pu s'échapper et pour un peu il tuerait ce malheureux qui révèle de sang-froid la demeure de son maître. Mais l'officier anglais s'avance vers la tente. Un homme en sort, grand et fort, portant sa barbe. « *At last we have got President Steyn!* [1] » dit l'Anglais, sûr de sa capture.... Ce n'était que le frère du Président qui faisait campagne avec lui. Cette fois, comme toutes les autres le véritable chef avait pu s'enfuir, gardant en sa liberté un gage d'espoir, une autorité, un gouvernement à sa malheureuse patrie!

Jamais, grâce à son courage, à sa connaissance du pays et au dévouement de ses gens, Steyn ne fut pris. Mais vers la fin de la guerre et une fois la paix conclue, une cruelle épreuve l'attendait. Subitement une étrange faiblesse le saisit et l'envahit peu à peu tout entier. Il ne put remuer aucune partie du corps. La sensibilité se maintenait pourtant intacte et le cerveau n'était pas atteint. Tous les médecins conclurent à un empoisonnement et l'on ne sut s'il avait été provoqué par une intervention hostile ou par l'absorption involontaire d'une substance nuisible. « Mes jambes, mes pieds, mes mains « me raconte Steyn » étaient impuissants. Mes paupières retombaient sur mes yeux sans que je puisse les relever. C'est en cet état que ma femme, dont la guerre m'avait séparé depuis plusieurs mois, m'a retrouvé après la paix. Mes mâchoires ne fonctionnaient même plus. Je serais mort de faim si elle ne m'avait mâché la nourriture qu'elle faisait ensuite descendre avec des gorgées de lait. C'est tout dans la vie d'avoir une bonne compagne! c'est au dévouement de la mienne que je dois d'être encore de ce monde ».

1) « Enfin! nous avons pris le Président Steyn! »

Il ajoutait qu'en Europe il avait rencontré partout beaucoup de sympathie. Une reconnaissance sincère se lisait dans ses yeux quand il disait: « On ne sait pas tout ce qu'il y a de bonté individuelle sur la terre, ni le bien qu'elle peut faire à qui souffre ».

Nous parlions du naturel des Boërs. « Ce sont » me dit *Mr.* Steyn « des gens solides, braves et honnêtes, soutenus par un profond sentiment religieux. Au sein de leurs pires revers ils gardaient leur gaîté. Notre peuple est doué d'un sens d'*humour* très developpé. »

Comme je m'étonne de ce dernier trait, objectant qu'ils n'ont pu le recueillir de leurs ancêtres Hollandais, il me répond qu'en effet les Hollandais ont la plaisanterie lourde, *clumsy*, comme leurs souliers carrés; mais chacun sait que les Boërs ont du sang français dans les veines. Beaucoup descendent d'émigrés venus dans l'Afrique australe après la révocation de l'Edit de Nantes et portent de vieux noms français.

Mrs. Steyn a montré pendant toute la guerre un courage digne de son mari et de son peuple. Elle accompagnait le Président dans la retraite. Les Anglais avançaient toujours. Un jour il fallut s'arrêter, le cercle était presque fermé par les envahisseurs. Le Président put, cette fois encore, échapper avec de Weytt à une prise qui paraissait certaine. Il traversa indemne les lignes ennemies. Quant à *Mrs.* Steyn, elle fut faite prisonnière.

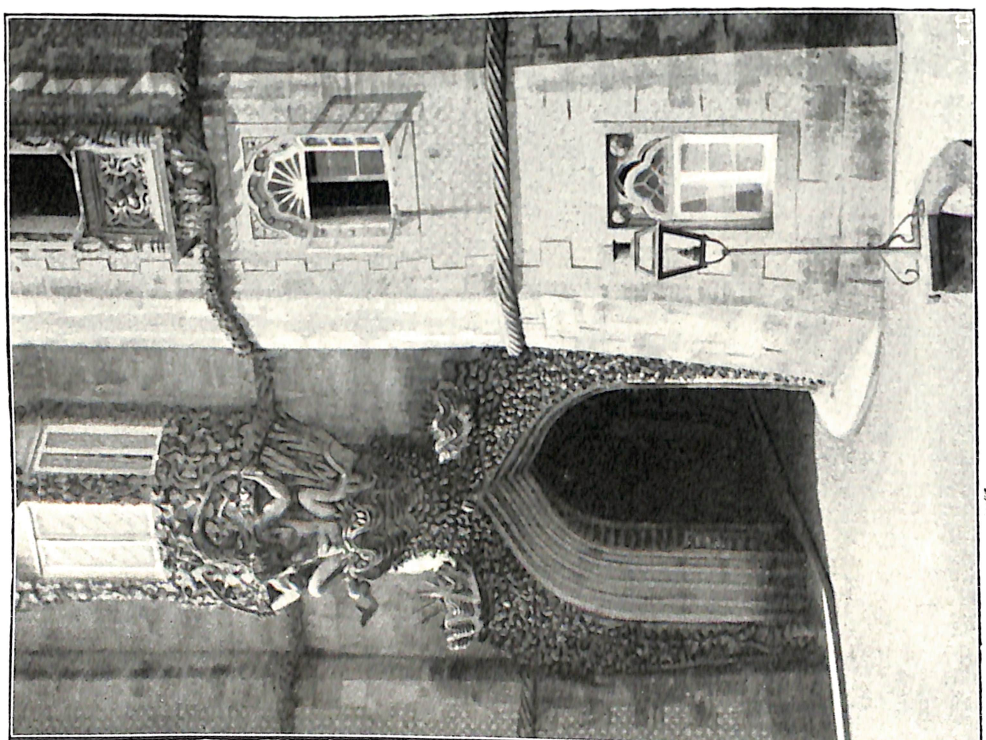
Les Anglais fondaient un grand espoir sur cette capture. Le général Hunter lui dit (je transcris mot à mot cette conversation, telle que *Mrs.* Steyn me l'a rapportée aujourd'hui):

« *Our men are beeing killed; your men are killed, people are dying! You know what in the end, the end wil be! You and your women must wish for peace. You must use your influence to get it.* » [1]

Elle lui répondit:

— *General, I can do nothing. I have no communication with my husband, but if I had, I would say war. We women did not wish for war, until it broke out; but now we will keep it up till the last.*

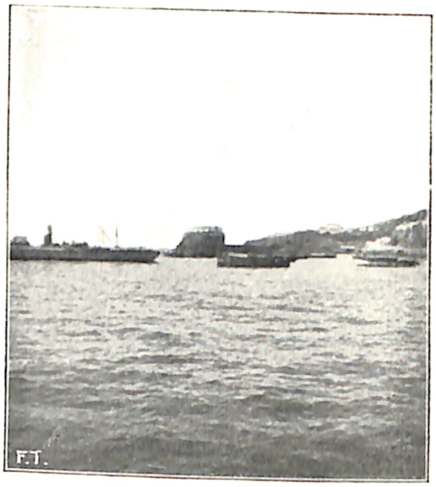
[1] « Nos hommes sont tués; les vôtres aussi; votre peuple est mourant. Vous savez ce que sera la fin! Vous et vos femmes, vous devez désirer la paix; vous devez user de votre influence pour l'obtenir. »



La porte du Chateau de Pena (p. 98).



Pena noyé dans la verdure (p. 99).



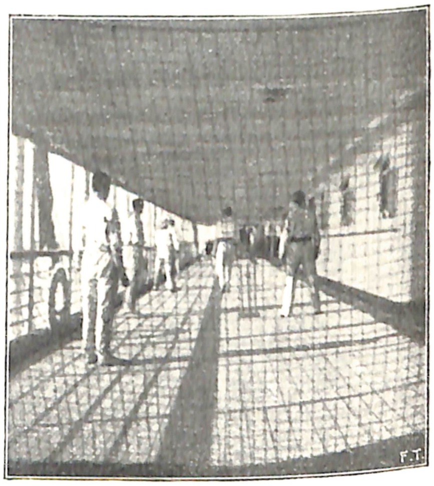
La baie de Funchal (p. 99).



Fiacre de Madère (p. 99).



Touffe de canne à sucre (p. 100).



Jeu de *cricket* à bord (p. 101).



Le capitaine Creaghe (p. 101).



Mr. e *Mrs.* Steyn (p. 101).

— *Then, Mrs. Steyn, can you tell me how long the war will last?*

— *General, I expect and hope till our last cartridge is shot!* [1])

Mrs. Steyn me raconte drôlement qu'avant qu'ils ne la quittassent elle demanda aux généraux anglais un laisser-passer pour qu'elle pût se retirer dans sa ferme et y attendre les évènements. On lui répondit qu'elle aurait une bonne escorte et elle remercia, très touchée de cette.... protection. C'était contre elle, contre sa fuite que se protégeaient les Anglais. Depuis lors jusqu'à la signature de la paix elle vécut avec un planton à ses trousses.

La guerre dure encore plusieurs mois. Les Boërs avaient commencé la campagne avec des *winchester*. Leurs munitions épuisées, ils la continuèrent avec le *malincker* qu'ils prenaient à l'ennemi. Au début, la limite d'âge pour la levée des troupes avait été 16 ans, mais, les Anglais faisant prisonniers même les enfants, on abaissa cette limite jusqu'à 14 ans. « Personne, me dit le Président, n'était plus brave que ces petits. Ils se battirent comme des héros. J'avais un colonel de 25 ans. Les trois quarts de mes soldats n'avaient que de 14 à 17 ans. Aujourd'hui ceux qui survivent sont fiers, lorsqu'ils me voient, de me rappeler toutes les souffrances que nous avons supportées ensemble pour la patrie. »

Mrs. Steyn resta vingt et un mois sans communications directes avec son mari. Une fois on lui annonça qu'il était à quelques heures d'elle, très malade. Elle ne voulut pas demander la faveur de le voir, de peur qu'on exigeât d'elle des renseignements en échange.

Elle eut le typhus et fut à la mort.

Puis vint la paix. Elle put enfin rejoindre son mari, ignorant son état. Ce fut un paralytique qu'elle retrouva, cloué sur son lit, condamné par les médecins à ne le quitter que pour la tombe qui, disaient-ils, serait une délivrance!

[1]) « Général, je ne puis rien. Je n'ai pas de communications avec mon mari, mais, en aurais-je, je lui dirais: la guerre! Nous, femmes, nous ne désirâmes pas la guerre avant qu'elle éclatât, mais désormais nous résisterons jusqu'à la fin.

— Alors, Madame Steyn, pouvez-vous me dire combien de temps durera la guerre?

— Général, j'attends et j'espère qu'elle dure, jusqu'à ce que soit tirée notre dernière cartouche! »

A bord du *Walmer Castle,* 7 novembre.

Ce matin je causais encore avec *Mrs.* Steyn. Ayant fait quelques remarques sur Kruger, elle m'arrêta, tenant à rétablir certains faits qui, dit-elle, étaient *missjuged* à l'étranger. Que Kruger ait commis quelques erreurs, peut-être; mais, s'il est parti, ce n'est que contraint et forcé par ses compatriotes. Vieux et malade, les yeux enflammés, il ne pouvait plus ni monter à cheval ni même s'exposer à l'air. Les Boërs désiraient qu'il s'éloignât du théâtre de la guerre. Ils craignaient qu'il ne tombât aux mains de l'ennemi, ce qui eût démoralisé l'armée et peut-être amené la brusque fin de la campagne. Le Président Steyn lui-même crut devoir traverser tout le territoire où se déroulait la guerre, au risque d'être pris maintes fois, pour aller dire au vieillard qu'il devait partir sans hésiter.

Toujours à propos de Kruger, *Mrs.* Steyn me raconte que, dans son jeune âge, il était grand chasseur. Un jour, poursuivant un éléphant, son fusil lui éclata dans la main, emportant un morceau de pouce. Kruger se l'amputa avec son canif. La gangrène se mit dans la plaie et on lui appliqua le remède bizarre usité, paraît-il, chez les Boërs pour toutes les blessures envenimées : on tue une chèvre, on en retire les viscères et on applique sur la plaie la fiente toute chaude!

Aujourd'hui encore *Mrs.* Steyn est revenue sur sa captivité. Retenue sans ressources ou presque à Blœmfontein elle y devait vivre comme elle pouvait, elle et ses cinq enfants. Son mari avait encore un peu d'or qu'il avait emporté dans une ceinture de cuir. Songeant que sa femme pouvait être sans ressources, il voulut lui faire parvenir cette ceinture et en chargea des hommes sûrs. Ceux-ci parvinrent à quelques milles de la ville. Ne pouvant songer à traverser les avant-postes anglais ils s'adressèrent à une vieille fermière qui accepta d'achever leur mission. Un soir *Mrs.* Steyn vit arriver chez elle une jeune femme en état de grossesse bien près du terme. La porte fermée derrière elle, cette femme lui remit l'argent, lui expliquant que sa mère l'avait choisie pour le porter parce que son état lui permettait de mieux dissimuler le paquet.

« — Mais, fit *Mrs.* Steyn, vous n'ignoriez pas que vous risquiez beaucoup?

« — Certes, je le savais, répondit la jeune femme, mais je risquerais bien plus pour servir mon Président! »

EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE AUSTRALE

A bord du *Walmer Castle*, 8 novembre.

Nous approchons de la terre. On s'en aperçoit aux nombreuses mouettes et aux foudebassants qui volent autour du navire. Pas très loin du bateau, des colonnes d'eau montant assez haut vers le ciel révèlent la présence de baleines qui restent cachées sous les vagues.

S'il faut en croire un hiéroglyphe déchiffré à Paris en 1908, le premier voyageur qui s'aventura dans les mers du Sud était de retour à Barbaste en 599 av. J. C.; l'inscription rend compte au roi Necho (610-595 av. J. C.) de ce voyage autour de la terre inconnue.

Hérodote parle aussi d'une expédition égyptienne partie vers l'an 600 dans la direction de la Phénicie et qui revint deux ans après au travers des colonnes d'Hercule. Au dire du même historien, sous Rhamsès II, une troisième expédition fut entreprise et descendit, pense-t-on, jusqu'au Sud de Madagascar. Voilà pour l'antiquité.

Avant la venue des Européens l'Afrique était-elle habitée? Sans aucun doute, mais il paraît certain que ces peuplades n'avaient aucune civilisation. On a bien découvert des armes remontant à une époque très ancienne, mais aucune ruine, aucun vestige n'indique un degré de vie supérieur à l'état sauvage où nous les voyons réduites encore aujourd'hui. Cependant, dans le territoire compris entre Limpopo et le Zambèse, on a retrouvé un grand nombre d'anciennes mines qui paraissent avoir été exploitées par les tribus de cette région.

A Great Zimbabwe, à Mombo, à Tati, sur les rivières Impakwe et Sabi, ailleurs encore, d'importantes ruines existent; on croit y reconnaître les restes des places fortifiées bâties par les étrangers venus pour extraire l'or et qui se seraient rattachées à la côte par cette chaîne de forts. Dans les ruines de *great Zimbabwe* on reconnaîtrait à l'ornementation et aux divers symboles de la divinité Astarté, un travail Phénicien.

Les premiers Européens qui explorèrent le Sud de l'Afrique, comme d'ailleurs presque toute la côte du continent noir, furent les Portugais. Jusqu'à leur arrivée, tous les ports depuis Sofala au Sud jusqu'à Zanzibar au Nord, étaient entre les mains des Arabes, venus des Indes ou de la Mer Rouge. Les premiers explorateurs Portugais furent des Missionnaires. Puis,

après 70 ans d'essais infructueux, une expédition composée de deux navires de 50 tonnes quitta Lisbonne, en 1486, sous le commandement de Bartolomée Diaz. Débarqué à Angra Pequena, il y érigea une croix de marbre, puis le vent le poussa bien au-delà du Cap et il planta une seconde croix à Algoa Bay. Mais son équipage s'étant révolté, il dut retourner en arrière et ce n'est qu'alors qu'il reconnut le Cap où il essuya une si terrible tempête qu'il le nomma *Cabo dos todos tormentos*. Le roi Jean II de Portugal changea ce nom en celui de *Cabo de boa esperança*.

Bartolomée Diaz rapportait le relevé des baies et des côtes qu'il avait reconnues. Sur son récit et avec ses indications fut projetée et exécutée l'expédition de Vasco de Gama. Celui-ci, parti en 1497 avec quatre bateaux de 125 tonnes, doubla le Cap, découvrit la côte de Natal et poursuivit sa route vers les Indes. En 1498, l'Amiral Rio d'Infante échoue dans son entreprise de colonisation. En 1499 Bartolomée Diaz, qui s'est rembarqué sur la flotte d'Alvarès Cabral, périt dans une tempête à la hauteur du Cap auquel il avait voulu donner un nom de si triste augure : six vaisseaux sur treize furent engloutis, les autres n'arrivèrent qu'à grand peine à Sofala. En 1501 Joas de Nova, en 1503 Antonio Saldanha, n'eurent pas un plus heureux sort. En 1509 Francisco d'Almeidas, « ce guerrier » comme l'appelle Camoëns « longtemps couronné par la victoire », premier vice-roi des Indes, s'arrêta à *Table Baie*. Il entra en rapport avec les Hottentots, fit avec eux des échanges, mais fut tué dans une querelle qui s'était élevée entre ces indigènes et les gens de son équipe. Ainsi se vérifie la prophétie du génie des Tempêtes dans la *Lusiade :*

« Si j'ai su lire au livre des destins, chaque année ramènera
« pour vous de nouveaux désastres ; la mort sera le moindre de
« vos maux.... »

Encore les auteurs que je cite ne parlent-ils pas de la triste aventure que relate le poëte :

« Un autre héros le suivra, chevalier généreux, amant pas-
« sionné (Manuel de Souza). Une jeune beauté l'accompagne
« (Léonar de Sa, son épouse).... Quelle affreuse destinée les
« conduit sur ces bords !

« Ils survivront au naufrage, mais pour exprimer d'inexpri-

« mables douleurs.... Leurs enfants, dévorés par la faim, expire-
« ront sous leurs yeux.... L'impitoyable solitude ensevelira les
« époux.... C'est là que, refugiés dans les bras l'un de l'autre, ils
« confondront leur désespoir et leurs derniers soupirs.... ».

Ce fut seulement en 1595 que Hutman, le premier Hollandais qui ait fait voile vers les mers du Sud, débarqua au Cap. Il entama un commerce d'échanges avec les indigènes. En 1601 Paulus van Carden le reprit et acquit une grande quantité de bétail contre des joujoux hollandais. Puis vint Joris van Spilberzen qui explora la côte Ouest jusqu'à *Ste Hélène baie*. Enfin en 1650, la compagnie Hollandaise décida de fonder une colonie au Cap. Elle mit Jean van Ricbeck à la tête de l'entreprise. Cet homme, d'un caractère irascible, mais d'une persévérance indomptable, avait servi comme médecin de marine dans la compagnie des Indes hollandaises. Ses connaissances variées, la grande expérience que lui avait donnée ses voyages dans les diverses parties du monde, son énergie puissante le rendaient des plus aptes à la mission dont il était chargé. Un édit fut publié invitant les colons à s'embarquer sur les vaisseaux de la Compagnie, leur promettant des secours et des terres, et c'est ainsi que fut fondée, en 1651, la première colonie européenne dans l'Afrique du Sud. La colonie du Cap débutait avec une centaine d'âmes.

Cape Town, 9 novembre.

Quatre heures trois quarts. Le jour ne s'est pas encore levé, mais à l'est l'horizon se teinte des premières lueurs de l'aurore. Au couchant le fin croissant d'argent de la lune est encore haut dans le ciel. Tout autour de nous s'élèvent des montagnes dont les silhouettes bleues se détachent sur le ciel sombre. Nous sommes entrés dans la Baie de la Table et nous devons attendre pour accoster que le jour ait complètement paru. La sirène mugit lamentablement.

7 heures. La baie est magnifique; des montagnes partout, au fond, à droite, à gauche, et la ville étalée aux pieds d'énormes falaises de dolomite, d'ardoise et de granit. Ces murs de pierres l'embrassent comme une admirable fortification.

Ici, comme à Londres, il y a des *hansom cabs*, mais les chevaux sont plus efflanqués et au lieu du monsieur au haut de

forme et à la boutonnière fleurie, c'est un métis à figure de brigand que nous avons pour cocher.

Il nous faut plus de 25 minutes pour traverser les *docks* très vastes et une partie de la ville. Nous nous arrêtons au musée. En attendant qu'il soit ouvert nous allons visiter le jardin botanique situé en face. Créé par le gouverneur Van der Stel, il compte 200 ans d'existence et contient plus de 8000 variétés d'arbres et de plantes, étrange mélange de chênes du Nord, de cocotiers, d'eucalyptus, de magnolias, d'aubépines, de palmiers, de seringas, etc.... Les fleurs aussi abondent, surtout les roses, éclatantes de vigueur et de beauté. On sent une terre riche, arrosée, pleine de principes féconds.

Nous passons deux heures au musée. Nous nous arrêtons d'abord devant des collections géologiques : minerai d'or, de fer, de cuivre, de plomb, cristaux de roche, quartz, talc, diamants bruts tels qu'on les tire des mines ou qu'on les ramasse à la surface de la terre.... Il y a aussi des météorites de fer tombées et recueillies dans la colonie. Un peu plus loin sont réunies des collections de fossiles de plusieurs époques, notamment des cornes de buffles de l'époque tertiaire. Une grosse pierre plate sur laquelle est gravée une inscription en Hollandais excite notre curiosité. Vers 1601 Joris van Spilberzen introduisit une coutume à laquelle se conformèrent tous les commandants des navires de la compagnie hollandaise des Indes Orientales. En passant devant *Roddes Island (Seal Island)* ils cachaient en un endroit secret, connu seulement des officiers de la compagnie, une pierre plate sur laquelle ils gravaient quelques mots, indiquant l'état du navire, de l'équipage et de la cargaison. Le premier navire qui revenait, retrouvait cette pierre et la rapportait à la Compagnie Hollandaise. Ainsi s'établissait une poste sommaire. C'est l'une de ces pierres que nous avons sous les yeux.

La section zoologique est aussi bien composée. Les oiseaux sont exposés dans leurs nids sur les branches, dans les arbres où ils ont coutume de vivre. La collection des oiseaux de mer est remarquable. En petit, par la belle ordonnance de ses expositions, ce musée m'a rappelé celui du South Kensington.

Après nous être réchauffés un peu au *Mount-Nelson Hôtel,* car il fait très froid, nous prenons un tramway électrique qui nous conduit à *Green Point,* au Champ de Mars, au pied du

Lion's Rump, pour assister à la revue que va passer le Gouverneur en l'honneur de l'anniversaire de la naissance du roi Edouard. Cela produit un effet assez bizarre de voir un cavalier en redingote et chapeau haut de forme galopant sur le front des troupes, entouré de brillants uniformes. On attend le canon de midi pour tirer les salves et acclamer le Roi, puis le défilé commence. Les troupes ne sont composées que de volontaires. Elles me paraissent se présenter très bien. Magnifiques l'artillerie à pied et l'artillerie montée; les pièces sont attelées de mulets et conduites par des noirs ou des métis à chapeaux relevés de côté. La cavalerie composée de métis et de boërs est aussi d'une belle tenue.

Une auto nous emmène hors de la ville. Nous suivons une route bordée pendant assez longtemps de charmantes petites maisons à un étage, généralement construites en forme de *bungalows.* Puis ces maisons s'espacent, deviennent rares, disparaissent complètement.

Nous voici tout à coup en pleine sauvagerie. A gauche, des montagnes abruptes, à droite, au-dessous de nous, l'Océan bleu vert, limpide.

Un auteur a pu dire de ce site: « Par la pittoresque beauté de son panorama *Camps Bays* n'a à craindre aucune rivale ». Limitée au couchant par l'azur de l'Atlantique, les Douze Apôtres tels des gardiens postés vers l'Orient, y dressent dans le ciel leur front majestueux.

Battues par la fureur des éléments, ces silencieuses sentinelles, effritées par les siècles, offrent l'arrière-plan le plus adapté à ce tableau.

La route dessine de nombreux lacets aux pieds des montagnes. A chaque tournant c'est un aspect nouveau. Nous arrivons à une baie. A gauche se dresse isolé sur un mamelon déjà élevé, une énorme masse de rochers, *the Lion's Head,* dominant un chaos de roches de toutes formes, jetées les unes sur les autres et polies comme de gros galets. Au fond, une lisière de sable blanc très fin, puis la mer si belle et si pure formant à ce tableau sauvage un cadre d'une idéale beauté.

La flore de cette région est très abondante et d'une grande variété: aromes, cochenilles, anémones, bruyères, glaïeuls de toutes teintes, immortelles, euphorbes, mésambrientèmes, géra-

niums, ixias, amaryllis, nymphéas bleues et tant d'autres, il y a des fleurs partout, et une infinie variété d'orchidées. Un voyageur a écrit qu'en un seul point du globe, aux environs de Hong-Kong, on trouve une flore supérieure à celle du Cap.

Nous passons un col et la nature change encore. Nous longeons des dunes d'un sable très fin, couvertes de végétation. Ici et là, aux points dénudés par le vent et la mer, le sable apparaît si blanc qu'on dirait de loin la surface éclatante d'un glacier reluisant au soleil.

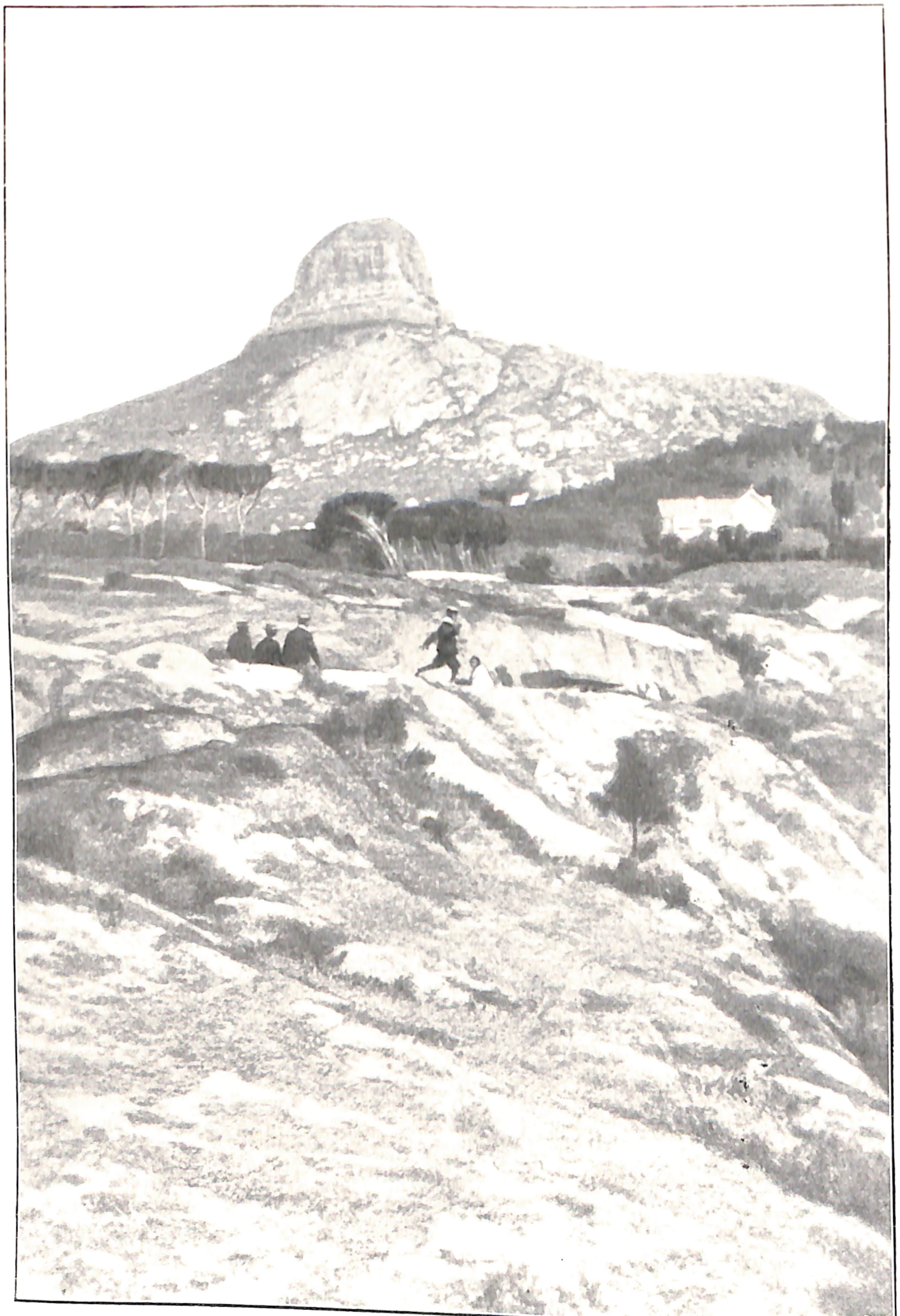
Maintenant nous tournons le dos à la mer et nous traversons une région plus boisée mais toujours sauvage. Ici des chênes, des tamaris, des eucalyptus, des saules, là des bois de pins très touffus, formant un dôme de verdure obscure; plus loin, faisant un curieux contraste avec cette tache sombre, des vagues d'argent, que font les feuilles du *Silver tree (Leucadendron argenteum)* agitées par le vent, elles ressemblent aux feuilles légères des peupliers, mais plus longues, effilées comme des fers de lances.

A mesure que l'on approche de la ville, des prairies et des barrières blanches apparaissent ici et là dans la forêt, ce qui lui donne un aspect de parc.

Après cette journée bien remplie il nous faut rentrer à bord. Pourtant nous aurions tant de choses à visiter encore: le *South African collège,* — l'observatoire peu distant de la ville établi en 1715 par l'Abbé de la Caille, — la *Groote Schunr* bâtie et décorée d'après les instructions de Cecil J. Rhodes, entouré d'un magnifique parc, — le vieux château, le plus ancien monument européen dans l'Afrique austral, dont l'emplacement fut choisi par Jehan van Ricbeeck en 1652, la première pierre posée par le gouverneur Zacharias Wagenaar en 1666, et qui fut édifié sous la direction de Pieter Dombaer pour le compte de la Compagnie Hollandaise par 300 soldats, des galériens et des esclaves.... Il nous aurait fallu consacrer plusieurs jours à cette ville dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer: la richesse et la poésie de la nature qui l'entoure ou les traces qu'y ont laissées la hardiesse et la puissance humaines. Mais le *Walmer Castle* repart demain!

A bord du *Walmer Castle*, 10 novembre.

Du pont de babord je vois défiler *Green Point, Duyker Point, Slang Point,* et enfin *Cape Point,* avec à ses pieds le



La « tête du lion » dominant un chaos de rochers (p. 111).



Un cadre d'une idéale beauté (p. 111).



L'embouchure de la Rivière Buffalo (p. 114).

Cap de Bonne Espérance. L'avouerai-je? ce n'est pas sans une certaine émotion que je me vois parvenue à cette pointe extrême et que je double ce promontoire, terreur de tant de marins. Sa silhouette est tragique. Il fait froid, une forte brise s'est élevée, la mer déjà grosse devient mauvaise.

Port-Elisabeth, 11 novembre.

Port-Elisabeth, — qui s'appella d'abord Fort Frédéric, fut débaptisé en 1820 par sir Rufane Donkin qui lui donna le nom de sa femme morte, — est le véritable débouché des colonies d'Orange River, du Transvaal et de la Rodhesia. Aussi l'a-t-on surnommé le Liverpool du Cap.

Nous débarquons non sans difficulté. La mer est encore tourmentée. Le *Walmer Castle* a jeté l'ancre au large. Pour descendre dans le bateau qui doit nous emmener à terre il faut profiter du court moment où la vague le porte à hauteur de l'échelle et.... sauter; il faut faire de même en abordant au quai, en s'aidant cette fois de deux cordes.

Nous passons la matinée à parcourir la ville, à visiter le musée, l'énorme marché couvert, la poste, les boutiques.

Jusqu'à une grande distance de la ville les routes en asphalte continuent ainsi que les tramways électriques. Un petit train traverse toute la presqu'île. La végétation est beaucoup moins abondante qu'au Cap; des bois assez bas ne forment qu'une étroite bordure le long des routes; ici et là quelques légères ondulations.

A un croisement de routes, un monument nous arrête. Sur un socle plus large que haut et surmontant un abreuvoir, un soldat, un genou en terre, donne à boire à son cheval équipé. C'est le monument élevé à la mémoire des chevaux tués pendant la guerre Anglo-Boëre. L'ensemble est plein de vie, l'exécution est sobre, l'idée est touchante.

East-London, 13 novembre.

Cette fois nous devons avoir recours à la grue et au grand panier pour descendre du *Walmer Castle* dans la chaloupe. C'est d'ailleurs une voie beaucoup plus rapide et plus sûre que celle de l'échelle.

Nous débarquons dans l'estuaire de la Rivière Buffalo. La mer est constamment agitée. Aujourd'hui même où elle est relativement calme, nous montons et descendons sur des montagnes d'eau. Les deux jetées construites ne suffisent pas, paraît-il, à rendre praticable par les temps de tempêtes, l'entrée de cette rivière large, profonde, et navigable en bateau à vapeur pendant plusieurs milles à l'intérieur.

La ville est bâtie sur un plateau élevé. Les pentes qui y mènent, bien que recouvertes d'une faible épaisseur de terre, portent d'épais taillis d'euphorbes arborescentes et d'arbres à feuilles caduques. La ville est bordée d'un côté par la mer, de l'autre par une vaste plaine. Ici encore rien n'indique qu'on soit si loin de l'Europe. De grandes maisons, des hôtels, une longue rue se poursuivant toute droite entre deux rangées de magasins, des trams électriques, le téléphone, le télégraphe, un golf, des tennis, un *skating-ring,* un champ de courses, bref tout ce que nous trouverions dans la vieille Angleterre.

Au centre de la ville s'élève un monument aux vaillants morts pendant la guerre. Sur un piédestal un cavalier, la carabine sur ses genoux, la main gauche élevée à la hauteur des yeux, inspecte l'horizon.

Une demi-heure de voiture à travers la plaine nous mène au *Horse shoe.* Ce nom désigne un petit cours d'eau décrivant un cercle ouvert au pied de collines abruptes et assez boisées. Le fond de cet hémicycle est rempli par un rehaussement de terrain aride dont les bords descendent en pentes douces vers l'eau. Il fait chaud. L'absolue tranquillité qui nous entoure n'est troublée que par des cris rauques d'oiseaux qui nous parlent de la brousse. Pour la première fois depuis notre départ nous nous sentons en Afrique.

Nous nous rapprochons du Natal et des territoires Boërs.

La côte du Natal doit son nom à ce que Vasco de Gama la découvrit le jour de Noël 1497. Aucun autre Européen n'y revint avant le Portugais Perestrello qui y débarqua en 1576 et pénétra dans les terres où les indigènes lui firent bon accueil. Ce ne fut qu'en 1824 que des colons Anglais s'établirent définitivement au Natal. Peu de temps avant leur venue, Chaka, grand roi Zoulou, avait dévasté le pays, tuant et saccageant tout sur son passage. Beaucoup de ses soldats désertèrent et vinrent se

grouper autour des colons. Cela n'empêcha pas Chaka de regarder ceux-ci d'un bon œil et de leur accorder un territoire long de 25 milles sur la côte et pénétrant de 15 milles à l'intérieur.

A cette époque la Colonie du Cap était devenue Anglaise. De graves discussions surgirent entre les *Deutch* ou *Boers,* anciens colons, et les Anglais. Elle aboutirent à l'émigration des Boërs qui, en 1836-1837, remontèrent vers le Nord de l'Orange au nombre de 6000, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et tout leur avoir. Quelques-uns, après avoir eu maille à partir avec les Matabélés et les avoir battus, se dirigèrent vers le Natal. Leurs chefs allèrent rendre visite à Dingaan, frère et successeur de Chaka et lui demandèrent des terres. Celui-ci leur en promit, à condition qu'ils iraient d'abord reprendre du bétail qui lui avait été volé. Lorsque, s'étant acquittés de cette mission, les Boërs allèrent réclamer à Dingaan les terres promises, ils furent traîtreusement massacrés. Les survivants demandèrent aide et vengeance à leurs frères du Cap. Quatre cents hommes leur furent envoyés sous le commandement de Andries Pretorins. C'était en 1838. Une bataille s'engagea. Les Zoulous eurent 300 hommes tués, les Boërs seulement trois blessés.

Mais le gouvernement anglais ne voulait pas reconnaître l'indépendance du Natal. Il lui fallut deux ans pour soumettre les Boërs. En 1843 le Natal fut proclamé colonie anglaise et le Major Smith nommé gouverneur. L'autorité de ce dernier ne resta guère que nominale sur les Boërs qui gardaient une certaine indépendance de fait.

En 1879 une révolte de Zoulous éclata. Au nombre de 4000 ils attaquèrent la garnison de Borker's Drift et ce ne fut que grâce à l'héroïque défense des lieutenants Chard et Bromhead à la tête d'une poignée d'hommes, que la colonie fut sauvée d'une invasion. Ce fut le dernier sursaut de révolte du moins jusqu'en 1905 et 1906 où quelques insurrections partielles éclatèrent.

La conquête complète du Zoulouland étant accomplie, l'Angleterre proclama l'annexion du Transvaal. Ce fut alors la grande guerre Boëre. Le vaillant petit peuple, fort de sa vieille origine et des exemples de vaillance que lui avaient laissés ses ancêtres les premiers *settlers* hollandais et français, admirablement pré-

paré à la lutte par sa vie journalière, combattit pour l'indépendance, tint tête à l'Angleterre pendant près de trois ans, de 1899 à 1902, et mit en deuil toute la grande nation.

Durban, 14 novembre.

Le ciel est bas, le temps gris et humide. Une petite pluie fine, chassée par le vent, nous cingle le visage. Nous sommes près de la côte qui apparaît verte et boisée. Vers 13 heures nous pénétrons dans un goulot large et profond, entre deux jetées bientôt remplacées à gauche par le sable et la terre, à droite par des quais le long desquels s'alignent des *doks* interminables. Tout le long de ce chenal, nous naviguons dans une marée gélatineuse de poulpes qui descendent vers le large.

Débarqués, nous nous installons au Marine hôtel d'oû nous ne bougeons de la journée; il fait un temps vraiment trop peu engageant.

15 novembre.

Durban me paraîtrait plus agréable à habiter que Cape Town, sans doute parce qu'il n'y a pas ici la sensation d'étouffement que produisent dans la ville du Cap les hautes falaises qui l'entourent. Durban s'allonge au contraire librement le long de la baie, et de l'autre côté sur une colline peu élevée, des villas détachées s'étagent à demi-cachées dans un rideau de verdure.

La ville a été construite avec des idées grandioses, trop grandioses même! Lorsque, des autres points de la colonie, les commerçants et les riches colons craignant la guerre et l'invasion accoururent à Natal, y apportant leur argent et leurs entreprises, on se mit à bâtir sans compter, sans prévoir un avenir qui pouvait changer. La paix conclue, chacun rentra chez soi, Durban resta avec ses maisons vides. Il y eut de grandes pertes et le marché resta morne durant plusieurs années. Ce n'est que depuis peu que les affaires ont repris.

La ville contient d'énormes bâtiments. Le Town Hall trouverait honorablement sa place à Londres et à Paris; le palais de la poste est vaste, bien construit; une grande rue traverse toute la ville, du Nord au Sud, bordée de boutiques.

Nous retrouvons ici les *rickshaw*. Ces petites voitures sont trainées par des noirs d'une coquetterie raffinée. Vêtus de tu-



Leucadendron argenteum (p. 112).



Baie de Port-Elisabeth (p. 113).



À la memoire des chevaux tués pendant la guerre (p. 113).



Débarquement difficile à East London (p. 113).



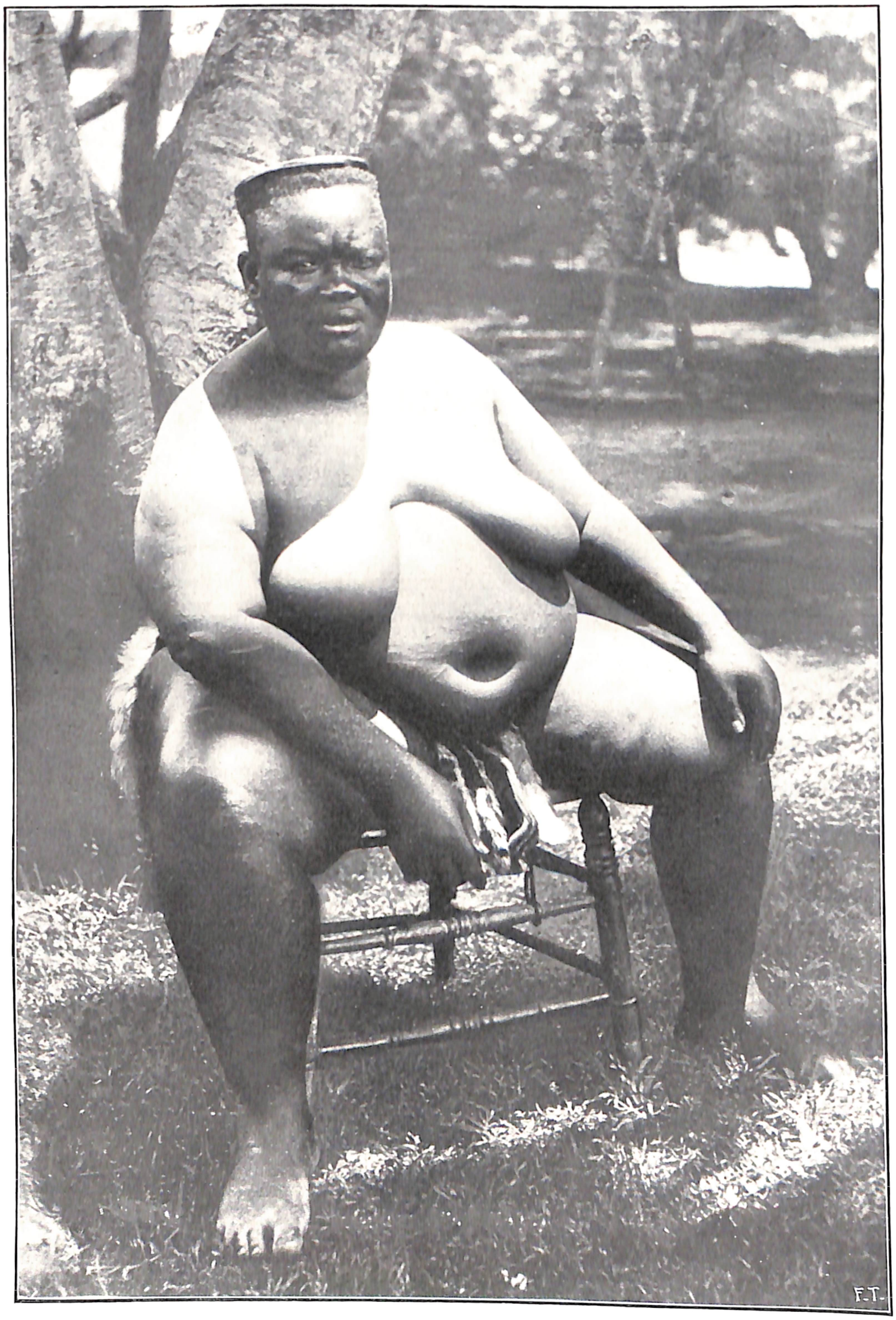
Euphorbes arborescentes (p. 114).



Monument aux vaillants morts pendant la guerre (p. 114).



Traineur de *rickshaw* (p. 116).



Cetewayo, roi des Zoulous (p. 117).



Nous parcourons la ville en *trolleys* (p. 126).

niques courtes, les pieds et les jambes nus, ils se sont peint des chaussettes blanches à jour qui ressortent drôlement sur leur peau noire, et portent comme coiffures un assemblage étonnant de cornes, de plumes et de morceaux de serviettes! Ils vous invitent à prendre place dans leurs voitures avec des airs et des mouvements de pigeons qui roucoulent.

A l'une des extrémités de la rue principale se trouve l'*Albert Park,* belle promenade où l'on remarque surtout deux ficus banyan à racines aériennes.

La saison de la pêche à la baleine est close. On prend, paraît-il, une moyenne de deux baleines par jour. On les bombarde avec un petit canon chargé de cartouches de dynamite. Après une demi-heure que la bête est morte, elle revient à la surface de l'eau. On lui jette un harpon et on la traîne à la remorque jusqu'au *Bluff*, de l'autre côté de la baie, en face de Durban, où se trouve une grande usine. La baleine est dépecée. De la graisse qui se trouve en énorme épaisseur entre la peau et la chair, on fait de l'huile. Les os sont retirés et bouillis. Ils sont employés non pas seulement dans la fabrication des corsets où il entre tout autre chose que de véritables baleines, mais surtout comme isolateurs dans les pièces de transmission d'électricité. Quant à la quantité de chair que comporte une baleine, elle est détaillée, bouillie, réduite en poudre et employée comme engrais chimique.

20 novembre.

Depuis que nous sommes à Durban, le vent n'a cessé de faire rage. C'est une véritable fatigue que de lutter contre lui aux tournants des rues. Entrer ou sortir de l'hôtel est toute une opération: les deux battants de la porte du *hall* sont soigneusement fermés par deux verrous en haut et en bas; un nègre vous ouvre, vous sortez ou vous rentrez précipitamment, jamais assez vite pourtant pour que le vent ne s'engouffre, ne soulève les gros tapis persans et ne fasse danser les chaises d'osier.

J'ai découvert dans une boutique la photographie du défunt roi des Zoulous, Cetewayo, qui donna de graves difficultés à l'Angleterre. C'est quelque chose d'épouvantable; je n'aurais jamais cru un homme gros à ce point!... Ce fut lui qui mena la guerre dans laquelle périt le Prince Impérial. Son fils et suc-

cesseur, qui fit un voyage en Angleterre, en a rapporté des goûts plus civilisés, il s'habille et vit à l'européenne. Mais il est, lui aussi, d'une grosseur respectable. Cette dynastie est d'ailleurs une race de gros. Le père de Cetewayo, le roi Umpanda, frère cadet du fameux Chaka, dut abdiquer en raison de sa corpulence extrême qui le rendait incapable d'exercer l'autorité sur un peuple aussi turbulent que guerrier.

16 novembre.

Dans le peuple Zoulou, le Roi a un pouvoir absolu sur ses sujets. Il leur transmet ses ordres par les chefs de districts, *head-men,* responsables de la conduite des hommes soumis à leur juridiction.

En général la première femme du roi, l'*inkosi kasi,* est la « chef-femme », la reine. Son fils aîné devient l'héritier des biens et du pouvoir de son père, à moins que celui-ci n'en ait ordonné autrement de son vivant. Dans ce dernier cas, celui-ci rassemble en un conseil, *ibandhla,* tous les chefs dépendants de lui pour leur notifier sa décision et leur faire reconnaître son héritier.

Tout chef de famille doit payer au gouvernement le *hut tax,* pour lui et ceux qui dépendent de lui. Les célibataires doivent verser au *headman* l'argent qu'ils gagnent.

Les femmes mariées sont reconnaissables à la façon dont elles se coiffent: elles se laissent pousser les cheveux sur l'occiput et les tressent en un chignon pointu qui tient tout droit.

Les billets qu'échangent les amoureux consistent en de petits carrés plus ou moins allongés, faits de perles enfilées, à dessins de couleurs variées que le destinataire porte ensuite sans fausse honte autour du cou.

C'est le *headman* qui paie la dot nécessaire à l'achat de la première femme de tout garçon dépendant de lui. Pour la seconde ou ses suivantes la dot est acquittée ou non par le chef de famille selon sa volonté.

Jamais un homme n'ira faire sa cour à une jeune fille dans son *kraal.* Il la suit lorsqu'elle va aux champs, à l'abreuvoir ou ramasser le bois (ce sont les femmes qui font tous ces travaux). Si, lorsqu'il lui parle, il voit s'approcher un parent mâle de la jeune fille, il la quitte aussitôt. Quand la jeune fille lui a donné son consentement, le prétendant va faire au père sa première

demande. Il est accompagné d'une de ses parentes pour bien montrer que la fiancée sera bien accueillie par l'élément féminin du *kraal* où elle doit entrer. C'est ensuite le père ou le tuteur du fiancé qui vient faire la demande officielle. On discute le chiffre de la dot, laquelle doit être payée au père de la femme. Lorsque tout est conclu, la fiancée va passer une quinzaine de jours au *kraal* du fiancé. Puis celui-ci la ramène chez elle et laisse en présent quelques bestiaux, avance sur la dot.

L'époque fixée pour le mariage étant arrivée, il y a, avant le départ de la fiancée, grand bal d'adieux chez son père. Le cortège se transporte ensuite au *kraal* du futur. Là, nouvelles fêtes, grands festins pour lesquels on tue une quantité de bétail qui varie avec la fortune de la famille et où l'on boit de la bière. Pendant les danses, la fiancée tient un grand couteau et ses amies menacent le fiancé de le châtier s'il maltraite sa femme.

Les fêtes terminées, les invités amènent le bétail promis ; il y a toujours une bête donnée en sus à la mère de la fiancée.

Lorsque le fiancé ne peut acquitter la dot en bétail, il doit donner au père de sa femme sa première ou ses deux premières filles.

Une veuve doit épouser son beau-frère et dans ce cas aucune dot n'est exigée. Si la veuve refuse, elle passe devant le conseil des chefs. Si elle épouse un autre homme, celui-ci devra payer une dot pour l'obtenir.

Les mœurs de ce peuple ont gardé une pureté primitive. Si une fille devient enceinte, son séducteur est recherché et mis à mort; la malheureuse a généralement le même sort. Aussi les femmes qui viennent en ville pour travailler ne retournent-elles presque jamais à leur *kraal!* En but à des séductions et à des vices qu'elles ignoraient, elles tombent, vivent dans la honte et meurent dans la misère.

Le divorce n'existe pour ainsi dire pas. Une femme répudiée serait déshonorée.

Dans ce pays comme dans toute l'Afrique, les femmes portent leurs enfants sur le dos, fixés au moyen d'un pagne ou d'un morceau d'étoffe quelconque.

Nul n'a le droit de faire paître son troupeau ailleurs que là où le chef du *kraal* l'a permis et ne peut cultiver un autre lopin de terre que celui qui lui a été assigné. Si ces lois sont enfrein-

tes, le chef responsable réunit l'*ibandha* au conseil des chefs voisins; le plus souvent, le coupable est condamné au bannissement.

Un individu a-t-il du bétail malade ou est-il lui-même atteint d'une maladie contagieuse, son chef doit le chasser du *kraal.* Une infraction à cette règle est-elle portée à la connaissance du roi, c'est la ruine et la malédiction. L'armée royale envahit le *kraal,* tous les hommes sont tués, le bétail, emmené, les femmes, quand elles ne sont pas prises par le roi, sont partagées entre sa suite.

17 novembre.

Assez près de Durban sont établies des raffineries importantes et des brasseries. Comme le houblon n'a pas encore été acclimaté dans la colonie, on doit le faire venir sec d'Europe et l'on fabrique la bière ici.

Les colonies du *South-Africa* subissent en ce moment une crise politique. On remanie l'administration, on cherche à donner à ces peuples des gouvernements autonomes. De plus il y a une « question indienne ». Devant l'immigration blanche, les indigènes se sont retirés dans les terres. L'expulsion du chinois a amené pénurie de main d'œuvre. Les indigènes ne viennent à la ville que pour gagner de quoi acheter le bétail qui représentera la dot d'une femme ou de quoi payer l'impôt. Ce gain conquis, ils retournent à leur *kraal.* Les Indiens au contraire inondent les villes. Ils font des contrats de cinq ans. Ils se placent comme domestiques. Tout le petit commerce est entre leurs mains. On en voit partout, à tel point qu'on commence à les redouter et à n'en plus vouloir. Mais, s'ils partent, qui les remplacera?... *This is the question!*

Chapitre Deuxième.

LOURENÇO-MARQUÈS. – BEIRA. – LES MINES DU MOZAMBIQUE.

A bord du *Guelph*. - Union-Castle-Line,
22 novembre.

Enfin le soleil luit! mais c'est pour notre départ. Depuis hier le *Guelph* est ancré dans le port. Le bateau est encombré d'hommes de troupe et d'officiers anglais qui se rendent à l'île Maurice.

Un fort coup de rouli qui jette tout à terre dans ma cabine nous annonce que nous avons dépassé la jetée. Je remonte sur le pont.

23 novembre.

Dix-sept heures. Nous dépassons un phare, le *Guelph* ralentit sa marche, un pilote monte à bord. C'est un indice qui nous fait espérer arriver à Lourenço-Marquès avant la nuit.... Illusion! Pendant le dîner le bateau stoppe et on jette l'ancre. Au moins cela nous assure-t-il une nuit tranquille.... Illusion encore! Le bateau n'attendait que la marée montante pour dépasser les bancs de sable qui barrent l'entrée de la Baie Delagoa. Il accoste bientôt le quai, trop tard dans la nuit pour que nous songions à débarquer. Mais les marchandises n'attendent pas. On commence immédiatement le déchargement; les grues sifflent et grincent, les charges font un bruit sec en tombant sur le quai, et à ces bruits communs se mêle le chant sauvage et doux des tra-

vailleurs nègres. Ce sont les mêmes cantilènes, les même rythmes, les mêmes versets d'un soliste alternant avec un chœur, le même accent naïf, enfantin mais toujours étrange qui s'entendent depuis le haut Nil jusque dans l'Afrique Centrale et tout le long de la côte. Quand on a été bercé de cette musique, on ne l'oublie jamais. La nuit, lorsque avec l'insomnie revient la nostalgie de la brousse, c'est toujours ce chant, qu'on croit entendre, mêlé aux cris rauques des oiseaux de l'équateur et au bruit du vent frôlant la tente. Ces chansons de travailleurs noirs me font revivre mes premières nuits au Congo alors que ces sensations toutes nouvelles s'imprimaient en moi avec une force telle que rien ne les effacera de ma mémoire. Impressions vives, souvenirs attachants auxquels je reviens et que j'ai hâte de retrouver en réalité.

Lourenço-Marquès, 24 novembre.

Le rappel que j'entendais hier soir vers la vraie Afrique a été de brève durée. Nous sommes en un pays de civilisation très avancée. A peine nous trouvons-nous sur le quai, qu'on nous offre à louer une auto. Nous préférons les *rickshws*. Dans la course les noirs qui nous traînent exhalent une âcre et terrible odeur.... Il faut dire du reste que nos personnes doivent leur faire une impression plus désagréable encore puisqu'eux, ils trouvent que nous sentons le cadavre!

Le tour de la ville basse est vite accompli. Ici, comme dans les villes d'où nous venons, il y a de grandes rues larges, des boutiques, des tramways électriques, de grands bâtiments, mais on a l'impression d'une prospérité moindre qu'à Cape Town, à Port-Elisabeth et à Durban. L'élégance des petites villes des colonies anglaises du Cap ne se retrouve pas non plus à Lourenço-Marquès. Quant aux Indiens ils sont là comme partout, accaparant tout le commerce au détriment de l'Européen. L'Indien se fixe là où le Blanc a toutes les peines du monde à pénétrer. Ses besoins sont moindres, il se contente d'un gain plus faible. Les Noirs préfèrent avoir affaire à lui. Il discute pendant des heures, les Cafres l'insultent, il ne bronche pas, discute encore, le temps ne compte pas pour lui. Les Nègres traiteront plus facilement avec l'Indien qui pourtant les vole, qu'avec l'Européen pour lequel ils ont du respect et aussi de la méfiance.

Près du marché couvert, dans un vaste terrain entouré de grilles, des négresses sont assises, vendant des fruits du pays, beaucoup ayant un enfant au sein.

A une extrémité de la ville, est un château crénelé bien campé sur une hauteur dominant la baie. C'est une poudrière. Il n'est pas ancien et n'a rien de curieux en lui même mais il fait un joli effet, n'est-ce pas assez?

A 11 heures le Gouverneur de la colonie, d'Andrade, vient nous chercher avec une auto « Fiat ». Nous faisons une promenade sur d'excellentes routes macadamisées et de la hauteur nous jouissons de la vue d'ensemble sur la ville et la baie, puis nous nous arrêtons à la Résidence.

C'est une belle grande maison fraîche. Nous faisons honneur à l'excellent déjeuner qui nous attend. J'ai, à coté de moi, un petit homme sec, à longue chevelure, africain dans l'âme. Il a accompagné dans sa seconde expédition ce fameux Serpa Pinto qui fut le premier blanc à pénétrer dans l'intérieur en remontant le Zambèse.

Dans l'aprés-midi nous nous rendons à l'Observatoire. La campagne est toute plate et couverte de mimosas épineux.

Le Gouverneur a beaucoup fait pour la prospérité de la colonie. Deux cents écoles y sont établies. Certains soutiennent que les Nègres, quand ils savent lire et écrire, se déclassent vite et ne sont plus bons à rien. Par contre, les tentatives d'enseignement et de progrès agricoles recueillent d'unanimes louanges. Non loin de la ville, sur la fleuve, à Umbeluzi, circonscription civile de Chai-Chai, fonctionne une ferme modèle, un « jardin d'essais ». On y expérimente toutes sortes de cultures pour les propager ensuite, s'il y a lieu, dans la colonie. Toutes les machines modernes y sont employées.

La terre est très fertile, les plantations poussent rapides et belles, mais à mesure qu'on introduit une culture sur laquelle on croit pouvoir compter, l'année suivante survient une maladie nouvelle, un insecte quelconque qui ruine toutes les espérances. Le maïs prend ici des proportions inconnues comme hauteur de tige et grosseur d'épis; mais, vienne une invasion de sauterelles, tout est hâché, dévoré, feuilles et fruits, il ne reste que les moignons des cannes. Si encore il ne s'agissait que de la destruction de la récolte présente! mais les sauterelles sèment

la dévastation pour l'avenir. Elles déposent par milliers leurs œufs dans la terre. Il faut les déterrer et les brûler, sinon la saison suivante il sera impossible de rien récolter; l'an dernier on a détruit dans cette province 18.000 tonnes de ces œufs.

Ce qui jusqu'à présent a le mieux résisté aux maladies et à la dent des bêtes malfaisantes, c'est le sisal, sorte d'agave dont on retire les filaments pour faire de la corde ou du juta. Je me souviens que lors de mon passage à Entebbe, il y a deux ans, le Gouverneur m'avait parlé de cette plante qui, me disait-il, avait bien réussi dans l'Uganda.

On a essayé aussi le coton. A cet effet on avait fait venir un Arabe du Haut Nil auquel on avait donné une île dans le fleuve. Les premiers résultats furent superbes. Puis survint une sorte de *blackrot,* qui s'attaqua aux feuilles et fit périr toute la plantation.

Le Gouverneur nous fait voir des collections de lépidoptères, de coléoptères, d'arachnides, d'iménoptères, contenant spécialement ceux de ces insectes qui s'attaquent aux plantes et aux bestiaux. Certaines tiques peuvent en quelques jours dévaster un troupeau. Des mesures énergiques ont été prises pour enrayer le mal qu'ils propagent. Quand la maladie sévit en quelque endroit non seulement le troupeau contaminé doit être abattu, mais aussi tous ceux du voisinage. Défense est faite de ramener les bestiaux avant un an dans les pâturages où ont séjourné les troupeaux malades; il a été reconnu que la tique propagatrice du fléau, peut vivre huit mois sans boire ni manger.

A la hauteur de la ville qui est à l'embouchure de trois rivières, la baie mesure 25 kilomètres; à compter de la barre jusqu'au fond elle a 60 kilomètres de profondeur. C'est, je crois, la baie la plus vaste du monde. A notre droite sur de petites falaises s'étend un terrain plat et monotone. A gauche, des plantes, des arbres aquatiques donnent l'illusion de la terre ferme mais ce ne sont que des marais salins. Des canaux y sont pratiqués et conduisent aux exploitations de sel faites par des indiens et quelques chinois.

Aux environs de la ville on ne peut guère circuler qu'à cheval tant on enfonce dans le sable. Les chevaux viennent du Transvaal ou de l'Argentine; ils valent en moyenne L. 20 (500 francs); certains sont très résistants.

L'entreprise du chemin de fer de Lourenço-Marquès au Trans-



Le gouverneur Nuno de Freitas Queiriol
(p. 125).



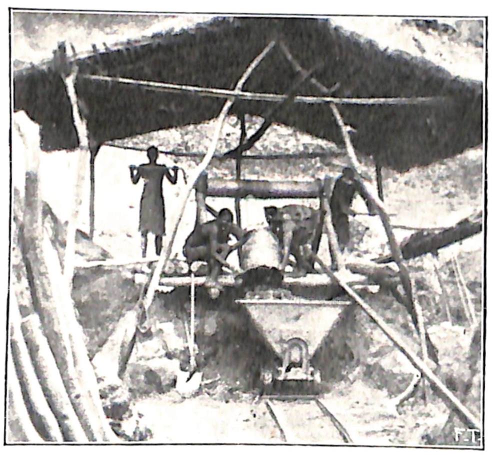
Beira: Pont du chemin de fer.
(p. 126).



Une longue rue la traverse
(p. 126).



Un étrange instrument de musique
(p. 127).



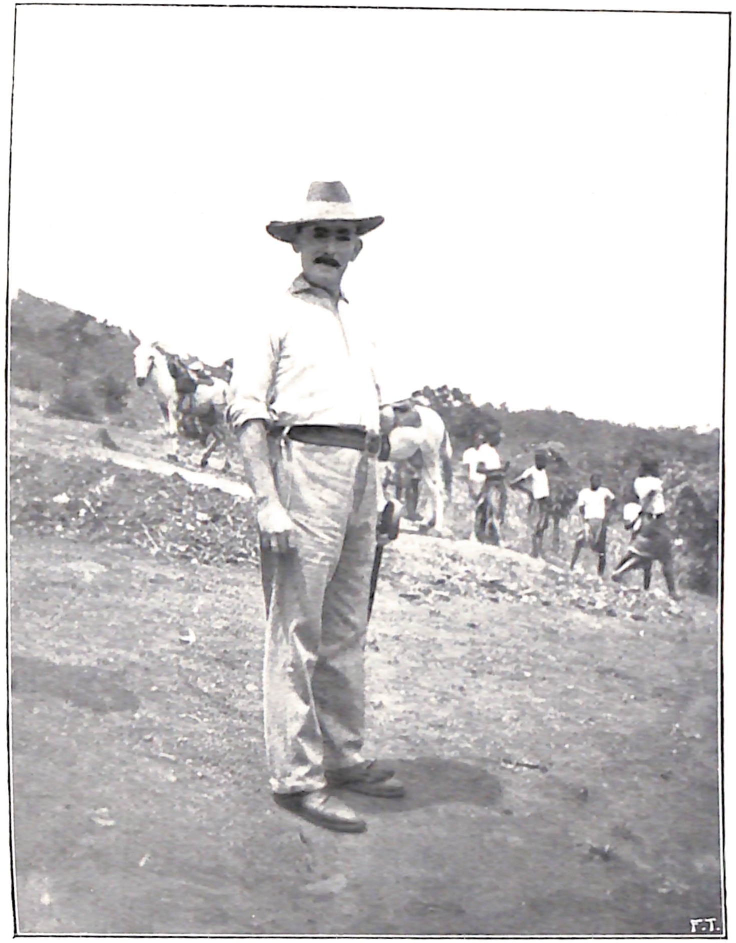
A sa sortie de la mine le mineroi est divisé
(p. 131).



La *maschilla*, mode de transport
qui m'attire médiocrement (p. 132).



Nous cheminon entre deux monceaux de minerai
qui brillent au soleil (p. 132).



Le docteur Carl Peters
(p. 136).


D'innombrables pirogues barrent le chenal
(p. 141).


Leurs coiffures sont invraisemblables
(p. 142).


Les indigènes poussent le cri Zoulous
(pag. 141).


Les chasseurs d'éléphants arrivent en cadence (p. 142).



Les quatre chasseurs privilégiés (p. 142).

vaal était aux mains d'une compagnie qui promettait toujours et ne faisait rien. Le Gouvernement dut faire la belle spéculation de racheter la concession un milion et de construire ce chemin de fer.

Aujourd'hui il rapporte, mais tout le bénéfice est employé aux dépenses nécessaires à l'amélioration du port. Le seul quai en pierres existant actuellement ne suffit plus. Les pilotis de bois doivent être remplacés par de la maçonnerie. Au point où elle se resserre le plus, la baie s'ensable et de grands travaux de draguage sont entrepris pour permettre aux navires d'entrer à marée basse comme à marée haute. Actuellement beaucoup de grands trois-mâts se balancent dans la baie. Ils apportent du bois de Russie et de Norvège pour les mines.

Ici dans l'Uganda, les indigènes fabriquent une étoffe avec l'écorce d'un certain ficus. Mais dans l'Uganda ils savent faire des fibres de cette écorce un tissu souple et mince, tandis qu'ici les Cafres n'obtiennent avec l'écorce elle-même qu'une étoffe rêche et dure.

Nous sommes restés ce soir assis sur le pont du *Guelph*. La baie était calme et unie; les carcasses flottantes des bateaux restaient immobiles, comme endormies dans la douce clarté de la lune. Une étoile filante décrivit un cercle immense comme pour bien nous donner le temps de faire un grand souhait avant qu'elle disparût.

25 novembre.

A 14 heures on lève l'ancre. Un vent très fort nous prend en poupe, pourtant la mer reste calme. Le pilote ne quitte le navire qu'après 16 heures.

Beira, 27 novembre.

Débarqués ce matin, nous nous sommes installés à l'Hôtel Savoy. Le Gouverneur vient nous y voir. Sans tarder, je lui fais part de mon désir: pénétrer à l'intérieur, visiter un peu le pays et chasser. Mais il fait des difficultés. Il me propose quantité d'autres choses, essayant de me dissuader de ce projet. L'idée que cette petite expédition manquerait de «confort» le déconcerte. Il ajoute qu'il est difficile de réunir des porteurs et tout le nécessaire en 24 heures. Sur ce dernier point il me paraît

raisonner assez juste. Il est donc décidé que nous partirons après-demain, lundi, par le premier train, pour aller visiter les mines de Macéquécé, ce qui me sourit beaucoup. Il nous faudra pour cela trois ou quatre jours pendant lesquels on pourra tout préparer pour nos projets des chasses.

Ici plus de tramways électriques, plus de chevaux ni de voitures, plus de rues macadamisées. Un pont en fer assez bas mais très moderne, est la seule note vraiment européenne. La ville est bâtie sur le sable, terrain gagné sur la mer. Une longue, longue rue la traverse, plantée des deux côtés de ficus à racines aériennes et d'arbres à fleurs rouges éclatantes. Il ne faut plus chercher ici de vastes monuments: rien que de petites maisons en fer blanc, quelques boutiques qui ne sont guère que des dépôts.

Nous parcourons la ville en *trolleys* glissant sur de petits rails, poussés par deux jeunes nègres. Pour ne pas enfoncer dans le sable, ceux-ci courent sur les rails, ce qui leur donne une longue rugosité sous la plante des pieds.

Un étalage de cartes postales, — l'une des contagions du siècle, — nous attire. Nous entrons dans une boutique qui est celle d'un barbier français. Le maître du lieu nous accueille par un déluge de paroles. En cinq minutes nous savons que le commerce ne va pas et pourquoi, qu'il en est de même des mines, qu'une des grandes sociétés d'exploitation a fait faillite, etc., etc !... En voilà un qui est bien dans la tradition de son métier.

28 novembre.

La nuit a été extrêmement chaude. Un orage couvait qui n'a éclaté que ce matin. Actuellement il pleut à torrents.

Les cri-cris toute la nuit ont donné un concert étourdissant. On eût dit une crécelle secouée à toute volée dans la chambre. Ils chantaient par intermittences, partant tous à la fois comme un seul grillon, se taisant tous de même. On les eût dit menés par un chef d'orchestre. Leurs cris me réveillaient en sursaut et quand ils se taisaient j'en gardais longtemps le bourdonnement dans les oreilles.

J'emploie cette journée à ma correspondance. Susan va à pied explorer les environs. Ce n'est qu'une plaine de sable. Des trottoirs en ciment qui se prolongent pendant plusieurs kilomètres facilitent la marche.

Le capitaine Piscicelli va chasser les oiseaux d'eau dans les lagunes.

Il rapporte quantité d'aigrettes, de bécassines, de pélicans, etc.... mais cela non sans peine. Il a pataugé dans la vase, traversé des gués avec de l'eau jusqu'au cou, manqué être englouti par les sables mouvants; finalement les douaniers l'ont arrêté pour.... port d'armes sans permis et chasse en temps prohibé! venir en Afrique pour cela!....

Il n'y a pas que les voitures et les autos qui entrent en collisions, les *trolleys* aussi!.... Sur la voie que je suivais ce soir, le *trolley* qui me précédait a déraillé; les *boys* ne l'ayant pas enlevé assez vite de notre chemin, nous y sommes entrés « aux grandes allures » jambes les premiers....

Attirée par le son métallique d'une étrange musique, je me suis dirigée du côté d'où il paraissait venir. Non loin de l'hôtel, un *boy* faisait vibrer de petites langues de fer fixées sur un épais morceau de tronc d'arbre. Je lui ai acheté cet instrument pour l'ajouter à ma collection. J'ai trouvé aussi ici de petites lances provenant des guerriers avoisinants le Zambèse; ces objets sont différents de ceux qui sont en usage chez les Zoulous.

29 novembre.

A 22 heures, nous avons pris le train de la Rhodésia. Le Gouverneur nous avait fait aménager un vagon spécial très complet, avec salon, cabines, salle de bains, etc.

D'une petite plateforme située tout à l'arrière du vagon et du train nous pouvons admirablement bien voir se dérouler le paysage.

Macéquécé, province de Namica (Mozambique Portugais),
30 novembre.

Le train va doucement, s'arrêtant souvent et longuement, décrivant de fréquents zigzags dans les montagnes. Cette nuit j'ai encore retrouvé une impression de la véritable Afrique, le *schisoris congolor,* ce bel oiseau qui ne donne qu'à la nuit ses cris étranges. C'était comme un vieil ami que je retrouvais. Puis, le jour se leva, le soleil entrant à grands flots dans la cabine vint me réveiller complètement. Par la fenêtre ouverte pénétrait une odeur subtile, sauvage, cette odeur mélangée de tous les parfums

de la brousse, particulière à l'Afrique. Comme l'autre jour au chant des noirs, mes premières impressions de caravane au Congo me sont revenues. C'etaient ces mêmes cris si souvent entendus alors. Faible encore lors de ce premier voyage, je passais de mauvaises nuits et me réveillais longtemps avant le jour. Je pensais anxieusement aux miens. Les oiseaux des nuits tropicales poussaient leurs cris rauques, semblant se moquer de ma pusillanimité; forcée de les écouter, j'étais distraite de ma tristesse et de mes inquiétudes. Il y en avait un dont le sifflement était tout particulier, puis les tourterelles amoureuses, les loriots, les guêpiers et tant d'autres qui chantaient dans l'air chaud la beauté de la vie....

Nous traversons la brousse, une longue nappe d'herbes jaunes, parsemée d'arbres solitaires et de touffes de bambous.

La terre est rouge, argileuse; ça et là quelques blocs de granit gris.

Je bénis les ingénieurs qui pour éviter trop de travaux d'art ont construit ce chemin de fer en colimaçon; nous pouvons jouir du paysage sous tous ses aspects.

Nous entrons dans la forêt d'Amatongo, forêt vierge, géante, intacte. Du remblais pourtant élevé nous n'arrivons pas à apercevoir la cime du «maître de la forêt». Des arbres tout droits, aux troncs lisses et blancs portent vers le ciel une tête arrogante; ils sont sans une branche, jusqu'au vaste parasol de larges feuilles vertes qui les couronne; cette tête isolée, dédaigneuse, semble ignorer la partie inférieure du tronc dont les pieds disparaissent dans un monde d'arbres plus bas. Là c'est un inextricable fouilli d'arbres à feuilles gigantesques, sortes de néfliers sauvages, d'*éléphant grass,* de bananiers sauvages et de lianes qui vont et viennent des troncs aux branches et d'un arbre à un autre. Ce décor est si invraisemblable qu'on s'attend à voir tout à coup apparaître des animaux antédiluviens dans les éclaircies tapissées de fougères basses....

Finie la forêt géante! Les arbres encore touffus se rapetissent, s'abaissent, s'éparpillent.... C'est de nouveau la steppe, la plaine d'herbes jaunies et de chardons desséchés. De temps à autre une grande tache colorée: ce sont des massifs de bogain-villéas aux fleurs, lie de vin, des arbustes de la famille des papillonacées, portant des fleurs écarlates, d'autres aux teintes de chèvrefeuille

des arbres à grappes mauves, des lianes à fleurs jaunes. Les herbes sont aussi mélangées de fleurs : convolvulus, crocus énormes, pois sauvages, amaryllis....

Nous gravissons une longue pente, le train suit une ligne tortueuse, à la vitesse du trot d'un vieux cheval de fiacre.

Nous voici planant au-dessus d'une mer de verdure. Au loin, au bas de la montagne, fermant la grande plaine s'élève une longue file de pics, détachés les uns des autres, ils semblent sortis de terre comme des champignons géants et l'on dirait qu'ils courent les uns après les autres sans jamais se rejoindre.

De temps en temps, quelques huttes misérables, un troupeau que garde un homme armé d'un long fusil, mais aucune femme noire, pas plus ici qu'en ville.

Les petites gares se composent généralement d'une maison en fer blanc construite sur pilotis près de la ligne. Un peu plus loin encore.... des champs. Ces marques du passage de l'homme ne sont pas sans laisser une indéfinissable impression, faite — faut-il l'avouer ? — de mélancolie et de regrets. Cette guerre déclarée à la nature vierge, le fer et le feu portés au sein de la libre Afrique, laissent comme un deuil sur leur passage. L'homme incendie la brousse et la forêt. Les herbes flambent vite, ce n'est qu'un feu de paille. Mais les arbres séculaires, qui ont défié tant d'années et de tempêtes, ne veulent pas mourir. Ils se défendent, ils résistent.... Les flammes lèchent l'écorce, la noircissent, mais le tronc n'est pas atteint. Le feu passe, le vent l'emporte, puis le ramène. Cette fois la victime a moins de défense, elle est entourée, la fumée monte, l'étouffe ; la sève se retire, l'arbre souffre, se tord, crie sous le feu. Vaincu enfin, il penche la tête ; le poids de sa couronne l'emporte, il tombe avec fracas, se brise sur le sol brûlant où il achève de se consumer. Mais les racines profondes ont été protégées, la souche demeure, montrant à nu un triste moignon informe, calciné.... Entre ces cadavres décapités, l'homme se met à l'ouvrage ; il pioche, retourne la terre : un champ est créé, faisant une tache brune, stérile encore, désolée, souffrante, au milieu d'une nature riche, désordonnée, riante comme une jeunesse éternelle !...

Macéquécé, où nous arrivons à 14 heures, est un embryon de petite ville africaine. Notre wagon, détaché du train, est poussé

sur une voie de garage, il nous servira de maison pendant les quelques jours que nous passerons ici.

Nous partons dans deux voitures traînées par des mules. M. Joao Pery de Lind, chef de Manica, et *Mr.* King, inspecteur des mines au service de la compagnie de la Mozambique, nous accompagnent. Une heure d'une bonne route, presque continuellement en montée, nous conduit aux mines de Pardy. Des traces d'exploitation, remontant à une époque des plus reculées, ont donné l'éveil et attiré l'attention des chercheurs d'or. On a dit que c'étaient des envoyés du roi Salomon qui étaient venus chercher jusqu'ici le précieux métal, si nécessaire à la magnificence du fastueux monarque. La mine a été cédée par la Compagnie Portugaise de la Mozambique, propriétaire du territoire, à la *Gold mine Macéquécé C.* Celle-ci s'est soulagée de ce poids en sous-louant cette exploitation à deux particuliers anglais. C'est l'un d'eux, grand jeune homme, maigre, pâle, à l'air intelligent, décidé, sûr de lui-même, qui nous fait visiter la mine.

Il n'y a que deux galeries en exploitation; les filons sont riches, mais le travail dur et coûteux.

Après une montée assez rapide, nous pénétrons dans l'une des galeries, — la plus sèche, — munis de lanternes à acétylène. Il faut beaucoup se baisser; à chaque instant je me heurte le front. Nous croisons de petits wagons Decauville: ils sont poussés par des noirs demi-nus, couverts d'un manteau de poussière grise, mouchetés çà et là de taches de sueur luisantes. Eclairés par la lueur sinistre de la bougie qu'ils portent à la main, ces spectres couleur de terre courent pieds nus, sans bruit, dans ce labyrinthe obscur. On se demande en quelle étrange région on se trouve transporté.

Après vingt minutes de marche, nous parvenons au fond de l'une des nombreuses bifurcations. Des noirs sont occupés à charger dans les wagonnets le minerai détaché de la paroi. Accroupi sur un amas de pierres, un *boy,* une bougie sur la tête, pousse le minerai sur un plan incliné; deux autres le précipitent dans les wagonnets; d'autres emmènent les bannes pleines jusqu'à l'entrée de la galerie; d'autres bannes reviennent à vide; c'est un continuel va et vient.

Nous allons plus avant, jusqu'au fond. Une espèce de haute voûte marque le résultat de la dernière explosion de dynamite.

L'entaille est si récente que des blocs se détachent encore à notre passage. Nous ne nous retirons pas assez vite pour échapper à une petite avalanche; je reçois plusieurs grosses pierres.

Ce n'est pas sans un réel contentement que nous revoyons la lumière du jour et que nous pouvons enfin redresser nos tailles fatiguées d'être restées longtemps courbées.

A sa sortie de la mine le minerai est divisé. La roche pauvre est jetée dans un ravin. Celle qui contient de l'or est mise de côté. On casse d'abord avec des marteaux les blocs trop gros, puis, le minerai est descendu dans des sceaux par un fil de fer jusque sur un tremplin d'où il est précipité dans la machine à mortier. Des pilons en fonte, d'un poids de 100 kilos, broient la pierre, la réduisent en sable fin. L'eau qui coule sous la broyeuse emporte le sable et l'or sur une large plaque recouverte de mercure. Le mercure retient l'or et le sable s'écoule avec l'eau.

Au bout de quelque temps, un ouvrier, remuant avec une palette de fer le mélange d'or et de mercure, en fait des boules qu'il porte à la forge. Là, sur un petit fourneau au-dessus d'un brasier de charbon de bois, on place une marmite de fer dans laquelle chauffe de l'acide borique en poudre. Lorsque l'acide est fondu et la marmite rouge, on y jette la boule d'or et de mercure. On continue d'attiser le feu avec un énorme soufflet, la marmite rougit de plus en plus.

Pendant ce temps un lit de sable a été préparé où attend la forme dans laquelle l'or doit être coulé. Quand la boule est cuite à point, l'ouvrier saisit avec des pinces le bord de la marmite et verse lentement son contenu dans la forme. Le mercure s'évapore; l'acide borique déborde, retombe sur le sable, s'y mélange et, se refroidissant, devient du verre; l'or reste, seul et pur, dans le moule.

Malgré mes protestations Mr Evans me contraint d'accepter le lingot qui a été broyé, lavé et fondu devant moi.

Au retour nous trouvons un grand char attelé de huit mulets, embourbé dans le gué que nous devions passer. Il faut tirer au large. Mais la berge est ici plus à pic, les mules s'arrêtent, reculent, le timon rebique, je vois le moment où nous allons prendre un bain.... En un clin d'œil nous sautons tous hors de la voiture.

1er décembre.

Une locomotive a traîné notre wagon jusqu'à Edmondian où nous sommes arrivés à 9 heures. Sur le remblai nous attendaient des ânes et des *maschillas* [1] dans lesquelles on voulait me persuader de me laisser porter. Mais ce mode de locomotion ne m'attire que médiocrement, j'ai refusé énergiquement, et bien m'en a pris. L'un de mes compagnons qui voulait me faire apprécier l'agrément de cette sorte de hamac portatif, en est tombé et a roulé par terre....

A notre caravane s'est joint le directeur de la mine d'Edmondian, un Anglais qui habite ici avec sa jeune femme et deux petits enfants rebondissants de santé. Leur hutte, en terre battue, recouverte de chaume, est située à moitié route de la montagne. La courageuse femme est très gaie, elle paraît enchantée de son sort. Ses parents sont Anglais, elle a toujours vécu avec eux dans les colonies. Ses deux enfants sont nés à Natal, l'un a deux ans, l'autre cinq mois. Je lui demande qui les soigne, elle me répond fièrement: « Moi et les *boys* ». Il est vraiment curieux de voir dans les colonies des enfants de tout âge confiés à des gamins noirs qui ont pour eux des soins maternels.

Nous parvenons au faîte de la montagne. En chemin nous rencontrons pas mal de noirs. Les uns battent des mains à notre passage; les autres lèvent la main droite ouverte à la hauteur de la tête et poussent un grand cri: c'est le salut royal. Tous, avant de saluer, déposent à terre ce qu'ils ont à la main. Peut-être cela vient-il de l'habitude de faire désarmer le indigènes avant qu'ils n'approchent, pour être à l'abri d'une surprise.

Ayant laissé nos ânes au sommet de la montagne nous descendons l'autre versant à pied, cheminant entre deux monceaux de minerai qui brillent au soleil.

Nous entrons dans la sixiéme galerie. Ici les choses ont été faites beaucoup plus en grand que dans la mine de Pardy; les galeries sont plus hautes. Ces parois solides, les emboisages rares, il y a partout des lampes électriques, éclairant des veines de granit entourées d'un terrain de schiste et de talc. Cette dernière matière rend le sol très glissant.

[1] Portantine formée par un morceau de toile liée à ses deux bouts à une canne solide.

Au bout de la galerie fonctionne un moteur qui fait monter et descendre les minerais et aussi les Blancs. Quant aux Noirs ils grimpent par de toutes petites échelles contre la paroi du puits.

Quatre par quatre nous descendons jusqu'à 130 mètres au-dessous de la galerie que nous laissons. Ce n'est pas le fond de la mine; d'autres puits descendent beaucoup plus bas. Les planches qui tapissent les parois du puits viennent de Norvège tandis que l'emboisage des galeries est fait avec des arbres du pays, moins résistants.

Dans la descente nous dépassons plusieurs galeries en pleine exploitation; les petites lampes électriques, multipliées à l'infini nous tirent tout à coup, pour un instant, de la nuit profonde, puis le *truk* continue sa descente, nous replongeant dans l'obscurité!

Nous voici à la fin de notre plongée. La galerie débute par un espace assez élevé, comme un grand *hall;* ça et là des puits abandonnés, de grands vides dans les parois où le filon était plus large et d'où l'on a extrait des tonnes de minerai. Sous nos pieds nous entendons le bruit régulier des pics des mineurs, accompagné de chants qui nous arrivent comme un vague murmure à travers la carapace granitique.

Nous marchons encore et encore. L'air commence à se raréfier, il est saturé de poussière; le bruit des pics est à notre niveau; voici le fond de la galerie. On a une sensation d'étouffement, la poussière est épaisse et l'on aperçoit mal, à travers ce brouillard gris, les cinq ou six nègres qui continuent leur travail.

Nous ne pouvons résister longtemps à cette atmosphère lourde et nous remontons à la surface.

Là, le minerai trié, les bannes remplies de pierres contenant du cuivre sont transportées par un système de traction électrique aérienne jusqu'aux machines distantes de plusieurs kilomètres.

Arrivées au hangar de trituration ces pierres sont poussées dans un trou où elles sont prises entre deux bannes et réduites en cubes d'environ trois centimètres: de là elles tombent sur un tablier de caoutchouc roulant, le long duquel sont postés des *boys*. Ceux-ci, avec une dextérité et une sûreté de coup d'œil étonnantes, enlèvent et jettent les pierres pauvres dans de grands

seaux de bois. Les pierres à minerais continuent leur route et vont se perdre sous les pilons concasseurs.

La poudre mélangée d'eau qui résulte de cet écrasement est envoyée dans de grandes cuves, en haut du hangar où la séparation du cuivre et des autres matières s'opère selon la méthode dite d'Elmore. Ce nom est celui de l'inventeur qui découvrit par hasard ce procédé. Les cuves dans lesquelles est amené le minerai sont remplies d'un mélange d'eau, d'huile et d'acide sulfurique. L'acide attire le cuivre qui monte à la surface et se condense autour de l'huile. A mesure qu'il dépasse le niveau de la cuve, le métal est entraîné dans un tuyau qui l'envoie dans les fours chauffés à 300° Ft. Un peu de métal déjà raffiné et pulvérisé est joint au nouvel arrivant pour ajouter à sa richesse.

La cuisson dure de quatre à cinq heures. Au bout de ce temps, par une bouche du four, un ouvrier expert, armé d'une longue palette de fer, râcle cette mer de feu, en retire l'écume qui va se perdre dans un lit de sable; c'est la déjection appelée *slack*. Ces impuretés retirées, on ouvre une autre porte. Le flot incandescent se précipite, cette coulée d'un beau rouge se roule sur le lit de sable préparé pour la recevoir. C'est le *matte,* qui contient cinquante pour cent de cuivre. Au contact de l'air la surface devient noire et durcit. Cela me rappelle la lave du Vésuve qui s'échappe toute rouge du cratère, roule sur elle-même et se revêt d'une carapace noire.

Près du four la chaleur est intense, une âpre odeur de souffre se répand, un air saturé de métal entre dans les poumons, donnant la sensation d'une étreinte de fer.

Le *matte* est ensuite broyé, mis dans des sacs et envoyé en Europe où il sera épuré de nouveau.

Demain nous visiterons une troisième mine. De plus nous verrons le célèbre Dr Peters dont les hardies expéditions ont eu en Europe tant de retentissement.

« Quand on joue de la flûte à Zanzibar, dit un proverbe arabe, toute l'Afrique des lacs se met à danser ». Arabes et Européens ont saisi quel lien unit Zanzibar à l'Afrique équatoriale et presque toutes les grandes explorations ont eu ce point de départ. C'est de là que partit l'expédition qui devait donner à l'Allemagne le Protectorat de l'Afrique orientale Allemande. En

novembre 1884 débarquaient à Zanzibar quatre Européens, délégués de la Société coloniale Allemande. Nul ne remarqua ces quatre individus qui entraient au consulat allemand. C'étaient le Cte Pfeil, le Dr Johlke, M. Otto et le Dr Peters. Rassemblée en sourdine par M. Gerhard Rholfs, une caravane les attendait de l'autre côté du détroit. Ils partirent bientôt et disparurent sans que personne eût parlé d'eux. Trois mois après on apprenait que le Cte Pfeil avait signé douze traités avec les chefs indigènes et l'empereur d'Allemagne notifiait officiellement à Londres qu'il étendait son protectorat sur un territoire de 150.000 kilomètres carrés!

Plus tard l'Europe s'agita autour d'un but « humanitaire ». Il s'agissait de délivrer Emin qui ne demandait qu'à rester où il se trouvait. L'Angleterre dépêche Stanley, l'Allemagne veut arriver la première et envoie le Dr Peters. Mais à ce moment les possessions allemandes étaient en pleine insurrection. Peters doit passer par le territoire Anglais où on lui suscite toutes sortes de difficultés. Malgré l'animosité excitée contre lui dans les tribus, il avance, surmontant tous les obstacles, semant derrière lui porteurs et soldats. Il n'a plus avec lui que quelques hommes, il n'est qu'à une courte distance de Wadlai quand il apprend que Stanley y est déjà arrivé, et que Emin est délivré.... malgré lui.

Peters ne peut se résoudre à perdre le bénéfice de ce voyage. Superstitieux à un point étonnant pour un homme de ce caractère, il cherche un oracle. « J'avais, a-t-il raconté, une boîte à musique. J'en changeai le rouleau dans l'obscurité, au hasard. La boîte joua la marche de Carmen, et je ne balançai plus à aller en avant ».

Le Docteur poursuivit sa route et gagna l'Uganda. Le roi Moango, alors tiraillé de divers côtés, l'accueillit favorablement et consentit à signer un traité de protectorat. La plus grande partie du lac Victoria tombait ainsi sous la dépendance de l'Allemagne. Mais le triomphe fut de courte durée: le 14 juin 1890, l'empereur signait avec l'Angleterre un traité dans lequel l'Uganda était sacrifié.

Au retour de leur première expédition, Peters, le Cte Pfeil et leurs compagnons avaient fondé la Société de l'Est Africain Allemand. L'empereur accorda à cette Compagnie un *Schutz-*

brief, charte de suzeraineté sur tous les territoires qu'elle possédait ou qu'elle acquerrait. Peters resta l'un des agents les plus actifs de cette société. Il devint Haut Commissaire Impérial dans l'Est Africain Allemand. Mais vinrent des jours de revers. Dénoncé au Reichstag par Bebel comme ayant commis des atrocités, Peters fut révoqué, privé de tous ses droits. Aujourd'hui il est redevenu simple « Africain », directeur d'une compagnie d'exploitation de mines. C'est cet homme que nous connaîtrons demain.

2 décembre.

A 7 heures et demie nous sommes en route. Le ciel est couvert et la température délicieusement fraîche. Nous roulons en voiture, à une bonne allure, côtoyant des montagnes boisées, séparées par des plaines ondulées. Ces montagnes ont un aspect agréable à voir, rien de ces hauteurs à pic, opprimantes, serrées les unes contre les autres, au travers desquelles le jour ne peut passer. Ici, même proches, les monts paraissent lointains et cependant hospitaliers. Partout des arbres, de la verdure. Je retrouve les mêmes orchidées qu'il y a deux ans au Congo et dans l'Uganda.

Vers 11 heures nous passons un col. L'autre côté est déboisé mais toujours joli. Nous apercevons de loin les trous des mines, quelques petits hangars et, sur une hauteur, une maison de grandes proportions pour un lieu aussi sauvage. Trois drapeaux flottent sur cette dernière construction: le portugais, l'italien et celui de la *Deutsche Ophir Minen Gesellschaft.*

A mi-chemin de la colline nous attendent le Dr Carl Peters et sa toute jeune femme, deux ingénieurs anglais, un secrétaire allemand, un géomètre piémontais, jeune homme à l'air intelligent, parlant bien les langues, employé ici à la mine et à Beira, à la Compagnie de la Mozambique.

Nous nous asseyons sous la véranda de la maison; on nous offre du champagne et d'excellents fruits.

Carl Peters est un petit homme sec, à lunettes d'or derrière lesquelles pétillent des yeux bleus; il s'est marié il y a quelques mois.

Nous nous rendons d'abord à la nouvelle mine, ou plutôt à une ancienne mine réouverte par la Société. Les Portugais l'a-

vaient autrefois exploitée, puis ils l'avaient abandonnée, ayant perdu toute trace de filon par une anomalie du terrain de soulèvement ; au lieu de redescendre normalement, le granit allait brusquement se perdre dans un amas de schiste. Nous visitons une tranchée toute récente où un nouveau filon a été découvert, puis, plus loin, les travaux des Phéniciens qui eux aussi sont venus ici. Enfin, nous allons voir l'exploitation dans un terrain d'alluvion. Dès le début de l'entreprise on avait trouvé dans la rivière Mudza une poche contenant un amas d'or énorme qui donna de grandes espérances. Mais les Phéniciens avaient passé par là ; les autres poches étaient vides.

Au moyen de grands travaux de canalisation, l'eau de la rivière a été amenée à une certaine hauteur. De là elle se précipite dans un tuyau en fonte qui la mène battre contre les parois du torrent. Cette chute d'eau détache une grande quantité de pierres et de sable. Ces débris passent sur des tambours métalliques de plus en plus fins. La pression de l'eau lave les pierres, puis le sable, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'or pur.

Le Dr Peters m'offre de beaux échantillons de minerai trouvés dans la mine dite du « Capitaine ».

Tout le long de cette visite, il nous a raconté quelques-unes de ses aventures.

Peters avait déjà habité autrefois cette province de Macéquécé ; c'était avant la pénétration portugaise. Il était l'hôte du roi Makomha, souverain indépendant. Ce peuple observait le culte de Baal qu'il avait dû emprunter aux Phéniciens lors de son passage. Il appelait cette divinité Kabulu Kagora. Il adorait le feu. Le jour de la fête du dieu, les feux devaient être éteints, les foyers vidés dans tout le royaume, il fallait les purifier. La grande prêtresse Quaraquate distribuait la flamme nouvelle qui passait de main en main redonnant la vie aux foyers.

Ce roi Makomha avait comme ornements, à la porte de sa hutte, deux crânes de blancs. L'un était celui d'un Portugais tué à la guerre, l'autre celui d'un Anglais qui s'était arrêté là. Le jour d'une fête religieuse, celui-ci avait arboré une couverture rouge. Le Roi le prévint qu'il eût à l'ôter car le rouge était une insulte au dieu. L'Anglais s'entêta à la garder. Il fut tué.

Peters nous dit avoir été fort bien traité par Makomha. Mais il évitait de le voir après 17 heures, car à partir de ce moment,

sous l'empire de l'ivresse, le Roi était inabordable. Cette passion alla de mal en pis. Makomha s'enivrait avec un mélange de champagne et de whisky. Il arrivait chez Peters et réclamait son breuvage. Peters qui ne boit que de l'eau, devait selon l'habitude noire, lui tenir compagnie et boire la moitié de la coupe. Il n'osait refuser, de crainte d'ajouter un troisième crâne aux deux qui ornaient la hutte du Roi.

Plus tard, lorsque Makomha, toujours insoumis, essaya de résister encore à la domination portugaise, il réclama l'aide de Peters (à ce moment absent), auquel il promettait en échange de ce secours la moitié de son pouvoir. Peters ne put que lui envoyer de bons avis, lui conseillant de se soumettre de bonne grâce.

Cet infatigable Africain a aussi vécu longtemps autour du Kilimandjaro, puis au pays des Somalis. Il s'était créé une espèce de royaume indépendant aux environs du Cap Guardafui. Puis lors d'un remaniement des possessions européennes, cette pointe fut occupée par l'Italie. Il était connu dans cette région sous le nom du Nomali blanc: c'était le plus grand honneur que pût lui faire cette race cruelle et guerrière. Il me dit avoir assisté à plusieurs naufrages près du Cap Guardafui. Il saluait de loin les hommes et les femmes échoués sur le sable, sans leur parler, n'ayant pas assez de force et d'autorité pour les protéger, mais il dépêchait un messager à Aden pour qu'on vînt à leur aide.

A propos d'accident de cheval, le Docteur me raconte avoir été deux ans constamment à cheval et avoir traversé l'Afrique d'un bout à l'autre. Il n'y avait pas de routes. Il passait là où aucun blanc n'avait encore mis le pied. Rien ne lui était arrivé. Il parvient au Caire, prend un cheval pour se promener, rencontre un autre cavalier qui se précipite vers lui pour le saluer. L'animal se retourne brusquement, se met à ruer. Peters a la jambe brisée en cinq morceaux et une artère coupée!...

A 22 heures nous sommes de retour à Manica. On attache notre wagon à un train de marchandises et nous repartons pour Beira.

Beira, 5 décembre.

Drôle de climat! Il fait très chaud (34° cent. dans les endroits les plus frais), les nuits sont pénibles; tout colle dans les maisons, les chaises au parquet, le papier sur les tables.... et

cela n'empêche pas que de temps en temps un vent froid vous passe sur le corps et y gèle la sueur. Pourtant Beira passe pour un endroit sain.

A 16 heures nous nous rendons à.... la *Corida*. C'est assez inattendu de venir en Afrique pour assister à une course de taureaux. Je suis reçue par toutes les autorités civiles et militaires. La quadrilla fait une entrée solennelle.... Quant aux taureaux, ce ne sont pas même des vaches enragées. C'est heureux, car les *toreros, banderillos* et *capas* ne sont pas de grands artistes : des employés, des boutiquiers de la ville remplissent ces rôles. S'ils n'ont pas l'audace ni l'habileté de leurs confrères d'Espagne, ils ont du moins de bonnes jambes. Dès que le taureau (bœuf ou vache) se retourne, tout le monde file. N'importe, ce public qui s'anime, crie, gesticule, est toujours amusant.

Chapitre Troisième.

SUR LE TERRITOIRE DE LA COMPAGNIE COLONIALE DU BUSI. – CHASSEURS D'ÉLÉPHANTS, ARTISANS ET SORCIERS. – FANTASIAS DE GUERRE. – CHASSES À L'HIPPOPOTAME. – GRANDE BATTUE.

Lusitania, Rivière Busi, 6 décembre.

A 7 heures nous débouchons sur le quai où nous attend M. le conseiller d'Almeida, directeur de la Compagnie du Busi. Nous nous embarquons sur un petit *steamer* et passons bientôt en vue de Sofala. Au bout d'une heure de navigation nous entrons dans le fleuve de Busi. Ce nom provient des cascades qui se trouvent très loin en amont et qui bouillonnent et bondissent, faisant des sauts de chèvres, *busi,* disent les indigènes. L'embouchure du fleuve est très large, ses rives boisées. Sur de petites plages nous voyons courir des singes, au grand galop, les uns derrière les autres, la queue allongée. Tantôt les rives s'élèvent et portent des arbres sans sous-bois; tantôt elles s'abaissent et les arbres sont plus touffus, leurs branches trempent dans le fleuve.

Nous remarquons de grosses mouches noires trois fois grosses comme le taon et en ayant la forme. Ce sont les mouches à hippopotames qui, paraît-il, s'attaquent à ces énormes bêtes dont elles sucent le sang.

Toute une population ailée vole, nage le long des rives: fla-



Fabricant de nattes
(p. 143).



Malvacée dont les indigènes
tirent les fibres.... (p. 143).



Le vannier
(p. 143).



La potterie est fabriquée par les femmes
(p. 144).



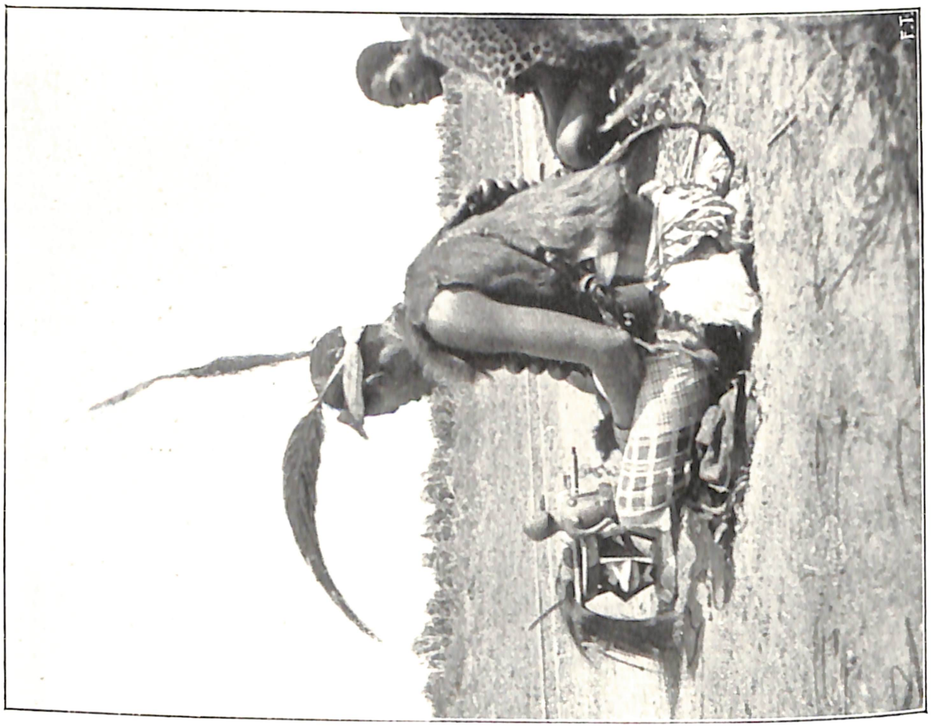
L'orfèvre et son aide
(p. 144).



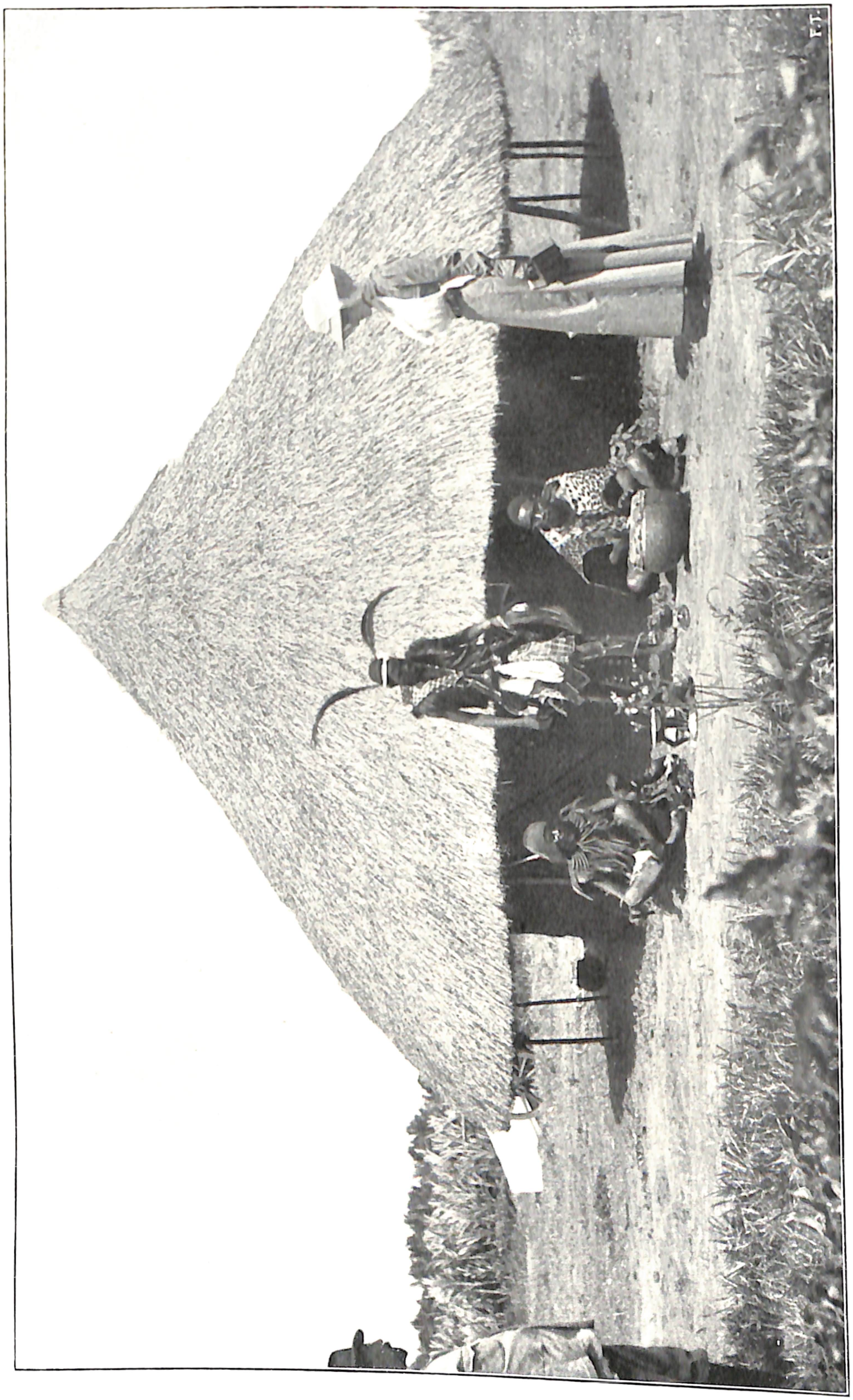
L'orfèvre place la plaque contre
la plante de ses pieds.... (p. 144).



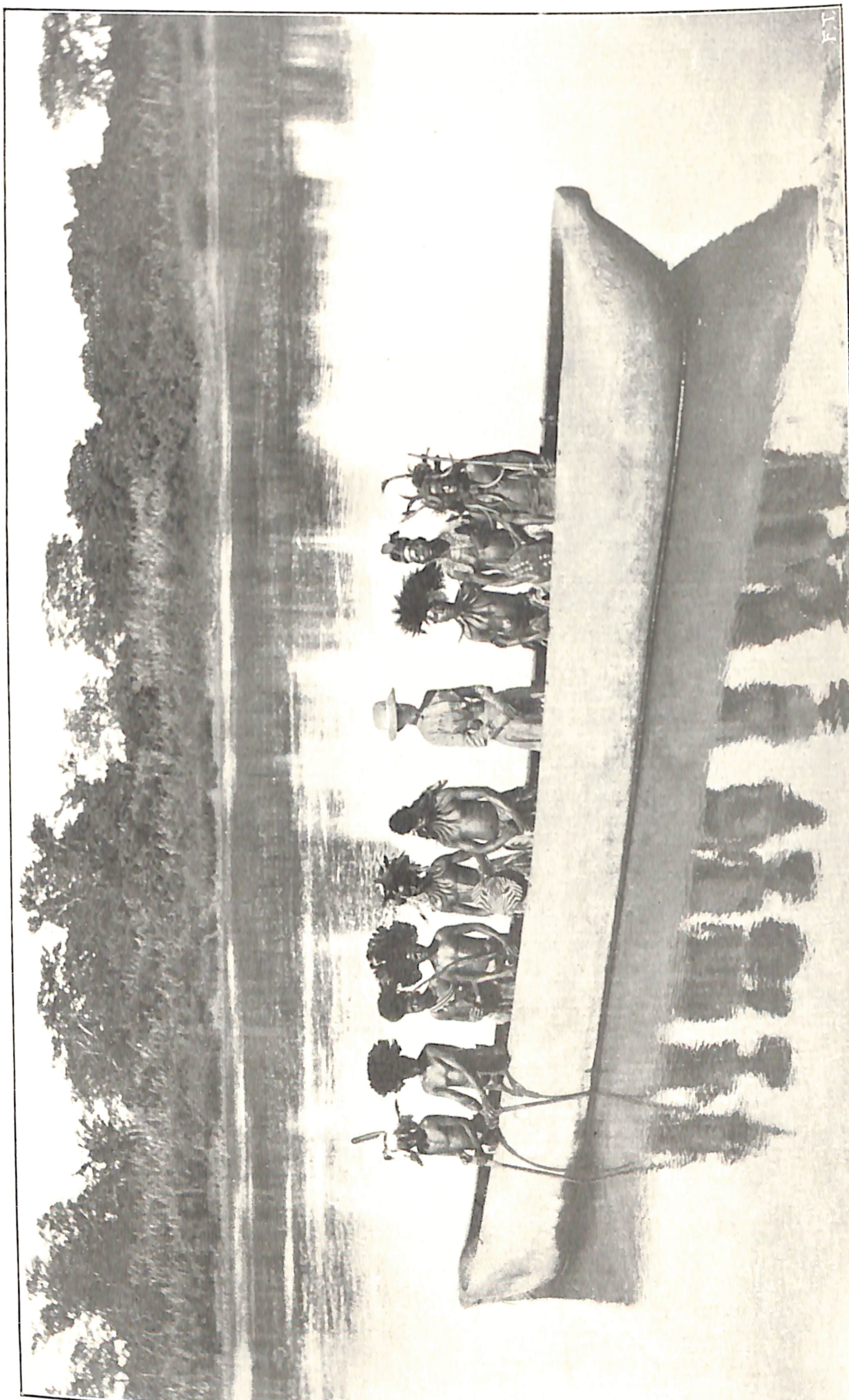
Deux par deux elles battent le riz.... (p. 144).



Les sorciers sont accroupis devant leur fétiche.... (p. 145).



Ils ont l'air méchants cruels et rapaces (p. 144).



Une pirogue d'hommes aux coiffures étranges.... (p. 147).

mants, pélicans, hérons gris pourprés, blancs; aigles-pêcheurs, courlis de la couleur rose des tourterelles, oies noires et blanches ressemblant en très grand à des canards de Barbarie.

La Compagnie du Busi possède 100 kilomètres de long sur 25 de large sur chaque rive. Vingt-cinq mille habitants occupent cette surface. La terre s'achète à 15 francs l'hectare et paie un impôt d'un sou par an et par hectare. La principale industrie de la Compagnie est la canne à sucre, mais sur ce territoire on trouve aussi des briqueteries, des exploitations de caoutchouc, des salines, on élève des bestiaux, on fabrique de la chaux, on exporte du bois d'ébène, etc....

Le Conseiller d'Almeida pénétra ici, il y a 23 ans. A cette époque il remonta le fleuve assez haut; mais il n'y a que 12 ans qu'il parvint à pacifier les tribus guerrières qui peuplent les rives.

A un tournant du fleuve une barque à voile nous accoste, on y transporte nos bagages. A ce point le fleuve décrit un S complet. La marée baisse, la navigation devient difficile. Il faut louvoyer et rester dans un chenal tracé dans le fleuve.

Sur les deux rives, des groupes d'indigènes poussent à notre vue le cri royal des Zoulous: *« Bayette! »* crie par trois fois le chef du groupe, et le chœur de reprendre: *« Bayette! Bayette! Bayette! »*

Nous frôlons la rive, les oiseaux se laissent approcher, les noirs sont à quelques pas. Les femmes dansent, des branches vertes à la main et faisant leur *yu-yu-yu*. Celles qui ont des enfants pendus à leurs dos dansent comme les autres. On voit les petites têtes qui sortent du pagne jetées de droite et de gauche, en arrière et en avant, se cognant contre le dos de la mère; on dirait qu'elles vont se décrocher.

Sur la rive gauche, qui s'est relevée, trois blancs agitent leurs casques. Ce sont les directeurs d'une petite compagnie anglaise qui exploite une plantation de cannes à sucre.

Subitement, après un coude de fleuve qui nous les cachait, apparaissent d'innombrables pirogues barrant le chenal. Chacune est montée par six guerriers. Elles s'élancent vers nous comme pour l'attaque, puis s'arrêtent brusquement. Tous ces noirs se lèvent, brandissant d'une main la pagaie, de l'autre la lance et poussant tous à la fois le cri du salut royal.

Ce spectacle est impressionnant. J'avoue même que si je ne savais tous ces guerriers venus par ordre à ma rencontre, je serais peu rassurée au milieu de cette foule bariolée de sauvages grands et forts à l'air rébarbatif. Ils nous entourent et nous suivent.

Bientôt nous sommes en vue de Lusitania, capitale d'un territoire du Busi. D'un bateau à deux mâts tout pavoisés partent des fusées qui annoncent notre arrivée. J'aperçois la cheminée de la distillerie dominant quelques maisons.

Nous débarquons et défilons entre deux haies de guerriers empanachés rangés sur une longueur de trois cents mètres. Leurs coiffures sont invraisemblables: d'immenses bonnets de plumes, des plumes solitaires, des peaux de léopards qui leur couvrent le dos et dont les têtes forment casques, des cornes autour du cou, des cornes sur la tête, une corne toute droite sur le front; en mains des lances, des arcs, des flèches, des haches. A leur tour ils défilent devant nous, au pas de course, hurlant un chant de guerre.

M. d'Almeida nous fait les honneurs de sa demeure, charmante petite maison bâtie à pic sur la rivière et d'où l'on a une vue idéale. C'est là que je m'installe avec Susan. Quatre grandes chambres nous sont destinées. L'ameublement est élégant et confortable. Il y a jusqu'à des sucres d'orge qui ne sont pas les moins appréciés.

Vers 16 heures, comme nous nous reposions sous la véranda, nous sommes tirés de notre torpeur par le passage des chasseurs d'éléphants qui reviennent de la forêt, portant leurs trophées et chantant leurs exploits. Nous nous transportons vite en *trolleys* au point où ils vont se réunir.

Les chasseurs arrivent en cadence, sautant d'un pied sur l'autre. Ils ont tué deux éléphants et en rapportent les crânes énormes, les défenses, les pieds et la queue, suprême trophée! Ils se mettent en ligne et continuent leur chant, battant des pieds, relevant les genoux, agitant leurs mains armées de lances, tantôt portant le corps en avant comme pour se précipiter, tantôt rejetant le buste en arrière, et restant à piétiner à la même place.

Ils chantent d'abord en chœur. Tous ont pris part à la chasse. Quatre seulement ont tué! Ces quatre privilégiés sortent de la

ligne et à tour de rôle racontent les péripéties de la chasse: comment ils ont trouvé les traces de l'éléphant, quand ils l'ont vu, comment ils l'ont approché, la façon dont marchait le monstre, sa poursuite, les dangers qu'ils ont courus, les ruses dont ils ont usé, et enfin, la mort de l'animal.

Le récit de chaque épisode est accompagné d'une mimique qui reproduit les gestes des chasseurs et les allures de la bête. Chacun des quatre héros a fait plus et mieux que son voisin; sa tâche a été plus ardue, son éléphant plus sauvage!

Lorsque nous rentrons, le soleil se couche. C'est un plaisir des yeux que toute cette verdure baignée du soleil mourant. L'heure est douce et reposante. Le crépuscule vient vite, nous n'y voyons bientôt plus, mais on n'apporte pas encore les lumières, personne ne bouge, nous restons tous imprégnés de cette paix silencieuse qui ne va durer qu'un moment.

Lusitania, 7 décembre.

Dans un village, tout près d'ici, le conseiller d'Almeida a fait réunir des artisans noirs, représentant tous les métiers exercés dans la région. Il est étonnant de constater comment ces sauvages, sans contact avec la civilisation extérieure, arrivent à fabriquer tout seuls, ingénieusement, parfois même avec art, les objets qui leur sont nécessaires.

Les ouvriers prennent presque toujours le sol pour établi et se servent autant de leurs pieds que de leurs mains.

Le forgeron fabrique des fers de lance, des haches, des pointes de flèches, tous objets très finis, effilés et coupants. Il bat le fer sur une petite enclume. Le feu de la forge est entretenu par un aide qui se sert d'un soufflet: deux outres de peaux de bêtes cousues ensemble et du milieu desquelles sort un tuyau pour le passage de l'air, tout comme notre soufflet européen.

Le fabricant de nattes, tresse, ou plutôt attache les uns près des autres des joncs déjà séchés au soleil. Près de lui un homme prépare la corde dont le nattier a besoin. Il la passe entre ses orteils et la double en la roulant sur sa jambe. Cette corde est très solide. Elle est faite de l'écorce d'une *Malvacée* que les indigènes appellent *merora* et qu'ils roulent comme nous faisons du chanvre.

Tout à côté est le vannier qui confectionne des sortes de

trappes à poissons en forme d'entonnoirs. Les indigènes appellent ces engins des *rema*. Ils les déposent dans le courant; le poisson une fois entré ne peut plus en sortir.

Dans des cubes de bois les sculpteurs creusent des écuelles, des objets de ménage usuels. Ils découpent aussi des sièges bas, des « soutiennuque », dans lesquels ils mettent un certain art.

La poterie est fabriquée par les femmes. Elles pétrissent la terre glaise, copiant les formes qu'elles ont sous les yeux. Pour lisser les parois elles se servent de coquillages. Puis le vase est mis à l'ombre pour sécher et enfin il est cuit.

Le travail de l'orfèvre est des plus curieux. Un morceau d'or chauffe sur des charbons qu'attise un aide, en soufflant dans un tuyau de fer, rendant ainsi un sifflement doux et métallique. Lorsque l'or est en fil, l'artisan prend une plaque de fer dans laquelle sont pratiqués des trous de plus en plus petits. L'orfèvre place les deux bouts de cette plaque contre la plante de ses pieds; il aiguise la pointe du fil d'or au moyen d'une lime, l'introduit dans le premier trou, le tire avec une pince et le fait ainsi passer successivement dans tous les trous, amincissant et allongeant cette matière d'or jusqu'à ce qu'elle devienne aussi mince qu'un vrai fil. Alors il peut la travailler conformément à la commande qu'il a reçue.

Il va me faire une bague.

Avec un grand sérieux il prend la mesure de mon doigt, se servant à cet effet d'un jonc aplati et fendu par le milieu. Très peu de temps après il m'apporte la bague. Elle est d'un travail très fin: une tresse en filigrane appliquée sur un cercle d'or; des deux côtés, un crin de queue d'éléphant, si bien incrusté qu'on dirait de l'émail noir.

Une femme, jeune et jolie, écrase du riz entre deux pierres. D'autres s'y prennent autrement. Deux par deux elles battent le riz avec de longs pilons dans des mortiers de bois. Une autre le vanne à travers un tamis, en osiers des plusieurs couleurs.

Nous finissons par la sorcellerie. Trois sorciers féticheurs, deux maîtres et un apprenti, sont accroupis par terre. Ils ont l'air méchants, cruels et rapaces. Ensemble ils entrechoquent des osselets et les jettent à terre. C'est leur façon de connaître le présent et l'avenir. Le plus jeune de deux maîtres sorciers a son fétiche: une petite statue de bois grossière autour de laquelle il

exécute une danse avec invocation. Il s'agite, fait sonner les graines sèches qui sont attachées à ses jambes et tintillent comme des grelots. Le novice frappe son *tam-tam* de plus en plus rapidement. Le sorcier se démène, crie, tournoie, saute, bat des pieds, vocifère, devient comme un possédé.... puis tout à coup s'abat près de son fétiche qu'il invoque amoureusement à voix basse....

Ces misérables personnages ont une grande importance dans tout le pays noir. Ils ont mission de trancher les questions difficiles. Dans le Busi, quand deux plaignants s'adressaient à eux, ils avaient coutume de leur administrer à chacun un breuvage empoisonné. Celui qui succombait avait eu tort. Le survivant au contraire était considéré comme ayant tous les droits, et tout le monde, parents, amis, ennemis, se soumettait à l'oracle. Aujourd'hui les personnes des plaignants ont été heureusement remplacées par deux poulets.

Dans le fleuve s'est réunie une flotille imposante et pittoresque de près de cent pirogues bien alignées et prêtes pour la guerre. Elles sont pleines d'hommes armés. Pour avancer plus régulièrement, les pagayeurs relient les unes aux autres avec des perches les pirogues de la première file. C'est ainsi qu'ils vont à la guerre. Ils ne se séparent que tout près de l'ennemi pour mieux se battre.

Lusitania, 8 décembre.

Partis ce matin pour la chasse à l'hippopotame, nous sommes arrivés trop tard. La marée montait et les chasseurs n'ont pu réussir à faire sortir de l'eau la grosse bête. Mais nous avons pu jouir tout au moins des péripéties de la première phase de cette chasse.

Les bons chasseurs d'hippopotames savent à peu près où se tient l'animal. Ils laissent glisser leurs pirogues le long des rives ramant très vite et silencieusement pour former un cercle autour de l'endroit où la bête doit apparaître ; puis ils se tapissent au fond des pirogues et ils attendent, tenant leurs lances au travers des barques qui semblent dormir sur les eaux. Dès que la grosse tête apparaît, en un instant ils sont debout, jettent le javelot avec une adresse remarquable. Puis une nouvelle et longue attente ; de temps en temps seulement un coup de rames pour

nous maintenir à la hauteur des pirogues car le courant nous entraîne. Tout à coup le museau reparaît avec un grand ronflement des navires. Les pirogues volent sur le fleuve. L'animal a plongé, les noirs le suivent; il reparaît, cette fois on voit hors de l'eau toute son énorme tête. Une nuée de javelots s'enfoncent là où la bête vient encore de disparaître. Mais l'hippopotame a forcé la ligne. On le revoit à plusieurs centaines de mètres plus haut. Il y a trop d'eau maintenant, la marée monte vite, il faut renoncer à contraindre l'animal à prendre terre.

Lorsqu'il y a peu d'eau, les indigènes cernent la bête, la forcent à sortir du fleuve, la criblant de javelots. Dès qu'elle est sur la rive, ils s'acharnent sur elle, lui font blessure sur blessure et la tuent à coups de lances.

Nous reprenons le chemin de Lusitania, vingt-cinq ou trente pirogues nous font escorte. Creusées dans le tronc d'un très gros arbre, elles sont de couleur grise, rondes et profondes, larges au fond, étroites à l'entrée, élevées sur quilles. Trois ou cinq hommes les montent. Ils restent debout ou assis de côté sur le bord de l'embarcation.

Les pagaies sont faites d'un bois de couleur foncée et très résistant; les palettes ne sont pas plus larges que les paumes des deux mains. Le bout que tiennent les pagayeurs est plat et carré. Quand l'eau n'est pas trop profonde ni le fond trop fangeux, les indigènes poussent leurs esquifs avec de grandes perches de bambous. Ce moyen semble même celui qui leur agrée le plus.

Les pauvres gens sont, je crois, fort désappointés de leur *fiasco*. Ils apprécient beaucoup la viande du *caval marin*.

La marée étant haute, nous voyons mieux les plantations de cannes à sucre. C'est le meilleur rapport de ce pays. L'île que nous longeons est exceptionnellement fertile. Elle a 76 hectares dont chacun donne une moyenne de 90 tonnes de cannes. On en extrait 10 pour cent de sucre, ce qui donne pour cette île 684 tonnes.

Lusitania, 9 décembre.

J'ai visité ce matin la plantation de cocotiers qui s'étend sur plusieurs kilomètres. Elle comprend 50.000 pieds de cocotiers, rendant l'un dans l'autre un *shilling* chacun. Le soleil peu élevé

encore perçait au travers des palmes et jetait sur le sol de longues ombres effilées.

Une pirogue occupée par des hommes aux coiffures étranges m'a menée sur le fleuve; leurs visages disparaissaient sous les plumes, ils avaient leur parure de guerre. Les pagayeurs étaient adroits, l'embarcation allait vite, effleurant l'eau sans laisser de sillage derrière elle, tout comme ces sauvages qui passent dans la vie sans laisser aucune trace....

Le reste de la matinée est occupé à nos études anthropologiques. Nous prenons les mesures et de nombreuses photographies des divers types de la race des Benguélas, descendant des Zoulous.

Il fait très chaud. Tous les objets jusqu'aux marbres des toilettes, sont brûlants. Le thermomètre atteint un maximum de 46°, le minimum est de 27°.

Le soleil ayant commencé à baisser, M. d'Almeida nous conduit à une petite distance du poste. Là nous attendait trois mille guerriers réunis. A notre arrivée ils sont en formation régulière, sur deux longues lignes encadrant un carré. Lorsque je parviens en face de ce carré central, le plus ancien des rois présents lève la main et lance le *Bayette!* que reprennent les trois mille hommes et qu'ils répètent en un écho d'abord voisin puis lointain, comme un feu de peloton.

Rois et roitelets portent des jaquettes qui furent blanches par dessus leurs jupons de cotonnade. Le Conseiller leur fait un beau discours, leur expliquant que je suis la « tante de leur Roi ». Un maître des cérémonies de race noire appelle l'un après l'autre tous les chefs. Ils sortent successivement des rangs, s'approchent de moi, se courbent très bas et caressent le bas de ma robe avec la paume de leurs mains. L'un des plus vieux même me frotte le pied!...

Les rangs ont été rompus; le carré disparaît; il n'y a plus que deux lignes de guerriers se prolongeant à l'infini.

Un chant commence, accompagnant un piétinement sur place. Les bustes se balancent d'avant en arrière. Les guerriers chantent en tierce. Leurs voix mêlées donnent un son métallique de cloche d'argent. L'ensemble est parfait, sans dissonances.

Ce chant est mâle, la danse bientôt furieuse. Les guerriers s'animent de plus en plus. Les plus audacieux se défient les uns

les autres. Ils sortent des rangs, se menacent, courent, se précipitent, sautent en tournoyant avec une agilité d'acrobates. Nous sommes bientôt entourés de ces sauteurs de plus en plus hardis. Ils mettent leurs lances tout près de nos visages pour éprouver notre courage.

Ces curieux hommes courent toujours, hurlant, sautant, tournoyant. Le chœur les soutient de ses « ha ! ha !... » La danse dure depuis plus d'une heure ; l'animation va toujours croissant. Nous ne nous apercevons pas que le temps passe. Mais le soleil baisse de plus en plus et la lumière tombante nous indique qu'il faut rentrer. Rapidement, à un ordre donné, les files se disjoignent ; dansant toujours, les guerriers se forment en bataillons. Ils approchent lentement, en rangs serrés, la hache d'une main, la lance de l'autre. C'est ainsi qu'ils vont en guerre, me raconte M. d'Almeida. Il les a vus et combattus lorsque, en 1896, il dut les réduire. Les Portugais occupaient la côte depuis bien des années sans contestations, mais lorsqu'ils voulurent pénétrer à l'intérieur, ils se heurtèrent à une résistance opiniâtre. Depuis le Zambèse jusqu'à Lourenço-Marquès les indigènes obéissaient à un grand monarque, Giungognene, hostile aux blancs. Il fallut entreprendre une véritable guerre. Albuberque d'un côté, d'Almeida de l'autre eurent de grandes difficultés et livrèrent des combats cruels. C'est ainsi, me dit ce dernier, qu'ils avançaient vers nous. Serrés les uns contre les autres, ils formaient un groupe compact dont la mort seule arrêtait la marche. Il fallait commencer à tirer à trois cents mètres et tuer, tuer, jusqu'à extermination du bloc humain, sinon on eût été haché par cette marée humaine. Parfois ils arrivaient jusqu'au carré formé par les Portugais et, se jetant sur les baïonnettes, ils mouraient en les tordant avec les dents !...

Ghindu-Guenge, 12 décembre.

Enfin sous la tente !... nous campons en pleine brousse ; ma chère maison, ma belle grande tente d'Afrique a été dressée entre l'encadrement de deux arbres qui lui font un portique pittoresque et ombreux. Il me semble être revenue après une longue absence à la maison aimée dont chaque coin paraît sourire et remémorer quelque souvenir cher. Les voix de la forêt, la brise dans les arbres, les oiseaux qui chantent tout près de



Enfin sous la tente ! (p. 148).



Chasse à l'hippopotame : la prairie flottante (p. 150).



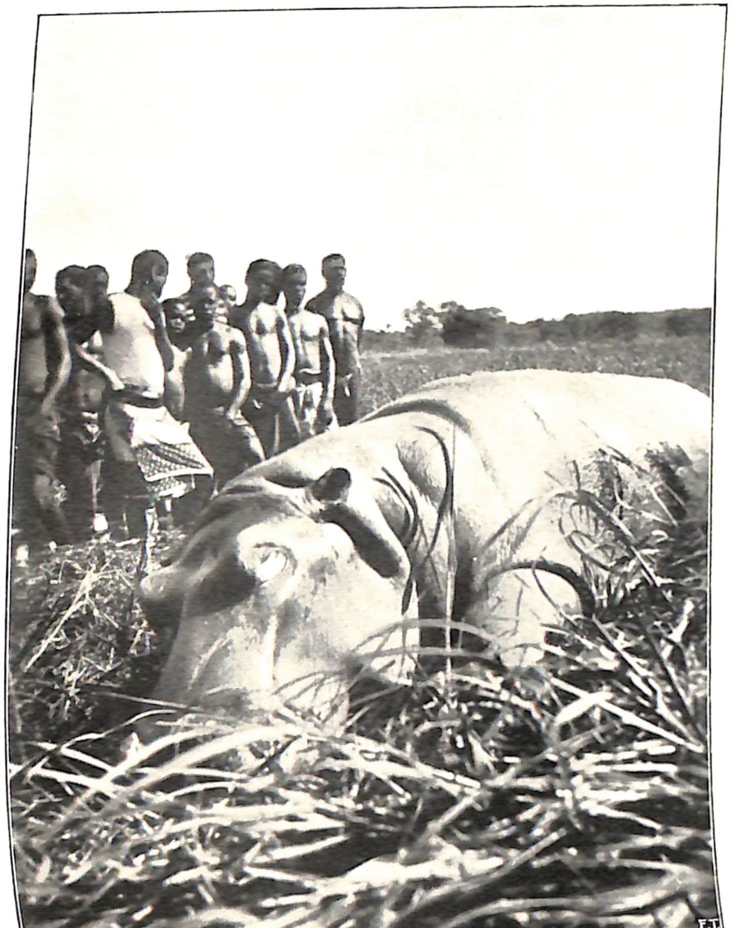
Les femmes se mettent à l'eau....
(p. 149).



L'hippopotame devient furieux, se jette sur une pirogue qu'il mord avec rage.... (p. 151).



Une grande prairie, des hautes herbes jaunes... (p. 152).



Il incline tristement la tête.... et meurt (p. 151).



Une hyène à museau pointu.... (p. 153).

moi, les bruits lointains que je ne puis définir et que pourtant je reconnais, m'emplissent le cœur de paix et d'harmonie....

Nous sommes partis ce matin en bateau à rames de Lusitania, remontant le fleuve. De fréquents bancs de sable ont retardé notre route. Nous avons échoué une première fois en face d'une propriété anglaise enclavée dans le territoire de la Compagnie du Busi. Nous nous arrêtons pour la même cause un nombre incommensurable de fois. Dès que nous sentons la barque râcler le sable, nous faisons signe aux noirs qui sont sur les berges du fleuve. Ils se précipitent dans l'eau et viennent à nous comme une nuée de corbeaux. Ils traînent à bras notre embarcation et dès qu'elle est à flot, les rames reprennent leur office.

L'eau est si basse que les femmes se donnent aussi à la *pazza gioia*. Elles se mettent à l'eau, nous escortant et nous assourdissant de leur continuel *yu! yu!* pendant un long trajet. Elles courent, rient, s'éclaboussent, se jettent à plat ventre dans l'eau, comme de vraies enfants qu'elles seront toujours. Leurs pagnes mouillés adhèrent à leurs formes pleines et fermes. Cette race fait preuve d'une pudeur inconnue aux noirs du Haut Nil et du Congo. Hommes et femmes sont vêtus d'un pagne qui va des aisselles au-dessous des genoux. Chose rare chez les noires, quelques femmes portent une tignasse tressée qui leur tombe jusqu'à la nuque: ce sont des doctoresses....

Vers 15 heures, ayant fait au moins autant de chemin poussés par les indigènes que par les rames, nous débarquons et parvenons une heure plus tard au campement qui nous attendait.

13 décembre.
Température sous la tente: 44°; hors la tente: 46°.

Cinq heures. Le jour paraît; il m'arrive tamisé par les stores verts de ma tente. Le bourdonnement confus que font les cris des grillons, les chants des oiseaux, la brise dans les feuilles, achève de me réveiller. Le *boy* relève les deux draperies de la porte: un air frais comme de l'eau claire pénètre et remplit la tente.

A peine prête, je sors sous la véranda pour jouir du soleil avant qu'il devienne dangereux. Un chef, petit roi, à figure vé-

nérable, s'approche, un arc à la main. Il vient m'en faire hommage. Par l'intermédiaire du conseiller d'Almeida je le remercie et lui dis que son arc est beau, qu'il me plaît. Ce compliment le touche. Il lève la main droite dont le poignet disparaît sous les bracelets, la porte à hauteur du front et gratte la terre, d'abord avec un pied puis avec l'autre. C'est là une grande marque de respect. L'étiquette de ce pays est assez compliquée. Les hommes déposent leurs armes, lèvent la main, grattent le sol avec leurs pieds et crient: *Bayette!* Les femmes font un *bob* tout à fait anglais.

Aujourd'hui nous avons assisté à une chasse émouvante par la hardiesse calme des chasseurs et leur gravité quasi sacrée au milieu des dangers qu'ils couraient.

Une demi-heure de marche silencieuse nous avait amenés en vue d'un petit lac communiquant avec le fleuve. Il avait l'aspect d'une prairie flottante. Les joncs se sont entrelacés, tressant une grande résille dans laquelle ils ont emprisonné les eaux, recouvrant leurs mystères, cachant des multitudes de vies inconnues, formant un asile sûr aux bêtes aquatiques les plus disparates et un jardin divin de fleurs nées dans la matière croupissante.

A la dernière chasse, deux hommes ont été tués, plusieurs blessés par un hippopotame furieux. Sorti du marais, me dit-on, il chargeait, piétinait, écrasait tout sur son passage. Aujourd'hui pour écarter ces périls, les chasseurs invoquent la divinité.

Le chef prie pour tous. D'une voix forte il prononce les paroles d'une invocation à l'Esprit protecteur. Puis il dépose dans un trou le tabac d'offrande. Tous les chasseurs s'accroupissent et battent des mains, non pas à la mode bruyante de chez nous, mais, ayant arqué les paumes des deux mains, ils les frappent l'une contre l'autre. Dans ce réceptacle concave, l'air rend un son particulier et profond. Ils applaudissent tous ensemble, d'un même mouvement, d'abord assez fort, puis *piano, piano,* jusqu'à ce que ce bruit s'éteigne en mourant.

Un grand silence succède aux invocations. Nul ne remue. On les croirait tous en extase.

Le chef rompt ce recueillement. Il est debout; il a donné ses ordres. Tous se lèvent sur son signal et descendent sur le tapis verdoyant de la prairie flottante.

Le silence reprend. Nous retenons notre souffle et nous restons dans une attente anxieuse.

L'hippopotame est invisible. S'il est là, il reste caché sous les herbes protectrices. Les chasseurs avancent toujours, resserrent le cercle.

Notre attente est de courte durée.

L'hippopotame est là! Un homme a rencontré son dos sous ses pas. Impossible à nous de le voir, mais les noirs ne le perdent pas de vue. Il s'est mis en mouvement et chemine sous la voûte mouvante. Les chasseurs se rapprochent toujours. Un moment ils craignent que la bête ne leur échappe en se sauvant vers la rivière. Ils se précipitent, les lances en l'air....

L'hippopotame est reparti vers le milieu du lac toujours par la voie souterraine. Invisible, il rencontre et bouscule un homme, qui perd l'équilibre et tombe. Voilà l'animal tout près de nous; nous voyons les herbes remuer. Avec une dextérité incroyable, un noir jette un harpon fixé à une forte corde qu'il s'est enroulée autour du bras.

Un cri de joie! le harpon est resté droit, fiché dans le dos de la bête; celle-ci disparaît de nouveau sous les herbes.

Un second, un troisième harpon vole! des amarres sont vite attachées aux pirogues; on remorque l'animal qui se défend et se débat. Il sort sa grosse tête et gronde furieusement....

Un moment d'émotion.... L'hippopotame replonge et entraîne derrière lui les pirogues. Les pagayeurs se penchent sur leurs rames, un instant la lutte est indécise. Enfin le nombre l'emporte sur la force individuelle du monstre. L'animal est ramené à la surface. Comprenant qu'il ne peut plus s'échapper, il devient furieux.... Il se révolte, s'agite, souffle, se dresse, se jette contre l'une des pirogues et la mord avec rage... Il se retourne, prend du champ, essaie des charges, se jette de nouveau et de toute sa force contre l'embarcation qu'il veut faire chavirer.... Le jeu devient dangereux; il faut en finir.

Les noirs se rapprochent et achèvent le monstre à coups de lances. C'est vite fait! Le pachiderme va mourir. Son agonie a quelque chose de pathétique....

Avec effort il soulève hors de l'eau toute la partie antérieure de son corps. Il appuie tristement la tête sur le bord de la pirogue à laquelle il s'était attaqué, l'incline de plus en plus, ferme les yeux.... et meurt....

La lutte est finie, on traîne le cadavre à terre. Les chasseurs

forment un cercle et commencent à danser. Ils chantent à pleine voix, glorifiant la chasse, glorifiant le courage, glorifiant l'adresse, glorifiant les esprits propices qui les ont protégés.

14 décembre.
Température maxima: 46°, minima: 24.

Une grande prairie, de hautes herbes jaunes, des arbres tantôt isolés, tantôt groupés en bosquets, des monticules couverts de fleurs, des insectes multicolores, des oiseaux de toutes tailles aux plumages les plus variés et faisant entendre des cris pénétrants qui éveillent en nous des vibrations inconnues....

Nous sommes venus là en silence, à la file indienne et nous nous sommes aplatis à terre, à l'affût, chacun de nous flanqué d'un chasseur noir.

Une heure se passe sans que j'aperçoive rien.... Comme cet air chaud et pur est doux à respirer! Comme on est bien à l'ombre des grands arbres dans ce pays et cette solitude.... Tout chante, tout resplendit, tout émeut. Rien de l'homme ne vient troubler cette splendeur. On dirait que Dieu va parler, que le secret du monde va s'échapper. De mon être tout entier s'élève un hymne de gratitude vers Celui qui a créé toutes choses, qui a fait cette nature grandiose, lui a donné sa force et sa douceur. C'est ici, c'est au cœur de son œuvre qu'il faut venir pour l'adorer et le bénir....

Un sifflement du noir me tire de ma rêverie et me ramène brusquement sur terre des hauteurs où je planais....

Je regarde dans la direction que m'indique le noir.... C'est un *waterbuck;* il va un peu vite. Je l'ai enfin au bout de ma carabine; je tire la gachette.... Je me croyais sûre de mon coup, mais.... il me part pas. J'étais au *safe!*...

Beaucoup d'autres animaux passent devant nous. Mais les rabatteurs se rapprochent. Ils sont un millier!... Ils forment un immense cercle qui va se resserrant. Nous nous réunissons tous quatre sur un monticule d'où nous dominons la plaine.

Ces rabatteurs à peau noire, demi-nus, aux coiffures bizarres, armés de lances, d'arcs et de flèches, sont d'un pittoresque étrange. Le plus étonnant est peut-être de voir ces sauvages agir avec une discipline absolue. Ils conservent soigneusement leur

distances, avançant, s'arrêtant selon les ordres qu'ils se transmettent de proche en proche comme une traînée de poudre.

Les gazelles effarouchées, les *water-bucks,* les grandes antilopes, toute la faune de la prairie est en émoi. Courant, galopant, les pauvres bêtes cherchent à s'échapper. Elles se précipitent d'un côté, rencontrent la ligne des chasseurs, rebroussent chemin, puis s'arrêtent net, prennent un grand parti, foncent tête baissée pour forcer le cercle.... Alors les lances partent, les flèches volent.... Ces hommes sont doués d'un coup d'œil et d'une adresse surprenantes. Ils manquent rarement leur coup.

Notre monticule est maintenant hors du cercle. Je monte à cheval et je rejoins à temps les chasseurs pour assister à la poursuite d'une hyène à museau pointu. Une flèche l'abat, la bête roule à terre. Ici et là des oiseaux sont aussi percés des flèches meurtrières. Un lièvre se lève, il provoque une vraie débandade. Ce sont des sauts, des cris de joie.... On se croirait en Espagne.

.... La chasse est finie. Nous rentrons au camp et nous assistons au défilé des chasseurs. C'est une suite sans fin d'hommes l'un après l'autre, un long ruban noir qui sillonne la plaine, un immense serpent glissant dans les herbes. Ils passent, il en vient d'autres, d'autres encore. Enfin voici les porteurs de gibier. Ils vont vite car leurs fardeaux sont lourds et en courant ils en sentent moins le poids; de temps en temps ils font halte pour se relayer.

Il y a 37 grosses bêtes au tableau: des antilopes de toutes tailles, des gazelles, des sangliers.... Joint au tableau de l'autre jour, cela fait 73 grosses bêtes, sans compter les oiseaux et les pièces ordinaires.

Notre dîner sous les arbres a été accompagné d'un concert bizarre. Autour du camp s'étaient donné rendez-vous des bandes de singes. Ils aboyaient avec des voix tantôt gutturales, tantôt glapissantes. On les devinait sautant d'arbre en arbre, se rapprochant, s'éloignant et, d'après la force des voix, de tailles diverses. Déjà ce matin, comme nous nous rendions à la chasse, une bande nous avait nargués. Ils étaient passés devant nous, puis s'étaient assis dans l'herbe, hauts comme des enfants de 12 à 13 ans. M. d'Almeida m'a raconté qu'il y en avait un grand nombre dans la forêt, à une étape d'ici. A cause d'eux un éta-

blissement de culture a même dû être abandonné. A mesure que le maïs et les cannes à sucre poussaient, des nuées de singes sortaient de la forêt et ravageaient tout. On a lutté, mais ils revenaient toujours plus nombreux. Les hommes ont dû s'avouer vaincus par les singes et se sont retirés; les maisons vides attestent leur défaite.

15 décembre.

Qu'il fait beau et bon ce matin après la chaude nuit qu'il a fallu subir!

A 8 heures et demie est donné le signal du départ. Nous avons fermé nos bagages sans hâte, *con comodo;* rien ne nous presse. Les caisses vont nous précéder par voie de terre; les tentes suivront; Susan et moi nous montons à cheval, Piscicelli va à pied, le conseiller d'Almeida en *machilla.* En une heure et demie nous arrivons au bateau. Des femmes sont dans l'eau, nous saluant de leur *yu! yu!* La mère de Pedro mon *boy* est venue saluer son fils.

Nous descendons la rivière à la rame. Ici et là quelques échouages d'où nous tirent les indigènes. Nous allons beaucoup plus vite et plus facilement que nous ne sommes montés.

Lusitania, 16 décembre.

Le tour du propriétaire.... M. d'Almeida nous fait visiter les magasins pleins de sacs de sucre; la raffinerie est actuellement au repos, la récolte de cannes y a passé tout entière: l'alambic seul fonctionne, distillant les résidus de sucre. Tout à côté, est la briqueterie. Comme nous passions devant les hauts fourneaux, un noir, sans doute en train de nettoyer un four éteint, sort le haut du corps par une trappe et crie: « *Bayette!* »

Il y a quatre grands fours; deux sont allumés. C'est un blanc qui a la charge de les entretenir jour et nuit.

Nous passons par le grenier à maïs, par l'entrepôt d'ivoire, de peaux de bêtes et de caoutchouc. De loin nous apercevons le troupeau au pâturage dans la plaine; il se compose de plus de 200 animaux.

Beira, 17 décembre.

Après un salut aux blancs, employés et ouvriers de Lusitania, après un dernier *Bayette!* des noirs, nous avons quitté ce matin

de bonne heure et sans doute pour ne jamais revoir cet endroit charmant où le conseiller d'Almeida nous a donné une hospitalité vraiment grandiose.

Le vapeur a pu remonter jusqu'ici. Il nous mène sans encombre à Beira. Nous débarquons à midi, à regret, car il faisait bon sur l'eau.

En chemin de fer, 21 décembre.

Nous avons repris hier le train colimaçon de la Rhodésia, refaisant la même route que le 30 novembre et repassant par Macéquécé. Il pleut vers 16 heures, nous nous arrêtons à Umtali. C'est la frontière. Nous disons adieu à la colonie du Mozambique et nous entrons dans celle de la Rhodésia. Détail curieux à noter : dès qu'on pénètre en territoire anglais, on rencontre beaucoup plus de femmes blanches que dans les colonies des autres nations européennes.

Chapitre Quatrième.

LA RHODÉSIA. - BULAWAYO. - NOËL NOIR. - VICTORIA *FALLS*. EN CARAVANE.

En chemin de fer, 22 décembre.

Nous nous réveillons dans un paysage souriant, à ondulations douces, parsemé de blocs qui semblent laissés ici et là par la descente d'anciens glaciers.

Une grande route, des troupeaux, quelques maisons en fer blanc nous annoncent l'approche de Salisbury. A 7 heures nous arrivons et nous parcourons la ville. Les rues y sont extrêmement larges et tout est très espacé. En dehors de là, rien qui distingue cette ville de toutes ces nouvelles nées.

A 9 heures nous repartons. Tout le long de la voie ferrée il y a des établissements de mines. Le train est bondé et les voyageurs n'ont pas des physionomies des plus rassurantes.

Bulawayo, 23 décembre.

Des bois entiers de petits arbres bas, épineux, aux troncs rougis par la terre qu'y ont apportée les thermites, — une large plaine parsemée d'arbres, — puis des petites maisons entourées de verdure et si loin les unes des autres qu'on dirait qu'elles se fuient: ce sont les faubourgs de la ville. Nous longeons encore de larges routes toutes rouges, coupées d'ornières et de flaques

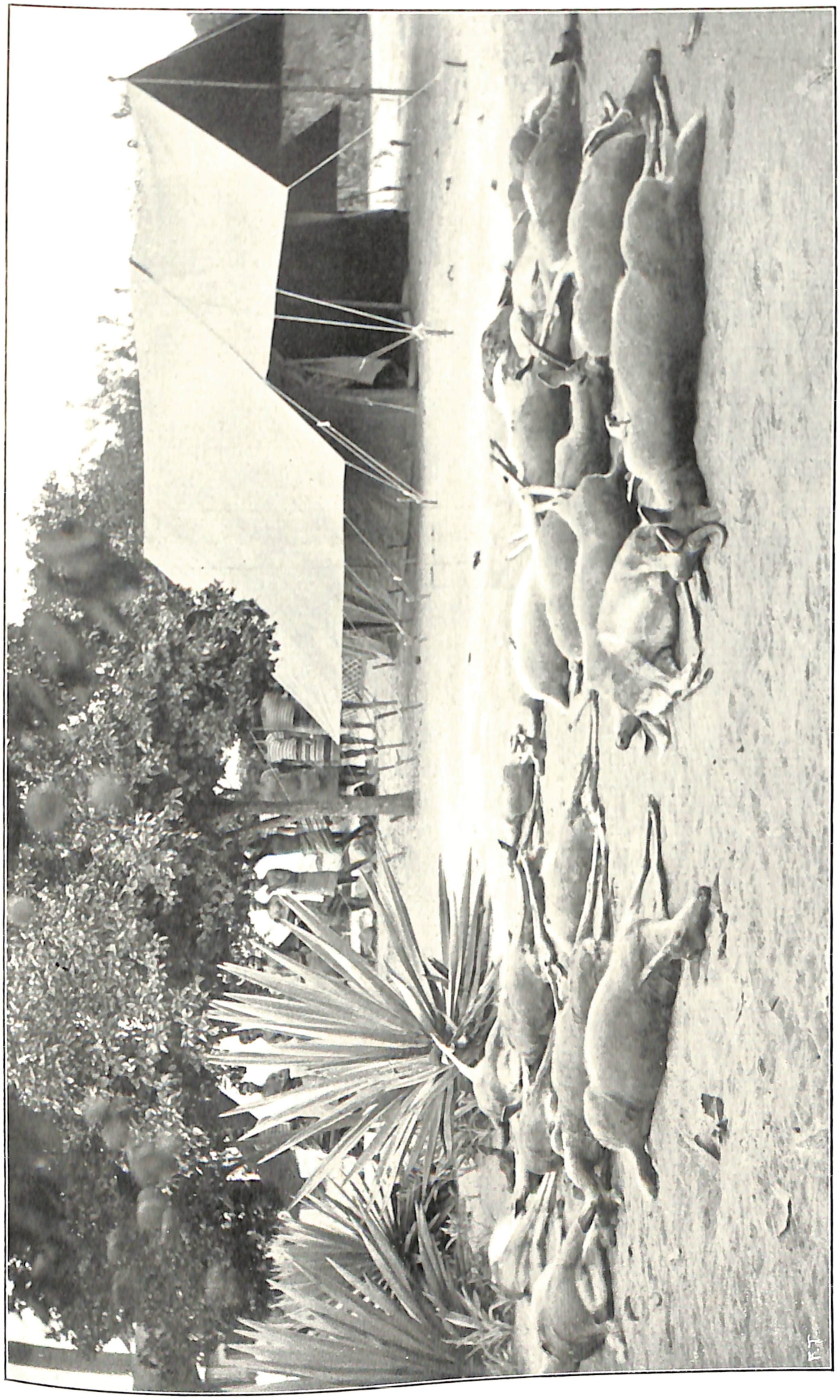
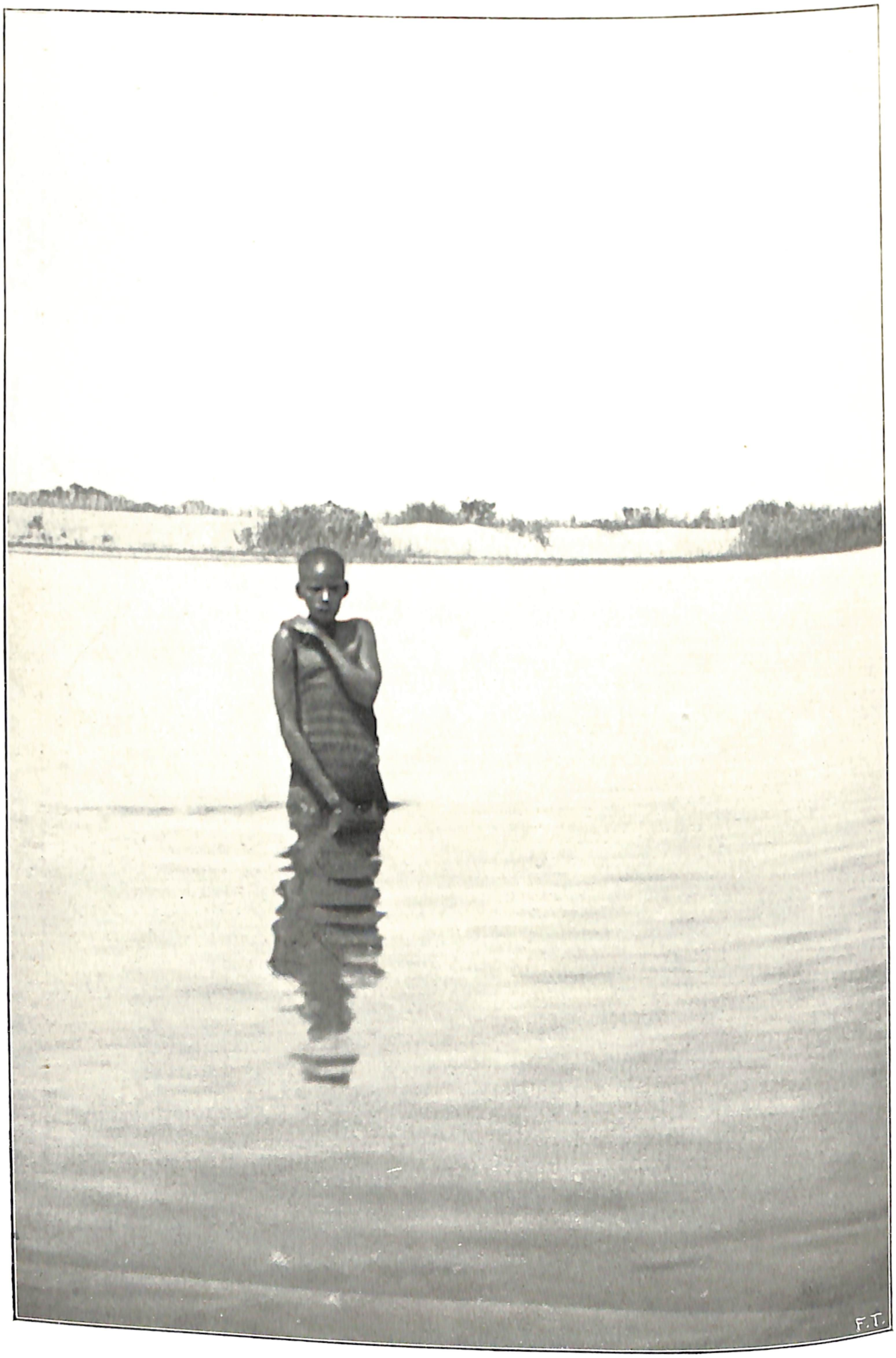
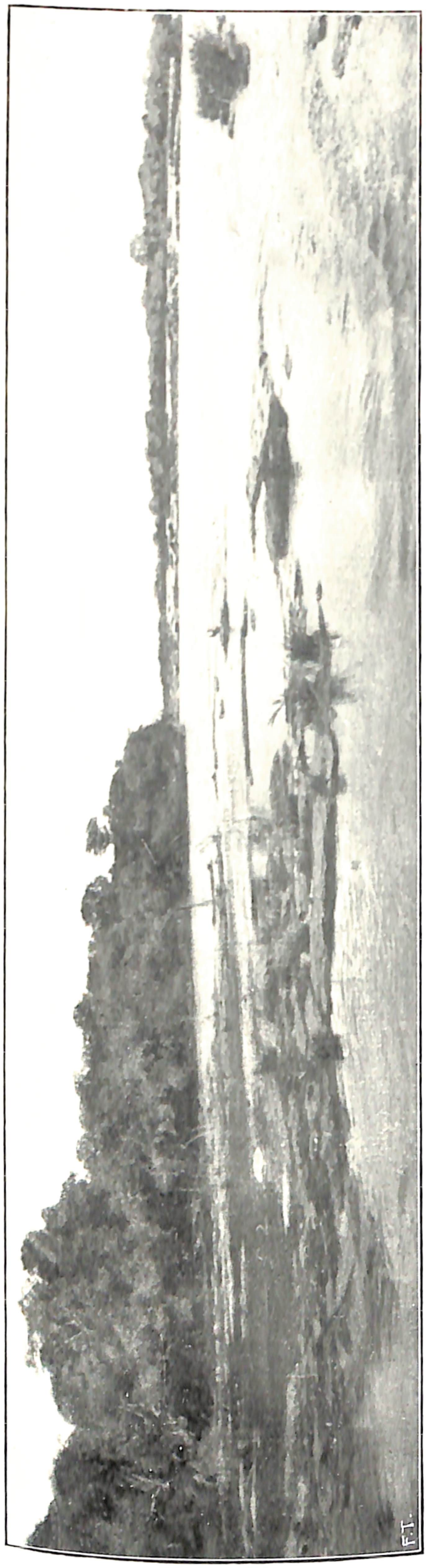


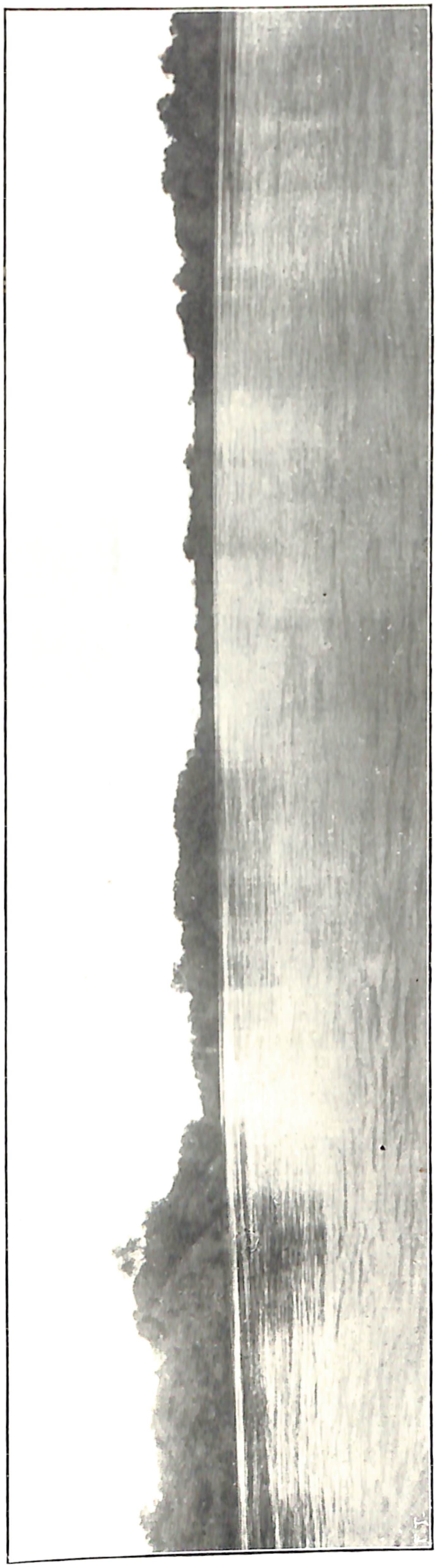
Tableau de chasse (p. 153).



La mère de Pedro.



Le Zambèze au dessus de la cascade (p. 160).

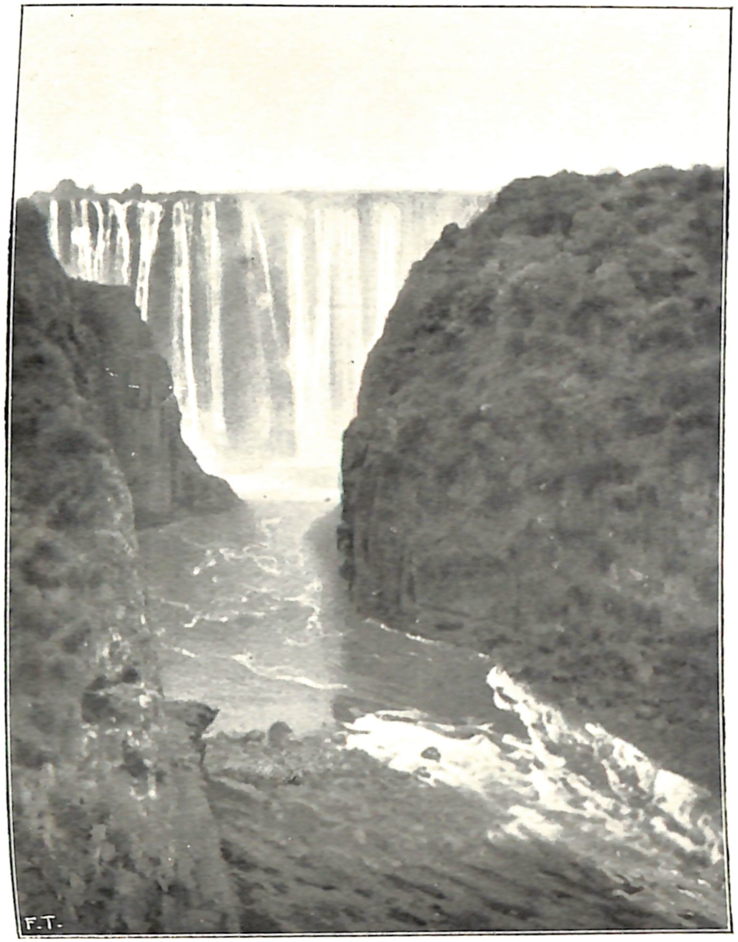


L'eau semble dormir, il règne une grande paix (p. 160).



F.T.

Cécil Rhodes sur la place principale de Bulawayo (p. 158).



F.T.

Une des trois cascades est longue 1500 mètres, haute 200 mètres (p. 160).

d'eau, de longues files de wagons chargés de charbon, un terrain vague, et enfin nous entrons en gare.

Un landau antédiluvien, attelé de chevaux de l'apocalypse nous emmène au Grand Hôtel. L'extérieur est imposant mais les chambres laissent un peu à désirer: les murs sont sales et les plafonds percés. Enfin! j'ai vu des auberges meilleures mais aussi de pires!...

Il est écrit que nous ferons l'étonnement des gouverneurs sur les territoires desquels nous passerons. Dernièrement nous scandalisions l'un d'eux qui nous trouvait en bras de chemise, manches retroussées, faisant nos caisses et mangeant des oranges!... Aujourd'hui c'est un maquignon qui nous sert de guide et nous introduit chez le Gouverneur!... Nous avions fait toute l'après-midi une course au clocher pour trouver qui s'était chargé de nous fournir des porteurs à Broken-Hill. Nous finissons par échouer chez un marchand de chevaux, d'ânes, de mulets et de bêtes à cornes. Il se met en quatre pour nous aider à découvrir l'organisateur de notre expédition. Après avoir téléphoné de droite et de gauche, il nous propose, en désespoir de cause, de nous mener chez *Mr.* Stevens. «*He is sure to know*»[1] dit-il. J'accepte, sans avoir aucune idée de ce que peut être *Mr.* Stevens. Le maquignon nous introduit dans un bureau situé dans le bâtiment de la *Charter Company*. Je me trouve en présence d'un homme fort aimable qui me donne tout de suite les renseignements que je désire, et se met à ma disposition. Je le remercie et sors. Ce n'est que bien après que je découvre que c'était lui le Gouverneur qui s'était employé pour réunir mes porteurs, m'avait télégraphié pour m'offrir sa maison, etc., etc!...

Bulawayo est une ville composée de groupes de maisons et de boutiques à portiques de tôle, séparés par de larges artères peuplées de véhicules de toute espèce. Il y a des *rickshaw*, des voitures bizarres, aux formes les plus baroques, des autos, dont quelques-unes propres, mais dont la plupart, si jamais elles ont été vernies, ne s'en souviennent plus; aux unes on a ajouté des pièces de carrosserie, aux autres on en a supprimé; le tout marche avec un bruit de ferraille tout à fait alarmant.

La plupart des employés, des scribes, des boutiquiers habitent

[1] «Il saura pour sûr.»

hors la ville. Pour franchir les distances énormes qui séparent leurs bureaux de leurs domiciles, ils se servent de bicyclettes ou de chevaux.

Au centre de l'étoile principale, Cécil Rhodes, impassible, les mains derrière le dos, contemple son œuvre du haut de son piédestal. Sa ville n'a que seize ans d'existence, on a peine à se figurer qu'il y a encore si peu de temps, l'espace qu'elle occupe n'était que de la brousse.

Cette statue de Cécil Rhodes est sans chapeau. Ce fut l'occasion d'un curieux incident. Une année que la sécheresse sévissait avec une rigueur particulière dans toute la province, les indigènes vinrent en grand nombre se réunir autour de la statue. Ils réclamaient, avec insistance, qu'on mît un chapeau à Cécil Rhodes. Il ne pleuvrait pas, disaient-ils, tant que sa tête ne serait pas abritée!

Pour la tombe de ce faiseur de colonies, on a choisi le plus beau lieu de repos et de poésie.

Ce soir il y eut bal à l'hôtel: les femmes étaient décolletées, les hommes en habit et cravate blanche. J'ai assisté à l'ouverture et mon ami le maquignon m'a invité faire un tour de valse....

Bulawayo, 24 décembre.

Toute la matinée a été employée à choisir des ânes. C'est une opération importante et plus délicate qu'on peut le croire généralement. Ces animaux de naturel têtu le sont ici plus que partout ailleurs. On ne les emploie guère que comme bêtes de trait. Aussi dès qu'on leur sangle une selle et qu'on leur met sur le dos un poids quelque peu respectable, ils ne comprennent pas la plaisanterie, refusent d'avancer, ou brusquement vous emportent sous des arbres épineux d'où ils ne bougent plus. Parfois ils trouvent mieux: arquant le dos, baissant le museau, ils ruent jusqu'à ce qu'ils aient fait passer leur cavalier par dessus leurs oreilles.

Ce sont là les bêtes auxquelles sera pourtant confiée la mission de porter nos précieuses personnes à travers une partie de l'Afrique.

Bulawayo, Noël.

Les cloches tintaient gaîment cette nuit, annonçant la venue du Christ sur la terre et ramenant plus intensément en-

core que chaque jour ma pensée vers mes enfants et tous les miens....

Notre église est très belle, bâtie en gros blocs d'un beau granit jaunâtre. L'intérieur est sobre, les voûtes gothiques, au-dessus du maître-hôtel un grand crucifix se détache sur une draperie de velours rouge fleurdelisé. C'est surtout une église pieuse.

Peu de monde ce matin à la messe basse; il y a des nègres des deux sexes. Beaucoup vont communier. Des mères noires s'avancent avec grand recueillement vers la Sainte-Table, portant leur dernier-né attaché sur le dos. L'un d'eux déjà grand s'agite, sort un bras, puis l'autre, du sac où il est suspendu, se met à tirailler les vêtements de sa mère. Il doit avoir faim (les noires allaitent leurs enfants jusqu'à deux ou trois ans). La pauvre femme, patiente et résignée se lève, interrompt son action de grâce, et sans se départir du recueillement qu'elle avait en s'approchant de la Sainte-Table, emmène son enfant....

En chemin de fer, 28 décembre.

Nous voici de nouveau en chemin de fer. Nous nous arrêtons encore plus souvent. Les roues du wagon-restaurant prennent feu, le train fait halte, on maîtrise l'incendie, on repart; cela recommence un peu plus loin et ainsi de suite.

De larges plaines alternent avec la brousse; des cours d'eau, de l'herbe très verte, beaucoup de fleurs. Le terrain est sablonneux. Le train soulève une poussière fine qui entre par les fenêtres et couvre tout, nos personnes comprises, d'une couche brune.

Victoria *Falls*, 29 décembre.

A peine sommes-nous descendus du train que nous nous arrêtons, prêtant l'oreille au mugissement lointain de l'eau qui bondit.

Nous sommes bientôt en présence de la cascade. Que dire? comment décrire la beauté du site, la grandeur imposante de la chute, la poésie des alentours?... Les indigènes appellent cette cascade gigantesque *Mosi-a-tunya*, c'est-à-dire: «fumée qui résonne». L'appellation est juste. Bien avant d'arriver en vue de la cataracte, à plusieurs kilomètres, on aperçoit une buée épaisse

au-dessus des arbres des bords du fleuve et l'on entend comme un roulement ininterrompu de tonnerre.

Une vaste étendue d'eau assez basse, des rochers noirs affleurant la surface et d'autres recouverts de végétation, un courant faible, une grande paix, rien dans la partie du fleuve qui précède sa chute ne pourrait faire prévoir l'effroyable tourbillon dans lequel il va bientôt se lancer. Tout semble dormir, l'eau s'en va doucement, presque calme jusqu'au bord du précipice, subissant à son insu, peut-on dire, un peu comme toutes choses, la loi qui règle la marche de la Nature.... Tout à coup le vide l'attire, elle se précipite, se heurte d'abord à de gros rochers placés là comme des bornes signalant le danger; un instant l'énorme masse s'arrête, se divise, mais elle n'en repart que plus rapide et plus agitée, elle roule enfin, prend son élan définitif et fait un vol vertigineux, transformée, pulvérisée, s'évanouissant en un voile de fumée.

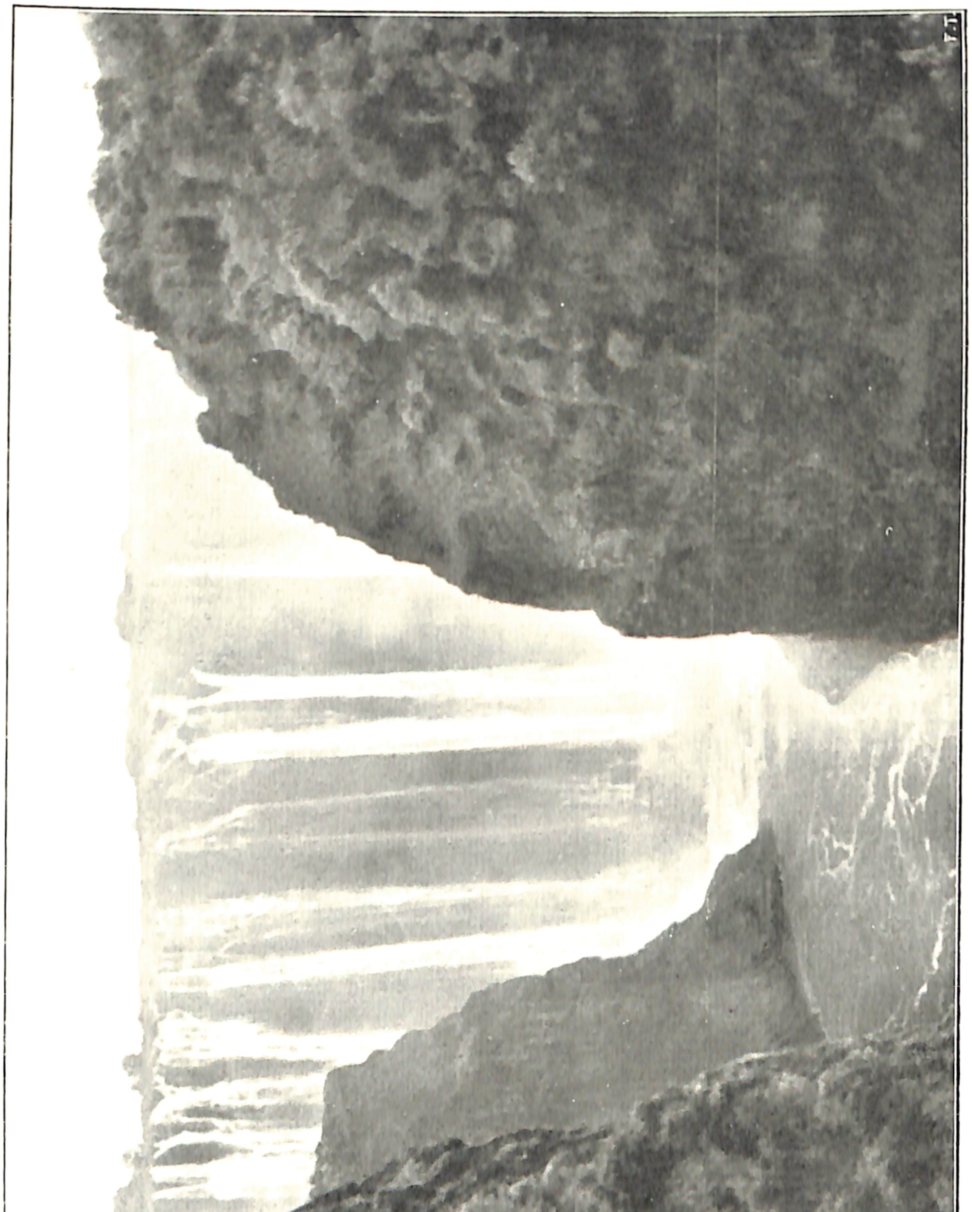
Cette cascade, longue d'un kilomètre et demi, haute de deux cents mètres, est donc environ deux fois plus longue et une fois et demie plus haute que celle du Niagara.

La végétation qui l'entoure est luxuriante. Dans cette humidité constante et dans cette atmosphère de serres chaudes la nature prend une vigueur exubérante.

Pour rapporter de cette merveille une impression complète, il faut remonter le cours du fleuve jusqu'au point où l'eau est calme et basse. Nous parvenons jusqu'au niveau de la cascade. Là nous sommes saisis à nouveau d'admiration. Émus, nous restons sans parole et presque sans pensée.

Continuant la marche le long de la falaise, en face de la cascade, nous traversons *the rain forest,* [1] fouilli de grands arbres, de palmiers et de lianes à travers lesquels le jour pénètre difficilement. L'air y circule mal, l'atmosphère est chargée de vapeur d'eau. Ici et là quelques éclaircies dans les arbres permettant d'apercevoir à travers ce cadre merveilleux l'eau bouillonnante: brisée sur les récifs au fond du gouffre, elle rebondit encore vers le ciel, semblant l'implorer de la reprendre dans ses nuages lumineux. Mais son effet est vain. Elle retombe, dispersée par la brise, éparpillée en gouttelettes rafraîchissan-

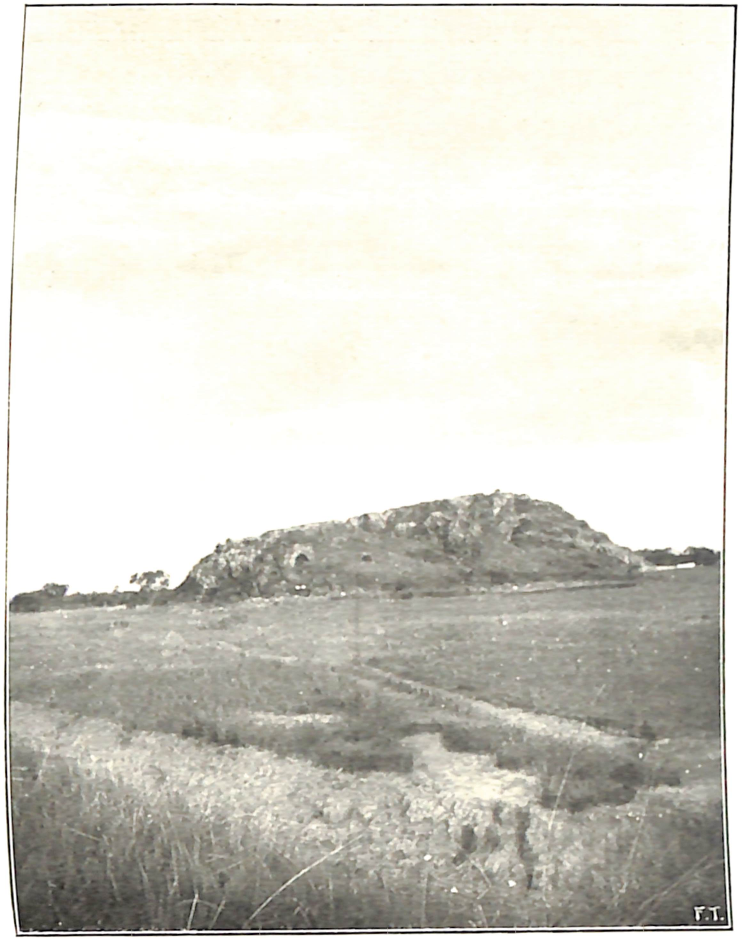
[1] La forêt de la pluie.



Victoria *Falls* (p. 159).



Mr. et *Mrs.* Wallace à Livingstone.... (p. 163).



Près de Broken-Hill.... (p. 165).

tes qui vont réjouir chaque feuille et jusqu'au plus petit brin d'herbe.

Nous arrivons au pont du chemin de fer, œuvre grandiose jetée hardiment d'une falaise à l'autre, à deux cents mètres au-dessus du gouffre béant. Le Zambèze tout entier roule sous cette arche unique! La masse d'eau immense qui tout à l'heure s'étalait sur une largeur d'un kilomètre se précipite en bouillonnant dans ce défilé étroit. Elle y reste emprisonnée pendant près de cinquante kilomètres, entre de gigantesques falaises de basalte sombre.

Nous restons quelque temps en ce point de l'admirable paysage fécond en aspects inattendus, presque dramatiques.... Derrière nous le défilé étroit; en face, de l'autre côté du pont, la cascade, l'immense vapeur d'écume; à droite et à gauche d'épais rideaux de verdure; à nos pieds des vallées où l'on ne peut distinguer qu'une forêt de palmes et de têtes d'arbres; au-dessus de nous, des rochers noirs très hauts d'où pendent des buissons verts.... Quel puissant poète il faudrait pour chanter cette vision!

A 16 heures, un train spécial dépose en face de l'hôtel *Mr.* et *Mrs.* Wallace. *Mr.* Wallace est administrateur du *North-Western Rhodesia,* où il vit depuis longtemps et il a chassé dix ans autour du Tanganika. Par ses soins deux cents porteurs ont été réunis et nous attendent à Broken-Hill. Il nous a aimablement apporté des cartes détaillées du pays que nous nous proposons de traverser. *Mrs.* Wallace est une charmante Française.

30 décembre.

Le territoire gouverné par la *Chartered Company* est plus étendu que l'Allemagne. Les dialectes y diffèrent à l'infini. La religion n'y comprend guère que le culte des ancêtres et quelques pratiques superstitieuses. On n'a pas recueilli de croyances sur l'origine des choses ni un système bien défini de morale. Pourtant les Batokas croient à l'existence d'un Etre supérieur et à l'immortalité de l'âme. Le sorcier cumule les fonctions d'interprète de la divinité, de docteur, d'avocat, de juge. Les cérémonies religieuses se rapportent plus aux faits extérieurs, pluie, tempête, guerre, qu'aux événements de famille. Cependant beau-

coup de superstitions entourent la naissance et les enfants en sont souvent victimes. Lorsqu'il naît des jumeaux, celui qui a vu le jour le dernier est tué. Un enfant dont les dents supérieures ont percé avant les inférieures est tué. Si une femme meurt en couches, son enfant, vivant ou mort, est enterré avec elle. Quant aux demandes en mariage, les coutumes qui s'y rapportent sont assez semblables à celles qui sont observées chez les Zoulous.

Chez les Barotsés, jusqu'à une époque très récente, lorsqu'un roi mourait, on enterrait avec lui vingt ou trente de ses jeunes esclaves vivants! Il y a très peu de temps que l'esclavage a été aboli chez cette peuplade, s'il l'est même complètement. Il existe encore une sorte d'esclavage volontaire. Un homme qui ne peut acquitter sa dette se remet aux mains de son créancier pour lequel il travaille jusqu'à sa libération complète. Un voleur, un calomniateur, condamné à l'amende et se trouvant dans l'impossibilité de la payer, devient l'esclave de sa victime. Jeter des cendres sur quelqu'un est une grave offense qui fait encourir l'esclavage. Il y a même là un moyen qu'emploient les femmes pour se libérer du lien conjugal; la femme qui veut abandonner son mari jette de la cendre sur l'homme qu'elle lui préfère et elle devient ainsi son esclave. Si le mari veut la ravoir, il lui faut la racheter à celui qui, par l'offense reçue, est devenu le maître de l'infidèle.

Un homme qui danse avec la femme d'un autre sans en avoir préalablement demandé la permission à son mari, devient l'esclave de celui-ci. Une veuve qui porte la pipe de son mari défunt dans la hutte d'un autre homme se fait son esclave. Un jeune homme qui désire épouser une jeune fille non encore nubile doit travailler sans salaire chez le père de la fiancé jusqu'à son mariage; c'est encore une espèce d'esclavage.

Les tatouages sont en honneur dans beaucoup de tribus; certaines se distinguent par d'autres signes, comme quelques dents de devant arrachées ou limées en pointe. De la sorte, dit-on, les rois peuvent plus facilement reconnaître leurs sujets.

La façon de saluer varie aussi selon les tribus. Lorsque les Barotsés rencontrent un blanc d'importance, ils s'agenouillent et battent des mains sept ou huit fois en *diminuendo;* lorsque ce sont des parents qui s'abordent, ils s'agenouillent en face l'un

de l'autre, s'embrassent la paume de la main et.... se crachent réciproquement à la figure. Les indigènes du Nord et de l'Est, rencontrant un blanc, s'arrêtent et lèvent le poing fermé, aussi haut qu'ils peuvent.

En chemin de fer. De Victoria *Falls* à Livingstone.
1[er] janvier 1910.

A minuit, nous avons été réveillés en sursaut par les pétards, feux d'artifices et les hip! hip! hip! hourrah! qui annonçaient la nouvelle année.

A 8 heures nous sommes à Livingstone. *Mr.* et *Mrs.* Wallace viennent nous prendre à la gare et nous mènent déjeuner à *Gouvernement House.* La ville compte deux ans d'existence et possède déjà deux hôtels, un club, toutes les organisations sportives anglaises, des boutiques et jusqu'à des usuriers juifs qui prêtent aux nègres à la petite semaine. Si, comme on le dit, on réussit à utiliser la force hydraulique et à fonder des fabriques d'explosibles et autres industries, Livingstone pourra acquérir une réelle importance.

Nous retrouvons un missionnaire protestant, sa femme et ses deux enfants, que nous avions rencontrés à Victoria *Falls.* Le Révérend appartient à une mission évangélique dont le siège est à Paris, dont les missionnaires viennent de Suisse et l'argent d'Ecosse! Ce missionnaire vante l'intelligence des noirs — il s'élève contre les gens qui considèrent la race négroïde comme inférieure; il condamne le système qui consiste à traiter les noirs en grands enfants, il vante leur intelligence supérieure à celle des blancs. Nous l'arrêtons lorsqu'il veut nous décrire les *Congo atroceties* — d'autant plus que je tiens d'un haut fonctionnaire anglais digne de foi et parfaitement impartial, que presque toutes les photographies qui ornent les pamphlets publiés par des missionnaires protestants contre la colonie Belge du Congo, ont été prises en territoire anglais sur des noirs sujets anglais (mutilés par des noirs s'entend) et fournies par un officier belge pour se venger d'avoir été mis à la porte de l'administration congolaise.

Nous quittons Livingstone à 11 heures.

Le soleil se couche entre deux montagnes teintées de violet sombre dont les sommets nuageux semblent toucher le ciel.

L'horizon est tout entier embrasé d'or. L'intensité lumineuse augmente à mesure que le soleil descend. On dirait du feu liquide, entouré d'une gigantesque auréole. Puis le rouge vif se change en rose tendre, en bleu de turquoise. En face de nous la partie de ciel comprise entre les deux montagnes reste dorée, crénelée de nuages violets. C'est une vision idéale. Nous sommes malgré nous comme emportés en extase.

Broken-Hill, 2 janvier.

A 16 heures et demie, nous sommes à Broken-Hill où nous attend une partie de nos porteurs. Nous retrouvons nos gros bagages allignés sous des huttes de terre battue. Nous nous mettons tous trois à l'œuvre pour trier et déblayer les caisses, en retirer les provisions, les sacs des tentes, etc....

Le dîner est un peu piteux : une soupe, des biscuits au lieu de pain, du thon en boîtes et de la confiture ; service à l'avenant. Ce sont les incertitudes du début. Elles ne nous empêchent pas de nous réjouir d'en avoir fini avec les chemins de fer et la vie d'hôtel !

Broken-Hill, 3 janvier.

Broken-Hill se compose de la gare, de quelques huttes habitées par des blancs (dont un savetier autrichien) et de quelques boutiques d'objets usuels.

Les ânes sont toujours rebelles à la selle. C'est un vrai travail que de les faire avancer. Susan fait une mauvaise chute. Mon *boy* Pedro tombe aussi. Il est projeté sur le nez ; peur ou mal, il ne veut plus venir avec nous et va se coucher dans sa couverture en pleurant.

Broken-Hill, 4 janvier.

Les nuits sont ici des plus bruyantes. Dès qu'il fait noir, c'est, tout autour de nous, un vacarme effroyable de grenouilles et de bêtes croassantes. Ce bruit est tel qu'on pourrait le comparer à celui de plusieurs trains passant sur un pont en fer. Cest un roulement continuel, dominé de temps en temps par le mugissement d'un animal qui doit être le *Bull-frog*.

Cette nuit un lion a tourné autour du camp. Nous avons entendu ses rugissements d'abord d'un côté, puis de l'autre, tout

près de nous et nous avons conçu de graves craintes pour nos ânes, nos chèvres et nos moutons. Ce matin aucun ne manque à l'appel. Mais les *boys* arrivent épouvantés avec des histoires terrifiantes de lions mangeurs d'hommes.

Broken-Hill, 5 janvier.

Nous devions partir demain; il a plu hier, il pleut encore aujourd'hui; nous remettons le départ à après-demain, vendredi.

Je trouve qu'il fait froid ici. Pourtant le thermomètre marque une moyenne de 25°.

A droite et à gauche de Broken-Hill se trouvent deux monticules contenant beaucoup de plomb et des sulfates. Une société s'était formée pour les exploiter, mais elle a fait faillite.

Dans l'un des deux mamelons on a découvert une vaste caverne, pleine d'ossements d'animaux appartenant à une époque qui n'a pas été déterminée. Pénétrant par les galeries creusées pour l'exploitation de la mine, nous arrivons à une ouverture, sorte de trou étroit dans lequel nous nous laissons glisser de haut en bas. Il y a des os partout, la terre est humide et friable, il suffit de gratter un peu pour trouver des fragments. L'air est chaud et lourd. Je n'y puis résister et je sors. Au dehors je rencontre le médecin de Broken-Hill, un Ecossais, qui s'intéresse aux fossiles. Il me mène à une seconde ouverture beaucoup plus large. Nous rampons une bougie à la main et nous pénétrons par un sol en pente douce jusqu'au fond de la caverne. Nous remplissons un sac de fragments osseux; nous trouvons aussi des silex taillés, mais aucun en forme de flèche.

Molungushi, 7 janvier.

Cette fois nous sommes en route, en caravane, ayant dit adieu pour des mois, j'espère, à la civilisation.

Il avait tant plu cette nuit et il pleuvait encore si fort ce matin que nous avions suspendu le départ. Puis le soleil apparut; vite les porteurs ont été appelés, le camp levé, les paquets faits à la hâte. On eût dit une fourmilière sur laquelle on aurait marché.

Le premier départ d'une caravane de 200 porteurs n'est pas chose facile. La distribution des charges amène des contestations. A chaque paquet, c'est à qui le portera ou ne le portera pas,

selon son poids. Enfin voilà les porteurs alignés derrière leurs fardeaux. Ils sont comptés, ils partent. C'est alors le tour du cuisinier et de sa batterie, puis ce sont les tables et les cantines qui filent avec les *boys*. Enfin il s'agit de seller les ânes et de partir dessus, ce n'est pas la moindre des difficultés.

L'étape a été longue. Partis à 10 heures, nous n'étions qu'à 16 heures et demie au point où nous devions camper. Rien n'était prêt. Nous avions rattrapé et dépassé nos porteurs échelonnés tout le long du chemin.

8 janvier.

Nous ne bougeons pas aujourd'hui. Il faut donner le temps aux porteurs de se reposer de leur première courbature et mettre un peu d'ordre dans les rangs.

En marche, 9 janvier.

Les choses vont déjà mieux. Le départ est mieux réglé, la marche plus rapide. Lorsque nous arrivons vers 14 heures les tentes sont plantées, le *lunch* prêt.

Jusqu'à ce matin nous avions suivi la ligne du chemin de fer. Nous l'avons laissée pour un petit sentier qui serpente, tantôt sous les arbres, tantôt à travers les prairies que les indigènes appellent ici *dambo*.

Il fait beau. Sur l'herbe verte se projette très nettes les ombres des arbres. Le chemin est bordé de fleurs : sous bois, ce sont des lys martageons rouges sang, ou striés de jaune, des gardénias qui embaument l'air, des fleurs inconnues de toutes couleurs ; dans la prairie un peu marécageuse, des orchis rouges, blancs, lie de vin, mauves, jaunes, un paradis qu'habitent des nuées d'insectes.

A peine étions-nous installés au campement, qu'un violent orage éclate. Ce n'est pas de la pluie qui tombe mais de grosses masses d'eau qui bientôt transforment en torrents les rigoles creusées autour des tentes. Au moins aurons-nous ainsi de l'eau claire ; tous les récipients ont été disposés devant les tentes ; cela nous changera de l'eau saumâtre dont nous avons dû nous contenter ces jours-ci.

Le soir venait, il faisait déjà noir, mais la pluie et la vapeur qui montaient de la terre mouillée, ont achevé d'obscurcir l'at-

mosphère. Assise dans ma tente hermétiquement close, je n'entends d'abord que le clapotis de l'eau, puis des pas, un appel au *niampara na pagasi,* capitaine des porteurs. C'est le jour de la distribution des vivres. En un instant tout le camp jusque là silencieux et morne, s'anime; des cris partent, chacun s'appelle, s'interroge, se répond. De ma petite fenêtre j'aperçois ces pauvres noirs tout luisants sous l'eau qui glisse sur leurs épaules. Une tête rasée apparaît au-dessus des herbes ou de derrière un arbre, puis l'homme se dresse, court, saute pour ne pas manquer à l'appel. Ils crient, rient, plaisantent, parfaitement satisfaits, oubliant qu'ils ont marché tout le jour sous un fardeau pesant, oubliant que demain il faudra marcher encore, ne paraissant pas sentir le froid de l'eau qui ruisselle sur leurs corps, et y colle le chiffon qui leur sert d'unique vêtement. Ce sont les imprévoyants.... peut-être les heureux: ils savent jouir du moment présent.

10 janvier.

Belle journée; étape plus courte. Toute la matinée nous avons marché sous bois. En en sortant, nous trouvons les tentes déjà dressées dans un site agréable, près d'une prairie où il y a de l'eau.... je n'oserai dire courante!

Non loin est un petit village assez misérable d'où l'on nous apporte des poulets et des œufs, les premiers que nous trouvions depuis Victoria *Falls*.

Dans la caravane, tout marche en ordre, sauf nos ânes qui ne marchent guère! Le mien qui s'était obstiné à ne bouger que de bien peu, est pris subitement d'un inesplicable élan. Rien ne l'arrête. Il va tête baissée vers des arbres à branches basses et s'arrête brusquement, le museau contre un énorme tronc.

Un autre s'est étalé au passage d'un gué. Il se trouvait bien là, au frais, et refusait de se relever.

Mon petit *boy* Pedro a préféré faire toute la route à pied que de remonter à âne. Mon autre *boy* avait mal au pied. Hier je l'avais forcé à chevaucher comme nous, mais ce matin il m'a déclaré: *Mrs. ride very well donkey, me fall five times!* [1]) et il préfère son mal à l'âne.

[1]) « Madame monter très bien âne; moi tomber cinq fois! »

Les dangers de ce mode de locomotion ne suffisent cependant pas à me décider à user de la *maschilla*. J'en garde une invincible horreur et n'en use que pour les passages d'eau où mon âne me déposerait sûrement, mais même pendant ces quelques instants cela m'est très désagréable.

L'installation de campement est pittoresque. A peine arrivés les porteurs montent les tentes, creusent des rigoles tout autour, font des sentiers joignant nos demeures à la tente centrale qui nous sert de salle à manger. Ils vont chercher de l'eau, rangent en bataille toutes les caisses. Aujourd'hui, comme la pluie menace, ils les empilent les unes sur les autres et les recouvrent d'une toile cirée. A peine ont-ils fini de travailler pour nous, les voilà déjà dans les arbres, taillant, coupant des branches pour se construire des abris. D'autres arrachent des brassées de longues herbes qui serviront à la toiture. Bientôt tout un petit village s'élève comme par miracle. De toutes ces huttes improvisées monte une fumée bleuâtre.

Outre les charges de nos bagages, ces pauvres gens emportent toutes les saletés qu'ils peuvent ramasser autour du camp : boîtes de conserves et bouteilles vides, morceaux de fer, que sais-je ?... chacun d'eux est aussi porteur d'une outre contenant de l'eau, d'un récipient qui renferme les graines suffisant à sa nourriture. Enfin, pour compléter cet attirail, ils ont tous, attaché à la ceinture, un hochet composé d'une boîte de fer blanc ronde, traversée d'un morceau de bois et dans laquelle, à chaque pas, sautent et s'entrechoquent quelques cailloux. Ce bruit va *crescendo* avec l'allure des porteurs. C'est aussi avec cette crécelle vigoureusement agitée qu'ils accompagnent leurs danses.

Ces nègres sont gais et de bonne composition. Ils se contentent d'un rien et rient à propos de tout. Ils ont découvert que nous collectionnions les insectes. Toute la journée c'est un continuel va-et-vient de porteurs qui viennent jusqu'à la tente devant laquelle j'écris. Ils me font présent des petites bêtes les plus hétéroclites. C'est entre eux une grande rivalité. Selon que je juge la bestiole *mzuri, mzuri sana,* ou *apana mzuri* (joli, très joli, ou pas joli), je mesure le plein de la cueillerée de sel que je leur donne comme *matabiche* (pourboire) : les noirs sont très friands de sel. On apporte aussi plusieurs serpents qui sont plongés avec soin dans l'alcool. J'en avais fait accrocher un qui



Un petit sentier qui serpente sous les arbres.... (p. 166).



L'installation d'un campement.... (p. 168).



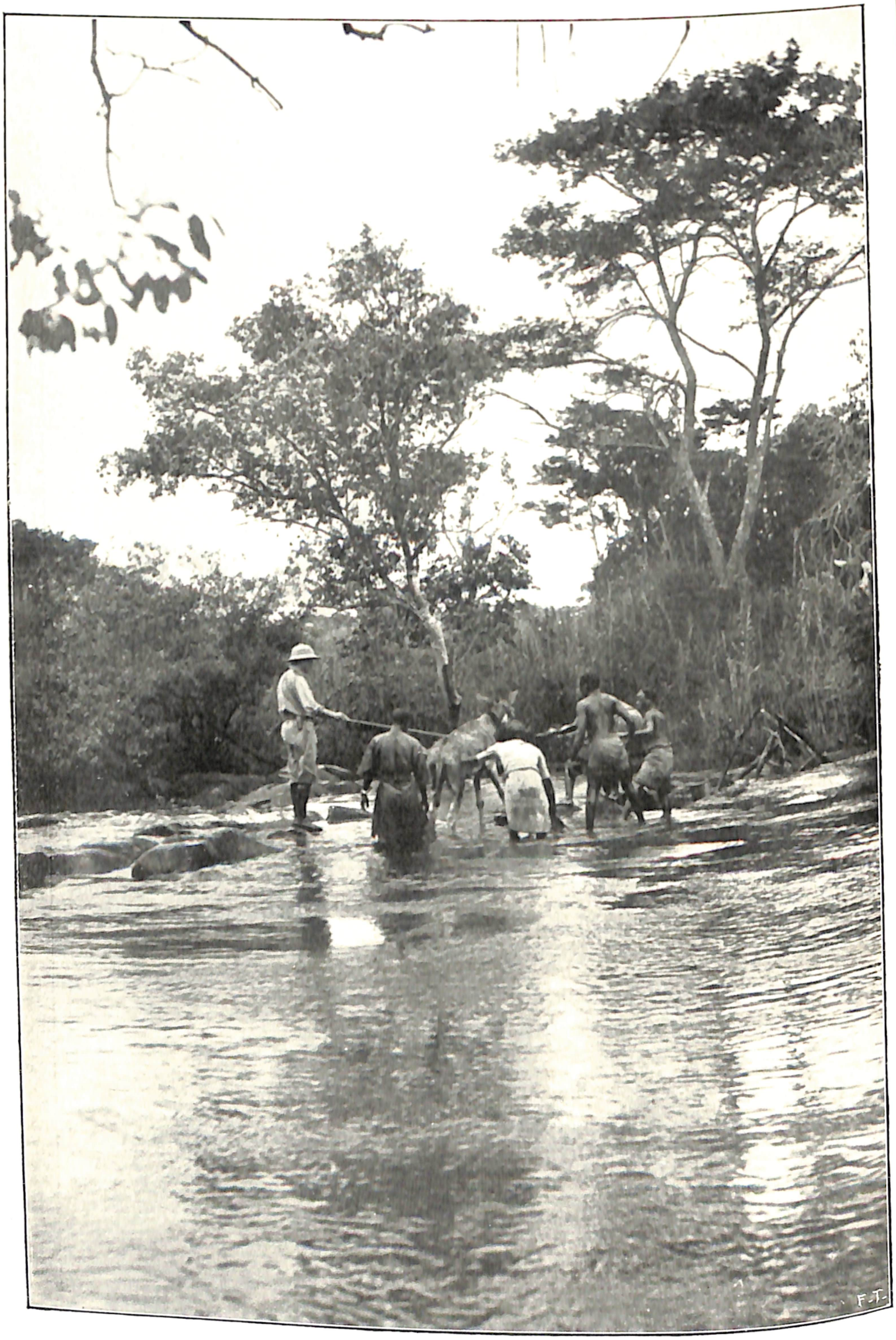
Le bagage est aligné.... (p. 169).



Notre premier déjeuner.... (p. 169).



L'un derrière l'autre, nous cheminons.... (p. 169).



Les passages d'eaux sont laborieux.... (p. 170).

me semblait mort à la patère au-dessus de ma table. Levant les yeux je le vois qui descend graduellement et pointe sa tête juste en face de la mienne!...

Quand vient le soir, c'est la procession du bois mort pour le feu de la nuit. Chaque nègre apporte un tronc d'arbre. Le bûcher s'élève au milieu du camp. Lorsque la nuit est tombée, on l'allume pour éloigner les fauves et tout le camp est éclairé de grandes flammes et d'étincelles brillantes qui volent au vent.

En marche, 11-13 janvier.

Le matin, tandis qu'on fait une toilette sommaire, la tenture de la porte se soulève tout à coup, une tête noire un peu effarée s'introduit: c'est un porteur pressé d'emporter sa charge. Si l'on se retourne et qu'on l'interpelle, il s'enfuit. Si l'on fait semblant de ne pas le voir, il s'enhardit, allonge la main et emporte furtivement son paquet.

Pendant que la toilette se termine, le *boy* emballe, ferme les malles, et à peine est-on sorti que les porteurs se précipitent sur la tente avec une telle ardeur qu'on dirait que leur vie dépend de leur rapidité. Vous vous retournez, votre maison volante est déjà abattue, roulée, mise dans les sacs.

Les bagages étant allignés, chaque porteur debout derrière sa charge, l'ordre de marche est donné. Les deux cents porteurs s'ébranlent. Un peu après, lorsque nous avons pris notre premier déjeuner, il y a un second départ, celui du second cuisinier et du second *boy* de table et des quelques porteurs nécessaires au peu de bagages de ce convoi. Enfin c'est notre tour. Il faut nous assurer si les ânes sont bien sellés, les noirs n'ayant qu'une idée peu nette de la position que doivent occuper les sangles.

L'un derrière l'autre nous cheminons. Le sentier est très étroit. Il a à peine la largeur d'un âne. Le soldat qui sert de guide marche en tête. Je viens immédiatement après lui sur mon âne, suivie de mon ânier et de Pedro. Susan chemine la troisième sur son petit âne; Piscicelli le quatrième. Les *maschillas* contenant les appareils photographiques et nos menus objets viennent ensuite; enfin trois ânes de réserve ferment la marche, l'un d'eux porte un bât contenant une petite cantine.

A 10 heures repos et léger repas sous les arbres.

Loin d'être monotones, ces quatre ou cinq heures de marche

au pas sont pleines d'imprévu. Les paysages se succèdent, très variés, toujours pittoresques. Des arbres d'espèces et d'aspects très divers, suffiraient à occuper notre attention si nous ne marchions sur un tapis de fleurs multicolores : anémones blanches, rosées ou mauves, poligalas bleus, malvacées jaunes, rosaces blanches, petits saxiérages qui balancent leurs corolles sur de fines tiges, bégonias roses qui font leurs demeures sur les thermitières à l'abri d'arbres aux branches desquels se balancent des convolvulus blancs, bleus et roses, pervenches qui vous regardent avec leurs grands yeux étonnés, euphorbes, lys qui marquent l'herbe verte de larges taches de sang. Des champignons se prélassent sur des lits moelleux de mousses foncées ; il y en a de blancs larges comme de petites tables, d'autres ont la forme d'un chapeau, d'autres encore celle d'un parapluie retourné ; il en est de blancs, de bruns, de jaunes, d'oranges, de rouges, de gigantesques, et de minuscules. De longues mousses grises, comme des barbes argentées, descendent des arbres et s'agrippent à tout ce qu'elles touchent.

De temps à autre nous rencontrons des accumulations de rochers escarpés, couverts de cactus, de lichens, de fougères et de toutes sortes de plantes qui leur laissent un aspect sauvage sous un vêtement bigarré.

Puis la nature change encore. Nous suivons des prairies bordées d'arbres, comme de larges allées vertes. Le sol est humide et porte une flore toute différente ; des joncs, des campanules, de tout petits iris, des glaïeuls. Il y a des champs d'ombellifères. Des orchis de marais, de toutes tailles, affectent des formes d'insectes bizarres. D'un fond de vase qui recouvre une eau dormante, des nimphéas ont lancé leurs longues tiges jusqu'à la surface ; là sont écloses des fleurs bleues. Elles se sont couchées languides sur la face unie des eaux. Le vent peut agiter les roseaux qui les entourent, l'hirondelle les effleurer de ses ailes, les nénuphars restent immobiles ; ce sont des impassibles.

Les passages d'eaux sont toujours laborieux. Les ânes refusent d'abord de s'en approcher. Lorsqu'enfin le bâton les a persuadés, ils se laissent glisser et souvent restent vautrés dans la boue. Parfois, pris d'un élan inexplicable, ils font un bond au-dessus de leurs forces et n'arrivent à l'autre rive que pour retomber en arrière, dans l'eau, avec un grand éclaboussement,

entraînant dans la chute celui qui a eu l'imprudence de rester sur leur dos.

Souvent, tandis que je chemine distraitement, laissant errer mon âne en libre rêverie, je suis brusquement rappelée à la réalité par une vaste main qui s'aplatit, — oh! très délicatement! — sur mon dos. C'est mon ânier qui y cueille une mouche, me préservant ainsi peut-être d'une piqûre dangereuse. Les *tsé-tsés* abondent. Ces grosses mouches font des morsures si profondes que parfois on pourrait suivre notre piste aux larges taches de sang laissées par nos ânes.

Nous allons plus vite que les porteurs. Ils sont chargés et font halte de temps à autre par groupes. Il est curieux, lorsque nous les dépassons, d'observer leur origine d'après leur salut. Les uns s'accroupissent et battent des mains; de ceux-là j'en ai vu, ayant leur charge sur la tête, la maintenir d'une main et se battre le flanc de l'autre pour ne pas manquer à la courtoisie et donner ce qu'ils pouvaient de leur salut. D'autres font le salut militaire, étendant d'abord le bras d'un mouvement sec puis portant violemment la main au front. Certains se frappent la cuisse avant de saluer militairement. Un autre, presque un vieillard, à l'air noble, lève la tête pour saluer, vous fixe du regard, se frappe la cuisse, fait vers vous un pas automatique.... on s'attend à quelque chose de grave.... il tourne une épaule vers vous, puis l'autre et c'est fini, il rentre dans les rangs.

Souvent, lorsque nous les avons dépassés, les porteurs nous suivent de loin en chantant. Ce sont des complaintes rythmées et harmonieuses. Comme toujours, une seule voix chante le verset, c'est une voix de tête et tous reprennent le refrain en tierce. Ce chant se perçoit de très loin. Arrivés au camp avant la caravane, nous l'entendons bien avant de voir les chanteurs.

Les noirs sont très friands de tabac. Ici, non seulement ils prisent avec délices, mais aussi ils fument. Les uns emploient des courges sèches qui leur servent de pipes et dans le fond desquelles ils mettent de l'eau. Les autres roulent des cigarettes dans des feuilles vertes.

Assise à l'ombre de la véranda de ma tente, entourée de *tutti i miei comodi*, contemplant la nature idéale, enivrée d'air et de lumière, je me laisserais volontiers aller à ma rêverie, mais il est difficile de s'absorber en quoi que ce soit. Mille choses vous

appellent: les soins du ménage, une question à règler, les vêtements à raccommoder, l'huile de ricin ou la quinine à administrer aux *boys,* les malades à soigner, les plaies à panser. J'ai déjà une clientèle qui chaque jour assiège ma tente. La plupart ont des plaies aux pieds, plusieurs ont la gratte, d'autres des maux de tête qui doivent provenir de fièvres. En voici un qui m'arrive ayant une large et profonde blessure à la tête. Il est tombé d'un arbre sur un morceau de bois qu'il m'apporte pour m'expliquer comment il s'est fait mal. Lorsqu'il a été lavé et pansé, il emporte son morceau de bois comme un trophée. Aujourd'hui deux de mes patients, une fois pansés, sont allés cueillir des fleurs et me les ont données en remerciement. Cette marque de gratitude de mes sauvages m'a touchée.

La répartition des vivres est dans les premiers jours occasion de bruit et d'agitation, puis, comme le reste, cela se calme.

Deux fois par semaine nous administrons aux ânes une injection d'arsenic pour tenter de les préserver au moins pendant quelque temps du trypanasome.

Nos collections nous donnent aussi beaucoup d'ouvrage. Il faut mettre sous presse les fleurs cueillies pendant la marche, les numéroter, les inscrire une à une dans le carnet des collections en indiquant la nature du terrain où elles ont été trouvées et leur couleur. Il faut aussi ranger les oignons d'orchis que Pedro mon *boy,* et Pangamuchelo, le chasseur, ont déterrés sous mon œil vigilant. Piscicelli a ses collections de minéraux, de papillons et d'insectes. Nous faisons aussi de l'ornithologie, et cela à double fin, pour collectionner.... et nous nourrir. Enfin le développement de nos photographies n'est pas l'une de nos moindres occupations. Je ne m'y mets que lorsqu'une eau claire coule près du campement. La gélatine, rendue encore plus sensible par l'excès de chaleur, ne résisterait pas à l'eau saumâtre dont il faut bien nous contenter pour nos personnes. Le séchage des films donne de graves préoccupations. Généralement je les accroche à une corde au dehors. Mais que de complications! Vienne la brise, les films dansent et se collent l'un à l'autre. Un coup de vent les jette dans la boue. Le soir il faut les transporter dans la tente. S'il pleut, si seulement l'air est humide, les films ne sont pas secs le lendemain matin à l'heure du départ. Il faut alors les fixer avec des punaises sur un bâton qu'on confie

à deux porteurs et alors.... quelle anxiété! Nos chefs-d'œuvre tremblent au vent, portés allégrement par les deux noirs qui ne semblent pas saisir l'importance de leur mission.

Caschito, 14 janvier.

Trois huttes en terre battue, dressées dans un terrain déboisé et plus ou moins cultivé, tel est le point que désignent ainsi les notes qui nous ont été fournies sur la route que nous avons à suivre: « Caschito, bonne eau, *stores* de Stephenson ». Les deux frères Sthephenson sont deux écossais; l'une des huttes est leur demeure, la seconde celle de leur *boys*, la troisième contenant des sacs de graines et des balles de calicots, constitue le *store* [1] annoncé. Les frères Stephenson se chargent du recrutement des porteurs et fournissent les graines qui suffisent à leur nourriture. L'un d'eux, celui que nous trouvons au poste, est visiblement le sous-ordre de son frère. Il a l'air d'un bon paysan et l'on dirait que les longues années d'existence solitaire lui ont désappris l'art de parler à ses semblables. Il nous apporte une lettre de son frère — un fin renard, celui-là, — avec lequel Piscicelli s'est entendu à Broken-Hill pour le ravitaillement de la caravane. Au cas où nous voudrions chasser, il nous propose comme guide un vieillard d'un village voisin, fameux chasseur, « mais, écrit Stephenson, il ne se dérangera que si vous allez « chercher des éléphants, car une de ses femmes l'ayant abandonné, vu son grand âge, il cultive lui-même son jardin, ce qui « occupe tout son temps et ses forces.... »

Nous faisons appeler *the old gentleman*. [2] Il arrive, dignement vêtu d'une chemise à carreau, précédé et suivi d'une file d'esclaves portant des cadeaux; de la farine des graines, des poulets, des œufs (tous pourris). Il est très vieux mais encore alerte. Nous lui faisons signe de s'asseoir; il s'accroupit en face de la véranda de ma tente sous laquelle nous sommes assis, un peu en avant de sa suite. La conversation s'engage, mais la désillusion est grande: il n'y a pas d'éléphants!...

A défaut d'éléphants, il y a d'autre gibier. Piscicelli rentre tard au camp, ayant tué deux élans.

[1] Magasin.

[2] Le vieux monsieur.

Caschito, 15 janvier.

Nous avons décidé de rester un jour à Caschito pour essayer de tirer quelques coups de fusil. Les deux élans, qui sont d'énormes animaux, ont apporté beaucoup de viande au camp et pas mal de zizanie. A peine les morceaux en sont-ils distribués aux porteurs que de tous les coins du camp s'élève un grand vacarme de disputes. Mais tout se calme à mesure que les bouches se remplissent.

Partis tous trois pour la chasse avec de grandes espérances, nous n'avons rien vu. Nous rentrons tard. La nuit est éclairée par un fin croissant de lune très haut au-dessus de nos têtes. Nous cheminons en silence, à la file indienne, suivant un sentier si étroit que les plantes que nous frôlons de chaque côté nous versent toute leur rosée en perles argentées; puis à travers les bois, les arbres prennent des formes fantastiques; plus loin nous devons nous frayer un passage dans les hautes herbes qui derrière nous se relèvent, ne gardant aucune trace de nos pas. Tout est silence. Seul le cri d'un oiseau nocturne effarouché par notre passage, trouble cette paix infinie.

Kafulafuta, 18-19-20 janvier.

Une brise douce et embaumée passe dans les grands arbres sous lesquels nous sommes campés. L'ombre des larges feuilles se dessine en damier sur le sol. Les mouches bourdonnent, les grillons chantent, de gros bourdons pressés vont d'une fleur à l'autre, leurs dos bombés sont striés de noir et de brun, parfois ils sont tout bleus. Des scarabées volent de bais, très vite, si vite même que parfois ils n'ont pas le temps d'éviter les troncs des arbres, ils s'y buttent, tombent sur le dos avec un bruit sec et font ensuite des efforts incroyables pour se remettre d'aplomb; furieux, ils agitent frénétiquement leurs petites jambes dans le vide. Des sauterelles ouvrent et ferment leurs ailes colorées avec un cliquetis de fer. Des oiseaux chantent au-dessus de nos têtes.

Un rayon de soleil, pénétrant comme une flèche dans une petite clairière en face de ma tente, la remplit de lumière. Deux papillons s'y poursuivent amoureusement. Tout à l'heure ils étaient à terre, battant des ailes, marchant l'un vers l'autre, puis

se séparant, s'accompagnant, se rengorgeant, se faisant des grâces mille coquetteries. Mais les choses se gâtent. Toujours marchant, ils se quittent, ayant l'air de ne plus se connaître. L'un, mû par une grande décision, prend son essor vers le rayon lumineux. Cette fugue est au-dessus de l'endurance du dédaigné. Ils se lève à son tour. C'est alors une lutte d'adresse et de rapidité, toujours dans le rayon de soleil. Ils montent, descendent, remontent, se poursuivent. Enfin l'amie est rejointe, dépassée et le vainqueur reçoit la récompense de sa persévérante poursuite. Planant dans l'enivrante lumière ils s'unissent en un baiser aérien.

Nous restons ici trois jours. Nous avons dû laisser à l'avant-dernier campement des sacs de grains trop lourds ed il faut envoyer des porteurs de renfort pour les rapporter.

Piscicelli a tué une grande antilope; une belle tête.

Bwana-Mukuba, 23 janvier.

Lorsque nous avons quitté Broken-Hill, Bwana-Mukuba nous paraissait comme une étape très lointaine où nous devions reprendre un dernier contact avec la civilisation. Il y a ici une gare, des blancs, des *stores,* un médecin, une mine de cuivre mais.... pas d'eau.

Nous arrivons de bonne heure et trouvons nos tentes dressées en pleine place publique. Après les avoir fait enlever et transporter 500 mètres plus loin, et sous bois, Piscicelli retourne au *stores* pour s'entendre avec l'Écossais qui nous fournit vivres et étoffes pour les porteurs.

A ce moment j'étais seule au camp avec Susan lorsqu'il y éclate une révolte!

Un homme m'arrive pour se faire panser un mauvais trou à la tête; très excité il me raconte une longue histoire en *kibemba* [1]) que je n'écoute pas puisque je ne comprends pas sa langue. A peine est-il reparti la tête bandée, qu'il ameute les porteurs. Ceux-ci, la hache à la main, courent assaillir le cuisinier, auteur de la blessure, disent-ils. Ils ne veulent rien moins que le tuer. Le pauvre homme, pour éviter d'être massacré *runs for his life,* [2])

[1]) Langue des tribus Bemba. — La particelle *ki* précédant le nom d'une tribu indique la langue de cette tribu.

[2]) « Se sauve à toutes jambes. »

se précipite comme un animal traqué dans ma tente. Les forcenés y pénétrent à sa suite. J'ai beau leur intimer l'ordre de se retirer, ils veulent leur victime. Je menace, ils ne font que hurler plus fort et leur colère se tourne contre nous. Brandissant leurs haches, roulant des yeux furieux, ils nous attaquent, Susan et moi, au fond de la tente. Voyant que les choses se compliquent, je décroche un fusil, je le charge ostensiblement et mettant en joue nos agresseurs je leur dis simplement : « Maintenant le premier qui s'approche, je tire ! »

Cet argument les persuade. Ils s'en vont enfin, mais de mauvaise grâce, se retournant et hurlant encore.

A son retour, Piscicelli fait une enquête sommaire, suivie de quelques gifles et tout rentre dans l'ordre. Le cuisinier et les *boys* restent fort impressionnés. Le Capitaine pour leur inspirer encore plus de respect de mon autorité déclare aux porteurs qu'ils feront bien de se tenir tranquilles, car j'ai déjà tué plusieurs noirs !... Me voilà notée.

24 janvier.

Ce matin, visite du médecin. Pour pouvoir passer en territoire belge, il nous faut une attestation qu'aucun porteur ne soit atteint de la maladie du sommeil. Evidemment, pour en être absolument sûr il faudrait faire au microscope l'examen du sang de chaque porteur. Or ils sont 300, avec ceux que nous avons pris ici. On y passerait des jours. Force est de procéder plus simplement.

C'est devant le *store,* sur une espèce d'esplanade, qu'a lieu l'inspection. J'y arrive d'abord avec mes 25 ou 30 patients que je présente au Docteur, tenant à mettre ma responsabilité à l'abri. Puis c'est le tour des 270 autres porteurs. J'explique brièvement les maladies de chacun. Le médecin est un tout jeune homme, si grand, si grand que, pour lui parler, j'ai dû monter sur la marche du *store.*

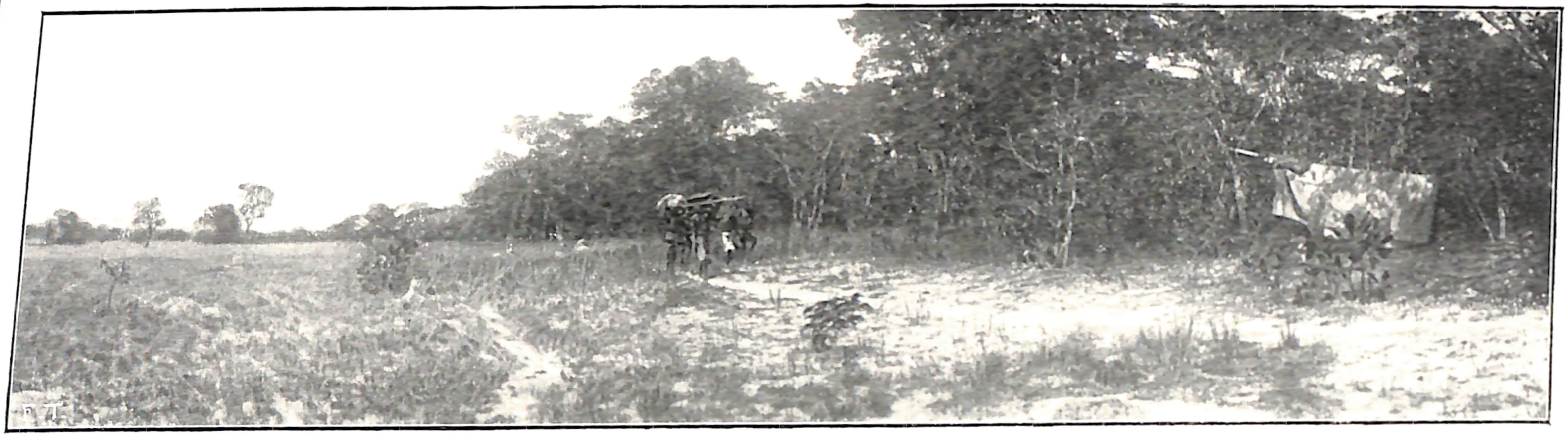
Notre après-midi est employée à visiter la mine. Le Directeur et l'Ingénieur, tous deux écossais, gais et bons enfants, nous accompagnent. On s'y croirait dans une caverne des contes de fées. Les galeries sont hautes et larges, leurs parois de couleur brune, veinées de vert, dans lesquelles sont creusées des niches revêtues de malachite, semblent doublées de velours émeraude. Le



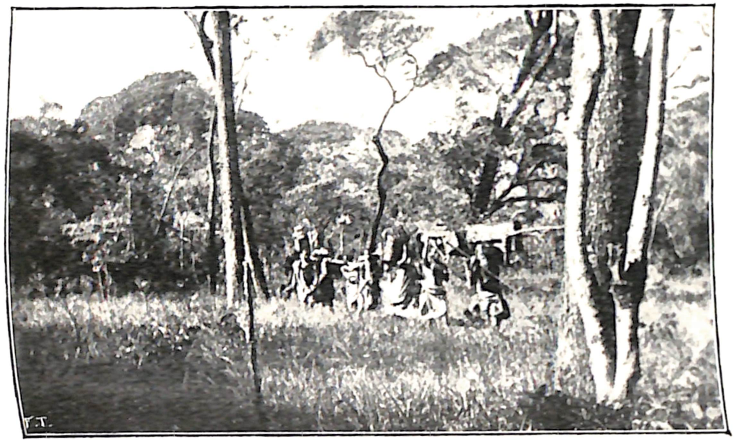
Les passages d'eaux sont laborieux.... (p. 170).



Les magasins de Stephenson (p. 173).



....prairies qui séparent une forêt de l'autre, nommées *dambo*.... (p. 170).



Caravane sous les arbres.... (p. 170).



Piscicelli a tué une *roan antilope*.... (p. 175).

rendement de la mine n'est malheureusement pas en proportion avec sa beauté pittoresque. On y travaille depuis six ans, on a dépensé beaucoup d'argent, on creuse; les minerais de cuivre s'empilent au dehors mais ils attendent qu'on ait trouvé le fer nécessaire au mélange et les machines pour la fonte.

Nous sommes descendus dans un grand seau suspendu à une poulie. A ce moment où nous remontions, un tuyau crève dans le puits et nous envoie un jet qui nous trempe jusqu'aux os.

Les directeurs insistent pour que nous visitions une galerie qui a dû être abandonnée en attendant que les moyens de transport assurent un débouché à l'exploitation. La beauté du filon de malachite qui y a été entamé vaut bien la peine de la descente, mais le moyen employé pour cela est assez primitif. Il consiste en une simple planche attachée à une poulie et suspendue au-dessus du vide. Pour s'y asseoir c'est assez compliqué. On tire la planche à soi jusque sur la margelle du puits, on s'y glisse, les jambes ballant dans le vide, on s'équilibre de son mieux, s'agrippant des deux mains au câble; après quelques minutes d'un léger balancement peu agréable, les noirs préposés à la manœuvre lâchent la manivelle, la corde se déroule rapidement et.... bon voyage, on disparaît dans la terre.

Le retour à la surface est encore plus difficile. Le câble s'enroule et la planche tourne sur elle-même. Il faut lutter des pieds et des mains pour éviter de se cogner aux parois du puits.

Les deux ouvriers qui nous aident dans cette périlleuse opération sont italiens, l'un Lombard, l'autre Vénitien. Ce dernier a *il parlar gentile* avec un visage vieilli avant le temps par la fièvre et les privations. Comme je remarquais que les noirs nous regardaient avec intérêt, il me raconte qu'il leur a expliqué qu'aujourd'hui c'était un jour de fête pour lui car il allait voir la femme de son Roi. « Il était, me dit-il, trop difficile de leur expliquer que vous étiez la femme du cousin de mon Roi. Leur première question a été de savoir si mon Roi pourrait me faire couper la tête. Naturellement, je leur ai répondu que oui. Il faut bien mettre les choses à leur portée. »

Nous avons augmenté notre collection d'un bon nombre de caméléons. Très communs ici. Ils finissent comme les autres bêtes dans un bocal d'esprit de vin.

Chapitre Cinquième.

LE FLEUVE LUAPULA. – LA FIN DES ÂNES. – EN *MASCHILLA*. LE LAC BANGUÉOLO – LES PIROGUES.

Sabwe, 26 janvier.

Il paraît que nous sommes en territoire belge. La frontière n'est pas très définie, rien n'en marque le passage.

Une lettre nous attendait au campement. Elle est arrivée là je ne sais comment. En ce pays la poste est primitive; les arbres bordant le sentier servant de boîte aux lettres pour le destinataire de passage. En suivant son chemin, celui-ci trouve la lettre fichée dans la fente d'un tronc d'arbre.

Couper un arbre est pour un noir l'opération la plus simple du monde. Aux points de campements tout est rasé par les porteurs pour construire leur huttes, faire leurs feux et le nôtre. Il leur faut des troncs d'arbres qu'ils creusent en forme de mangeoires et dans lesquelles, à l'aide d'une pierre ou d'un gros bâton, ils écrasent leurs grains jusqu'à en faire une farine très fine. De cette farine, cuite à l'eau, ils font une sorte de *porridge,* qui constitue leur nourriture habituelle.

Ils coupent encore des arbres pour prendre les perches à l'aide desquelles ils portent leurs charges.

L'autre jour, au moment de quitter le camp, je m'aperçois que mon *boy* a oublié de détacher la corde sur laquelle sèche le linge. Au lieu d'en défaire le nœud, on a coupé l'arbre!...

Muléachi, 29 janvier.

Nos luttes avec les ânes augmentent chaque jour en raison des passages d'eau toujours plus nombreux. Ce matin il nous a fallu trois quarts d'heure pour traverser le Muliangachi, belle rivière bordée d'arbres dont les branches se reflétaient dans les eaux limpides. De grosses pierres formant des rapides rendaient l'expédition plus difficile. Une fois dans l'eau, les ânes se débattent, glissent sur les pierres, tombent la tête la première; le courant les entraîne, leurs jambes se prennent entre les rochers, ils y restent fichés, dans des positions aussi ridicules que dangereuses. Il faut procéder à de véritables sauvetages, soulever les malheureuses bêtes à l'aide de perches qu'on leur passe sous le ventre, puis tirer, pousser; toute une escouade de noirs est à l'eau.

Le passage du troupeau n'a pas lieu non plus sans de grandes difficultés. Les moutons surtout, aussi bêtes ici que dans les autres pays, se débattent autour du cou de leurs porteurs. Ceux-ci ont fort à faire pour les maintenir. Ils glissent souvent, perdent l'équilibre, disparaissent sous l'eau avec leur fardeau, ce qui soulève de grands éclats de rire chez les noirs qui attendent sur l'autre rive; puis hommes et moutons reparaissent à la surface, l'air aussi effarés les uns que les autres.

Susan et moi traversons en *maschilla,* ce qui nécessite — avec moins de difficulté sans doute — presque autant d'hommes que pour les ânes.

La population paraît beaucoup plus dense de ces côtés-ci. A chaque étape nous traversons un ou deux villages. Le pays a aussi l'air plus prospère. Les huttes sont grandes, bien construites. Les indigènes sont assez raffinés pour ne pas coucher par terre dans leurs huttes et pour étendre leur nattes sur des cadres des bois. En plus des poulets, ils ont des pigeons. Ils cultivent le manioc, le maïs, le millet, les patates, les courges. Ils enterrent leurs morts dans la forêt mais ils construisent, sur la lisière, de petits abris sous lesquels ils déposent des provisions pour les défunts.

Près des villages, les cours d'eau sont barrés de branchages dans lesquels sont déposés des *remas,* paniers d'osier en forme de bouteilles pour prendre le poisson. Dans les bois, de loin en loin, on traverse de longues lignes de *zeribas* faites par les

indigènes pour protéger leurs plantations contre les invasions des bêtes sauvages qui en sont friandes.

Le femmes portent divers genres d'ornements ; d'abord, autant de perles qu'elles peuvent s'en procurer. Elle s'en font des bonnets qui leur recouvrent toute la tête. Comme pendentifs, elles ont des ronds de porcelaine blanche accrochés à des colliers de perles. D'autres portent des rondelettes de bois, des morceaux de fer blanc incrustés dans la lèvre supérieure. Ici comme partout ailleurs, ce sont elles qui font les gros ouvrages, cultivent la terre, moulent le grain, etc.

Matote, 1er février.

L'eau plus abondante par ici rend la végétation plus vigoureuse. Là où ils sont suffisamment espacés, les arbres atteignent de très hautes tailles, leurs troncs sont droits et forts. L'herbe est haute et drue.

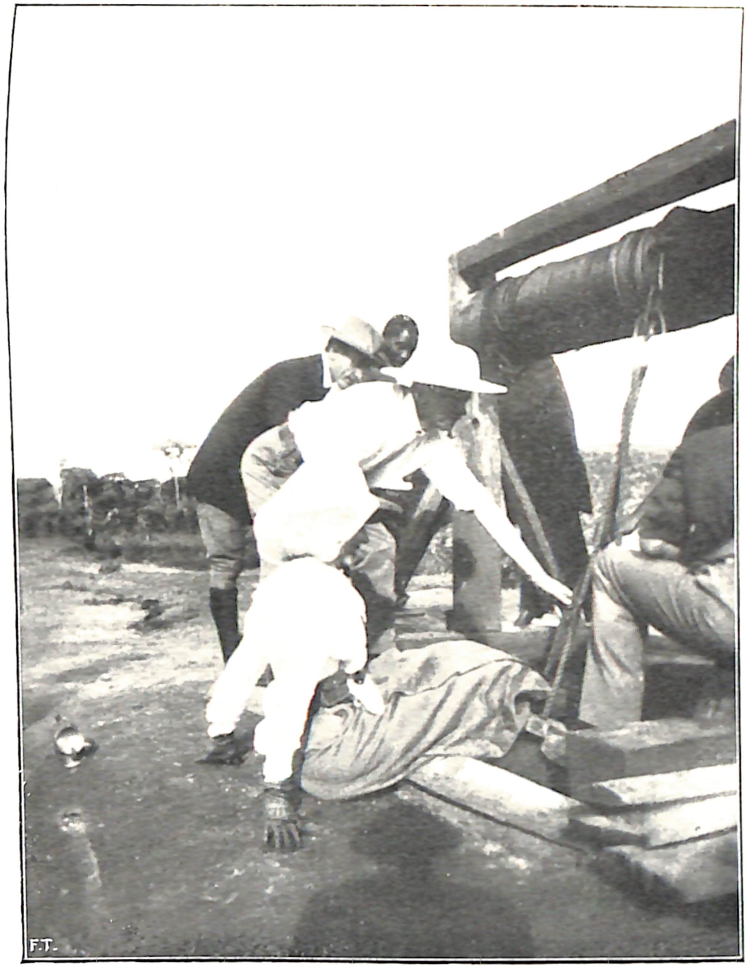
Je n'ai vu nulle part des fourmies si nombreuses ni d'espèces si variées. Il en est de grandes, de petites, de blondes, de brunes, de noires, de noires avec des taches blanches, etc.

Les termites élèvent d'énormes monuments ressemblant à des obélisques mal taillés. Elles sont d'une prudence extrême, ne se risquant jamais à l'extérieur. Partout où elles passent, elles se font des tunnels. J'ai déjà noté, au cours de mon voyage dans l'Uganda, comment elles murent au fond de leur domaine leur reine, reproductrice. Auprès de la cellule où est enfermée la reine on trouve un ou quelquefois deux mâles presque de la même forme qu'elle, mais de dimension inférieure. Parfois il y a aussi plusieurs reines — une seule pourtant est fécondée — les autres sont des remplaçantes, — tenues en réserve au cas où la reine viendrait à manquer. — En plus des ouvrières, les termitières renferment des individus mâles et femelles munis d'ailes qui s'amoncellent dans d'étroits corridors. — A l'époque des pluies les travailleuses les chassent. Arrivés à l'extérieur, les expulsés ont encore des ailes. On voit de loin le nuage qu'ils forment en s'envolant — ceux qui retombent près de l'ouverture sont mangés par les implacables ouvrières qui y montent la garde.

Les noirs sont friands de ces fourmis. J'ai vu des porteurs se précipiter sur un essaim, s'emplir la bouche de ces insectes et les dévorer avec délices.



On nous descend dans un grand seau.... (p. 177).



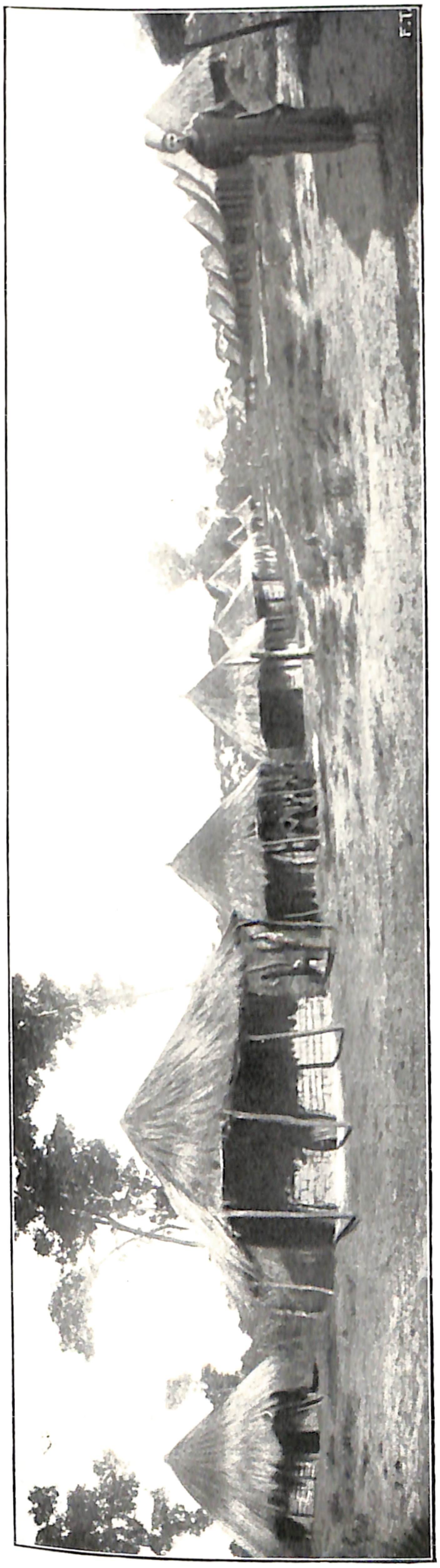
Une simple planche attachée à une poulie.... (p. 177).



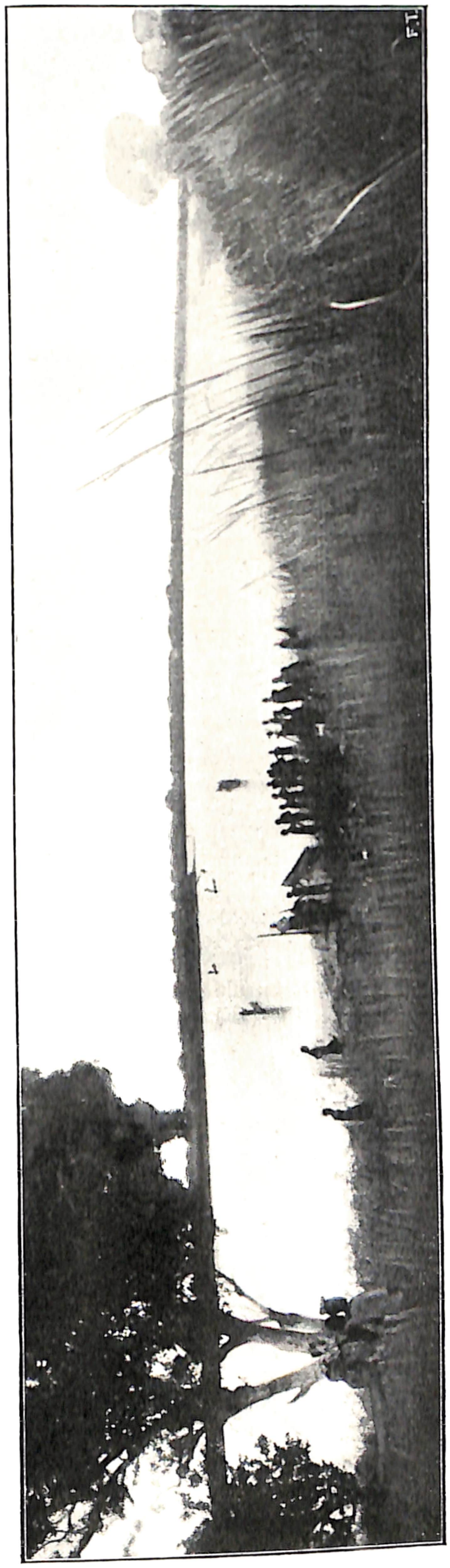
Susan et moi traversons en *maschilla*.... (p. 179).



Abris pour les provisions des morts.... (p. 179).



Nous traversons des grands villages.... (p. 179).



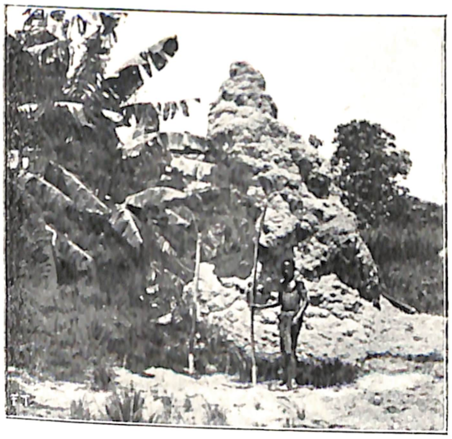
« Luapula!... Luapula!... » chantent les porteurs.... (p. 181).



Remas de pêche.... (p. 179).



La lèvre supérieure percée.... (p. 180).



Une termitière....
(p. 180).



....réunis sur une plage étroite....
(p. 182).



Plusieurs parmi les nègres ont peur.... (p. 182).



L'âne est impassible.... (p. 182).

Les grandes fourmies noires sont batailleuses. Elles partent en guerre par compagnies, envahissent les fourmilières occupées par d'autres espèces, y mettent le carnage, volent les larves qu'elles rapportent chez elles; les fourmies qui en éclosent deviennent leurs esclaves.

L'autre jour, dans le camp, une fourmilière de grandes fourmies blondes avait été dérangée par les sentiers qu'on traçait d'une tente à l'autre. L'émoi était extrême dans cette peuplade souterraine soudainement mise au jour, mais la discipline ne céda pas un instant. Chacune avait son poste et sa fonction. Les plus grandes, les soldats, debout sur les pattes de derrière, serrées les unes contre les autres sur deux haies, se rejoignant en l'air par leurs pattes de devant, formaient ainsi un chemin couvert qui protégeait le va et vient actif et continuel des travailleuses. Parmi celles-ci, les unes creusaient un canal, les autres roulaient des pierres des deux côtés, d'autres encore en portaient dans leur bouche pour construire de nouvelles galeries. C'était un travail d'ordre et de minutie. Nous les observions à l'aide du *bioscopio* du professeur de Gasparis.

Rupia, 2 février.

En arrivant à Rupia, nous voyons avec surprise flotter près de la hutte du chef un vieux drapeau de l'ancien Etat Indépendant. Evidemment le ministre des colonies de Belgique a manqué d'égards au sultan de Rupia en ne lui notifiant pas l'annexion du Congo, et sans doute le pauvre homme ne lit pas les journaux.

Luapula, 3 février.

Toute la matinée nous avons marché sous la pluie, au travers d'un bois sombre, au sortir duquel nous débouchons dans une grande plaine. Un vaste horizon se découvre à nos yeux. Un rayon de soleil déchire les nuages. Les hautes herbes frémissent sous la caresse de la lumière et de la chaleur victorieuses. Elles gardent des gouttelettes tremblantes sur leur étroites lames vertes. Les épis mûrs ploient sous la brise leurs ondes dorées.... « Luapula! Luapula! » chantent les porteurs.... En effet le fleuve qui plus loin s'appelle le Congo est là, déroulant sous nos regards ses eaux noires mystérieuses!...

Sakontwi, 5 février.

Depuis hier nous avons longé le fleuve. Aujourd'hui un sentier étroit, à peine frayé dans les hautes herbes qui s'entre-croisent, suivant un remblai entre deux marais, nous mène à une bande de terrain sec entre ces marais et le fleuve. L'emplacement nous paraît mal choisi pour camper. Nous décidons de traverser le fleuve pour nous établir sur l'autre rive, en territoire anglais.

A peine cet ordre est-il donné, c'est un sauve-qui-peut, les porteurs emportent leurs charges. Ils courent à qui arrivera le premier au bord de l'eau. Là, un vacarme épouvantable. Ils se poussent, se disputent, crient, hurlent, chacun voulant traverser le premier. Ils se trouvent réunis, trois cents, avec tous leurs paquets sur une toute petite plage en espalier où peuvent accoster les pirogues.

Ces esquifs sont des plus petits et frêles. Ils ne peuvent contenir, en plus du pagayeur, qu'un homme avec sa charge. Les caisses un peu grandes s'équilibrent difficilement. Beaucoup de faux départs ; des caisses chavirent, les hommes du bord se mettent à l'eau jusqu'à mi-jambes, les repêchent, chargent les pirogues et les poussent le plus loin qu'ils peuvent.

Beaucoup parmi les noirs ont une grande peur. Ils s'accroupissent au fond du bateau, se cachant la tête comme les autruches pour ne pas voir le danger. L'un d'eux qui possède un parapluie, l'ouvre ! sans doute pour se protéger de l'eau qui est au-dessous de lui !

Nos ânes, qui ont déjà une triste expérience de l'eau, regardent le fleuve avec terreur. Nous ne sommes pas nous-mêmes sans appréhension. Comment les ferons-nous passer ? Heureusement il existe une pirogue un peu plus grande que les autres. Elle est réquisitionnée, amenée, examinée. Elle doit être très vieille ou avoir subi bien des avaries. Les trous sont bouchés.... avec de l'herbe, ce qui n'empêche pas l'eau d'y pénétrer de tous côtés.... Maintenant il faut décider les ânes à y entrer et les y maintenir.... Sans y mettre de formes, on les prend par les quatre pattes et ils sont jetés au fond de la pirogue.

Il faut recommencer la même opération et le même voyage pour chaque âne. Un seul sur six refuse de garder la position horizontale ; il reste debout, impassible, ne bronchant pas d'une ligne, semblant comprendre le danger.

Le transport des moutons n'est guère plus simple. A mesure qu'on les met dans la pirogue, ils sautent à l'eau, regagnent la terre et prennent la fuite, pourchassés par les noirs.

Il se fait tard. C'est à notre tour de traverser. Nous sommes bientôt au camp. Il est établi cette fois dans un endroit sec et salubre, sur un terrain vague assez élevé au-dessus de la rivière, entre deux villages.

6 février.

Une nuée de femmes, — très décolletées! — déblaient les abords de ma tente. Elles ne sont pas belles. Il en est même qui font pitié tant elles sont flétries. Ce ne sont que des loques humaines. Elles travaillent dur, les pauvres créatures! On voit qu'elles sont habituées à manœuvrer la pioche. En un rien de temps, — malgré une jacasserie continuelle, criarde, glapissante, — elles ont enlevé les herbes, aplani le sol, ouvert une route sur la pente douce qui va de ma tente au fleuve en droite ligne. J'ai ainsi une vue directe sur l'eau.

Des oiseaux viennent becqueter sans crainte autour des tentes. Des mésanges grises et blanches agitent leurs queues comme des balanciers, chantant à gorge déployée. Des hirondelles et des guêpiers tournoient en sifflant dans les airs. De gros corbeaux noirs et blancs, après s'être concertés entre eux avec force croassements, sautent de branche en branche et finissent par venir tout près de nous. Ils marchent drôlement, avec un air arrogant. De petits oiseaux rouges et noirs, s'abattent par nuées sur les hautes herbes. Ils sont si légers qu'ils ne font même pas plier leurs frêles soutiens. Au bord de l'eau, dans les roseaux, des hérons, des aigrettes, de petits butors font des taches blanches, mais ils restent loin de nous, comme s'ils se doutaient que leurs plumages excitent nos convoitises.

Le soir, à la passée, il y a de grands vols d'oies, de canards, de poules d'eau, d'échassiers. Sur les branches, des martins-pêcheurs restent immobiles, avec de grosses têtes démesurées.

Un crocodile a élu domicile sur l'autre rive, en face de moi. De temps à autre on aperçoit hors de l'eau un point noir, immobile, comme un morceau de bois qui surnage. Peu à peu cette tache sur le fleuve grossit, puis elle disparaît sans bruit.

Le poisson abonde; on en voit continuellement. Les indigè-

nes en pêchent beaucoup. Il a un arrière-goût de vase dû sans doute aux marais avoisinants qui communiquent avec le fleuve.

7 février.

La journée est terminée; la brume tombe. Le soleil a disparu, une bande orange est seule restée à l'horizon, illuminant encore quelque temps de gros nuagues blancs que reflètent les eaux obscures et unies du fleuve. Les arbres touffus qui s'espacent sur les rives à des intervalles assez grands prennent des formes étranges.

A quelques mètres de ma tente, parmi les roseaux épais, une pirogue s'est faufilée. Elle est si étroite que c'est à peine si j'y trouve place, assise au fond, à même la carène. Un homme s'embarque seul avec moi. Il reste debout, une longue rame à la main. L'esquif s'en va léger et silencieux tantôt au milieu du fleuve, tantôt le long des bords, effleurant et déplaçant à peine les herbes qui murmurent imperceptiblement. La paroi est si mince qu'on sent la fuite de l'eau sous soi à chaque mouvement du bateau, comme il en serait des mouvements d'un cheval monté sans selle.

Le ciel se fait obscur. Très loin un orage doit faire rage, car de grands éclairs déchirent l'horizon. Un instant le fleuve et les rives s'illuminent de clartés fugitives, puis tout rentre dans l'obscurité. Je ne distingue plus la silhouette du pagayeur qui tout à l'heure encore se détachait plus noire sur le ciel noir. Un voile d'ombre enveloppe; la pirogue semble conduite par une main mystérieuse....

12 février.

Nous devions quitter Sakontwi ce matin à l'aube. Mais la dernière nuit nous a envoyé un tel orage que force nous a été de remettre ce départ. Le tonnerre grondait comme des coups de canon tirés à bout portant.

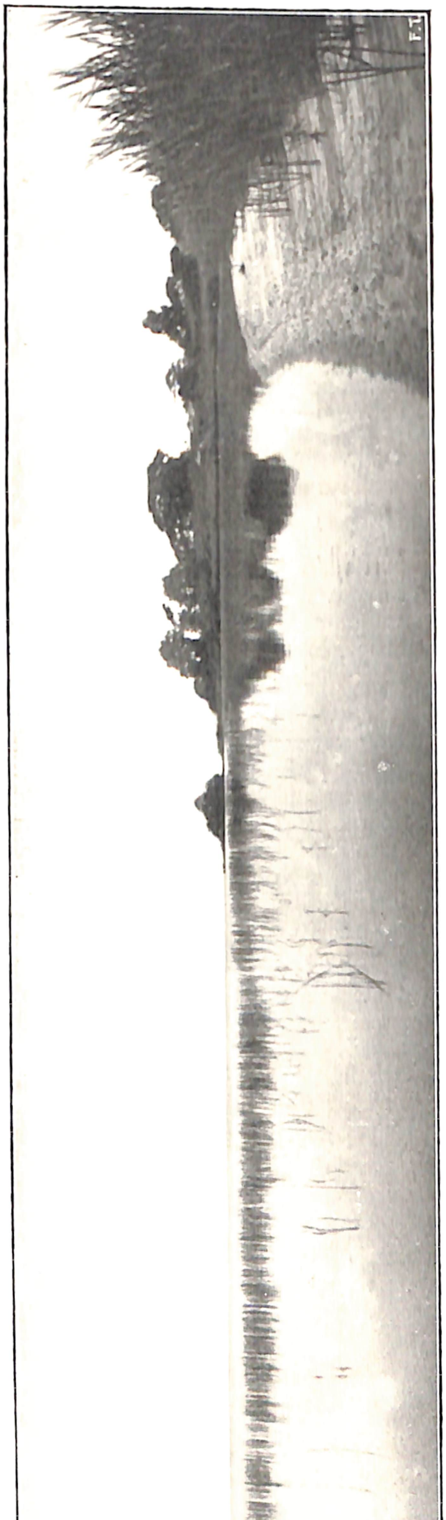
Les porteurs ont épuisé les provisions prises dans les villages avoisinants et il faut que la chasse subvienne à leur nourriture. De Broken-Hill jusqu'ici nous avons emporté avec nous leurs vivres. Maintenant que les villages sont nombreux et assez riches, nous donnons à chaque porteur une brasse d'étoffe: elle doit leur servir de monnaie pour les provisions de la semaine.



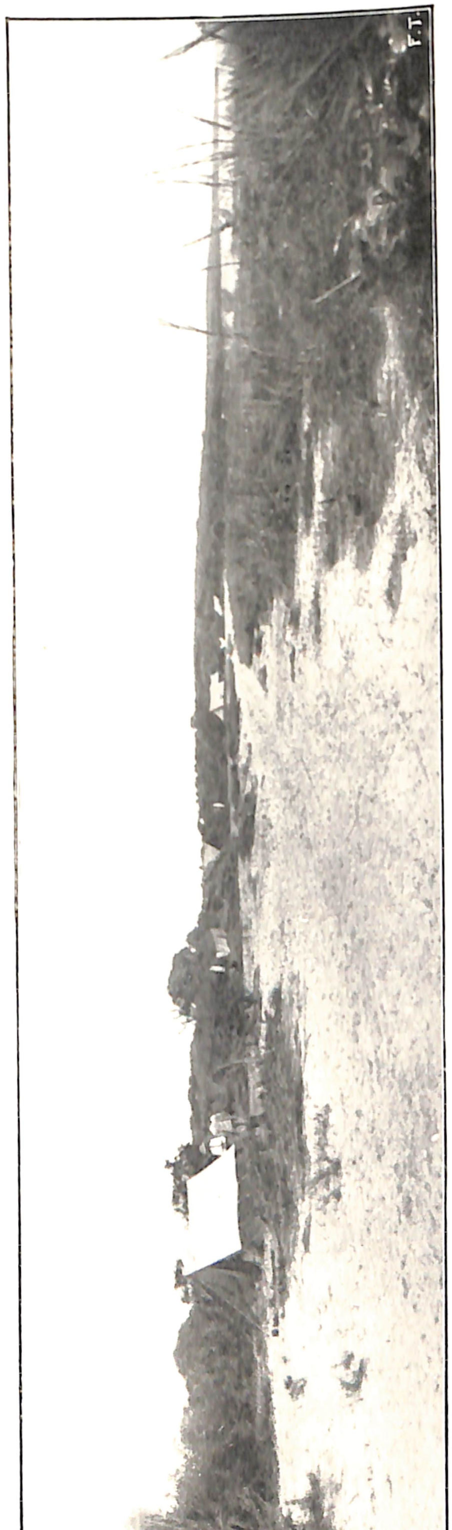
Des femmes très décolletées.... (p. 183).



Vue prise de ma tente (p. 183).



L'eau est immobile.... (p. 188).



Nous plantons nos tentes dans le sable.... (p. 188).

Cette après-midi, des noirs qui travaillaient non loin, attirent mon attention par leur cri répété de *bantu! bantu!...* (des hommes!...) Je lève la tête. De l'autre côté du fleuve passe une caravane, longue file de petits points noirs disséminés dans l'herbe et se terminant par une *maschilla*. Avec la lorgnette je distingue un blanc à pied. C'est un événement, car ces parages sont des moins fréquentés.

La caravane se dirige vers le point où nous avons nous-mêmes traversé le fleuve. Les pirogues s'y sont déjà précipitées. Peu après arrive un anglais dont la personne semble aussi délabrée que les vêtements. Il dit bonjour et s'installe; il nous raconte qu'il vient tout droit du lac Banguéolo, qu'il a été envoyé du Fort-Rosebery pour recueillir des mouches et étudier la maladie: c'est donc le médecin.

Je m'empresse de mettre ce hasard à profit et de lui demander quelques médicaments usuels, ma provision en étant presque épuisée. J'avais déjà écrit dans ce but à Fort-Rosebery. Le brave homme me rit franchement au nez et me dit que depuis trois ans qu'il est ici il n'a jamais rien pu obtenir de semblable. Il vit encore sur une petite caisse de pharmacie qu'il avait emportée avec lui; ses lettres pour obtenir les médicaments les plus nécessaires restent sans réponse. Une fois seulement, résidant près d'un poste Belge, il a pu obtenir de ses aimables voisins un peu de leur superflu.

En nous saluant pour partir, il nous dit qu'il a fait une agréable visite mais qu'il n'a pas la plus faible idée à qui. Je lui réponds que cela est sans importance, que Susan est anglaise et que je ne le suis pas. Cette explication sommaire lui suffit et il s'en va, enchanté du *whisky-soda* que je lui ai offert.

Lobo, 13 février.

Au sortir de Sakontwi, nous cheminons dans un champ de fougères plus hautes que nous. Elles forment des haies serrées des deux côtés de l'étroit sentier et se rejoignent au-dessus de nos têtes. Puis c'est un petit bois, suivi de longues prairies, l'herbe nous monte à mi-jambes, recouvrant une nappe d'eau. Le terrain n'est cependant pas boueux mais dur et résistant.

Nous avons laissé deux de nos ânes à Sakontwi. Ils avaient des plaies si nombreuses et si profondes que nous ne pouvions plus

les voir. Ceux qui nous restent sont plus ou moins en mauvais état. Ce matin j'ai dû en changer deux fois dans un bref délai, et chacune de mes montures successives se laissa choir au moins une demi-douzaine de fois, refusant de se relever; je devais me désenchevêtrer comme je pouvais de dessous eux. Cela devenait désagréable et dangereux. J'ai dû me décider, bien à mon corps défendant, à me faire porter en *maschilla*.

Les porteurs vont toujours au pas de course. Il en résulte que mes deux compagnons, qui vont à pied depuis que les ânes sont en si piteux état, ne voulant pas être battus par des nègres, courent eux aussi pendant quatre heures, sans souffler mot.

Cette *maschilla* dont le seul aspect me déplaisait tant, m'inspire une horreur bien plus profonde encore depuis que je la pratique. La position horizontale prolongée trop longtemps me donne des crampes. De plus j'ai le torticoli. Mon casque me tombe sur le nez. Si les hommes ralentissent le pas, il en résulte un balancement qui provoque un malaise ressemblant fort aux préludes du mal de mer. Si les porteurs sont petits, ils vous font heurter sans cesse les aspérités du sentier inégal souvent hérissé de fourmilières hautes, pointues, dures comme des pierres. Enfin, ayant la tête au-dessous des herbes, il est impossible de rien voir de l'horizon.

Kawungue, 17 février.

Hier matin, en arrivant à Kalassa, nous y trouvons campé un blanc, homme gras, de taille moyenne, n'ayant rien d'un Anglais. C'était pourtant un fonctionnaire. Nous ne causions pas depuis deux minutes que déjà nous savions qu'en l'an.... il avait pénétré ici... le premier! C'est une marotte des fonctionnaires africains de prétendre avoir pénétré les premiers dans leurs districts.

Nous avions reçu une lettre de celui-ci nous informant que nous le trouverions à Kalassa où il était venu régler la succession d'un chef important qui venait de mourir. Un *post scriptum* ajoutait qu'il devait faire accompagner son courrier, les indigènes ne voulant pas marcher seuls de peur de lions. Tout de suite nous avons demandé aux gens du pays où nous pourrions trouver des lions?... Ils n'en ont jamais vus!

Ngolube, 18 février.

De plus en plus faibles, nos ânes n'ont pu résister aux passages d'eau qui tous ces jours-ci se sont succédés plus nombreux et plus difficiles. Ce matin, deux se sont couchés en travers du sentier pour ne plus se relever. Ils étaient couverts de plaies. Nous donnons les deux derniers aux âniers comme *matabiche* [1] ne pouvant plus les traîner à notre suite.

Nous avons aussi perdu des moutons, tous les cabris; les chèvres sont malades et ne donnent plus de lait.

Dans la forêt, 19 février.

De l'eau au-dessus de moi, de l'eau au-dessous.

Depuis quelques jours nous faisons de longues étapes dans des prairies inondées. Le sol est inégal, traître. L'eau qui en général est haute de 20 à 30 centimètres monte tout à coup jusqu'à la ceinture des hommes qui nous portent. Non seulement la longueur du trajet ne leur permet pas de nous soulever hors de l'eau, mais encore butent-ils souvent contre les mottes invisibles que forment sous l'eau les racines des herbes.

Les ânes tombaient sous mon poids, mais je sentais venir la chute. En *maschilla,* soit dans l'eau, soit sur la terre ferme, je ne suis prévenue de rien; si l'un de mes porteurs roule, je suis violemment tirée de ma rêverie, de ma sonnolence ou de ma lecture (cette dernière occupation est la seule compensation aux ennuis de la *maschilla*). Je suis brusquement déposée à terre ou dans l'eau et j'ai la tête écrasée par une perche.

Malgré les chutes et bien qu'ayant été traînée dans l'eau pendant une heure de suite, sans compter les passages des petits marais plus courts, j'avais réussi à me préserver du contact direct avec l'eau et je n'étais qu'humide. Je serrais autour de moi les bords de la toile. Mais un fort orage ayant éclaté, la pluie est entrée par les deux bouts de la *maschilla* et est restée dans la toile imperméable. En arrivant au camp, j'étais couchée dans l'eau.

Nous sommes en pleine forêt loin de tout village. Le site est d'une beauté sauvage que nous apprécierions mieux si l'orage ne reprenait de plus belle.

[1] Pourboire.

Dans les marais que nous avons traversés il se trouvait de grandes quantités d'oies éperonnées noires et blanches. Leur chair est ferme et savoureuse et nous la préferons à celle de nos moutons qu'il faut manger quand il n'y a pas de gibier. Beaucoup de ceux-ci sont atteints de ladrerie. Le *tripanosome* guette ceux que nous n'abattons pas.

Kasoma, 20 février.

Nous longeons encore ou nous traversons des espaces recouverts par les eaux du Luapula. Ce fleuve sort paresseusement, comme à regret, du lac Banguéolo. Jusqu'à une grande distance la pente du sol est imperceptible. Les eaux placides s'en vont, lentes, dormant dans les prairies.

Lac Banguéolo, 22 février.

Pas une ride sur l'eau, pas un souffle dans l'air; un jour lumineux sans soleil. Aussi loin que peut s'étendre le regard, il ne rencontre qu'une surface unie, claire comme un cristal. A droite, une petite île, chaos de rochers rouges foncés couronnés d'arbres et de buissons verts; un promontoire à pic disparaissant sous la végétation, dominé par de grands arbres touffus qui précèdent le village de Kasoma.

En bas, le long du lac, une plage blanche, du sable fin où se réverbère la lumière: c'est là que nous avons planté nos tentes.

Le fond de la plage est bordé de buissons bas à petites fleurs bleues et d'arbustes acacias portant des fleurs jaunes. Le sable est un peu lourd aux pas mais agréable et propre autour des tentes. Ce campement sera moins humide que ceux de ces derniers jours. L'eau qui tombe est tout de suite absorbée par le sable et ne coule pas dans les tentes.

Nous avons devant nous la vaste nappe d'eau; à gauche de la verdure, des arbres.

Kasoma, 23 février.

Nous sommes venus ici la tête farcie d'histoires merveilleuses d'attaques nocturnes, de bêtes fauves, de lions affamés dévastant les villages, enlevant les porteurs des caravanes réunis autour du feu, etc., etc.... Quoique ayant égrainé pas mal de nos illusions en route, nous avons voulu au moins mettre toutes les chances

de notre côté. A peine arrivés, nous décidons de sacrifier à la grosse bête une de nos chèvres.

La victime est d'ailleurs atteinte du mal. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés » dit La Fontaine de ses animaux malades de la peste. Ici tous ceux qui sont frappés meurent. Qu'au moins la mort de celle-ci nous soit utile!

Nous faisons donc appeler des pirogues pour chercher sur la rive un endroit propice où pourrait être attirée la carnivore.

Un mouvement se dessine au pied du promontoire. Voilà les pirogues....

Cela, des embarcations? Il ne faut pas être nerveux pour y monter. Un souffle les retournerait. Les pirogues du Luapula me semblaient petites et vacillantes; elles n'étaient rien auprès de celles-ci!

Dans l'une d'elles on a placé un tabouret bas du pays, ce qui m'évitera de m'asseoir dans l'eau qui remplit toujours le fond de l'embarcation. J'arrive à m'asseoir, mais pour caser mes longues jambes, quelle affaire compliquée! Je dois me résigner à les replier sous moi et à rester ainsi, les genoux appuyés contre les parois de la barque. Impossible de remuer, de se détendre. Au moindre mouvement la barque penche, l'eau effleure le bord; à peine se risque-t-on à respirer. Au bout de deux cents mètres, je débarque tout essouflée.... et je reviens à pied!

Quant au lion, il n'est pas apparu....

Kasoma, 24 février.

Ce soir tout était calme et d'une infinie langueur sur le lac et sur les rives. La terre s'était endormie sous la caresse enveloppante de la lune. Les eaux sans rides renvoyaient à l'astre triomphant ses rayons argentés.

Un bruit d'abord presque imperceptible frappe nos oreilles. Il semble loin, très loin dans l'atmosphère. Ce n'est pas un bruit de la terre. On dirait qu'il révèle une force invisible, supérieure.... Nous levons les yeux, rien n'apparaît encore....

Le bruit augmente. L'horizon se ferme, le domaine que baignait la clarté lunaire diminue. Un nuage apparaît. Le murmure lointain prend plus d'intensité. Un autre nuage, un autre encore s'élèvent de l'horizon. En voici une armée. D'abord immobiles, comme hésitants au bord du cercle lumineux, ils avancent main-

tenant, rapides, glissant dans les airs. Ils fuient, poussés par le vent.

Une sorte de gémissement s'élève de la terre. Un frémissement court parmi les plantes qui, attachées au sol, ne peuvent fuir la tempête.

Un instant, tout redevient calme, la nature attend, se recueille, rassemble ses forces.

Plus près, toujours plus près nous arrivent de véritables rugissements. Plus vite, toujours plus vite galopent les nuages. Ils vont, ils vont comme portés par des ailes gigantesques. L'air siffle très haut. Tout est encore dans les régions supérieures. Les nuages ont rejoint l'astre argenté. D'abord ils l'effleurent et passent. Puis ils l'entourent et enfin le recouvrent, plongeant dans une nuit profonde tout ce qui jusque là était d'une radieuse clarté.

La tourmente est sur nous! Le vent s'est dédoublé. Une partie de ses forces se sont abaissées. Les arbres se tordent, les hautes herbes ploient jusqu'à terre, les roseaux fouettent les eaux. Le lac, si calme tout à l'heure sous la douce lumière, s'est soulevé. Ses flots se hérissent. Ils écument, mugissent comme des animaux furieux. On dirait qu'ils voudraient franchir leur enceinte. Ils roulent et se désespèrent. Le vent fait rage; il tourbillonne autour des tentes, s'engouffre sous le toit, pénètre dans l'intérieur. Nous rentrons à la hâte....

Mais subitement tout s'apaise. Le vent tombe, fatigué de sa course furieuse. Les nuages se fondent. Une pluie bienfaisante vient rafraîchir et reposer la terre. Au ciel la lune reparaît, comme une beauté froide, dédaigneuse et triomphante.

Kasoma, 25 février.

Sultan Kasoma est un grand chef. Son village est large, ses cases grandes. J'ai même remarqué un petit potager entourant une vaste hutte et protégé par un filet; c'est un raffinement. Autour du village les cultures sont nombreuses.

Kasoma a une grande pipe qu'il fume à la brune. Il a aussi cinq femmes, toutes jeunes et jolies, du moins me l'a-t on dit. Kasoma est aussi souvent gris, paraît-il. Il s'enivre avec une espèce de bière faite de millet fermenté.

Ce puissant seigneur vient aujourd'hui nous faire une visite intéressée. Il se montre sur la plage, enveloppé d'une épaisse

couverture qu'il drape en toge romaine. Mais nous étions trop occupés pour le recevoir. Un silencieux signe de tête lui suffit. Il s'assied derrière nous, attendant.

Nous nous exercions à tirer à la carabine, ayant pour cibles mouvantes trois hippopotames. Depuis deux jours ces grosses bêtes prennent plaisir à venir l'après-midi en face du campement, se bornant à sortir et rentrer leurs gros museaux comme des flotteurs à fleur d'eau.

Kasoma, 26 février.

En se couchant, ce soir, le soleil était tout rouge, l'horizon embrasé, les eaux du lac teintées de rose. Seules nos pirogues faisaient des taches sombres sur cette mer couleur de chair....

La nuit descend presque sans transition.

Debout à l'arrière des pirogues, les pagayeurs se mettent à chanter. Leurs voix, cadencées par les rames qui frappent sourdement les eaux, sont le seul bruit qui trouble l'universelle paix. Elles glissent sur l'onde et se perdent en un murmure lointain....

Kasoma, 27 février.

Six heures. Je sors de ma tente, frissonnant dans l'air du matin. Le temps est gris, le ciel bas, tout près de terre. Ma coquille de noix m'attend avec mon fusil, mon kodak, un manteau et quelques provisions. Il faut que je trouve place au milieu de tout cet attirail. Mais on s'habitue à tout, même à l'exiguité et à l'instabilité des pirogues.

Sans bruit nous doublons la pointe de la petite île, effarouchant des Vénus noires qui, descendues du village, prennent leurs ébats dans les eaux fraîches du lac. Dès qu'elles nous voient, elles regagnent la rive, se recouvrant en hâte de ce qui suffit à la modestie africaine.... affaire dè convention!

Nous louvoyons, suivant les sinuosités de la côte. Nous glissons sur un lit de feuilles d'un vert tendre. Une nuée de libellules nous accompagnent, leurs ailes forment un voile diaphane.

Notre passage à travers les roseaux dérange grandement de petites grenouilles vertes, au ventre et aux jambes rouges qui se précipitent à l'eau, y nagent rapidement pour revenir bien vite à la surface.

Attirée par le glapissement des singes, je débarque sur une

petite plage où j'espère les voir venir. Je n'y étais que depuis peu quand j'entends la troupe sauter rapidement de branche en branche. Ils restent cachés derrière leur paravent de verdure; mais l'un d'eux, gros singe au poil hérissé, plus hardi que les autres, s'arrête un moment, tout au sommet d'un grand arbre dont il écarte les branches. Une balle de mon 3o3 le fait tomber.

Les pirogues repartent, nous longeons de hautes touffes de papyrus entre lesquelles de gigantesques marguerites jaunes ont passé leurs têtes.

De loin en loin, sur la rive inclinée vers le lac, poussent des arbres majestueux imposants comme des cèdres. Sur une des branches les plus élevées de l'un d'eux, un aigle s'est posé. Fier, la tête levée, le roi des airs fixe le soleil. D'autres planent si haut qu'ils ne sont plus que des points noirs. Ils passent et repassent avec tant de régularité qu'on croirait qu'ils dansent un quadrille aérien.

Après avoir doublé une pointe de rochers couverts de verdure, parsemés d'orchidées parasites, de mousses et de fougères, nous longeons une falaise haute, s'élevant à pic et perforée de trous de molusques.

Puis c'est un amas de roches hérissées de pointes irrégulières, noires à fleur d'eau, rougeâtres au contact de l'air. Sur ces récifs des cormorans se tiennent immobiles, les ailes ouvertes, en plein soleil, dans les positions les plus invraisemblables.

Au fond de petites baies, du feuillage de grands arbres, émergent de longs cous de serpents en vedette. On dirait les nombreux locataires d'une haute maison qui auraient tous mis la tête aux fenêtres des différents étages. Au moindre bruit ces cous s'allongent encore, puis se replient, les corps apparaissent, prennent leur élan.... s'envolent. Ce sont encore des cormorans!

Deux loutres font une rapide apparition autour de ma pirogue et disparaissent. De petits butors, des hérons blancs, des hérons *goliath*, de blanches aigrettes, des ibis bruns, d'innombrables martins-pêcheurs peuplent les rives. Des tourterelles, des pigeons verts, des pintades font entendre leurs gloussements antipathiques. Des vols de toucans passent en jetant des cris aigres au travers de leurs longs becs.



....ils marchent drôlement....
(p. 183).



Sur les branches des martins-pêcheurs....
(p. 183).



Oie du Luapula....
(p. 183).



Une pirogue c'est faufilée....
(p. 184).



Au moindre mouvement la barque penche....
(p. 189).



Kasoma a une grande pipe....
(p. 190).



Debout à l'arrière des pirogues.... (p. 191).



...des Vénus noires.... (p. 191).



Un aigle fixe le soleil.... (p. 192).



Des cormorans aux ailes ouvertes.... (p. 192).



Des hommes font des étoffes d'écorce.... (p. 193).



Des grandes feuilles sur l'eau.... (p. 193).

LA TRIBU DES WATWAS

Kasoma, 3 mars.

Quatre heures de navigation nous ont menés à l'extrémité sud du lac, jusqu'à un village appelé Kevendemuschi. Nous débarquons pour laisser reposer quelque temps les pagayeurs.

Les femmes font preuve d'élégance. De grandes peaux d'antilopes quadrillées de rouge leur couvrent le dos, du cou jusqu'aux talons, le poil en dedans. Elles ont un grand nombre de colliers et de ceintures de perles et, aux bras et aux jambes, des cercles de cuivre et d'ivoire. Dans leurs cheveux courts et crêpus sont aussi tressées des files de perle qui forment des bonnets ou d'autres ornements.

A l'entrée du village deux hommes sont occupés à fabriquer de l'étoffe avec des écorces de *ficus*. L'un introduit le morceau d'écorce dans la fente d'un tronc d'arbre qu'il tient droit, appuyé contre terre. Il dépouille l'écorce de son premier vêtement rugueux et gris; il en polit la surface avec un fer de hache. L'autre, à genoux devant un tronc couché à terre, étale l'écorce ainsi préparée, la bat, l'amincit à l'aide du tranchant cannelé d'une hache en bois jusqu'à ce qu'il ait exprimé toutes les parties juteuses de la matière. La fibre seule reste, d'une teinte rougeâtre. Les pièces ainsi obtenues ne sont pas larges. Elles sont soigneusement cousues ensemble avec de l'herbe sèche de façon à obtenir les dimensions voulues pour les pagnes.

Un peu plus loin, de vieilles femmes étaient occupées à écosser des graines rouges et noires qu'elles écrasaient ensuite pour en extraire de l'huile.

Les habitants de ce village font partie de la tribu des Watwas. Ces sauvages ne vivent guère que de la pêche. Les Watwas passent leur existence dans l'eau, sur une jambe, l'autre relevée, un pied appuyé sur le genou de la jambe qui soutient le corps. Ils restent ainsi des heures, attendant patiemment le poisson.

En face du village se trouve l'île de Bawala. Sur la côte sud, les rives sont basses, couvertes de vastes champs de papyrus.

Nous naviguons au milieu de nénuphars à pétales bleues, presque mauves, entourés d'une corolle rouge à l'intérieur, brune à l'extérieur. De grandes feuilles vertes, rouges et mordorées croissent si près les unes des autres qu'on les prend de loin pour une bande de terre. Nous faisons halte au milieu des nymphées, qui nous entourent de fleurs.

Les pagayeurs profitent de ce repos pour se partager une énorme racine de manioc. Ils la mordent et la mâchent bruyamment de leurs belles dents blanches. On se croirait.... dans une écurie, à l'heure de l'avoine....

Kasoma, 4 mars.

Notre camp est placé sur le passage entre deux villages, Kasoma et Kibingni. Nous assistons au va-et-vient des femmes qui portent, les unes, des jarres pleines d'eau sur la tête, les autres des paniers pleins de farine ou de racines de manioc. Beaucoup nous apportent des œufs, des arachides, des citrouilles, etc.... Toutes voudraient être payées avec de l'étoffe ou du sel, mais nous n'avons d'étoffe que juste le nécessaire pour payer nos porteurs et presque plus de sel. Notre provision de perles, — la monnaie la plus recherchée, — est épuisée. Nos pourvoyeuses doivent donc se contenter de shillings ou d'allumettes.

Les hommes vont en pirogues, le soir, poser des filets et, de grand matin, les relever. Ils chassent, armés de lances courtes et solides et de grands arcs. Les bois des lances sont parfois ornés de cercles de fer, les arcs de peaux de serpents, les flèches sont en roseaux à pointes de fer.

Aujourd'hui un tout petit enfant est passé sur la plage, l'arc de son père à la main. Petit Cupidon noir, à en juger par la puissance de ton arc, deux fois haut comme toi, qui pourrait résister à tes traits?...

Kasoma, 5 mars.

Nous avons réuni les vieux du village pour les interroger sur les coutumes et les croyances de leur pays. *Ma vattel'a pesca*, les nègres sont de tous les inconséquents les plus inconséquents. Ils tournent et retournent dix fois la même phrase ou redisent des mots sans aucune suite.

Après une très longue conférence, nous tirons de leurs réponses confuses leur croyance en un être supérieur, créateur de toutes choses. Ils ont une infinité de superstitions touchant les morts et les esprits.

Ils nous racontent la légende de Lucele qui peut se résumer ainsi. Au commencement de toutes choses un homme est venu: Lucele. Il avait une grande pierre à la main: Makumba. Il jeta

cette pierre dans le monde. Les hommes vinrent. Ils voulurent toucher à la pierre et moururent.

La légende continue. Un morceau de la grande pierre est tombée à trois jours de marche d'ici. C'est un aimant qui attire tout à lui. Les objets qu'on dépose aux abords de la pierre disparaissent. Si on lui laisse des offrandes, elle dédaigne celle de certaines personnes et engloutit les autres.

Kasoma, le grand chef, vient souvent s'asseoir devant ma tente. Je flatte indignement son malheureux penchant en lui versant dans le creux de la main un peu d'anisette. Il possède une pipe, une belle pipe qu'il affectionne et qui fait les délices des anciens du village. Cette pipe excite ma convoitise. Kasoma ne voudrait pas s'en séparer mais à la fin, après quelques hésitations, il me la vend. Elle est belle : elle a un bout en ivoire, un tuyau en courge, un fourneau en bois sculpté par le fils de Kasoma.

Le grand chef s'est fait apporter son *tam-tam*. Entouré des membres de sa famille, il frappe vigoureusement la peau de serpent qui rend un son profond, répercuté au loin par les échos du lac.

Un guerrier watwa nous mime l'approche de l'ennemi. Il se cache, s'accroupit, s'approche en rampant, court, saute, s'arrête, tend son arc, tourne sur ses talons et disparaît.

Udowa, 8 mars.

Nous avons quitté à regret la plage de Kasoma. Elle nous a été hospitalière et nous y avons passé de bonnes journées. Le travail alternait avec le repos et les heures coulaient employées aux collections, à la chasse, à la photographie, à la lecture....

Il a fallu remonter en *maschilla*. Hélas! le séjour à Kasoma m'en avait fait oublier les inconvénients. La marche dans le sable était très fatigante pour les porteurs. Dans le premier marais que nous avons traversé, ils se sont étalés et naturellement m'ont déposée dans l'eau. Plus loin, sur un terrain rocailleux, ils butent et je tombe durement sur l'épine dorsale, ce qui ne fait qu'augmenter le semi-mal de mer que me causaient déjà les secousses.

Mais tout s'oublie vite dans ce beau pays. A peine suis-je à l'étape que je ne pense plus à ces misères.

Au coucher du soleil, chasse en pirogue le long des rives. Une des pièces au tableau est une grue *caruncolata,* grise et blanche, mesurant 1 mètre 75 de la tête aux pieds et 2 mètres 50 d'envergure.

Ngumbo, Mission des Pères Blancs
(Lac Kifumabuli), 9 mars.

Le lac au bord duquel nous avons campé et que nous allons traverser est incomplètement séparé du lac Banguéolo, par deux pointes étroites qui se rejoignent presque.

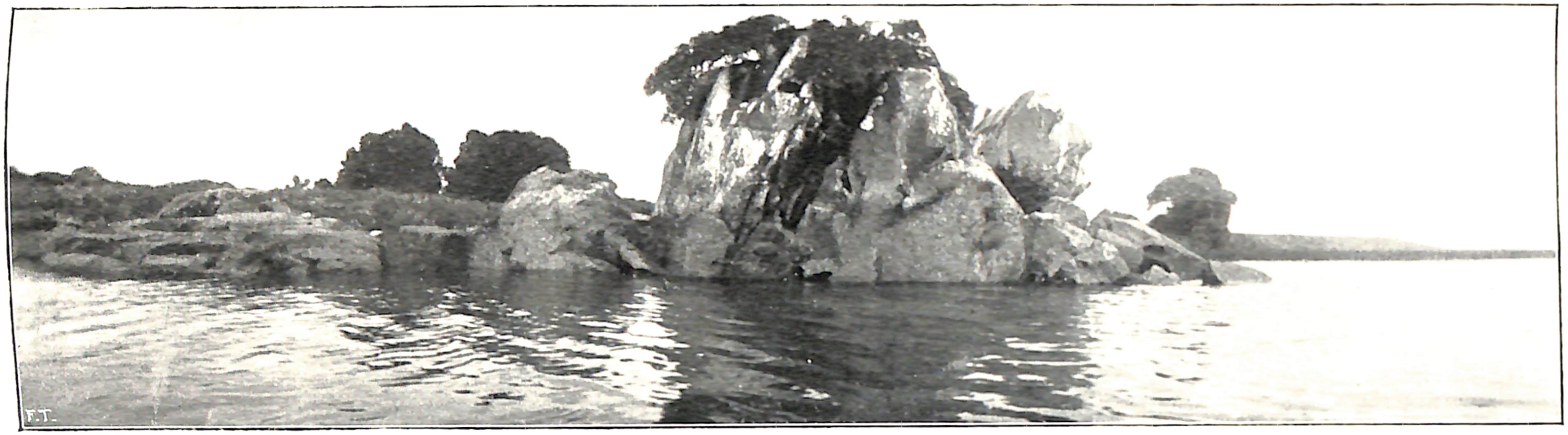
Nous sommes partis tous les trois en pirogues vacillantes. Susan qui s'est assise au fond de la sienne, est bientôt dans l'eau jusqu'à la ceinture. Moins lourde qu'elle, j'ai pu m'asseoir sur un tabouret bas du pays. Il me faut faire des efforts surhumains pour préserver de l'eau mes cartouches et mon kodak. Au clapotis du lac ont succédé de véritables vagues. Elles nous soulèvent comme des plumes et nous laissent retomber avec un coup sec et un grand éclaboussement. Quand la pirogue taille la vague, l'eau entre par la pointe. A un moment donné, nous apercevons Piscicelli, debout, seul dans sa pirogue, cherchant à recouvrer son équilibre sans lâcher son fusil. Un peu en arrière, le pagayeur est à l'eau. Heureusement la pirogue n'a pas chaviré (ce qui est arrivé l'autre jour à Kasoma).

Les bords du lac sont très découpés. C'est une succession de pointes, de baies, de criques; les falaises sont couvertes d'arbres qui surplombent, le fond des baies est rempli de joncs, de roseaux et de papyrus.

D'après les renseignements qu'on nous avait donnés, nous croyions la Mission beaucoup plus près d'Ndowa. Partis à 7 heures, nous allons, allons toujours. A chaque pointe doublée nous espérons découvrir la Mission. Ce n'est que vers midi doublant qu'une grande bâtisse rouge apparaît. Il nous faut encore trois quarts d'heure pour y parvenir.

Un troupeau de bêtes à cornes, les premières que nous rencontrions depuis Bulawayo, nous révèle la présence du blanc et l'absence de la tsétsé.

Au débarcadère trois Pères Blancs et un Frère viennent nous saluer. Ils occupent une maison à deux étages, en briques, solidement construite.



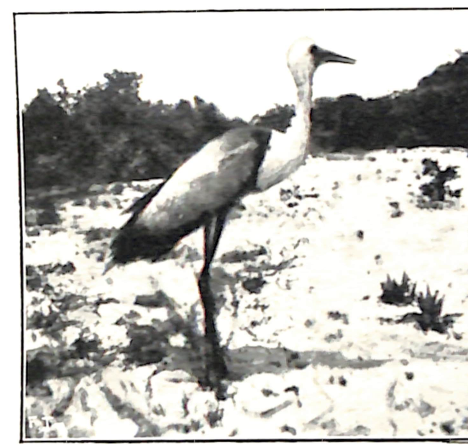
Un amas de rochers s'élèvent à pic.... (p. 192).



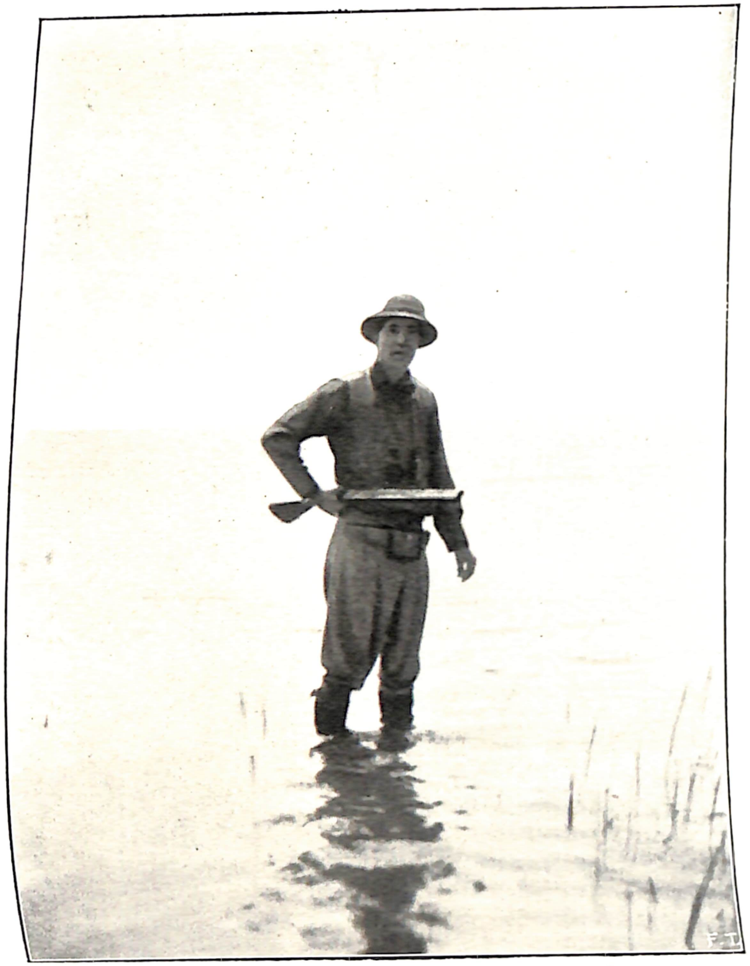
Au milieu des nénuphars.... (p. 193).



Cupidon noir (p. 194).



Grue *caruncululata* (p. 196).



La pirogue avait chaviré.... (p. 196).



Ses petites mains serraient vigoureusement le lourd pilon.... (p. 197).



La sultane....
(p. 198).



Nous glissons sans paraître toucher l'eau....
(p. 199).



Des champs de nénuphars à perte de vue.... (p. 198).



Le départ est pénible et bruyant.... (p. 199).



Nous suivons un canal sinueux (p. 199).



Ils fabriquent un *tam-tam*.... (p. 202).



Des noirs qui font des nattes en cannes.... (p. 203).

Cette Mission est établie ici depuis quatre ans et demi. Le Supérieur vivait en Afrique depuis dix ans; il est mort il y a un mois.

Les Pères me mènent à leur potager, me montrant leur plantation de café. Ils ont aussi, ce qui me paraît d'un plus grand avenir, un commencement de rizière.

Muangue, 10 mars.

Les Pères nous ont aimablement prêté deux pirogues de la Mission pour notre voyage d'aujourd'hui. Grandes, larges et stables, elles nous changent des petites coquilles de noix et nous nous y sentons plus en sûreté. Susan et moi sommes confortablement installées sur nos chaises longues. Dans l'une d'elles, Piscicelli dirige la seconde avec les boys. La caravane des porteurs procède par la voie de terre.

Le temps est chaud et beau. Nous cotoyons une rive cultivée et très peuplée. Presque à chaque kilomètre apparaît un gros village. Les habitants se portent en masse sur notre passage.

Nous rencontrons beaucoup de pêcheurs, hommes et gamins qui, de leurs canots, jettent des lignes toutes semblables à celles que nous fabriquions enfants.

Nos pirogues sont menées par huit hommes. Elles vont vite et nous arrivons au camp avant que les tentes soient montées. En attendant, nous visitons le village.

Des femmes accroupies sont occupées à moudre le manioc. Arrivant doucement derrière une hutte, j'aperçois un infiniment petit enfant, qui essaie très sérieusement de soulever le lourd pilon qui sert à sa mère pour écraser le grain. Il est tout seul, tout nu, tout noir, au grand soleil, au milieu de la petite place, un collier de perles autour du cou, ses petites mains serrant vigoureusement le lourd morceau de bois. Très occupé à ce travail, il ne me voit pas d'abord. Le déclic de l'appareil photographique lui fait tourner la tête. Il m'aperçoit, jette le pilon et s'enfuit en appelant à grands cris « Mamma! Mamma!... » Quel cœur de mère ne se serait senti ému par ces syllabes, celles-là mêmes qu'ont balbutiées contre son épaule de petits êtres adorés? quel cœur de fille reconnaissante ne se serait, à cet appel, souvenu de sa mère? n'est-il pas admirable et touchant de penser qu'à travers le monde, à de si grandes distances les

uns des autres, des enfants, dans leur langues diverses, appellent d'un nom semblable celle qui leur a donné le jour?

Comme contraste, on rencontre aussi dans les villages des têtes caractéristiques de pauvres vieux, marquées tristement par la main des années, mais oubliés pour quelque temps par la grande faux de la mort qui, dans les peuples noirs, fauche impitoyablement tant de moissons précoces !

Niambala, 11 mars.

Nous voici au bout de notre voyage autour du lac; les eaux viennent battre ici contre un petit promontoire en fer à cheval, plus loin ce ne sont que marais. Au point où nous avons abordé, nous dominons une plaine d'herbes palustres sillonnée d'eaux dormantes: ce n'est plus un lac, mais une rivière tranquille que les indigènes appellent Lipasochi.

Nous avions pris de nouveau ce matin les toutes petites pirogues; la beauté du trajet nous a fait oublier leur instabilité. Nous naviguions dans des champs de nénuphars s'étendant à perte de vue. Leurs grandes feuilles étaient si rapprochées qu'elles formaient un tapis multicolore sur lequel nous glissions sans paraître toucher l'eau. De temps à autre nous contournions des îlots de papyrus ou de xantias.

Mais, l'eau devenant trop basse même pour les pirogues, nous devons reprendre la voie de terre.

Au campement, nous attendait la *Sultane* qui règne ici. Elle n'a pas la timidité ni le regard fuyant des femmes noires, pauvres bêtes de somme qui d'ordinaire s'enfuient, se cachent dans leurs huttes ou détournent la tête lorsque passe le blanc.

La Sultane vient droit à nous et entame une longue conversation interrompue de force: *hiu heu,* et de branlements de tête. Lorsque nous nous asseyons, elle s'accroupit près de nous avec désinvolture. Ses gestes et sa voix sont autoritaires; elle est sensible aux compliments que je lui adresse sur sa ceinture et ses colliers de verroterie, mais plus encore à un affreux pagne de coton d'un bleu criard dont je lui fait cadeau.

Le prince son époux ne la quitte pas des yeux et paraît même fort mécontent en la voyant coqueter avec Piscicelli. Susan observe qu'il doit être une toute récente acquisition de la Sultane, et se retournant vers un de nos *boys*, lui demande com-

bien celle-ci possède de maris. *« Oh! every body! »*[1] lui répondit-il.

Usombwe, 11 mars.

Ce matin, sous le tapis de ma tente, s'est glissé un serpent brun, long et mince. En le voyant les porteurs s'enfuient tous. Ils ne reviennent à leur travail que lorsque nous l'avons pris et mis dans le bocal d'alcool.

Le départ est pénible et bruyant.

Il nous faut traverser le lac avec armes et bagages. Nos hommes sont plus de 200, nos caisses nombreuses et lourdes et les quelques pirogues qu'on a pu réunir sont des plus petites et étroites.

Piscicelli fait partir le strict nécessaire; le reste nous rejoindra demain.... Qui sait combien de charges tomberont à l'eau?...

Nous suivons un canal sinueux, à travers des herbes inégales que dépassent des têtes de joncs; on croirait naviguer dans une prairie fleurie. Tout est calme et silencieux. A peine l'eau qui fuit sous la barque trouble-t-elle légèrement cette paix.

Le canal s'élargit, aboutit à de grands espaces d'eau débarrassées d'herbe. A ces miroirs unis succède un autre canal, plus large et plus droit, bordé d'herbes plus hautes, de papyrus et de sortes de cannats à corolles bleues et à pétales mauves. Presque sur chaque plante est enroulée une grosse chenille grise et noire à poils longs; c'est une véritable invasion.

Nous voulions aborder au village d'Usombwe, mais nos pirogues s'échouent. Il faut descendre et gagner le village à pied, cette fois à travers de véritables marais où, dans les endroits dépourvus d'herbe, on enfonce jusqu'aux genoux.

Pangamuchele, le chasseur, a mis le pied sur un serpent. La bête le pique; il se voit déjà mort, se roule par terre en hurlant. Piscicelli lui fait des ligatures au-dessus de la morsure tandis que je pratique une entaille en croix dans laquelle j'introduis du permanganate de potassium.

Nous traversons le village et arrivons au camp vers 14 heures. Les tentes sont dressées mais vides; pas de malles, pas de sacs. Les pirogues qui portent nos bagages ont pris des canaux diffé-

[1] « Oh! tout le monde! »

rents et se promènent aux quatre points cardinaux. A l'heure où j'écris, les lits viennent d'arriver avec quelques caisses. Quant à mon sac, il manque encore. Or, c'est la ressource de la caravane. Outre toutes sortes de choses utiles ou auxquelles je tiens, il renferme.... tout l'argent du voyage!

Usombwe, 12 mars.

L'après-midi s'avance. La brume commence à tomber. Dans le lointain résonne le *tam-tam*. Ce n'est pas le *tam-tam* faisant office de télégraphe, les coups battus à longs intervalles pour donner au destinataire le temps de bien comprendre les mots exprimés par les roulements. C'est un son continuel et rythmé. Il y a fête au village.

Deux *tam-tam* sont en pleine action. Sur l'un, debout et assez haut, un homme le frappe vigoureusement. L'autre est plus petit, couché à terre et un gamin, à califourchon, bat à tour de bras la peau de serpent. Ces deux instruments ferment le grand cercle d'hommes et de femmes réunis sur la place. Chacun frappe du pied, bat des mains et crie en mesure: « hé! hé! hé! »

D'un côté un groupe de jeunes gens: les danseurs. En face un groupe de femmes: les danseuses. Celles-ci s'avancent, l'une après l'autre, parfois deux à la fois, au milieu du cercle. Elles se contortionnent, prennent des poses provoquantes. Les hommes sortent aussi du groupe,un à un ou deux à deux, se dandinant, pliant les genoux, agitant les bras, secouant le torse. Danseurs et danseuses s'approchent. L'homme applique les deux mains sur le devant de la taille de la femme, puis les retire, se recule. La femme avance. Le danseur exécute des entre-chats, saute de droite et de gauche. La femme recule à son tour. Ils se rapprochent tous deux, s'arrêtent, se quittent, rentrent dans les groupes. D'autres couples les remplacent. Les *tam-tam* retentissent toujours et la foule reprend en chœur: « hé! hé! hé! »

Les danses cessent tout à coup, les *tam-tam* se taisent, les chants sont suspendus. En un instant le cercle est rompu, la place vide.... Je n'avais pas vu ni entendu un homme qui, monté sur le toit de la plus haute hutte, s'y tenait debout et avait lancé un appel. C'était notre guide qui venait recruter d'autres porteurs pour notre prochain départ.

Usombwe, 13 mars.

Les porteurs retardataires n'arrivent qu'à la nuit. Nous avons employé la journée à chasser le canard sur le lac. Quand nous rentrons, le soleil est couché depuis longtemps. Déja, bien avant qu'il ait disparu à l'horizon, les nénuphars avaient frileusement fermé leurs corolles de peur que la brise du soir ne morde leur cœur tendre et leurs trop sensibles pétales. Le tapis aux brillantes couleurs s'est terni. La lune nouvelle se mire dans les eaux tremblantes de la lagune.

La lagune!... Les canaux étroits et sinueux!... Tout, dans ce silence et ce mystère, nous parle de la reine de l'Adriatique. Les lueurs qui survivent ont les mêmes teintes, les marais dégagent une odeur analogue, l'eau fuit derrière les pirogues, elle se brise en gémissant contre de hauts murs d'herbes qui sous cette pression tremblent comme de vieux pilotis.... Et inconsciemment nos lèvres murmurent:

Dans Venise la rouge!...
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot.

Une procession de porteurs rentrent au camp. En passant, ils déposent devant ma tente l'un des leurs qui vient de tomber d'un arbre et ne peut pas marcher. Laissé à terre, il se lamente. Je vais à lui, le tâte.... Il n'a rien de cassé, il doit souffrir des lésions internes.

Hier l'un de ces pauvres noirs est mort. Il avait eu un premier et fort accès de fièvre que la quinine avait coupé. Un second accès moins fort étant survenu, le malade n'était pas revenu chercher les pilules; le troisième l'a tué.

Les nègres sont très difficiles à soigner. Ils n'ont recours au blanc que lorsqu'ils se sentent très mal. Les drogues doivent les guérir en une fois. Ils ne comprennent pas la médicine préventive et n'ont pas plus idée d'un traitement suivi. J'ai beau leur répéter que ma quinine ne leur sera d'aucun secours s'ils ne viennent en prendre plusieurs jours de suite, ils ne paraissent pas comprendre. De plus, je ne suis jamais sûre qu'après avoir pris mes remèdes, ils n'aillent pas chez le sorcier se faire administrer des breuvages accommodés d'incantations.

Chapitre Sixième.

LES WABEMBAS. - PÉRILLEUX SAUVETAGE. - Mgr DUPONT. DANS LA PRAIRIE; CHASSES AU BUFFLE ET À L'ÉLÉPHANT.

Mutale, 15 mars.

Nous venons d'adresser un adieu définitif au Lac Banguéolo, à ses rives découpées et peuplées de gibier, à ses plages hospitalières; à ses eaux tantôt calmes et limpides, tantôt noires et courroucées, à ses champs de verdure et de fleurs aquatiques, aux pirogues enfin qui, malgré leur instabilité, avaient elles aussi tant de charmes. Un feuillet du livre de notre voyage s'est tourné sous nos doigts, sans doute pour n'y plus repasser jamais.

Nous marchons d'abord sous bois, puis à travers une grande prairie couleur d'émeraude; l'abondance des pluies et les débordements du lac y ont créé de longues rigoles comme des raies d'argent. A certains points, le sentier disparaît sous l'eau courante.

Le village de Mutale près duquel nous campons, contient les plus grandes huttes que nous ayons encore rencontrées. Les habitants paraissent particulièrement industrieux. Outre les cultures habituelles, ils ont des plantations de tabac et de ficus de l'écorce de laquelle ils se servent pour leurs pagnes.

Nous passons près d'un groupe d'hommes très occupés. Ils fabriquent un *tam-tam*. Sur un rond de bois creux, trois hommes tiennent étalée la peau d'un serpent fraîchement écorché. Un

quatrième, à l'aide d'une pointe en fer, perfore les bords du cercle et de la peau ; un cinquième, introduit dans ces trous des taquets de bois pointus qui tiennent le tout en place.

D'un autre côté du village se trouvent des noirs qui font des nattes en cannes, reliées par des cordes de leur fabrication.

Ces nègres sont vraiment ingénieux. Dépourvus de toutes les ressources de la civilisation, ils n'en arrivent pas moins à avoir toujours sous la main ce qui suffit à leurs besoins. Pour vêtement ils n'ont qu'un pagne, mais il leur sert de poche, de bourse, de garde-manger, de porte-hache, que sais-je ? tout tient dans ce chiffon pas même attaché mais si bien enroulé qu'il ne se défait jamais. Ils ne tissent pas, mais se font de l'étoffe avec de l'écorce. Ils emploient aussi les peaux de bêtes. Ils fondent le fer pour leurs lances et leurs haches. Ils ne font pas de briques, mais ils remplissent de boue les interstices des pieux plantés côte à côte qui soutiennent les toits de leurs huttes. Les toits sont recouverts de longues herbes, aussi bien disposés que les chaumes des fermes de nos campagnes. Ils se fabriquent des pipes, cultivent le tabac, font de la bière. Ils ont des poulets, des moutons, des chèvres, les cultures répondant à leurs besoins. S'ils n'ont pas l'abondance, ils sont du moins pourvus du nécessaire.

Hors du village est construit un petit temple, sur un monticule. C'est là que les habitants vont invoquer l'Esprit protecteur et lui porter leurs offrandes. Survient-il une disette, ils y déposent des céréales ; si c'est une sécheresse qu'il faut conjurer, l'offrande est une jatte pleine d'eau.

Les autorités du village attendaient notre arrivée. Elles nous accueillent à genoux, battant des mains. Un peu plus loin un groupe de femmes nous saluent de leurs *yu! yu!* Derrière nous, une bande de garçons de 12 à 14 ans emboîtent nos pas. Ils chantent sur un mode étrange. Leurs voix sont pleines, sonores. Leur chant a quelque chose de douloureux et de fatal. C'est une plainte sauvage, une lamentation qui semble arracher l'âme des chanteurs. Ils y mettent tant de passion qu'ils se contorsionnent comme s'ils souffraient. Un soliste les dirige, le chœur reprend, agitant en mesure des grelots de graines enfilées qui ajoute une saveur âcre à l'étrange harmonie.

Ils nous suivent jusqu'au camp et continuent à chanter

encore quelque temps autour de nous. Puis ils s'en vont, emportant la chanson vibrante. Le chœur passe à travers les arbres, marchant sur le tapis vert des herbes, baignées de rosée. Le chant s'éloigne, se fait plus doux, tamisé par la brise. Il n'est bientôt plus qu'un murmure. Il meurt enfin dans le lointain.... Et nous restons muets, écoutant encore....

Cuta, 16 mars.

En passant par le village du *sultan* Sikisera un chant pareil à celui que nous entendions hier nous retient quelques instants. Ici, le soliste est un aveugle. Le *Sultan* lui a fait crever les yeux pour qu'il ne puisse pas quitter le village et porter ce chant à un autre chef! Ce *sultan* Sikisera, un beau vieillard pourtant, au visage caractéristique, a des mœurs cruelles. Non loin du point où nous campons, nous rencontrons deux hommes ayant les mains et les oreilles coupées, un troisième, les doigts et les oreilles. De ces mutilés, un seul est un prisonnier de guerre. Jugé trop jeune pour avoir la tête tranchée, on lui a fait.... grâce de cette façon barbare. Les trois autres ont osé lever les yeux sur une femme du *Sultan*.

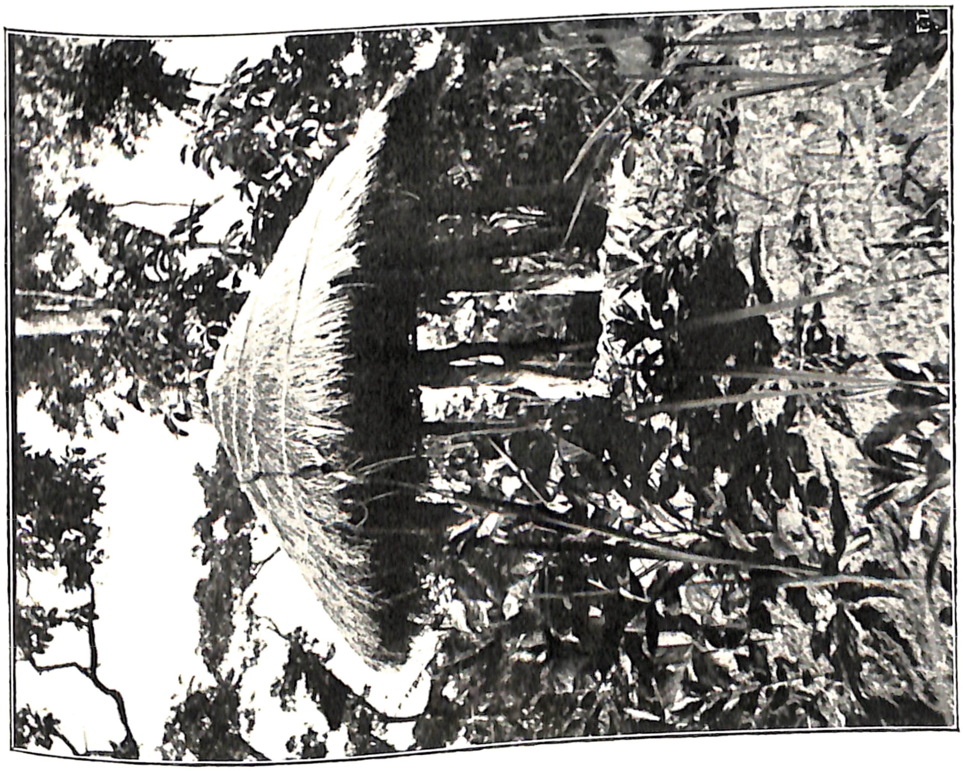
Nous suivons un semblant de route, c'est-à-dire qu'au-dessus des cours d'eau on a jeté — autrefois — des ponts de branches qui sont aujourd'hui en très piteux état. Lorsqu'ils ne sont pas chargés, les nègres y passent à quatre pattes. Nous, nous cheminons à côté, dans l'eau. Il pleut, le terrain est glissant. Pour éviter les chutes trop fréquentes, je sors de la *maschilla* et fais l'étape à pied.

Luvingue, 17 mars.

De ce côté-ci du lac, la flore est différente de ce qu'elle était sur la côte occidentale.

Il fait aussi plus froid. Nous sommes à 1500 mètres d'altitude; le lac Banguéolo est à 1120 mètres.

Quelques passages d'eau sur des troncs branlants, un grand village, un ravin profond et boisé où court une eau claire, une montée rapide et nous sommes dans un pays d'aspect montagneux; des rochers sortent de terre. Une route large et entretenue succède au mauvais sentier que nous avons suivi jusqu'ici. Elle annonce la proximité d'un poste de blancs. Nous traversons



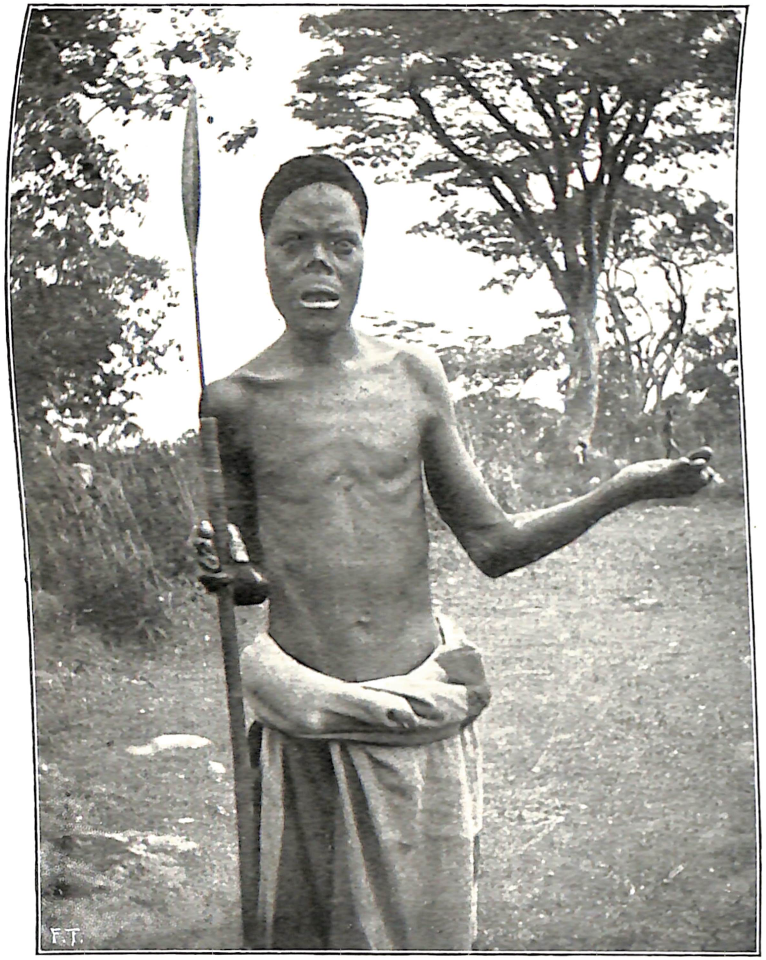
C'est là qu'ils vont invoquer l'esprit protecteur.... (p. 203).



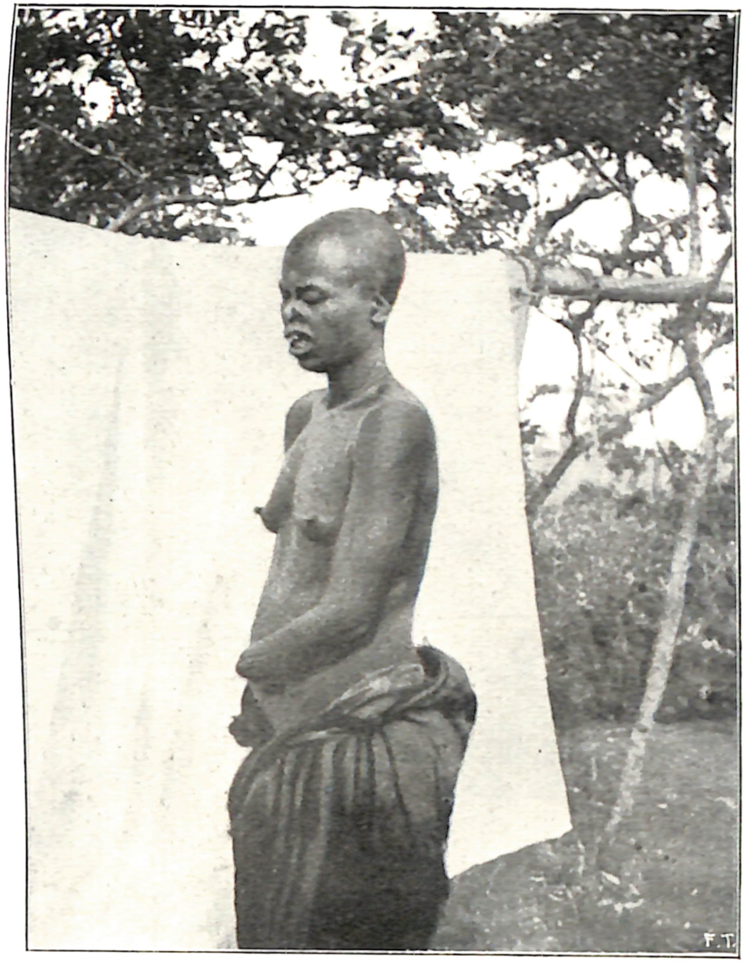
La caravane traverse un marais.... (p. 204).



Une plainte sauvage, une lamentation qui semble arracher l'âme.... (p. 203).



Homme aux doigts, oreilles, lèvres et nez coupés.... (p. 204).



Femme punie pour adultère (p. 204).



Jeune Mubemba (p. 205).

un autre village, celui du *sultan* Chipalo, un chef puissant, vieux et courbé, qui nous salue à notre passage. Nous débouchons sur un plateau dominant tout le pays vers le sud-est.

A nos pieds une mer de têtes d'arbres s'étend à perte de vue. Des prairies y font ici et là des places claires. Au milieu d'un cercle défriché s'élève une maison en briques entourée de cultures et de dépendances. C'est le Poste de Luvingue, installé seulement depuis dix-huit mois et auprès duquel nous allons camper.

Le territoire que nous traversons est habité par les Wabembas qui occupent tout le pays s'étendant du Tanganika au Lac Banguéolo. La Lwangwa, rivière affluent du Zambèze leur sert de frontière au sud et à l'est; à l'est encore et au nord ils sont retranchés derrière le rempart d'une chaîne de montagnes dont certains sommets atteignent jusqu'à 1800 mètres. De nombreuses rivières, descendant des montagnes du nord, portent toutes leurs eaux au Chambézi. Ce fleuve, gros dès sa source, coule d'abord du nord au sud, puis il prend la direction est. Jeté par les monts de Kilinda il tourne brusquement vers le sud-ouest et forme le lac Banguéolo. De cette vaste réserve (que les indigènes nomment Kimana-Pempa), sort la grande rivière Luapula. Celle-ci remonte franchement au nord, traverse le lac Muero et devient enfin le gigantesque Congo.

Les Wabembas vinrent de l'Uluba, pays situé sur le Kassaî (Congo Belge), il doit y avoir de cela environ deux siècles. Ils s'appelaient alors des Balubas. Ils émigrèrent, conduits par Kitimkulu; celui-ci distribua les contrées voisines à ses frères et aux principaux personnages de sa suite. Les Balubas devinrent les Wabembas, du nom de la province où ils s'établissaient. Intelligents, robustes, hardis, ils tuèrent une grande partie des indigènes et s'assimilèrent le reste. Ils établirent une ligne de places frontières dites «portes du pays», derrière lesquelles ils restèrent complètement isolés. Nul ne pouvait pénétrer dans le pays sans la permission de différents chefs nommés par le Roi.

La langue, les usages, l'organisation politique de ce peuple ne subirent en rien l'influence de ses voisins. Le Roi a un pouvoir absolu. Il a le droit de vie et de mort sur ses sujets et peut les vendre comme esclaves. Mais cette fonction royale ne manque pas de grandeur et n'est pas une sinécure. Un roi Wa-

bemba ne quitte jamais son poste. Du lever jusqu'au coucher du soleil et tous les jours de l'année, il donne audience et rend publiquement la justice. L'histoire de ce peuple raconte que plusieurs rois sont morts à leur tribunal.

Les peines infligées sont souvent cruelles. Le meurtrier d'un membre d'une famille de chef est condamné à mort. Mené à la porte principale du village, il est percé de la lance, ou abattu à coups de hache, parfois fusillé. Son corps coupé en petits morceaux, est livré au feu.

Le meurtrier d'un égal n'est pas condamné à mort. Il doit seulement dédommager le frère de sa victime, généralement en lui donnant une de ses femmes. Si le meurtrier est pauvre et célibataire, c'est son chef qui doit donner une femme pour lui, ou un fusil, ou de l'ivoire.

Celui qui a volé un chef a généralement les oreilles coupées. Le vol d'aliments n'est pas réprimé. L'adultère avec la femme d'un chef est puni de mutilation. Si l'adultère n'a été commis qu'avec la femme d'un égal, le coupable est seulement fouetté par son chef et doit payer des dommages-intérêts au mari.

Presque toutes ces coutumes subsistent dans leur sévérité. Les mutilés sont fréquents chez les Wabembas.

Doutait-on de la culpabilité d'un accusé, on lui infligeait l'épreuve du poison. Le sorcier préparait une boulette avec l'écorce écrasée du *mwafi*, grand arbre qui croît près de certaines rivières. Le chef prenait cette boulette des mains du sorcier, l'introduisait dans la bouche de l'accusé et lui faisait ensuite avaler une gorgée d'eau. L'homme survivait-il, il était innocent et une forte indemnité lui était payée. Mourait-il, c'était un coupable, et son corps était brûlé.

On pratiquait aussi l'épreuve de l'eau bouillante. Dans une grande jarre profonde de plus d'un pied et pleine d'eau bouillante, le sorcier jetait trois petits morceaux de bois de *mwafi* liés ensemble et qui coulaient au fond. Si l'accusé réussissait à les en retirer avec la main droite et à les remettre au fond de la jarre avec la main gauche, il était innocent.

La royauté est héréditaire. Le roi mort, le pouvoir passe à son frère et à défaut, au fils de sa sœur. Les fils de rois ne peuvent régner, au contraire des fils de femmes issues elles-mêmes de sang royal. Ces femmes portent le nom de *Na Fumu*,

mères de roi. Elle choisissent leur mari parmi les hommes du peuple. L'élu doit de suite tout abandonner pour suivre sa puissante maîtresse. La femme de sang royal porte le nom de mari et son époux celui de femme.

Quoique chargée de nourrir la famille, la femme Wabemba garde une indépendance et une fierté qui forcent son mari à la traiter avec les plus grands égards. Pour le moindre motif, elle quitte la maison conjugale et ce n'est qu'à force de supplications et de cadeaux que l'époux peut la faire revenir, encore n'y réussit-il pas toujours.

Les Wabembas croient à l'existence d'un dieu unique, *Lesa,* le Tout-Puissant. Mais ils n'adressent de sacrifices et de prières qu'aux mânes de leurs ancêtres et aux génies qui peuvent leur faire du bien ou du mal. Mulenga, le génie qui donne la maladie du bétail, est l'un des plus puissants de ces esprits. La tradition rapporte qu'il vint du pays d'origine des Wabembas sous la forme d'un homme. Il se présenta au chef Kitimkulu et lui enjoignit de cesser ses meurtres et ses cruautés envers son peuple. Il réitéra le même ordre aux autres chefs. Furieux, Kitimkulu fit dire dans tout le pays de tuer Mulenga là où on le trouverait. L'esprit se vengea en faisant périr les quatre cents têtes de bétail que possédait le puissant chef. Le châtiment s'étendit aux autres troupeaux. L'esprit exterminateur était partout à la fois, détruisant bétail et gibier. « Son fusil résonnait comme le tonnerre du ciel. » Les Wabembas épouvantés le reconnurent alors comme le plus terrible de leurs génies et se mirent à l'invoquer.

Les mariages se décident tandis que les femmes ne sont encore que des enfants. Le prétendant donne à la petite fille un *salam,* petit présent. L'enfant en informe ses parents et l'affaire est discutée en famille. A quelque temps de là le jeune homme envoie un messager demander si les parents l'accueilleront volontiers. Au cas d'une réponse favorable, ce messager retourne avec les cadeaux des fiançailles, en général des instruments aratoires. Ces présents acceptés, le même intermédiaire amène la petite fiancée à la hutte du jeune homme où elle reste jusqu'à l'époque de sa formation.

A ce moment les futurs époux sont séparés et passent une journée enfermés dans une hutte chacun de leur côté; puis les

habitants s'assemblent et conduisent le couple au milieu de la place du village; une sœur aînée, ou une parente de la femme est appelée, le mari s'assied sur une natte, entre elle et sa femme; alors, les femmes dansent et l'on boit de la bière; on reconduit les époux à leur demeure, la hutte a été blanchie à la chaux; les murs ornés de dessins faits de terre noire ou rouge, le père de la femme s'approche et remet une flèche au mari en disant: « Je jure que cette enfant est devenue femme, et ta femme en vérité, je te donne cette flèche pour que tu puisses tuer quiconque l'offensera ».

Le mari fait asseoir sa femme le dos appuyé au mur, trace une ligne au-dessus de sa tête, recule de quelques pas et lance la flèche.

De retour sur la place, le couple reçoit les présents des villageois: du calicot, des draps d'écorce, des verroteries, des victuailles, de la bière, etc.; le soir et toute la nuit, on danse.

Le lendemain, le mari apporte à son beau-père un second présent.

Puis les époux sont enfermés dans leur hutte d'où il ne leur est pas permis de sortir de tout le jour.

Une femme devenue enceinte avant qu'on ne l'ait sue nubile, est chassée du village comme sorcière; personne ne lui donnera asile; ni à elle, ni à son enfant.

Une femme meurt-elle en couches, son père ou son frère doivent tuer le père de l'enfant.

Ces sauvages ont une grande confiance dans la bénédiction de leurs parents et de leurs chefs; quand ils partent en voyage, dans les circonstances les plus solennelles de la vie, dans les maladies, ils ne manquent jamais d'aller l'implorer; pour bénir quelqu'un, le nègre lui crache un peu de salive, puis frotte avec la main en disant: « Que Dieu te guérisse » ou, « qu'il te protège pendant ta route », etc.... Les noirs crachent sur ce qu'ils présentent pour prouver que ce qu'ils donnent vient du cœur.

Le nom du peuple Bemba apparaît pour la première fois dans le récit d'une expédition commerciale, faite dans le pays des Kasembés, il y a environ cent ans, récit publié à Lisbonne en 1854 sous le titre: *Mauta Kasembem*. On sait que, vers 1730, Kasembé vint de l'Ounda, conquit Katère et s'établit à Senga à

l'ouest du Luapula. En 1796, un goanais, Gaëtano Pereira, pénétra jusqu'au village de Kasembe. De retour à Tette sur le Zambèze, il raconta son expédition et déclara que la région qu'il avait parcourue était appelée à un grand avenir commercial ; décidé par ces récits, le Docteur Francisco José de Maria Lacerda et Almeïda, gouverneur de Tette, repartit avec lui en juillet 1798 pour le pays de Kasembé.

Lacerda réussit à arriver en octobre, au principal *kraal* de Lakesa, grand et puissant chef qui régnait sur une vaste étendue de territoire. Lakesa, respecté des blancs comme des noirs, avait été le premier à voir un européen dans ce pays ; il fit à Lacerda aussi bon accueil qu'à Pereira en 1796 ; mais Lacerda avait été si éprouvé par les fatigues de la route et par le climat, qu'il mourut peu après.

Son chapelain, le Père Francisco Joao Pinto, ramena à Tette les débris de l'expédition en novembre 1799.

En 1802, deux Pombeïros, métis commerçants, Pedro Joao Batista et Anestasio José d'Angola, réussirent à aller de Kassange à Tette à travers le pays de Kasembé.

Trente ans plus tard le major Monteiro et le capitaine Gamitto remontèrent le Zambèze de Senna jusqu'au même pays.

En 1853 un autre Portugais, nommé Treitas, parcourut ces contrées. Un arabe, Mahamad bin Salch, y conduisit deux expéditions. Puis vint Livingstone en 1867. Ce dernier parle souvent dans ses écrits du peuple Bemba, mais les appellations de Wabembas ou de Bawembas sont plus fréquemment employées.

En 1868 le fameux chef arabe Tipo-Tib fit son apparition dans le pays. Ses gens étaient armés de fusils et traînaient même un petit canon. Ils semèrent la terreur et la dévastation sur leur passage. Tipo-Tib emmena un grand nombre de prisonniers.

D'autres Arabes vinrent après lui ; ils firent des échanges de poudres et de fusils contre de l'ivoire et des esclaves.

Vers 1883, c'est un explorateur français, M. Giraud, qui, après avoir parcouru en bateau le lac Banguéolo et en avoir relevé la carte, traversa le pays Wabemba. Ktimkulu-Mutali, le roi d'alors, lui fit bon accueil, mais, ce chef étant mort peu après, ses gens furent convaincus que le Blanc lui avait jeté un sort. La principale occupation de son successeur, Mpalakashya, fut d'exécuter des razzias pour fournir d'esclaves les trai-

tants arabes. Le major Wissmann (officier et explorateur allemand) le repoussa en dehors du pays de Tipo.

La *British South African Company* put, vers 1895, établir des postes à Ikowa et à Kanyale. Plusieurs caravanes d'esclaves furent arrêtées. En 1897 un autre poste fut établi à Mirongo pour protéger contre les razzias le district de Luangwa. La même année, Chiwale, chef des Sengos, attaqué par les Wabembas, demanda l'aide de l'Angleterre. *Mr.* Young repoussa les agresseurs et détruisit deux postes arabes. Les Wabembas demandérent la paix et portèrent en signe de leur soumission des présents d'ivoire.

Enfin, en 1899, un ordre du Gouvernement anglais expulsa définitivement les Arabes des territoires de Kasembé et de Munpolokoso, et tout rentra dans l'ordre et dans la paix.

Luvingu, 20 mars.

Invité par le chef de poste, le vieux du village est venu nous voir avec une partie de ses sujets des deux sexes. En considération de son rang et de son grand âge, il lui est permis de s'asseoir sur un tabouret sous la véranda. Ce vieillard et les petits crapauds noirs accroupis à ses pieds font un tableau caractéristique.

Au son rebondissant de plusieurs *tam-tams,* deux cercles se sont formés. Dans l'un on exécute la danse à laquelle j'ai déjà assisté à Nsombo. Dans l'autre, les danseuses se tiennent en rang en face des hommes. Elles s'avancent, traversent l'espace libre en marchant posément et s'arrêtent devant le rang des danseurs, puis leur tournent le dos. Chaque danseur met alors les deux mains sur les épaules de sa danseuse et fait un grand bond qui l'amène dans l'espace vide. Là il s'accroupit devant sa danseuse, lui prend la taille et la balance d'une étrange façon, de droite à gauche, en avant et en arrière. Les femmes ne bougent pas. Elles battent seulement des mains au-dessus de la tête des danseurs.

Les danses finies, la troupe s'en va en courant et en se bousculant. Le vieux chef fait le tour de la maison, entouré de ses petits enfants, de ses familiers et précédé d'un homme portant son grand sabre. Il vient à nous, salue et s'en va. A quelques pas de la maison, un homme de sa suite se baisse, le vieillard lui enfourche le cou et le porteur l'emmène au pas de course.

Ici presque tous les natifs sont vêtus de pagnes d'écorce teinte d'un rouge brique. Les femmes fabriquent cette couleur avec de l'argile très blanche imbibée et triturée avec le jus exprimé de l'écorce d'un arbre. Elles en font de grosses boules dures d'où elles prennent des parcelles qu'elles écrasent au fur et à mesure de leurs besoins.

Il existe deux qualités d'étoffes d'écorce. L'une, faite avec l'écorce de ficus, est fine et mince, d'un brun jaunâtre. Laissée quelque temps dans l'eau, elle devient d'un gris presque noir. Une autre est fabriquée avec l'écorce de l'acacia et généralement teinte en rouge. Les pagnes sont faits de pièces cousues avec de grands points qui ajoutent à leur cachet.

21 mars.

Cette nuit un lion a rôdé autour du camp en rugissant.

22 mars.

Ici l'abolition de l'esclavage est loin d'être complète. A Luvingu un esclave coûte deux shillings, c'est moins qu'un mouton. L'Administration déclare bien qu'elle ne reconnaît et n'admet pas l'esclavage, mais tant que son attention n'est pas attirée par des tentatives de traites ou par des traitements trop cruels infligés aux esclaves, elle ne s'en occupe pas. Elle réprime la traite et les razzias; mais les territoires plus lointains n'en ont pas encore vu la fin.

Quelle triste surprise! l'eau a pénétré dans la caisse contenant l'herbier et toute la provision de papier à presse. J'ai passé une partie de la journée, aidée de plusieurs nègres, à étaler sur des branches au-dessus de cendres chaudes les feuilles humides contenant mes précieuses fleurs.

Mibue, 23 mars.

Mibue est le premier village que nous rencontrions. Les gens qui l'habitent paraissent intelligents et adroits pour des nègres. Pas une des grandes huttes qui n'ait son industrie: fabrication de drap d'écorce, de teinture rouge, de nattes, de vannerie, etc.... Les mutilés abondent, attestant les mœurs cruelles des Wabembas. Mais ils ne sont pas les moins adroits.

Un vieillard à la tête grisonnante, à la physionomie douce et avenante, n'a plus de mains. Il est venu à ma tente chercher du sel. Avec une dextérité remarquable, de ses deux moignons, il défait son pagne et m'en tend le bout. Lorsque j'y ai placé le sel, il l'enroule, en fait un petit paquet qu'il fourre dans le pagne bien serré. Il sourit, comme si les mains étaient une partie inutile du corps.

J'en ai vu un autre à figure mauvaise, aux yeux bridés de satire. Il n'avait plus que les deux pouces et le corps de la main: les huit doigts avaient été tranchés. Assis par terre, il était occupé à rouler de la corde pour fabriquer une natte, arrachant les fibres avec ses dents. Il travaillait si bien que je ne me serais pas aperçue de son malheur si le porteur qui m'accompagnait ne me l'avait fait remarquer. Agé de quarante-cinq ans, il a subi cette mutilation pour avoir volé un fusil au *sultan* Moamba.

Quant au bon vieillard de tout à l'heure, il a eu les mains tranchées pour expier la faute d'un frère, lequel a pris une des femmes du *sultan* Sinma et s'est enfui.

Une mère a dû aussi payer la faute identique de son fils. C'est une pauvre petite vieille nommée Ravale; elle a eu les deux oreilles coupées!

Le chef du poste de Luvingu, nous a raconté qu'il a eu l'autre jour à se prononcer sur un cas difficile. Deux époux l'ont fait juge de leur querelle. Leur enfant ayant percé une dent supérieure avant celles d'en bas a été tué conformément à la dure coutume. La pauvre mère reprochait ce malheur à son mari.

La terre rouge et la terre blanche jouent un certain rôle dans l'administration de la justice. Un accusé reconnu coupable a la figure barbouillée de terre rouge. L'acquitté se frotte de terre blanche en donnant de grands signes de joie.

Les enterrements comportent d'importantes cérémonies. Mais une fois les morts roulés de certaine façon dans une étoffe spéciale et enfouis dans les bois, aucun monument ne marque l'endroit où ils reposent.

Après avoir marché une heure et demie dans le sentier qui fait suite à la route de Luvingu, nous parvenons à la limite du plateau sur lequel se trouve ce poste. Nous entrons dans la vallée de la Luena. Une descente rapide, avec de l'eau courante au fond



Type Mubemba (p. 205).



Les huit doigts avaient été tranchés....
(p. 212).



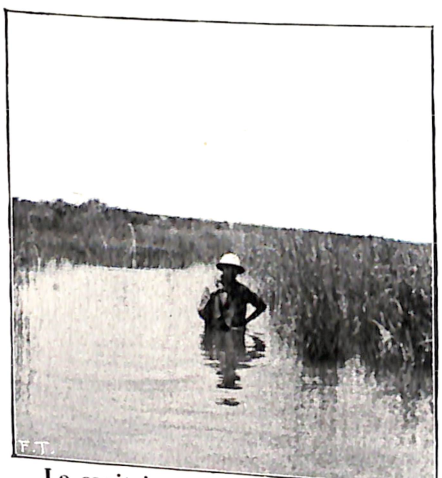
Nous nous engageons dans un vaste marais.... (p. 213).



Dix noirs portent la *maschilla*....
(p. 213).



Les fleurs d'indigofera ploient sous le vent.... (p. 213).



Le capitaine Piscicelli entré dans l'eau jusqu'à la ceinture.... (p. 213).



Monseigneur Dupont, vicaire apostolique du Nyassa (p. 216).



Une descente rapide nous conduit à la forêt.... (p. 213).



Government House à Kasama (p. 217).



Supports des arcs royaux (p. 217).

du ravin, nous conduit à la forêt au-delà de laquelle nous trouvons Mibue.

Capalo *River*, 25 mars.

Un beau soleil chaud égaie notre marche. Une brise fraîche fait danser les herbes et vaciller les papillons trop légers. Après avoir traversé plusieurs cours d'eau, nous nous engageons dans un vaste marais. Les noirs ont de l'eau jusqu'aux aisselles. Ils portent les *maschillas* sur leurs épaules et doivent se mettre à dix pour chacune de nous.

Un bois, puis encore un vaste *dambo* inondé. Cette fois nous passons au-dessus de l'eau, sur de minces troncs placés les uns à côté des autres et soutenus par d'autres troncs plantés en terre. Il faut marcher très vite, presque courir. Si l'on hésite, si l'on s'arrête, on est perdu. Les troncs étroits glissent sous le poids, roulent sur leurs supports et le pied manque.

Plus loin la prairie s'élargit, remonte en pentes douces à droite et à gauche, l'eau courant au milieu. De loin l'œil se repose sur la vaste nappe limpide.

Nous traversons une forêt de hautes tiges minces au haut desquelles se balancent les grappes de fleurs mauves de l'*indigo-fera* qui ploient sous le vent. On se croirait dans un paysage de paravent japonais.

Kaouda, 27 mars.

Aujourd'hui deux des nôtres ont failli disparaître dans le marais.

La marche avait été longue et pénible: des montées, des descentes, un sentier disparaissant sous les buissons. Enfin vers 13 heures nous arrivons en vue de nos tentes. Un *dambo* inondé nous en sépare. De larges sillons d'eau bouillonnante la traversent, dénonçant le passage d'une rivière au cours impétueux. Je monte sur la perche de la *maschilla* que les noirs portent sur leurs épaules. Le capitaine Piscicelli entré dans l'eau jusqu'à la ceinture, marche en avant, précédé d'un *boy* portant son fusil et son kodak. Au bout d'un quart d'heure, parvenant à l'un des bras de la rivière, le *boy* s'y engage. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il disparaît, entraîné per la courant. Son fez rouge apparaît et disparaît, tantôt surnageant, tantôt pris dans un tourbillon.

Piscicelli n'hésite pas une seconde. Il se jette en avant et nage vigoureusement vers le nègre. Tous deux sont là, luttant contre le courant. Enfin le *boy*, poussé par le Capitaine se redresse et reprend sa marche. Mais son sauveur est à son tour saisi par le tourbillon qui le retourne complètement et l'entraîne. Il disparaît, comme aspiré vers le fond. Il revient à la surface, luttant désespérément; ses grosses bottes de marche doivent augmenter sa fatigue. Une fois encore le tourbillon l'aspire, son visage est sous l'eau jusqu'aux yeux. Il décuple sa force, parvient à nager la tête hors de l'eau. Enfin il reprend pied et poursuit sa marche, dédaignant l'aide des porteurs qui, voyant le danger imminent, avaient fait la chaîne jusqu'au point où ils avaient encore pied.

Nous étions restées, Susan et moi, pétrifiées, clouées sur place, attendant, dans l'anxiété et la pénible conscience de notre impuissance, l'issue de la lutte.

A peine hors de l'eau, Piscicelli se moque de la terreur empreinte sur nos visages.

Chilubula. - Mission des Pères Blancs, 28 mars.

Au sortir de la forêt nous découvrons une plaine basse cultivée, au milieu de laquelle s'élève un monticule dominé par une énorme bâtisse en briques : une très grande église, une enceinte de murs entourant les deux maisons des Pères, un autre mur derrière lequel est l'habitation des Sœurs. Au pied de la petite colline courent deux rivières bordées de palmiers.

La caravane défile dans la plaine comme un long serpent noir et gravit la colline en chantant. A son approche, Mgr Dupont, vicaire apostolique du Nyassa, sort de son église et vient à notre rencontre, entouré des Pères Blancs ; nous finissons de gravir la côte à pied et pénétrons dans la cathédrale. C'est une vaste église à trois nefs, imposante en sa simplicité. Aux portes il n'y a pas de bénitiers : les noirs ne comprendraient pas et y attacheraient bientôt quelque idée de superstition ; de même l'église ne contient aucune statue, qui pourrait les conduire à l'idolâtrie.

Après avoir prié Dieu, et Lui avoir recommandé ceux qui me sont chers, je suis Mgr Dupont sous la véranda. De ce point nous dominons une vaste étendue de pays boisé, ondulé, coupé par de nombreux cours d'eau. Ensuite nous allons faire visite aux sœurs. Elles sont quatre, taillées sur le même modèle, pe-

tites, gaies et alertes. Elles tiennent un dispensaire, une école et soignent les malades à domicile. Elles viennent au camp cette après-midi et me racontent l'histoire de Mgr Dupont, vicaire apostolique du Nyassa.

Ce beau vieillard à barbe blanche mais à jeune visage, compte trente-trois ans d'Afrique. Il a étonnamment résisté au climat. Pendant sa longue carrière il n'a pas eu un seul jour de maladie. Entré comme missionnaire au Congo Belge, il s'avance jusqu'à la frontière Nord de la Rhodésia. Les Anglais n'avaient pu encore atteindre ce point, le pays leur était insoumis. Le grand roi sanguinaire Muamba faisait bonne garde, défendant son territoire contre toute incursion des Blancs.

Le Père Dupont demanda à ses supérieurs l'autorisation de pénétrer dans ce pays. Elle lui fut refusée. Il insista et put enfin poursuivre sa route, après avoir signé un papier dans lequel il reconnaissait être seul responsable de sa vie ou de sa mort.

Le courageux missionnaire s'en vint camper près d'un des grands vassaux du roi Muamba. Dès qu'il le vit, ce chef lui fit intimer l'ordre de se retirer. Le Père fit répondre qu'il était venu pour rester et non pour s'en aller. Le chef lui fit dire que s'il n'était pas parti le lendemain, il lui couperait la tête. Le Père ne bougea pas. Ce courage en imposa au nègre et quelques cadeaux aidant, l'amitié fut conclue.

Lorsque Muamba apprit que non seulement l'un de ses sujets avait laissé pénétrer un blanc sur son territoire mais encore qu'il s'était lié avec l'étranger, il entra dans une violente colère et déclara la guerre à son vassal. Ce dernier prit la fuite. Le Père Dupont resta seul.

Bientôt cerné et fait prisonnier, il connut les horreurs de la faim et de la soif, et il crut le moment venu où son audace allait être payée de sa vie. Le matin du jour fixé pour son exécution arriva le bourreau, un grand nègre qui avait tranché tant de têtes, mutilé tant de visages, coupé tant de bras et de mains qu'il n'en aurait pu dire le nombre. Il avait déjà saisi la tête du Père entre ces deux mains, lorsqu'un petit *boy* tout dévoué au Missionnaire, se haussant sur ses jambes grêles, appliqua au bourreau un formidable soufflet!

Fut-ce cet acte de hardiesse inattendue qui stupéfia tout le

monde? Fut-ce autre chose? Toujours est-il que l'exécution fut suspendue et la liberté rendue au captif.

Le Père Dupont s'en alla, ne pouvant songer à insister dans cet instant critique.

Plus tard le roi Muamba tomba gravement malade. Ce chef, tout sanguinaire qu'il était, n'en avait pas moins le respect et l'affection de son peuple. Intelligent et prévoyant, il savait qu'après sa mort son royaume serait livré à l'anarchie et noyé dans le sang. Il se souvint alors du Missionnaire blanc qui avait bravé ses foudres et qui, malgré les mauvais traitements qu'on lui avait infligés, s'était montré aimable et bon. Il le fit appeler et, à son lit de mort, devant tous ses vassaux assemblés, il le reconnut comme son héritier et successeur.

Muamba mourut. Il n'y eut pas de sacrifices humains. Ni les femmes, ni les enfants, ni les esclaves du monarque défunt ne furent enterrés vivants avec lui.

Les Anglais profitèrent de ce moment pour s'établir définitivement dans le pays.... Bientôt le grand bourreau lui-même se fit chrétien.

Telle est l'histoire d'un grand évêque missionnaire.

Mgr Dupont, accompagné de son vicaire vient, à son tour, me rendre visite. Tout un monde de noirs les suit. A peine sommes-nous assis que deux petits négrillons déposent à mes pieds un gros sac plein de farine de froment et un panier d'oranges. De mon côté j'offre aux Religieux du café et des fruits confits. L'Evêque accepte mais, avant de toucher à ce modeste goûter, il dit quelques mots en kibemba à ses ouailles accroupies autour de la tente. Aussitôt tous les noirs se lèvent et disparaissent. Selon la coutume indigène un supérieur qui se respecte ne doit jamais être vu mangeant par ses inférieurs.

Notre campement est établi dans un joli site, à un kilomètre de la mission. Comme, en arrivant aux tentes, j'exprimais mon contentement de ce bel emplacement: « Oui, oui » me dit Piscicelli, « s'il ne pleut pas, ce sera charmant ». Il avait raison. Pendant le dîner (que les bonnes religieuses nous avaient envoyé tout chaud dans un panier) un orage éclate; éclairs, tonnerre et torrents d'eau. Lorsque nous sortons de table c'est en pataugeant dans les sentiers devenus des ruisseaux que nous regagnons nos tentes. Sur le seuil de la mienne, je m'arrête devant le spectacle

qu'éclaire la lueur de ma lanterne. Les pieds du lit disparaissent dans l'eau; les tables, les chaises, les caisses nagent dans un lac, et l'eau entre toujours. J'appelle au secours. Les *boys* se précipitent, précédant les hommes chargés des travaux des tentes. Ils creusent des fossés profonds aboutissant à des puisards. J'entends les porteurs qui s'appellent et crient: *« Mamma kati kati na mai! »* (Maman est au milieu de l'eau!)

Bientôt les *boys* ont amoncelé mes affaires dans un coin et à peu près épuisé l'eau avec des seaux. Ils se retirent et je puis reprendre possession de mon chez moi. J'y étais depuis quelque temps et j'allais me coucher quand, me retournant, je me trouve nez à nez au milieu de la tente avec un grand noir tout ruisselant. Il était entré simplement pour rapporter une lanterne.

Kasama, 29 mars.

Pas d'eau aujourd'hui: ni pluie, ni marais. Nous pouvons marcher plus vite. Néanmoins nous n'arrivons au campement qu'à midi.

A quelques kilomètres de Kasama, nous croisons le chef Muamba, descendant du grand roi du même nom. Il est en tournée. Enveloppé de calicot bleu, il est porté sur les épaules d'un noir. Sa musique et sa maîtrise le précèdent, *tam-tam* et chœur de gamins dirigé par un aveugle. Il a aussi ses archers et les porteurs de supports des arcs royaux, espèces de grilles en fer qu'on plante en terre pour y poser les arcs et qui sont une prérogative royale.

Nos tentes ont été dressées sur un petit plateau occupé déjà par la maison d'un blanc. Nous dominons *Government House* et toute une vaste étendue de pays. Kasama, située à une altitude de 1400 mètres, est un poste important. Accompagné des trois européens de l'endroit, le Gouverneur et sa femme viennent prendre le thé; leurs deux petites filles, âgées de trois et cinq ans, sont ravissantes, vraies *Kate Greenaway*, blanches et roses, avec de grands yeux bleus et des boucles blondes. La conversation nous fait connaître quelques coutumes du pays.

Lorsqu'une femme donne le jour à des jumeaux, elle, son mari et tous les habitants du village doivent être aspergés avec le sang d'une chèvre ou d'une petite antilope, auquel le sorcier a mêlé quelques drogues. On doit aussi asperger les provisions, le bé-

tail, les poulets, les pigeons. Si cette fonction n'est pas remplie, les natifs sont convaincus que tout leur avoir sera détruit par des maladies inconnues. Si les époux se refusent à cette cérémonie, ils sont forcés de quitter le village et d'aller vivre solitairement dans les bois.

Placés dans un panier plat, les jumeaux sont portés à un croisement de deux routes. Là on plante des bâtons sur lesquels est déposée la corbeille. Les vieilles femmes dansent et chantent autour des nouveaux-nés. Après quoi on les rend à leur mère. La procession retourne danser et chanter au village pendant qu'un esclave va dans la forêt chercher le bois dont tous les feux nouveaux seront rallumés.

Quand une vache met bas deux veaux, une brebis deux agneaux, les petits sont donnés au chef qui en retour fait cadeau au propriétaire d'une vache ou d'un mouton.

Un chef allant en guerre se faisait porter sur les épaules des jeunes hommes. Lui et son *Headman* s'habillaient mal et de façon à ne pas attirer l'attention. Les guerriers au contraire portaient des parures voyantes pour servir de cible à l'ennemi.

Lorsqu'un chef tombait malade, toute sa famille se réunissait au village, ses fils en gardaient les entrées. Le chef mort, ses biens étaient partagés entre ses enfants et ses plus proches parents. Tous ses serviteurs personnels, le porte-pipe, le porte-fusil, le porte-bière, ainsi que la favorite, étaient tués pour pouvoir continuer à le servir dans l'autre monde. On tuait ses musiciens, ses chanteurs. On épargnait l'aveugle qui composait les chansons et dirigeait le chœur parce que, disait-on, « il était mort lorsqu'on lui avait crevé les yeux ». On sacrifiait un grand nombre d'esclaves qu'on décapitait. Après quoi le chef *Capitao* était appelé, devait marcher sur ces têtes et être tué à son tour.

Aujourd'hui ces massacres sont interdits. Un frère du chef mort, né d'une esclave, veille le corps, mange et dort près de lui. Il fait cuire des haricots, du manioc et les frottent bouillants sur le cadavre jusqu'à ce que la peau soit sèche et toute parcheminée.

Au bout de plusieurs mois, le corps est enveloppé dans une peau de bœuf. Parfois les serviteurs des fils du mort sont encore envoyés faire des razzias. Les esclaves capturés accompagnent le cortège jusqu'à Maruli, lieu de la sépulture. Pendant ce

voyage funèbre, chaque fois qu'on arrive à un ruisseau, il faut tuer un esclave dont le corps servira de pont au passage de la dépouille du chef. Si par hasard l'esclave qu'on va tuer éternue, il est épargné; c'est que l'esprit du mort a manifesté son refus.

A l'entrée du village de Maruli, tout le cortège est présenté à Wini-Maruli qui immole encore deux esclaves et fait creuser la tombe. Au fond de la petite grotte, dans une cavité pratiquée dans la paroi et un peu élevée au-dessus du sol, on dépose le cadavre. Un rideau de calicot ferme ce lit funèbre. La tombe est ensuite remplie de terre. Une hutte est construite au-dessus où sont déposés des objets ayant appartenu au mort. Quelques-unes de ses femmes restent dans le village pour subvenir à sa nourriture qu'elles portent dans la hutte. Sur un bûcher en face de la hutte sont encore brûlés en grand nombre des esclaves et des femmes.

Quand un Wabemba meurt, son corps est couché de côté dans la tombe, les mains sous la tête, les jambes repliées, dans l'attitude du sommeil. Dans la couverture qui l'enveloppe, on perce un trou à la hauteur de l'oreille, pour que le mort puisse entendre lorsque le Milungu l'appellera.

La tombe recouverte, on tire quelques coups de fusil pour éloigner les mauvais esprits. On dépose les perles, les colliers, tous les ornements personnels du défunt. Après y avoir placé des herbes, des feuilles de certains arbres, le plus proche parent crache sur la tombe et s'éloigne sans regarder en arrière.

Dès qu'ils le purent les Blancs interdirent les sacrifices humains au pays Wabemba. Lorsque Muamba mourut, en 1898, son corps, enveloppé d'un drap d'écorce, fut déposé dans un arbre, en attendant le jour très désiré des indigènes, où le Blanc serait chassé du pays et où la famille pourrait transporter cette dépouille à Maruli et l'y ensevelir selon la coutume avec les immolations humaines nécessaires.

Mais en 1901 ce corps fut transporté et enterré simplement à Maruli.

Maruli est un village situé dans le district de Mirongo. C'est là que sont jalousement gardées par le grand prêtre d'Awemba et défendues contre toute approche d'européens les sépultures royales.

Il faut reconnaître dans la cruauté des pénalités Wabembas une rigidité de mœurs qu'on s'étonne de rencontrer chez des sauvages. La femme convaincue d'adultère est menée avec son complice à une petite distance du village. Là les coupables sont empalés vivants sur deux pieux fichés côte à côte, et abandonnés à la mort. Parfois les deux malheureux étaient attachés à des troncs d'arbres, entourés de fagots, et rôtis en présence de tout le peuple. Si un chef prenait une de ses femmes en flagrant délit avec l'un de ses sujets, les deux amants étaient souvent poignardés à l'instant. C'était encore ce qui pouvait leur arriver de plus heureux, car autrement ils étaient horriblement mutilés.

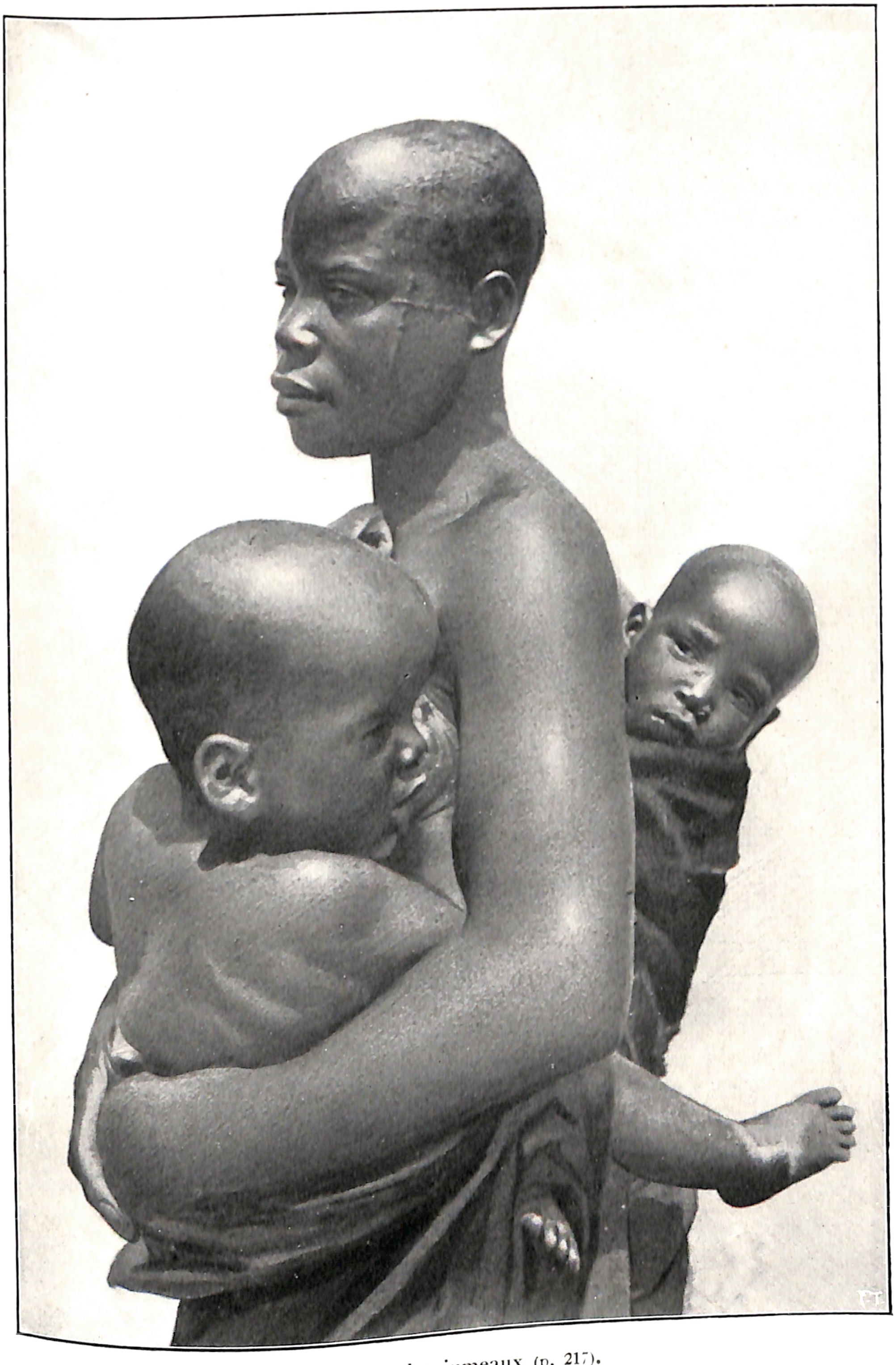
Shimulamba, 5 avril.

Nous sommes restés six jours à Kasama. Ce repos était utile aux porteurs et à nous-mêmes; de plus nous attendions le retour de chasseurs d'éléphants partis à la recherche des traces. Ces hommes n'étant pas encore de retour ce matin à dix heures, nous nous sommes décidés à passer un contrat avec un Anglais qui se fait fort de nous faire voir des éléphants et des buffles.

Le dernier jour à Kasama a été néfaste pour nos *boys*. Sans permission, ils s'en sont tous allés cette nuit, mon petit gamin excepté, au village où ils ont bu de la bière de millet et se sont fort mal conduits. Attirée par leur vacarme, la police est accourue et en a raflé trois malgré leur résistance. Ils sont en prison et ce matin la force publique est venue réclamer les autres coupables: *boys*, *niampara*, *weaters,* cuisiniers. Après l'interrogatoire et l'enquête, ils en sont quittes pour recevoir dix coup de fouet. Charlie, mon *boy* n° 1, est de plus condamné à six mois de travaux forcés *for Indecent Assault* [1] et *Resisting the Policemen in the execution of their duty*. [2] Sa peine, me dit l'Assistant Magistrate, pourra être commuée.

Nous nous mettons en route et bientôt nous croisons une file de prisonniers, liés trois par trois par une forte chaîne rivée aux colliers de fer qu'ils portent au cou. Dans un de ces groupes, mon *boy,* encore dans ses plus beaux atours, a l'humiliation de

1) Pour attentat contre les mœurs.
2) Résistance à la police dans l'exercice de ses fonctions.



La mère des jumeaux (p. 217).



Le buffle s'affaisse avec un mugissement de détresse (p. 225).



Un éléphant tombe foudroyé.... (p. 225).



Il reste pétrifié dans la position où l'a jeté la mort.... (p. 225).



La danse de l'éléphant (p. 225).



Il butte contre un arbre.... le voilà par terre.... (p. 228).

se voir dévisagé par toute la caravane. Il porte une pierre sur la tête, pierre devant servir au pavage de la prison de Kasama.

6 avril.

Ce matin, un guide m'a conduite sur un plateau non loin du camp. A peine y ai-je marché un quart d'heure que l'homme m'arrête brusquement. A 150 mètres, quelque chose de brun remue derrière des arbres. Accroupie à terre, j'écarquille les yeux. « *Sefou* » me souffle le noir. Entre deux arbres, je n'aperçois qu'une partie du corps de l'animal et de l'autre côté la queue qui chasse les mouches. Mon coup part.... Il a touché juste. L'*iland* se dresse sur les pieds de derrière, grand comme un cheval qui se cabre, et retombe mort. D'un autre coup j'en blesse un second. Nous le suivons pendant plus d'une heure aux traces de sang qui tachent l'herbe. Au bout de ce temps la fatigue me fait rentrer au camp.

Je me suis tout à fait habituée à la *maschilla*. Je m'y trouve même si bien que non seulement j'y peux lire, mais aussi écrire des notes au crayon. J'apprécie beaucoup le toit qui m'épargne la fatigue de tenir mon ombrelle. Je me suis faite au balancement que j'ai fini par trouver agréable. Au passage la *maschilla* secoue les fleurs dont les forts parfums m'enveloppent. Cela me change de l'odeur qui est répandue dans le camp. J'ai distribué de l'iodoforme aux *boys* dont certaine partie du corps a été endommagée par le fouet et qui ne marchent que difficilement. Ils s'en sont couverts. On se croirait dans un hôpital.

Mukukamfumo, 9 avril.

D'après les renseignements fournis par les indigènes, une compagnie de buffles doit se trouver à une certaine distance, mais il n'y a aucune trace fraîche d'éléphants.

Nous partons au petit jour. Les herbes à plumets fins courbent la tête sous le poids de la rosée; dans la lumière incertaine de l'aube, les toiles d'araignées couvertes de gouttelettes sont comme une dentelle d'étoiles d'argent.

La marche devient pénible. Les herbes se font si hautes qu'elles forment berceau au-dessus de nos têtes. Il faut se frayer un passage avec les mains. Inutile de songer à voir ni à tirer

quoi que ce soit, on ne distingue rien à un pas. Sous bois l'herbe est plus clairsemée, mais il nous faut traverser encore des buissons touffus, ramper sous des branches basses; des ronces cachées sous les herbes s'entortillent autour de nos pieds. Là où l'herbe est plus rare, des branches mortes et de larges feuilles sèches jonchent le sol. On ne peut, malgré toutes les précautions, marcher sans les faire craquer sous le pas. Mauvais terrain pour approcher le gibier! En cette saison, les animaux sont éparpillés. Plus tôt ou plus tard, quand l'herbe est rase et les feuilles tombées, on voit à des lieues et le gibier se réunit en grands troupeaux.

Au bout de trois heures de recherche, nous tombons sur les traces d'un gros buffle. Mais elles nous mènent au milieu d'un entrecroisement d'innombrables pistes. Nous passons six heures à essayer de les démêler, avec des alternatives d'espoir et de découragement. Pendant ce temps nous contemplons avec dépit des oies éperonnées qui, du haut d'un arbre mort, nous dévisagent impudemment, semblant savoir qu'aujourd'hui notre poudre n'est pas pour elles.

Plus loin, entre des branches apparaît un *iland* énorme.

Dans un espace découvert, quatre phacochères sont couchés au soleil, à 20 mètres à peine. A notre approche ils se lèvent tranquillement, se retournent et nous regardent. Ce n'est que lorsqu'un noir lève sa lance qu'ils se décident à décamper.

Il nous faut enfin songer à la retraite. En ligne droite nous mettrons bien trois heures pour regagner le camp.

Nous avions tourné bride depuis peu lorsque tous nous nous arrêtons comme un seul homme. Un curieux ronflement a frappé nos oreilles. Impossible de s'y méprendre! des éléphants sont là!

Guidés par le bruit, nous faisons un long circuit pour prendre le vent. Nous retenons notre souffle. Nous approchons. Le bruit se fait plus distinct. Avec mille précautions, évitant les troncs d'arbres à terre, nous courbant sous les branches basses, nous voilà devant une petite clairière. Les éléphants doivent s'y trouver, mais elle est envahie d'herbes plus hautes encore que les arbres derrière lesquels nous sommes cachés. Un noir grimpe sur l'un de ces arbres. Il nous fait signe qu'ils sont là, dans les herbes....

J'aperçois une masse noire. Les herbes forment un voile qui empêche de voir distinctement. L'un des éléphant me fait face,

je le devine plus que je le vois... Je tire.... Il se retourne et ploie les genoux. Nous ne doutons pas qu'il est mort et que les autres vont charger.

Nous attendons, les fusils prêts. Mais non.... la troupe file, écrasant tout sur son chemin, passant avec un bruit de trombe.

Nous courons, pensant trouver celui que nous croyons mort.... La place est vide!... Cette déception ajoute à notre fatigue. L'obscurité gagne. Force nous est d'abandonner nos recherches et nous ne rentrons que fort tard au camp.

Muliro, 11 avril.

Aujourd'hui, là où nous chassons, si l'herbe est moins haute que l'autre jour, le bois est encore plus inextricable. Après deux heures de marche pour nous éloigner du village et des sentiers, nous rencontrons des traces fraîches de buffle. Nous marchons encore longtemps, dans un profond silence. Tout à coup, *Mr.* Poingdestre qui nous guide, lève son chapeau et le jette en avant. C'est un signe certain que nous approchons de quelque chose d'important. Bientôt une masse noire apparaît au-dessus des herbes, près d'une thermitière. C'est un vieux taureau dont les attaches des cornes se rejoignent presque, mettant à son front une tache claire. Il s'agite. On dirait qu'il a humé le danger. Dans ma peur de voir échapper une telle proie, je tire trop vite; le coup part mais n'atteint pas l'animal dans une partie vitale. Nous voyons sa forte croupe exécuter au-dessus de l'herbe des sauts comparables à ceux des dauphins au-dessus des vagues.

Nous le suivons au sang qu'il laisse derrière lui. Mais le vent n'est pas favorable.

Nous nous arrêtons dans l'espoir qu'il changera et que la bête, ne se sentant plus traquée, se couchera.

Cette trêve est employée à déjeuner. *Mr.* Poingdestre raconte des histoires de chasse. Ses récits, faits simplement, ont l'accent de la sincérité. *Mr.* Poingdestre a tué plus de 50 éléphants dans sa carrière et je ne sais combien de buffles. Plus d'une fois il ne dut son salut qu'à la fuite. Récemment encore il poursuivait un buffle blessé. Après avoir fait un long circuit, l'animal s'était caché dans l'herbe, avait laissé le chasseur passer près de lui, puis s'était précipité sur le *boy* qui était en arrière, lui avait en-

foncé une corne dans la cuisse, l'avait jeté en l'air, reçu de nouveau sur ses cornes, rejeté encore et quand le malheureux était retombé à terre il l'avait piétiné. L'abandonnant enfin, il s'était jeté sur le fusil que le *boy* avait laissé tomber, il avait écrasé l'arme et, sa rage assouvie, il était allé mourir à une centaine de mètres plus loin.

Nous reprenons notre marche. Encore une fois le chapeau de *Mr.* Poingdestre vole! Mais nous fournissons encore une course longue et pénible sans rien apercevoir ni au-dessus ni à travers les herbes. Cette attente énerve. Nous traversons un petit bois quand, sur un signe, nous sommes à genoux. En face de nous, sur la lisière du bois, nous apercevons à travers les arbres une quantité de jambes, puis un buffle mâle, si gros que son ventre semble traîner à terre. Nous ne pouvons juger si c'est le même qui est blessé. Toute la bande est loin et mal placée. Un coup part....

En un clin d'œil, le groupe se débande et fonce droit sur nous. La terre sèche résonne sous le sabot des lourdes bêtes. Leurs gros corps se fraient un passage au travers du bois; les branches se brisent; on dirait que la forêt s'ébranle et vient à nous. Ils soufflent bruyamment dans leurs mufles dilatés.

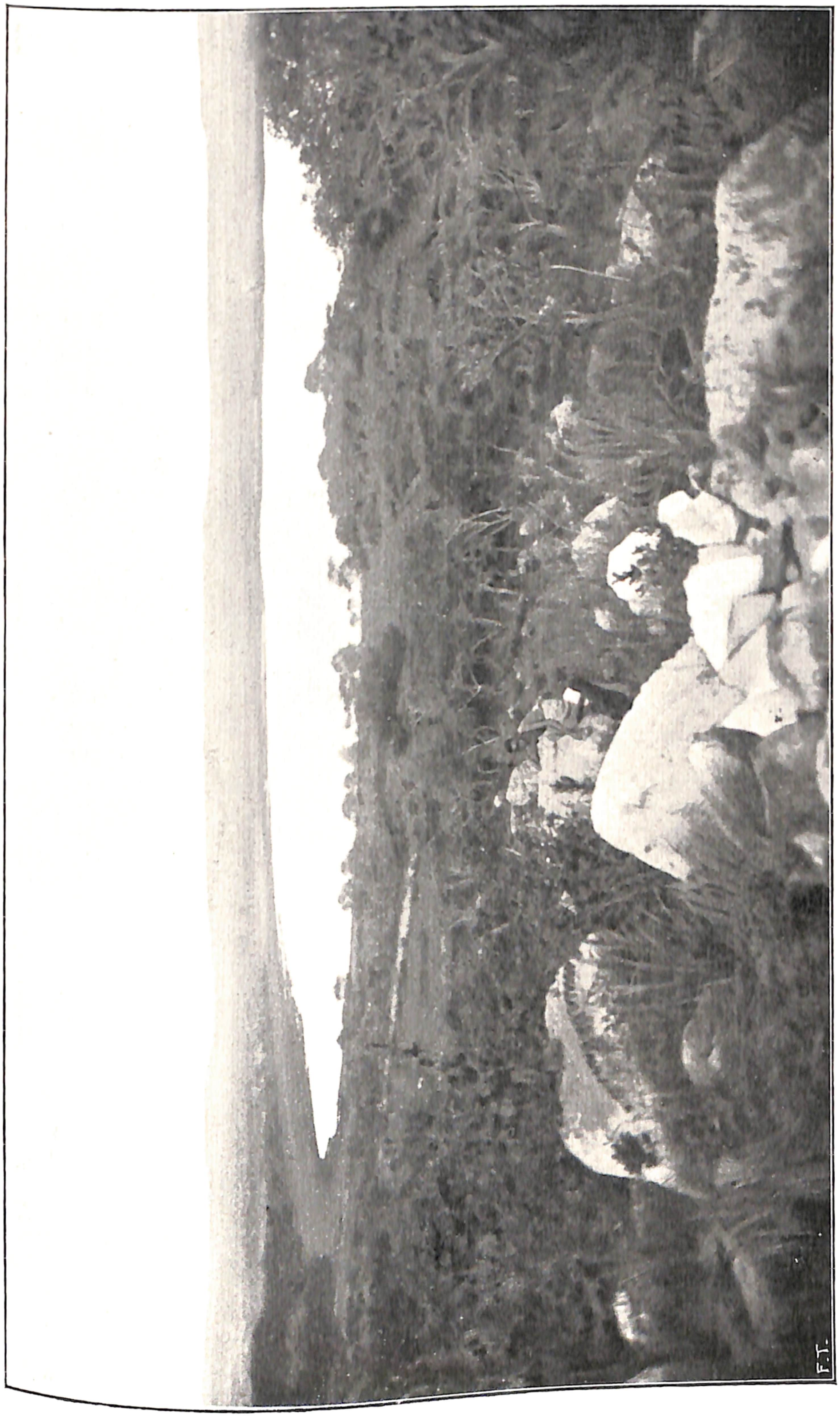
« Vite! tirez! tirez tous! » crie *Mr.* Poingdestre.

C'est le seul moyen de nous sauver de l'avalanche. Un feu bien nourri arrête à vingt mètres le troupeau, qui hésite, rebrousse chemin et se met en fuite.

Nous voilà, marchant dans les pas d'une des bêtes blessées, tachant nos vêtements aux brindilles et aux feuilles basses dégouttant de sang. Un mugissement nous révèle que notre poursuite est sur le point d'aboutir. Grimpé sur un arbre, un noir voit le buffle couché. Mais quant à nous, nous n'apercevons que l'épais voile des herbes. Les noirs ont presque tous disparu, restés derrière ou montés prudemment dans les arbres.

L'animal se relève, repart et nous derrière lui. Cette fois il nous mène sous bois....

Il a dû se recoucher encore. Il faut nous presser de tirer. Demi-mortes, ces bêtes ont encore la force de batailler. A notre coup de feu, le buffle se retourne brusquement et charge les deux noirs qui sont en avant. Ceux-ci jettent leurs fusils et se sauvent à toutes jambes. Ils passent devant les fusils que nous



Tout en bas un lac paisible et sombre.... (p. 232).



Le maire de Bismarckburg (p. 237).



Au-dessus de nous le torrent n'était pas engageant.... (p. 237).

tenions déjà épaulés. Le moment est critique. Impossible d'arrêter la bête devenue furieuse. Heureusement les noirs courent vite et dégagent enfin le champ de tir. Un coup.... Le buffle s'affaisse avec un mugissement de détresse.

Tchuma, 14 avril.

La journée s'annonçait mauvaise pour la chasse. Nous marchions depuis 6 heures du matin, n'ayant rien vu que des bois, des prairies à hautes herbes et des laissés. Le soleil était déjà haut et je commençais à perdre patience. Pourtant un grognement s'est fait entendre et l'espoir renaît. A chaque thermitière rencontrée sur notre passage un noir monte observer les alentours et il y a conciliabule. Evidemment nous approchons. Mais le chapeau de *Mr.* Poingdestre ne vole pas encore....

Encore une fourmilière.... Cette fois le noir nous fait signe: il y a des éléphants, là, tout près!

Nos hommes s'accroupissent, nous contournons la fourmilière et, cachés par les herbes, nous tombons en face d'une troupe. Il est incroyable de penser que d'aussi grosses bêtes puissent si peu apparaître à cinquante ou à soixante mètres. Nous ne pouvons distinguer ni leur nombre ni leur grosseur. Droit devant moi j'aperçois deux défenses, une trompe repliée en l'air et une bouche ouverte en cœur. C'est évidemment la sentinelle. Tout indique qu'elle ne nous voit pas mais qu'elle hume l'air pour sentir si un danger menace. Nous tournons encore un peu dans l'espoir de mieux voir.... Mais non, il faut tirer sinon ils vont prendre le vent et déguerpir.... Les coups partent.... C'est une débandade générale. Un éléphant tombe foudroyé. Un autre, gravement blessé, cherche à fuir. Il trotte en boîtant, et s'aide de la trompe pour se soutenir aux branches. Une balle dans la nuque, il fléchit sur les genoux, et reste pétrifié dans la position où l'a jeté la mort.

La mort d'un éléphant est pour les nègres un événement considérable auquel ils attachent un sentiment presque religieux. Dès que l'animal est à terre les chasseurs noirs se hissent sur le cadavre et exécutent un pas quasi-sacré, gesticulant, agitant leurs fusils. Ils chantent les qualités de la bête, sa force, sa grande taille, ses ruses; puis ils exaltent le courage du chasseur, son œil prompt, la justesse de son tir. Ce chant est à peine

murmuré comme s'ils craignaient d'attirer la vengeance de l'esprit qui vient de quitter ce corps et qui flotte encore autour de lui.

Les hommes restés loin derrière nous pour ne pas gêner d'approche, accourent au bruit des coups de fusils. Tous sont fort excités et manifestent un contentement extrême. Après nous avoir salués à la Wabemba, battant des mains, se roulant sur le dos, faisant toucher la terre à une épaule puis à l'autre, ils se mettent en cercle autour des dépouilles et reprennent le chœur en sourdine.

Les danses et les chants achevés, nos chasseurs se mettent en devoir de couper la tête, les pieds, et la queue de nos victimes, — la queue, le trophée le plus précieux pour les chasseurs Africains. Pendant ce temps, les porteurs des *maschillas* se jettent sur les cadavres et, avec une rapacité de vautours, se coupent de larges tranches de viande. Enfilées sur un bâton, ils les font griller au-dessus d'un feu qu'ils se sont hâtés d'allumer ou encore sur les cendres chaudes, et ils dévorent avidement cette viande presque crue.

Au retour, le passage des deux queues d'éléphant dans le village et leur entrée au camp suscitent un grand enthousiasme. Les femmes glapissent leur *yu! yu! yu!*, les hommes exécutent le *pas de l'éléphant*.

Chikutué, 18 avril.

Hier, Piscicelli était parti dès 6 heures avec les hommes de *Mr.* Poingdestre. A 22 heures il n'était pas encore rentré au camp et nous étions très inquiets. De retour enfin, à la nuit, il nous a raconté que, fort loin d'ici, alors qu'il suivait les traces d'un rhinocéros, celui-ci avait éventé la troupe des chasseurs. Il les avait chargés, passant à un doigt du Capitaine qui, tout en se garant, lui avait envoyé un coup de carabine. Blessé, l'animal s'était fait traquer pendant des heures. Il n'allait pas loin; dès qu'on l'approchait, furieux, il chargeait en grognant. Les herbes étaient si épaisses que, déplacées par le passage de la bête, elles brossaient le visage des chasseurs qui ne pouvaient rien voir. Enfin, la nuit tombant, il avait rejoint et achevé son dangereux adversaire, un objet de collection fort rare: — un rhinocéros à trois cornes — et ensuite il avait dû faire une retraite de cinq heures à travers bois, à la clarté de la lune.

19 avril.

C'est un vieux solitaire, énorme animal à longues défenses blanches qui tombe aujourd'hui sous nos balles.

Partis au lever du jour, nous étions dehors depuis déjà cinq heures, lorsque des traces d'éléphant me font sortir de ma *maschilla*.

Pas très fraîches ces traces! d'hier ou peut-être de la nuit.... Mais à mesure que nous avançons, nous constatons avec joie qu'elles deviennent plus récentes. Evidemment le géant n'a rien qui le presse, il prend son temps et marche peu dans la journée. Passant sous de grands arbres nous pouvons juger de sa taille à la hauteur à laquelle il a aiguisé ses défenses. D'autres arbres sont arrachés, des branches brisées gisent sur le sol. Il s'est arrêté pour retourner la terre avec sa trompe et en extraire des racines.

Voilà deux heures que nous le poursuivons. Nous sommes enchevêtrés dans la forêt des maudites herbes. La plaine est inextricable, sillonnée seulement par les sentiers tracés par les énormes pieds du pachyderme.

Heureusement un arbre s'élève non loin de nous. Pangamuchele y grimpe avec l'agilité d'un singe. De là-haut il siffle, gesticule, nous fait signe de venir voir! Très excité, il ne songe pas à nous indiquer où se trouve la bête. Il commence à parler. Par bonheur le vent emporte sa voix.

Nous laissons là les noirs et commençons le *stalking*.[1] Il n'y a pas à se courber; les herbes nous cachent complètement. Mais qu'il est difficile de marcher sans bruit! ma jupe frôle de larges feuilles qui se froissent de façon navrante.

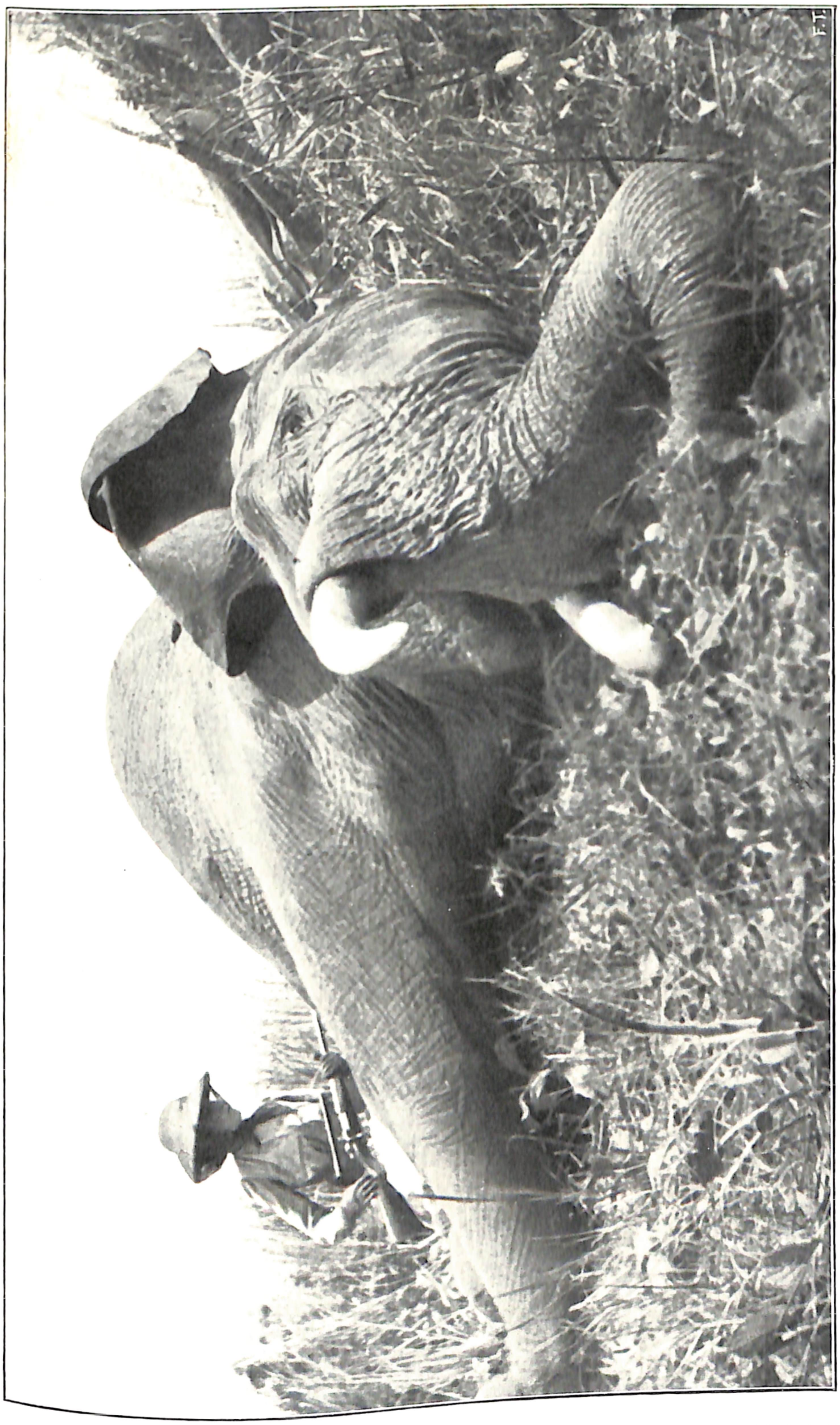
Enfin une thermitière nous offre un observatoire. Nous y montons et découvrons de là l'éléphant solitaire. Il nous tourne le dos. Il est si grand que tout son corps dépasse les herbes. Ses énormes oreilles s'agitent. Il est loin, mais il faut prendre un parti. Entre lui et nous il n'y a plus de fourmilières et une fois redescendus dans les herbes il sera impossibile de le voir. S'il est mal placé, on a du moins le temps de bien viser....

Ma balle l'atteint derrière l'oreille et pénètre dans la tête. Le

[1] La poursuite.

pauvre géant reste debout mais il trébuche. Il n'y voit plus, le sang l'aveugle. Il fait encore quelques pas et butte contre un arbre. Il nous présente maintenant une belle cible.... Le voilà par terre.

C'est une masse imposante. A l'épaule il mesure 3m,45; de la trompe à la queue 6m,86; il fait 4m,75 de.... tour de taille et ses oreilles sont longues de 1m,40.



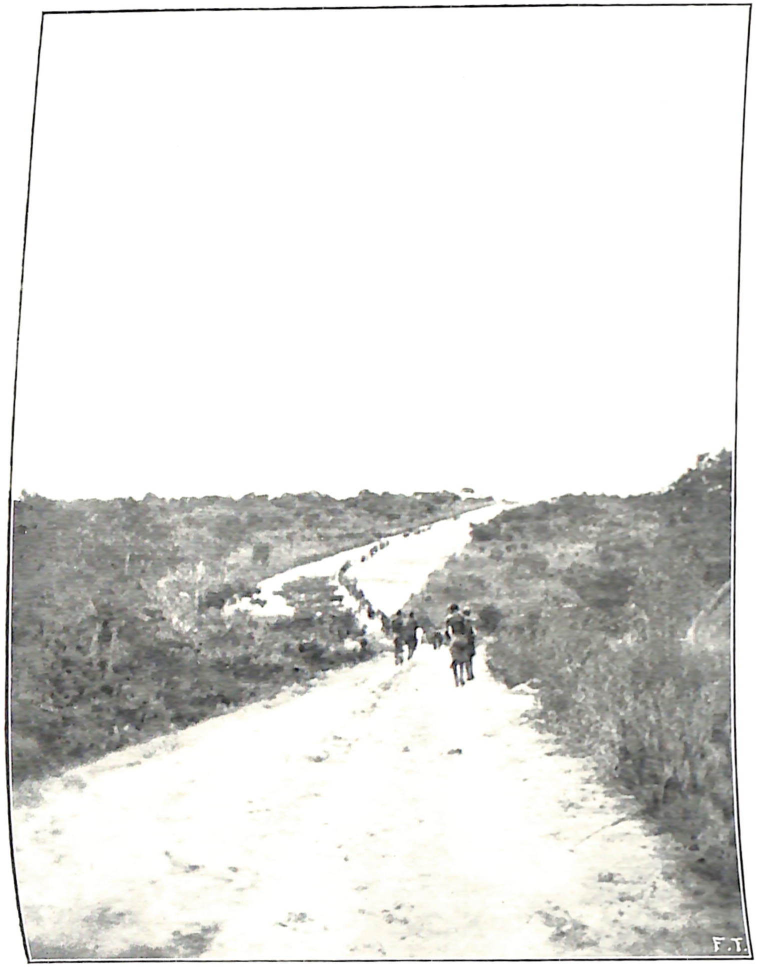
Mon troisième éléphant.... (p. 228).


Le chef du village porté sur les épaules d'un de ses hommes (p. 230).

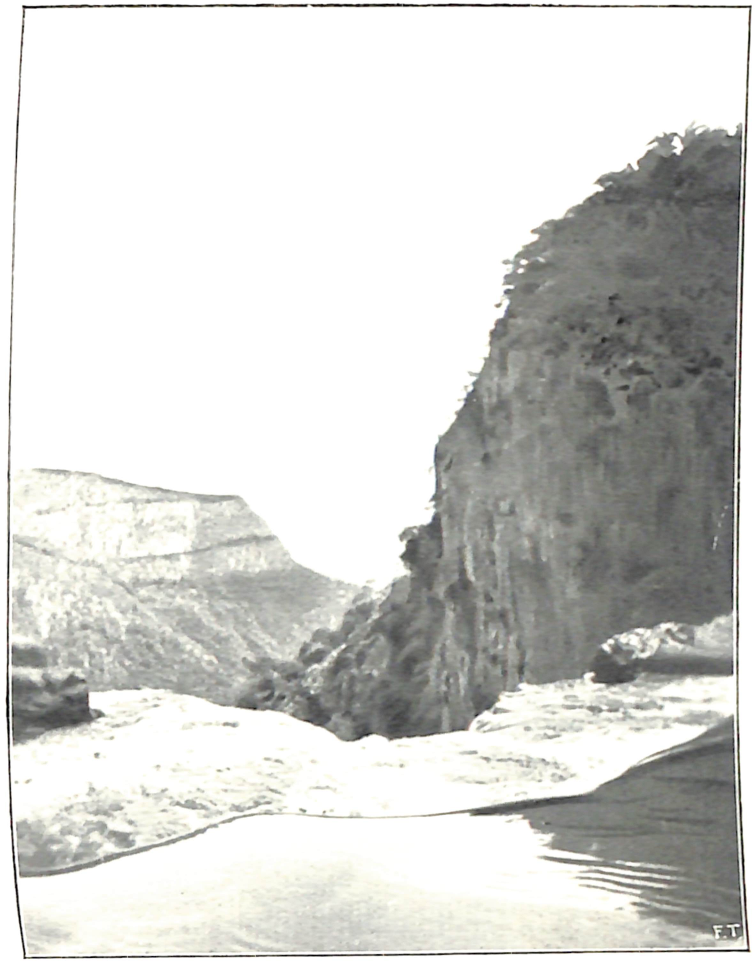

Tragelaphus spekei (p. 230).



Des fleurs d'un rouge tendre.... (p. 231).



Dans l'avenir ce sera la grande rue d'Aberçon! (p. 231).



Un grondement sonore nous guide vers le gouffre.... (p. 234).

Chapitre Septième.

ABERCORN. - KALAMBO *FALLS*. - LE LAC TANGANYKA. - RIVE ALLEMANDE ET RIVE BELGE. - ENCORE LA MALADIE DU SOMMEIL. - DANS LES MONTAGNES. - LA FORÊT VIERGE. - LE GRAND ROI KASLIVANI.

Sondué, 24 avril.

Nous retrouvons aujourd'hui la grande route de Kassama à Abercorn et commençons une ascension pénible sous de froides giboulées. La glaise qui relie les rochers est glissante comme de la glace. Je ne sais comment les porteurs peuvent s'en tirer avec leurs charges sur le dos. Quant à moi, impossible de rester en *maschilla*. Je me traîne, aidée d'un nègre qui marche à quatre pattes.

Nous sommes sur le plateau du Tanganyka, que nous avions descendu en quittant Luvingu et qui sillonne le pays de ses chaînes en zigzags. Nous parvenons à une altitude de 1770 mètres.

Chirangué, 25 avril.

Au temps abominable d'hier a succédé une journée idéale de bon soleil et d'air limpide.

Nous avons dû quitter la route où nous n'aurions pas rencontré de village aujourd'hui et nous sommes allés camper près de Chirangué. Le chef du village est venu à notre rencontre,

enveloppé de plusieurs pagnes d'écorce et porté sur les épaules d'un de ses hommes.

Nous sommes campés dans une prairie en pente descendant vers le village. De ci, de là, de grands arbres ; à l'horizon, une haute colline d'un bleu sombre.

Le soleil est descendu rapidement. Une nuit noire nous a envahis. Mais il fait si bon, tout est si calme que nous ne pensons pas à regagner nos tentes. Nos yeux sont attirés par une lueur qui couronne la colline. Elle se fait de plus en plus nette. Une raie d'argent émerge bientôt ; enfin la lune apparaît. Les silhouettes des arbres se détachent en contours précis sur le ciel illuminé. L'astre monte, monte à vue d'œil. Le voilà déjà haut dans le firmament et nous sommes toujours assis à la même place, fascinés par la beauté de cette nuit resplendissante. Comme si elles avaient attendu le lever de la reine de la nuit, les étoiles apparaissent et scintillent. On dirait des millions d'yeux qui nous regardent.

Msombezi, 27 avril.

Le Msombezi, près duquel nous campons, est un affluent du Chambezi. Il coule rapide et profond, dans un lit étroit, presque entièrement caché par les hautes herbes des marais qui l'entourent. Dans ces marais vivent les *situtunga* ou *Tragelaphus spekei,* curieux antilopes amphibies qui ne quittent l'eau que rarement. Dès qu'ils sentent un danger, ils plongent et nagent, n'ayant hors de l'eau que les yeux et le museau. Leur tête est petite, striée de raies blanches. Le mâle seul a des cornes. Le poil est brun, épais et long, le sabot remarquablement long et pointu, la fourchette fendue très haut, s'écartant pour se retenir aux herbes flottantes des marais. Lorsqu'ils sont dans la boue, ils marchent sur les jarrets. En Afrique on ne les trouve qu'ici ou près du lac Moero. Peu de chasseurs ont pu en rapporter.

Cet après-midi nous avons fait battre le marais. Deux situtungas sont passés près de Piscicelli qui les a tués tous deux : un mâle et une femelle.

Ici beaucoup de fleurs qu'en Europe nous cultivons dans nos jardins : pieds d'alouettes, petits œillets blancs, oseille, sortes de géraniums odorants. Des arbustes couverts de fleurs rouges comme celles du grenadier, des euphorbes à fleurs énormes,

d'un rouge tendre, on les prendrait de loin pour de gigantesques rhododendrons.

Depuis que nous avons retrouvé la grande route, nous traversons les passages d'eau sur des ponts de bois. Ces ponts ont été construits par un Allemand, Capitaine Gratz. Il avait formé le projet de traverser l'Afrique en auto. Il commença par briser une pièce de sa machine à Dar el Salam. Il envoya son chauffeur en Europe pour la faire remplacer. L'homme revint avec une pièce inutile. L'Allemand dut encore attendre huit mois.

Lunumla, 27 avril. - 1900 mètres d'altitude.

Le vent s'est levé. Une pluie froide l'a suivi. Le thermomètre ne marque que 15 degrés. Nous gelons.... et nous sommes dans l'Afrique tropicale!

Unungi, 28 avril.

Matinée grise. Il tombe une petite pluie fine. Les porteurs ont froid comme nous. Ce matin il a fallu les faire sortir de force des huttes où ils se chauffaient.

Nous avons planté nos tentes au-dessus d'un lac dont les eaux disparaissent entièrement sous les roseaux. Les oiseaux abondent, mais le voisinage d'Abercorn les a rendus sauvages.

Abercorn, 29 avril.

Sans transition, d'un sentier encombré de hautes herbes, nous débouchons, derrière un grand bâtiment en briques rouges, sur une route dont la largeur paraît le double du réel, n'étant bordée que par trois ou quatre maisons. Dans l'avenir ce sera la grande rue d'Abercorn!

Abercorn, 30 avril.

Hier, à la tombée du jour, le vent s'était levé. Toute la nuit, il a hurlé lugubrement. Ses tourbillons enveloppaient les bases de la colline sans en effleurer la cime. Les rafales roulaient contre le sol comme une mer en courroux. Calfeutrés dans les tentes, nous nous attendions à subir un rude assaut quand la tempête essaierait de s'y engouffrer. Mais les hurlements qui s'étaient rapprochés sont redescendus vers la vallée se changeant en une plainte lointaine.

Notre camp est joli et sauvage. Les ombres des arbres s'allongent sur une herbe un peu jaunie et sur des rochers gris. Nous dominons tout le pays. D'un côté une pente boisée aboutit aux collines qui surplombent le Tanganyka. Avec un peu de bonne volonté on aperçoit le lac dans la coupure bleue des montagnes.

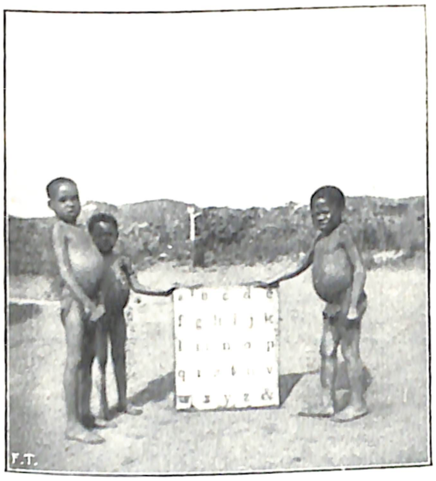
Un sentier dans un petit bois semé de roches grises et dont les arbres semblent ramper le long de la colline, nous mène à un belvédère d'où l'on apercoit, tout en bas, un lac paisible et sombre. Le soleil se couchait; il avait perdu son éclat africain et colorait tout de bleu, de mauve et d'orange. Mes yeux s'emplirent d'une vision chère; un paysage d'Ecosse évoquant un heureux passé de ma jeunesse. Ce lac inspire aux noirs une crainte superstitieuse. Plusieurs légendes l'ont pour cadre. Une jeune fille, belle, belle comme le jour, y dort. Quand elle en sort, elle va s'asseoir sur les rochers des rives. Nul ne s'aventurerait à se baigner dans ce domaine de la mystérieuse enfant. Dernièrement un blanc, dont le *boy* refusait d'entrer dans ce lac, pour repêcher un canard, se mit à la nage à la grande terreur des nègres. Il disparut, englouti dans les eaux noires. Son corps ne reparut que longtemps après.

Abercorn est un séjour enchanteur. On peut affirmer sans exagération que c'est un des sites les plus complètement beaux qu'on puisse voir. C'est aussi un lieu parfaitement sain du moins pour ceux qui ne redoutent pas la fraîcheur du matin ni du soir. L'air est pur et vivifiant. Aucun miasme n'atteint cette altitude. Les moustiques eux-mêmes, s'il y en a, sont anodins.

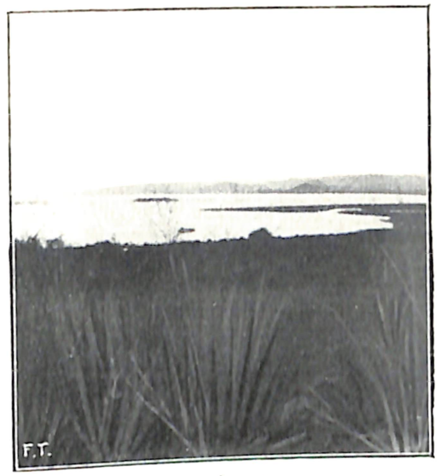
1er mai.

Les porteurs venus au devant de nous et qui nous attendaient à Broken-Hill étaient d'ici. C'est avec joie qu'ils ont vu la fin de ce voyage. *Mr.* Marshal, le *District Commissionary*, essaye de nous dissuader de poursuivre notre route à travers un pays où sévit la maladie du sommeil. Nous aurons beaucoup de difficultés pour les porteurs. Les natifs des districts sains ne peuvent pas passer dans ceux qui sont infectés par le *tripanosome*. Il a donc fallu en faire chercher là-bas, mais *Mr.* Marshal n'a pu en réunir que 128; il nous en faudrait 250.

J'ai cependant hâte de descendre vers des régions moins



Un noir élève des missionnaires leur fait l'école.... (p. 236).



Tout est paix et repos.... (p. 236).



Ils sont équipés tout comme des soldats allemands.... (p. 238).



Ils se servent de leurs tentes comme imperméables (p. 238).



Le chimpanzé de Bismarckburg (p. 238).



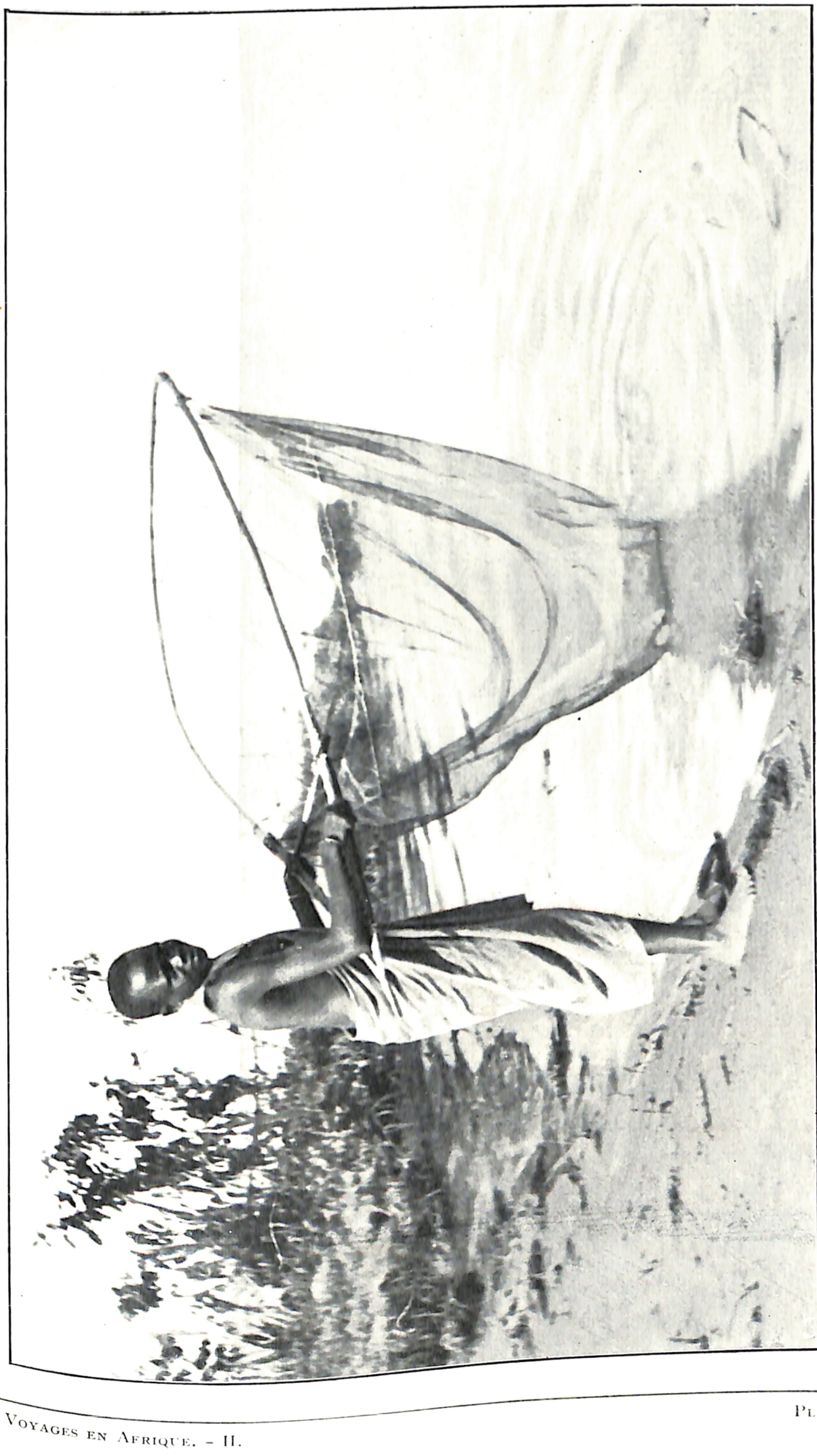
La garnison de Bismarckburg (p. 238).



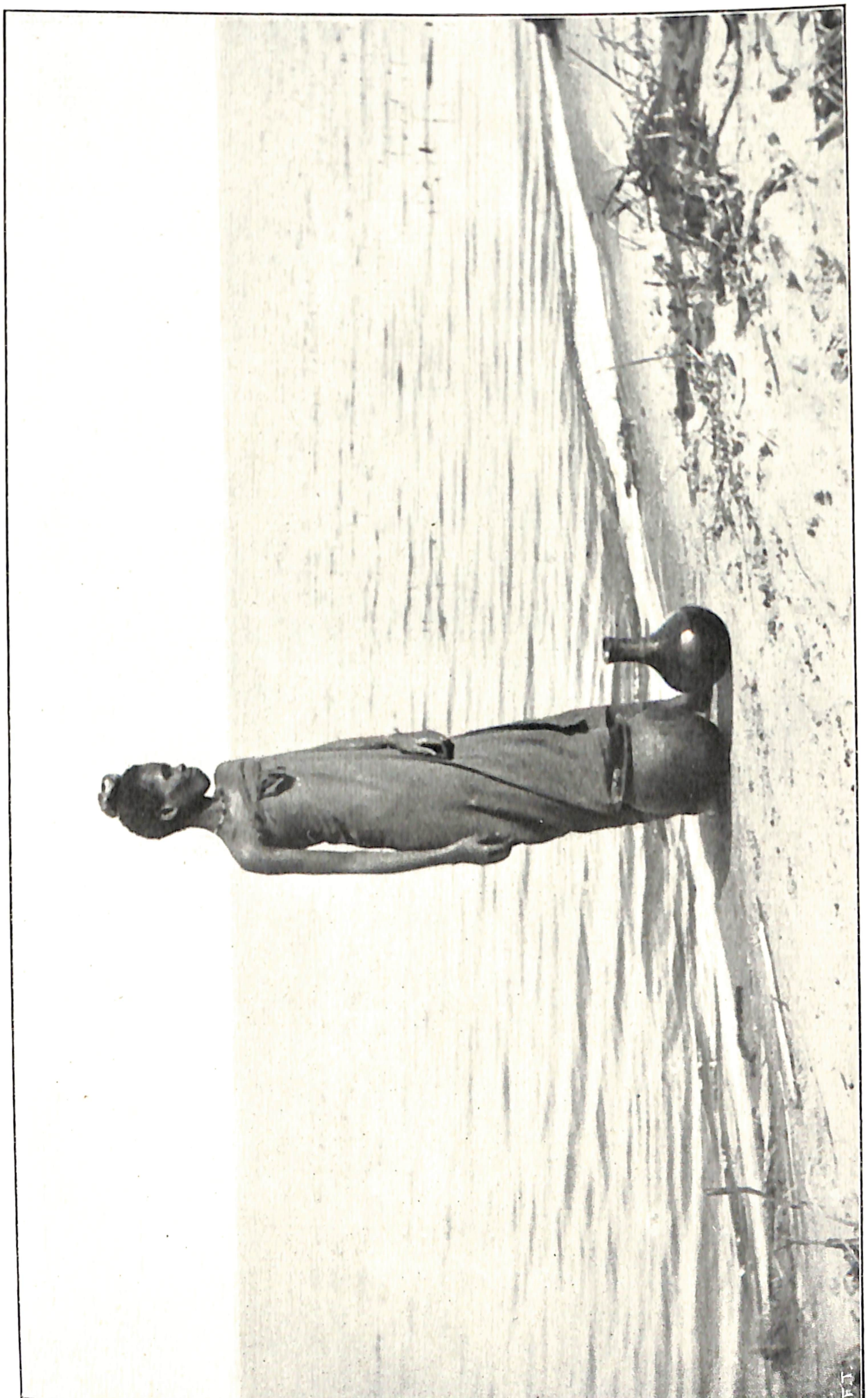
Une beauté de Bismarckburg (p. 239).



Deux hommes, la tête couverte d'un haut bonnet.... (p. 239).



Pêcheur sur la rive du Tanganyka.



Une dame de la ville basse (p. 246).

froides. Nous partirons demain. A chaque étape nous devrons attendre un jour pour donner le temps aux porteurs de retourner à l'étape précédente et de rapporter la moitié des bagages que nous y aurons laissés.

Le tête du gros éléphant que j'ai tenu à rapporter est si lourde qu'elle n'est arrivée que ce matin avec ses six porteurs!

Mangue, 5 mai.

Il faisait à peine jour que nous étions déjà prêts, nous agitant pour distribuer les charges aux nouveaux porteurs. Ce n'est que vers dix heures que, la caravane s'étant enfin ébranlée, nous faisons nos adieux à *Mr.* et *Mrs.* Marshal.

Au bas de la colline d'Abercorn nous tournons au nord et marchons de plein pied pendant assez longtemps, parmi les herbes parsemées de petits arbres. Puis le chemin descend en pente douce jusqu'au village où nous nous arrêtons.... Le camp est établi sous bois, au bord d'une prairie au milieu de laquelle une mare boueuse va nous fournir une eau.... peu tentante.

Muschotta. - Kalambo *Falls*, 7 mai.

Cette nuit encore, le vent a fait rage. Ma tente semblait soulevée de terre. Dans un demi-sommeil j'écoutais la rafale qui me donnait des visions fantastiques. Je croyais voir des sorcières échevelées chevauchant leurs balais. Emportées par le tourbillon elles passent au-dessus des arbres en un galop formidable. Le vent se joue d'elles, les fait monter, puis redescendre, les traîne contre terre et les hurlements des mégères redoublent, exaspérées de cette course folle dont elles ne peuvent maîtriser l'allure endiablée. Elles se heurtent aux obstacles qui parsèment la route. Elle vont sans trêve, poussées par la rafale.... Je me ressouvins d'une saisissante harmonie de César Frank, intitulée, je crois « le chasseur maudit », et où, à l'imitation de Wagner, il a su rendre le bruit du vent dans les feuilles, l'étrange musique de la rafale qui passe, le galop frénétique de la chasse et le son du cor dans les bois.

Ce matin, après une montée à peine perceptible nous sommes entrés sous un bois dont les grands arbres espacés laissaient passer à grands flots l'air et la lumière. Parvenus au bord du

plateau, nous apercevons à gauche, au loin, une ligne d'un bleu uni. Cette fois, c'est vraiment le Tanganyka.

Il nous faut faire une rapide et fatigante descente à travers des rochers couverts de pierres roulantes. Au bas se trouvent quelques huttes en mauvais état représentant un gîte d'étape et autour desquelles sont plantées nos tentes.

Non loin coule le Kalambo qui forme frontière entre la Rhodésia et la Colonie Allemande. Un grondement sonore nous guide vers le gouffre où l'étroite rivière se jette avec une fougueuse précipitation. A droite une haute falaise, taillée à pic, élève sa cime au dessus de la cascade; sa base disparaît sous l'écume. L'eau rejaillit en poussière et retombe en pluie sur une gorge peuplée de fougères arborescentes.

Au-dessous de nous, dans le gouffre, une nuée d'hirondelles vont et viennent, si loin de nous qu'elles semblent de petites mouches se jouant dans les paillettes d'or d'un rayon de soleil qui, un jour d'été, filtrerait au travers de persiennes mi-closes.

A gauche, une pente rapide disparaît sous les arbres. Au loin, entre la coupure des deux rives nous apercevons le lac....

Kalambo *Falls*, 8 mai.

Le vent s'était levé avec la nuit et avait recommencé ses hurlements à travers la montagne. L'obscurité était complète, le ciel sans étoiles, un messager nous arrive d'Abercorn. Il avait couru tout le jour. *Mr*. Marschal nous faisait annoncer la mort du Roi Edouard. Ma pensée alla vers cette famille en deuil qui est un peu la mienne. La peine de celle qui m'est plus qu'une amie est ma peine.

Elle ignorait encore cette inexprimable détresse qui s'empare de nous lorsque nous est arraché un être qui nous avait toujours chéris, protégés, qui nous était aussi nécessaire que l'air et la lumière du jour, que nous croyons confusément devoir durer presque autant que la nature! Il y a 15 ans déjà, j'ai connu cette grande douleur. A peine avais-je deviné toutes les tendresses cachées dans le cœur de mon père, à peine avait brillé pour moi le flambeau de cette âme si belle, que la flamme s'en est éteinte. Avec elle s'en allait tout ce trésor secret, tout cet inconnu que mon admirable père portait en lui-même et que je n'avais encore qu'insuffisamment pénétré.

Que de vies meurent avec une seule vie! que d'esprits dans un seul esprit! que d'images, que de souvenirs, que de regrets dans une seule mémoire! Toutes les âmes qui ont contribué à former, à enrichir une âme supérieure!... il semble qu'elles nous quittent avec elle, nous laissant misérables....

Dans mes longues rêveries d'Afrique, c'est pour moi un indicible charme que de me sentir plus unie à la mémoire de mon père vénéré. Est-ce qu'ici je serais meilleure, plus près de Dieu, loin des frivolités et des préoccupations multiples qui remplissent mes journées d'Europe? Il me semble sentir sur moi la bénédiction protectrice et tendre de ses mains.... Je revois le passé, le doux passé de mon enfance heureuse, le passé de ma jeunesse où mon but le plus cher était de plaire à ce père tant aimé. Que de livres j'ai lus pour pouvoir placer un mot dans ses discussions! Que de mémoires j'ai dévorés le soir lorsqu'ils avaient à peine paru pour pouvoir lui en parler, toujours un peu tremblante; et quelle fierté lorsqu'il me demandait mon avis ou exprimait le désir de connaître l'ouvrage! Je conserve comme une relique le dernier livre que tinrent ses mains mourantes; je le lui avais prêté dans les derniers jours de sa maladie et il lui avait plu.

En Ecosse où nous passions deux mois tous les ans, lorsque tous étaient à la chasse, je lisais les journaux pour lui dire à son retour ce qu'ils contenaient. J'allais passer une semaine avec lui dans une petite auberge perdue dans un coin d'Ecosse. Nous partions le matin et ne revenions que le soir, pêchant toute la journée dans un lac noir et sauvage. Il aimait les échecs, j'appris à jouer pour être sa partenaire le soir. Quoique souffrant affreusement du mal de mer, je faisais des miracles de diplomatie pour qu'il m'emmenât lorsqu'il passait par Lisbonne pour aller en Espagne. Avec quelle douceur je repense à ces mille riens qui furent ma vie d'alors....

Tout ce que je vois de nouveau, tout ce que j'acquiers d'intéressant, je voudrais le raconter à mon père, le soumettre à son jugement droit et éclairé, à son esprit chercheur et rempli de science. Je sens qu'à cette heure de ma vie, non seulement il aurait été mon refuge, mon aide, comme autrefois, mais que peut-être à mon tour j'aurais pu être quelque chose pour lui. A force de penser à lui le jour, j'en rêve la nuit, son image m'apparaît avec une étonnante lucidité et cette vision m'est chère.

Kalambo *Falls*, 9 mai.

Tous les matins et tous les soirs au camp nous entendons des chants qui montent du village. Ce ne sont pas les mélopées indigènes avec leur charme sauvage que j'aime tant. C'est le *God-save the King* suivi de cantiques! Un noir, élève des missionnaires anglais, cathéchise ses frères de même couleur et leur fait l'école.

Lac Tanganyka. - Bismarckburg, 12 mai.

La nuit approche, le tambour a roulé, sur le fort le drapeau a été amené. Je ne vois rien de ce qui se passe là-bas dans le fort.... on se croirait ici entre ciel et eau.

De la rive qui surplombe, la vue va droit sur le lac. Le soleil couchant, rose et jaune, s'effeuille sur l'eau devenue bleue ardoise.

A droite et à gauche des montagnes sombres; en face, sur l'autre rive, très loin, une ligne obscure, d'autres montagnes que la distance rend toutes basses et qui se détachent sur le ciel orange. De longues nuées violettes tissent des voiles autour des monts endormis. Çà et là brûlent des feux d'or et de pourpre, allumés par les derniers rayons du jour.

Déjà au-dessus de ma tête la lune s'est montrée, méduse de nacre nageant dans l'ombre.

Tout est paix et repos. A mes pieds l'onde a des murmures de lèvres. L'eau parle à l'âme de l'infini. Elle calme et berce nos peines. Elle entraîne nos pensées dans son sein et nos rêveries naviguent sans gouvernail au vent de liberté.

Je pense à ceux que j'aime et qui sont loin, à ceux qui ont disparu, à mes amis absents, à ceux qui se sont presque effacés de ma vie. Il y a dans l'existence des courants comme dans les fleuves. Ils attirent, repoussent, joignent et séparent les affections, les intelligences, les destinées sans que nul n'en soit responsable.... Les souvenirs du passé, ce soir encore, me reviennent en foule. Comme tout, dans cette merveilleuse solitude, prend une acuité plus vive!... Comme on aperçoit bien aussi les pauvres splendeurs du monde!... Avec quel calme on envisage l'avenir et le déclin lui-même plus enviable que l'aurore!...

Notre départ des Kalambo *Falls* a débuté par le passage d'un pont très long et très élevé au-dessus du torrent fait simplement de grosses branches reposant les unes sur les autres, pourries



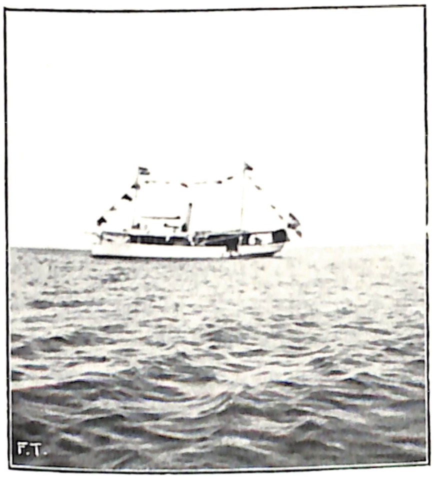
Les Zanzibarites (p. 239).



Ugigi a un marché important.... (p. 241).



Les femmes sont belles (p. 241).



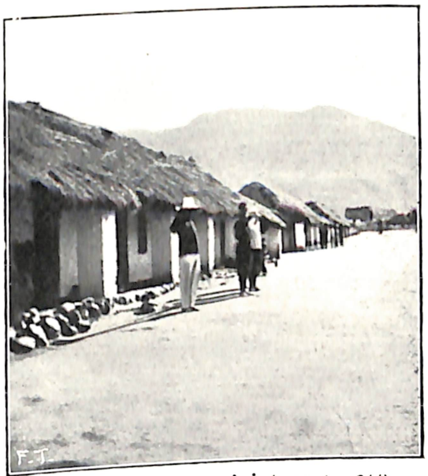
Hedwing Wissman (p. 240).



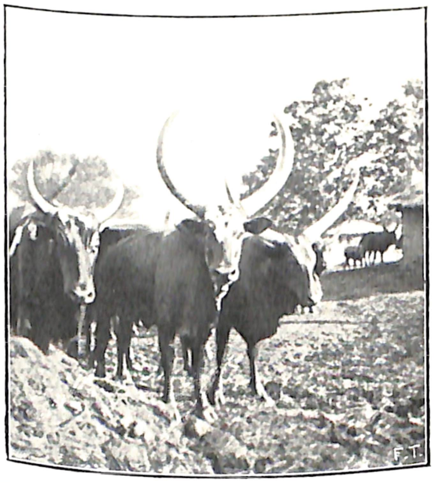
.... malade de *tripanosome* (p. 242).



Grue couronnée (p. 243).



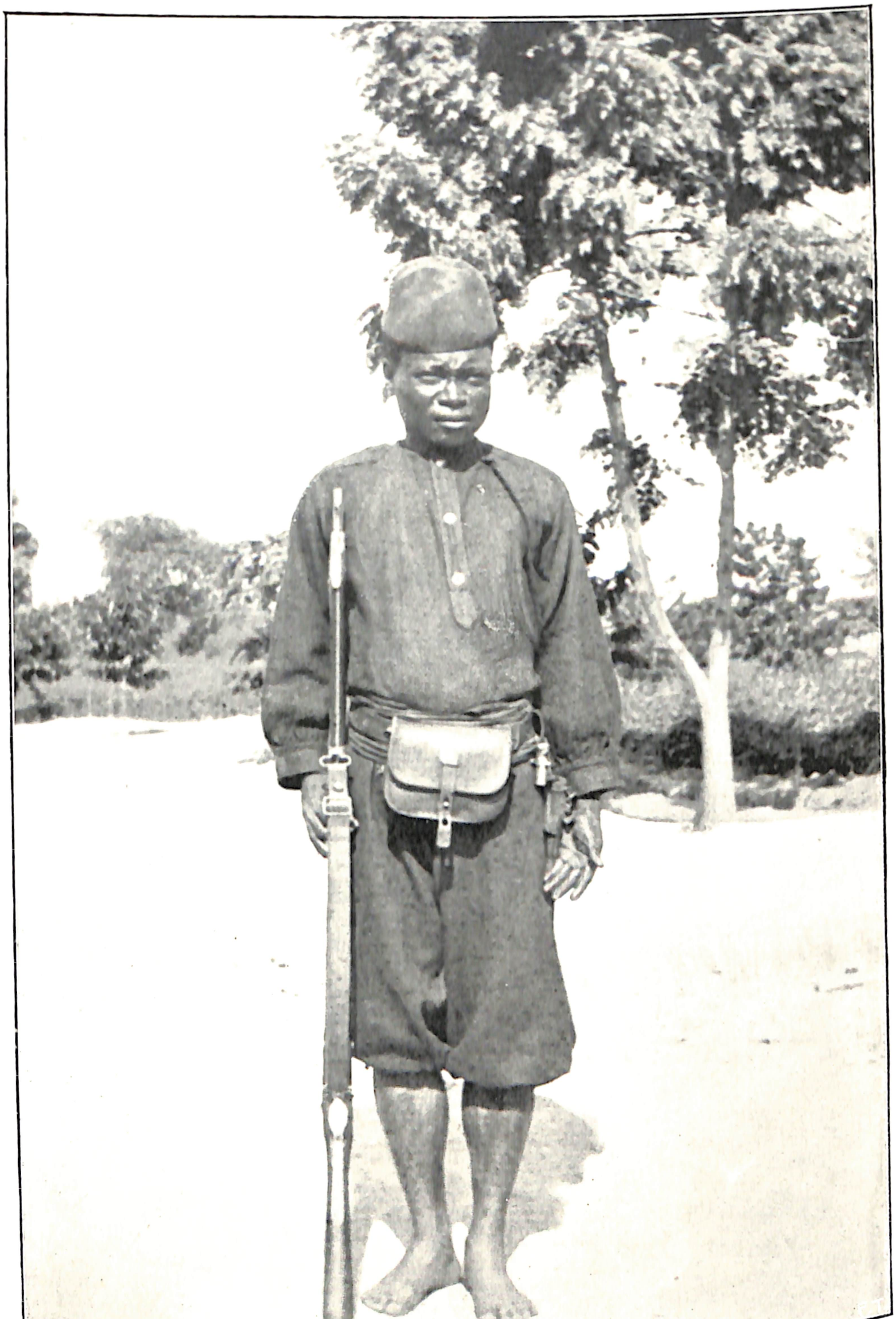
Une caserne en miniature (p. 244).



Bétail indigène orné de cornes énormes (p. 244).



.... des petites crapaudes noires.... (p. 245).



Soldat congolais (p. 243).

en bien des endroits. A chaque pas il fallait tâter du pied la passerelle, s'assurer si le bois vous porterait. Au-dessous de nous le torrent n'était pas engageant. Il grondait en se brisant sur de gros rochers.

Parvenus enfin sur l'autre rive nous suivons un sentier mauvais, difficile, montant d'abord jusqu'à un plateau boisé, puis descendant à pic et encombré de pierres roulantes. A l'encontre la vue est magnifique. A travers un cadre de verdure le lac étincelle au soleil.

Au haut de la côte qui mène au fort je suis reçue par le chef de poste et par le maire de Bismarckburg, un Arabe.

Il subsiste ici une colonie arabe comme au temps de la traite des esclaves. On me présente même un vieillard à barbe blanche, qui fut, paraît-il, dans son jeune âge, un fameux marchand de bois d'ébène.

Nous pénétrons dans la citadelle. Les murs crènelés, les tourelles armées de canons, les sentinelles à chaque tournant de mur, tout a un aspect extra-militaire, net, propre et blanc.

13 mai.

De mon lit, j'aperçois l'aube blanche qui naît. Peu à peu elle laisse tomber les voiles de la nuit. Telle une jeune musulmane se dépouille des tulles légers qui l'enveloppent et qui flottent un instant autour d'elle, de même le brouillard matinal hésite quelque temps, errant au-dessus des eaux, aux pied des monts, avant que le soleil n'ait pris possession du jour.

Bismarckburg occupe un éperon avançant dans le lac. Nous sommes campés sur l'ourlet qui domine les eaux, dans la dernière enceinte de la citadelle. La première ne consiste qu'en ronces artificielles. Au milieu se dresse une grande maison longue, comprenant des pièces vastes et aérées qui donnent sur une véranda. D'un côté une autre construction où sont la cuisine et l'habitation des *boys*; de l'autre un grand mât au sommet duquel flotte le drapeau allemand et deux bâtiments contenant, l'un, les bureaux de l'administration, la poste et le télégraphe, l'autre les logements des blancs.

Quatre Européens sont réunis ici : le chef de poste, le médecin, le *poste master* et un sous-officier. C'est ce dernier qui, paraît-il, est l'auteur de toute l'installation.

Nous visitons les casernes construites en carré en face des bâtiments de l'administration et des fonctionnaires. Il serait difficile, même en Europe, de trouver un quartier militaire aussi parfaitement tenu. Pas une tache, pas une éraflure aux murs tout blancs. Les armes sont soigneusement graissées et rangées sur des porte-fusils, les baïonnettes accrochées, la buffleterie astiquée, les boucles luisantes, les vêtements symétriquement pliés sur des étagères en beau bois rouge. Ces noirs sont équipés tout comme des soldats allemands. Chacun a sa tente qui peut s'adapter à celle d'un camarade. En campement on en juxtapose jusqu'à douze qui, relevées par devant, servent de lieu de repos pendant le jour. L'uniforme est ici de toile de kaki, mais pour la montagne, la troupe a des vêtements de laine. Le képi est recouvert d'un manchon de kaki se prolongeant en couvre-nuque. Dans l'intérieur du quartier, les hommes portent le fez rouge. Ils ont des chaussettes, des *putties,* [1] des bottines qui les font d'ailleurs marcher gauchement. Ils portent des chemises et des caleçons, choses dont ils ignoraient jusqu'à l'existence avant d'être sous les armes. Lorsqu'il pleut, ils se servent de leur tente comme d'un manteau imperméable. La paye est très élevée: un caporal noir reçoit 80 roupies par mois.

Le sous-officier a appris à ses hommes des métiers. Il a dressé un tailleur, un savetier, un forgeron, un menuisier. A la troupe s'adjoignent des porteurs qui, en temps de guerre, sont armés et en temps de paix accomplissent les gros travaux. Actuellement ils construisent un mur extérieur crènelé descendant jusqu'à la mer. Les prisonniers font les corvées. Comme tout le reste, l'écurie a bon air. Les étables sont occupées par des mulets, des ânes et deux zèbres. Chaque animal a son nom inscrit dans un cadre de bois accroché au mur.

Il y a aussi une ménagerie parmi laquelle un chimpanzé qui s'agite furieusement en poussant d'affreux cris et deux léopards déjà grands, attachés à des pieux. L'un de ceux-ci, à notre vue, casse sa corde et s'en va de son long pas félin, montrant de longues dents pointues. Le sous-officier le rattrape et le prend tranquillement dans ses bras pour le rattacher.

L'hôpital comprend une salle pour les hommes, une autre

[1] Bandes de laine qui s'enroulent aux jambes.

pour les femmes. Le médecin reçoit aussi dans deux salles de consultations, l'une pour les blancs, l'autre pour les noirs.

Bismarckburg, 14 mai.

En bas, dans le village, le *goma* résonne déjà depuis quelque temps. Bientôt le bruit se rapproche. Sur la route poudreuse s'allonge et monte vers le fort une procession bariolée de vives couleurs. En tête viennent les Zanzibarites ou Swahiles, femmes des Arabes, la noblesse du pays (tout à l'heure elles se feront prier pour se laisser photographier). Puis ce sont les femmes *basengies* (natives d'ici). Parmi ces dernières il doit y avoir deux races distinctes, l'une belle et grande, l'autre presque naine.

Des groupes se sont formés. Le bal bat son plein. Chaque race s'est rangée de son côté. Les Zanzibarites forment cercle autour du *tam-tam*. Elles sont côte à côte, se touchant. Sans bouger le haut du corps, chacune déplace le pied droit de côté, fait un petit mouvement et rapproche le pied gauche. Les hommes sont aussi rangés côte à côte et dansent de même. Autour des joueurs de *goma* tourbillonne un vieil Arabe brandissant son sabre.

Les petites *Basengies* sont aussi en cercle mais leur danse est plus animée. Elles battent des pieds, agitent les bras, se secouant tout le corps. Deux hommes, la tête couverte d'un haut bonnet de pointes de porc-épic, exécutent une danse de guerre. Pour la rendre plus réaliste, ils se sont peint des blessures sanguinolentes sur le visage. Les femmes des soldats se sont blanchi la figure avec de la farine et couvert la tête d'oripeaux. Un chœur de gamins chante une complainte qui rappelle celle entendue au village du cruel sultan Sikisara.

Enfin les grandes *Basengies* forment un troisième cercle. Elles miment en dansant leurs travaux habituels. Lorsque nous approchons, elles sont toutes courbées vers le sol, jetant les bras en avant comme elles retournent la terre avec la pioche. Leur musique d'accompagnement est bizarre. Sur de grandes amphores renversées la tête en bas sont posés des tabourets qu'on fait tourner violemment et qui rendent au contact de la terre cuite un grincement aigu.

Sur le lac Tanganyka. - Kala, 18 mai.

Nous nous sommes embarqués de bonne heure sur un petit *steamer,* l'Edwing Wissman, le seul qui navigue sur le Tanganyka, pour traverser le lac dans toute sa longueur.

Le bateau est petit et n'est pas fait pour porter des passagers. Le capitaine et l'ingénieur nous ont cédé leurs cabines, les deux seules du bord, à Susan et à moi et s'installent sur la passerelle avec Piscicelli.

La côte que nous longeons est élevée: il y a des arbres jusque dans l'eau. De çà, de là, des amoncellements de rochers blancs émergent le long des plages. Nous passons près d'une île, elle aussi un peu élevée et boisée. Sur un promontoire, au-dessus d'une baie, une mission des Pères Blancs.

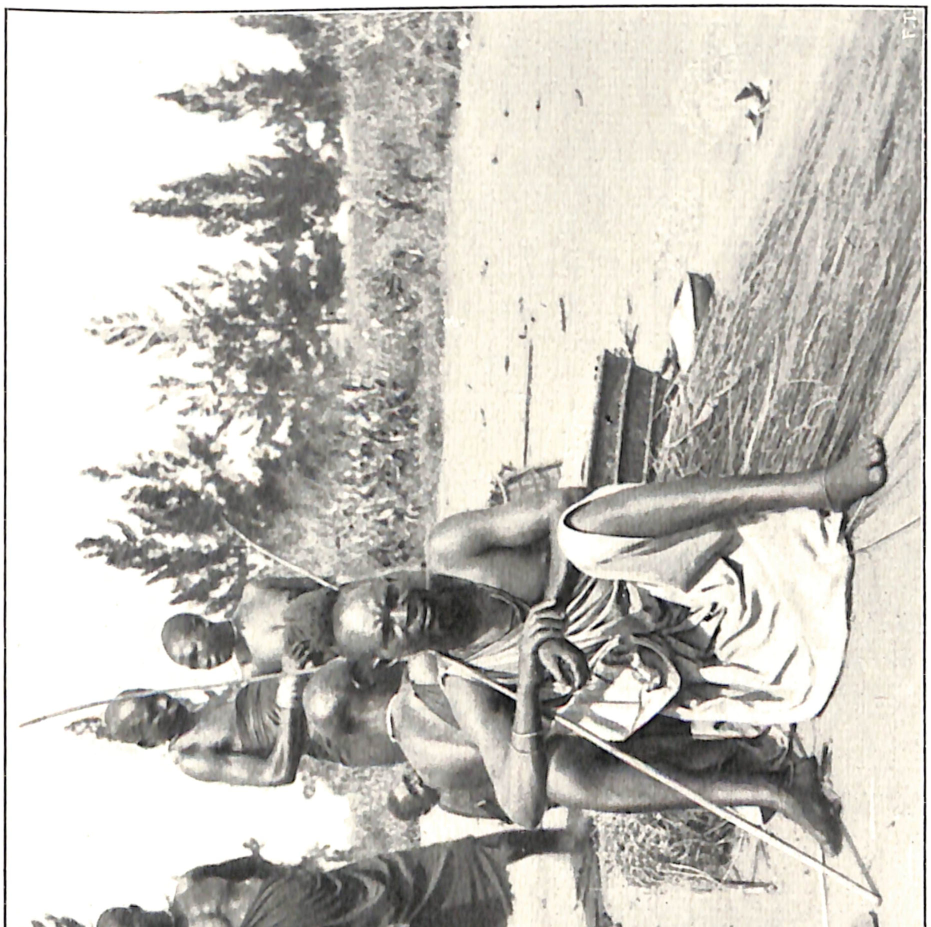
Nous jetons l'ancre à Kala. Le bateau fait aussi halte chaque soir pour prendre sa provision de bois et pour passer la nuit.

Sur le sable quelques huttes de natifs. Un peu au-dessus, le médecin de Bismarckburg a planté sa tente et s'est installé un laboratoire. Il étudie la *Glossina palpalis,* mouche qui est le véhicule de la maladie du sommeil, — la *Glossina fusca* et la *Glossina morsitana* qui, elles, ont été soupçonnées à tort d'être aussi propagatrices du mal. Le Docteur nous fait voir son élevage de mouches. Les œufs me paraissent énormes. A jeun les vilaines bêtes sont presque transparentes. Nous en voyons plusieurs appliquées sur le corps d'un singe. Elles le sucent avidement, se gorgent de sang, leur corps se gonfle à éclater et devient opaque et luisant.

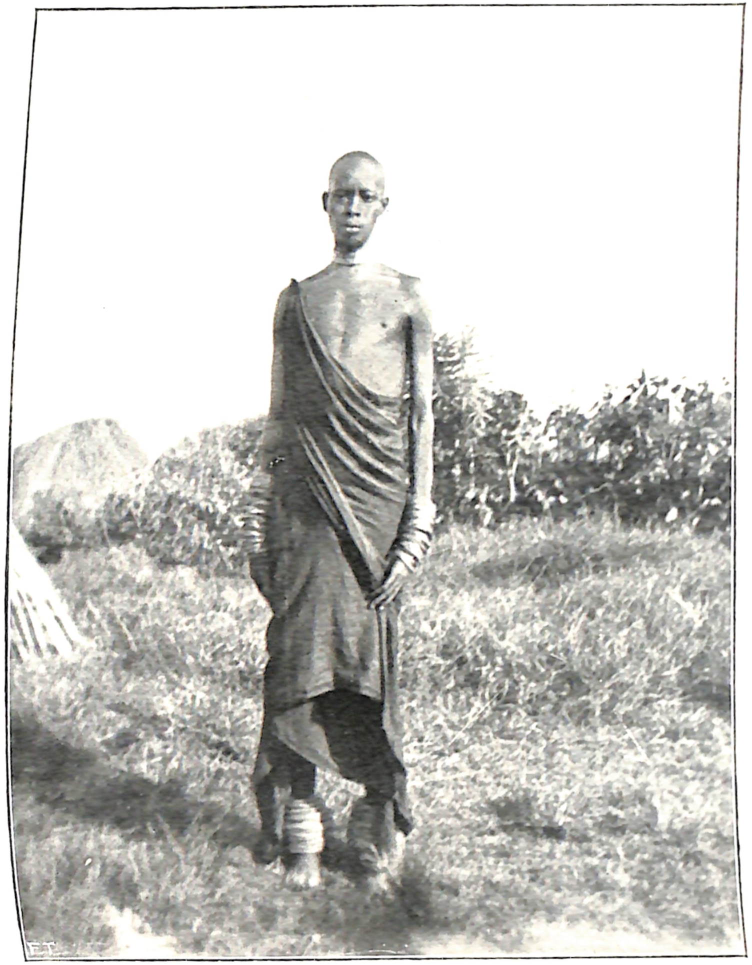
« On n'a encore trouvé » me dit le Médecin « aucun remède contre cette maladie qui ne pardonne pas. On fait aux malheureux infectés du germe, des injections d'atoxile, ce qui parvient à les soulager, à prolonger leur vie, mais non à les guérir. Beaucoup deviennent fous, d'autres aveugles.... tous doivent en mourir! » On cite pourtant deux blancs qui auraient été guéris, mais sans qu'on en ait la certitude. *Mr.* Charles Gray, je crois, et un autre.

Notre conversation avec le Médecin est un mélange d'un peu de français, de quelques mots allemands et de beaucoup de kiswahile.

Un malade est amené pour nous montrer l'engorgement des glandes du cou, premier signe de l'infection.



Au marché d'Usumbura (p. 240).



Le chef, un grand homme mince aux formes aristocratiques.... (p. 247).



Ils boivent du vin de palme avec une paille (p. 247).

Lorsque nous descendons reprendre la barque qui nous ramène à bord, le soleil déjà couché a laissé sur la terre et sur l'eau une teinte uniformément mauve. Le ciel est limpide: partout sur les montagnes, dans les arbres de la rive et sur le lac immense, règne une paix profonde. Quel contraste entre cette infinie douceur et le monde douloureux où nous a plongés notre conversation avec le Médecin!

Kirundo, 19 mai.

Ce matin au sortir de la baie notre petit steamer a été assailli par un roulis assez violent qui a duré toute la journée. Après nous être arrêtés dans un endroit solitaire pour renouveler notre provision de bois, nous allons jeter l'ancre dans une vaste baie dominée par la Mission de Kirundo. Les Pères Blancs et les Sœurs nous attendent au débarcadère. Je suis récompensée d'avoir gravi avec eux la côte raide qui mène au couvent, par une vue superbe sur la baie très large, tres découpée, bordée d'herbages qui passent par toute la gamme des verts et des jaunes.

20 mai.

Dans le très petit village près duquel le navire a fait son bois, nous trouvons deux Blancs arrêtés par le vent. Ils ont mis 15 jours à venir d'Uvira ici en chaloupe à voile, le vent leur ayant toujours été contraire. Ils n'ont même pas de tente et logent dans une misérable hutte de noirs.

La nuit venue, nous ne sommes pas peu étonnés de découvrir au ciel une comète! Elle apparaît à l'ouest. Elle n'a pas une queue nettement marquée, mais comme une auréole, une cascade lumineuse découlant de l'étoile scintillante.

Ugigi, 22 mai.

Ugigi fut célèbre au temps du commerce des esclaves: c'était le lieu d'un marché important. C'est encore une fort grande ville indigène où la majorité de la population est restée formée d'Arabes et de Zanzibarites. Les femmes sont belles. Des Indiens font le commerce avec les indigènes et les quelques blancs du poste.

Les rues sont larges, en pente vers le lac; le sillon qui les

sépare en deux indique qu'à la saison des pluies elles se transforment en torrents. Elles sont bordées de maisons en terre recouvertes de terre. Ça et là on a laissé de grands arbres, des palmiers *borasus*.

Au débarcadère nous trouvons un sous-lieutenant qui commande la garnison en l'absence du Gouverneur parti en expédition contre des tribus révoltées. Quatre hommes me portent dans une chaise à brancards.

La garnison est ici plus forte qu'à Bismarckburg. Les officiers sont gais et aimables. Après avoir accepté leur thé et leurs biscuits, je vais avec Susan visiter la ville. Elle possède un bureau de poste, mais le télégraphe vient d'être détruit par un tremblement de terre. La secousse n'a pas été violente à Bismarckburg, où pourtant nous avons senti osciller le sol le 18 au matin. Ici les murs de la résidence ont été lézardés.

Nous avons visité l'hôpital des malades du sommeil. Ceux qui sont parvenus au dernier stade font une grande pitié. Réduits à l'état de squelettes ils sont étendus sans mouvement sur les lits. Au moment même où nous sommes encore dans la salle, une pauvre femme toute recroquevillée, couverte de taches blanches, a cessé de souffrir; Dieu l'avait rappelée à lui.

La lune donne ce soir une limpidité éclatante à la nuit. L'éclat de la comète n'en est cependant pas terni. Cette fois elle a tourné son visage vers la terre tandis que sa traînée lumineuse est dirigée vers le ciel.

De longues flammes rouges montent dans l'air et sont reflétées par les eaux sombres du lac. C'est un feu de paille, des toits de chaume, tout un quartier de la ville qui flambe. Une épaisse fumée succède au bouquet d'étincelles. Quelques flammes encore traversent le nuage comme des langues ardentes. Puis l'incendie s'éteint faute d'aliment.

Baraka. - Congo Belge, 23 mai.

La maladie du sommeil qui ravage certaines parties de l'Afrique est un sujet de grandes perplexités pour les nations européennes qui possèdent des colonies dans ces régions. Les Allemands font de consciencieux efforts pour enrayer le fléau. Ils mettent dans cette lutte les qualités de leur race, esprit de détail, de minutieuse recherche, ordre et pondération. Rien que

sur les bords du lac que nous avons parcourus, nous avons compté six médecins ayant sous leurs ordres des sous-officiers et des infirmiers. Ils établissent des postes sanitaires fixés et, de plus, font des tournées à la recherche des endroits infectés. Ils s'arrêtent aux points qui leur paraissent suspects, font des expériences, recueillent les malades, prescrivent des nettoyages et des mesures d'hygiène. Hier, quelques heures après avoir quitté Ugigi, nous stoppions près de l'établissement du professeur Klein qui fut le compagnon et l'aide de Koch dans son expédition à la recherche de la cause de la maladie. Ce matin notre navire a pris à son bord un autre médecin qui était en tournée d'inspection. Il m'a fait voir au microscope le bacille du *tick-fever*, une autre maladie africaine contre laquelle on est encore à peu près sans défense.

Piscicelli a tué le premier *crested crane* rencontré sur notre route. Le corps gris avec le ventre blanc, des plumes brunes recouvertes d'aigrettes jaunes aux ailes toujours blanches avec une tache rougeâtre, un pendentif rouge sous le cou, toute la tête couverte d'un plumage serré et doux comme du velours noir et couronnée d'un haut pompon jaune que de loin on prend pour une auréole.

Nous quittons la côte orientale du lac et le bateau tourne sa proue droit vers l'ouest. Nous doublons le cap Pansa derrière lequel s'abrite la baie de Baraka. En arrivant, vers 15 heures, en face du poste de ce nom, le premier être humain que nous distinguons est un *sandrini* [1] qui monte la garde. Ces jolis petits soldats congolais, à l'air crâne, bien plantés, forment le corps le plus sympathique de toutes les troupes coloniales que j'aie encore vues en Afrique. Jambes et pieds nus, vêtus d'un pantalon à la zouave et d'une large vareuse, ils ont gardé les mouvements aussi libres que nus sous leurs pagnes. Ils manœuvrent bien, sans raideur, avec discipline.

Les deux Blancs du poste étaient paisiblement descendus sur la plage pour connaître la raison de l'arrivée insolite du bateau allemand. Dès qu'ils savent qui nous sommes, ils regagnent le poste, le clairon sonne, la troupe est bientôt sous les armes et défile en colonne.

[1] *Sandrini* — corruption de *sentry* anglais, sentinelle.

Ce poste est placé entre le lac et les montagnes. Deux avenues plantées d'arbres déjà grands mènent au lac. Elles portent les noms d'« Avenue Albert Ier » et d'« Avenue Elisabeth ». L'espace compris entre les deux est cultivé en potager et très bien fourni de légumes, comme dans tous les postes belges.

J'ai plaisir à retrouver les maisons congolaises avec leurs larges *barza*.

Nous visitons le quartier des soldats: une caserne en miniature, construite en briques. Chaque soldat a une chambre qu'il occupe avec sa femme et qui donne sur une véranda. Ce sont des gens à leur aise. Ils ont une chaise à l'européenne et possèdent des chèvres, des poulets, etc. Le troupeau du poste est nombreux et sain. Il comprend un bétail indigène orné de cornes énormes.

Uvira, 25 mai.

Les lacs Africains nous réservent toujours des incidents qui heureusement n'ont pas un dénouement aussi tragique qu'on pourrait le présager au début. Il y a deux ans, sur le lac Albert Nyanza, notre *steam launch*, chassé par la tempête, alla s'échouer sur une côte déserte; nous en fûmes quittes pour passer une nuit à la belle étoile. Aujourd'hui nous avons été bien près de couler.

Nous avions quitté le steamer et nous nous étions rendus à terre par un temps assez calme. Mais lorsque nous avons voulu regagner le navire, le vent s'était levé, les vagues se dressaient menaçantes, un fort courant tirait au large la barque venue pour nous prendre. Impossible à elle d'accoster.

Nous nous mettons à l'eau et parvenons à grand'peine à entrer dans la barque qui roule affreusement. A peine embarquée, Susan perd l'équilibre. Elle serait tombée par dessus bord si je ne l'avais rattrapée par ses habits. Piscicelli dans l'eau jusqu'à la ceinture, porte le *boy* Pedro dans ses bras et le jette dans la barque.

Il s'agit maintenant de regagner le Wissman à travers des montagnes de vagues. Deux fois la chaloupe est violemment rejetée vers la plage. L'un de ses bords touche le sable. Va-t-elle pouvoir se relever?... L'eau embarque à même....

Enfin nous voilà à flots et nous quittons la rive. Au large



Au pays de la mort (p. 247).



Les euphorbes candélabres forment des chemins couverts.... (p. 247).



Un pont rudimentaire (p. 247).



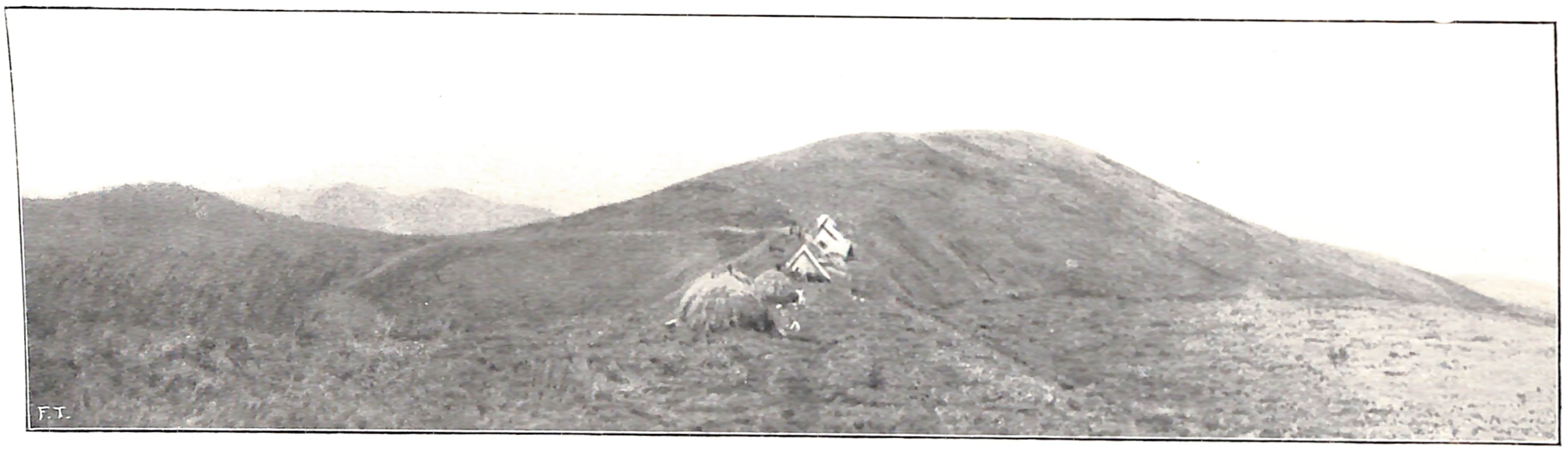
Tous portent une lance mince
à pointe aiguissée.... (p. 248).



Les Watutzis.



Un geant Mututzi et un Umutua.



Campés sur un col étroit, à peine de la largeur d'une tente.... (p. 249).



La forêt vierge (p. 250).

les vagues sont encore plus hautes. Nous disparaissons complètement au creux formé par l'eau, submergés par le paquet de mer. Les vagues de flanc risquent de nous faire chavirer, celles de face nous recouvrent complètement. A chaque afflux l'embarcation pleine d'eau se fait plus lourde, nous sommes trempés, nous avons de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Pour se donner du cœur, les hommes se mettent à chanter. Ils ont beau ramer de toute leur force, la distance semble augmenter plutôt que diminuer.

Enfin nous voilà à portée du vapeur. Le Capitaine nous jette une corde, on nous hâle, on nous hisse à bord. Nous sommes sauvés! mais je garderai longtemps le souvenir de ce vent terrible et de ces vagues énormes qui accouraient sur notre coquille de noix comme des monstres prêts à l'anéantir.

Uvira est un poste plus important que Baraka. Le Chef de Zône nous y reçoit. Deux petites crapaudes noires nous offrent des fleurs; puis vient la présentations des blancs. Parmi ceux-ci, un Italien, le Docteur Troli, est nouvellement arrivé du Bas Congo pour étudier la maladie du sommeil.

Comme Baraka, la position d'Uvira est entre le lac et les montagnes. Les maisons des blancs sont plus nombreuses et plus espacées. Les soldats ont aussi des casernes propres et bien ordonnées. La garnison est de 150 à 200 hommes. Une partie de la troupe est mobilisée en raison d'un incident provoqué par un major anglais qui a envahi le territoire.

Usumbura, 26 mai.

Ce matin, lorsque nous montons sur la passerelle, une buée blanche flotte sur Uvira et la cache à notre vue. Le soleil se lève et peu à peu la brume se déchire comme un grand voile. Les jolis petits soldats Congolais sont là, alignés dans l'herbe, l'arme au pied. Nous échangeons des signes d'adieux avec le Chef de poste. Nous distinguons encore quelque temps les reflets des armes et les taches bleues et rouges que font les uniformes. Pouis tout s'éloigne et disparaît.

L'Edwing Wissman met le cap sur Usumbura. Nous y sommes après une heure et demie de navigation. Nous disons adieu aux deux Blancs du bord et nous quittons ce petit *steamer* avec lequel nous avons tracé sur le beau lac des zigzags pittoresques.

Le marché d'Usumbura a une certaine importance. On y trouve de la viande, des légumes, des bœufs et des moutons, de la farine, du sel blanc venant des salines d'Ugigi, etc.... Le type des natifs diffère. Les femmes sont pour la plupart zanzibarites. Les gens de la ville et des bords du lac parlent le pur Kiswahile; ceux qui viennent de l'intérieur la langue des Vatuzi.

Le rues sont larges, les maisons plus basses que celles d'Uvira. Usumbura est d'ailleurs un centre moins important. Les boutiques d'étoffes, de perles, etc., sont tenues quelques-unes par des Arabes, la plupart par des Indiens. Ce ne sont que des succursales des établissements d'Ugigi. Il se fait un grand commerce de peaux.

Usumbura, 27 mai.

Quelle joie de me retrouver sous ma tente! J'y peux au moins me tenir debout sans me heurter la tête et je n'ai plus, comme sur l'Edwing Wissman le fourneau de la cuisine contre mon lit. Mais ne médisons pas de ce petit bateau dont nous avons été bien heureux d'user et où l'un nous avait installés du mieux possible.

Le *boma* et les maisons des blancs près desquelles nos tentes sont plantées, sont situés sur une hauteur d'où l'on aperçoit tout le fond du lac. La rive belge semble toute proche.

Quelques pirogues se balancent près de la côte. Elles sont plus grandes et plus stables que celles du Banguéolo, mais elles font eau comme elles. Une dame de la ville basse, occupée à laver son linge sur le bord du lac, me prête gracieusement son tabouret pour m'asseoir au fond de l'esquif et nous partons en chasse.

Les oiseaux se laissent facilement approcher. Les rives sont basses et marécageuses, généralement bordées de quelques centimètres de sable, terrain privilégié des *glossines*, puis s'étend de la boue couverte d'herbes.

Mtara (colonie Allemande), 29 mai.

Ce n'est pas sans peine que nous avons quitté Usumbura. Les porteurs arrivés tard dans la matinée ont dû subir un examen médical. Sur 350, plus de 86 ont été écartés comme atteints de la maladie du sommeil. A chacun de ceux qui nous restent on donne une roupie. Elle leur servira à acheter des per-

les avec lesquelles ils devront se procurer leur nourriture le long du chemin. La distribution des charges vient ensuite. Les bâtons, la corde manquent. Enfin la caravane s'ébranle.

Au sortir d'Usumbura nous traversons une grande plaine parsemée d'euphorbes candélabres. En certains endroits ces plantes forment des murs infranchissables; ailleurs ce sont des chemins couverts.

Tout près de la ville nous passons près d'un marais où s'abreuvent les troupeaux.

Puis ce sont de vastes plantations de bananiers, des forêts de palmiers.

Nous traversons plusieurs cours d'eau, parfois sur des ponts rudimentaires, le plus souvent nous devons entrer dans l'eau.

Nous pénétrons dans une région désolée. Un vent de mort, soufflant du lac, a traversé la vallée. Les hommes sont morts, le pays est désert, les plantes elles-mêmes se dessèchent et périssent sur pied.

A 15 heures nous parvenons à l'étape.

Kachikusi, 30 mai. - 1.030 mètres d'altitude.

Nous cheminons au flanc d'une colline, en bordure d'une large plaine de l'autre côté de laquelle, loin, très loin, apparaissent les montagnes du Kivu. Çà et là quelques arbres, des euphorbes candélabres mettent des taches sombres dans la grande pelouse jaunissante émaillée de mauves de toutes teintes.

Nous campons près d'un village important. Chaque famille est renfermée dans une enceinte contenant plusieurs huttes. Nous visitons celle du chef, — un grand homme mince, aux mains et aux pieds étonnamment petits, de forme aristocratique. — La hutte est haute, large, et divisée à l'intérieur par des cloisons de bambous. A l'entrée se trouve la salle de réunion, bien balayée, meublée seulement de nattes sur lesquelles sont accroupies les deux femmes du chef, elles aussi d'un beau type. Une autre femme, sans doute une esclave, se tient un peu plus loin. Un groupe est formé par des hommes qui boivent du vin de palme avec une paille. Dans un angle, derrière le paravent de bambous, nous trouvons trois petits veaux installés sur de la paille fraîche. Ailleurs sont les jarres de lait, dans une autre pièce, le lit, le tout dans un ordre parfait.

D'autres huttes, plus petites, servent d'étables. Elles ont été préparées pour le retour du troupeau. Une litière d'herbe y a été disposée.

Tous les hommes portent à la main une lance très mince à petite pointe aiguisée et, pendu au col, un couteau plus ou moins long dont le manche et le fourreau sont ornés de fils de cuivre. Ils se drapent dans un simple pagne d'écorce de teinte presque noire, et, non contents de leurs bracelets et des cercles de cuivre qui entourent leurs chevilles, ils s'en passent un grand nombre autour de la taille.

Le brouillard commençait à se lever ce soir au-dessus de la plaine lorsque dans le sentier qui serpente à travers les herbes j'ai vu de loin, de très loin, revenir le troupeau. Elles doivent être plus de 200, ces bêtes aux cornes gigantesques qui s'avancent lentement, d'un pas majestueux. Lorsqu'elles se heurtent l'une l'autre, leurs cornes rendent un bruit creux. Un homme armé de la lance marche en tête de cette forêt mouvante. Une grande génisse noire le suit. Elle s'arrête de temps en temps, lève la tête, regarde à droite et à gauche comme défiante, et tout le troupeau s'arrête avec elle. Sans se retourner, le conducteur lui parle, la rassure et elle reprend sa marche. D'autres vaches viennent après elle, des taureaux, de grands bœufs roux aux cornes invraisemblables. Ils passent enveloppés du nuage de poussière fine que soulèvent leurs sabots et ils disparaissent un à un dans l'enceinte du chef. Quelque temps encore on entend les mugissements des bêtes qui se poussent, se tournent et se retournent avant de se caser définitivement pour la nuit. Puis tout retombe dans le silence....

Chia, 1er juin. - Altitude: 1390 mètres.

En pleine montagne ; je monte, portée en *maschilla* et je descends à pied. Près d'un petit torrent, un arbre au vaste tronc étend ses branches sur un large rayon. A chaque ramification de ces rameaux géants, des orchidées et des *Platycerium* aux grandes feuilles tuyautées et adhérentes se sont implantées, mettant du vert partout sur l'écorce claire.

Comme tous leurs semblables, les natifs de cette région fument et prisent. Mais ceux-ci poussent le raffinement jusqu'à se



Forêt de bambous (p. 250).



Guerrier Mututzi (p. 251).

fermer le canal nasal au moyen d'un morceau de roseau fendu faisant fonction de pinçe pour y conserver le tabac plus longtemps!

Fondi, 2 juin. - Altitude: 1820 mètres.

Les arbres ont complètement disparu. L'herbe est pleine de fleurs nouvelles, le paysage de toute beauté. Nous traversons une suite de collines arrondies qui ne donnent pas l'impression de la montagne. Tantôt la route nous mène sur les flancs, tantôt nous descendons à pic jusqu'à un vallon ombragé de verdure, de lianes et de fougères, au fond duquel coule un ruisseau d'eau glacée. De l'autre côté la montée est aussi raide que la descente a été rapide. La marche est pénible pour les porteurs; aussi les étapes durent-elles peu.

Aujourd'hui nous sommes campés sur un col si étroit que la largeur d'une tente y tient à peine. Il a fallu disposer nos cases à la file indienne. La vue s'étend très loin sur les deux versants.

Partout, sur toutes les pentes, des champs de bananiers, des traces de bétail. Pourtant nous n'apercevons pas d'habitants, la solitude est complète. De temps en temps, sur notre chemin, nous en avons vus quelques-uns qui nous observaient de loin, sur les hauteurs, avec méfiance. A notre arrivée au campement, un groupe d'hommes étaient assis sur la cime de la montagne. Ils eussent été presque invisibles sans leurs lances fines et droites qui se détachaient en noir sur le ciel bleu.

3 juin.

Encore montée aujourd'hui. Bien que campés dans une conque, nous sommes à 2000 mètres. Il fait très froid dès que les rayons du soleil sont arrêtés par les montagnes qui nous entourent. Pour arriver ici nous avons passé à travers les restes d'une forêt qui en disent la splendeur passée. Des arbres sont encore debout, s'élevant à des hauteurs inconnues dans nos pays. Les troncs sont lisses, droits comme des i, sans une branche jusqu'à la tête qui s'élargit en parasol. Faits pour vivre serrés les uns près des autres, ils sont tristes à voir, disséminés, perdus, dressant leurs têtes éplorées au-dessus de grands espaces vides; on dirait des abandonnés.

Kaslivani, 4 juin. - Altitude: 2400 mètres.

O forêt vierge! forêt tropicale! que la nature a été généreuse envers toi!...

Aujourd'hui nous avons pénétré dans une forêt restée intacte, et instinctivement nous avons été saisis de respect et de recueillement.

Ici le Semeur éternel a dû jeter lui-même la semence dans une terre bénie.... On se sent petit aux pieds de cette végétation géante sous laquelle, en dehors du sentier battu, aucun être humain n'a pénétré. Des arbres séculaires, des troncs que quatre hommes embrasseraient difficilement, des cimes si éloignées qu'on en calculerait mal la hauteur, d'innombrables espèces d'orchidées, de fougères, de mousses, de lichens poussant partout, sur les troncs, courant d'une branche à l'autre, un sous-bois épais formé d'arbustes à larges feuilles pressés les uns contre les autres, des plantes de toutes sortes, tout ici prend des proportions gigantesques. C'est une poussée folle de la sêve pour monter vers le soleil, c'est la lutte pour la vie où les faibles périssent et les plantes les plus fortes suffoquent toutes les autres.

A la grande forêt d'arbres géants succède une forêt de bambous, elle aussi d'une poésie sans pareille. Les tiges ternies, les feuilles légères et pointues tremblent et s'agitent à la moindre brise. Dans l'armée immense des bambous les troncs morts restent debout; ils ne retombent pas tant ils sont rapprochés les uns des autres.

Un profond silence règne partout sous les voûtes de ce domaine sacré; le murmure de l'eau coulant dans les vallons obscures ne le trouble pas; cette harmonie même ajoute à son mystère.

Subitement, au sortir de la grande forêt, comme si d'une chambre obscure la porte s'ouvrait tout à coup, nous apercevons une vaste plaine baignée de lumière; ce grand jour nous frappe au visage et nous aveugle....

Sur la pente qui précède le village, ils sont là, massés, debout, plus de mille, la lance à la main!... Lentement, en bon ordre, ils viennent à notre rencontre. Ce sont les sujets du chef Kaslivani. Ce dernier, averti de notre passage par un message d'Usumbura, les a réunis en notre honneur.

Ils appartiennent à la tribu des Vatutzis, d'une race de géants

africains, tribu guerrière et pastorale, vivant pourtant en bons rapports avec ses voisins les Batua, pigmées farouches, cruels, nomades, ne vivant que de chasse, sans cultures ni bestiaux.

Les Vatutzis ont revêtu leur costume de guerre. Ils ont fière mine avec leurs peaux de léopards, la tête couronnée d'un cercle dépoilé qui couronne bien leur fin profil. Tous tiennent d'une main la lance, de l'autre, tantôt un long bâton, tantôt un arc et des flèches.

Après un échange de compliments avec Kaslivani par l'intermédiaire d'un interprète, — car il ne comprend pas le kiswahile, — nous assistons à une danse de guerre.

Les hommes se forment en cercle, courent au village, en font le tour comme pour une procession d'adieu, jetant un dernier regard sur les lieux qui leur sont chers et que peut-être ils ne reverront jamais. Revenus sur l'esplanade extérieure, ils dansent, tantôt doucement, faisant avec beaucoup d'ensemble un pas à droite, s'arrêtant, un pas à gauche, avançant, tantôt furieusement, se jetant en avant, se rejetant en arrière, exécutant des bonds à de grandes hauteurs, brandissant leurs arcs et leurs flèches. La fantasia se poursuit dans le silence le plus complet, sans *tam-tam,* sans chants. C'est un peuple silencieux. Peut-être de longues générations habituées à combattre sans bruits, cachées dans les herbes pour surprendre l'ennemi, expliqueraient-elles cette particularité rare chez les peuples d'Afrique.

Kaslivani danse lui aussi. Il est du second rang à l'abri d'un grand guerrier, fort bel homme qui sans doute à la guerre lui servirait de bouclier vivant.

Kaslivani est un homme gros, joufflu; il n'a pas l'habitude de l'exercice; mêlée à l'huile dont il s'est oint en notre honneur de la tête aux pieds, la sueur lui coule à grosses gouttes. Il l'essuie avec soin, non avec son pagne, mais avec.... l'étoffe d'écorce qui recouvre le dos d'un de ses sujets!

Entrés au village, nous visitons plusieurs huttes. Nulle part nous ne trouvons trace d'une femme. Elles ont dû être toutes envoyées dans d'autres villages, de peur du blanc.

Chapitre Huitième.

A LA COUR DU ROI MZINGA. – GÉANTS ET NAINS DES MONTAGNES. – BUKOBA. – RETOUR EN EUROPE PAR MOMBASA, ADEN ET SUEZ.

Près de la rivière Akaniaro, 7 juin.

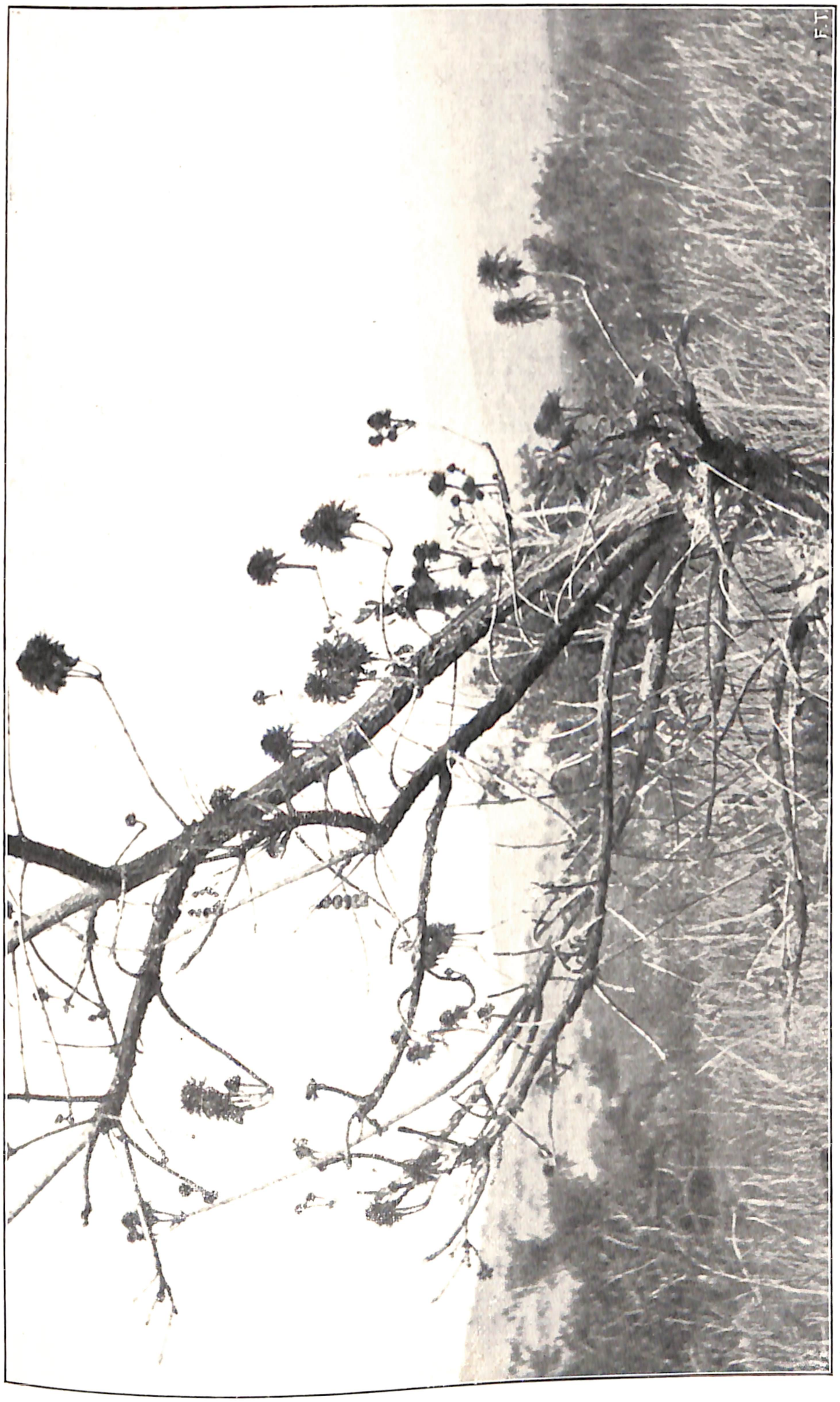
Voilà trois jours que nous avons quitté Kaslivani et que nous marchons sans rencontrer âme qui vive ni devant nous ni autour de nous. Mais si nous nous retournons, nous voyons des têtes qui se haussent prudemment au-dessus des crêtes dès que la caravane est passée.

Cette race sauvage est méfiante, toujours prête à se révolter contre la domination des blancs.

Bien qu'éparpillée, la population est très dense; les cultures sont nombreuses. Quand on regarde d'une hauteur, on est étonné de voir le bas des pentes quadrillé de terrains cultivés; il y a même dans les vallées des plates-bandes irriguées comme les jardins maraîchers d'Europe.

Si le sentier vous mène près des huttes, vous les trouvez closes, abandonnées, le feu éteint, les cendres dispersées. L'approche du blanc a tout mis en fuite.

La bonne route s'est arrêtée chez Kaslivani. Ensuite le sentier est devenu très mauvais. Il monte et descend toujours et semble avoir été tracé seulement par le passage du bétail dont les sabots ont laissé des empreintes durcies dans la boue pétri-



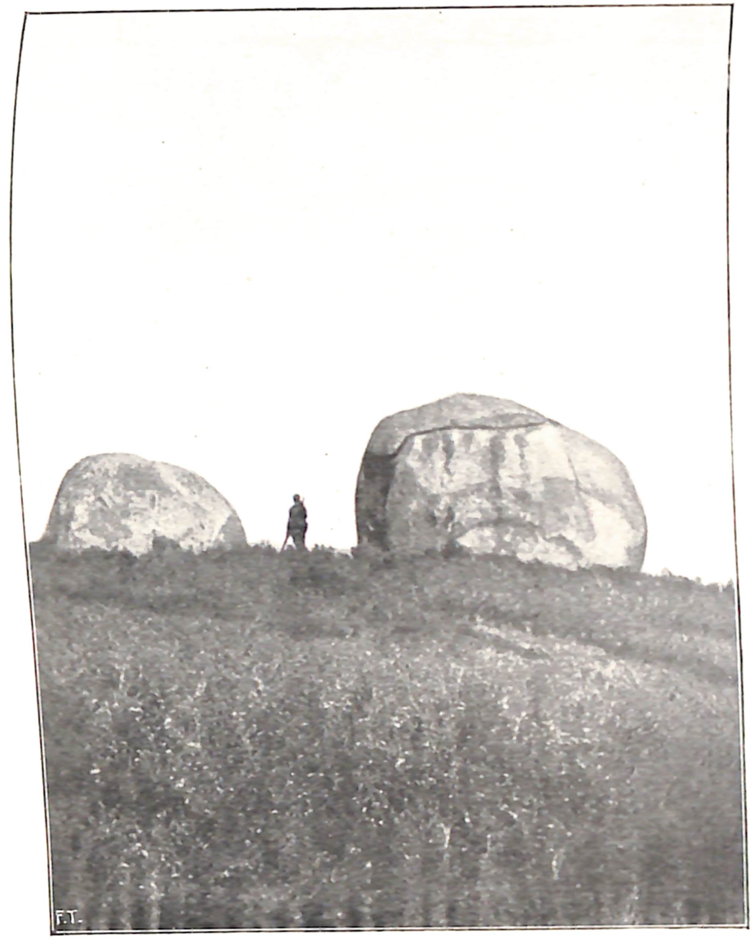
Erytrina tomentosa (p. 253).



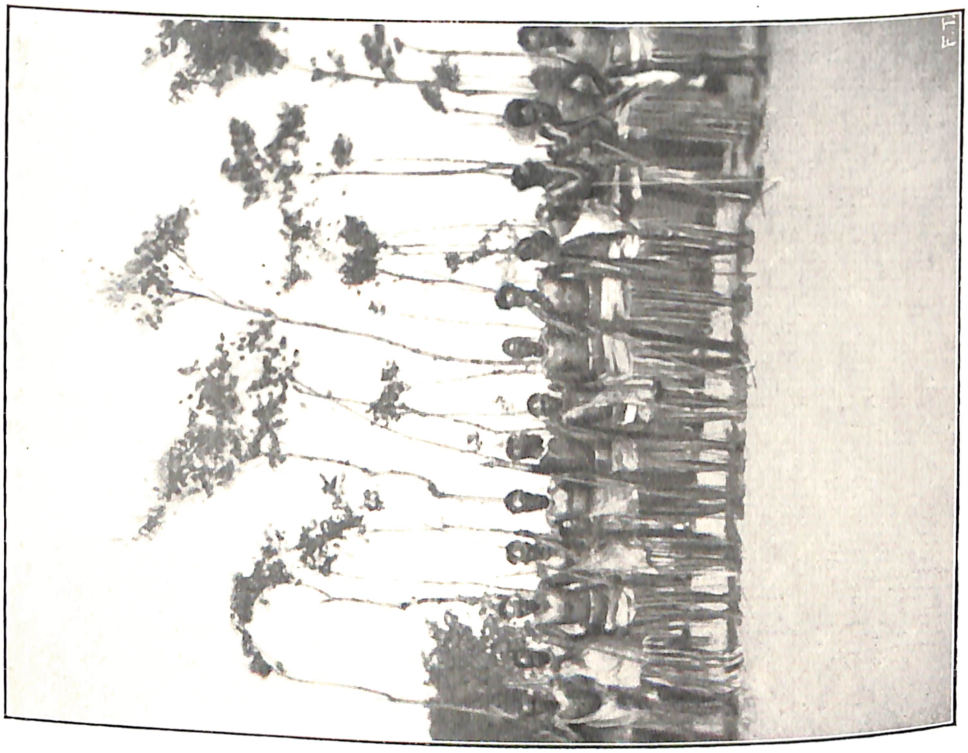
La lobelia élève son cône géant.... (p. 233).



Le sentier monte et descend (p. 252).



Deux énormes boules de pierre (p. 253).



Ces sont les messagers du Roi.... (p. 255).



Mzinga est coiffé d'une crinière de singe.... (p. 255).

fiée. En certains points, au-dessus de pentes abruptes, le chemin est tout effrité et l'on ne saurait y poser le pied à plat. La marche est pénible et fatiguante et le talc rende la route glissante.

Les arbres sont rares et rabougris; des euphorbes, des mimosas épineux, des *Erytryna tomentosa* aux fleurs de feu ont remplacé les belles forêts. Nous traversons des champs de fleurs; la marguerite jaune domine, mêlée aux légumineuses bleues, roses, jaunes, aux convolvulus de toutes teintes, aux ombellifères mauves, jaunes ou blanches. Des chardons blancs atteignent deux et trois mètres. Beaucoup d'espèces de la famille des orties, de grands buissons d'acanthes à fleurs tantôt roses, tantôt violacées; des mauves jaunes au cœur grenat, des mûriers aux fleurs blanches....

A ces parterres fleuris succèdent de grands espaces couverts d'herbes dont les plumets balayent désagréablement la figure. Dans les fonds humides la *lobelia* élève son cône géant. La gentiane mauve et les petites fleurs des grandes altitudes ont disparu avec la haute montagne. Depuis deux jours les papyrus ont fait leur réapparition, poussant dans une vase noire parfois très profonde.

Les collines s'abaissent de plus en plus. Elles sont complètement déboisées. Sur la pente de l'une d'elles, couché sur l'herbe rase, une énorme masse de pierre semble un reste oublié et brisé d'un jeu de géants.

Le soir et le matin il fait froid; le soleil, très chaud le jour, est rafraîchi par la brise. L'air est excellent, il semble vous porter; on marche sans fatigue.

Isavi. - Mission des Pères Blancs.
Altitude: 1900 mètres.

A mesure que nous approchions de l'étape, plusieurs heures avant d'arriver à Isavi, nous observions que les indigènes ne fuyaient plus à notre passage. Le *yambo* de bienvenue retentissait à nos oreilles. C'est l'influence de la Mission des Pères Blancs qui se fait sentir. Les noirs portent au cou des médailles et de grands Crucifix qui brillent sur leurs poitrines nues. Les femmes ont reparu. Elles étaient restées invisibles depuis la plaine. Les Watutzis et les Warundis sont, paraît-il, très jaloux.

Cette dernière race semble supérieure aux autres. La femme

n'y est pas traitée comme une bête de somme. Ici, tout le monde travaille la terre, les hommes comme les femmes et les enfants. Après la rentrée des champs on reste en famille, dans l'enceinte de la hutte, tous occupés à quelque ouvrage manuel. Une grande affection règne entre parents et enfants. La fidélité conjugale est respectée tant par le mari que par la femme. Les Warundis sont pauvres et monogames, mais très prolifiques; une même femme a neuf ou dix enfants. Ici comme chez tous les noirs l'allaitement dure jusqu'à trois ou quatre ans. Les mères sont d'une grande tendresse et d'une extrême patience envers leurs petits.

Ces vertus naturelles sont un bon terrain pour l'éclosion du catholicisme. Il manquait à ces existences l'idéal, les croyances divines qui anoblissent les vertus humaines. Les Warundis n'ont qu'une vague religiosité. Ils croient à un être suprême, mais il ne semble pas qu'ils aient la notion d'une véritable vie future. Les morts leur inspirent plus de terreur que de respect et l'on ne peut pas dire qu'ils en aient le culte. Les sacrifices ont pour but de calmer les mânes pour que ces esprits ne viennent pas torturer les vivants. Ici on n'ensevelit pas les morts. On court les jeter dans le marais. Après quelques offrandes, — parfois encore des sacrifices humains, — on s'en retourne toujours en courant de peur que l'esprit maléfique ne vous rattrape en route.

Ces populations se nourrissent exclusivement de légumes, de bananes et de lait. Le beurre, qu'ils font en grande quantité, leur sert à s'oindre le corps. Ils ne mangent que rarement du bœuf; la tradition leur défend de manger des moutons, des chèvres ou des poulets.... On se demande pourquoi ils entretiennent de si nombreux troupeaux. La peau des bêtes ne peut même pas leur être utile puisque dans ce pays il ne se fait aucun commerce; leurs bestiaux ne leur servent pas non plus d'objets d'échange.

Mzinga, 10 juin.

Sachant que l'étape devait être longue, nous avons quitté la Mission de bonne heure, emportant des fruits, des légumes et même des roses, présents des Pères.

Nous marchions depuis cinq heures et demie, *su e giù per le colline,* lorsque, au bas d'une montée, nous apercevons quel-

ques jeunes gens, beaux garçons, grands et minces, s'avançant à notre rencontre. Ce sont les messagers du roi des Warundis, venus en son nom nous souhaiter la bienvenue. Leur costume, très léger, ne manque pas de pittoresque. Une lanière de peau de léopard est enroulée très bas au-dessous des reins, le poil tourné en dedans; il en pend de fines tresses formant de longues franges jusqu'à terre; autour de la taille — très mince, — deux rangs de perles de verroterie; aux chevilles, d'innombrables bracelets en fil de fer entravant la marche; la tête est couronnée de deux crêtes de cheveux se tenant si raides qu'on dirait du tulle noir: le reste du crâne est rasé.

Nous marchons assez longtemps en compagnie de notre escorte. En chemin la troupe s'augmente d'autres jeunes gens. Bientôt résonne le *ngoma* et nous voilà en vue des palissades royales que précède une vaste esplanade.

Mzinga nous y attendait. Il s'avance, entouré de sa cour, de son conseil, flanqué de sa garde qui fait aile. Tous ont le costume traditionnel qu'ils ne revêtent plus maintenant que pour les jours de gala.

Mzinga dépasse de la tête ses sujets déjà beaucoup plus grands que nous. Il est coiffé d'une crinière de singe, entourée d'une sorte de couronne de perles bleues et blanches d'où descendent des pendeloques jusqu'aux yeux; une frange frontale couvre le nez. Cet appareil achève de brouiller la vue du roi, déjà mauvaise depuis une rougeole qu'il a eue étant enfant.

Le roi Warundi me tend la main. Nous échangeons des compliments en kiswaheli et nous nous acheminons vers le camp. La marche de Mzinga est fort gênée par les innombrables cercles qui emprisonnent ses chevilles. Le dandinement qu'il impose à sa grande taille ressemble assez à celui d'un éléphant de jardin zoologique. La garde fait la haie le long de la route.

Arrivé devant ma tente, Mzinga s'installe sur sa chaise qu'on lui a apportée. La conversation se poursuit à bâtons rompus et est très amusante. Mais bientôt le monarque s'introduit dans ma tente qui excite au plus haut point sa curiosité. Il examine tout, manifeste une grande admiration pour le montage de mon lit mais est surtout très intéressé par le porte-fusils et encore plus par les fusils. Ma carabine à télescope le laisse rêveur. Le révolver, que j'ai l'imprudence de lui prêter, met le comble à son

étonnement. Il manifeste le désir de se servir de mon fusil. Ne s'attendant pas au recul, le premier coup qu'il tire le secoue tellement que sa coiffure tombe et roule dans la poussière ; après un second essai, il en a assez et nous nous rasseyons.

Alors défilent les cadeaux ; des œufs, de grandes jarres en terre remplies de beurre frais, du miel, puis une vache, tout un troupeau de chèvres, des bananes et des patates douces pour les porteurs, enfin, — luxe suprême, — du bois ; ce dernier présent est des plus précieux ; il est ici des plus rares ; à plusieurs jours de marche on ne trouve pas un buisson ; cette pénurie est due aux grands feux que les noirs allument systématiquement, deux fois par an, pour détruire les hautes herbes.

Les rois nègres sont de grands seigneurs. Celui-ci sait pratiquer une hospitalité particulièrement généreuse.

11 juin.

Le roi Mzinga a un véritable corps de ballet. Ils nous a invités à une fête donnée en mon honneur dans la *zeriba* royale.

Vers 11 heures le *tam-tam* résonne. Nous ne l'avions plus entendu depuis que nous avions quitté les rives du Tanganyka. Mzinga seul en possède un dans tout le royaume Roanda. C'est une prérogative due à son rang. Il est énorme et rend un son profond.

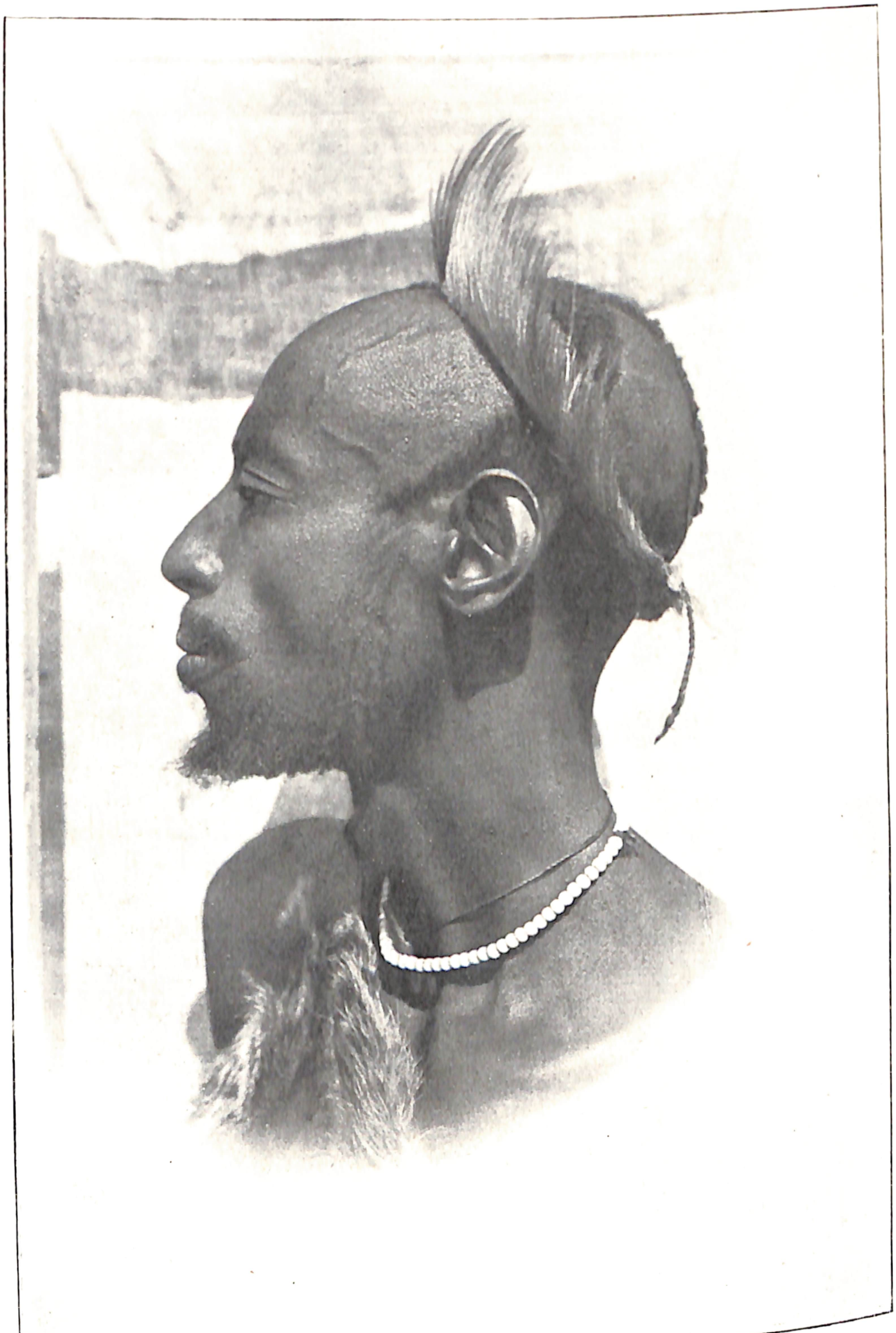
Nous pénétrons dans la *zeriba* royale. Une haute et forte palissade, soutenue par des ficus plantées en rond, entoure la demeure. A l'intérieur de cette vaste enceinte, sur le terrain nu qui précède la case du monarque, s'élèvent des arbres jeunes encore, protégés par des bambous tressés. Près l'entrée se tiennent les *ngoma* du Roi et sa musique. Celle-ci comprend deux ou trois flûtes de roseaux. Les Roandes sont peu musiciens. Ils chantent mal même pour des nègres.

Au fond, apparaît la hutte royale. On y accède par une marche de terre battue. Mzinga, entouré des nobles, des anciens du pays et de ses intimes, y est assis sur un épais tapis de nattes jetées les unes sur les autres. Des deux côtés de la hutte la garde est allignée.

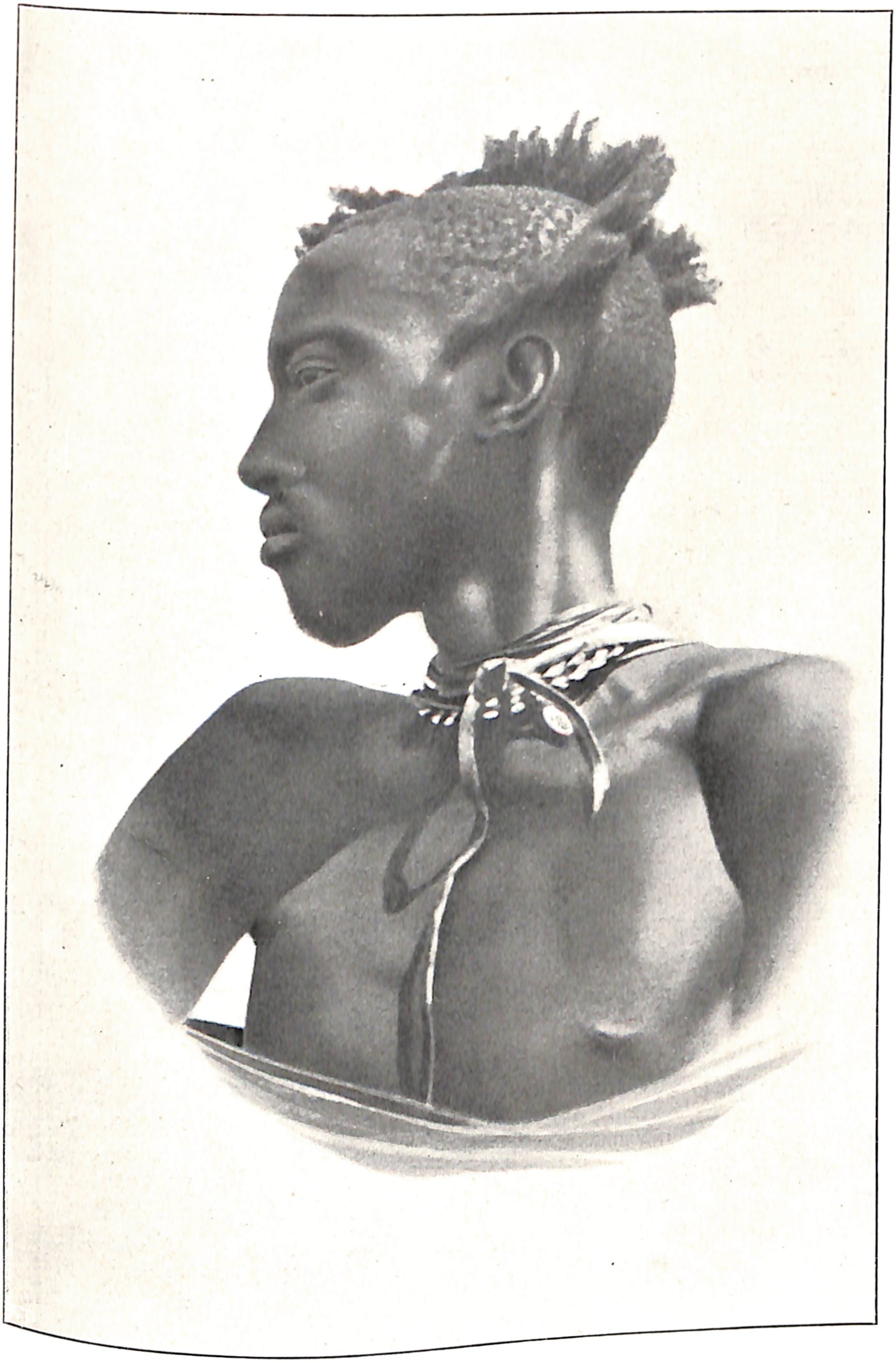
Nous nous installons sur la petite terrasse. Mzinga défile devant nous à la tête de sa garde, au son du *tam-tam*. Lorsqu'il s'assied, la musique cesse et, par la porte en face accourt au



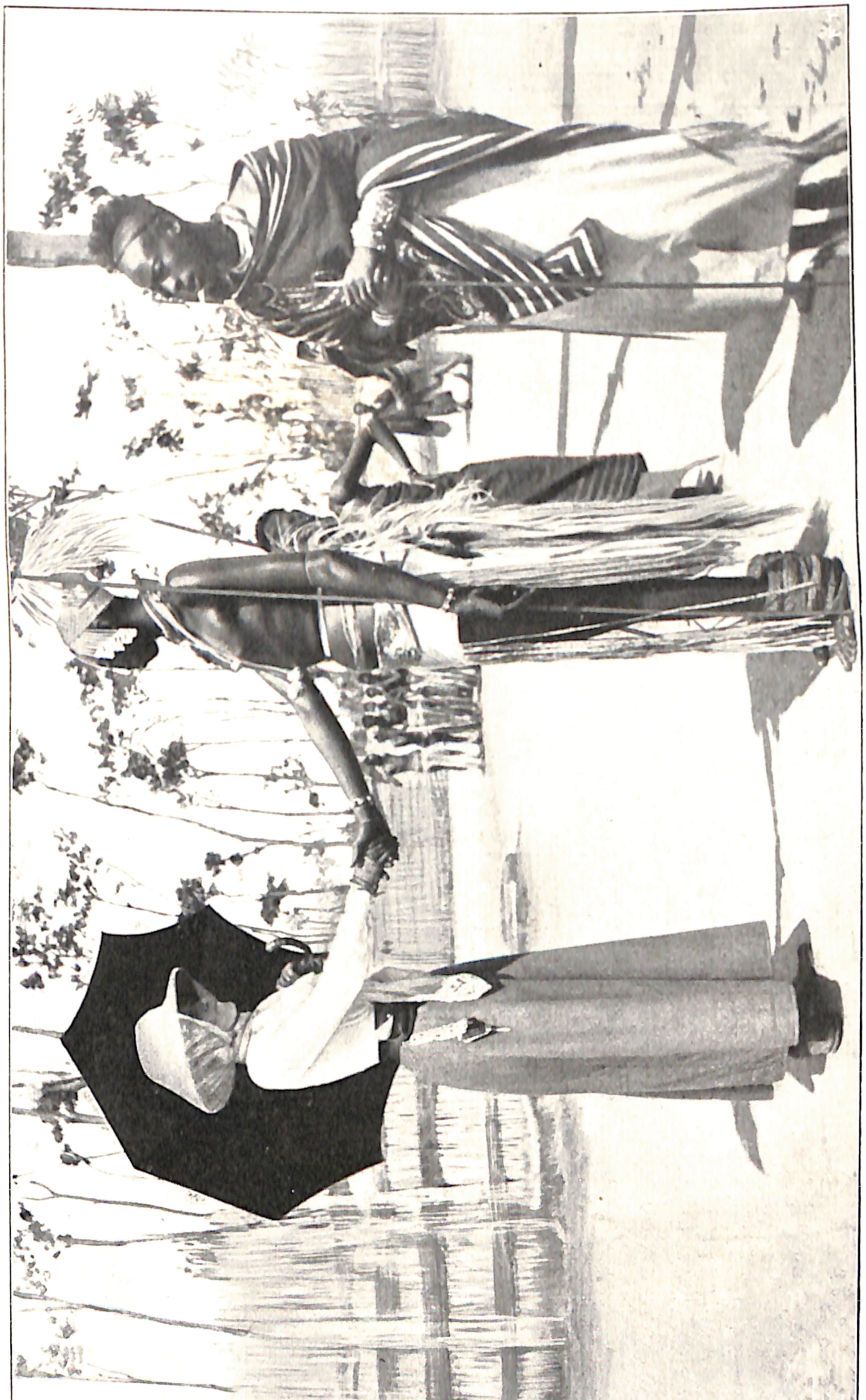
Un Mututzi (p. 251).



Type Mututzi (p. 251).



Deux crêtes des cheveux si roides qu'on dirait du tulle noir.... (p. 255).



Le roi Warundi me tend la main.... (p. 255).

pas gymnastique une troupe de gamins de 10 à 12 ans. Tous ont même costume et mêmes ornements : une peau de léopard dont le cuir tourné à l'extérieur est blanchi, une corne d'antilope en bandoulière, un fétiche blanc autour du cou, aux chevilles des grelots qui tintent à chaque mouvement, sur la tête une couronne de peau à longs poils. Ils arrivent deux par deux jusqu'aux pieds du Roi puis se mettent en file indienne. D'une main ils tiennent un arc, de l'autre une petite lance. Ils vont se placer sur deux rangs en face de nous et commencent la danse.

Danse légère, élastique, pourrait-on dire, où la race déploie ses qualités de souplesse. La troupe va et vient d'un côté, puis d'un autre, avance, recule. Les danseurs pivotent sur eux-mêmes, décrivent des cercles au pas gymnastique les uns derrière les autres, plient les jarrets, se relèvent d'une brusque saccade, écartent les coudes, bombent la poitrine, jettent la tête en arrière d'un mouvement sec, font des bonds énormes, se déhanchent et se secouent comme de beaux diables.

Un temps d'arrêt. La troupe marque le pas en cadence. Elle repart bientôt, cette fois, pour exécuter une danse guerrière et sauvage dont le caractère contraste avec l'air un peu efféminé des jeunes danseurs. Cette danse achevée, ils reprennent le pas de course et disparaissent. *Una quadriglia* d'adolescents un peu plus grands les remplace, à laquelle succède enfin une troisième bande, celle-là de jeunes gens.

Chaque pas est exécuté avec une méthode et un ensemble qui soutiendraient la comparaison avec bien des corps de ballets d'Europe.

Une soliste pousse de temps en temps quelque notes discordantes, sorte de mélopée bizarre à laquelle répondent par des hurlements un ou plusieurs des danseurs. C'est la seule musique qui accompagne la danse.

Sur un signe du Roi, tous s'avancent, toujours au pas de course jusqu'à la petite terrasse où nous sommes assis. Là ils s'arrêtent brusquement, déposent leurs arcs et leurs lances et battent des mains. C'est le salut royal. La danse est terminée.

Ni ici, ni dans les autres enceintes, ni sur le chemin, ni ailleurs.... nulle part des femmes ! Les Roandas sont si jaloux qu'ils les tiennent renfermées, cachées à tout regard. Une femme de qualité, lorsqu'elle voyage, est mise dans une espèce de grand

panier d'osier dont on renferme le couvercle et que portent quatre hommes. Un Swaheli établi ici nous dit qu'il n'a jamais aperçu les femmes du Roi. Elles n'habitent pas dans la grande hutte mais sont installées par deux ou trois dans des huttes distinctes.

Toutes les femmes du pays sont la propriété du Roi. Il en dispose à sa convenance pour lui ou pour ses sujets. Quand on a su que j'allais passer chez Mzinga, le Docteur Kandt qui réside à Kigali, dut lui écrire pour lui expliquer que nous étions des femmes comme il faut, qu'en Europe les femmes même *per bene* avaient l'habitude de se promener à visage découvert.

Les fils du roi sont envoyés dans d'autres villages et élevés loin de leur père.

Pendant la représentation, Mzinga nous fait cadeau de toute une collection d'objets indigènes : paniers de pailles de couleurs différentes, tasses en bois et en herbe tressée, des faucilles.... mais en échange il veut un fusil !... J'arrange l'affaire en lui donnant mon révolver, des cartouches, une ceinture, un couteau, une couverture et d'autres menus objets.

Dans l'après-midi ce monarque peu discret envoie son *nyampara* pour demander une montre.

Il voudrait bien aussi des cartouches ou tout au moins de la poudre et puis encore des médecines.... les noirs croyant volontiers que les remèdes des blancs sont applicables à tous les maux indistinctement.

En marche, 11 juin.

Avant notre départ, pendant notre premier déjeuner, Mzinga est arrivé en coup de vent. Il n'avait plus sa couronne ni son joli costume national, mais il était vêtu d'un pagne fort sale; il en tint un bout contre sa bouche pour toute la durée de notre repas, sans doute pour se défendre de l'odeur de notre nourriture qu'il devait juger insupportable.

Il s'intéresse beaucoup à des photographies que lui montre Piscicelli. Pour mieux les voir, il les prend entre ses doigts graisseux pour les porter tout près du seul œil dont il voit mal d'ailleurs. Les adieux se font avec grande cordialité d'une part et d'autre. Entourés par ces géants, dont la taille moyenne dépasse deux mètres, nous avons l'air tout petits.

Après cinq heures et demie de marche nous arrivons au campement. Les tentes y sont dressées mais ni cuisine ni cuisinier. Cette partie de la caravane a suivi un autre sentier. Heureusement nous avons avec nous quelques provisions et nous avons tué pas mal d'oiseaux le long du chemin. Le pays semble complètement dépourvu de gibier à poils, mais la plume abonde: tourterelles, pigeons verts, canards, outardes, et sourtout des grues couronnées. Ces derniers oiseaux ne vont d'ordinaire que par couples. Aujourd'hui pourtant j'en ai compté une douzaine réunis en une seule bande.

Kigali, 15 juin. - Altitude: 1650 mètres.

Parvenus à une assez grande hauteur, après une route mauvaise, montueuse, rendue particulièrement difficile par des pierres à fleur de terre, nous découvrons à nos pieds la rivière Niavarongo sillonnant la vallée d'innombrables zigzags. Ce cours d'eau profond, d'un courant rapide, est encaissé entre des rives verdoyantes. Nous le traversons dans de grandes pirogues que les indigènes manœuvrent à la perche.

Le Docteur Richard Kandt, Résidant dans le Sultanat de Roanda, nous reçoit à Kigali. C'est un petit homme pâle, au type plutôt latin que teuton. Il parle lentement mais agréablement et également bien le français, l'anglais et l'italien sans compter sa langue natale et celle du pays où il réside depuis treize ans.

Kigali, 16 juin.

Kigali est à sa naissance. Les Allemands n'y ont établi un poste que depuis deux ans. Actuellement ils bâtissent une forteresse occupant tout le plateau d'une haute colline. Murs crénelés, tours, portes massives, enceintes renfermant des constructions de tout genre, rien n'y manque pour en faire un véritable épouvantail de nègres.

Nous avons, paraît-il, manqué un spectacle intéressant chez le Roi Mzinga. Il a une école de sauteurs qui font des bonds de plus de deux mètres 50 de haut. Si nous ne les avons pas vus, nous dit le Docteur Kandt, c'est qu'ils devaient être aux manœuvres. L'idée d'un roi nègre ayant des gymnastes qui font des manœuvres est assez plaisante.

En marche, 18 juin.

Nos paysans auraient beaucoup à apprendre des noirs sur la tenue du bétail. Hier j'ai vu le pansage du troupeau d'un petit chef, près du *kraal* duquel nous étions campés. Chaque bête était prise à son tour par deux hommes qui la frottaieut avec un bouchon de paille. Ils y mettaient un soin extrême. Tout le corps y passait. Aussi les bêtes ont-elles ici le poil aussi luisant que celui d'un pur sang. Le sultan assistait au travail, debout au fond du *kraal,* appuyé sur sa lance et fumant paisiblement sa pipe. Ce matin, lorsque nous partions, le troupeau était encore réuni dans le *kraal* autour d'un feu de paille et de bouse faisant une épaisse fumée destinée à éloigner les mouches tourmentantes.

Poste de Batangatta, 20 juin. - Altitude: 1640 mètres.

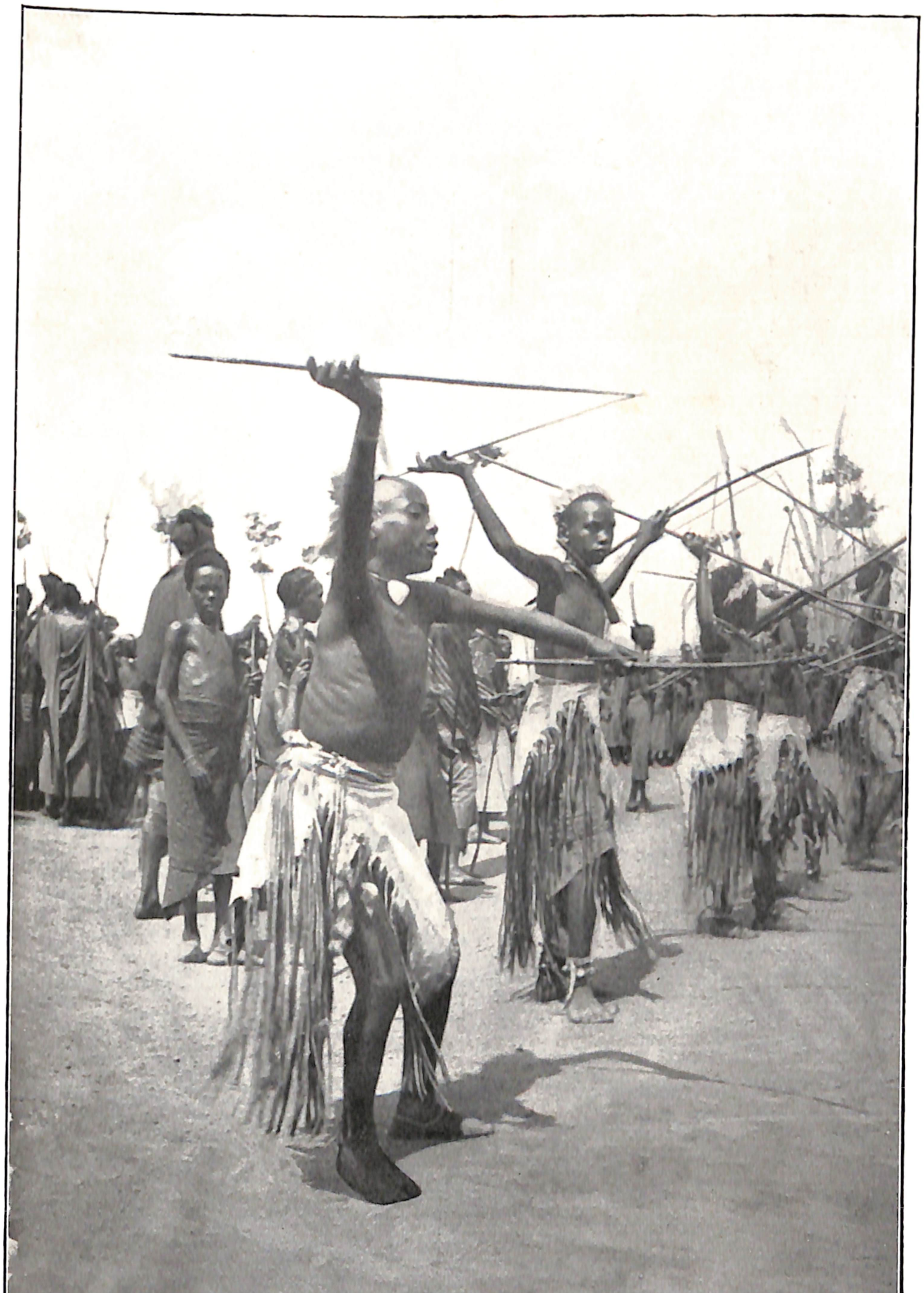
Dans les montagnes que nous traversons habitent des Batuas ou Watuas chasseurs nains. Ils se tiennent loin du sentier battu. Fort sauvages, ils se cachent non seulement des blancs mais aussi des autres noirs qui ne les considèrent pas comme leurs semblables et ne les appellent pas du nom de *bantu* (hommes), mais de celui de *watuas,*[1] et ne consentiraient pour rien au monde à manger avec eux ou à entrer dans une de leurs huttes. Aujourd'hui nous avons la chance de joindre l'un de ces Batuas. Nous le photographions, ce qui, malgré le *matabiche* qu'il reçoit, ne semble pas du tout de son goût. Le dénommé Kakove est un remarquable échantillon de la race naine.

Ishangu, 21 juin. - Dans la plaine.

La nature a complètement changé. Plus de cultures, plus de troupeaux, plus de huttes accrochées aux flancs des collines ; un terrain aride et pierreux, de grandes étendues couvertes de graminées, ici et là quelques arbres, des euphorbes candélabres dont les troncs atteignent la grosseur et la hauteur des plus grands arbres de nos pays.

Le manque d'eau est une grande privation pour les porteurs. A chaque ruisseau ils remplissent leurs calebasses et, se dépouillant du peu de vêtements qu'ils portent, se jettent à l'eau. Les

[1] *Watua,* singulier *Mutua,* derivé peut-être de *kutua* (jetter).



D'une main ils tiennent un arc, de l'autre une petite lance.... (p. 257).



Le *tam-tam* de Mzinga
(p. 256).



La taille moyenne dépasse deux mètres
(p. 258).



Ces oiseaux sont d'ordinaire en couples....
(p. 259).



Un remarquable échantillon de la race naine
(p. 260).



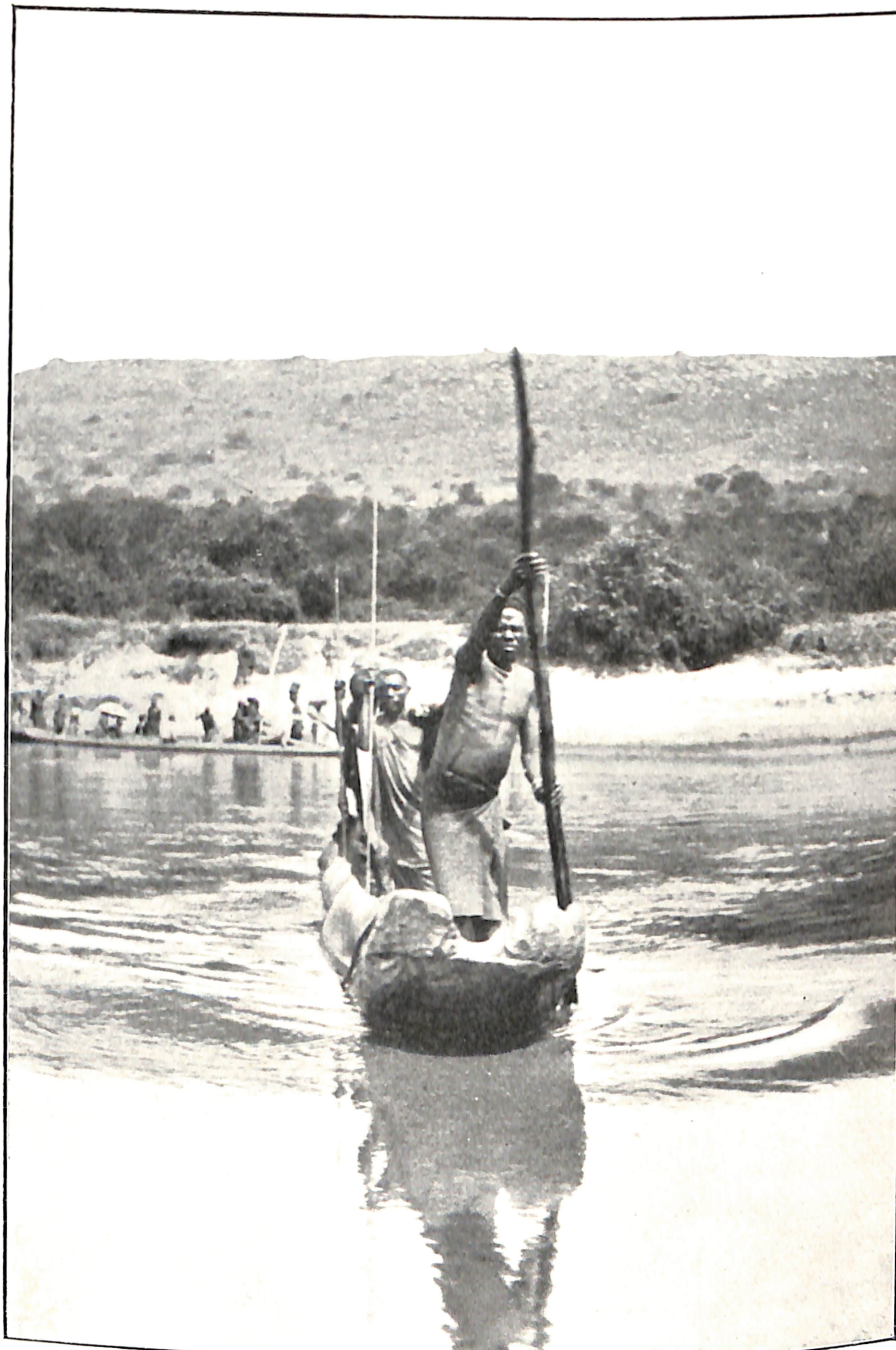
A chaque ruisseau ils se jettent à l'eau....
(p. 260).



Ils faut traverser le Kagera
(p. 261).



Collection d'objets Watutzi (p. 258).



Les indigènes manœuvrent leurs pirogues à la perche (p. 259).

Watuzis et les Wautues sont très propres, — à part l'usage du beurre rance. Chaque matin ils font leurs ablutions. Ils se lavent les mains avant les repas, se rincent la bouche après. Les mères baignent soigneusement leurs enfants.

Rive droite du Kagera, 22 juin. - Altitude: 1460 mètres.

Il nous faut traverser aujourd'hui le Kagera. Il n'y a pour le faire qu'une grande barge qui, lorsque nous parvenons au bord du fleuve, est en voyage au milieu de l'eau avec un chargement de nos caisses. En attendant son retour, nous allons chacun de notre côté, *al solito,* tirer des oiseaux. Je poursuis quelque temps de curieuses chauves-souris au corps très clair, aux ailes grandes et jaunes. Elles élisent domicile entre les bras épineux des euphorbes candélabres. A les voir voler on les prendrait pour des oiseaux de jour. Elles y voient parfaitement en plein soleil. Leur allure est rapide et irrégulière. J'en rapporte quelques-unes ainsi que des tourterelles, des rolliers et des martins-pêcheurs.

Le Kagera, comme le Nil blanc, est encombré sur ses bords par le *sedd,* forêt de papyrus inextricables poussant sur un terrain mouvant. C'est une vaste nappe de verdure sillonnée dans toute sa longueur par le fleuve qui s'y est frappé une route. Pour le trafic un étroit canal a été taillé dans la largeur de la forêt d'herbes palustres. Nous nous y engageons sur la barge enfin revenue. Des deux côtés les hautes tiges flexibles des papyrus se courbent vers l'eau où se mirent leurs plumets touffus.

Kafuro, 23 juin. - Altitude: 1580 mètres.

Les moustiques nous avaient laissés en paix pendant cinq mois et demi que nous vivons sous la tente, mais ils se sont vengés en une seule soirée. J'ai cru hier en devenir enragée.

Le camp était placé sur la rive droite du Kagéra, assez près du bord. J'étais allée en pirogue tirer des canards. Des nuées de moustiques m'assaillirent. Je dus leur livrer une vraie bataille. Ils entraient sous mon casque, piquaient à travers ma blouse. Il me fallut abandonner la chasse et rentrer. Pendant le dîner le *boy* dut m'éventer continuellement pour les éloigner. Je n'eus un peu de repos que dans l'épaisse fumée des cônes du Docteur Zampironi que j'avais allumés sous ma tente.

Aujourd'hui nous traversons un ancien camp, à Veranyanye. Specke et Stanley s'y étaient arrêtés dans leurs voyages d'exploration.

Depuis deux jours la mouche *tsé-tsé* a reparu. Peut-être est-ce la cause de la disparition complète du bétail.

Myakahanga, 24 juin. - Altitude: 1910 mètres.

Depuis Batangatta, où nous étions le 20 juin, nous avons quitté le pays Roanda et nous sommes entrés dans celui de Banimba. Le chef en est le sultan Kahiji et nous campons aujourd'hui sur le territoire de Kyobya, l'un de ses vassaux européanisés, au moins quant au costume. Il nous reçoit avec force cadeaux: du miel, du lait, des œufs, des tomates, quantité de bananes, un bœuf vivant et la nourriture nécessaire à nos 214 porteurs.

Tout le long du sentier que nous suivons depuis quelques jours, il se fait un grand trafic. Nous croisons journellement de longues files de caravanes. Celles qui vont vers le centre portent des bidons de fer blanc contenant du pétrole, et des ballots d'étoffes. Celles qui descendent vers le sud emportent toutes des peaux. C'est là le grand objet d'exportation. Un commerçant zanzibarite nous dit qu'il donne un *yard* de calicot, soit quatre *pences,* pour chaque peau et qu'il la revend à la côte cinq roupies.

Celui qui établirait actuellement des factoreries sur divers points du Haut Congo vers le Tanganyka, ferait vite fortune.

Depuis que l'« Etat Indépendant » est devenu le « Congo Belge », on commence à abandonner l'ancien système qui consistait à défrayer tous les employés pendant le séjour en Afrique pour ne leur remettre le salaire en argent qu'à leur retour. L'argent va donc pénétrer dans ces régions et les noirs, habitués à recevoir de l'étoffe en paiement ou comme cadeaux, vont aussi recevoir de la monnaie. Pour faciliter la circulation de cette monnaie l'établissement de factoreries s'impose.

Udama, 26 juin. - Altitude: 1400 mètres.

Dans un terrain absolument aride, sans eau, où l'herbe est détruite par l'incendie, où les arbres sont rares et espacés, il est curieux de constater la présence de la mouche *tsé-tsé* et de nuages de moustiques.

Les quelques habitants qui vivent dispersés dans ces parages dénudés ne fuient pas à notre approche comme les Warundis ou les Watutzis. Ils nous attendent sur le sentier, s'accroupissent, battent des mains en disant: *« Simaramné »*. Les femmes aussi se laissent voir. En général elles sont laides.

Hommes et femmes portent comme vêtements des ceintures d'écorce effilée en d'innombrables petites lanières et formant des espèces de crinolines très fournies de deux épaisseurs. Certains en portent une autre en bandoulière.

Machigando, 27 juin. - Altitude: 1380 mètres.

Depuis Udama nous suivons une grande route, une vraie route, bordée de ficus des deux côtés. Nous y rencontrons bon nombre de femmes portant sur la tête des calebasses pleines de *pombe.* [1] Nos porteurs ne se privent pas d'y boire à leur soif, ce qui bientôt les rend bruyants.

Enfin de l'eau claire!... Depuis près d'un mois nous en étions privés. Chez le bon Roi Mzinga surtout nous n'avions eu qu'une affreuse boue mal odorante. Dans chaque fond de vallée où ils trouvent de l'eau, les Warundis pratiquent des abreuvoirs pour leurs bestiaux. Les hommes doivent se contenter de ce qui reste.

Kanazi, 28 juin.

A notre approche du camp une petite troupe de noirs vêtus de blanc se presse à notre rencontre. Nous distinguons au centre du groupe un homme très gros, chevauchant un petit mulet. Un esclave tient un parapluie ouvert au-dessus de la tête de ce personnage. C'est Kahigi, *cross sultan von Kyanya,* ainsi que l'indique la carte de visite que le roitelet me fait porter dans la matinée par son premier ministre! N'est-ce pas là un curieux signe des temps que ce sultan devenu une marionnette aux mains des blancs, décoré, habillé par eux, grisé par leurs attentions, voulant à tout prix leur ressembler, leur emprunter toutes leurs habitudes et n'arrivant qu'à singer quelques signes extérieurs! Il a des cartes de visite quand il ne sait pas lire. Il possède un album où de nombreuses photographies de l'Empereur se heurtent

[1] Bière du pays.

à des cartes-postales d'actrices ou de demoiselles d'aspect douteux et tout à l'avenant.

Par déférence il a mis pied à terre avant que nous l'ayons rejoint. Il nous tend une main grasse et sale et nous salue du *yambo* traditionnel. Il n'est pas encore assez avancé dans notre civilisation pour soulever le drôle de petit chapeau melon qui couronne le sommet de sa grosse tête. Certes Kahigi est plus élégant que nous! Il peut être fier de son complet blanc et de ses lourds souliers intacts. Je ne pourrais en dire autant des nôtres. Ils n'en peuvent plus, après ce dur travail de six mois de marche.

Kahigi nous accompagne jusqu'à nos tentes, entouré de son état-major.

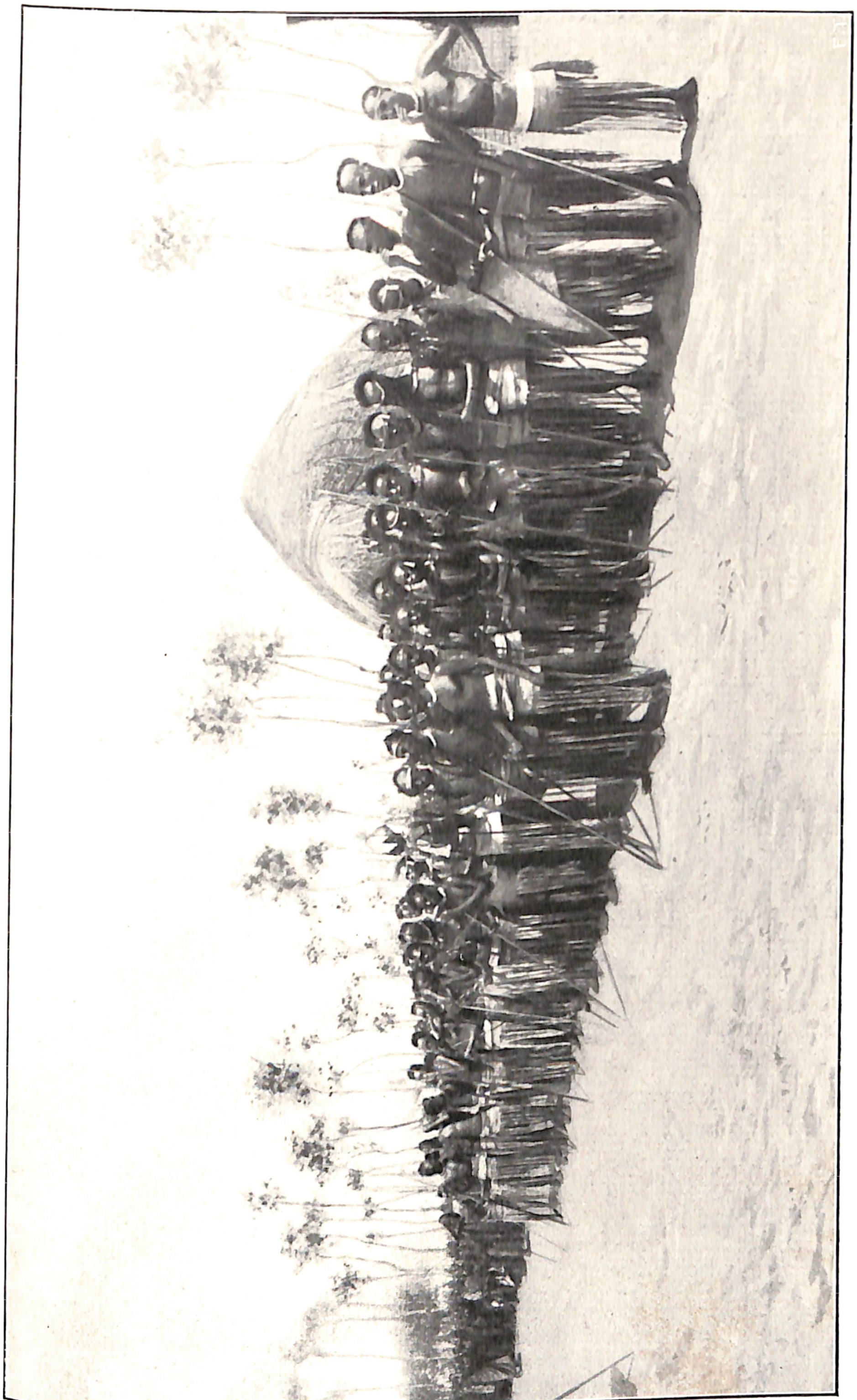
C'est avec joie que je revois, après deux ans, le lac Victoria-Nyanza. Du point élevé où est établi le camp, nous dominons la grande nappe tranquille de ses eaux. Les bords sont découpés, les rives élevées. En face de nous sont des îles. Malheureusement la lumière fait défaut, le ciel est bas, tout est uniformément gris.

Nous sommes tirés de notre contemplation par l'apparition du fou du Roi qui vient en gesticulant, se contorsionnant et tirant des sons désagréables d'une espèce de flûte. Il est habillé de haillons et porte, plantée sur la tête, une corne de bouc. Par lui, Kahigi perpétue l'une des traditions de sa race venue de l'Unioro il y a quelques centaines d'années. Nous avons vu en effet un fou remarquable à la cour d'Andréa, Roi d'Unioro, lors de notre passage à Hoïma, capitale de ce royaume, en Uganda.

Plus tard le Sultan nous fait demander quand nous irons lui rendre visite. Nous nous rendons sur le champ à ce rappel du protocole, et nous voilà installés avec Kahigi autour d'une grande table au milieu de son salon. Cette pièce est décorée d'une glace, de portraits de l'Empereur et de l'Impératrice d'Allemagne, de diverses réclames notamment de bière, soigneusement encadrées et accrochées aux murs. Sur la table, un miroir à barbe et des poupées de papier mâché.

La maison est bâtie à l'européenne, avec une véranda; on y accède par plusieurs marches extrêmement hautes. Elle est propre mais l'odeur de beurre rance y domine partout.

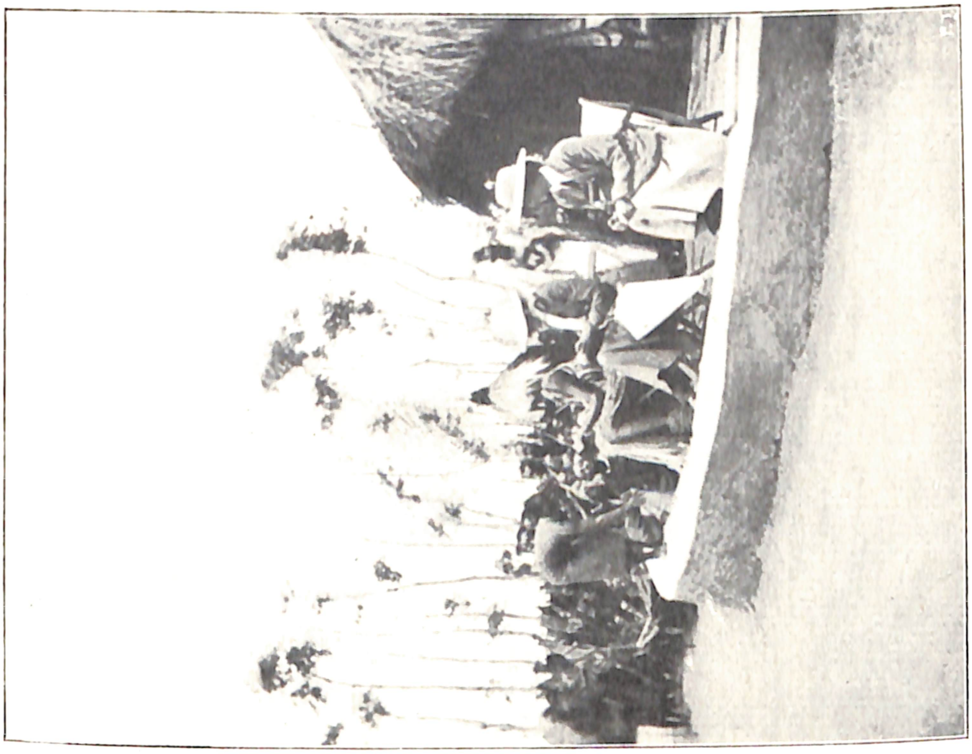
Kahigi nous présente trois de ses rejetons.



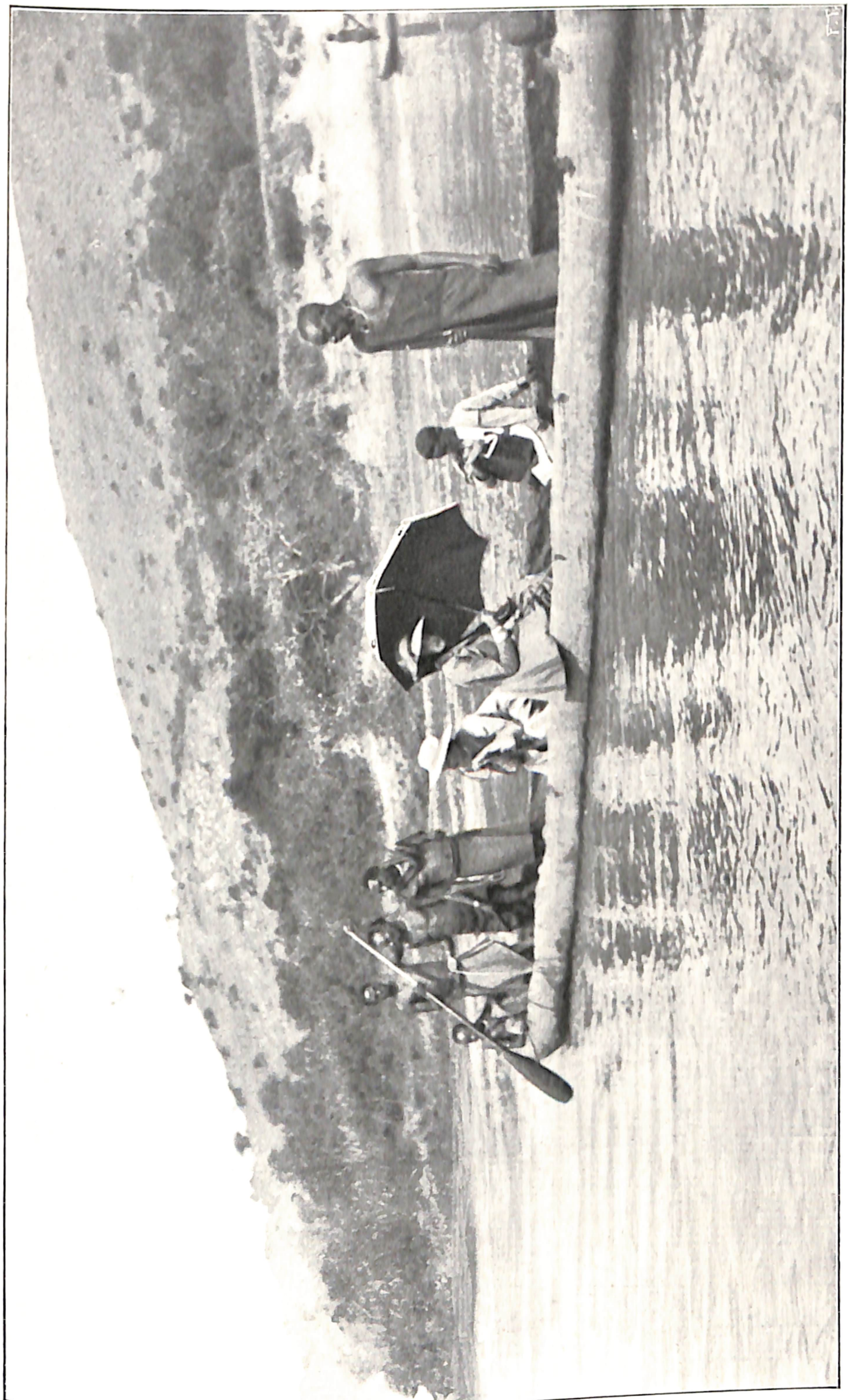
Tous ont le costume traditionnel (p. 255).



Une haute et forte palissade.... (p. 250).



La petite terrasse ou nous sommes assis.... (p. 250).



Nous traversons dans une grande pirogue.... (p. 259).



Le dénommé Kakove (p. 260).

BUKOBA

Bukoba, 29 juin.

A mi-chemin entre Kanazi et Bukoba nous traversons une vaste plantation. Le propriétaire, un Allemand, M. Ismann, nous en fait les honneurs. Il possède 400 hectares, payés cinq roupies l'hectare. Ses plantations n'ont que neuf mois et sont déjà étonnamment hautes et bien venues. De longues files de bananiers alternent avec des caféiers non moins nombreux. C'est le paradis du café, nous dit l'Allemand. On en recueille deux récoltes par an. Il y en a dans tout le pays. M. Ismann en connaît un pied qui, à son dire, aurait de 70 à 100 ans et produirait 50 livres de graines par an.

Les indigènes ne boivent pas le café comme nous. Ils le font bouillir et le mangent.

Une baie largement ouverte dont les eaux baignent plusieurs îles avant de venir mourir mollement sur une plage de sable blanc et fin, tel est le décor dans lequel est née Bukoba. Il y a de cela huit ans. Elle a grandi rapidement. A droite, de hautes falaises de rochers gris la dominent, apparaissant au-dessus d'un voile de verdure. La route venant de l'intérieur passe devant plusieurs maisons d'Européens dissimulées entre les rochers; puis, de l'autre côté d'un pont jeté sur un marais, le terrain monte et est dominé par le *boma*. Cette citadelle n'a nulle aspect guerrier. Les murailles et les tourelles sont couvertes de plantes grimpantes. Seule, la sentinelle placée à la porte indique qu'on est devant le fort. Si l'on entre on n'est pas peu surpris de la poésie qui enveloppe un coin de la cour. A l'ombre de grands eucalyptus qui entourent un puits, se promènent librement des cigognes, des hérons, des grues, des marabouts apprivoisés.

L'habitation du Gouverneur est en dehors du *boma*. Puis vient la grande place avec le marché au centre et tout autour les *stores* des indiens et les baraques des Arabes.

Le quartier européen est construit sur la plage, en pleine vue du lac. Les maisons des blancs sont entourées d'un petit enclos et rappellent les chalets de nos plus élégantes plages. La plus belle est certainement celle de la *Società Coloniale Italiana*.

Nos tentes ont été plantées dans le parc.... un petit bois coupé de routes balayées avec soin et qui se prolonge jusque sur la

colline. De branche en branche voltigent des oiseaux sans nombre, et de toutes tailles, depuis le grand toucan jusqu'aux oiseaux-mouches aux brillantes couleurs.

3 juillet.

Je suis allée assister à la messe à la Mission des Pères Blancs. Quelques scènes pittoresques, sous un soleil radieux, ont égayé la route assez longue que j'ai dû suivre le long de la plage pour y parvenir. Ici, un groupe de pêcheurs assis sur des rochers, raccomodaient leurs filets ; là trois hommes poussaient une pirogue à l'eau ; plus loin, une bande de gamins se baignaient, sautant dans les vagues, se roulant sur le sable et poussant de grands cris.

La Mission n'est qu'à son début. On bâtit. Il n'y a que deux Pères et un Frère. Je trouve le Supérieur installé dans une mauvaise chambre humide à peine terminée, destinée à être la cuisine ; il est au lit avec l'hématurie et une forte fièvre. L'autre Père dit la Messe sous deux petites tentes réunies, aménagées, avec des nattes sur le sol et un tapis aux pieds de l'autel. Pas mal de noirs assistent au Saint Sacrifice. Ils récitent à haute voix des prières en *kiswahile*. Quelques-uns communient.

Pour rendre compte de la rapidité avec laquelle se développe un petit poste du centre de l'Afrique, dans une situation d'avenir, disons que Bukoba fut fondée en 1890 par Emin pacha. En 1900 elle commença à prendre de l'importance en raison de l'établissement de taxes douanières. En 1901 le chemin de fer de l'Est Afrique arrivait à Kisuma et facilitait les communications. En 1904 les *steamers* sillonnent déjà le Lac. Dès lors le poste acquiert une importance majeure. Il se développe de plus en plus. En 1906 la recette de la douane avait été de 130.558 marks, elle monta jusqu'à 2.287.439 marks en 1909. Les principaux objets d'importation sont les étoffes, la verroterie, les vivres ; on exporte des peaux et du café.

A bord du *Sybil*, 6 juillet.

Nous avons quitté Bukoba au soleil couchant. L'astre n'était plus qu'une boule d'un rouge sang suspendue dans le ciel déjà assombri. Il descendait peu à peu, bientôt il disparut derrière

les falaises semblables à des murailles crénelées. L'ombre envahit doucement le lac et ses rives, enveloppant comme d'un linceul cette terre hospitalière à laquelle il me fallait dire adieu. Une ombre de tristesse couvrit aussi mon cœur. Quelle étrange fascination, quelle irrésistible attraction exercent ces contrées africaines. Ceux qui une fois s'en sont approchés y retourneront encore et encore obéissant à un mystérieux et invincible appel.

Un coup de sifflet, une prompte manœuvre me tire de ma rêverie. Nous quittons le mouillage, nous voilà déjà loin sur le lac.

Entebbe, 6 juillet.

Entebbe est un jardin fleuri.... Des fleurs partout.... Le long des larges rues entretenues comme les allées d'un parc, empierrées d'un gravier rouge bien roulé, les arbres ont épanoui, ceux-ci leurs fleurs mauves, ceux-là leurs fleurs blanches, d'autres leurs bouquets rouges. Des arbustes se sont couverts de cloches jaunes. Partout des buissons plus hauts que moi, des crotons aux feuilles striées ou bordées de diverses couleurs; des rosiers, des plantes grasses, de lourdes lianes de Bougainvilléas grimpent sur les murs, couvrent les maisons d'une profusion de fleurs.

Depuis deux ans la ville s'est beaucoup étendue. De nombreuses petites maisons entourées de jardins ont été construites; mais les rares boutiques restent sans devantures et mal approvisionnées.

Il faisait gris lorsque nous remontâmes à bord. Le ciel n'avait pas de lumière; l'eau était sans transparence; on eût dit le regard morne, douloureux d'un être sans espérance....

8 juillet.

Depuis trois jours que nous naviguons, la nature change constamment. Les rives sont généralement ondulées, parfois assez hautes dès le bord de l'eau, couvertes d'une végétation luxuriante là où l'on n'a pas déboisé pour assainir. Des arbres gigantesques se mêlent aux palmiers, recouvrant de leur ombre un sous-bois touffu de lianes et d'arbustes entrelacés. D'innombrables îles, paradis de verdure, sont disséminées dans la vaste nappe d'eau.

La halte dans la baie, qui sert de port à Campala, a changé

depuis deux ans. On y voit maintenant un *pier*, une baraque pour la douane et de la police armée.

Tandis que nous nous promenions sous de grands arbres à peu de distance du bord, dans un fouilli inextricable d'herbes, de lianes, de plantes et d'arbustes de toutes sortes, Piscicelli tue un serpent piton mesurant 3 mètres 10 de long et 31 centimètres de tour.

Kisumu, 9 juillet.

Dès qu'on entre dans le golfe de Kavironda, le paysage devient étrange et frappant. Aussi loin que l'œil peut percevoir, ce ne sont que monticules géants, pelés; on dirait de monstrueuses termitières.

Nous sommes à 17 heures à Port-Florence. Là aussi nous trouvons de grands changements. Le déboisement de la petite colline sur laquelle s'est étendue la ville est terminé. Les maisons ont doublé. La gare a grandi. La route qui, il y a deux ans, n'était qu'ébauchée le long du lac, est achevée. Le marécage a complètement disparu. Mais, malgré tous ces progrès, Kisumu n'est pas un endroit sympathique. Peut être l'impression est-elle gâtée par la comparaison avec Entebbe.

Les nuages s'étaient amoncelés, l'horizon obscurci d'un voile noir que déchiraient de longs éclairs aveuglant. Peu à peu le vent s'était levé, devenait de plus en plus violent, poussant la tempête devant lui. Les petits indiens à pantalons flottants et à bonnets brodés qui encombraient les rues se hâtent de regagner les boutiques de leurs parents. Nous aussi nous rentrons à bord au plus vite. Même dans la baie, à l'abri du rempart des collines, l'eau se soulève en grosses vagues qui viennent frapper la coque du *Sybil,* lequel est par bonheur solidement amarré au quai.

10 juillet.

Levés de bonne heure nous allons jusqu'au marché. Il est presque vide. Il paraît que la peste fait rage dans le vieux Kisumu où habitent les Kawirondes. Mais nous rencontrons pourtant bon nombre d'hommes et de femmes plus ou moins vêtus, — plutôt moins que plus, — qui courent vers le quartier européen avec des paniers remplis de bouteilles de lait sur la tête.



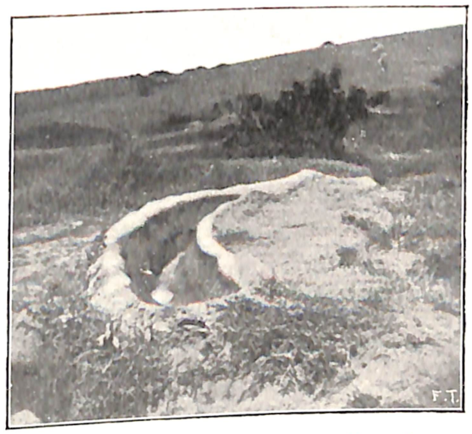
Le Kagera comme le Nil blanc est envahi par le *sedd*.... (p. 261).



Comme vêtements ils portent des ceintures d'écorce effilée.... (p. 263).



Sur la route de Bukoba (p. 263).



Abreuvoir dans le pays de Roanda (p. 263).



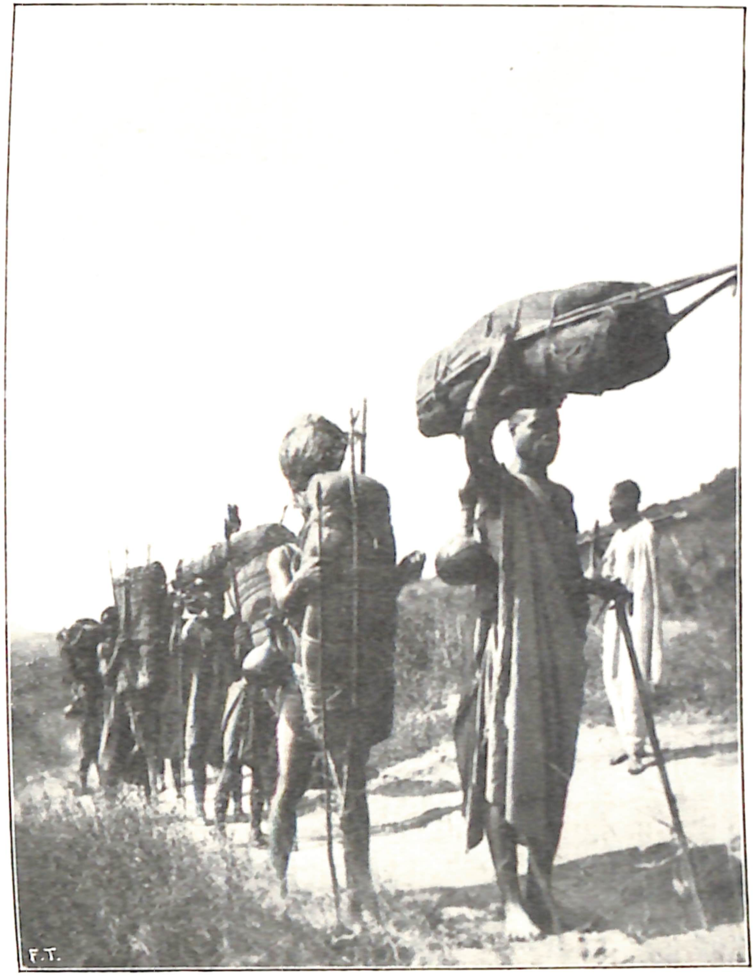
La baie de Bukoba (p. 265).



Les tourelles de la citadelle sont couvertes des plantes (p. 265).



Porteur de peaux, exportation (p. 262).



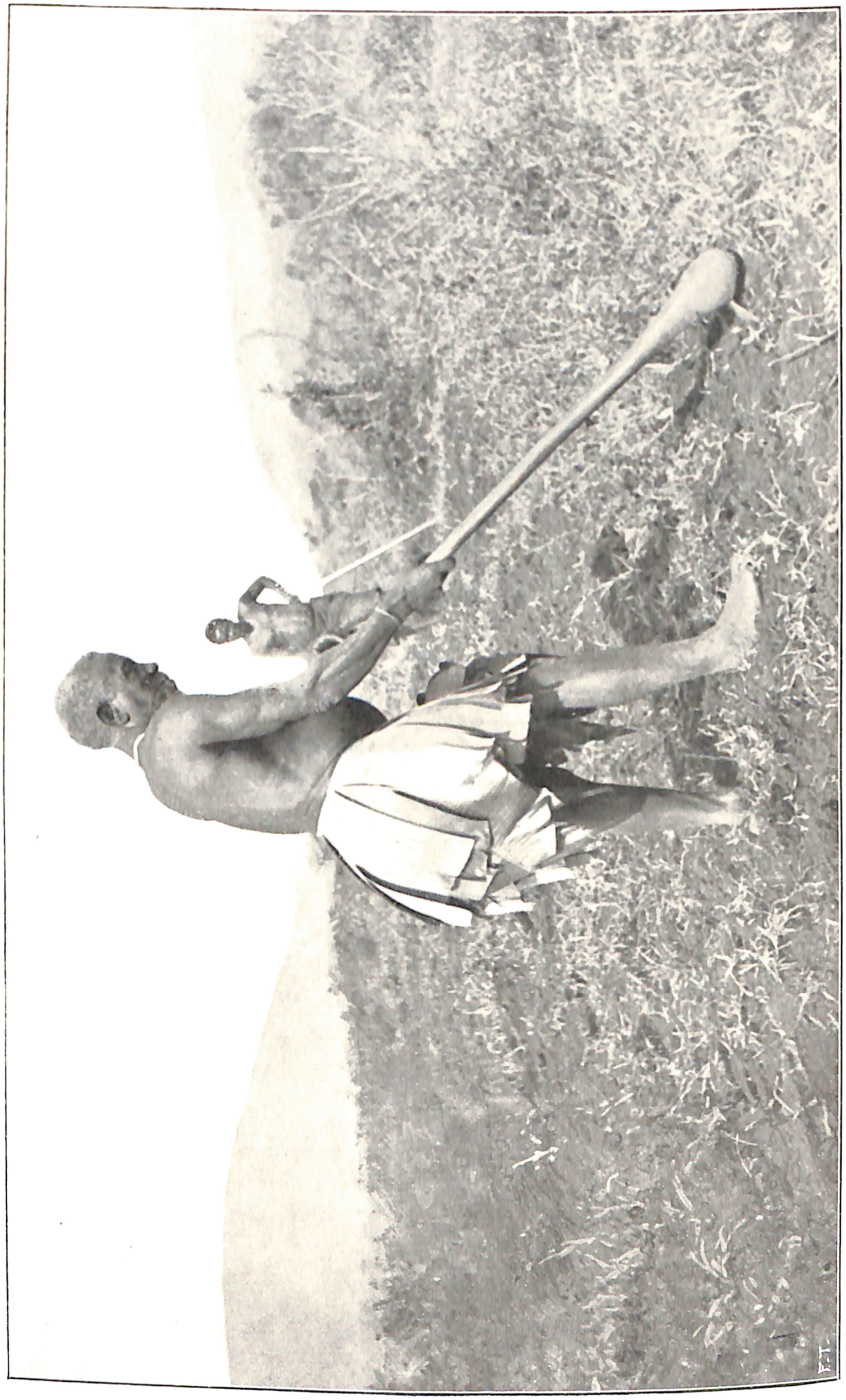
Caravane de ballots d'étoffes, importation (p. 262).



.... le grand toucan.... (p. 266).



La maison de la *Società Coloniale Italiana* (p. 265).



Cultivateur du Roanda.

Le train de Nairobi, arrivé cette nuit, nous a apporté un volumineux courrier: six mois de lettres et six mois de journaux, quelque chose de fantastique! Nous avons de quoi nous occuper pendant le voyage!

J'ai lu, lu, lu toute la journée. Le train nous emportait au milieu d'un paysage enchanté, mais c'est à peine si, à de rares intervalles, je jetais les regards hors de la portière tandis que mes doigts déchiraient une enveloppe. Enfin, la dernière lettre lue, à la nuit tombante, j'ai pu reposer mes yeux fatigués sur cette nature de calme et de paix.

Nairobi, 11 juillet.

Six jours « en ville » sont plus fatigants qu'un mois dans la brousse.

A part quelques grands bâtiments qui n'existaient pas et un nouveau quartier construit là où était le champ de courses, nous avons retrouvé Nairobi telle que nous l'avions quitté: négligée, plutôt sale et mal tenue, mais animée et d'allures commerciales. Dans l'unique rue qui la compose on a l'impression que de nombreuses affaires se concluent rapidement. Pourtant, malgré ce mouvement et ces apparences, il paraît que le commerce va mal, surtout pour les *settlers*. Beaucoup de ceux qui ont mis leur avoir dans un lopin de terre, s'y sont construit une maison en fer blanc, ont dépensé toutes leurs économies, jusqu'à présent n'ont réalisé aucun profit.

En ville les employés paraissent ne pas se tuer de travail. Les bureaux ouvrent de 9 heures à 17, la banque ferme à 15 heures.

Quant à l'hôtel: un vrai cinématographe dans lequel défilent les types les plus caractéristiques et amusants de chasseurs et de colons. Il est toujours également agréable et sympathique.

Les Indiens grands et petits, pullulent. Il y en a partout. Les indigènes me semblent s'être familiarisés avec la ville et les envahisseurs. On en voit plus qu'autrefois. Ce sont les mêmes types, fortement huilés et passés à la terre rouge, les membres encombrés d'innombrables cercles de cuivre ou de colliers de perles. On se demande comment ils peuvent se mouvoir avec *tanti impicci.* [1] Les femmes ont la tête complètement rasée. Les

[1] Tant d'entraves.

hommes portent au contraire les coiffures les plus variées : celui-ci se fait de petites nattes qu'il réunit en catogan, celui-là se couvre la tête de plumes, cet autre la couronne d'un cercle de plumes ou d'une peau de bête. Je retrouve aussi entre les deux sexes cette prodigieuse émulation à se déformer les oreilles. Le lobe descend parfois jusqu'à l'épaule et dans l'orlet supérieur du cartilage sont introduits des morceaux de bambous !

Mgr Allgeyer, évêque de Zanzibar, dont nous avons gardé un si bon souvenir, étant de passage dans les Missions du district m'a fait visite hier soir. Je n'ai malheureusement pas le temps cette fois de m'arrêter aux Missions.

A peine le train est-il en marche, les derniers wagons sont encore à hauteur des maisons en fer blanc de Nairobi, — que nous débouchons dans la grande plaine nue qui environne la capitale de son herbe rase et toujours jaune. Nous retrouvons, éparpillés dans tous les sens, les troupeaux de *hartebeest* et de *wildebeest*. Les *Thomson gazelles*, si élégantes de formes et de mouvements, courent comme des lapins dans une garenne. Les outardes s'envolent au passage du train, tandis que les autruches lui tournent simplement le dos en agitant leurs ailes courtes.

Mombasa, 17 juillet.

Mombasa m'a fait meilleure impression que lors de mon premier voyage. Je ne parle pas de la ville basse avec les restes du vieux fort portugais et les traces de la domination arabe, mais bien de la ville haute, de l'européenne et de ses alentours qui ne m'avaient pas enthousiasmée. La promenade vers Kilindini est délicieuse. Il y a partout de la verdure et de l'ombre, de grands arbres touffus, des bois de cocotiers ; cette fois les monstrueux baobabs étaient couverts de feuilles et de fruits.

A bord de l'*Adolph Wœrmann*, 18 juillet.

Nous nous installons à bord assez tard ; l'embarquement des bagages est long.

Le capitaine Piscicelli, non sans s'être assuré une dernière fois que les bagages sont au complet et qu'il ne nous manque rien, prend congé de nous. Il emporte nos regrets : ceux de Susan comme les miens. Il savait s'occuper de tout en ayant

l'air de ne rien faire, traiter les plus grosses difficultés comme choses les plus aisées. Pendant ces huit mois nous avons pu apprécier l'humeur toujours égale, la rapidité et la hardiesse de décision comme aussi le courage et le dévouement de cet aimable compagnon de voyage. Il repart pour une expédition au Kivu.

A bord du *Adolph Wœrmann*, 21 juillet.

Nous allons vite, le vent nous pousse à travers de grosses vagues. — Le jour il fait assez bon sur le pont, mais les nuits sont très chaudes dans les cabines malgré le courant d'air perpétuel et le ventilateur électrique posé près du lit. Les passagers sont anglais ou allemands. Il y a aussi quelques Portugais; peu de femmes. La vie à bord s'écoule monotone dans l'impatience de l'arrivée. Je ne m'ennuie pas pourtant, étant toujours occupée. Les gens qui s'ennuient portent leur ennui avec eux et le retrouvent partout où ils passent.

Nous doublons le Cap Guardafui vers 21 heures.

A bord du *Adolph Wœrmann*, 22 juillet.

Etrange était la lune ce soir. Elle était toute verte, suspendue et comme perdue dans l'atmosphère sans transparence. Elle semblait découragée dans cette nuit chaude que rien ne parvenait à rafraîchir.

Aden, 24 juillet.

Aden est, au premier aspect, plus curieuse que belle. Pourtant il en émane, comme de tout ce qui est Orient, un charme étrange, comme une fascination. On sent ici l'Egypte et aussi les Arabes.

On arrose constamment, la sécheresse étant ici quasi perpétuelle. Les chameaux servent de bêtes de somme et de trait. Leurs grandes silhouettes disgracieuses se détachant sur le sable font songer au désert africain, à la mer de sable qui s'étend indéfiniment sous le ciel éternellement éclatant. Chaque partie de l'Afrique a son charme mais l'attrait du désert est indéfinissable; il tient, il pénètre, il appelle comme un vertige mystérieux auquel répond tout notre être physique et moral. Il faut y retourner toujours, toujours, toujours....

Partout dans les montagnes qui avoisinent la mer apparaissent des bouches de canons. Sur les sommets, des forts et des phares.

Avant de rentrer à bord je visite le *sambuc* « Camoscio » qui se balance dans la rade. Il a bon air, notre petit bateau de guerre à voile! astiqué comme un cuirassé. Les *askaris* sont sous les armes. Ils font, me dit leur officier, de beaux soldats et de bons marins. L'*Adolph Wœrmann* repart à 11 heures.

25 juillet.

La mer semble de plomb comme l'air, l'eau est si lourde que le bateau n'y laisse pas de sillage. Entre midi et 16 heures on ne peut vraiment pas respirer. Les poissons hors de l'eau doivent avoir cette sensation. Pourtant le thermomètre ne marque que 36° C. Mais l'air est si pesant que le mouvement du bateau ne parvient pas à nous apporter la moindre brise. A quelques mètres à droite et à gauche flotte une épaisse brume de chaleur. Sur le pont rien ne bouge. Les passagers sont affalés sur les chaises longues.... la plupart dorment la bouche ouverte....

26 juillet.

Au calme plat d'hier, à la torpeur de l'eau et de l'air a succédé une violente tempête. Descendue dans ma cabine après la promenade réglementaire du soir, je ne pouvais arriver à dormir, accablée de chaleur. Vers 4 heures du matin le vent se lève avec une violence inouïe, menant grand bruit, pénétrant partout. Mais il n'apporte que de l'air brûlant. On ne peut tenir dans les cabines où tout est fermé. Le pont est balayé par des raffales chaudes. Le bateau se maintient relativement stable. Néanmoins beaucoup de places restent vides à table et beaucoup de ceux qui viennent s'asseoir se lèvent et disparaissent rapidement.

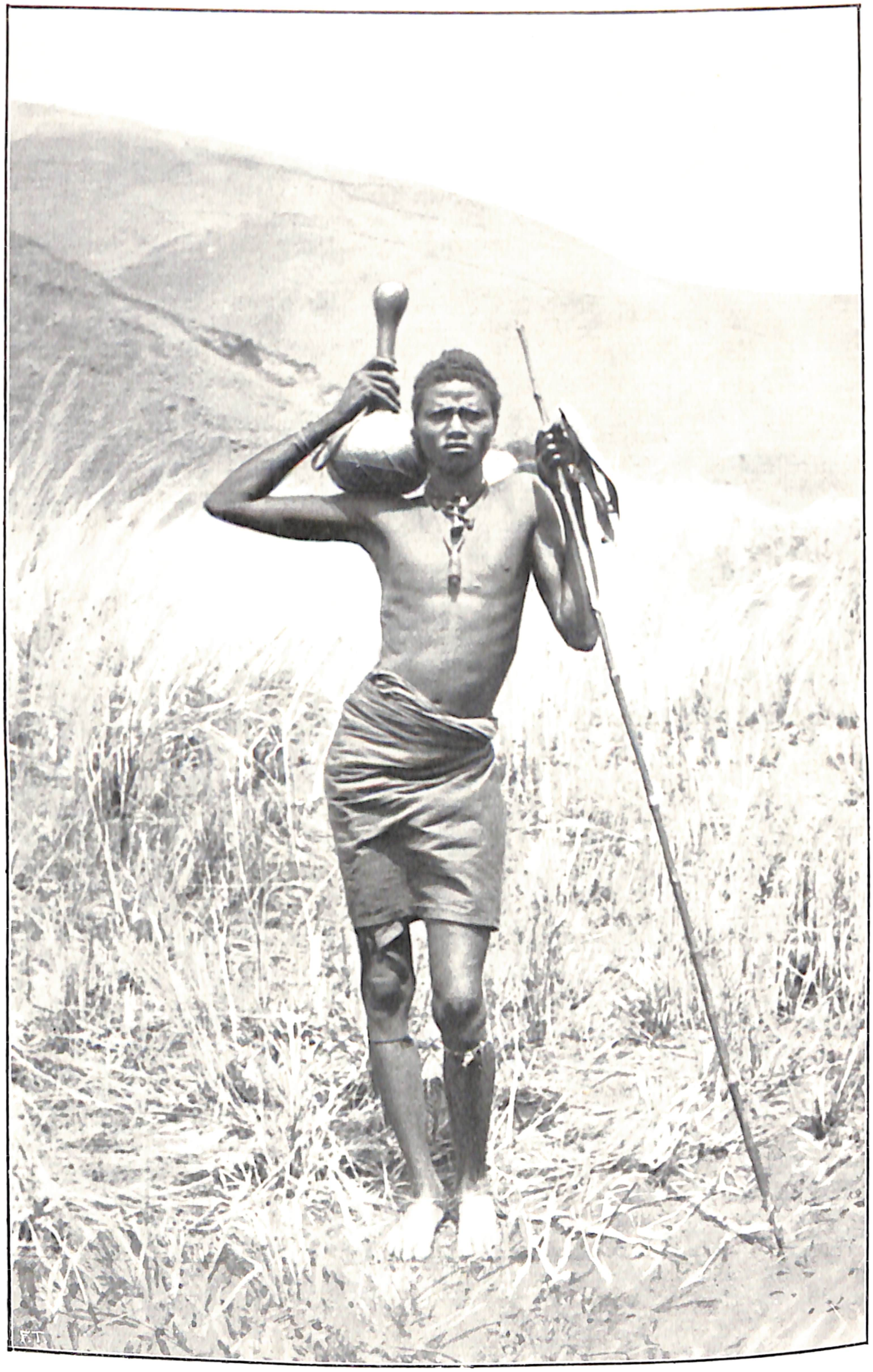
Suez, 29 juillet.

Partout du sable.... Le navire avance lentement, sans bruit.... Les berges sont à notre hauteur.... Encore du sable, partout du sable doré.... L'illusion est complète, on croirait glisser sur le désert....

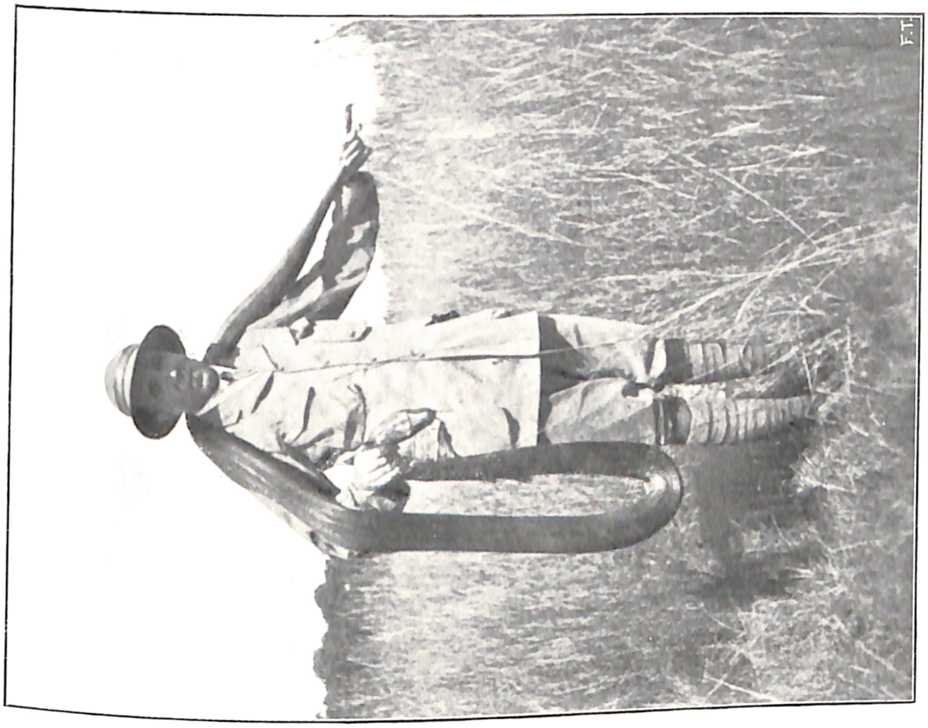
De temps à autre, de loin, on aperçoit une oasis de palmiers agités par le vent.



Porteuses des *pombes* (p. 263).



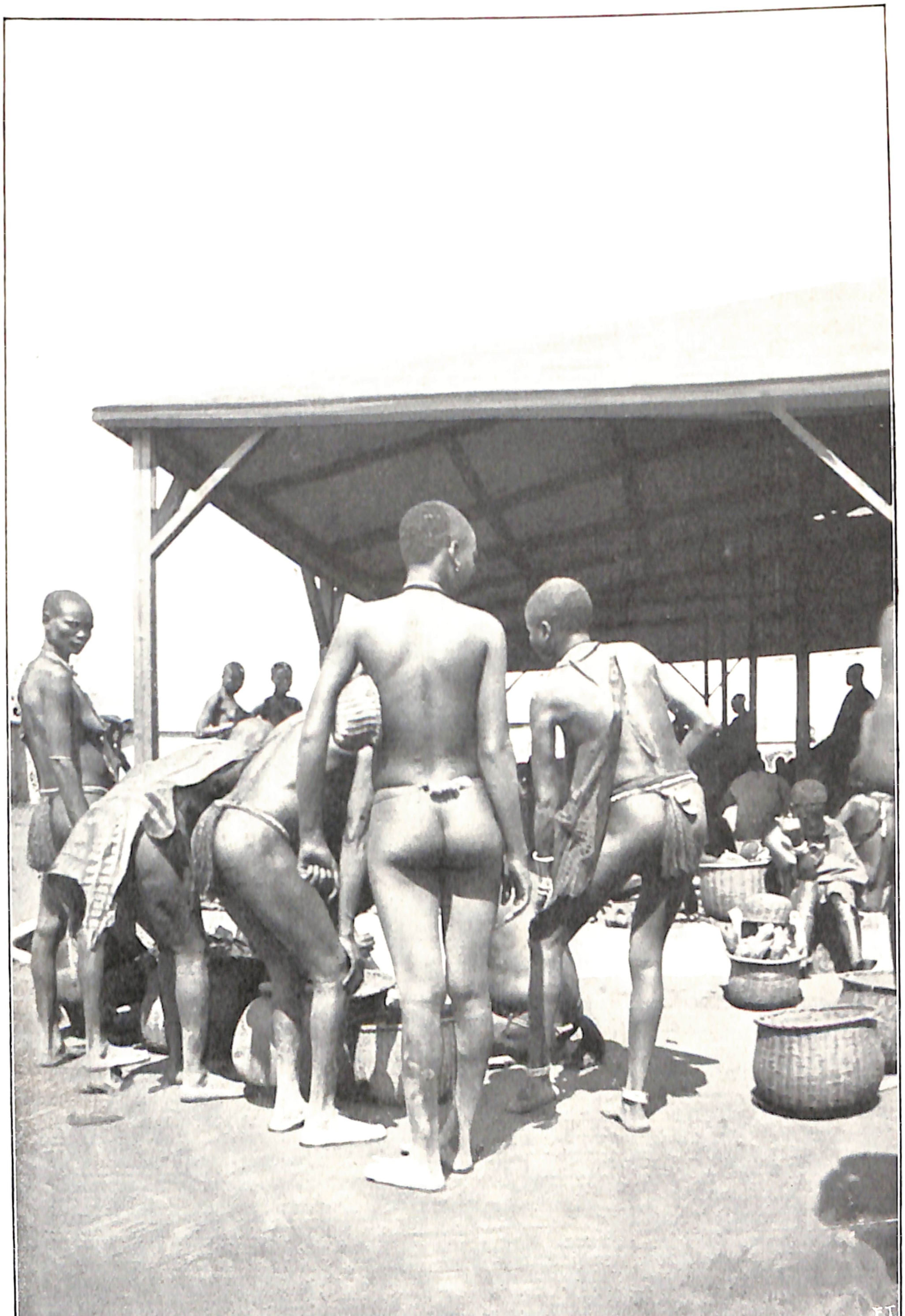
Type du Roanda.



Serpent piton mesurant m. 3,10.



Vaches du Roanda Watutzi.



Des hommes et des femmes plus ou moins vêtus.... (p. 268).

Après un court trajet nous nous arrêtons; il faut laisser passer un vapeur qui descend; plus loin le canal ne serait pas assez large....

Encore quelque temps de marche et encore une halte, c'est un autre bateau qui passe....

Les berges s'abaissent, le canal s'élargit; dans un lac d'eaux basses le chenal se poursuit indiqué des deux côtés par des bouées en fer. Des dragues râclent la vase amenée par le remous du passage des bateaux.

De nouveau les bords se rapprochent et nous recommençons à naviguer entre deux murailles de sable.

Port-Saïd, 30 juillet.

De mon lit je regardais la nuit au travers du hublot ouvert.... Pas de lune; la berge haute et sombre était toute proche du navire. Par l'étroite ouverture je ne voyais qu'une étoile, brillant éperdûment, semblant chargée des regards que d'autres avaient fixés sur elle.

Nous sommes à Port-Saïd à 3 heures du matin.

VOYAGE TROISIÈME.

Chapitre Premier.

EN PANNE SUR LA ROUTE DE FORT-HALL. - LES AKIKUIUS. - MISSIONS DE LA CONSOLATA. - AU PAYS DES MASSAIS. - UN PARADIS DE CHASSE. - LES BRACONNIERS DE LA BROUSSE.

Marseille, 1er octobre 1910.

Dix-neuf heures, 15. — Le train stoppe dans la grande gare au milieu d'une demi-obscurité et d'une confusion complète. Deux colonnes se heurtent, l'une montante, l'autre descendante, l'une de gens qui partent, l'autre de gens qui arrivent. Les chariots de bagages s'entre-croisent avec des « Attention par là ! » que les porteurs assaisonnent d'une bouffée d'ail et d'un fort accent.

Trente heures de voyage sans interruption ne sont pas pour nous aider à nous dégager rapidement de cet ahurissant tohu-bohu. Impossible de retrouver mes bagages ! Pedro, mon *boy* noir, reste de planton devant les petits paquets et tandis que Castelvecchio muni du bulletin pénètre dans le *hall* d'arrivée, mes yeux tombent sur une de mes caisses. Entourée de trois ou quatre porteurs, j'essaie de leur persuader de la mettre de côté. « Madame, me déclarent-ils, nous avons toute confiance en vous, mais.... pas de bulletin, pas de bagages ! »

Enfin tout s'arrange, tout se retrouve et je me dirige vers le port. Je m'installe immédiatement à bord du *Prinzessin,* de la *Deuts-*

che Ost-Africa Linie, Susan Hicks Beach et sa sœur Tora m'y attendaient. Je retrouve avec bonheur la compagne avec laquelle j'ai déjà tant de souvenirs communs et dont j'ai pu apprécier les qualités précieuses pour l'existence spéciale qu'il faut mener en Afrique. Je retrouve aussi avec joie le charmant Capitaine Doherr commandant du *Prinzessin.*

J'ai hâte d'aller me reposer. Ce long trajet en chemin de fer, joint à la presse de ces derniers jours, m'a achevée. Je ne souhaite à personne d'avancer la date d'un départ pour un voyage aussi lointain.

2 octobre.

Le *Prinzessin* lève l'ancre à midi. J'ai eu tout le temps de gravir la sainte colline, d'entendre la messe, de confier à Notre-Dame de la Garde tous ceux qui me sont chers et de m'abandonner entre les mains de Dieu!

Le cocher de fiacre qui me conduisait, très loquace, voulait absolument me mener cette après-midi à la course de taureaux. Il m'expliquait, avec des jeux de physionomie et des intonations impossibles à rendre, qu'il était défendu de tuer le taureau, mais, ajoutait-il, sans la mort, il n'y aurait pas d'intérêt; alors l'imprésario, qui a gros à gagner, paie volentiers les 500 Frs d'amende et passe la frontière.... jusqu'à la prochaine fois.

Port-Saïd, 7 octobre.

Nous débarquons après cinq jours de navigation. Quelles tristes nouvelles!... Comme lors de mon premier voyage, c'est encore du Portugal qu'elles viennent.... C'est encore à la porte de ma pauvre sœur que le malheur a frappé. Une révolution a éclaté. On se bat dans les rues. La famille royale est dispersée. Comme toujours, les dépêches se contredisent. Les unes disent le Roi prisonnier, bombardé dans Necessidades, d'autres qu'il est à Mafra. Ma sœur serait en sûreté, à Gibraltar. Pauvre Amélie, elle continue de gravir son Calvaire!...

Je ne puis me décider ce soir à descendre dans ma cabine. Trop de tristesse me traverse le cœur. Je reste étendue sur le pont presque désert, incapable d'écarter les sombres images qui se présentent à mon âme bouleversée....

L'arrivée à bord du Sultan de Zanzibar me tire un instant de cette pénible rêverie.

Puis le bateau lève l'ancre. Il part silencieusement, pénètre tout doucement dans le canal, comme s'il craignait de troubler le mystère de cette nuit sans lune. La pâle lumière du phare électrique se projette au loin sur les rives.... Elle va mourir sur le sable qui s'étend à l'infini, au-delà du cercle que mes yeux peuvent embrasser....

Suez, 8 octobre.

A notre réveil nous sommes encore dans le canal.

Le soleil se lève sur le désert. Quoique le spectacle ne me soit plus nouveau depuis longtemps, il m'exalte toujours.... Je repense au Portugal.... mon cœur se serre.... En face de cette beauté de la nature faut-il qu'il y ait tant de laideur humaine!...

Depuis déjà longtemps, le déchargement et le chargement des marchandises est terminé. Pourtant le navire ne bouge toujours pas. A ses flancs a accosté un chalan qui nous souffle une fumée noire et humide. Le Capitaine Doherr descend et remonte plusieurs fois sur la passerelle. Quelque chose d'anormal et d'empreint d'un certain mystère se trame.... Enfin des paquets de toutes les formes sont empilés sur le chalan. Du haut du pont on voit disparaître la large calotte d'un vaste chapeau qui cache entièrement une silhouette féminine. Encore un temps.... et c'est le pauvre sultan de Zanzibar qu'on enfourne plus qu'on embarque sur le chalan. Le mystère s'éclaircit. Le premier ministre, gouverneur de Zanzibar, qui est à bord avec sa femme ne s'est pas soucié de voyager quinze jours, puis de débarquer à Zanzibar en compagnie de son sultan qui y ramène une « dame » blanche!... Il a donc conseillé doucement à son maître d'aller au Caire attendre un autre bateau. « *She was a perfect darling* », [1] me déclare le Capitaine Doherr.

Mombasa, 19 octobre.

Cette nuit le *Prinzessin* a ralenti sa marche.

Le jour s'est levé, gris; une lumière pâle teinte légèrement les rives de la baie, bordées de cocotiers.

[1] « Elle est un vrai bijou. »

Six heures. — Le bateau jette l'ancre et je me retrouve, à trois mois de distance, heure pour heure, jour pour jour, dans la baie de Mombasa.

Le *Cavalier* Lang vient aimablement me saluer à bord. Il m'apporte des nouvelles, toutes bonnes, ce qui m'est un véritable soulagement après ces longs jours sans communication avec les miens. Je prends congé du Capitaine Doherr, de Susan et de sa sœur qui, elles, me rejoindront d'ici quelques jours.

20 octobre.

Seule! c'est une situation rare pour une princesse.... Le train m'emporte vers le centre. Susan navigue vers Zanzibar et Tanga. Le capitaine Piscicelli est quelque part vers les grands Lacs. Notre point de ralliement est Nairobi. Après.... je ne sais trop encore quels projets nous formerons; nous verrons d'employer le mieux possible les six mois que je dois passer en Afrique.

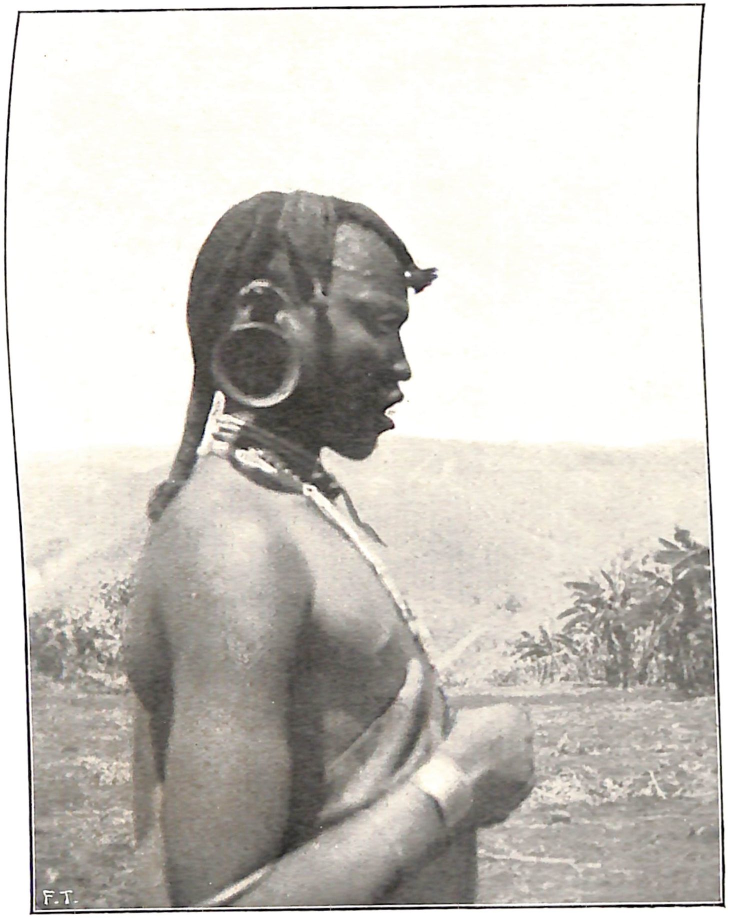
Nairobi, 23 octobre.

Arrivée ici avant-hier, j'ai été reçue à la gare par *Sir* Percy Girouard, gouverneur du *British East Africa*. Aujourd'hui j'ai été luncher avec lui; il est Canadien et a des expressions savoureuses de vieux français normand. Catholique, il me parle de Mgr Allgeyer, évêque de Zanzibar. Celui-ci lui racontait récemment qu'un de ses amis, évêque protestant désespéré de la mort de sa femme, répétait sans cesse — *« I am in the dark! the light of my eyes has failed! But, adds Mgr Allgeyer, the desperate bishop soon struck another match! »*

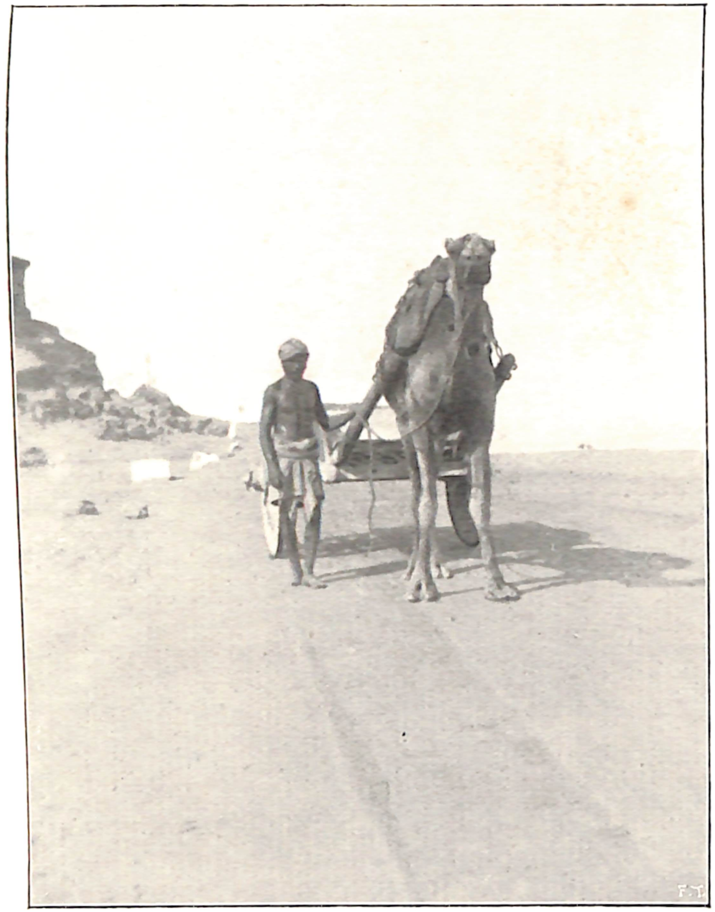
« Je suis dans l'obscurité; la lumière de mes yeux s'est éteinte. Mais, ajoute Mgr Allgeyer, l'évêque si désespéré alluma bientôt une autre allumette. »

J'ai exposé à *Sir* Percy Girouard mes projets de voyage: Nairobi, Fort Hall, Nyeri, Marsabit, suivre la frontière d'Abyssinie pour arriver à Bardera et de là redescendre le Giuba. Son Excellence n'eût pas mieux sauté si elle avait vu le diable à ma place!

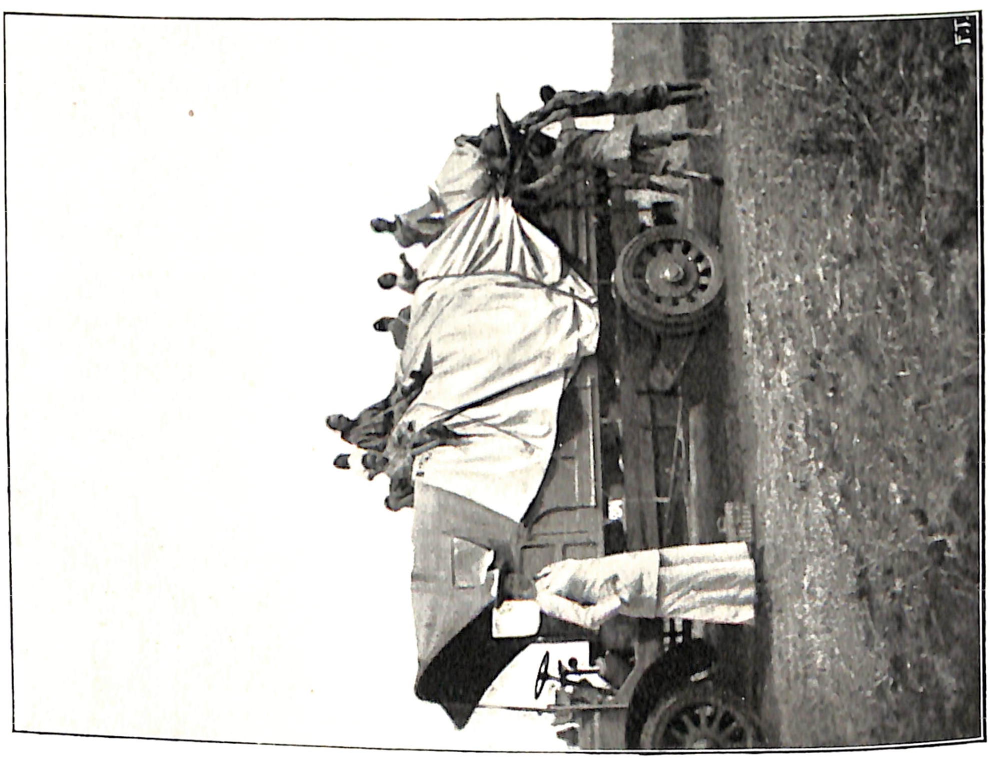
Pour mieux me dissuader de mettre mon projet à exécution, *Sir* Percy Girouard monte sur une table et indique sur la carte les difficultés de ce voyage. Qu'il est embarrassant pour un gouverneur d'avoir sur ses domaines une princesse aussi turbulente!...



Le lobe de l'oreille descend parfois jusqu'à l'épaule.... (p. 270).



Les chameaux servent de bêtes de somme (p. 271).



La machine trop chargée s'arrête et recule.... (p. 282).



Type Akikuius (p. 284).

Nairobi, 25 octobre.

Une fois encore me voilà au milieu de la grande plaine qui s'étend à perte de vue autour de Nairobi, toujours jaune, sèche et sans aucune ombre. Au-dessus de l'herbe danse une buée de chaleur. A l'est seulement, très loin, la vue est arrêtée par les montagnes.

Le soleil darde ses rayons brûlants. Partie ce matin à sept heures, j'ai supporté tout le jour ses brûlures. Après avoir tué une de ces *Thomson's gazelle* qui parcourent la plaine en tous sens, je reprends le chemin de la ville.

Mon attention est bientôt attirée par une tache claire qui se détache sur la vaste étendue. C'est une enfant blonde, vêtue de toile bleu. La petite fille a déposé sa carabine; d'une main, armée d'un couteau, elle dépèce sa victime, un *hartebeest,* et de l'autre main tient son chien. Près d'elle son Akikuiu debout, demi-nu, complète ce curieux groupe. J'interroge l'enfant. Elle me dit se nommer Elsa Thomas; elle n'a que treize ans et vit avec des frères et sœurs plus jeunes et sa mère qui fait du *farming* non loin d'ici, à Dandara. Evidemment c'est cette petite fille qui « fait la viande » avec son petit *winchester*.

Kika, 6 novembre.

Après avoir vainement attendu toute une semaine la réponse d'Angleterre, que le Gouverneur y avait demandée, jugeant au-dessus de sa compétence d'assumer tout seul la responsabilité de m'autoriser à m'engager dans les pays que je voulais traverser, — je m'étais impatientée, et j'avais renoncé à mon premier projet et décidé de passer ailleurs.

Mes compagnons de voyage m'ont rejointe. Voilà donc notre caravane prête à s'ébranler; tout départ en Afrique est accompagné de complications imprévues.

Nous devions gagner Fort-Hall au moyen des automobiles de la compagnie de l'*auto transport* et nous pensions pouvoir partir vendredi ou samedi. Mais les autos étaient retenues; il a fallu attendre jusqu'au lundi.

Ce matin, dès sept heures, tout était prêt. Quant à l'auto... nulle trace! Au bout de quelque temps on vient enfin nous déclarer qu'il a plu hier et cette nuit, — ce que nous savions du

reste, — que les routes sont impraticables et que sans doute nous ne pourrons pas partir. De plus, l'une des autos qui nous étaient destinées, est en panne quelque part avec vingt et un promeneurs du dimanche!

Enfin, à 11 heures, nous démarrons installés tous les trois sur une dure planche de bois près du chauffeur; les bagages sont à l'intérieur et les *boys* juchés très haut sur la bâche. Les premières secousses nous envoient quelques paquets dans le cou. Ce sont les bagages personnels des *boys* que ceux-ci ont fourrés sous la capotte de l'impériale au dernier moment: au premier arrêt, on les leur lance là-haut.

A une descente, rencontre d'un char à bœuf embourbé. Nous repartons après une assez longue attente. Je comprends que l'Agent de la Compagnie m'ait demandé si l'on était «nerveux» dans mon *party*.

Quelques tours de roues nous amènent au bas de la descente, au bord d'un pont. Brusque arrêt qui nous imprime un violent soubresaut. Le chauffeur s'est aperçu à temps qu'il manque plusieurs planches au pont. Il faut descendre et combler comme on peut le bâillement funeste au travers duquel on aperçoit l'eau couler placidement. L'auto passe.

Tous les vieux ponts sont plus ou moins pourris. Les plus neufs, quelques-uns fort élevés, — portent un cartel: «Attention!... Danger!...» Ils n'ont été construits que pour les piétons ou des chars légers. La compagnie de l'*auto transport* en a été prévenue par le Gouvernement et n'y passe qu'à ses risques et périls. Chaque montée est une émotion. Nous nous demandons si nous la gravirons ou non. La pesante machine, trop chargée, va de plus en plus lentement. Finalement elle s'arrête et recule. Elle est freinée, le moteur s'emballe, la pédale est lâchée.... un saut en avant et la machine repart avec une forte saccade, comme un cheval qui se cabre.

Encore un arrêt. On sent que la pauvre bête à vapeur donne tout ce qu'elle peut. Cette fois les roues de derrière tournent à vide. Nous dérapons affreusement. Je plains le chauffeur. La machine, d'un grand poids, toute rouillée, répond mal; de plus la direction est faussée!

Une pente légère, dont la croûte humide se détache sous le caoutchouc plein, nous mène dans un fossé boueux.

A 15 heures nous nous trouvons devant un hôtel.

C'est l'heure à laquelle nous devions arriver à Fort-Hall. Nous n'avons fait que le quart du chemin! Après avoir tourné autour de plusieurs cabanes, nous finissons par trouver le patron de l'hôtel. Il fait la sieste sur son lit, en toilette légèrement débraillée. A notre vue, il nous invite à entrer, se rechausse et va nous faire préparer à luncher.

Enfin à 16 heures et demie nous sommes à Kika. Le chauffeur stoppe et nous déclare qu'il n'ira pas plus loin. En admettant que la route soit praticable, nous ne pourrions arriver à Fort-Hall qu'à 20 heures et demie et.... il n'y a pas de lanternes.

Force est donc de se résigner. L'endroit est du reste pittoresque. Nous sommes sur un petit plateau où se rejoignent deux rivières et où chantent deux cascades dans des nids de verdure. Nous avons déjà campé ici il y a trois ans. Depuis, s'est construit un hôtel, le *Blue poste*. Il se compose de huttes de terre et de paille. La plus grande sert de salle à manger, trois autres plus petites et rondes, seront nos chambres. Un peu plus loin, au bord de la route, une tente abrite le bureau de la poste et du télégraphe que dessert un indien.

A peine sommes-nous descendus d'automobile qu'on me remet une dépêche. Elle est ainsi conçue: *Arrangement can be made and sanction given for Y. R. H's journey to Marsabit and Moyale and then to Bardera, if you wish.* — Girouard. [1]

C'est mon voyage arrangé définitivement. Puisqu'on m'envoie l'autorisation, j'en profiterai.

Kika, 7 novembre.

Il a plu. Impossible de poursuivre notre route en auto. Il faut décharger le véhicule et télégraphier à Fort-Hall qu'on nous envoie les porteurs qui nous y attendent.

La végétation qui longe la rivière paraît d'autant plus belle et agréable qu'elle forme une oasis au milieu de la plaine éternellement jaune; des buissons touffus sortent de grands arbres; d'autres, tombés de vétusté, forment des ponts au-dessus du torrent. Partout de la mousse, des fougères et surtout des orchidées

[1] « La permission a été donnée, et si vous le désirez, les arrangements nécessaires peuvent être pris pour le voyage de V. A. à Marsabit et Moyale et de là à Bardera. — *Girouard.* »

géantes qui s'attachent aux flancs lisses des rochers ou s'enroulent comme des serpents énormes autour des arbres. Leurs racines sont courtes ; à peine posent-elles sur terre, mais de nombreuses pousses se jettent de tous côtés, charnues, couvertes de grosses feuilles et de grappes de fleurs mauves.

Notre première journée de chasse a eu un assez beau résultat. — Sortis vers 15 heures, nous rapportons, sans trop de travail, trois antilopes.

Fort-Hall, 10 novembre.

Fort-Hall est situé sur une colline un peu surélevée au-dessus d'autres collines plus basses. Au lieu d'y arriver de Nairobi en une journée, comme nous y comptions, nous avons mis cinq jours ! Ce sont les incertitudes des voyages en Afrique. Hier nous avons eu de la pluie en quittant Kika et presque tout le long de la route. Quoique ce fût le premier jour de marche de la caravane, tout s'est assez bien passé.

Je me suis rendue à la Mission des Pères de la Consolata où je savais trouver Mgr Perlo que j'avais vu à Nairobi. L'habit des sœurs du Cottolengo me rappelle de chers souvenirs. J'ai toujours eu une admiration sincère pour cet Ordre en qui se personnifie l'idéal le plus pur et le plus désintéressé des œuvres de charité chrétienne. Bonnes sœurs ! elles sont ici, au milieu de cette population sauvage ce qu'elles étaient là-bas : douces, tranquilles et toujours prêtes à se sacrifier.

Les Akikuius, comme la plupart des peuplades africaines, sont oints de la tête aux pieds d'huile mélangée de terre d'ocre. Tout ce qu'ils portent, étoffes, peaux, ceintures, perles, même, est passé à ce mélange. Ici ce sont les hommes qui portent les cheveux longs, ce qui est d'autant plus curieux qu'ils s'épilent la barbe et tout le corps, jusqu'aux cils et aux sourcils. Leurs coiffures sont des plus diverses. Quelques-uns ont de toutes petites tresses qui tombent sur la nuque et forment franges sur le front. D'autres se réunissent les cheveux en catogan dans une espèce d'étui fait d'une lanière de cuir. Le genre plumes est aussi recherché. Beaucoup s'en mettent dans les cheveux et les rejettent en arrière ; d'autres les coupent en rond comme un bonnet. Avec les plumes d'autruches ils se font une coiffure mouvante qui fait tout le tour de la tête et du visage. Mais ce sont là des agré-



Un morceau de cuir adhérent complètement à la forme du crane....
(p. 285).



L'aspect des guerriers est particulièrement pittoresque.... (p. 285).



... d'une main une longue et lourde lance, de l'autre un casse-tête.... (p. 285).



Elles portent deux tabliers de cuir.... (p. 285).

Pl. CLI.



Jeunes filles Akikuius (p. 286).

ments de luxe que les Akikuius se prêtent les uns aux autres pour les fêtes. De plus simples se contentent d'un morceau de cuir adhérent complétement à la forme du crâne et retenu par une corde sous le menton.

C'est surtout dans la déformation et dans l'ornementation des oreilles qu'excelle cette peuplade. Non seulement ils allongent démesurément le lobe dans lequel ils passent d'énormes rondelles, — voire des pots de confiture! — mais encore ils percent des trous dans le cartilage supérieur, ils y piquent de petits morceaux de bois qui se tiennent droit comme des épingles dans une pelote; le nombre des bâtons indique la tribu.

Pour tout vêtement ils ont généralement un morceau de cuir, toujours trop court, rendu très souple à force d'huile et attaché sur l'épaule droite. Les plus riches ont de nombreux colliers de verroterie, des bracelets de cuivre aux bras, d'autres en peaux avec de la fourrure aux chevilles, parfois des ornements aux doigts.

Les guerriers sont particulièrement pittoresques. Ils sont tous reluisants de terre huilée et portent sur le visage et sur tout le corps des dessins rouges et blancs. D'une main ils tiennent une longue et lourde lance de fer, — seule la poignée est en bois, — dans l'autre ils ont toujours un casse-tête et souvent un bouclier; à leur ceinture pend un couteau à deux tranchants qui leur sert aussi de hache et de pioche. Il est curieux de constater que les Akikuius qui travaillent le fer, qui se fabriquent des lances, des couteaux, de fines chaînes pour leur parure, — n'ont jamais eu idée de la pioche! Les hommes portent le couteau dans un fourreau passé à la ceinture, les femmes ne le prennent que quand elles vont aux champs; elles le portent à la main, la lame nue — et s'en servent pour défricher la terre. Elles écrasent les mottes avec de petits morceaux de bois. Le système est primitif.

Les femmes travaillent la terre en baissant le haut du corps vers le sol; les hommes travaillent accroupis.

A l'opposé des hommes, les femmes ont la tête complètement rasée. Quelques-unes gardent seulement un petit toupet sur le sommet du crâne. Elles portent deux tabliers de cuir, un par devant, un par derrière, soutenus par une ceinture de perles et de coquillages, et par-dessus un pagne également de cuir. Elles

ont autour du cou des colliers de fer, formant une dure fraise, et, au travers des oreilles, d'autres cercles de perles enfilées quelquefois si lourds, qu'il doivent être retenus à la tête par des lanières de cuir. Autour des bras et des jambes sont passés des cercles de cuivre si serrés que la circulation en est souvent arrêtée. J'attribue à ce fait les nombreuses jambes tuméfiées que je puis remarquer.

La femme est, ici comme dans presque toutes les peuplades africaines, regardée comme un être inférieur, nécessaire seulement au travail de la terre, aux soins du ménage et à la reproduction. Jusqu'à ce qu'une femme sèvre son enfant, ce qui n'arrive qu'à deux où trois ans, elle est considérée comme impure. Son mari ne l'approche pas, ne mange pas de la nourriture qu'elle prépare; si elle meurt, il abandonne la hutte avec le cadavre de la mère et l'enfant même vivant!

La religion des Akikuius, ou pour mieux dire, leurs superstitions, ne leur permettent jamais de toucher un cadavre. Ils n'ensevelissent pas les morts. Quand un des leurs est gravement malade, ils le jettent dans les buissons pour qu'il y achève misérablement de mourir ou qu'il soit dévoré par les hyènes.

Les Akikuius sont un peuple libre. Ils vivent par petits groupes. Chacun est propriétaire individuel d'un lopin de terre. Le pouvoir n'est pas détenu entre les mains d'un chef suprême. Mais en revanche, d'innombrables sorciers font peser sur eux un joug de crainte.

A chaque femme qu'il prend, qu'il achète moyennant sept moutons donnés au chef de famille, — mais jamais contre le consentement de la jeune fille, — l'homme construit une nouvelle hutte. Lui n'a pas de maison, il va tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre de ses femmes.

La mortalité parmi les enfants est de 80 pour cent. Malgré cette proportion énorme, la population n'est pas en diminution sensible. Il n'y a pas un pouce de terrain inculte.

A beaucoup de femmes il manque une dent de devant à la mâchoire supérieure, parfois deux à la mâchoire inférieure. On m'a expliqué que cette ouverture est pratiquée en vue d'une maladie qui ferme et paralyse la mâchoire; elle servira dans cette éventualité à introduire des aliments liquides.

Fort-Hall, 11 novembre.

Le soleil est radieux ce matin. De ma tente, j'aperçois le Mont Kenia qui semble suspendu dans les airs. Sa base est encore noyée dans d'épais nuages. Seule apparaît la cime de rochers noirs, couronnée de neige.

A la Mission, les Pères et les Religieuses ont réuni des akikuius des deux sexes pour nous permettre de faire quelques photographies et de recueillir dans le phonographe quelques chants sauvages particuliers à cette race. Il y a des hommes en costume de circoncision. Cette pratique a chez les Akikuius une extrême importance. Tant qu'un homme n'est pas circoncis, il est considéré encore comme un enfant, il ne peut ni prendre part aux réunions ni même adresser la parole aux autres hommes. Cette cérémonie, qui a lieu entre 17 et 18 ans pour les hommes et plus tôt pour les femmes, est accompagnée de danses, de chants et de pratiques barbares.

13 novembre.

En quittant Fort-Hall nous descendons dans une gorge profonde au fond de laquelle coule une eau froide et limpide et nous marchons au milieu de plantations nombreuses, dont quelques-unes de cannes à sucre. Les Akikuius en sont friands. Ils s'en nourrissent et en font aussi une sorte de bière alcoolisée avec laquelle ils se grisent.

Nyeri, 14 novembre.

Un fossé de 50 centimètres de profondeur représente les fortifications qui doivent protéger le bureau de poste, le poste téléphonique relié au télégraphe de Fort-Hall, les divers bureaux des fonctionnaires et la maisons du *Commissionary*. Ces bâtisses se dressent sur un carré de verdure, parsemé d'arbres et de fleurs. *Mr.* et *Mrs.* Mac Cure y résident actuellement. Ils nous offrent à déjeuner. Déjà ils ont installé un *golf club* sur un vaste plateau de gazon vert qui surplombe la rivière. Sur les bords de celle-ci, au fond de la vallée, se sont implantés des Indiens avec leurs baraques en fer blanc et leur marché. Un peu plus bas, le courant fait tourner la roue d'un moulin.

Nyeri, 15 novembre.

Pluie cette nuit, pluie ce matin.... J'ai dû remettre à l'après-midi la visite que j'avais promise à la ferme de la Mission.

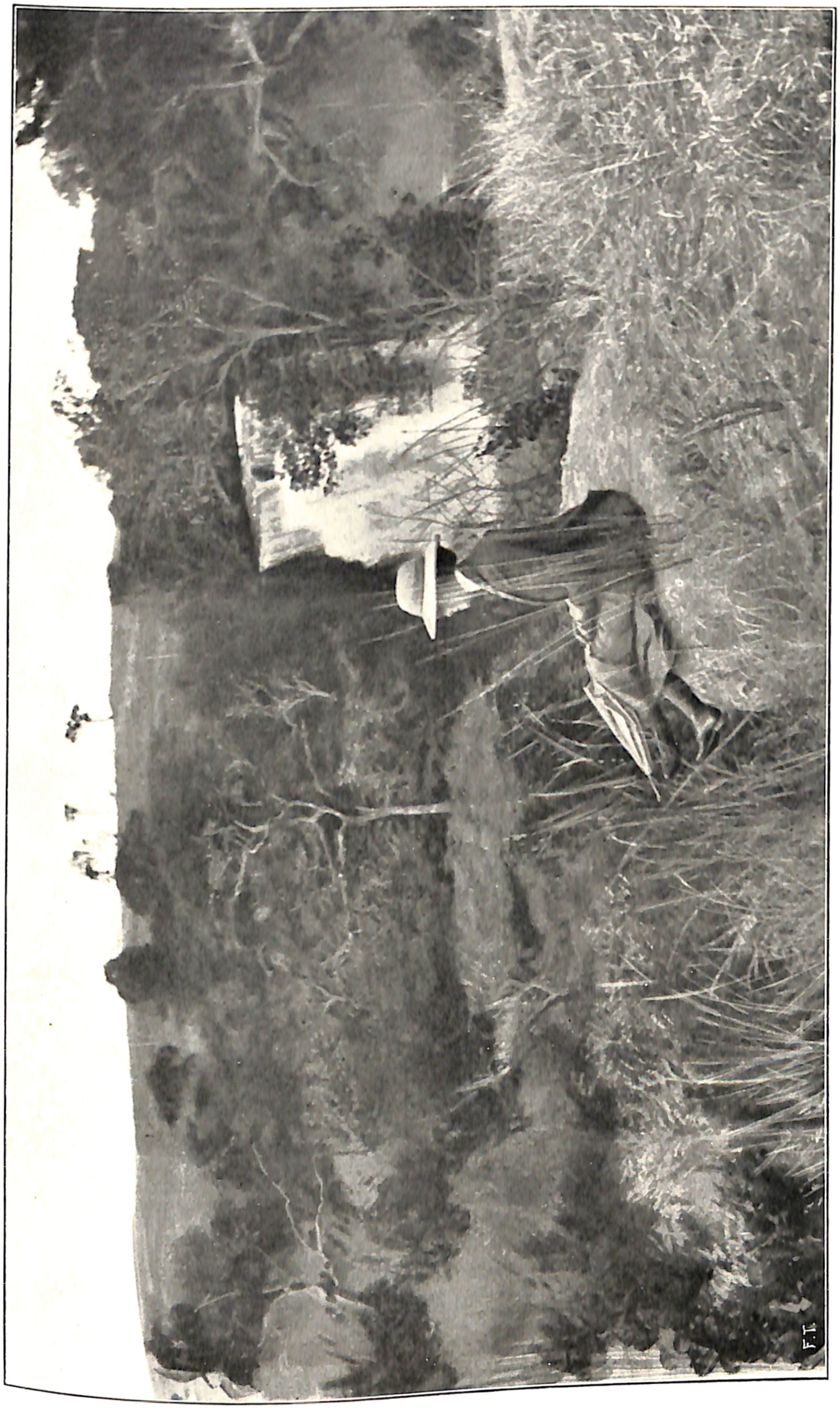
Les Pères de la Consolata, qui ont vingt-sept maisons à soutenir, n'exigent rien des noirs; viande, farine, lait, beurre, légumes, tout ce qui est nécessaire à ces Missions est fourni par la ferme de Nyeri où sont de grands champs de froment, de vastes plantations de café, dont les Pères sont particulièrement fiers; situées juste sous l'Equateur, à 2000 mètres d'altitude, elles doivent donner, disent-ils, le café le meilleur du monde. Ils en exportent une grande quantité. L'élevage du bétail se fait aussi en grand. Un croisement de taureaux d'Europe avec les vaches du pays a donné de bons résultats; les vaches nouvelles sont meilleures laitières et, dans les croisements, la bosse qui est un caractéristique des zebus indigènes, disparaît complètement.

Je visite l'orphelinat installé à la ferme: c'est là que sont recueillis, soignés et élevés les petits malheureux que les sœurs arrachent à la mort. Les courageuses femmes me disent que, malgré leurs efforts, la mortalité est encore énorme parmi ces pauvres petits. Les enfants de cet étrange asile m'offrent des fleurs et me récitent un compliment en italien!... Puis deux petits akikuius dansent et chantent: *Io son bébé*.... Les mots italiens sortant de leurs lèvres lippues font un curieux contraste.

Ici, comme dans les autres Missions, les maisons des Religieux et des Sœurs sont saines mais des plus simples. Dans la très modeste chapelle on respire une atmosphère de prière. La présence de Dieu en est le seul luxe; sans doute sous ce toit de chaume pareil à celui qui abrita sa naissance, le Souverain Maître accueille-t-il mieux les prières qui lui sont adressées que celles qui sont distraitement murmurées sous les coupoles dorées.

En tout se révèle une direction sage et éclairée. Mgr Perlo a compris mieux que personne, me semble-t-il, comment le Missionnaire peut se présenter aux noirs. « Nous entrons dans le pays comme médecins », me dit-il. De fait, il a pénétré dans le Kikuius Occidental avant que les Anglais y aient envoyé des fonctionnaires. Les Missionnaires ont commencé par soigner les malades; ils sont devenus peu à peu les amis et les confidents de cette race méfiante.

Mgr Perlo, qui a une connaissance approfondie du pays et



Là chantent deux cascades dans des nids de verdure.... (p. 283).



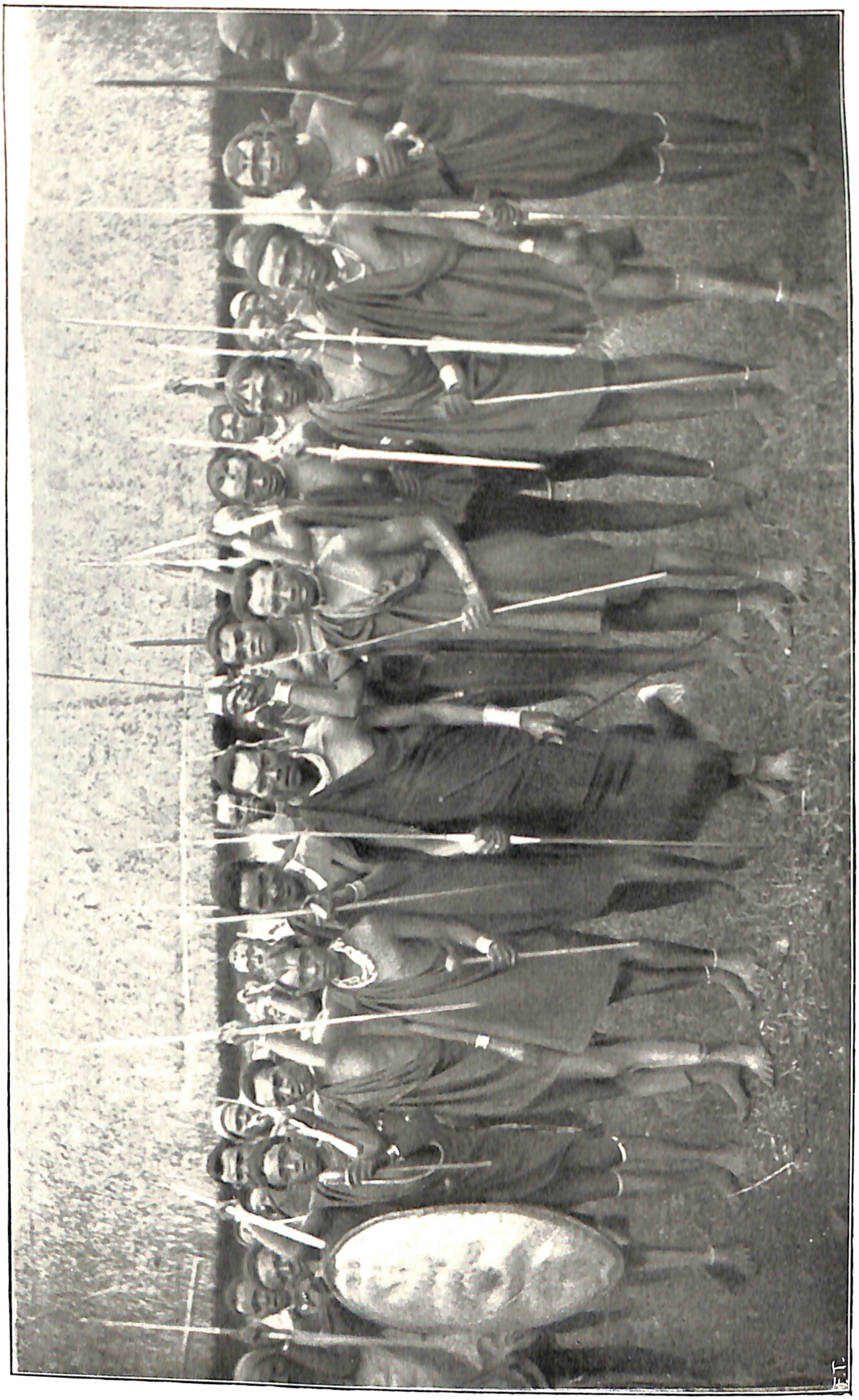
Type Akikuius (p. 285).



Costume de la circoncision chez les Akikuius (p. 287).



Une gorge profonde près de Fort-Hall (p. 287).



Guerriers Akikuius (p. 287).

des mœurs, craint les conversions trop rapides. Un natif ne peut être baptisé qu'après une attente de quatre ans au moins, exception faite naturellement pour les baptèmes *in extremis*. Les néophytes, assez nombreux, viennent prier dans la chapelle, mais ils restent derrière une grille de bois.

Les Pères de la Consolata apportent à leur Supérieur un concours dévoué, respectueux, actif. Les Sœurs manifestent un admirable esprit de foi et de charité. Elles n'ont fait d'ailleurs que changer de champ d'action. A l'hospice du Cottolengo à Turin elles promenaient leur victorieuse sérénité dans les interminables dortoirs ou à travers les cours encombrées de scrofuleux, de teigneux, d'idiots ou de fous.... Ici elles vont, deux par deux, par monts et par eaux, par la pluie, par le vent, par les jours torrides, cherchant les misères les plus rebutantes, disputant les moribonds aux hyènes, leur arrachant les enfants abandonnés.... elles vont, ces braves, le sourire aux lèvres, suivies seulement d'un catéchiste, marchant sans peur, intrépides, armées de leur confiance en Dieu....

17 novembre.

A peu de distance de Nyeri, — que nous avons quitté ce matin, — nous pénétrons sous une forêt assez épaisse. C'est la première que nous rencontrons: jusqu'à présent les arbres étaient rares. Puis la plaine recommence.

Nous arrivons de bonne heure à l'étape, près d'une rivière large et pleine. Aux branches d'arbres qui se balancent au-dessus de l'eau sont accrochées, par des filaments presque invisibles, de petites orchidées portant de délicates fleurs blanches.

Notre caravane comprenait déjà 205 porteurs akikuius, 25 porteurs swahilis, plus robustes, 3 multiers, 3 *gamberas* [1]) somalis, 2 *boys waters*, 4 *boys* attachés à nos personnes, le cuisinier, 5 mulets, un troupeau de moutons. Elle s'est augmentée ici de 50 ânes portant les sacs de farine nécessaire à la consommation de nos hommes. Nous sommes en effet réduits désormais à nos seules ressources pour nourrir tout ce monde. Le résultat de la chasse est précaire. Les Akikuius d'ailleurs ne mangent pas

[1]) Corruption de « goun bearer » (porteur du fusils): homme qui accompagne le chasseur, et cherche les pistes des animaux.

de viande, les Somalis n'en prennent que certaines, presque tous les Swhahilis sont mahométans et n'en mangent aussi que quelques-unes et à condition que la bête ait été égorgée.

Plus loin nous trouverons du gibier. Autour de Nyeri il a disparu. Les Pères nous ont raconté que lors de leur arrivée dans le pays il y en avait à foison. Un jour une longue caravane de religieuses fut chargée par un rhinocéros. Dans son ignorance du danger, l'une des sœurs, au lieu de fuir, ouvrit son ombrelle au nez de la bête féroce; celle-ci, surprise et effrayée de cette chose inconnue, s'arrêta net, puis rebroussa chemin au galop. Mais une autre fois, un Père qui travaillait à la plantation, attaqué à l'improviste, fut bel et bien piétiné et jeté en l'air.

Nous avons quitté hier le pays des Akikuius guerriers et cultivateurs, pour entrer dans celui des Massais, pasteurs et nomades. Longtemps ces derniers allèrent devant eux, poussant leurs troupeaux à travers les vastes prairies. Personne ne pénétrait dans leur pays. Le lait de leurs génisses, la chair de leurs bestiaux suffisaient à leur nourriture. Ils étaient riches de leur liberté et de leur peu de besoins, insouciants, heureux sans doute.... quand un jour la *bluter peste* [1]) fondit sur eux. Le fléau marchait à pas de géants, dévastant, ravageant tout sur son passage. Seules les bêtes en étaient atteintes mais, les troupeaux détruits, les hommes mouraient de faim. Puis la petite vérole s'abattit sur ce peuple affaibli et acheva ceux que la famine avait épargnés. Peu survécurent. Ces vastes étendues autrefois si peuplées sont maintenant à peu près désertes.

Elles sont pourtant belles, ces prairies d'herbe rase, tout émaillées de fleurs, de primevères mauves, de boutons d'or, de cils bleus, de tulipes jaunes, de pensées pures et tendres qui semblent implorer un regard et de tant d'autres et d'autres encore, douces et belles, toutes petites, cherchant à se cacher sous l'herbe fraîche.

Guasso Toka, 19 novembre.

Devant ma tente s'étend un immense espace dont l'œil ne peut atteindre les limites. Le regard se perd loin, très loin, vers

[1]) Maladie du bétail.

l'infini.... L'air est léger, le soleil radieux; tout parle de liberté et de paix. Une fois de plus je me sens émue de reconnaissance envers Dieu qui a fait la nature si belle.

J'aperçois à l'horizon un troupeau d'animaux qui se détachent sur le ciel. Un court conciliabule avec mon chasseur somali, et nous partons, prenant le vent. La prairie plate et rase ne permet pas de se cacher. A peine avons-nous pu nous rendre compte que ces animaux sont des zèbres, ils se détournent et détalent à toutes jambes.

Ce matin, pendant la marche, nous avons rencontré le premier village Massai. Il ne consiste qu'en quelques misérables huttes basses, oblongues, rondes sur la partie supérieure, entièrement faites d'herbe et de fiente de bétail. Avant d'arriver à la *zeriba* qui défend les huttes et les troupeaux contre les fauves, il faut dépasser des monceaux de fumier, patauger dans des marais de boue. Au village, nous trouvons quelques femmes et des enfants. Les hommes sont dans la prairie à faire paître les troupeaux. En dehors de l'enceinte, des peaux, fixées à terre, sèchent au soleil. Une femme assise est occupée à coudre du cuir pour les pagnes. On voit bien que le pays est relativement froid. Les enfants qui partout ailleurs vont nus, sont ici couverts de peaux de bêtes.

Nous apercevons, toujours devant nous, le mont Kenia. Au soleil levant, sa cime découverte apparaît tout éclairée, altière, dédaigneuse au-dessus des nuages. Un grand souffle froid en descend. Il entre bien, je crois, un peu d'imagination dans la sensation du froid et du chaud! Hier encore nous étions figés et nous croyions avoir une température bien près de 0°. Quel ne fut pas notre étonnement de constater que le thermomètre marquait 23° à l'ombre!

Nous abandonnons la direction nord et les belles prairies pour marcher vers l'ouest. Nous traversons des bois de mimosas minces et rachitiques, sans ombre. Ces arbres ont des branches épineuses couvertes de verrues noires et pourvues elles aussi de deux longues épines. Les bois sont coupés de temps en temps par des bandes de prairies jaunes généralement étroites. Ici et là des buissons de myrthe dont nos porteurs mangent les baies. Des jasmins hauts et forts embaument. Mais ce sont à peu près

les seules fleurs que nous voyions avec des agaves qui forment des taches écarlates et quelques orchidées jaunes et brunâtres qui se balancent sur leurs tiges minces et élégantes.

Deuxième campement sur le Guasso Toka, 20 novembre.

Pour réussir à la chasse, certes il faut de l'art, mais aussi de la chance. Hier nous avions passé toute la matinée à la poursuite de trois orix qui ne s'étaient arrêtés que de l'autre côté d'une étroite plaine impossible à traverser sans être vus. Ce matin encore deux autruches m'ont fait courir inutilement. En revanche, parce que je n'en cherchais pas, j'étais entourée de bandes de 100 à 200 zèbres. Hier Susan a vu un léopard, aujourd'hui un lion. En arrivant ici ce matin, le cuisinier a dû prier un rhinocéros de déloger pour le laisser planter notre camp.

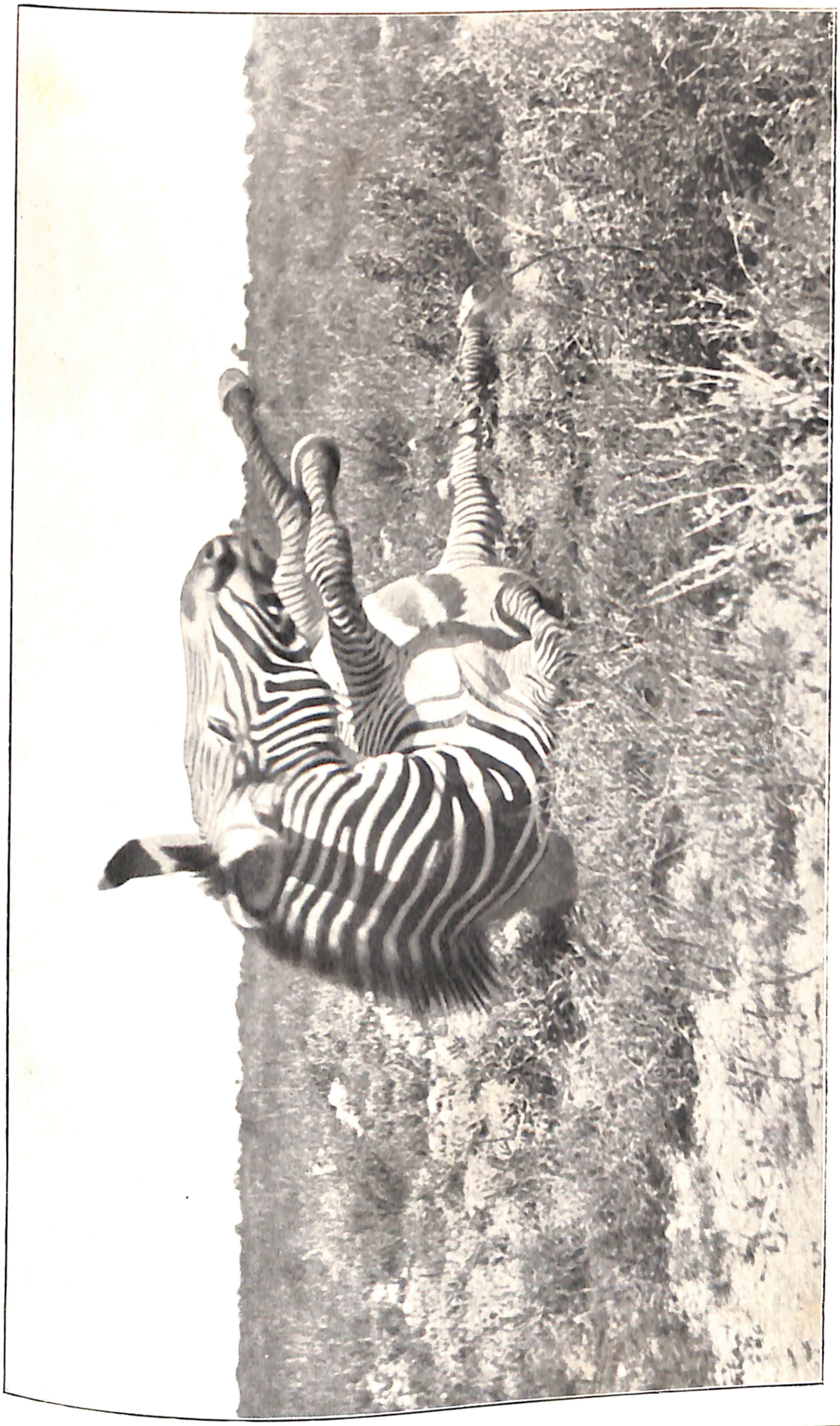
Après le *lunch*, je m'étais mise à virer des photographies, quand mon *gambera* m'appelle et me crie *« Pala! pala!... »* Je plante là bains et photographies et je cours avec lui.... Les *impalas* nous voient et filent. Nous les poursuivons; enfin je les tiens à portée. Je tue le mâle, retourne à mes photographies, mais elles étaient brûlées!

L'an dernier dans la Rhodésia, nous avions deux chasseurs wabembas, deux hommes extraordinaires, vrais limiers qui démêlaient au milieu de cinquante autres pistes la trace d'un animal. Les Somalis, au contraire, comme les lévriers habitués aux grands espaces découverts, ne chassent qu'à vue.

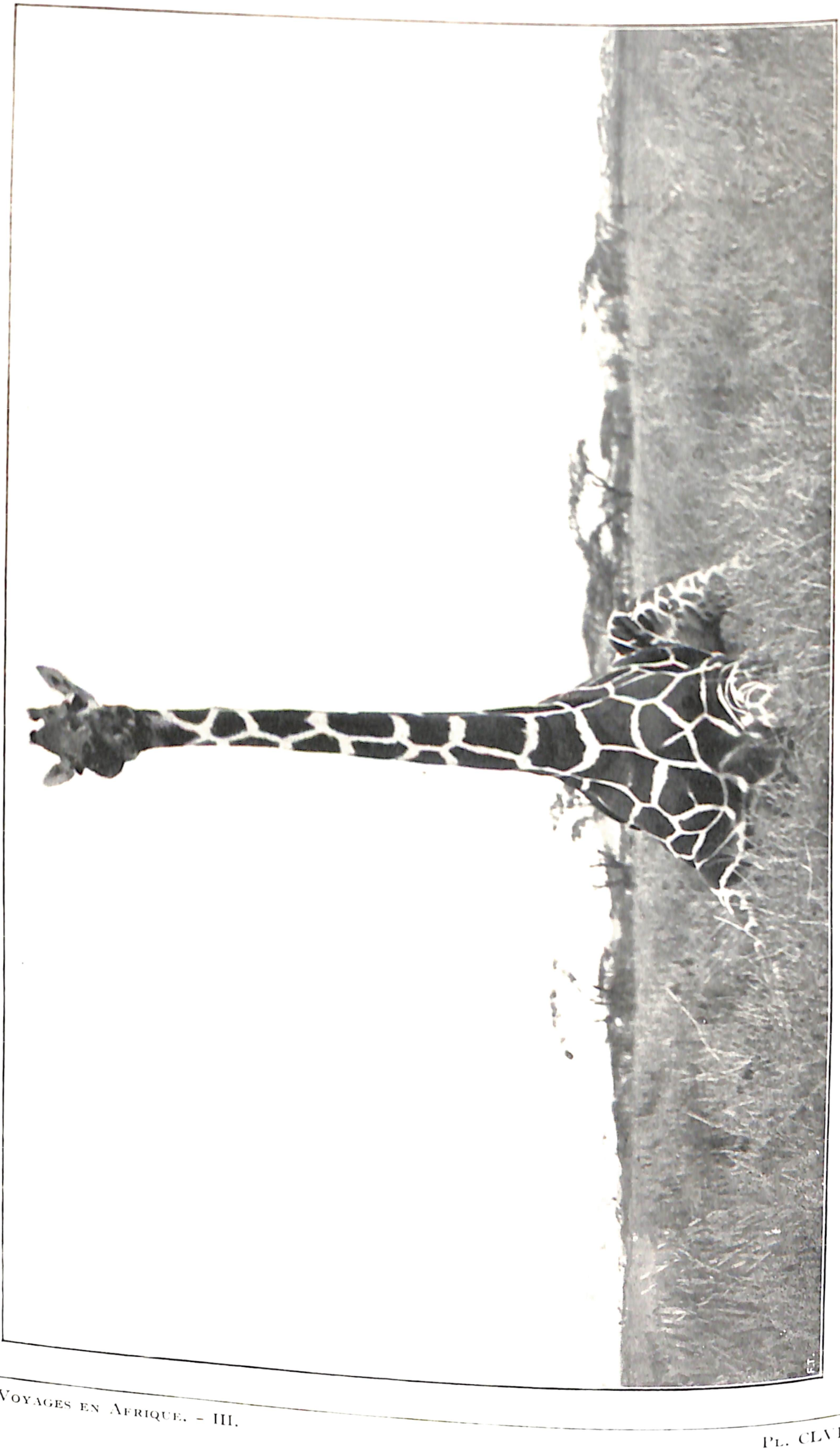
23 novembre.

Il était midi, l'heure lourde où tout dort. Comme sous le coup d'une baguette magique, tout avait disparu, le silence régnait. Les oiseaux ne chantaient plus, les mouches ne bourdonnaient plus, les fleurs mêmes baissaient la tête.

Nous avions quitté le camp à 7 heures et nous revenions sans avoir rien pu approcher, l'estomac criant famine, avec trois heures de marche encore à faire. Tout à coup à travers le feuillage d'un mimosa touffu depuis sa base, nous apercevons une grande tache claire immobile, et plus bas quatre jambes blanches qui se lèvent et se posent alternativement.... C'est une girafe!



Grevy's Zebra (p. 291).



Girafe (p. 203).



Le Guasso Nyiro (p. 294)



Rhinocéros au paturâge (p. 294).



Oryx beisa (p. 295).



A gauche deux rhinocéros.... (p. 296).

Oubliant faim et fatigue, nous voilà, pliés en deux, marchant vers l'animal. Le terrain ondulé favorise notre approche et nous pouvons nous abriter derrière un buisson, à portée de la bête sans qu'elle nous ait vus ni entendus.... C'est une cible monstre. Chaque coup porte.

24 novembre.

La nuit était déjà tombée, une nuit sans lune et sans étoiles. Chacun s'était enfermé chez soi. Le silence du camp n'était troublé que par le vague ronronnement des conversations des noirs qui se prolongent toujours fort avant dans la nuit. Accroupis autour des feux, ces naïfs sont capables de répéter vingt fois les mêmes mots, souvent vides de sens....

Lorsque, du camp des akikuius, s'élève un violent vacarme, un tumulte de cris et de hurlements. Chacun veut parler plus fort que son voisin. Puis les voilà qui partent tous, un tison allumé à la main. Chemin faisant, leurs voix barbotent encore. Arrachés à leurs marmites qui sont sur le feu, ils sont de fort mauvaise humeur. Je vais voir la cause de ce mouvement.

Campés sur la rive du Guasso Toka, nous devons demain matin traverser la rivière. Or, en venant aux ordres, le *Nyampara* a déclaré à Piscicelli que le passage serait impossible, qu'il fallait attendre que l'eau baissât et prier Allah qu'il ne plût pas. L'eau est en effet très profonde. Piscicelli a alors décidé de jeter un pont. Ayant cherché le point où la rivière était la plus étroite et où s'élevait un arbre, il a réquisitionné les swahilis pour travailler et les akikuius pour les éclairer.

Le tumulte s'est apaisé. Le silence s'est rétabli. Il n'est plus troublé que par le bruit régulier de la hache qui mord le tronc.... Puis un arrêt, suivi d'un bruit sec de branches qui s'écrasent.... Un grand éclaboussement.... Le pont est jeté! De fortes cordes le retiennent aux deux rives. D'autres servent de parapets.... et le passage est fort praticable.

25 novembre.

Aujourd'hui j'ai eu la chance de tuer deux *Grant's gazelles*. J'ai ensuite perdu un *orix*. Je l'avais blessé et, quoique le *gambera* m'eût assuré qu'il était mort, ni lui ni moi n'avons pu le retrouver. Ces bêtes ont une extraordinaire vitalité. L'autre jour,

j'avais tué un *impala*. La balle, entrée dans le cou, était ressortie en brisant l'épaule de l'animal; celui-ci n'en continuait pas moins à courir, l'os lui sortant de la chair. Il se cachait dans les buissons et repartait à notre approche. Il fallut une seconde balle pour l'achever.

En quittant le Guasso Toka, nous avons traversé une vaste plaine dénudée de laquelle émergeaient de temps en temps des bosses anormales, amoncellements de cailloux monstres jetés les uns sur les autres au hasard et restant juchés par le jeu d'un équilibre inexplicable.

De nouveau nous retrouvons le Guasso Nyiro, bordé de mimosas dont les troncs jaunes sont revêtus de rampants *acerace* d'où pend un feuillage sombre, et des graines rouges.

Dans la plaine. - Autour d'un trou d'eau de pluie,
26 novembre.

Beaucoup et beaucoup de *safari* [1] ont déjà suivi cette route. Leur passage a effarouché le gibier. Nous avons donc quitté le Guasso Nyiro ce matin, marchant vers le nord-est.

Des plaines roses, une herbe basse, des ondulations douces sur lesquelles se perdent quelques rares buissons, çà et là des monticules rocheux, le paysage est peu varié.

Notre première rencontre est de quatre rhinocéros. Il sont au fond d'une dépression, dans des ronces qui leur montent jusqu'à mi-jambes. Cachés par un pli de terrain, nous rampons jusqu'à la crête d'où nous apercevons cette famille d'êtres difformes qui vaquaient à leurs petites affaires.

Pas très importantes les affaires des rhinocéros! Ils font quelques pas de droite et de gauche, vont de l'un à l'autre, poussent de légers grognements, reniflent l'air et retombent dans l'immobilité. Comptant sur la mauvaise vue de nos adversaires, nous marchons un peu à découvert, puis nous nous baissons et nous finissons par nous traîner à quatre pattes. Mais les grosses bêtes semblent nous avoir éventés. Elles s'agitent, tournent leurs museaux vers nous, bientôt même elles prennent la fuite. Avant que nous soyons arrivés à porter, nous les perdons bientôt de vue.

[1] Safari, voyage et, par extension, en kiswhahili, caravane.

Vers 11 heures, arrêtée sur le sommet d'une colline, je m'étais installée pour déjeuner, mais il était dit que le rhinocéros ne nous laisserait pas de trêve. Ayant exploré les environs à la lorgnette, le *gambera* me dit en apercevoir deux sur le versant d'une autre colline en face de nous. De loin je les avais pris pour de grosses pierres. Nous repartons, laissant là mulets et porteurs. Pas un brin d'herbe pour nous cacher. Tandis que nous dévalons la pente, les deux animaux montent doucement la leur, le nez dans les vents et disparaissent de l'autre côté de la colline. Nous montons à notre tour et nous nous approchons du faîte en rampant.... Nous y voilà et, comme nous relevons la tête avec précaution, nous les apercevons tous deux, arrêtés, regardant de notre côté.

Aussitôt ils font volte-face et s'éloignent, nous à leur poursuite. Ils s'arrêtent.... Allons-nous les atteindre?... Ils repartent, semblant rouler sur eux-mêmes. Dans la plaine ils deviennent de plus en plus petits.

A bout de souffle, j'envoie le *gambera* à leur poursuite avec mon fusil.

Pendant deux heures je marche seule. Arrivée sur une autre colline parsemée de quelques buissons, j'y découvre un *orix*. Je ne puis résister à la tentation de le poursuivre et je lutte de ruse avec lui. Il m'a vue. Quand j'avance, il avance aussi; dès que je m'arrête, il s'arrête. Ce jeu continue assez longtemps. Enfin je m'assieds, aussitôt l'*orix* se retourne, me regarde et fait quelques pas vers moi. Je me lève et m'en vais doucement. Il me suit.... Trois ou quatre fois je répète cette manœuvre; il se rapproche peu à peu. Lorsque je le juge à portée, toujours sans me retourner, je m'assieds encore et cette fois, j'attends....

L'animal prend le trot familier aux *orix;* baissant la croupe, agitant la queue, il décrit un cercle et passe devant moi.

Il est tard, nous reprenons le chemin du camp. Parvenus au sommet de la colline qui le surplombe, nous découvrons une immense étendue: plaines, collines et vallées se succèdent, toutes baignées d'une teinte violette sombre que perce ici et là une raie claire, un dernier rayon du soleil couchant. Un grand silence précède la nuit; les premiers feux commencent à briller.

En fait d'eau il n'y a ici que celle que la pluie a laissée dans quelques trous. Elle a une forte odeur et un goût de fauve des

plus désagréables. Malgré cet inconvénient, nous décidons de faire ici un jour de halte. Cette eau rare dans la plaine doit attirer le gibier.

27 novembre.

A 6 heures du matin nous avons quitté le camp. Au bout d'une heure de marche nous remarquons une grande agitation parmi les bandes de zèbres et de gazelles qui se profilaient à l'horizon. Après avoir tournoyé quelque temps en tous sens ils prennent le galop et disparaissent : un léopard rampe là-bas dans la plaine.

Piscicelli part à sa poursuite. De mon côté je m'attache à un *orix* que j'abats. Revenant doucement, je retrouve le Capitaine qui n'avait pas rencontré le léopard mais avait tué un rhinocéros. « Il est là, me dit-il, à deux pas ».

Nous contournons un monticule. L'animal était bien là, en effet, mais.... ressuscité !

Je crie à Piscicelli : « Ne tirez pas ! je veux le photographier !... » et je m'approche.

L'animal se retourne brusquement et fond sur nous. Piscicelli épaule et tire.... la bête ne s'arrête pas. Folle de rage, elle galope, tête baissée.... En deux foulées la voilà sur nous. Un bond du Capitaine lui évite d'être renversé. A mon tour je sens le souffle de l'animal devenu féroce, sur mon visage, et je n'ai que le temps de sauter de côté.... Derrière nous, le *gambera* a fait volte-face. Il fuit.... Le rhinocéros va l'atteindre.... C'est un vilain moment.... Par miracle, un trou se trouve sur le chemin de l'animal qui, aveuglé par le sang, ne peut l'éviter et s'abat en roulant sur lui-même.

Un peu plus tard, grimpée sur un sommet, dissimulée derrière un buisson, j'aperçois le plus beau paradis de chasse qu'on puisse rêver : à gauche deux rhinocéros, devant moi, au centre de la vallée, cinq girafes, sur la colline, quatre autruches. En revenant vers le camp, je rencontre des groupes d'*orix,* de gazelles et de zèbres, sans compter les lièvres et les chacals, qui semblent deviner que je ne leur veux pas de mal.

28 novembre.

Sabbat infernal cette nuit.... Autour du camp, les lions, les chacals et les hyènes semblaient s'être donné rendez-vous.



Le village Massai ne consiste qu'en quelques misérables huttes.... (p. 291).



.... en dehors de l'enceinte, des peaux fixées à terre.... (p. 291).



Le poste de Nyeri (p. 28[illegible]).



Imbala (p. 294).



Des lits de torrents à sec d'où émergent de gros rochers.... (p. 297).



Ordre est donné de chercher un point d'eau dans le lit du torrent (p. 297).



Chaque noir arrive et remplit son récipient.... (p. 297).

Ce matin, révolte des porteurs. Les 200 Akikuius s'étaient ameutés contre le *Nyampara* qu'ils voulaient assommer. Piscicelli a dû les mettre en joue pour leur faire lâcher prise.

Nous avons repris notre marche vers le nord. Les plaines se relèvent, les collines deviennent montagnes. Nous traversons des lits de torrents complètement à sec où brille un sable jaune d'où émergent de gros rochers. Sur le bord s'élèvent de grands mimosas aux troncs d'un jaune vert et des buissons de jasmins couverts de fleurs.

Après cinq heures de marche nous rencontrons notre caravane affalée sur une pente, attendant des ordres. N'ayant pas encore trouvé d'eau, le *Nyampara* ne sait s'il doit avancer ou reculer. Piscicelli fait mettre les charges à terre et ordonne de chercher un point d'eau dans le lit du torrent. On creuse là où le sable est humide et l'eau apparaît à peu de profondeur. Chaque noir arrive et remplit son récipient. L'eau n'est pas abondante mais elle vient en quantité suffisante. Ordre est donné de dresser là les tentes.

Nous sommes à une altitude de 1750 mètres. Je trouve qu'il fait frais, mais le thermomètre marque 43° au soleil et 36° à l'ombre.

Au bord d'un ravin, 29 novembre.

Nous poursuivons notre route sans chasser, le chemin étant trop montagneux, le sol trop rocailleux. Aujourd'hui le camp est établi sous de grands acacias, au bord d'un profond ravin au fond duquel il y a une mare.

Nous partons en chasse assez tard. Après avoir erré quelque temps sous des arbres, nous finissons par découvrir trois rhinocéros qui prennent leurs ébats au milieu de la plaine. Nous commençons une marche d'approche et je veux envoyer chercher mon *kodak* que j'ai laissé en arrière sur mon mulet. Le *gambera* proteste, il a assez de l'expérience de l'autre jour.

Bientôt mon chasseur arrête la marche. Il a vu une girafe. Abandonnant les rhinocéros, nous retournons sous bois. A peine avons-nous eu le temps de nous accroupir derrière un buisson que l'animal passe, — une grande bête à taches noires. Mon coup part. La girafe est blessée, mais elle reprend sa course et ses jambes sont si longues!... Des arbres et des buissons nous la

cachent. Elle rejoint tout un troupeau de ses pareilles, hautes, dégingandées, qui sont très loin, dans un espace découvert. D'arbre en arbre, de buisson en buisson, nous pouvons gagner un peu sans être vus.... Mais maintenant c'est la plaine rase. A notre droite est un ravin qui pourrait nous fournir un cheminement défilé où nous serions sûrs de progresser à couvert. Mais qu'il est profond, ce ravin!... Enfin je me décide et, m'étant accrochée à une racine, je me laisse glisser tout au fond. Le *gambera* me passe ma carabine et descend à son tour. Cette fois nous pouvons marcher librement.

Parvenus à hauteur du troupeau des girafes, nous regrimpons. Me découvrant le moins possible, j'épaule.... Ma girafe fait une cabriole, tourne sur elle-même et.... s'enfuit. Allons-nous la perdre? Bientôt elle s'arrête, je puis m'approcher un peu. Cette fois je la vise au cou et elle s'abat lourdement avec un bêlement sourd.

Il est trop tard pour songer à ramener le gibier au camp. Quatre hommes resteront cette nuit près de la bête pour la défendre des hyènes et des chacals.

Au camp, l'on me croyait perdue ou tombée dans un ravin. De loin, j'entends la sentinelle tirer des coups de fusil pour m'indiquer la direction. J'y réponds pour rassurer mes compagnons.

Il fait nuit noire. Le chemin est coupé de crevasses profondes, dans lesquelles on tombe à l'improviste. Mon mulet me mène sous les branches basses de mimosas dont les épines me déchirent les épaules. A quelques kilomètres du camp, mon *boy* vient à ma rencontre avec une lanterne au bout d'une perche. C'est un soulagement et me voilà enfin arrivée à bon port.

Guasso Nyiro, 3 décembre.

Les mouches sont devenues un vrai fléau. Elles sont des légions et se posent partout, vous obsédant de leur insupportable bourdonnement.

Nous nous trouvons à une altitude beaucoup plus basse. Il fait chaud et nous avons pu ce soir inaugurer les dîners en plein air. La tente qui nous sert de salle à manger est d'ailleurs devenue assez peu agréable en raison des trophées de chasse qui y sont amoncelés et qui augmentent toujours.

Aujourd'hui Susan a tué un *gerenuk,* Piscicelli de même et de plus ce dernier a fait coup double de girafes.

Au point où nous sommes campés, les rives du Guasso Nyiro sont plus hautes, le lit du fleuve plus étroit. De gros rochers encombrent le courant et l'eau s'y brise avec un bruit de cascade.

4 décembre.

A mesure qu'on s'éloigne du fleuve vers l'intérieur, le terrain devient pierreux et aride, l'herbe ne croît plus qu'en touffes rares. Les arbres sont tous bas, épineux et en fleurs. Les plus communs sont de trois espèces : des mimosas avec leurs pompons blancs, des arbres aux feuilles semblables à celles des ginkgo bilobas à grandes grappes de fleurs rouges amarantes, et enfin des buissons, assez rarement grandis à la taille d'arbres, couverts de fleurs de convolvulus. La terre est parsemée de plantes hautes et fleuries de toutes couleurs. On marche dans des champs de thym.

5 décembre.

Hier, dès 9 heures, j'avais tué un élan. Je comptais rejoindre le camp, satisfaite de ma matinée, quand j'avise un rhinocéros debout dans un buisson. A mon coup de carabine, il plie les genoux, puis se relève. J'allais me mettre à sa poursuite lorsque, un peu plus loin, j'en aperçois un autre avec son petit que je voudrais capturer.

La mère tombe. Le petit est mauvais. Il a déjà l'instinct de l'attaque. Il nous charge en renversant tout sur son passage en poussant des cris perçants.

Pendant ce temps mon premier blessé est mort. A l'horizon trois autres rhinocéros nous regardent, puis disparaissent.

Il était trop tard pour dépecer la victime ; nous avons attendu à ce matin pour aller chercher sa dépouille.

Nous approchons avec précaution pour surprendre les hyènes que nous sommes sûrs de trouver au festin. De loin nous voyons les crinières qui s'agitent et les croupes tombantes qui fuient. J'ai néanmoins le temps d'en abattre une.

Pendant qu'on dépèce le gibier, je me jette à la poursuite d'une troupe de girafes. Une balle à 350 mètres casse l'épine dorsale à l'une d'elles.

Déjà mise en mauvais état par les buissons aux épines desquels elle s'est souvent accrochée, mon ombrelle s'est retournée. Me voilà privée de sa protection contre un soleil de plomb. Je ne puis savoir au juste combien de degrés il fait au soleil. Mon thermomètre ne marque que jusqu'à 50° et le mercure atteint le sommet de la colonne.

La route du retour me semble interminable. Il y a toujours cette petite émotion de se demander si l'on va retrouver le camp ou s'il faudra errer toute la nuit. Cette seconde hypothèse ne s'est pas encore réalisée, mais elle pourrait bien se produire. Le matin, chacun part de bonne heure et s'en va pour son compte au hasard de la chasse. Quand le soleil commence à baisser on s'oriente comme on peut ; dans l'ardeur de la poursuite du gibier, on n'a pu songer à prendre des points de repaire ; il faut deviner le point inconnu et souvent distant de bien des kilomètres où le *Nyampara* a planté les tentes.

Je ne suis pas seule à trouver rude le chemin du retour. Mes porteurs manifestent une réelle fatigue. Assoiffés par cette longue journée de chasse, ils se précipitent vers un rocher qui a gardé un peu d'eau dans une sorte de réservoir naturel, se jettent à genoux ou à plat ventre et boivent à même, à longs traits....

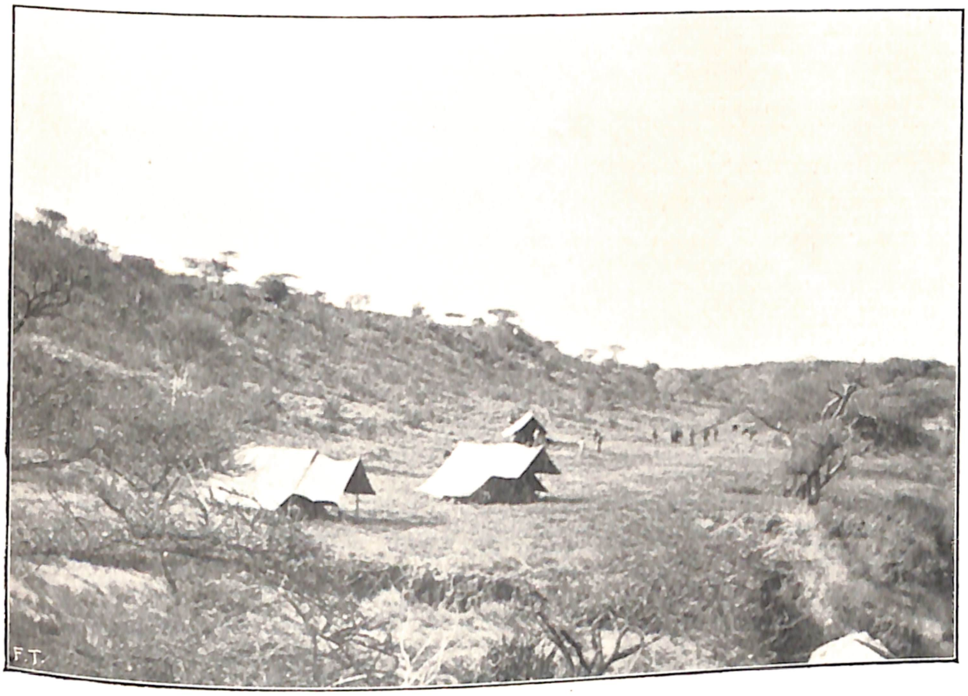
Neuman Camp, 7 décembre.

Depuis deux jours nous ne chassons plus. Il y a au camp plus de viande qu'on n'en peut manger.

Aujourd'hui nous avons marché avec la caravane, suivant d'abord le Guasso Nyiro le long duquel de grands arbres allongeaient leur ombre, traversant ensuite une plaine desséchée qu'en d'autres temps les eaux doivent submerger. Elle était couverte de buissons de salicornes ressemblant à ceux qui poussent sur les dunes de nos bords de mer. Les chameaux en mangent les tiges grasses qui contiennent du sel dont ils sont friands.

Nous sommes enfin à Neuman Camp. Ici nous attendrons la fin du mois. A cette date, un certain Hadji Ali Aden doit nous amener cinquante chameaux avec lesquels nous poursuivrons notre route à travers des contrées sans eau vers la frontière d'Abyssinie.

Le point où nous sommes campés porte le nom d'un célèbre



Camp sur les rives du Guasso Nyiro (p. 299).



Arbuste à fleurs de convolvulus (p. 299).



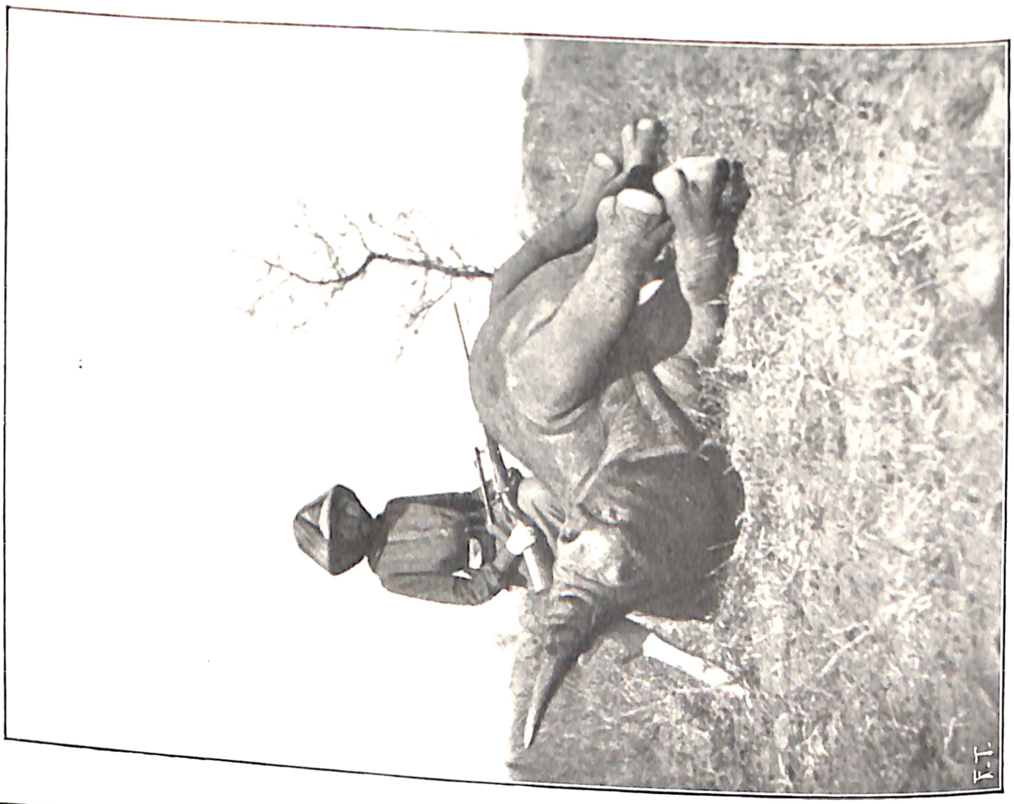
Agave au bord du Guasso Nyiro (p. 299).



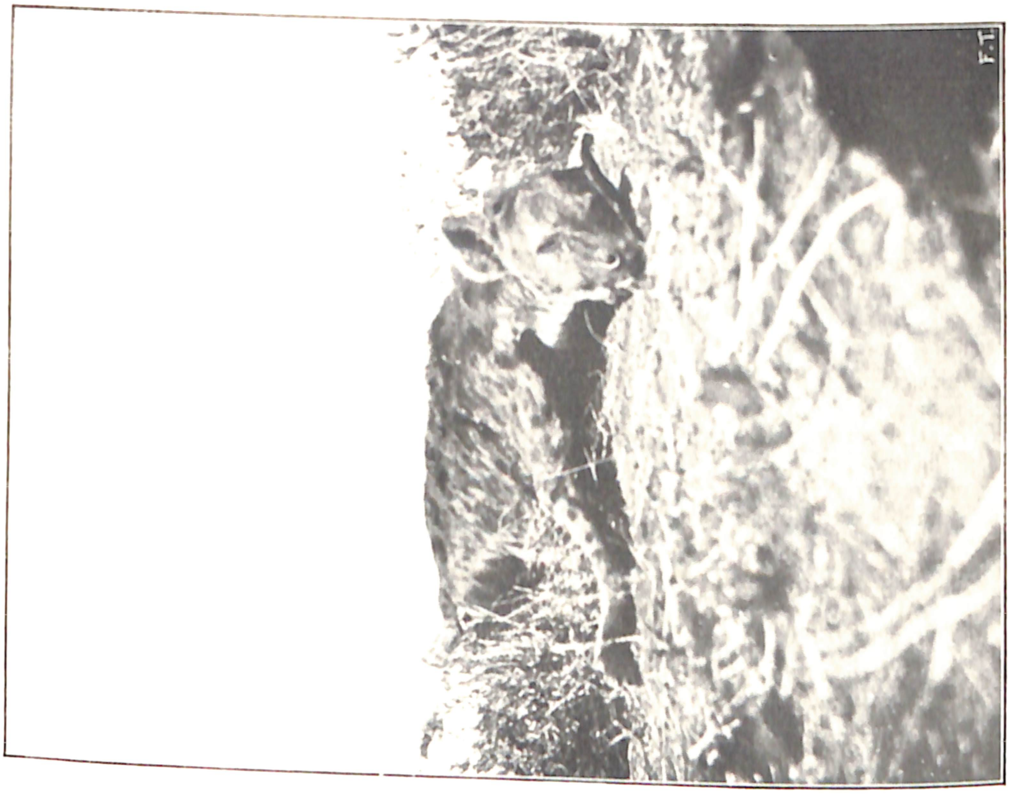
Élan (p. 299).



Le petit est mauvais.... (p. 299).



Le blessé est mort (p. 299).



Hyène (p. 299).

sportman que les noirs ont appelé *Niama yango.* [1] Il avait séjourné ici quelque temps et il avait bien choisi l'emplacement, sur une sorte de large terre-plein dégagé du côté du fleuve qui coule un peu au-dessous, entre de grands arbres, dans un lit de verdure chatoyante.

Arrivée un peu avant les porteurs des tentes, j'assiste au déblaiement du terrain qu'occupera mon *home* nomade. Ce travail est accompli par les akikuius. Accroupis sur le sol, les jambes écartées, les genoux à hauteur du visage, ils arrachent l'herbe brin par brin, prenant un long repos entre chaque mouvement.... De toutes les races nègres que j'ai rencontrées, celle-ci me paraît la plus bornée. Les akikuius ne sont pas méchants, mais peu intelligents et veules. Nous les renvoyons tous demain et nous ne gardons que les vingt-cinq swahilis.

Neuman Camp, 9 décembre.

Près de ma tente, des oiseaux ont suspendu leurs nids aux branches d'un arbre; c'est leur tendre ramage qui m'éveille. Il fait chaud. Mais je décide que la journée ne se passera pas sans que j'aie tiré un buffle.

Le terrain où se tiennent de préférence les buffles est dépourvu d'herbe; les buissons, tous épineux, séparés les uns des autres à la base, se rejoignent par les rameaux. Impossible de ne pas y laisser quelque lambeau de vêtement ou de peau. Sous le pied, la terre est molle et élastique comme une éponge sèche.

Le *gambera* a vu quelque chose. Entre deux buissons un petit buffle nous regarde. J'épaule et j'attends.... Le petit a donné l'alarme; trois ou quatre vaches se montrent un instant puis disparaissent. Enfin survient le mâle, le museau en l'air, les cornes rabattues sur les épaules.... Un temps d'arrêt.... Je vise à l'épaule. Il tombe.

....La lune vient de se lever. Son fin croissant, très haut dans le ciel, allonge indéfiniment l'ombre bleuâtre des arbres sous lesquels je me suis étendue. Au loin, agités par le vent, des palmiers *élaifus* prennent d'étranges formes. La rivière déroule paisiblement son ruban d'argent.

[1] «Ma viande» ou «celui qui me donne la viande». C'est comme cela que les noirs appelaient le naturaliste et chasseur, Neuman.

Un léger clapotis attire mon attention. Sans doute quelques porteurs qui puisent de l'eau? Non, quelque chose de gros s'agite et grogne au beau milieu du courant. C'est un hippopotame qui prend ses ébats....

Je retombe dans la douceur d'une demi-sonnolence. La paisible beauté de ces nuits d'Orient, pures et claires, vous transporte au-dessus de la terre. L'âme quitte sa larve humaine et plane dans une atmosphère de rêve et de prière.

Un rugissement d'abord lointain, puis, de plus en plus proche, me tire de ma contemplation. Le roi de la steppa rôde aux alentours du camp....

Neuman Camp, 10 décembre.

Ce lion que nous entendons souvent rugir la nuit est le but désiré de notre journée de chasse.... pour le joindre, il faudrait sortir très tôt, mais aujourd'hui un courrier venu de Meru nous a fait partir trop tard.

Nous n'avions pas fait un kilomètre que la tête d'une girafe dépassant les mimosas m'arrête. Je m'étais pourtant résolue à ne plus en tuer. Enfin, la mort de celle-ci ne sera pas inutile, car en fait de viande, au camp, il n'y a plus que celle du buffle d'hier lequel était bien beau mais vieux et dur proportionnellement.

Peu de temps après ce coup de carabine, nous arrivons au bord d'un ruisseau. Le terrain aride, les buissons épineux font place à de grands espaces ombragés d'arbres sous lesquels s'est étendu un tapis de hautes herbes. La rosée perle encore à tous les brins. Il règne une fraîcheur délicieuse. Une forte odeur, une odeur que je reconnais pour l'aimer me guide sous ces voûtes humides vers une plante de gardénia monstre, haute comme un chêne vert, touffue de la base à la cime et couverte de grandes fleurs.

Nous suivons le ruisseau et entrons bientôt dans un bois de palmiers. Tout d'un coup un des noirs fait un saut en l'air!... Il vient de marcher sur un piton. Malheureusement, effrayé par les cris, le reptile s'est enfui à travers l'herbe épaisse; nous ne pouvons le revoir.

Cette après-midi, des Somalis, conducteurs de chameaux, qui nous sont destinés, sont venus à notre camp demander protection

contre un *Commissionary* anglais qui, disent-ils, les aurait arrêtés, leur défendant de poursuivre leur route. Tous les nègres sont plus ou moins menteurs. Néanmoins, assez curieux d'éclaircir cette histoire, nous prenons nos mulets et nous traversons la rivière à gué; vers 17 heures nous arrivons au *boma*[1] résidence de quatre soldats noirs chargés de protéger le passage des convois de ravitaillement entre Meru et Marsabit. Une maison blanche, quelques huttes entourées d'une enceinte de ronces artificielles, occupent un monticule. De l'autre côté du fleuve une plaine s'étend jusqu'aux pieds des montagnes qui s'étagent en amphithéâtre à l'horizon. Le fonctionnaire anglais nous reçoit très aimablement et, après lui avoir expliqué le but de notre enquête, nous nous en retournons.

Cette fois nous passons la rivière au moyen d'un bac dépendant du poste, pour éviter un bain de nuit au passage du gué. Mais ce bac est très mal équilibré, l'eau entre par-dessus bord et nous risquons de chavirer.

Nous suivons une route que nous ne connaissons pas pour le retour. La lune nous éclaire jusqu'au moment où nous pénétrons sous des ombrages précurseurs de l'eau. Dans l'obscurité presque complète, nous marchons à travers de hautes herbes jusqu'à un petit affluent du Guasso Nyiro. Force nous est alors d'abandonner les mulets que nous envoyons avec les *Sais*[2] chercher un gué. Quant à nous, nous traversons à tâtons sur un tronc d'arbre et bientôt nous sommes au camp.

Neuman Camp, 13 décembre.

Les *gambéras* s'étaient mis en tête de nous faire tuer un buffle aujourd'hui. Loin, très loin, à travers la plaine ensoleillée, puis sous de grands arbres qui étendent leurs parasols au-dessus d'une herbe fraîche, et enfin à travers des fourrés d'épines, ils nous ont emmenés vers les montagnes, jusqu'aux pieds des contreforts du Mont Kenia. Tout cela pour ne trouver pas même de traces.

Comme nous revenions, des girafes que nous apercevions depuis longtemps à l'horizon, traversent la plaine et viennent

[1] Boma — Enceinte fortifiée.
[2] Sais — derivé d'un mot indien signifiant muletiers.

hardiment à nous. Nous en comptons vingt-sept rangées en ligne de bataille.

Un peu plus tard, le *gambéra* ayant sondé à la lorgnette un buisson recouvrant une masse brune me déclare que « ce n'est que de la terre ». La troupe repart mais je reste sceptique, continuant de fixer cette termitière insolite.... Est-ce un effet de la faim ou de ma simple imagination, je jugerais qu'elle a bougé!... Nous voilà à hauteur du buisson. Je saute de mon mulet, j'arrache ma carabine des mains du *gambéra* stupéfait.... La terre s'était levée et nous faisait face. Pauvre grosse bête, je ne l'avais pas cherchée, ayant déjà tué un rhinocéros ce matin, mais je l'avais eu belle et.... l'occasion fait le larron.

Neuman Camp, 14 décembre.

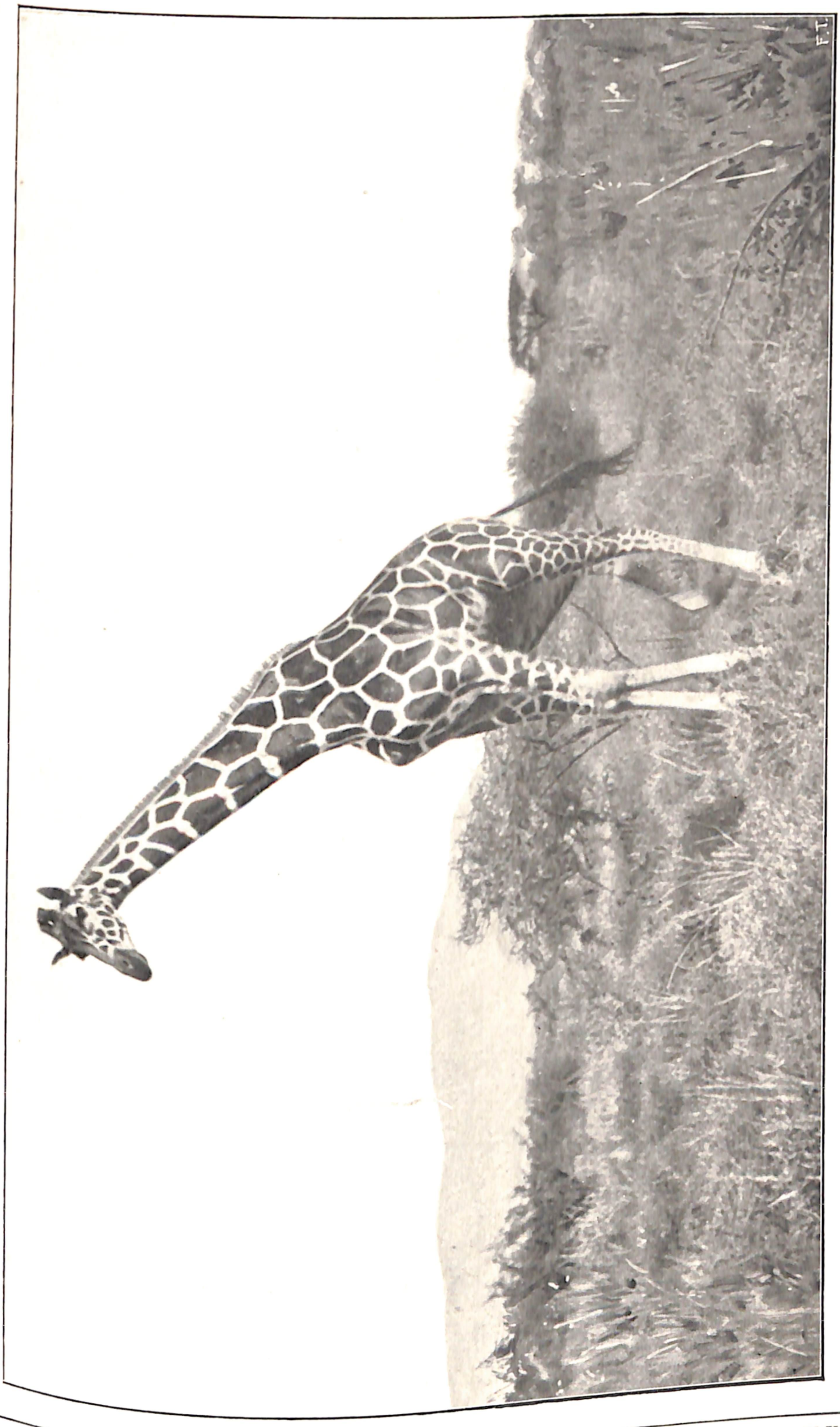
Journée de repos pour les noirs qui l'ont bien gagnée, ayant marché hier leurs douze heures. C'est pour nous aussi un repos délicieux que nous passons à l'ombre, près de l'eau du ruisseau.

Beaucoup d'oiseaux de proie tournoient au-dessus du camp. Les milans sont les plus familiers. Ils volent et plongent tout à coup les jambes allongées, saisissent la proie dans leurs serres et repartent sans avoir fermé les ailes. Les vautours chauves posés sur un arbre mort, ont l'air de tenir conseil. Les marabouts, pompeux et ridicules, marchent en agitant leur gosier nu et répugnant, puis s'enlèvent et vont se poser au haut d'un arbre pour digérer un repas gloutonnement avalé. Très haut dans les airs, des aigles aux ailes immobiles décrivent lentement leur orbe silencieux. Plus loin des cigognes s'assemblent pour l'émigration formant une tache blanche dans l'herbe verte.

J'entends des cris d'outardes, de pintades, de perdrix, de cailles.... Au bord de l'eau, deux grosses oies brunes et blanches se pourchassent avec des gloussements antipathiques. Un vol d'ibis noirs vient de passer au-dessus des tentes.

Sur une petite plage, de l'autre côté de l'eau, des vanneaux ont élu domicile et nous rabattent les oreilles de leurs sifflements aigus. Les hirondelles volent vite, vite, gobant les mouches, effleurant l'eau de leurs ailes légères.

Les petits oiseaux se sont familiarisés avec notre présence. Sur l'arbre qui domine ma tente il y en a des quantités, de tou-



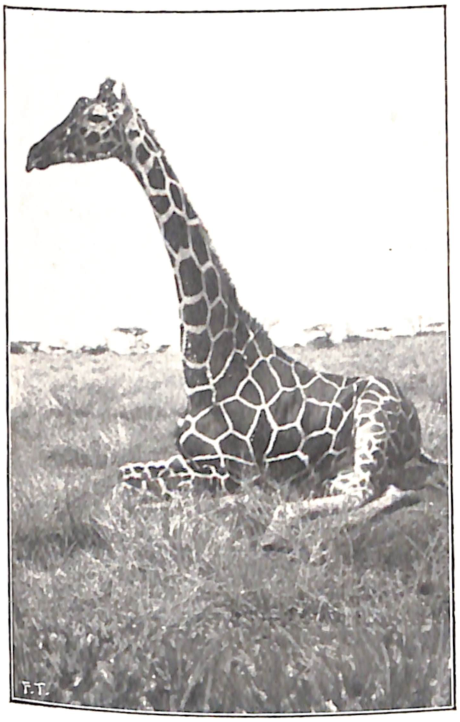
Une grande bête à taches noires (p. 297).



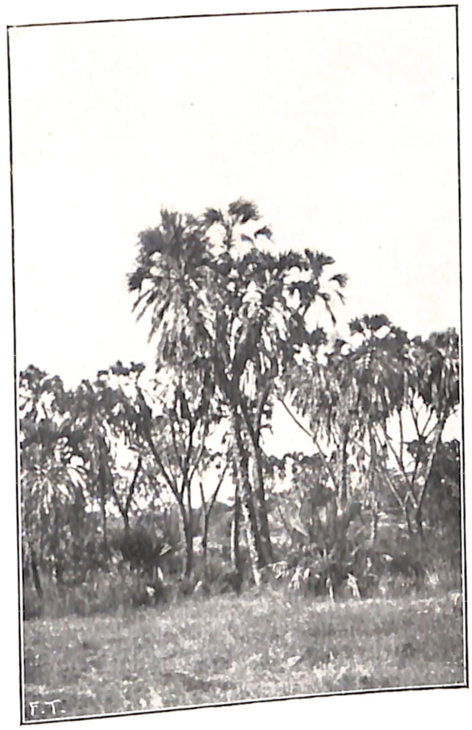
Gerenuk (p. 299).



Un ravin au fond duquel il y a une mare... (p. 275).



La mort de celle-ci ne sera pas inutile
(p. 302).

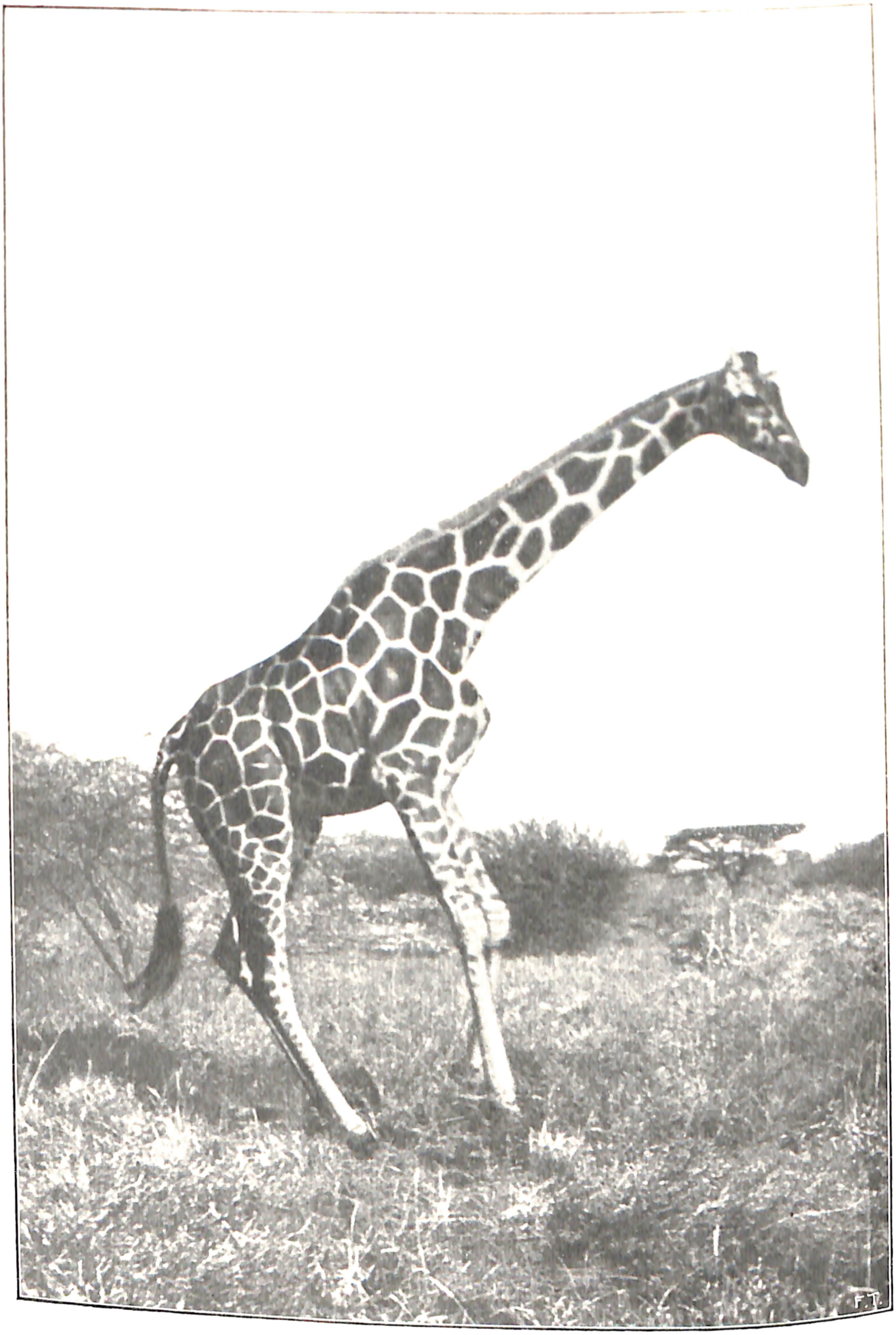


Dans un bois de palmiers....
(p. 302).



De grands arbres qui étendent leurs parasols au-dessus d'une herbe fraîche....
(p. 303).

Pl. CLXXIII.



Elle traverse la plaine et vient à nous.... (p. 303).



A 350 mètres.... (p. 299).



.... assoiffés ils se jettent à genoux.... (p. 300).



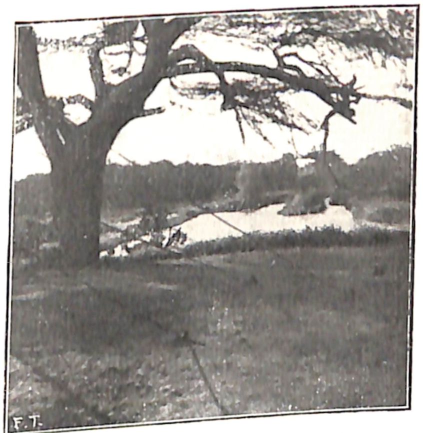
La victime quotidienne (p. 391).



Aux environs de Neuman Camp
(p. 301).



Des oiseaux ont pendu leurs nids aux branches.... (p. 301).



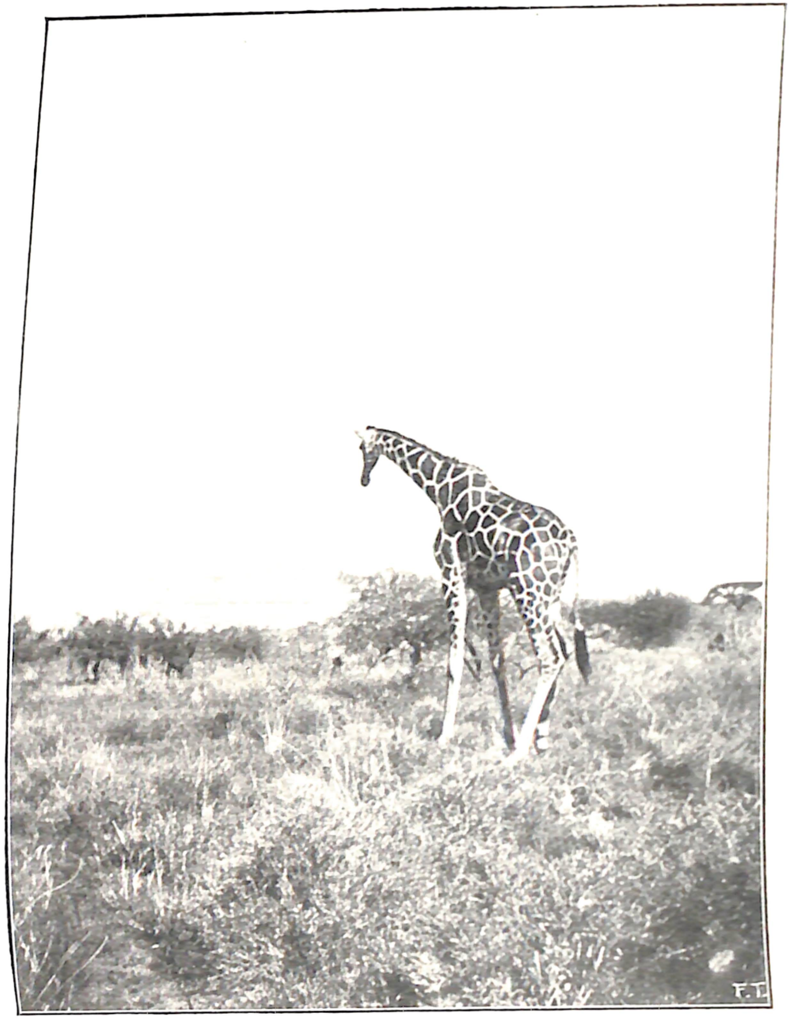
Vue de ma tente sur le Guasso Nyiro....
(p. 301).



Le terrain préféré des buffles
(p. 301).



Il tombe....
(p. 301).



La tête d'une girafe dépasse les mimosas.... (p. 302).



Nous traversons la rivière à gué.... (p. 303).



Un buisson recouvrant une masse brune.... (p. 304).



Un rhinocéros que nous avions réveillé en sursant.... (p. 305).



La caravane de *Mr.* Barkly (p. 308).

tes formes et de toutes couleurs: gros becs, tourterelles, martins-pêcheurs, merles bleus et tant d'autres!...

Neuman Camp, 15 décembre.

Nous poursuivions depuis quelque temps une belle autruche, un mâle à plumes noires et blanches. Ces diables de bêtes vont, vont,... s'arrêtent un moment, secouent leur plumage, repartent.... Tout à coup mon *gambéra* qui était éloigné de moi de quelques pas, s'arrête, recule, fait des gestes.... Grand bruit de galop, souffle puissant.... C'était un rhinocéros que nous avions réveillé en sursaut et qui nous chargeait à fond de train.

Campement des ticques, 18 décembre.

Partis ce matin avant l'aurore, éclairés encore par la clarté mourante de la lune, nous avons marché longtemps à travers les herbes humides de rosée. Bientôt le soleil se lève. Il est sorti droit en face de nous, de derrière les monts qui barrent l'horizon d'une ligne noire. Ses rayons aveuglants ont vite fait de réchauffer la terre après la nuit froide. En silence nous arrivons aux marais entourés de hautes herbes. D'après les dires des *gambéras,* à cette heure divine où la nature dépouille ses voiles, nous devions voir se défiler une horde de buffles. Les uns derrière les autres, écrasant les herbes de leurs corps pesants, ils devaient avancer dans la boue grasse où se marqueraient leurs larges empreintes; ils devaient se frayer un passage à travers des roseaux d'un vert foncé qui élèvent leurs couronnes brunes au-dessus de l'eau; ils devaient boire goulûment, relever leurs têtes fières, laisser retomber des coins de leurs bouches le trop-plein de leurs larges lampées.... Ils devaient.... mais nous n'avons rien vu que la nature toujours belle.... et, après avoir fait religieusement le tour des marais, nous sommes rentrés.

Et voilà pourquoi nous nous sommes transportés ici avec 25 swhaili et un bagage réduit au minimum. Dérangés dans leurs habitudes, les buffles ont quitté les environs de Neuman camp et, selon les *gambéras,* ils ont dû émigrer vers ces parages.

J'ai baptisé l'endroit où nous sommes campés du nom de ces horribles et innombrables insectes qui nous y ont assaillis dès notre arrivée. Une chasse dont on ne parle pas, celle des ticques! et combien désagréable!

19 décembre.

Aujourd'hui la chance m'a souri. J'avais marché seulement deux heures et demie quand, parvenue au versant d'une petite colline, j'examinais à la lorgnette un rhinocéros immobile dans la plaine. Le *gambéra* me tire par la manche, me passe ma carabine avec une mimique muette, mais expressive. J'écarquille les yeux, et je finis par voir entre des buissons, passer un buffle au trot. Il prend la direction d'une petite clairière. J'épaule et j'attends. Peu de secondes après, l'animal traverse en effet mon champ de tir. Ma balle le blesse, mais il ne tombe pas. Il tourne vers la plaine et ne va pas vite, alourdi par sa blessure. Mon second coup le fait ralentir encore. Enfin, ma troisième balle l'achève.

En revenant, nous sommes soudain arrêtés par un bruit de galop furieux, semblable à celui d'un régiment qui charge. Au loin tourbillonne un nuage de poussière. Des centaines de zèbres galopant en rangs serrés, puis des centaines d'*orix*. Nous distinguons de ces derniers les cornes droites qui se détachent comme une forêt mouvante sur le ciel clair. Derrière eux, ventre à terre, tâchant de les rejoindre et donnant toute l'allure dont il est capable.... arrive notre mulet à provisions!... La vision de la liberté avait sans doute traversé comme un éclair la cervelle de la pauvre bête et elle faisait un effort désespéré pour se joindre aux hordes fuyantes. A chaque foulée de galop les casseroles que contenait son bât sonnaient un bruit de ferraille qui ajoutait à l'épouvante des animaux en déroute.

Retournant sur nos pas, nous trouvons le muletier étendu dans l'herbe. Sa bête en s'enfuyant l'y avait jeté d'une forte ruade.

Neuman Camp, 22 décembre.

Revenus à Neuman Camp depuis deux jours, il nous a semblé rentrer au bercail, tant nous étions déjà habitués à ce coin de terre et tant il est bon de retrouver, même et surtout dans la brousse, des chaises, des tables, enfin un peu de superflu.

Aujourd'hui, nous avons exploré l'autre rive en amont du fleuve. A l'heure matinale et fraîche, des singes, de petits écureuils, des oiseaux de toutes sortes s'agitaient dans les branches des grands arbres.

Mon premier coup de fusil est pour un *phacochère*, un de ces animaux les plus affreusement laids qu'on puisse rêver. Nous nous engageons ensuite sur les collines pierreuses et traversons des espaces remplis de petits arbres épineux, on dirait des vergers de prunelliers. Nous montons sur des pierres roulantes. Il est heureux que mon mulet ait bon pied et bon œil, car j'ai assez à faire sans m'occuper de lui. Il faut me garer des branches et de leurs épines.

Sur un gros rocher rond qui émerge très haut du fouilli de verdure où il met une tache claire, une girafe est plantée toute droite.

Regardée de bas en haut elle paraît un animal fantastique. Après nous avoir considérés quelque temps, immobile, elle tourne sur elle-même, sans avoir l'air de remuer, puis elle rentre dans le bois rejoindre un troupeau dont nous apercevons les longs cous dépassant les arbres. Toutes alors disparaissent de cette excentrique allure qui donne au chasseur inexpérimenté l'illusion de bêtes blessées qui vont tomber.

Naturellement la journée ne se passe pas sans que nous rencontrions quelques rhinocéros. Nous ne les inquiétons pas. Sur un seul je décharge ma carabine. Il dormait. J'allais le laisser tranquille comme les autres, mais réveillée en sursaut par notre passage, il se lève, souffle, renifle et nous charge. Les mulets et les porteurs sont sur sa route. Il va contre eux tête baissée. « Tirez vite ! » me crie le *gambéra*. C'est ce que je fais et l'animal tombe.

Neuman Camp, 23 décembre.

Nous avons battu le pays du nord au sud, de l'est à l'ouest, trouvant partout du gibier, mais d'habitants, nulle trace. La contrée est absolument dépeuplée. Depuis l'unique village Massai que nous avons rencontré à deux jours de Nyieri, jamais plus nous n'avons pu voir un indigène.

Neuman Camp, 25 décembre.

Le jour se lève radieux pour fêter Noël. Tout chante dans la nature rayonnante de beauté. Les oiseaux, les insectes, l'eau qui murmure doucement, la brise qui se joue dans les arbres, tout est harmonie. L'air est saturé de parfums; une profusion de

fleurs se pâment sous les chauds rayons du soleil, comme une multitude d'encensoirs faisant monter vers le ciel les essences les plus fines. Tout autour de nous dit: Adore.... Adore Celui qui t'a fait naître, celui qui t'a donné cette admirable nature pour y vivre et exalter la gloire de son nom!

Non loin de ma tente résonne un galop plus décidé que celui de nos mules et qui me tire de mon extase. C'est un blanc qui accourt! C'est un évènement.

Ayant mis pied à terre, il me rappelle qu'il était à Kika lorsque nous y sommes passés, il y a quatre ans. Son léger accent en parlant Anglais me fait me souvenir tout de suite non de son nom que je n'ai jamais su, mais de son histoire. C'est un autrichien qui, ayant tué quelques personnes on ne sait trop pourquoi, avait dû quitter précipitamment le pays et *si era dato alla macchia* [1] dans la brousse africaine! Il est maintenant chef de caravane pour le compte de *Mr.* Barky, grand banquier de Londres. Ce dernier est venu chasser ici et a amené avec lui ses deux filles. L'Autrichien est venu s'informer de la direction dans laquelle nous comptions chasser ces jours-ci, de façon à ne pas nous gêner les uns les autres et de ne pas nous envoyer des coups de fusil.

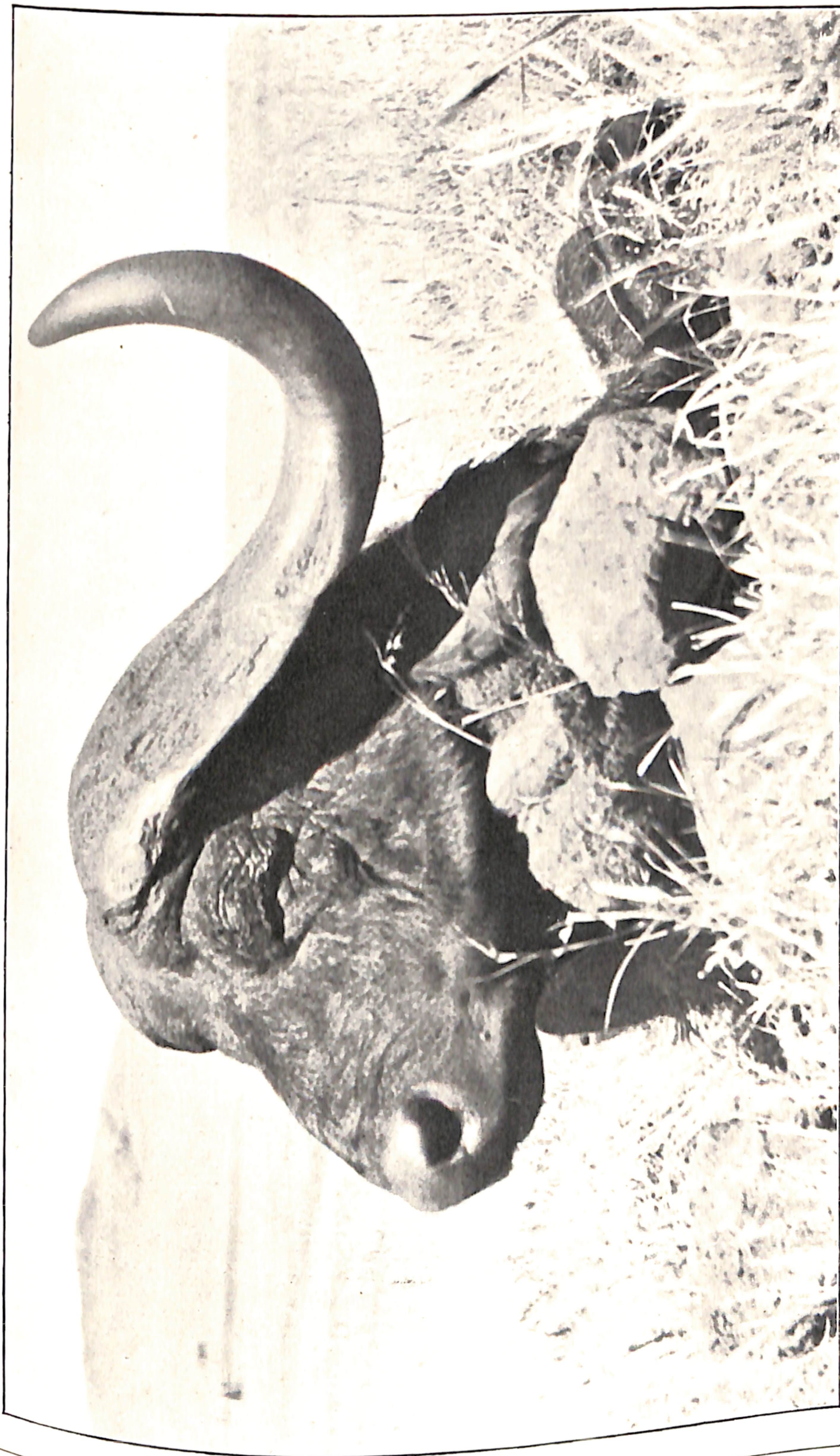
Neuman Camp, 26 décembre.

Le somali Hadji-Ali-Aden, est arrivé l'autre soir avec 47 chameaux. Il a tenu parole. Il ne manque que trois bêtes au nombre qu'il nous avait promis. Il est même arrivé avant la date fixée.

Voulant s'assurer si ces chameaux seront en nombre suffisant, Piscicelli ordonne une mobilisation générale des tentes, des caisses et des vivres.

Les vivres ne sont pas les bagages les moins encombrants. Si la nourriture du noir est en général des plus économiques et rudimentaires — une mesure de farine par jour — le somali a d'autres exigences. Il lui faut, — en plus de sa paye toujours supérieure à celle qui est donnée aux autres races, une livre de thé, du sucre, du riz et une sorte de graisse appelée *gui*. Par parenthèse, les somalis sont les serviteurs les plus prétentieux et les plus insupportables qu'on puisse rencontrer; orgueilleux et détestables, ils sont à éviter dans les voyages en Afrique.

[1] Se jettant dans la brousse.



Une troisième balle l'a achevé.... (p. 306).



Andorobo, les braconniers de la brousse (p. 309).



Type de vieil Andorobo (p. 310).

Donc, ce matin, dès 8 heures, la répétition générale du départ a commencé. Ce n'est qu'à 16 heures que, tous les chameaux étant chargés, on a pu constater que leur nombre était à peu près suffisant.

Les chameaux une fois déchargés et renvoyés au pâturage, nous avons éprouvé une impression de soulagement. Nous n'étions plus habitués au bruit et au tumulte. Beaucoup de ces animaux ne sont pas dressés. Certains refusent de s'agenouiller, de se laisser charger. Pourtant hier onze déjà ont été punis. Ils sont restés toute la journée privés de nourriture, avec un pied attaché au genou. Cette peine ne les avait pas calmés. Ils mugissaient, bavaient, se lamentaient, faisaient un vacarme assourdissant. Quelques-uns s'échappaient chargés de caisses de vivres et faisaient des sauts de moutons en tournant en rond. Les cordes se brisaient, les caisses s'éventraient en tombant à terre, les boîtes de conserves s'éparpillaient un peu partout et au dessus de ce beau désordre un nuage noir a crevé, répandant sur nos provisions des torrents d'eau!...

Neuman Camp, 28 décembre.

J'avais tort d'écrire l'autre jour que cette contrée était absolument dépeuplée. Il y rôde une tribu de nomades que j'appellerai les braconniers de la brousse. Les Andorobos n'ont ni villages, ni cultures, ni troupeaux. Ils vivent uniquement de leur chasse.... et de celle des autres. Ils tuent le petit gibier à l'arc et tendent des pièges aux grosses bêtes, une corde près de terre, l'animal la heurte en passant et en fait basculer un lourd morceau de bois se terminant par une pointe en fer enduite d'une épaisse couche de poison; une fois piquée, la bête ne peut aller loin, les Andorobos la guettent, la suivent, la voient tomber; ils sectionnent l'endroit empoisonné et mangent le reste.

Ces sauvages fuient le blanc mais rôdent autour des caravanes, prêts à profiter du gibier abattu par les fusils. Ils sont là, près de vous, mais invisibles....

Aujourd'hui, n'ayant pu rejoindre les buffles que nous poursuivions, nous étions tombés dans un fourré où se tenaient deux rhinocéros. Tous les deux ayant été tués, je faisais scalper le premier. L'opération est toujours assez longue. J'assistais à ce travail et j'observais les innombrables oiseaux de proie qui s'é-

taient rassemblés au-dessus de l'autre cadavre. Dès qu'une bête tombe, de tous les points de l'horizon ces voraces accourent. Je les voyais tournoyer très haut dans le ciel, puis descendre rapidement sur la dépouille même ou autour d'elle, s'envoler, se poursuivre s'arrachant du bec les lambeaux de chair.... Lorsqu'à l'improviste l'air retentit d'un bruit extraordinaire, un grand bruit métallique, comme des cliquetis d'épées.... Instinctivement je saisis ma carabine. Les hommes ne sourcillent pas. Tous les oiseaux de proie, m'expliquent-ils, se sont envolés en même temps. L'un d'eux, plus curieux que les autres, avec d'infinies précautions, s'en va vers le rhinocéros abandonné. Il revient me dire tout bas : « Les Andorobos sont là ! »

Je veux les voir. En silence, marchant sous bois, nous formons un cercle pour qu'ils ne puissent nous échapper. Ils nous croient déjà loin et, sans méfiance, ils causent en arrachant la viande qu'ils dévorent crue. Ils sont trois. En ce court laps de temps ils ont mangé les deux énormes filets de l'animal. Ils ne s'aperçoivent enfin de notre présence que quand notre cercle s'est resserré et qu'ils ne peuvent plus fuir.

Ils ressemblent aux Massais dont ils parlent la langue mais ils n'ont nullement leur instincts de pasteurs. Si vous leur donnez un troupeau, m'explique un de nos noirs, ils en tueront de suite toutes les bêtes : ils sont persuadés que le bêlement du mouton fait mourir leurs enfants.

Je leur pose quelques questions et je braque sur eux mon *kodak*. Ils tremblent. Mes hommes me disent qu'ils ne comprennent pas ce que je leur veux et qu'ils ont grand peur....

Il faut songer à regagner le camp. Nous sommes allés plus loin que je ne croyais et il est tard ; au retour je perds encore du temps. Je suis un troupeau de girafes dont quelques-unes sont toutes petites. Puis je tue un *orix* pour en donner la viande à mes noirs qui ont travaillé tout le jour. Je les laisse autour de la bête qu'ils dépècent. Le soleil baisse rapidement. Je remonte sur ma mule et m'en vais seule vers les tentes vertes que j'aperçois au loin.

Devant moi la plaine, dorée à peine par les derniers rayons de soleil qui perce entre les grandes feuilles des palmiers ; à ma droite, les montagnes encore illuminées, à gauche, le fleuve bordé de grands arbres devenus très sombres dans le jour déclinant.

Distraite par la beauté du paysage, j'avance au pas lent, fatiguée de ma bête. J'arrive au sommet d'une crête à peine dessinée et dans la légère dépression du sol, devant moi, — j'en puis à peine croire mes yeux! — sautent et jouent cinq énormes léopards!...

1er janvier 1911.

Les rhinocéros nous persécutent! Nous ne voulons plus d'eux et ils se mettent partout sur notre chemin, entravant malencontreusement notre chasse. Aujourd'hui, tandis que nous étions très occupés à démêler des pistes fraîches de buffles parmi d'innombrables traces, un rhinocéros accourt au galop, le museau près de terre, soufflant furieusement et mettant la déroute dans notre suite. Les mulets fuient, les porteurs se dispersent, je n'ai que le temps de tirer l'animal; la chance veut qu'il soit pourvu de deux cornes presque égales, ce qui constitue un beau trophée.

L'autre jour encore nous marchions péniblement sous d'épais buissons épineux quand un dos brun couché dans l'herbe, attire notre attention. « *Faro* » (rhino) disent les hommes. A voix basse s'entame alors une discussion sur les cornes de la bête et sur le point à savoir si elle valait un coup de fusil. Nous avons beau écarquiller les yeux et tour à tour nous baisser et nous soulever, nous ne réussissons pas à voir sa tête. Pendant ce débat l'animal se lève et part.... C'était un buffle!

Chapitre Deuxième.

DU GUASSO NYIRO À MARSABIT. – LES RIVIÈRES MORTES. VISITES NOCTURNES. – SAMBUROS ET RENDILLAS.

Au pied du *boma* Guasso Nyiro, 4 janvier 1911.

Nous voilà de nouveau en route après un mois de villégiature à Neuman Camp, mais le départ a présenté quelque difficulté. Les derniers jours ont été orageux; il a fallu toute la force de caractère de Piscicelli pour contraindre à l'obéissance les chameliers somalis. Leurs exigences augmentaient sans cesse et leurs récriminations dégénérèrent en révolte. Hier soir, au dernier moment, l'ordre du départ donné pour ce matin, ils demandèrent une augmentation de salaire, menaçant de nous quitter tous. Nous n'ignorions pas que sans eux nous aurions d'infinies difficultés; non seulement nos Swahiles ne savent pas conduire un chameau, mais ils en ont une grande peur. Néanmoins nous n'avons pas cédé et leur avons immédiatement donné congé: ils ont déclaré qu'ils partiraient sur l'heure.... Mais ce matin tous étaient à leur poste, soumis et en bon ordre.

Le chargement des bêtes eut lieu au milieu d'un bruit assourdissant de cris, de jurons, de beuglements. Enfin tout se calma et la caravane commença à passer l'eau.

Au beau milieu du gué un chameau rétif s'arrête brusquement. Il cherche à se débarrasser de son conducteur en lui allongeant de grands coups de ses gros pieds flasques. C'est de ses pieds



Rhinocéros mort (p. 310).



Ils arrachent la viande qu'ils dévorent crue.... (p. 310).



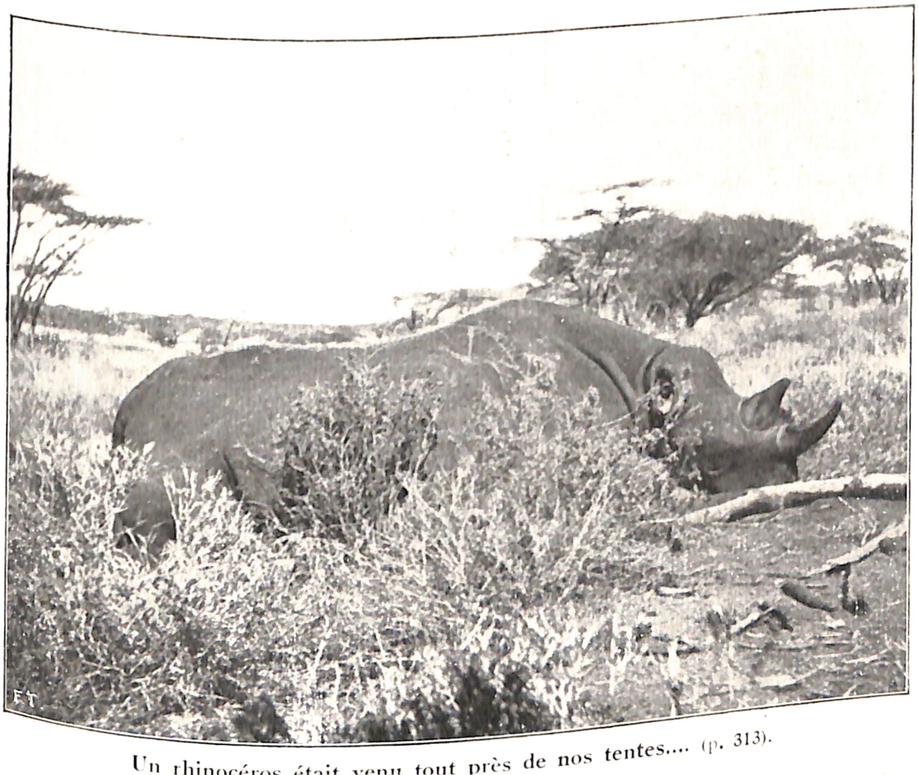
Andorobo (p. 310).



Jeune girafe (p. 310).



En route vers le pays de la soif (p. 312).



Un rhinocéros était venu tout près de nos tentes.... (p. 313).



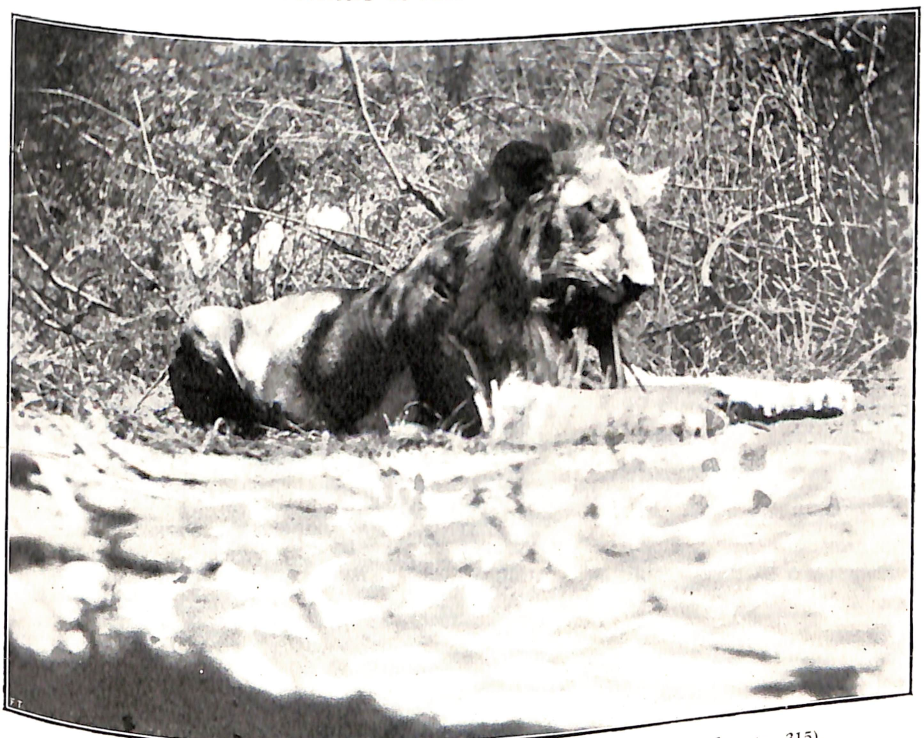
Lit d'un fleuve à sec (p. 314).



L'eau se trouve à cinq ou six mètres sous terre (p. 314).



Guerriers de race Samburu (p. 314).



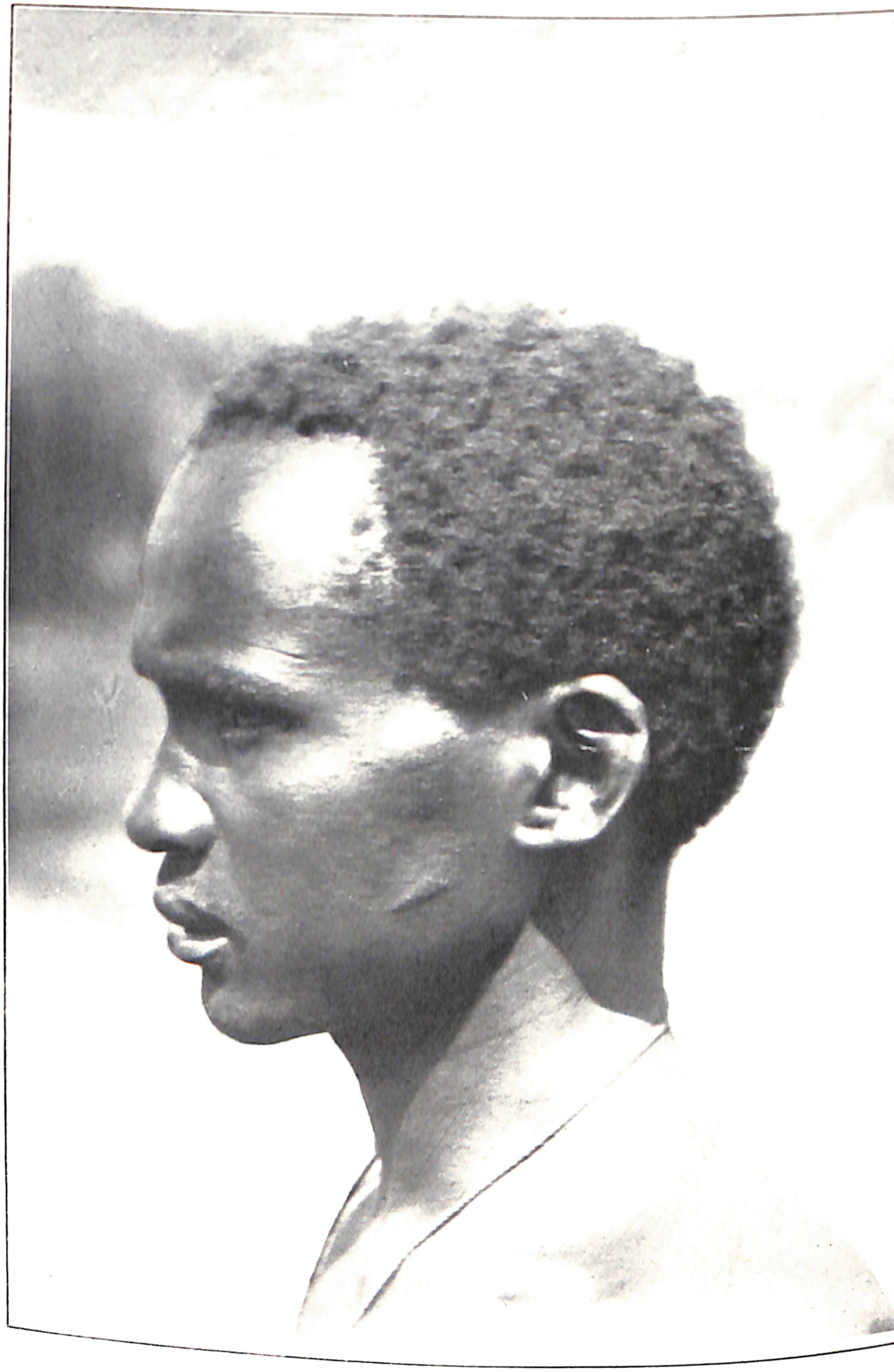
L'animal blessé s'était traîné dans des buissons inextricables (p. 315).



C'est la rivière morte.... (p. 315).



Tête de rhinocéros (p. 311).



Un swahilé (p. 312).

de devant qu'il joue ainsi au grand péril de l'équilibre qu'il finit par perdre; le courant le pousse, l'emporte, il roule avec sa charge.... Hélas! au moment où elle disparaît sous l'eau, je reconnais la caisse contenant.... le chapeau! celui que j'avais emporté tout exprès pour n'avoir pas trop l'air d'une sauvage à mon retour à Naples!...

Je me retourne.... Un autre chameau danse la gigue. Cette fois c'est une caisse de vin qui saute et le contenu s'en répand à terre.

Un troisième, trop malade pour marcher, doit être abandonné. Deux de nos mulets sont déjà morts.

Le long de la courte étape qui nous mène de Neuman Camp au *boma,* sur la rive gauche du Guasso Nyiro, nous subissons des séries de désastres. Les chameaux beuglent sous les coups de lanière, beaucoup refusent de se relever, d'autres cassent leur corde et s'en vont au trot dans les broussailles, secouant et perdant leurs charges, les hommes courent derrière eux en vociférant. Du mobilier de ma tente j'ai une malle défoncée, une table et une chaise brisées. Somme toute, les choses ont mieux marché que nous ne l'espérions.

.... Un rhinocéros, venu se promener tout près de nos tentes, a interrompu mon journal. Quoique le soleil fût déjà bas, nous avons voulu le photographier. Piscicelli s'était déjà précipité, le kodak en mains. A tout hasard, j'avais emporté ma carabine. Bien m'en a pris! Nous avions pu nous approcher jusqu'à dix mètres, l'animal semblait inquiet, il s'en allait.... mais non, il ne faisait qu'un tour pour prendre le vent. Brusquement il fond sur nous.... Une première balle le rend plus furieux, une seconde le fait rouler à terre; il était temps....

Camp des Borans, 5 janvier. - Altitude: 1040 mètres.

La grande difficulté de la route du Guasso Nyiro à Marsabit-Moyale, est le manque d'eau. En prévision de cette disette, nous gardions depuis le commencement du voyage toutes nos bouteilles vides. De plus, le Capitaine a fait fabriquer des outres destinées à contenir l'eau nécessaire aux porteurs.

Ce matin, l'on n'avait pas fini de charger le chameau porteur d'eau, qu'il se relève furieux, secoue les outres qui tombent à terre, et en écrase une de son pied pesant.

Nous avons quitté, pour ne jamais plus les revoir, les rives du Guasso Nyiro. Marchant vers le nord nous tournons le dos au Kenia dont le soleil illumine le front neigeux.

L'étape est longue. Nous n'arrivons au camp qu'à 14 heures et demie, ayant égrainé sur le chemin des chameaux fatigués ou récalcitrants. Sans doute Hadgi, le Somali, a tenu parole quant à la date où il devait fournir ses bêtes et quant à leur nombre, mais il ne s'était engagé à rien quant à leur qualité. Les trois quarts sont jeunes et pas dressés.

La température me semblait plus élevée aujourd'hui que de coutume; le thermomètre ne marque que 36° sous ma tente et la brise est fraiche; mais le terrain plus dénudé produit une réverbération violente qui est une grande fatigue pour les yeux.

Caura, 6 janvier. - Altitude: 900 mètres.

Ni les hommes ni nous, n'avons encore souffert la soif. Quant aux chameaux, nul n'ignore leur grande sobriété. Seuls, les moutons et les mulets ont l'oreille un peu basse.

Nous cheminons sur un terrain plat, entre deux chaînes de collines. Çà et là des buissons dispersés, des arbrisseaux, des touffes de plantes basses, nulle part une fleur, pas un oiseau. Le terrain, de sable granuleux, est de couleur brune, rougeâtre même.

Après six heures de marche, nous arrivons au vaste lit d'un fleuve qu'ont abandonné les eaux. Le sable reluit, sec, brûlant, nous renvoyant les flèches de feu du soleil.

Sur la rive, nos tentes sont dressées à l'ombre des grands acacias. La terre est jonchée d'épines monstres tombées de ces arbres. L'une d'elles traverse le cuir de ma forte chaussure et se plante dans mon pied.

L'eau se trouve à cinq ou six mètres sous terre, dans le lit du fleuve. Des puits y ont été creusés et, sur leurs bords, des abreuvoirs formés de troncs d'arbres creux. La tribu nomade des Rendillas y mène boire ses troupeaux. Malgré leur sobriété légendaire, nos chameaux acceptent l'eau de bon gré.

Lakaia, 7 janvier.

Nous allions partir ce matin quand arrivèrent, — en route pour.... qui sait où? — des Samburos. Ils étaient armés de lan-

ces et de petits boucliers longs et étroits en osier tressé. Comme les Akikuius, ces sauvages ont les oreilles ornées. Leur type se rapproche de celui des Massais.

Merilla, 8 janvier.

Ce matin, comme nous déjeunions, Susan et moi, accourt le porte-fusil de Piscicelli. Parti de grand matin à la poursuite d'un lion, le Capitaine nous faisait dire de gagner sans lui l'autre camp. L'animal blessé s'était traîné dans des buissons inextricables; il l'entendait gémir et rugir, mais impossible de le voir.... Nous partons et ce soir Piscicelli est arrivé avec la dépouille du lion.

Chaque jour, autour du camp, les vautours se posent — repus, immobiles, — sur des branches. Les yeux mi-clos, le cou rentré, le dos voûté, ils attendent le retour de la faim.

D'un coup de carabine, j'abats l'un de ces ignobles oiseaux. Il est de grande espèce, gris, au ventre blanc, à la tête moins chauve que celle de ses compagnons. La balle lui a seulement brisé une aile. Tombé à terre, il se met à courir. Un *boy* lui jette une pierre. Il s'arrête, s'aplatit, cache sa tête, seul point vulnérable, sous ses ailes. Nous nous approchons, le croyant mort. Il se relève, me charge, le bec ouvert! Mon ombrelle me sert de bouclier. Il se retourne alors vers le *boy* qu'il attrape à la jambe. Il meurt enfin après avoir vomi comme un être humain!

Nous montons une rampe granitique. De gros blocs de toutes teintes surgissent çà et là, le sol est rayé de longues veines. La végétation se fait plus rare, les arbres sont rabougris et plus espacés. Puis nous descendons en pente douce vers des champs remplis de plantes dépourvues de feuilles, toutes desséchées, touffes de petits balais d'un gris ardoise; nous longeons ensuite une haute muraille faite d'énormes blocs de pierre jetés les uns sur les autres par les mains de la nature. De nouveau nous retrouvons les pauvres plantes basses, les arbustes espacés, le terrain pierreux; à notre gauche, assez loin vers l'est, se dessine une chaîne de montagnes et en face de nous, très loin, d'autres montagnes détachées les unes des autres.

Deux lignes de palmiers révèlent le lit d'une rivière. Celle-là encore est à sec. C'est la rivière morte, la rivière de sable et de

feu qui ne connaîtra plus jamais la caresse de l'eau fraîche glissant sur son sable fin. Le soleil implacable l'a bue goutte à goutte et y darde chaque jour ses rayons brûlants. Une falaise isolée, toute noire, s'élevant droite, sinistre, au-dessus du sable d'or, rappelle qu'autrefois une eau abondante a dû arrêter ici dans sa course diabolique une monstrueuse coulée de lave.

Notre camp est établi sur la rive gauche. Nous déjeunons. Hier l'eau avait un goût de terre, aujourd'hui elle est salée! Le *Hadji* déclare qu'elle est tout à fait du goût des chameaux. Quant à nous, elle ne peut nous rafraîchir. Il faut renoncer au thé et au café. Pourtant il va falloir rester ici 24 heures, ce repos étant destiné à prolonger d'autant la vie de nos montures.

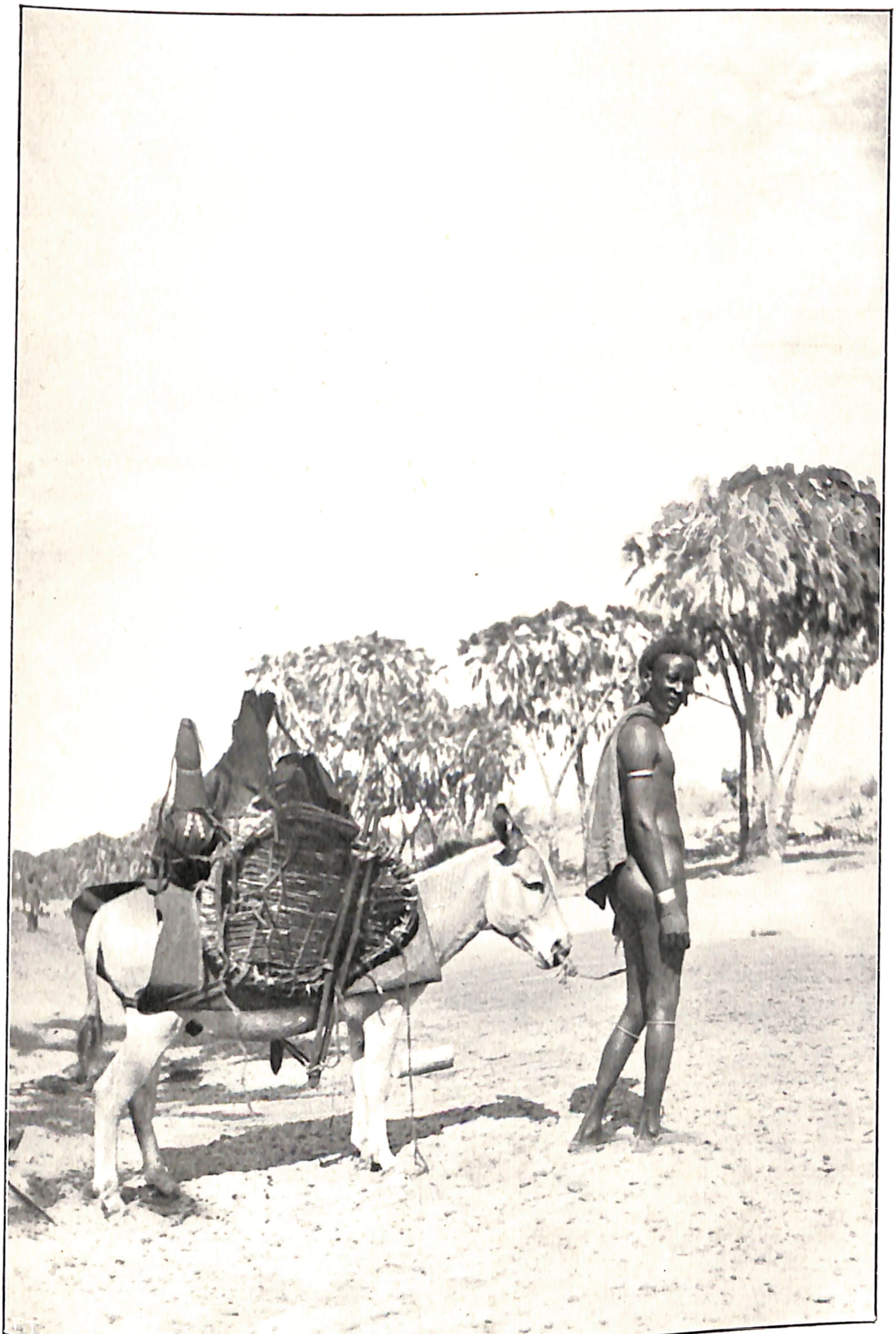
J'entreprends une longue marche dans la vallée de la rivière morte. Des pierres noires, volcaniques, jonchent le sol sans y adhérer, elles roulent au moindre choc, vous faisant perdre l'équilibre et vous tordant les pieds. Parvenue au sommet d'une crête qui domine la vallée, je m'arrête, saisie d'admiration. J'oublie la marche pénible, j'oublie mes pieds endoloris, j'oublie la chasse, j'oublie tout.... La vallée est vêtue de rose. Le couchant est irradié de rouge; sous les rayons vermeils, une gorge de rochers de granit rouge accentue encore sa violente couleur; des couleurs de chair sont partout; une teinte rose adoucit la raideur des palmiers qui jettent l'ombre de leurs éventails sur le sable rose lui aussi. Seules les choses qui restèrent telles que Dieu les a faites ont le secret de parler à l'âme.

20 heures.

Tout dort. Peu à peu les conversations des noirs se sont tues. Un à un ils se sont roulés dans leurs couvertures et se sont endormis autour des feux. La flamme est morte, il ne reste que des tisons rouges. Pas un cri d'animal, pas un insecte dans l'air; la brise est tombée, pas une feuille ne bouge, pas un nuage au firmament.... Seule la clarté blafarde de la lune habite cette étrange nature.

Merilla, 9 janvier.

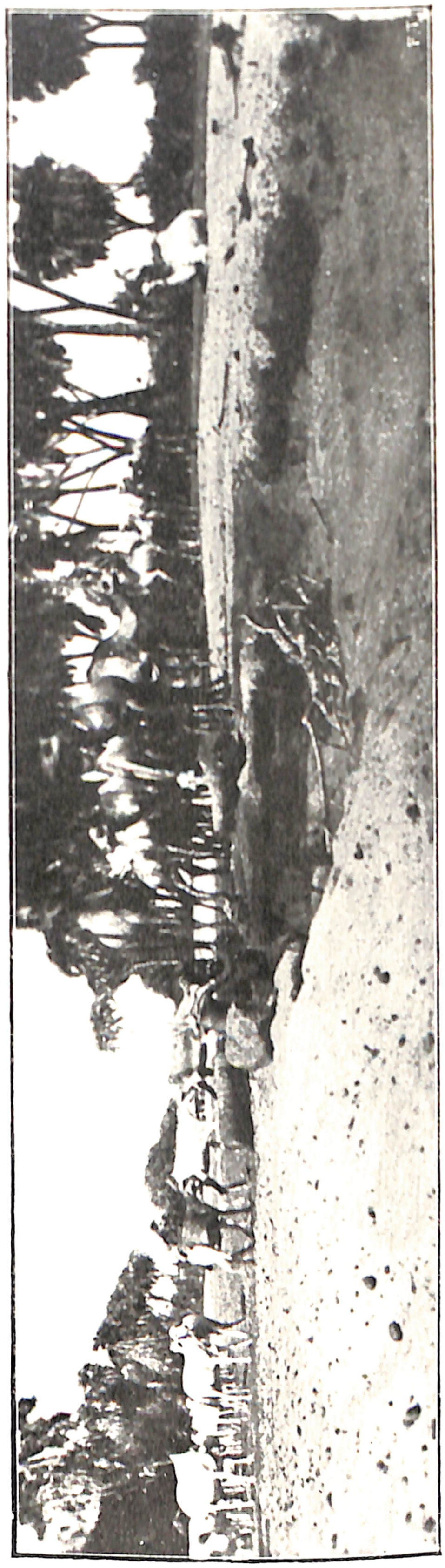
Je m'étais à regret arrachée à la splendeur de la nuit et m'étais endormie dans ce rêve de tranquille beauté. Mais bientôt tout change; je suis réveillée en sursaut par les bruits les plus



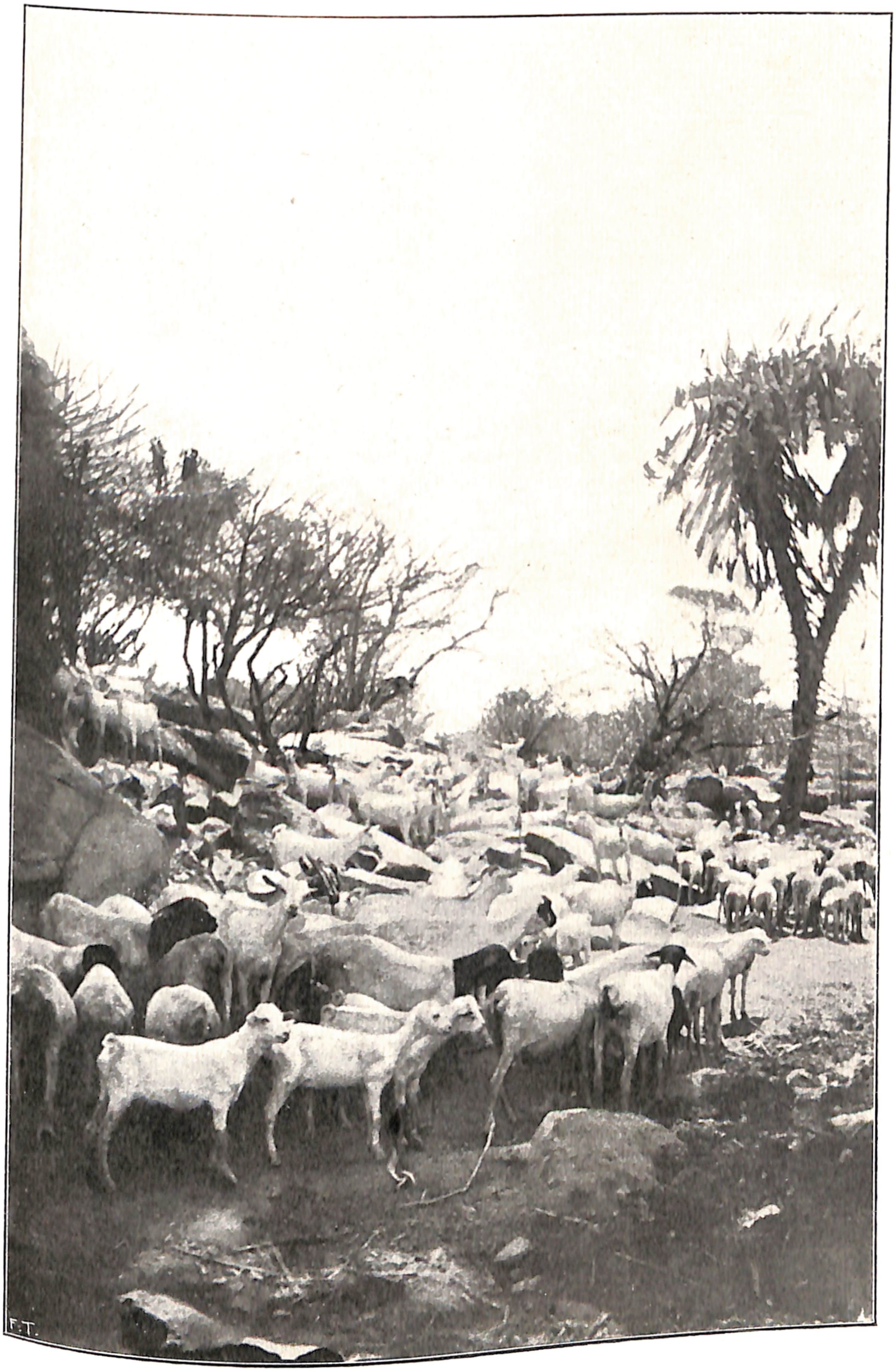
Samburu et un âne porteur d'eau (p. 318).



Aux puits de Merilla (p. 318).



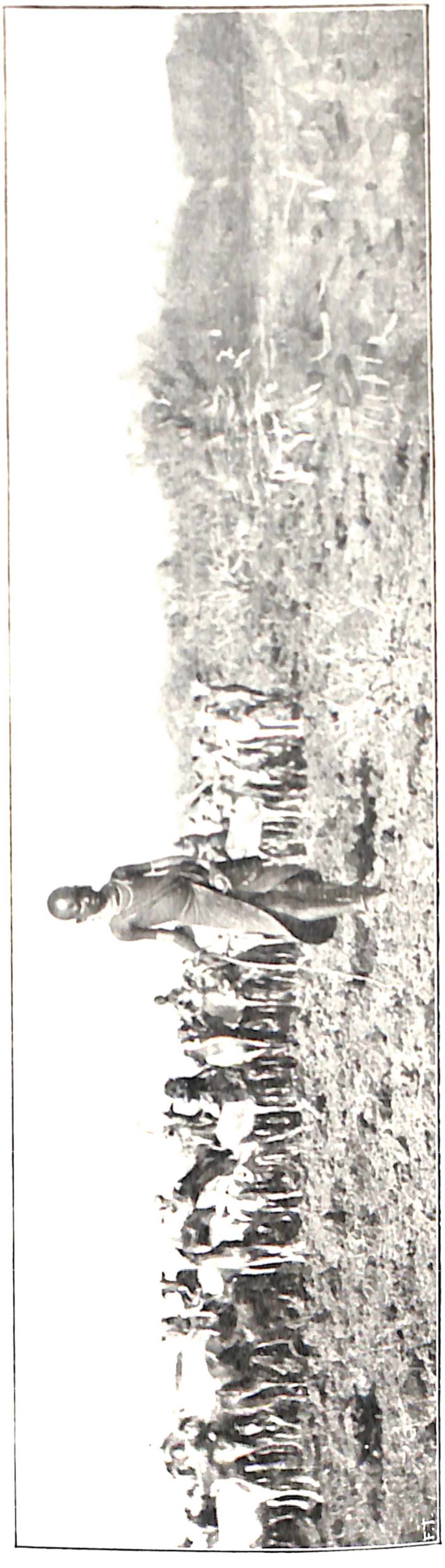
Aux puits de Merilla (p. 318).



Les troupeaux sont beaux et gras.... (p. 318).



... au fond des puits des hommes remplissent les auges.... (p. 31[illegible]).



... des femmes conduisent les bêtes à grands cris.... (p. 31[illegible]).

horribles. Ce sont les aboiements lointains de chiens sauvages chassant en meutes, puis les hurlements plus distincts des chacals, plaintes tragiques mêlées aux glapissements sinistres des hyènes, aigus et saccadés comme des rires de damnés. Ces affreuses bêtes se répondent de tous les coins du camp qu'elles ont envahi. Un braiement guttural de *Grevy zebras*, suivi d'un galop de plus en plus rapproché.... et la horde folle passe entre les tentes, bousculant tout sur son passage. Les hyènes ont fui, les chacals se sont tus. Le bruit des sabots frappant le sol desséché s'amortit, diminue, meurt peu à peu.

Le silence et le calme planent de nouveau sur la terre endormie.

Mais tout à coup un rugissement secoue l'air, déchire la nuit.... Un second, un troisième le suivent.... Un lion est contre ma tente!

L'occasion est trop belle. Je saute de mon lit, je soulève la tenture de ma porte et sors, la carabine en mains.... Hélas! la lune s'est couchée. L'obscurité complète me conseille une retraite prudente. Je rentre et me recouche.... J'entends au loin quelque temps encore les rugissements puissants et nobles du roi du désert; puis l'ombre retombe dans le silence!

La rive gauche du Guasso Nyiro est occupée par deux tribus: les Samburos et les Rendillas. Les premiers, de la famille des Massais, ont conservé le type somali, mais leurs origines se perdent dans la nuit des temps. La venue des seconds dans ces contrées est de date plus récente. Un Chef rendilla, actuellement encore vivant, certain Lug, âgé de 111 ans, raconte que son père, avec d'autres hommes de sa race, vint de la côte, évidemment du pays somali. La troupe s'était portée, on ne sait pourquoi, vers l'intérieur. Il doit y avoir de cela à peine deux siècles. La sècheresse étant venue, ils s'étaient avancés de plus en plus vers le centre. Là, ayant rencontré la tribu nomade des Samburos, ils se croisèrent avec elle. Mais leur type se conserva assez pur car l'origine était la même. Leur langue s'est abâtardie; pourtant les Somalis comprennent encore les Rendillas.

Tandis que les Rendillas possèdent de grands troupeaux de chameaux, les Samburos mènent paître d'innombrables bandes de chèvres et de moutons. Ils ont de petits ânes gris aux formes

rondes. Pour les conduire, ils leur percent le naseau et passent dans le trou l'une des pointes d'une fourche en bois. Ces ânes transportent des dames-jeannes pleines d'eau, faites de racines tressées et des récipients de cuir au col long et mince passés à la fumée, dans lesquels se conserve le lait.

Dans la saison des pluies, Rendillas et Samburos mènent boire leurs troupeaux tous les huit jours aux puits des fleuves à sec, — dans la saison sèche tous les deux jours. Sur une longueur de plusieurs kilomètres nous avons rencontré des milliers et des milliers de chameaux, de moutons et de chèvres. Réunis par troupeaux d'une centaine, ils se précipitaient avidemment sur les abreuvoirs disposés autour des puits au fond desquels des hommes, généralement nus, remplissaient les auges à l'aide d'un morceau de palmier creux. Des femmes et des enfants conduisent les bêtes à grands cris, courant, lançant des pierres. Dès qu'un troupeau a bu, un autre le remplace et ainsi de suite sans interruption tout le long du jour.

Ces troupeaux sont beaux et gras. Je me demande pourtant ce qu'ils peuvent trouver à brouter dans ce pays.

Lasamis, 10 janvier.

Des taches mauves viennent jeter une note gaie dans le paysage désolé. Ce sont des buissons de campanulacées. Dépourvus de feuilles, ils sont couverts de fleurs. C'est à se demander comment tant de fleurs peuvent naître sur une même plante et dans un sol si desséché.

Je vais «faire la viande» pour les porteurs et je trouve beaucoup plus de gibier que je ne m'y attendais. En peu de temps je rapporte un *gerenuk* et une *Grant's gazelle*.

Le plateau que nous suivions depuis quelque temps s'est arrêté brusquement. Au-dessous de nous s'étend une vallée de rochers lisses et de sable, avec au milieu un grand palmier seul. C'est un paysage de l'Afrique du Nord avec des couleurs d'Orient.

Encore des troupeaux autour des puits. Ici l'eau est presque à fleur de terre et, Dieu merci, moins salée. C'est un bonheur, car demain nous n'en trouverons pas et nous devrons ensuite faire une longue étape avant de rencontrer un nouveau puits.

Plaine de Varagogio. - Campement sans eau, 11 janvier.

Une légère montée, un plateau de terre brune parsemé de pierres volcaniques, puis la plaine déserte à perte de vue, bordée au loin de deux chaînes de montagnes aux formes étranges....

Chemin faisant, nous croisons une troupe de chevaux venant de l'Abyssinie que des Somalis mènent à Nairobi. Les conducteurs nous disent que ces bêtes, l'une dans l'autre, leur coûtent là-bas 25 roupies et qu'à Nairobi elles seront revendues 200 roupies.

21 heures.

La journée se termine dans l'inquiétude: quatre hommes et un chameau manquent à l'appel. De plus, l'un des chameaux du convoi de nuit a été éventré par un rhinocéros.

Chaque nuit la tente dans laquelle nous mangeons, une partie de la cuisine et du service de table, les caisses de provisions et de réserves, la nourriture des porteurs sont emportées par un convoi qui doit arriver de bonne heure au point choisi pour le campement. Aussi sommes-nous régulièrement réveillés par les lamentations et les beuglements des bêtes bruyantes; c'est un véritable charivari.

Cette nuit la caravane a donc été attaquée par un rhinocéros qui a mis tout en déroute. Il s'est acharné sur un malheureux chameau jusqu'à ce que mort s'en suive. Puis les quatre hommes qui s'étaient éloignés dans la plaine, sans point de repaire, se sont perdus.

Avant le coucher du soleil, nous avons tiré des coups de fusil pour leur indiquer notre direction, mais sans résultat.

Reti, 12 janvier.
Altitude: 800 mètres; 46° sous la tente.

L'étape d'aujourd'hui sera longue. L'ordre a été donné de partir tôt. La fraîcheur me surprend agréablement au sortir de ma tente.

Une bande d'argent tout de suite recouverte d'une poussière d'or aussitôt dispersée.... et le soleil est là. Le même disque rouge qui s'était enfoncé dans le couchant émerge à l'orient, mais plus net, plus éclatant dans l'atmosphère reposée qui ne vibre pas encore. Ce n'est plus le feu qui s'éteint, c'est le feu

qui couve et qui jaillira bientôt en flammes brûlantes. Le soleil ne s'attarde pas ici, comme en Europe, à boire l'humidité laissée par la nuit, il se précipite, on dirait qu'il a hâte d'achever de brûler ce qui a pu lui échapper la veille et de lancer partout ses flammes.

Deux des hommes perdus viennent d'arriver. Il en manque encore deux autres et un chameau.

Force nous est de partir sans eux car le point où nous sommes campés est sans eau et notre provision est épuisée. Nous laissons un homme avec de l'eau pour les attendre.

La plaine.... Toujours la plaine.... Des nappes d'herbe desséchée que le vent couche en de longues vagues moirées....

En route depuis cinq heures ce matin, nous allons, bercés par le mouvement monotone des mulets. Les heures succèdent aux heures. De temps à autre, l'un de nous met pied à terre pour se dégourdir les jambes.

Après l'herbe, viennent de maigres buissons, quelques arbres solitaires et enfin commencent des ondulations de terrain, des creux et des bosses, des montées sur des rochers, des descentes dans des ravins. Au haut de chaque crête, nous nous attendons à voir enfin l'eau, — c'est-à-dire le torrent à sec dans le lit duquel seront creusés des trous où apparaîtra tout au fond une eau plus ou moins abondante et sale.

Sur les montées pierreuses nous dépassons des traînards, des chameaux couchés que rien ne peut faire remuer, des *goi-goi*, disent les swahiles.

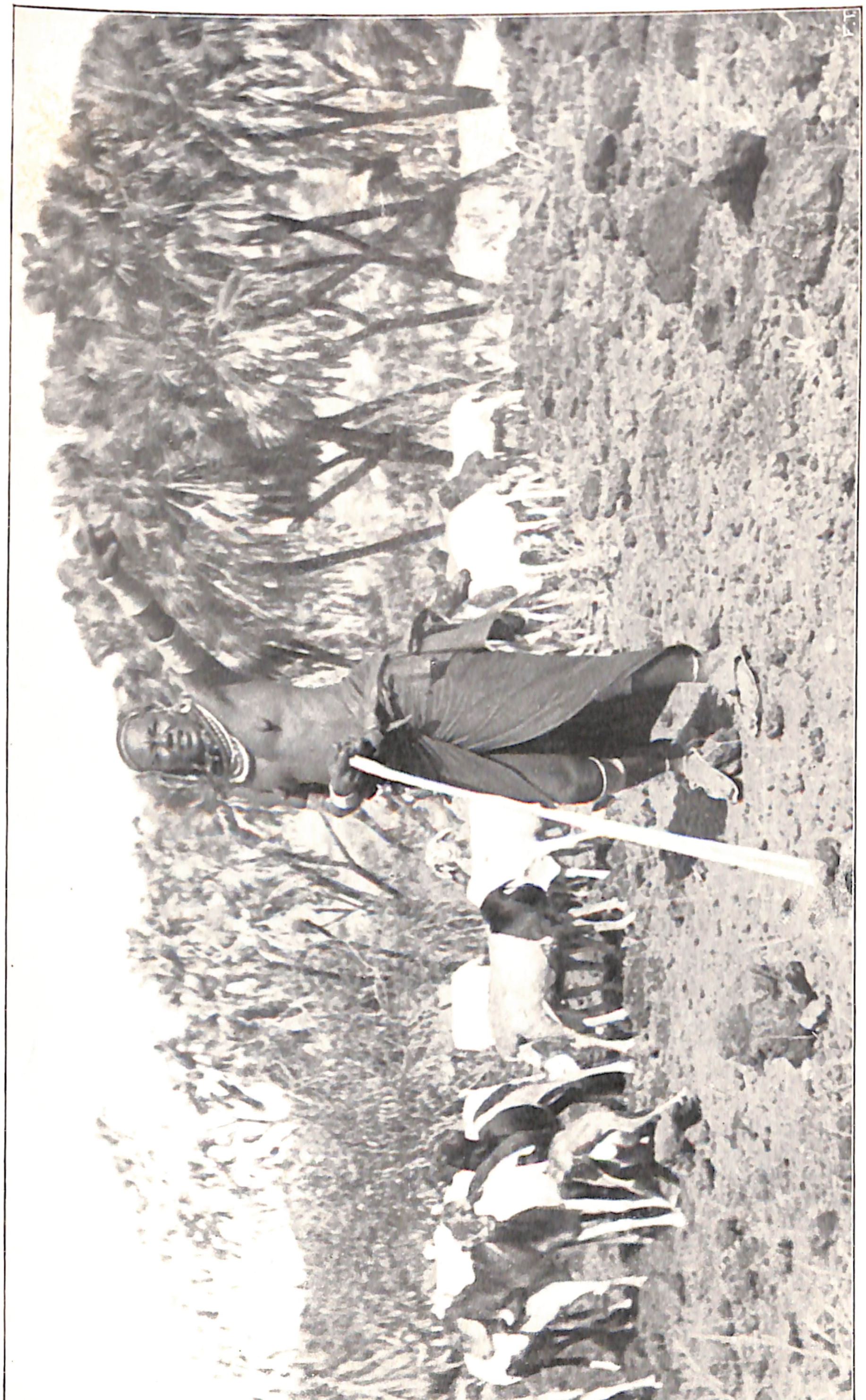
Enfin apparaît un plateau dénudé et plus loin, fermant l'horizon, des arbres révèlent une certaine humidité.

Nous arrivons. Le cuisinier est déjà installé sous un semblant d'arbre, assis près de son feu.... mais, il n'y a que le feu!

A quelques pas s'ouvre une gorge profonde au fond de laquelle sont les trous tant désirés. Nous décidons de camper tout en bas. Déjà pénible pour nous-mêmes, la descente est bien pire pour les chameaux aux pieds plats.

En face de nous est une haute falaise à pic, nos tentes sont plantées sur un étroit espace couvert d'herbe, au milieu de rochers aigus qui longent le lit du torrent. Rien ou presque rien n'est encore arrivé de la caravane. Nous déjeunons à 17 heures.

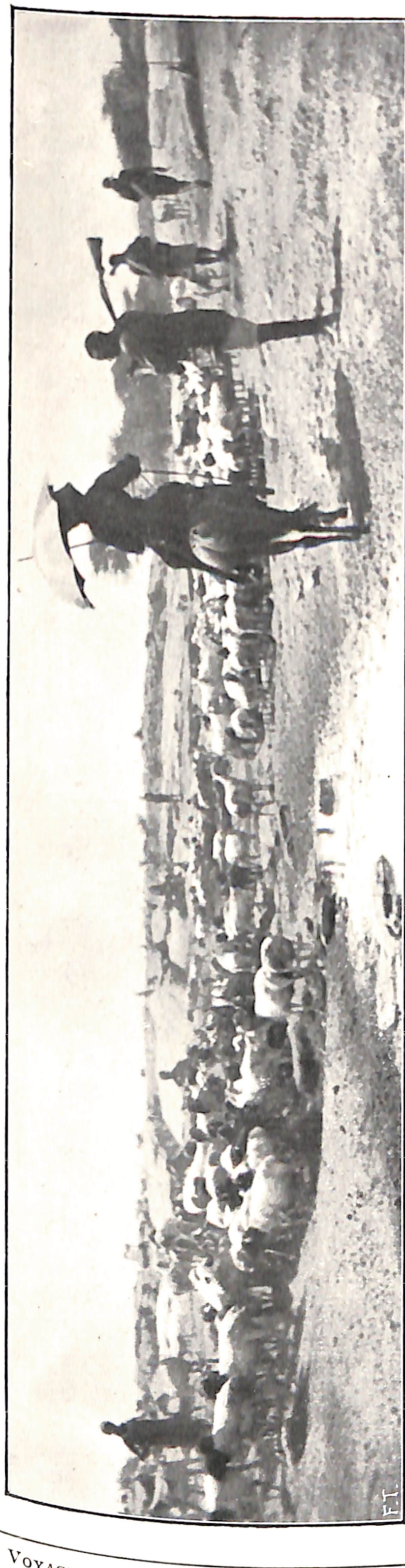
Vers le soir il nous manque encore quatre hommes et trois



Des femmes conduisent les bêtes à grands cris (p. 318).



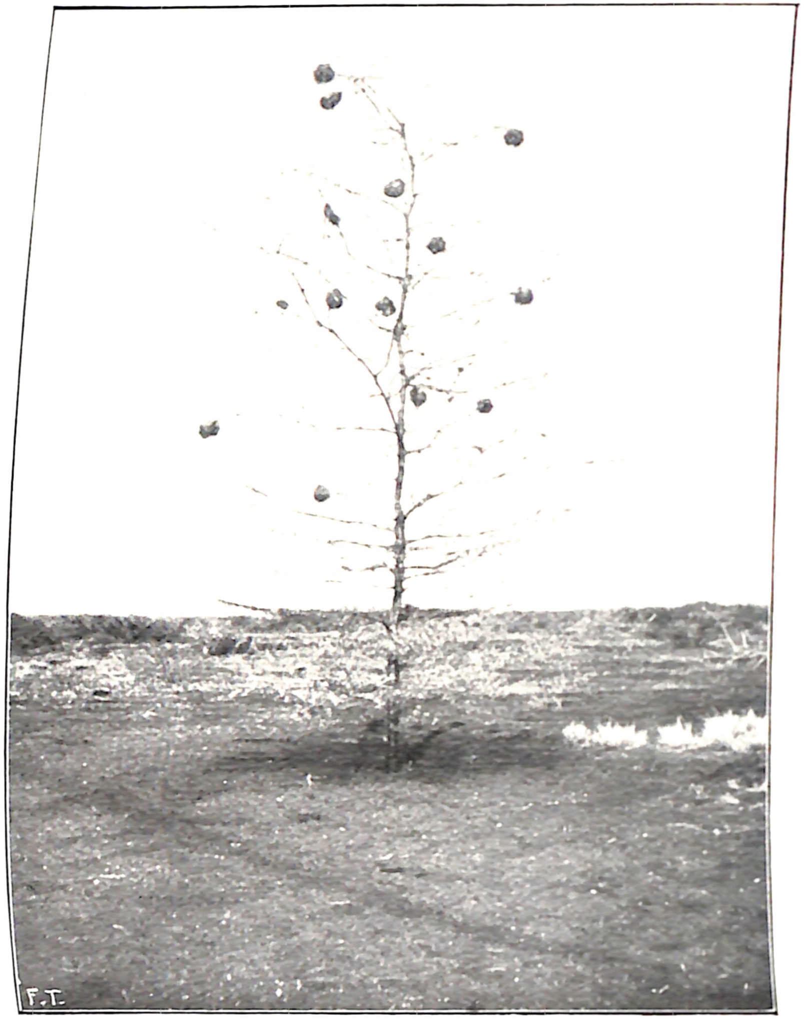
Au bord du puits (p. 318).



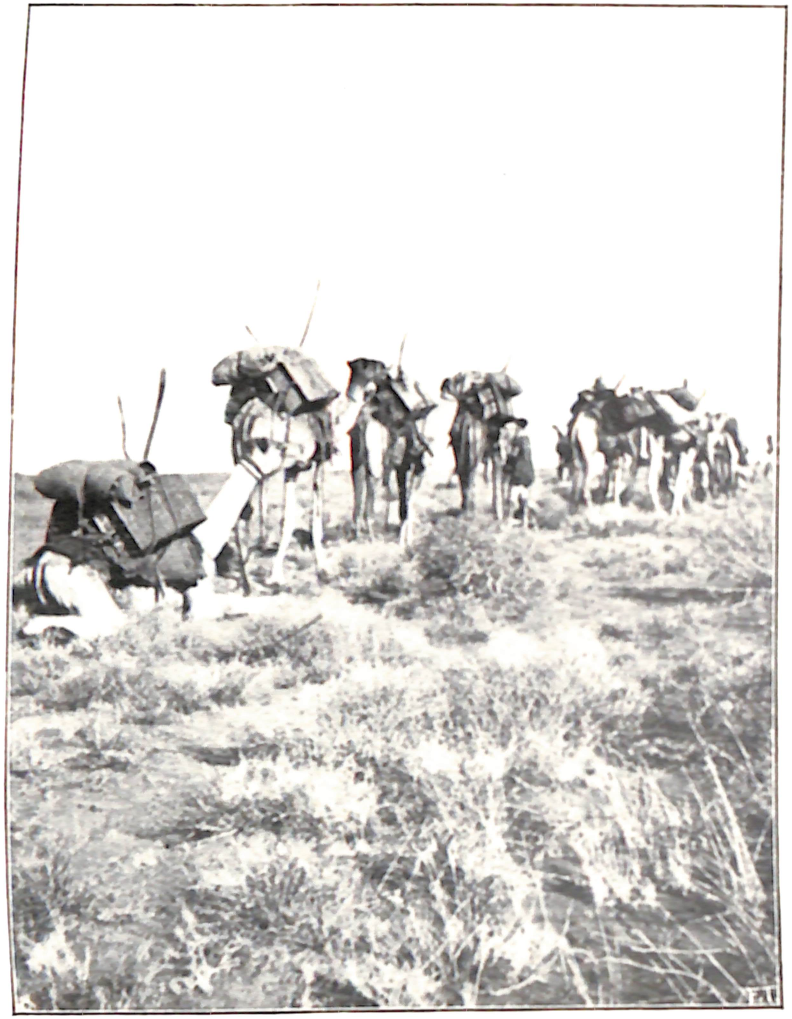
Encore des troupeaux (p. 318).



Troupe de chevaux dans la plaine de Varagogio (p. 319).



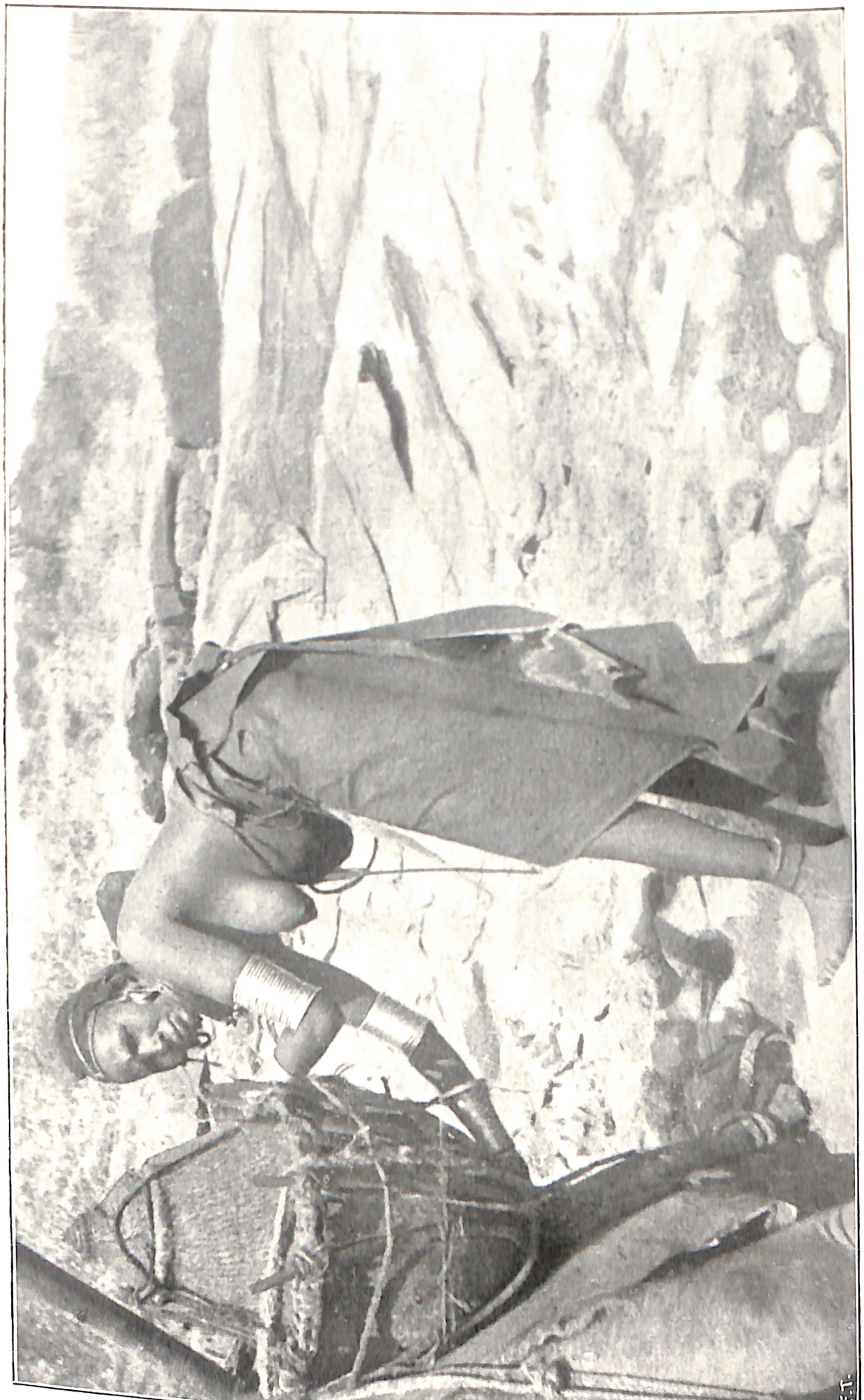
Quelques arbres solitaires dans la plaine indéfinie.... (p. 320).



Des chameaux couchés que rien ne peut faire remuer.... (p. 320).



....en longue file, se suivant comme des chenilles processionnaires.... (p. 321).



...en déchargeant les jarres... (p. 321).



Les campanulacées jetent une note gaie dans le paysage désolé (p. 318).



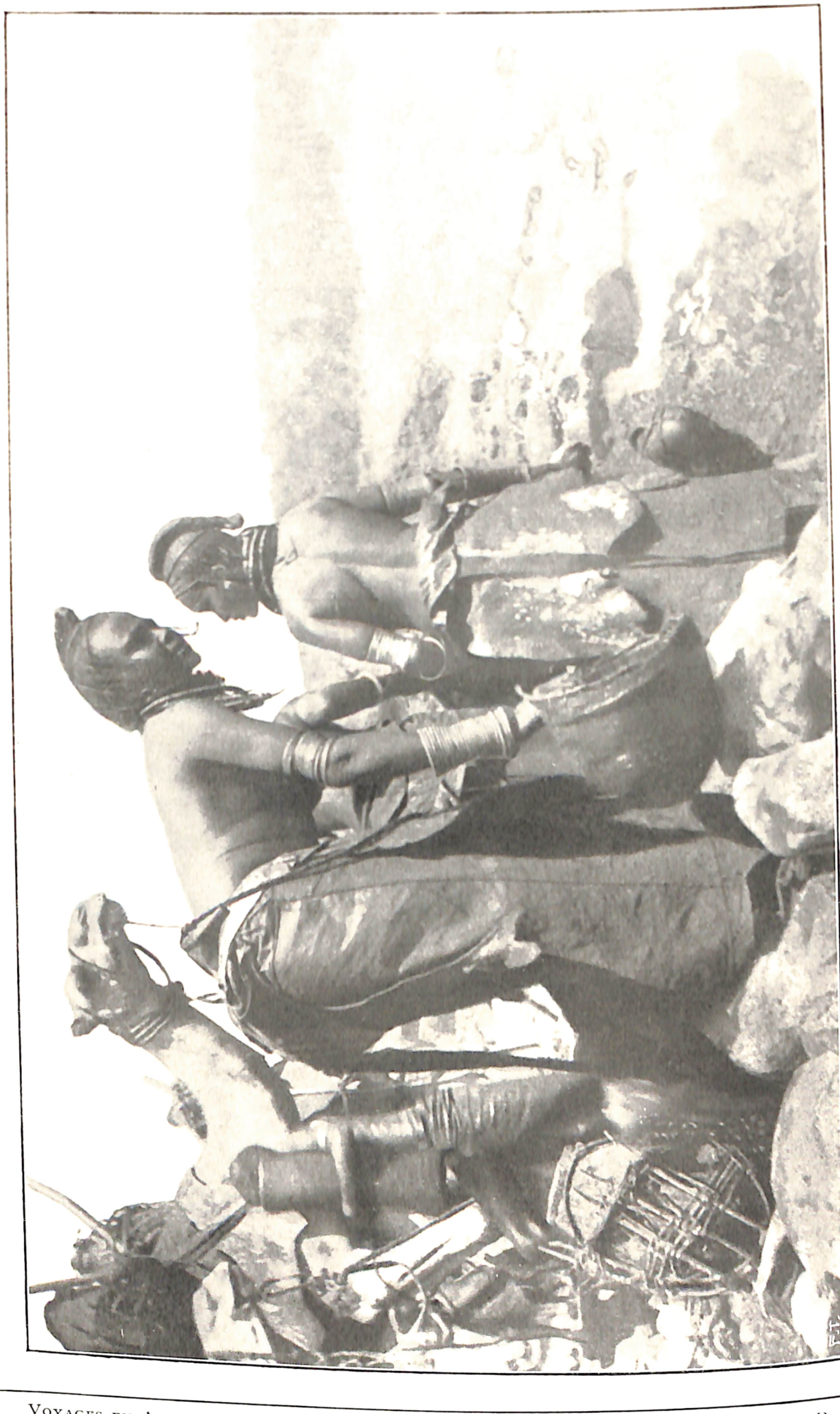
Gerenuk (p. 318).



C'est un paysage aux couleurs d'Orient.... (p. 318).



.... en déchargeant les jarres.... (p. 321).



Celles qui ont mit un fils au monde portent les cheveux réunis en forme de casque (p. 321).

chameaux et nous sommes toujours sans nouvelles des deux perdus d'hier.

Nous décidons de les attendre ici demain.

Reti, 13 janvier.

Une forme humaine, puis une autre, se montrent au bord du haut sillon qui domine la gorge où nous sommes campés. La distance est trop grande pour savoir ce que sont ces ombres. Elles s'arrêtent, regardent, hésitent, s'avancent, puis font signe à des êtres que nous ne voyons pas.

Les formes disparaissent.... Elles reviennent bientôt, suivies par une foule d'autres. Ce sont des femmes conduisant des chameaux. Elles descendent dans la gorge, se suivant en longue file, comme des chenilles processionnaires, zigzaguant parmi les rochers noirs. Il en vient toujours. Bientôt toute la troupe est arrêtée autour des trous. Femmes et chameaux font un tintamarre effroyable.

Les bêtes bêlent; les femmes crient, s'interpellent, s'injurient, tout en déchargeant les jarres; elles se poussent, se bousculent, courent à qui arrivera la première aux trous. Souvent elles glissent et tombent. Elles sont si serrées au fond des petits puits qu'elles répandent sur elles la moitié de l'eau qu'elles ont puisée.

Quelques-unes sont jeunes et assez plaisantes, mais les autres sont toutes laides et fanées. Habillées d'un morceau de cuir qui part de la ceinture, elles ont au cou de nombreux colliers et autant de bracelets aux bras et aux jambes. Certaines portent leurs cheveux en petites nattes des deux côtés de la tête, ceux du milieu réunis en forme de casque, le tout fortement enduit de terre et de graisse. Celles-là ont mis un fils au monde. Celles qui ont les cheveux complètement rasés sont mères de nombreux enfants.

Elles ont quitté hier leur camp volant et vont s'en retourner aujourd'hui vers leurs compagnes et leurs oisifs maris avec la provision d'eau pour plusieurs jours. Elles sont de la race des Rendillas. Dans leur tribu les femmes s'occupent des troupeaux comme du ménage. Les hommes ne font rien.

Méfiantes au début, elles font semblant de ne pas nous regarder. Bientôt elles s'enhardissent et nous font tenir au bord des trous les jarres qu'elles remplissent.

Marsabit, 14 janvier. - Altitude: 1460 mètres.

Hier, avant la nuit, tout ce qui pouvait être porté à dos d'homme, a été transporté de l'autre côté du ravin, au delà du mauvais pas des rochers, de façon à éviter cet effort inutile aux chameaux dont beaucoup sont fourbus. Eux aussi ont été passer la nuit là-haut.

Notre marche d'aujourd'hui nous a fait retrouver la plaine aux herbes sèches. Puis nous avons dû monter et descendre dans des rochers au milieu d'un petit bois, traverser une ligne de collines dénudées. Maintenant nous montons encore. Derrière nous, sous le soleil, la plaine immense se déroule à l'infini, bordée de montagnes à droite et à gauche.

A 11 heures nous nous trouvons au bord de la forêt de Marsabit. Une route y a été ouverte. Deux grands arbres se dressent à l'entrée comme deux sentinelles. Leur verdure disparaît sous les lichens qui les habillent d'un manteau gris.

Sous les voûtes sombres de la forêt, des clartés lumineuses tachent le sol, marquant les places où les arbres ont été coupés.

La forêt est belle, mais elle n'a pas le caractère de la forêt tropicale. Tantôt des arbres tout droits, aux troncs lisses, rappellent le port des hêtres de futaies, tantôt des arbres aux troncs énormes, tuyautés, poussent des racines aériennes qui tombent de haut et se replongent en terre; d'autres, moins grands, aux troncs tourmentés, sont revêtus de mousse. De toutes les branches, grandes ou petites, pendent des chevelures de lichens gris ou de longues mousses vertes qu'agite la brise en passant. De ci, de là, sont accrochées quelques orchidées. Le soleil, qui ne glisse que péniblement à travers l'épaisseur du feuillage, dore d'un jour lointain la masse de verdure foncée, les mousses de velours et les durs lichens.

Après une heure et demie de marche sous bois, toujours montant, nous parvenons à la crête et à la lumière. Au-dessous de nous le lac en forme de cratère, tous les bords en sont boisés; près de l'eau une bande d'herbe, quelques roseaux, des oiseaux posés ou rasant les eaux.

A distance, tout semble toujours plus terrible. L'éloignement amplifie les difficultés. Passant de bouche en bouche, les renseignements n'arrivent que dénaturés ou contradictoires. Lors de

notre départ, Marsabit.... là-haut, vers le nord, un point à peine indiqué sur les cartes les plus récentes, semblait inaccessible. C'était un peu comme le château enchanté de la légende qui s'éloigne à mesure qu'on avance.... Pourtant nous y voilà! et nous pouvons dire que personne ne nous a facilité la tâche! Prohibitions, conseils de renoncer à notre projet, renseignements contradictoires, tout était plutôt fait pour compliquer ou arrêter notre marche.

Et jusqu'à présent aucune difficulté insurmontable ne s'est présentée. Certes l'endroit est lointain et d'accès difficile. Mais s'il ne s'agit pas d'un château enchanté et si deux ou trois cabanes de terre le remplacent, du moins peut-on bien déclarer ce site enchanteur. Nos tentes sont plantées au bord d'une vaste allée baignée de lumière, sous l'ombre de grands arbres aux pendeloques vertes et grises. En face, des arbustes au feuillage brun sont couverts de fleurs jaunes qui embaument.

Marsabit, 16 janvier.

Au sortir de ma tente je trouve une matinée d'Ecosse. Le ciel est invisible. Ainsi que des fumées légères, des bouffées de brouillard passent, poussées par la brise. Les arbres velus agitent leurs ombres difformes dans la lueur grise du demi-jour.

Un grand feu pétille près de ma tente. De temps en temps je vais me chauffer près de la flamme. Nous n'avons que 20° avant que le soleil soit monté au-dessus des arbres et 25 après.

Marsabit, 17 janvier.

Hier soir, à la lueur des étoiles qui seules éclairaient la route, les lichens prenaient des teintes d'argent, formant une sorte de toile légère jetée sur les mystères de la forêt. Des fleurs mouraient aux arbres, exhalant leur indéfinissable parfum. Des profondeurs du bois arrivaient des bouffées d'air humide et une odeur douce, enveloppante, de mousses, de feuilles et d'écorce moisie. Le silence n'était troublé que par le bruit des gouttes d'eau tombant lentement, régulièrement, d'une feuille sur l'autre. On eût dit le battement monotone et mélancolique du balancier d'une horloge sans cadran perdue dans ce pays d'ombre et de silence, où le temps n'a pas de valeur.

19 janvier.

La question si compliquée de l'eau, qui seule nous retenait à Marsabit, est enfin résolue! Mr Chamier, *Assistant District Commissioner*, nous prête dix *tanks* du Gouvernement, tout ce qui reste au poste.

Chaque *tank* contient 30 pintes d'eau, c'est-à-dire de quoi désaltérer 15 personnes, à raison de 6 pintes par jour pour chaque noir. On compte 24 pintes pour un blanc, 6 pour un noir, 10 pour un mulet, 1 pour un mouton.

Nous avons loué 75 jarres de racines tressées et 15 chameaux aux Rendillas des alentours. Nous partirons en caravane légère, avec nos trois tentes, peu de caisses, des vivres pour 20 jours, 30 noirs, 21 chameaux pour les bagages, 20 pour l'eau et 3 de selle. Nous laisserons à Marsabit 83 charges, 32 hommes et 13 chameaux. Nous achèterons 15 nouveaux chameaux et nous en louerons 15 autres avec 75 jarres. Cette seconde caravane attendra ici que nous ayions fait le voyage des 7 jours de suite sans eau et que nous soyions arrivés à Weyé d'où nous lui renverrons *tanks*, jarres et chameaux porteurs d'eau pour qu'elle puisse traverser à son tour la zone aride, le désert de lave et nous rejoindre.

C'est demain à l'aube que nous partons.



Nos tentes sont au bord d'une vaste allée baignée de lumière.... (p. 323).



Jarres des racines tressées, appelées *kibuiu* (p. 324).

Pl. CCV.



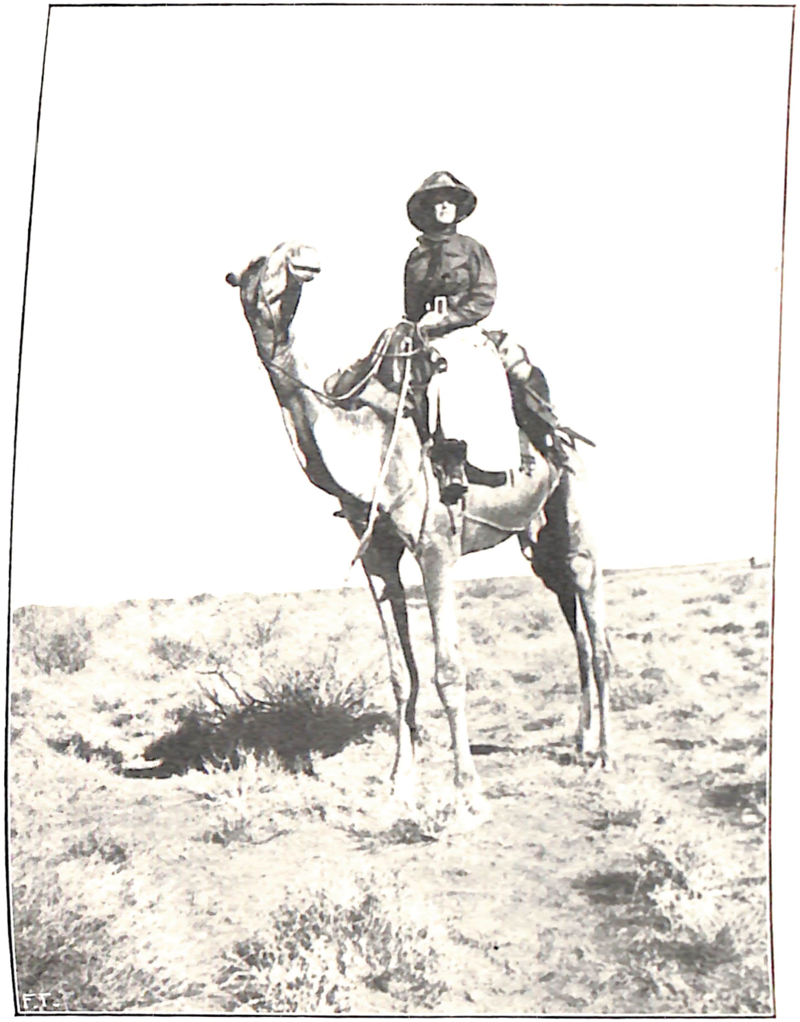
Chameau rendilla, porteur d'eau (p. 324).



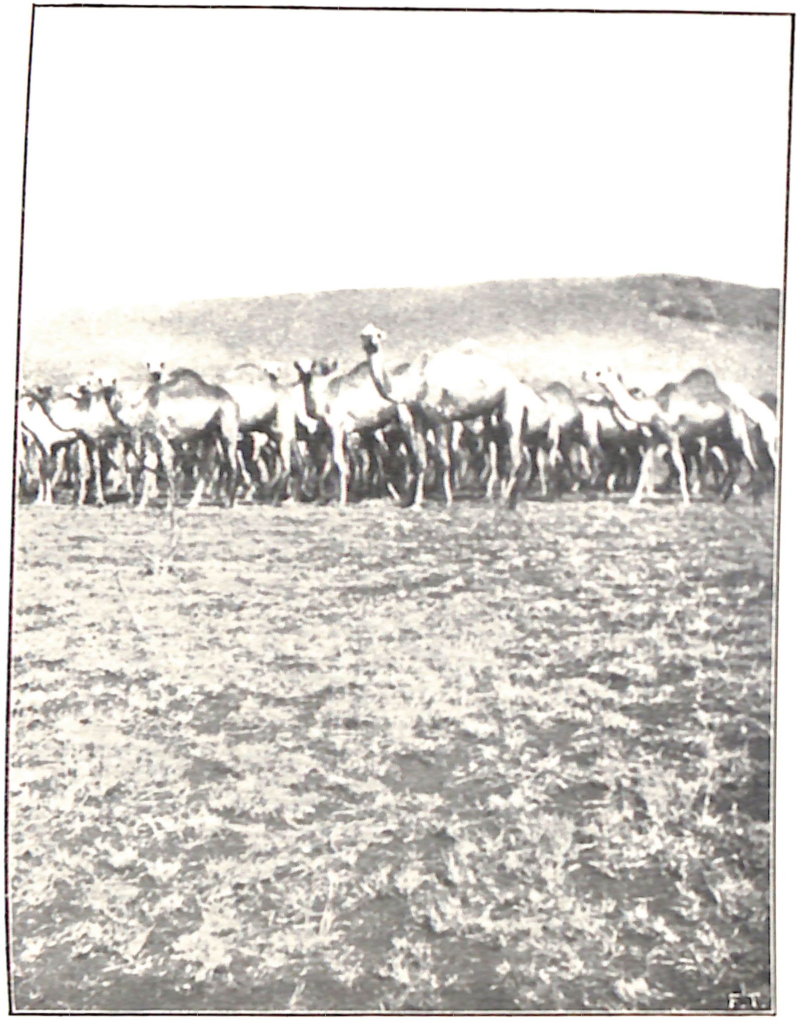
Susan.



Le Capitaine Piscicelli à chameau.



L'Auteur à chameau (p. 326).



Nous rencontrons des milliers des chameaux.... (p. 326).

Chapitre Troisième.

AU PAYS DE LA SOIF. - D'INGÉNIEUX NOMADES. - DANS LA PLAINE DE LAVE. - UNE RIXE SANGLANTE. - CHASSE AUX LIONS.

Delamer's Water, 20 janvier.

Ce matin, de la surface du lac à la cime des grands arbres qui l'entourent, montait un épais brouillard qui cachait toutes choses. Mais le soleil en a vite triomphé. En un instant tout change; la lumière éclatante pénètre dans la large avenue; les oiseaux chantent à gorge déployée; les papillons se poursuivent.

Du *boma*, une large route encombrée de rochers descend vers l'est et nous conduit hors de la forêt. Puis nous longeons à mi-côte la colline dénudée. Laissant à l'ouest le massif de montagnes qui nous cachent le lac Rodolphe, peu distant, nous cheminons de nouveau vers le nord, contournant toujours la forêt dont nous voyons les derniers arbres sur le sommet de la colline.

Vers 14 heures et demie, nous sommes à *Delamer's Water,* non sans avoir eu encore l'inévitable rencontre du rhinocéros. Nous rejoignions la tête de la colonne lorsque de loin les *boys* nous font signe de quitter le sentier. Un rhinocéros était là dans l'ombre d'un buisson. Sa vue avait jeté l'épouvante au sein de la caravane. C'était la première fois que mon *boy* Pedro en voyait un; pris de peur, il s'était enfui si vite qu'il avait perdu l'une des sandales de peau de buffle dont il était si fier.

Maï Delamer (eau de Delamer) sera le dernier point d'eau que nous trouverons avant d'arriver à la muraille qui marque la frontière d'Abyssinie. Cette eau est celle de quelques mares étalées au pied d'une colline et dont la moins boueuse est pleine de sangsues!

Première étape au pays de la soif, 22 janvier.
Altitude: 900 mètres.

Le départ devait avoir lieu ce matin à 5 heures et demie. Mais les Somalis ont laissé échapper trois de nos chameaux porteurs d'eau. Des hommes sont allés à leur recherche; il faut les attendre. A 7 heures seulement, la dernière bête chargée, nous nous hissons sur nos chameaux. Il sont monumentaux. Heureusement je ne suis sujette ni au vertige, ni au mal de mer, sans quoi la position serait critique!... Mais là-haut il fait un vent terrible et brûlant.

Les premières heures de cette.... navigation, ont été, je l'avoue, peu agréables. La selle est formée de deux morceaux de bois recouverts de cuir bosselé, un de chaque côté de la bête, un troussequin par derrière, un pommeau par devant; c'est toute une maison en équilibre, retenue seulement par deux cordes passées sous le ventre du chameau.

Mais on se fait à tout et bientôt je me trouve à mon aise là-haut.

En partant, nous montons légèrement pour dépasser la colline d'herbe que, du camp, nous voyions en face de nous. Nous apercevons de loin des femmes qui, telle Rachel, vont au puits remplir leurs jarres d'eau; celles-ci mènent leurs chameaux, au pas cadencé, l'un derrière l'autre.

Plus loin nous rencontrons des milliers d'autres chameaux que des hommes mènent paître, et bientôt nous sommes au village dont ils sont sortis. Les femmes se sont aventurées hors de la *zeriba* pour nous regarder, mais elles fuient à notre approche. Elles sont grandes et assez belles. Les hommes ont aussi un type fin qui diffère totalement du négroïde.

Chaque hutte a son enceinte de branchage et une autre dépendance pour renfermer chameaux ou moutons. A cette heure-ci, tout le bétail est dehors, sauf les bébés chameaux trop jeunes pour marcher. Ceux qui sont déjà ingambes forment un trou-

peau que mènent généralement des enfants. Les jeunes quadrupèdes ont une tournure et une démarche spéciales qui rappellent assez ces timides, maigres et anguleuses jeunes filles qu'on voit entrer gauchement, en groupes, dans une salle de bal.

En dehors du village sont gardés les chamelles et leurs nouveaux-nés.

Les Rendillas sont des tribus nomades. Leurs villages ne sont que des camps volants. Ici aujourd'hui, demain à des lieues, selon le pâturage. Aussi leurs huttes sont-elles construites fort ingénieusement, formées uniquement de toutes les parties du paquetage des chameaux. Les pièces d'herbe tressée qui constituent les murs de la hutte sont les couvertures qu'on placera sous les selles. La porte se ferme avec deux morceaux de cuir: la selle. Tout l'édifice est soutenu par les deux tringles en bois en forme d'X qui, placées sur le chameau, seront la base du paquetage. A terre sont placés les uns à côté des autres ces autres morceaux de bois qui serviront à fabriquer les cages soutenant sur la bête les jarres d'eau ou de lait et cela c'est le sommier; une natte est étendue sur ces madriers et le lit est excellent. Le mobilier est complété par des tabourets en bois et des repose-nuques.

Le village dépassé, nous longeons un ancien cratère dont les bords abruptes se sont boisés. Nous marchons sur de grandes dalles de lave. Puis commence une plaine couverte de pierres volcaniques entre lesquelles pousse une herbe rêche et quelques cactus. Descente entre des rochers de lave.

Le soleil est de feu, l'air brûlant, le vent chaud. Nous avons tous une soif ardente. Quatre grands verres d'eau remplacent ma tasse de thé habituelle. Les hommes boivent toute leur ration et refusent de manger. Le vent est si violent qu'il est difficile de planter les tentes.

Deuxième étape au pays de la soif, 24 janvier.
Altitude: 750 mètres.

Il était quatre heures et demie, nous finissions notre premier déjeuner, un faible jour filtrait à peine au-dessus de la ligne d'horizon comme la lumière au-dessous d'une porte, lorsque des ombres chinoises se dessinent sur le ciel encore obscur: de petits points noirs d'abord, puis des formes de plus en plus nettes

de chameaux montés. C'est *Mr.* Hope, *district Commissionary of the northen frontier*, qui vient de Moyale. Nous n'échangeons qu'une courte conversation. Nous avons hâte de partir et lui, en marche depuis deux heures cette nuit, est pressé de gagner *Delamer's Water:* ses *tanks* sont vides.

Tout ce qu'on touche, bois, fer, vêtement, semble avoir été passé au feu. Ma gourde me brûle les lèvres et quant à son contenu, n'en parlons pas; le thermomètre marque 40°.

Nous avons déjà des éclopés. Le cuisinier ne peut plus marcher; on l'installe sur un chameau. L'un des *boys* a la fièvre; il va à dos de mulet. Quant à Pedro, il est fourbu et je le prends en croupe sur mon chameau.

Troisième étape au pays de la soif. - Dans la plaine de lave, 25 janvier.
Altitude: 740 mètres.

Sur la plaine stérile naissent les premières clartés du jour. Un voile couleur citron est tendu dans le ciel. Bientôt il se dissout, se fond en des teintes douces, alanguies qui se succèdent sans que l'œil puisse discerner où l'une finit et où l'autre commence.

Puis des flots de lumière montent jusqu'au zénith. Déjà l'air recommence à trembler; une anxiété semble s'élever des pierres et du sable qui pour douze heures appartiennent désormais au dieu du feu.

Ce jour éclatant nous trouve dans la plaine de lave, indéfiniment plate, sans point de repaire pour fixer la vue, sans limites appréciables. Les montagnes sont si loin qu'on les prendrait plutôt pour de vagues nuages, lignes sans consistance et indéfinissables. Partout des pierres noires jetées sur la terre jaune qui apparaît ici et là par plaques. C'est le désert!... le désert mystérieux, effrayant, qui donne le vertige et dont la monotonie fascine et attire comme le vide! Ces plaines nues qui paraissent ne rien cacher renferment une énigme plus troublante que la forêt. Des arbres, si hauts, si épais soient-ils, sont des réalités contre lesquelles on peut lutter: le désert est le domaine du mirage, de l'irréel.

Tout ce qu'on voit, qu'on croit toucher, disparaît. Les images s'évanouissent à peine formées. Tout est vague, tout oscille dans l'air. La lumière tombe sur le sol, rebondit, retombe, s'écrase sans trouver un objet précis dont elle puisse fixer les contours.



Elles font semblant de ne pas nous regarder.... (p. 321).



Méfiantes au début bientôt elles nous font tenir leurs jarres.... (p. 321).

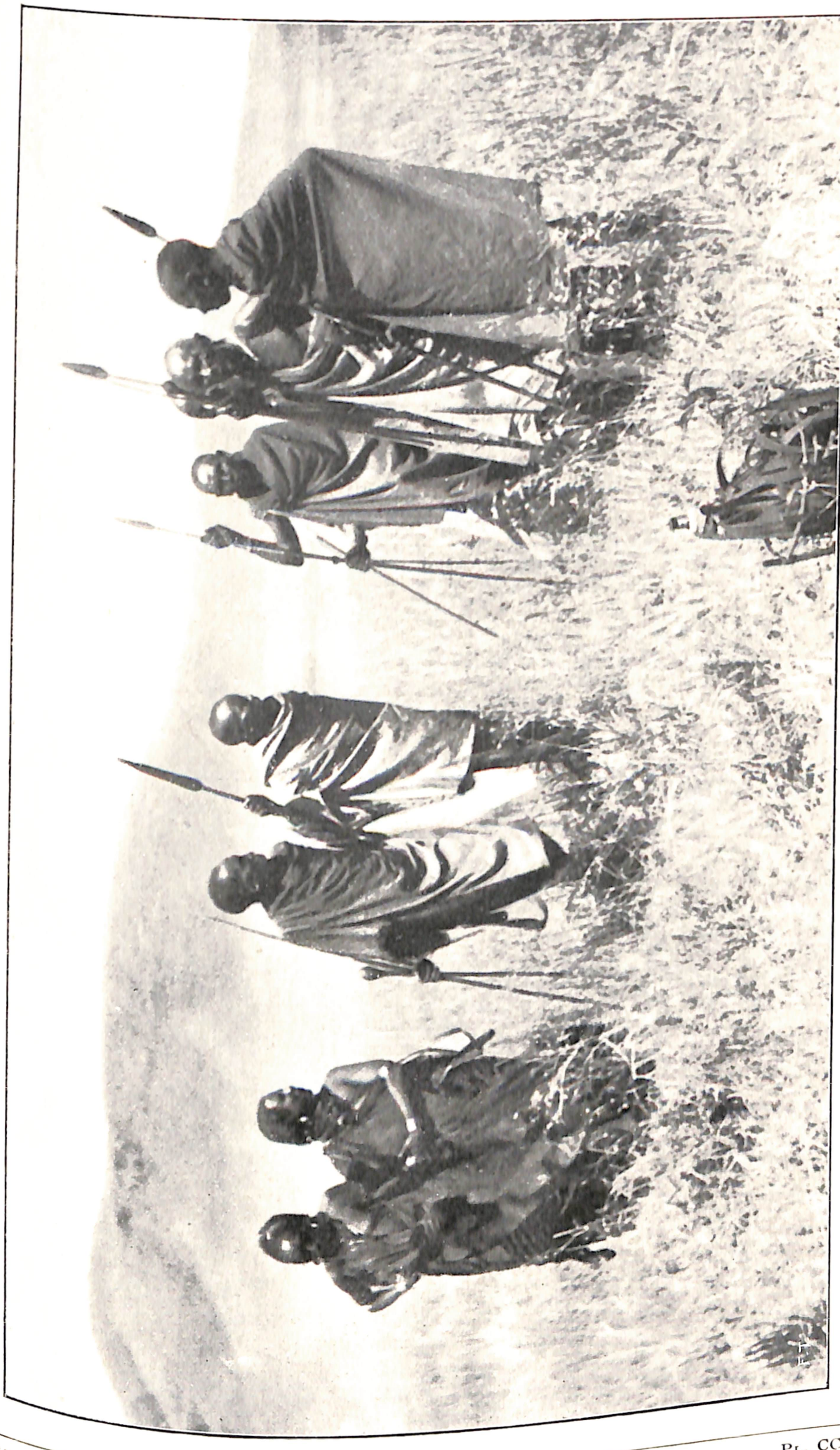
Pl. CCIII.



Le lac de Marsabit en forme de cratère (p. 322).



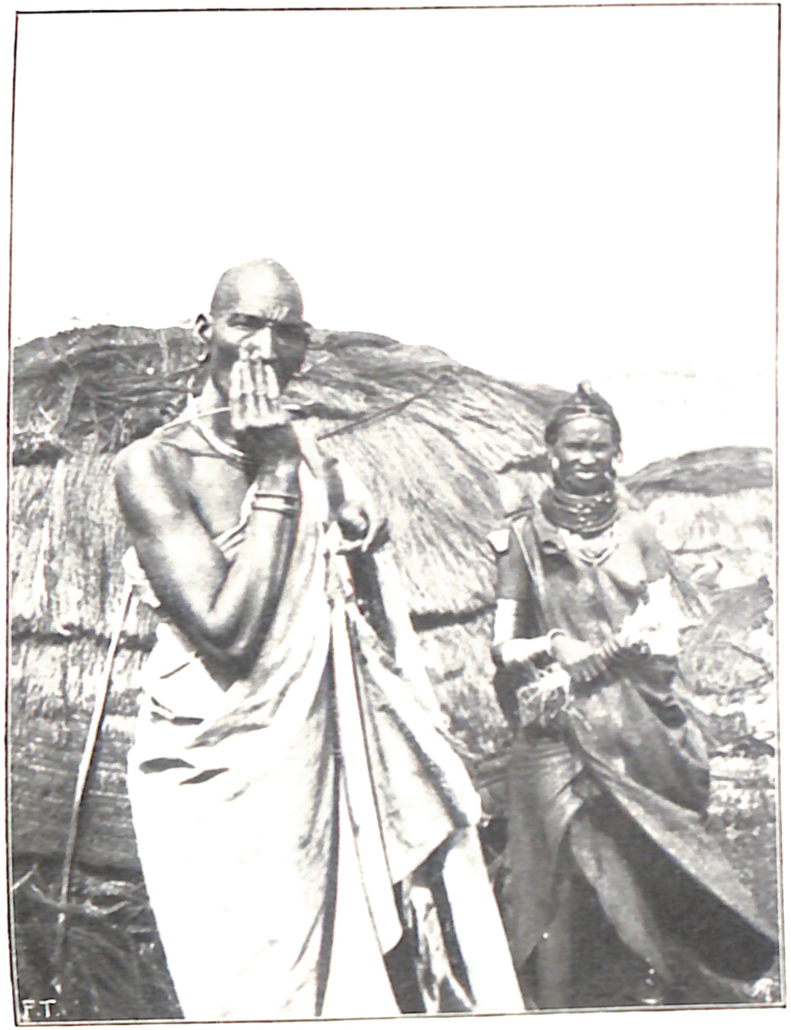
Maisons de Marsabit (p. 322).



Les Rendillas (p. 327).



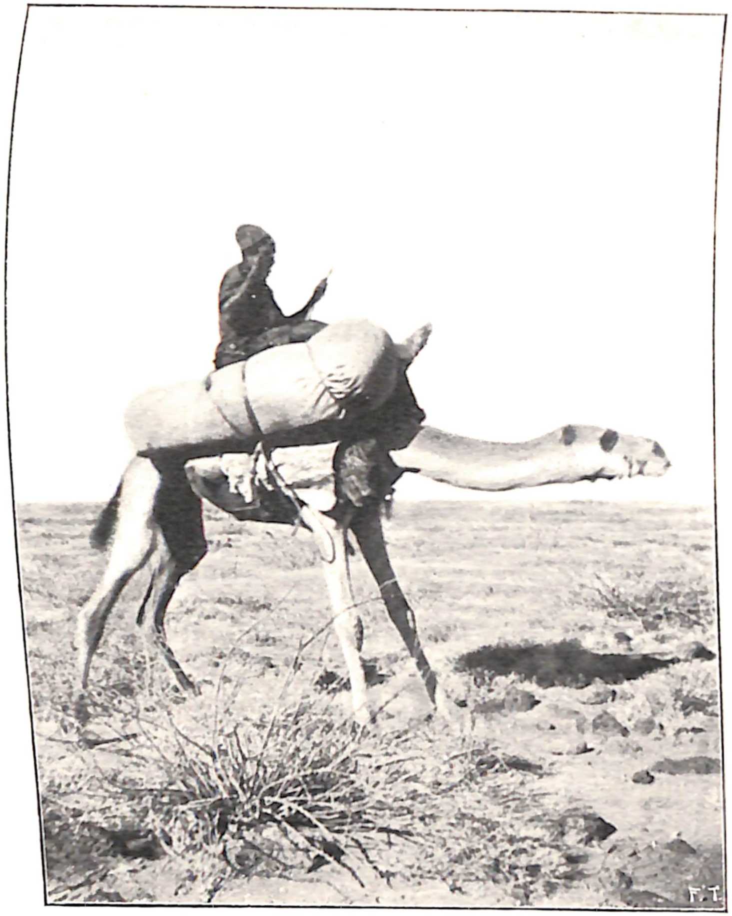
Les femmes se sont aventurées hors de la *zeriba*.... (p. 326).



Hutte Rendilla (p. 327).



Pedro fourbu, monte en croupe (p. 328).



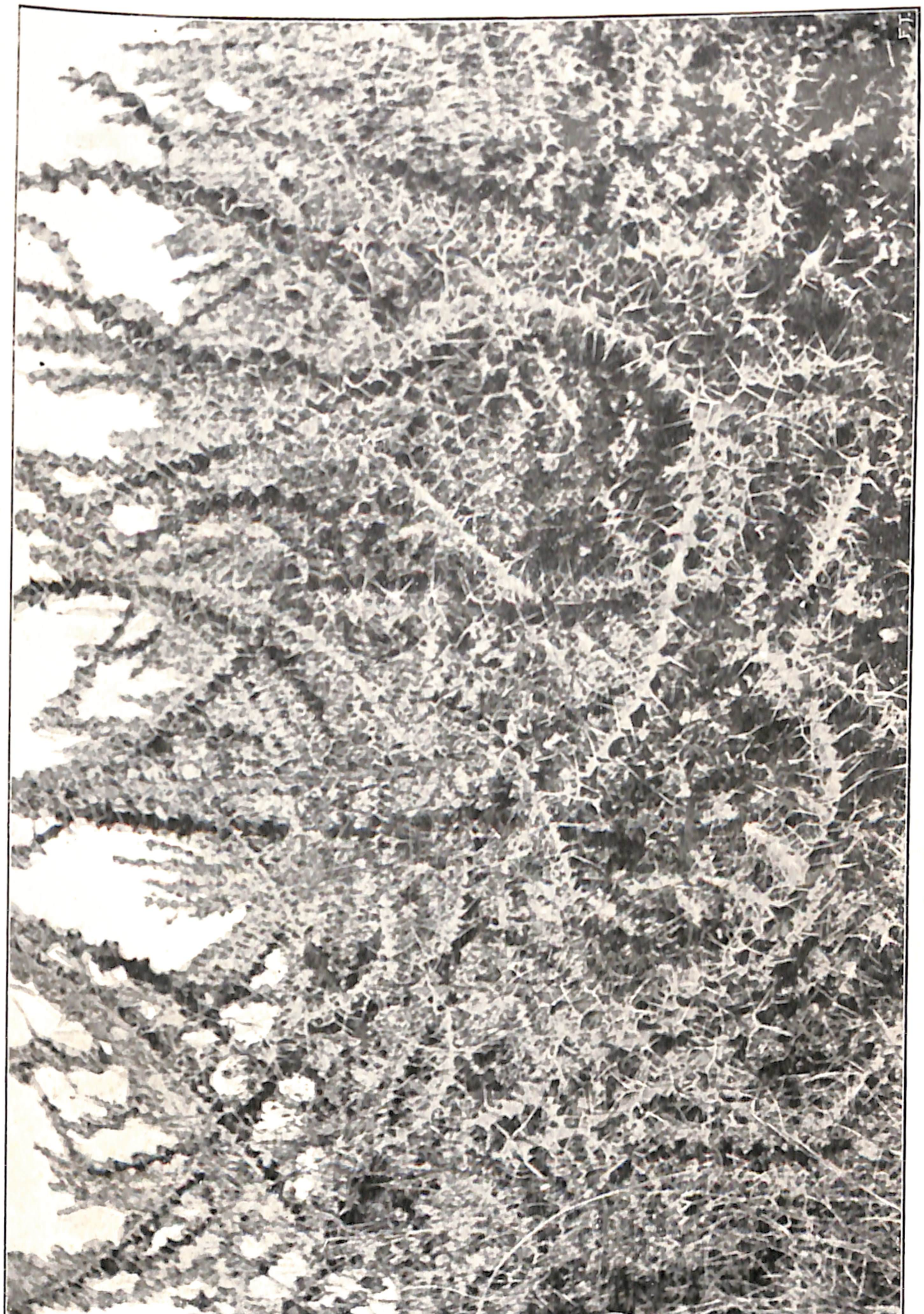
Le cousinier ne peut plus marcher (p. 328).



Halte dans la plaine (p. 329).



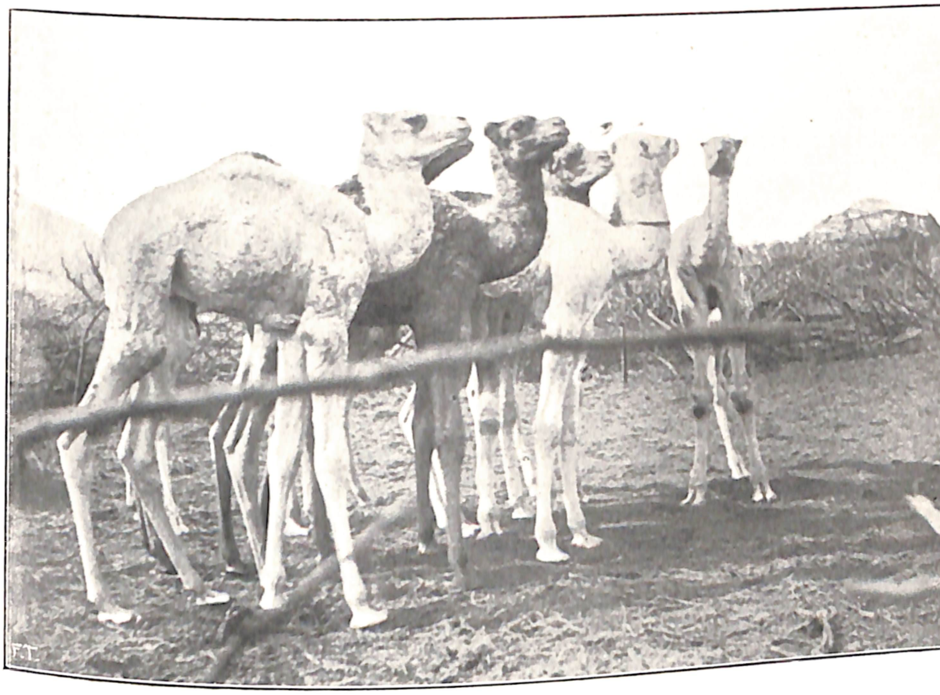
Un seul *kibuiu* d'eau est l'unique réserve (p. 333).



La végétation change (p. 331).



Type Boran (p. 333).

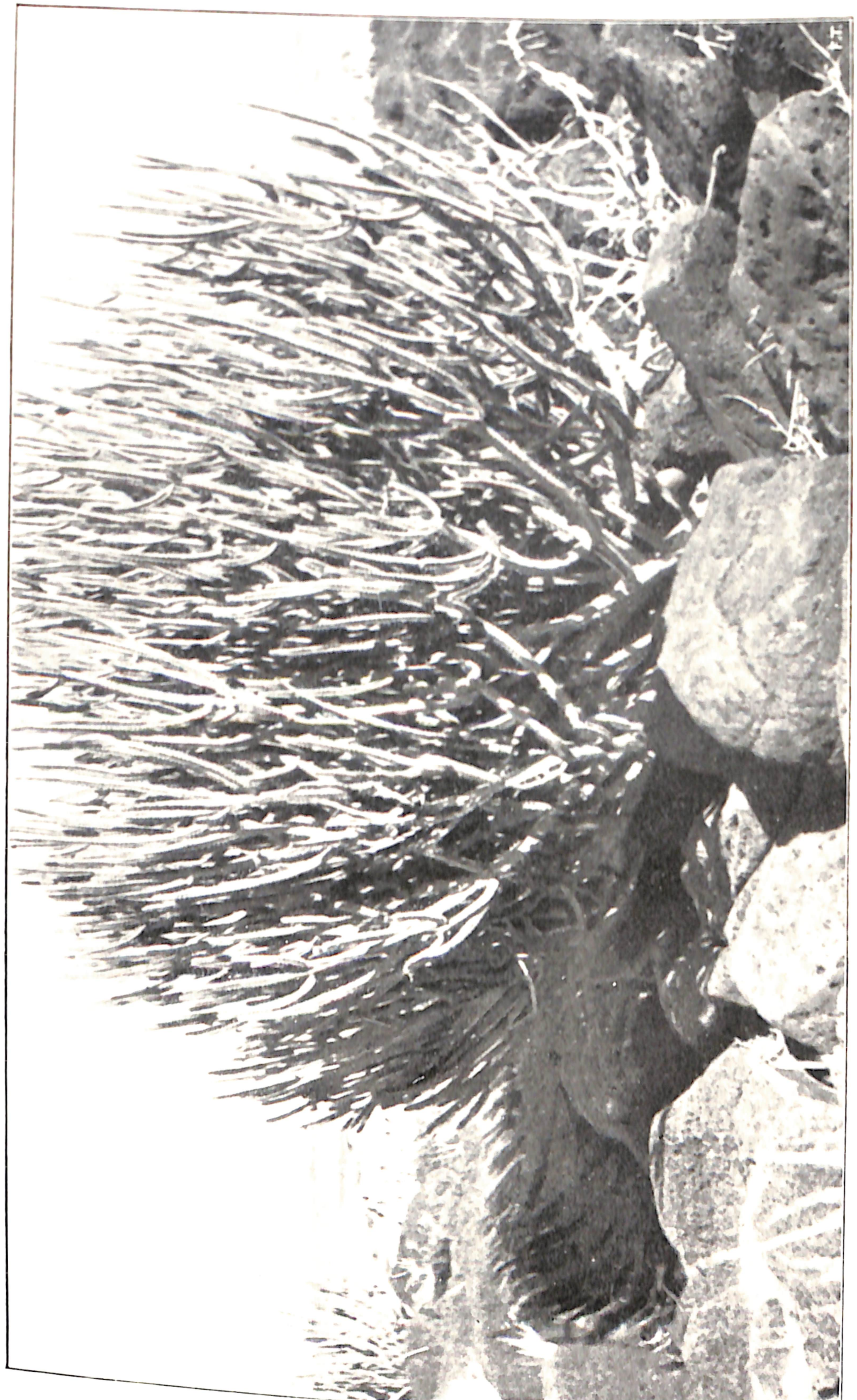


Ils ont une tournure spéciale (p. 327).



Les villages Rendilla sont des camps volants (p. 327).

Pl. CCXI.



Cactus dans la plaine de lave (p. 327).

Le vent souffle en rafales chaudes qui balayent la plaine sans rencontrer aucun obstacle. Quand il tombe, une universelle torpeur saisit la nature, et du sol, des pierres surchauffées monte un air encore plus brûlant.

Mauvaise journée pour la caravane! Hier nous avions campé près du lit de sable d'un ancien petit ruisseau. Quelques acacias, quelques buissons nous avaient fourni le bois nécessaire pour notre cuisine pendant les deux jours de marche que nous avons devant nous à travers un désert de lave dépourvue de la moindre végétation. C'étaient les derniers vestiges d'un semblant de vie. A trois heures et demie ce matin, nous étions sur pied et commencions la traversée de la plaine de lave.

Après quelque temps de marche, Piscicelli fait faire halte pour permettre à la queue de la colonne de nous rejoindre. Un homme manque. Le Capitaine, retourné en arrière, le trouve évanoui.

A peine repartis, le Somali qui mène mon chameau, tombe frappé d'insolation fulminante. Nous le faisons boire et lui rafraîchissons les tempes; dès qu'il est à peu près revenu à lui, nous le hissons sur un chameau où il est attaché et la caravane repart.

Quelques pas encore.... et deux autres noirs tombent, comme foudroyés.

Piscicelli donne l'ordre d'arrêter et fait distribuer de l'eau à toute la colonne, tandis que, aidée de Susan, j'essaye de faire revenir à eux d'autres évanouis. Un *boy* nous occupe longtemps. Il avale inconsciemment, à petites gorgées, l'eau que je lui fais boire, et retombe toujours, secoué de convulsions!...

Nouveau départ.... nouvelles chutes. Ceux qui tombent encore sont hissés sur les chameaux. Bientôt nous n'aurons plus personne de valide. Ces pauvres noirs meurent de soif et de faiblesse. Voilà trois jours qu'ils refusent de manger. Et là-bas, devant leurs yeux dilatés par la souffrance, s'étend une attirante nappe d'eau bleue, entourée d'arbres qui dansent sous le ciel de plomb.... Ils ont soif.... Ils regardent de toutes leurs forces.... Ils avancent.... Ils vont pouvoir éteindre dans cette eau pure le feu qui les dévore, y plonger leurs membres fatigués. Mais l'eau est toujours à la même place. Hélas! ce n'est qu'un effet du mirage, cruel supplice du désert!

Il est dur d'empêcher ces malheureux de boire à leur soif.

Mais les rations sont comptées pour tous et nous avons encore trois jours sans eau. Si nous les laissions faire, les noirs aujourd'hui même, avec leur imprévoyance habituelle, auraient tout bu; il ne nous en resterait plus une goutte et.... nous péririons tous avant d'arriver à l'eau. Les malades seuls ne se voient pas mesurer la ration et ils sont nombreux aujourd'hui.

Nous marchons très doucement, Susan et moi à dos de chameau sur le flanc de la colonne; Piscicelli, à pied, ramasse les éclopés et fait avancer la queue.

A 14 heures nous nous arrêtons, non que nous ayions trouvé dans la plaine de feu un point plus propice qu'un autre au campement, mais parce qu'il faut s'arrêter; si nous continuions, nos hommes mourraient.

Plus de la moitié des noirs sont hors d'état de travailler; les autres n'en valent guère mieux. L'un après l'autre, nous nous aidons à planter nos tentes.

Il est décidé que le départ aura lieu après quelques heures seulement de repos. La marche de nuit sera, il faut l'espérer, moins cruelle.

Quatrième étape au pays de la soif. — Tourbi, 26 janvier.
Altitude: 800 mètres.

Le grand vent soulève une poussière fine, brunâtre, qui pénètre partout, dans les sacs, dans les caisses, au travers des vêtements, jusqu'à la peau, et dessèche la gorge. Il vente le jour, il vente la nuit, il vente toujours. Cette nuit, les préparatifs du départ se sont faits dans l'obscurité presque complète, à la seule lueur des tisons du feu de la cuisine demi-éteint. De temps en temps une flamme jaillissait du brasier, déchirant les ténèbres, jetant une lueur rouge sur un chameau couché à terre, impassible, la tête haute, semblant contempler résigné, de son lointain regard chargé de souvenir, la dure vie que lui font les hommes.

Enfin à une heure du matin tout est prêt et nous nous mettons en marche, à la file indienne.

L'atmosphère est demeurée lourde, la terre surchauffée ne se repose pas, ce désert est sans répit.

Un homme marche en tête et, à l'aide d'une lanterne, cherche le sentier. Amici, l'*askari,* ferme la marche, ayant lui aussi une lanterne à la main.

Il fait très sombre, bien que le ciel soit étoilé. A trois heures seulement les deux extrémités très fines du croissant d'argent dépassent l'horizon, puis la lune monte très vite et nous éclaire.

L'aurore se lève enfin. Heureusement le ciel reste couvert. Il n'y aura pas d'insolation aujourd'hui.

Mais la soif nous tourmente toujours, nous sommes tous à la ration et les pauvres noirs en souffrent plus que nous. Si l'on n'a pas marché dans les déserts d'Afrique, pendant des heures, sous un soleil écrasant, sans un fil d'ombre, sur des pierres qui réverbèrent la lumière et la chaleur, dans la poussière aride que soulève un vent desséchant, on ne peut se faire une idée de la souffrance de la soif.

Le besoin de sommeil ajoute à la fatigue. Mon *boy* Pedro que j'ai toujours en croupe, a dû être ficelé sur la selle. Il dort à poings fermés. A chaque mouvement du chameau, sa tête vient me battre dans le dos, comme une grosse pierre.

Le jour levé nous trouve cheminant toujours dans l'immense plaine de pierres, éternelle et sans bornes.

Piscicelli est en arrière, occupé des éclopés.

Vers 13 heures, le terrain change. Nous approchons de trois collines perdues là, seules, détachées de la grande chaîne. Une herbe sèche, des buissons, commencent à se montrer.

Je fais arrêter la caravane et planter les tentes. Voilà 12 heures que nous marchons et 14 heures que nous n'avons pris aucune nourriture.

Cinquième étape au pays de la soif, 27 janvier.
Altitude: 800 mètres.

Il faisait froid cette nuit. Partie à pied, j'entends bientôt Susan qui, pour vaincre le sommeil, fait arrêter son chameau, descend et se met à marcher derrière moi. Le Capitaine, comme toujours, fait toute l'étape à pied.

Aujourd'hui, pas un souffle d'air. C'est étrange, sous cette chaleur, pas une goutte de sueur.

On nous avait annoncé une étape plus courte et nous avions cru pouvoir prendre une heure de sommeil de plus. Mais au lieu de nous arrêter à 8 heures, comme nous l'espérions, ce n'est que vers 13 heures que nous pûmes camper.

Ces variations n'ont rien de surprenant. De nos deux guides,

le premier, un Boran pris au village, près de *Delamer's Water*, est fou, — le second, un soldat qu'on nous a donné à Marsabit, n'a fait la route qu'une fois.... et s'est perdu!

Les esprits commencent à s'exalter. De loin je vois un homme rouler à terre. Croyant à un accident, j'accours. C'est une bataille. Outre la soif qui les tourmente et qui provoque nos hommes aux rixes, il existe entre Somalis et Swahilis des rivalités de races.

Enfin nous avons vu le bout de la plaine et du désert de pierres. Une forêt de buissons d'abord assez bas puis de plus en plus élevés, y a succédé. Sur le haut de nos chameaux, nous avons peine à éviter les branches.

Hommes et bêtes sont à bout de forces. Un chameau tombe et ne veut plus se relever. On lui enlève sa charge et il est abandonné à son sort. Deux moutons sont morts dans le trajet.

Ramaka, 28 janvier.

Il était deux heures du matin; nous marchions depuis peu de temps, quand tout à coup, troublant le silence de la nuit, nous arrive un murmure confus, des voix qui se haussent, un bruit de course, un cri.... puis tout se tait et le calme reprend. Mais, de la queue de la caravane come une traînée de poudre, un mot passe de bouche en bouche et arrive jusqu'à nous. *« A na cuffa »*. « Il est mort! »

Nous retournons précipitamment sur nos pas. La nuit est affreusement noire. La bougie fumeuse d'une lanterne éclaire une scène lugubre: un homme gît à terre, le ventre ouvert, les entrailles se détachant en rouge sur la peau noire; Piscicelli, arrivé avant nous, le soutient d'une main et comprime de l'autre les intestins sortis. L'*askari*, à genoux, soulève la tête du blessé. Dans l'ombre, deux hommes se tiennent debout, la tête basse. Plus loin, notre *boy* de table, sa robe blanche ensanglantée, pleure, la tête sur les genoux. Un grand silence règne, troublé seulement par les cris d'un oiseau nocturne semblables à un rire de mauvais augure.

Le Capitaine commence l'interrogatoire. Il fait avancer les deux soldats qui nous accompagnaient, pose des questions au blessé. D'une querelle insignifiante ils en sont venus aux mains et notre *boy*, un Somali, lui a donné un coup de couteau dans



Les femmes du village apportent de l'eau (p. 333).

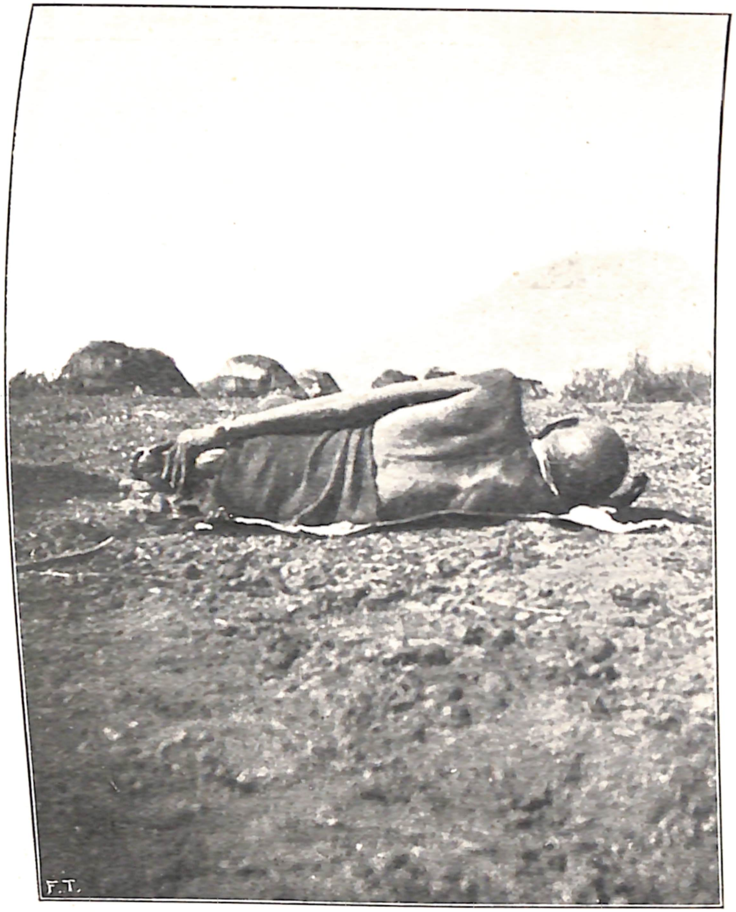
Pl. CCXVII.



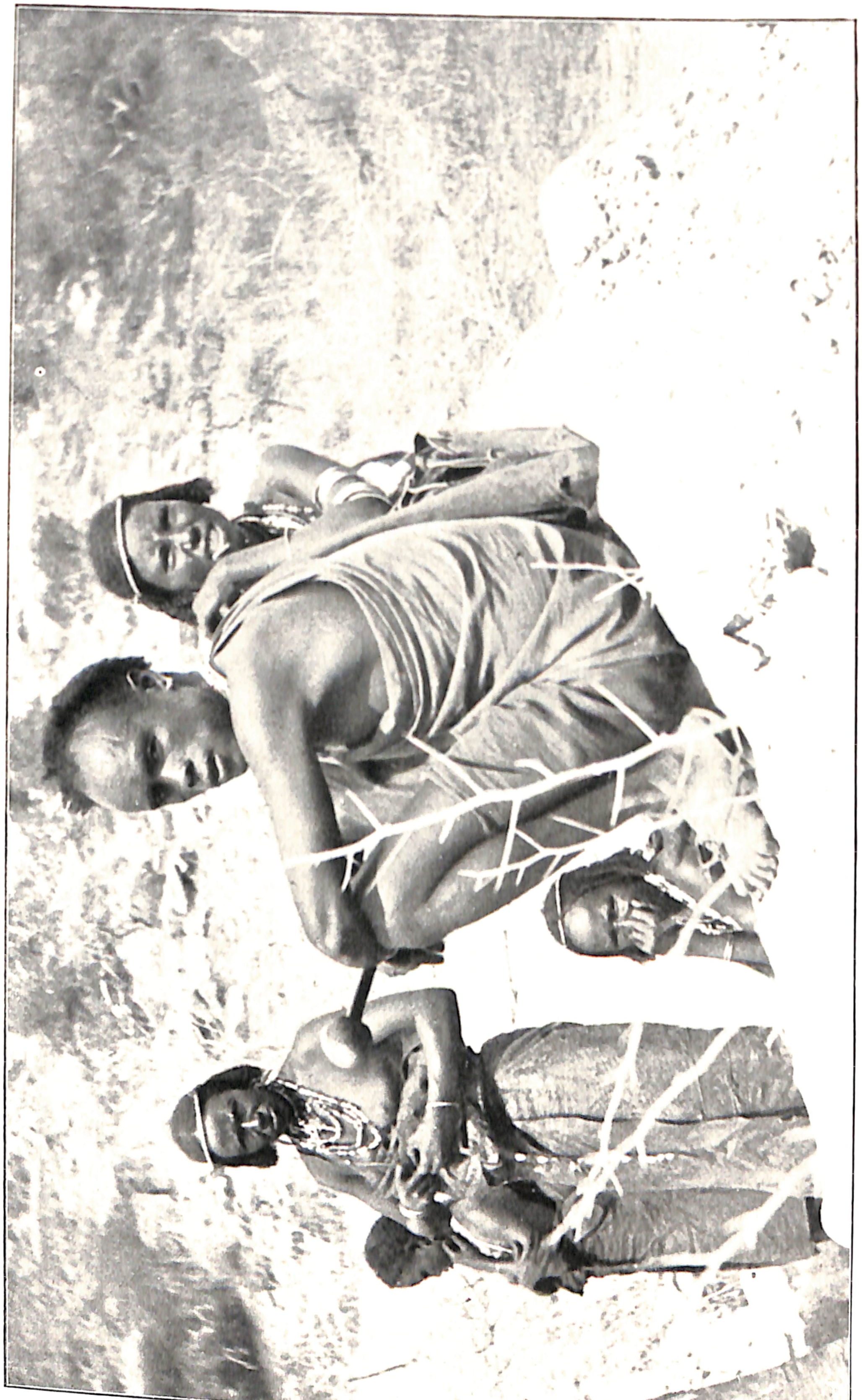
Type Goubra (p. 333).



Type Goubra (p. 333).



Nous étendons notre blessé sur des couvertures.... (p. 334).



Aden le Boran (p. 335).

le ventre. Ils sont trois coupables. Les soldats les amènent pour que le blessé les reconnaisse; le couteau est aussi recherché. Puis, penchés sur le malheureux, Piscicelli d'abord, puis moi, puis un noir, nous essayons de rentrer les entrailles....

Oh! le désespoir de l'impuissance!... Penser que la vie de cet homme est entre nos mains, qu'il suffirait de savoir peut-être pour le sauver!... Si nous le transportons, chaque secousse fera empirer son état. Mais notre provision d'eau est épuisée. Nous n'avons plus qu'une dame-jeanne de réserve pour la marche d'aujourd'hui. Si nous restons ici, nous mourrons tous de soif. Il n'y a pas à hésiter; il faut aller en avant.

Dans une pièce de cotonnade nous coupons des bandes avec lesquelles nous essayons de comprimer les entrailles du blessé, puis l'un des meilleurs chameaux est amené. Sur son dos est improvisée une civière: un sac de chaque côté, au milieu des couvertures, un matelas; on y couche le malheureux.... et le convoi se remet en marche!

Les trois coupables sont prisonniers et marchent sous la surveillance des deux soldats. Eux aussi, sont blessés; il a fallu les laver et les panser....

Nous avançons encore plus lentement. Dans une descente pierreuse, le chameau qui porte Susan s'effondre et l'entraîne avec lui. Elle se relève heureusement sans trop de mal.

Après avoir traversé des forêts de buissons et d'arbrisseaux, nous arrivons au bord d'une large plaine jaune. Les montagnes qui la bordent et que nous apercevons, lointaines, marquent le lieu de la halte. C'est à leurs pieds que nous trouverons enfin l'eau.

Les troupeaux ont reparu. Des milliers et des milliers de chameaux sont au pâturage.

Nous parvenons à un village de Goubras. Les types y sont très mélangés. On reconnaît le croisement des races. Rendillas, Boran, Goubra, Somali et d'autres encore. Les couleurs varient; les uns sont noirs, les autres chocolat, les autres presque blancs. Les habitants du village apportent de l'eau; nos porteurs boivent avidement.

Un peu plus loin la caravane s'arrête. Notre pauvre blessé va mal. Il refuse de continuer à dos de chameau.

Piscicelli reste près de lui. Il fait fabriquer un hamac avec un arbre auquel on ficelle une tente. Quatre hommes le porteront.

branches qui craquent.... Le roi des animaux, troublé dans son sommeil, s'en va, mais dédaigneusement et sans grande hâte.

Nous reprenons la poursuite, le fusil chargé, l'œil aux aguets. Des broussailles, des lianes pendues aux arbres, nous barrent encore le chemin.... Un grand bruissement de feuilles froissées, de lianes arrachées, de branches cassées.... Instinctivement je lève la tête.

En face de moi est un grand rocher, une dalle brune en pente douce. Deux lions y débouchent, en pleine lumière, le mâle et la femelle. Ils marchent l'un près de l'autre, semblant conscients de leur force et de leur indépendance. Ils vont d'un pas léger et majestueux.

Ils s'arrêtent un instant comme incertains. Ils nous fixent de ce regard puissant où passe une flamme de dédain, d'orgueil et de convoitise. L'admiration qui avait retenu mon souffle avait aussi empêché mon doigt de presser la détente. Mais il n'y a plus à hésiter.... Le coup part. La balle va droit au but.

Ramaka, 31 janvier.

Ce matin il n'y a plus d'eau dans le puits. Les femmes du village sont venues faire leur provision et l'ont tari.

Ramaka, 1er février.

Hélas! notre pauvre blessé va mourir!... Le médecin de Moyale, *Mr.* Cody, est arrivé ce matin. Il a trouvé l'état général du malade étonnant : presque pas de fièvre, un grand calme, pas de trouble dans les idées. Les noirs ont une constitution si différente de la nôtre! Mais l'intestin perforé ne peut laisser aucun espoir. Au moins notre ignorance chirurgicale n'aura-t-elle eu aucune part de responsabilité. Ce pauvre homme va donc mourir à petit feu.

Ramaka, 3 février.

La vitalité des noirs est incommensurable. Ce matin, j'ai trouvé le blessé se promenant, non sur ses pieds, mais assis, s'aidant de ses mains. On lui a fait une civière avec des couvertures et des branches et on l'a porté au village. Il y restera, confié au chef et à un *askari* que, sur notre demande, le Docteur a préposé à sa garde.



Les grands du village viennent nous rendre visite (p. 335).



.... un instant il s'arrête.... (p. 336).

Chapitre Quatrième.

LES PLUS DURES ÉTAPES. - UN FOU DE SOIF. ENFIN LE DJOUBA.

A l'est de Weye, frontière d'Abyssinie, 4 février.

Nous avons quitté Ramaka ce matin, y laissant quatre chameaux morts, l'un de fatigue, les trois autres pour avoir mangé du *gabor,* arbuste aux feuilles vertes et fraîches qui tuent presque inévitablement les animaux qui en broutent.

La route est monotone, le terrain plat, garni de broussailles. A notre droite, la plaine; à notre gauche, les montagnes qui forment la frontière d'Abyssinie et que nous côtoyons à une certaine distance.

Vers 13 heures et demie, nous campons sans avoir à chercher l'eau, nos dames-jeannes étant pleines.

El Goute, 5 février.

Au loin, dans la nuit, un incendie ensanglante le ciel. La prairie est en feu. Je regarde s'avancer le nuage qui précède la flamme comme un transparent jeté sur les lueurs qui débordent en franges de pourpre. Bientôt le feu gagne en hauteur et à travers ce voile la lune brille comme derrière un verre fumé.

Le grondement s'accentue, crevé de détonations de canonnades lointaines, de crépitements de fusillades. Par moment, le vent s'apaise, les flammes se redressent, s'enroulent autour des ar-

bres, tordent les branches, secouent les feuilles; de ces torches géantes s'échappe une pluie de flammèches qui s'envolent et se détachent en papillons de feu sur le ciel plus sombre. Puis, sous un nouveau souffle, la flamme se courbe, reprend sa course; sa vitesse augmente d'instant en instant. La chaleur s'accroît, les herbes s'enflamment par la contagion de l'air embrasé avant d'être touchées par la traînée de feu. Les tourbillons noirâtres, jaillis du foyer, montent de plus en plus épais mais un coup de vent troue le nuage: en haut c'est l'incohérence splendide d'un ciel d'orage illuminé par la lune, en bas, c'est une fantasmagorie de décor, des reflets d'ocre et d'écarlate, un envolement de flocons ardents.

La flamme gagne rapidement dans la direction du vent. Un incendie allumé en sens contraire vient se jeter sur le premier. Les arbres paraissent inondés de sang. Les feuilles se hérissent et tremblent. Subitement les deux vagues de feu se jettent l'une sur l'autre, fusent vers le ciel dans une apothéose flamboyante, se tordent en spasme d'agonie et retombent vaincues.

Coupé, désarticulé, l'incendie court en deux tronçons sous le vent. Le voilà déjà très loin. L'horizon est tendu d'un rideau de pourpre pailleté d'or.

De temps en temps une branche d'arbre s'écroule, sa chute réveille le brasier mal éteint qui lance un jet de flamme.

Le sol est uniformément gris; des arbustes calcinés dessinent sur l'horizon des arabesques noires; d'autres, simplement flambés, laissent pendre leurs feuilles roussies aux tons d'automne; quelques-uns, plus élevés, gardent intactes et vertes encore des feuilles qui semblent la promesse d'une vie nouvelle.

A 12 heures et demie nous avons quitté la route de Moyale pour nous engager dans un défilé encaissé entre de hautes collines qui n'en finissaient pas. Enfin, vers 14 heures et demie, nous étions au bout. Un tout petit ruisselet descend lentement de la montagne, à travers de gros rochers qui forment un lit de pierres.

En route pour El-Wak. - Étape sans eau, 7 février.

Nous avons marché toute la nuit. Partis hier soir après 19 heures, nous avons planté les tentes au jour naissant, c'est-à-dire vers 6 heures et demie. La marche de nuit est pénible

mais elle est la seule possible quand on a devant soi plusieurs jours sans eau.

Quelle lenteur désespérante! Non seulement les bêtes n'avancent pas, mais il faut s'arrêter sans cesse et longuement pour attendre que les chameaux de queue nous rejoignent. Nous en laissons deux sur le chemin, complètement fourbus.

Comment arriverons-nous à Bardera si nous semons ainsi nos moyens de transport le long du trajet? Déjà ils plient sous leurs fardeux qui s'augmentent des charges des animaux abandonnés. De plus, nous avons dû remettre à *Mr*. Deck, *commissionary* de Moyale, les chameaux que nous avions loués aux Rendillas.

Selon son habitude, Piscicelli fait toute l'étape à pied. Susan et moi en accomplissons de même une bonne partie car, du haut de nos perchoirs et dans l'obscurité, nous ne pouvons nous défendre des branches épineuses qui déchirent les vêtements et vous mettent en sang.

A un certain moment, les retardataires avaient perdu nos traces. Etant la plus haute de taille je monte sur le plus haut chameau; on me passe la lanterne que je tiens sur ma tête et je forme ainsi un phare vers lequel les retardataires peuvent se diriger dans la nuit noire.

Vers 5 heures un quart nous faisons la dernière halte avant de dresser le camp.

Dans la pâle lumière du jour naissant on eût dit les abords du château de la Belle au Bois dormant. Les chameaux s'étaient couchés. Le sommeil avait instantanément figé les hommes dans la position dans laquelle ils s'étaient arrêtés: les uns debout, appuyés aux arbres, les autres assis, un bâton à la main; ceux-ci accroupis, ceux-là la tête sur les genoux; d'autres encore s'étaient laissés tomber tout de leur long, comme des bûches, et étaient restés sans mouvement, la main crispée sur la corde de leurs chameaux....

Étape sans eau, 8 février.

Nous sommes partis hier à 19 heures au lever de la lune. Dans la clarté mystérieuse les arbres fuyaient à mes côtés comme des ombres douloureuses dont les grands bras noueux semblaient vouloir implorer au passage.

C'est à Debel où il y a des trous d'eau, que nous aurions

dû arriver ce matin. Mais nos *tanks* et nos dames-jeannes n'étant pas encore vides, nous avons préféré nous arrêter à 7 heures du matin, après deux heures d'une marche accomplie entièrement à pied à cause des arbres épineux.

Debel, 9 février.

Le guide que nous avons pris dans un village près d'El Goute et qui doit nous conduire jusqu'à El Wak, peut-être même jusqu'à Bardera, — voulait, hier matin, nous faire aller jusqu'à Debel, nous disant, chaque fois que nous l'interrogions, que les puits étaient tout près. Ce tout près nous a demandé ce matin six heures de marche. Il est vrai que le guide avait pris sa droite pour sa gauche, nous menant au sud de la montagne de Debel quand les puits étaient au nord!

La marche a été plus épineuse que jamais. Nous étions en miettes, écorchés, déchirés à chaque instant. Impossible de songer à aller à dos de chameaux. Quant aux mulets, il n'y en a plus qu'un de disponible, l'autre ayant été adjugé depuis hier à un Somali qui a reçu un coup de pied de chameau dans la poitrine.

Les puits de Debel sont extrêmement profonds, si profonds même qu'on se demande qui a bien pu les creuser. Leur bouche est déjà à quatre ou cinq mètres au-dessous du sol; de là trois hommes attachés à une corde descendent, faisant l'échelle, sur des marches taillées dans le roc et arrivent ainsi à une étroite ouverture par où il font passer un seau. Une fois rempli, ce récipient est hissé par les hommes restés à l'orifice et ceux qui sont accrochés aux parois l'empêchent d'y battre. C'est tout un travail d'acrobatie, mais au moins obtient-on une eau claire et sans odeur.

En route vers Aja. - Étape sans eau, 11 février.

Nous sommes restés hier à Debel pour faire la provision d'eau qui nous sera nécessaire pour les deux jours de marche que nous allons faire sans rencontrer de puits. Il fallait bien aussi laisser reposer nos odieuses montures. Que n'avons-nous de ces beaux grands chameaux d'Egypte ou du Soudan, chameaux de somme qui portent d'énormes charges sans la moindre fatigue, chameaux de selle qui, disent les Arabes, « rendent les

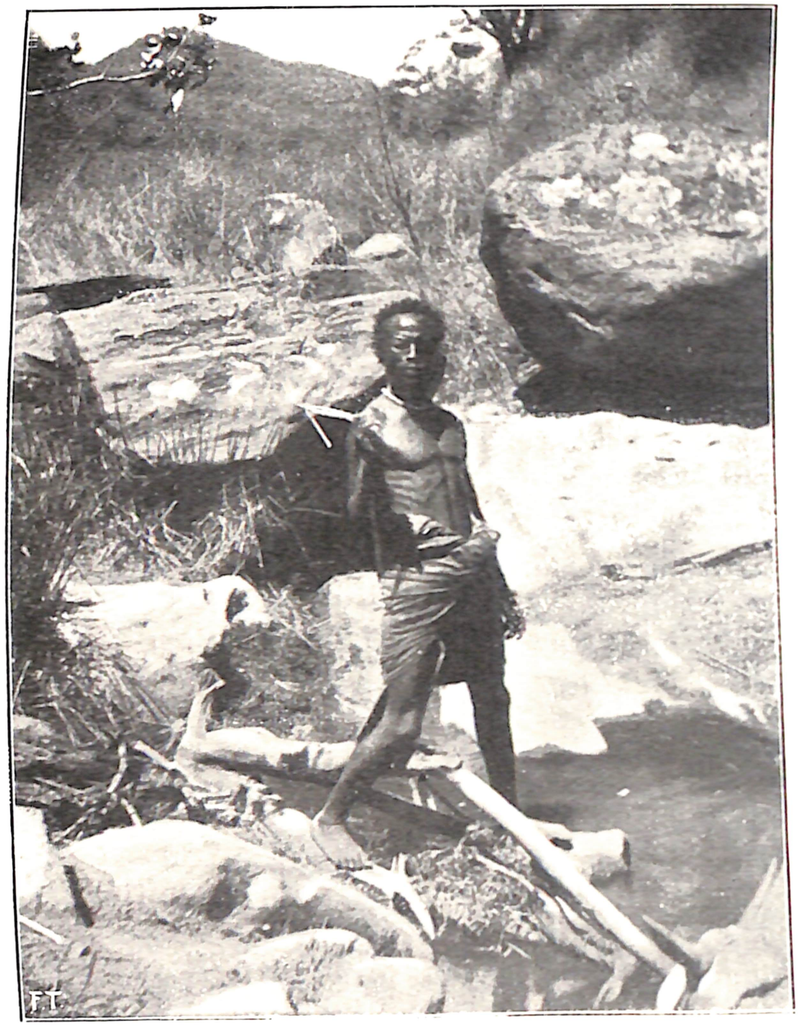


Les chameaux s'étaient couchés.... (p. 339).



Le guide (p. 340).

Pl. CCXXV.



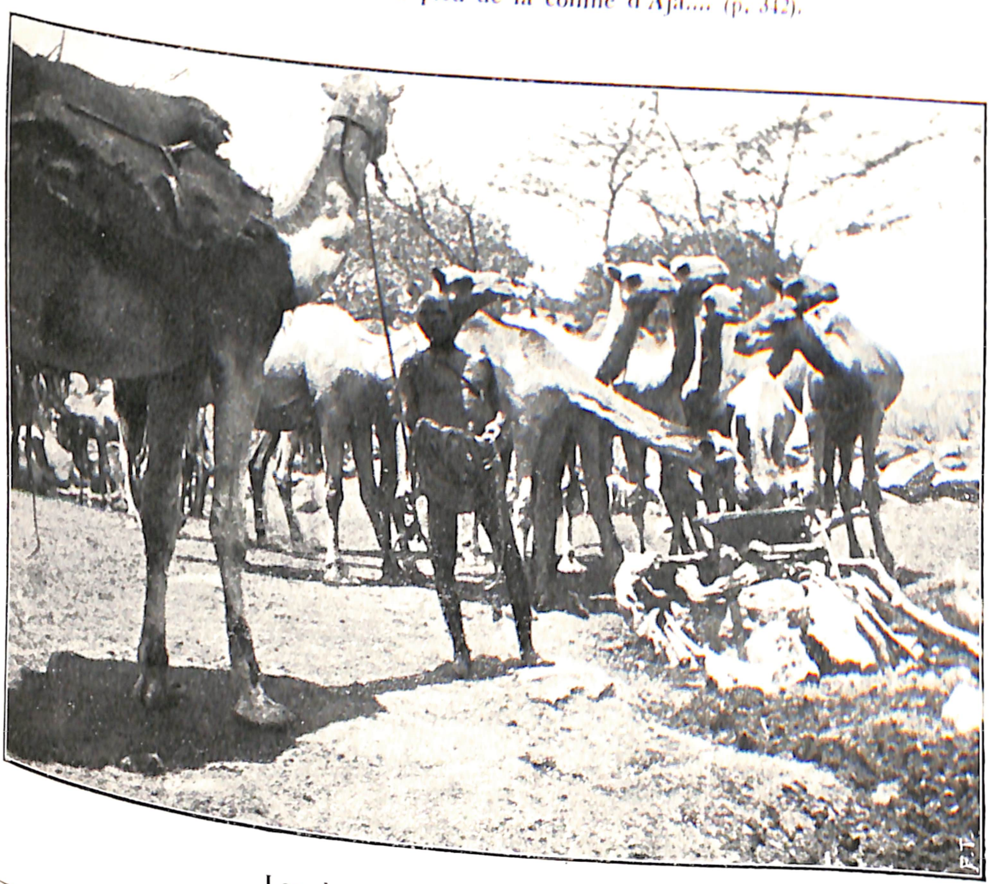
Les puits de Debel, creusés dans le roc, sont extrêmement profonds....
(p. 340).



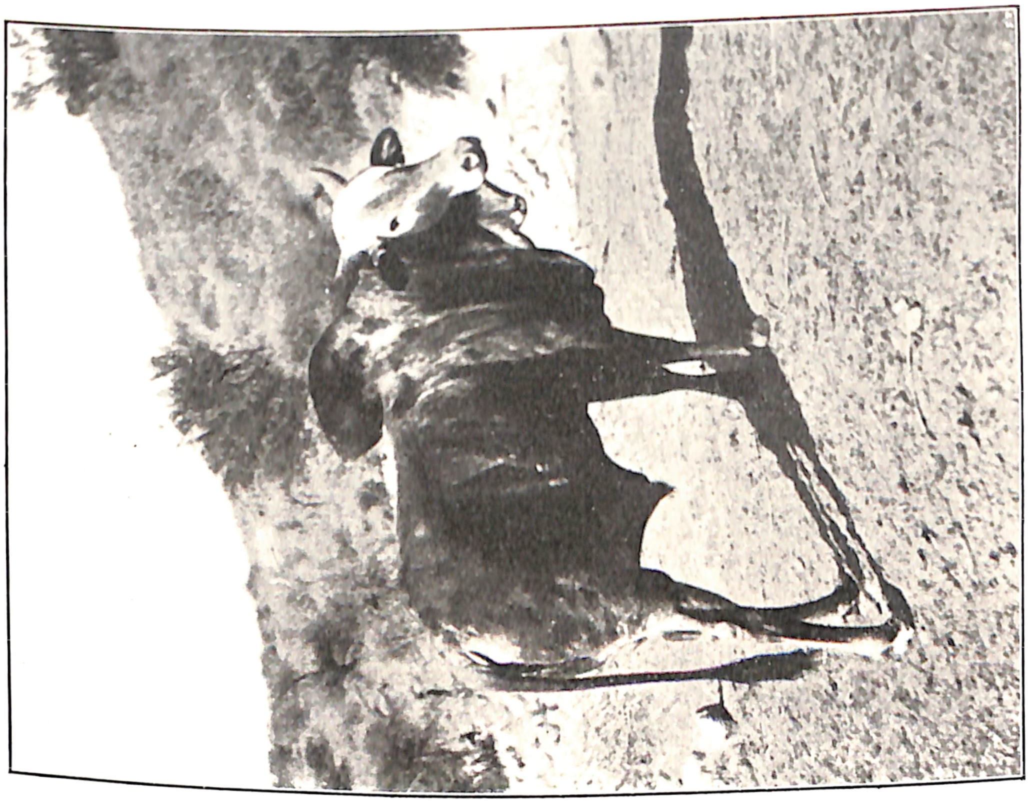
Merei, le géant soudanais et son chameau....
(p. 341).



Enfin! nous sommes au pied de la colline d'Aja.... (p. 342).



Les chameaux à l'abreuvoir (p. 343).


Zebu (p. 342).


Type Boran (p. 343).

grandes distances des petites distances ». Les nôtres rendent plutôt grandes les petites distances. Que n'avons-nous ces robustes bêtes de Syrie, comme celles que j'ai vu employer pour le trafic entre Beyrouth et Damas au temps où l'on ne songeait pas au chemin de fer !... Mais *pazienza !* il faut bien se contenter de ce qu'on a.

Je ne sais pas ce que nous mangerons demain ni après.... L'homme préposé à la garde de nos moutons s'est endormi et les a tous perdus !... Piscicelli a tué une pintade pendant la marche. Heureusement nous avons encore de la viande en conserve.

En quittant Debel on monte jusqu'à un col d'où l'on domine au sud la plaine parsemée de hauts mamelons solitaires ; au nord toujours les montagnes d'Abyssinie.

Une fois redescendus de l'autre côté du col, nous dépassons un puits, au même niveau que ceux de Debel, puis nous retrouvons le terrain plat, couvert de pierres, de buissons d'épines et d'acacias sans feuillage. Seuls des arbres, ayant une grande ressemblance avec nos chênes, forment des taches vertes. Il y a aussi une liane aux feuilles vert-tendre, qui parfois devient arbre. Nous l'appelons « l'arbre brosse à dents » parce que les noirs, en passant, en coupent des branches qu'ils mâchonnent jusqu'à ce qu'elles deviennent fibreuses, puis s'en frottent vigoureusement les dents. Beaucoup d'arbres et de buissons, toujours sans feuilles, sont couverts de fleurs.

A 11 heures nous plantons les tentes près d'un mamelon de pierre rouge.

Vers le soir un soldat, envoyé par le lieutenant Sotham (officier anglais qui voyage dans ces parages), nous amène deux chameaux de selle. Un géant soudanais, d'un noir d'ébène, accompagne les bêtes aux soins desquelles il est préposé.

Aja, 12 février.

Le guide nous avait assuré que, du point où nous avons campé hier jusqu'au puits d'Aja, il nous suffirait de deux heures à deux heures et demie de marche. Malgré cette assurance et par excès de prudence, croyions-nous, nous sommes partis à 4 heures et demie du matin. Or ce fut à.... 16 heures et demie que nous arrivâmes à Aja, mourant de faim et de soif, les hommes four-

bus, les bêtes aussi, avec deux chameaux en moins, laissés morts le long de la route.

Depuis Debel plus signe d'être humain. Les Borans pasteurs sont avec leurs troupeaux à proximité des puits pendant la saison sèche.

Nous marchons vers le sud-est. A 8 heures nous nous arrêtons un moment pour attendre la queue de la colonne. Nous interrogeons le guide. Il nous indique vaguement une montagne tout là-bas, à l'horizon. Je l'aperçois du haut de mon perchoir, mais elle est si loin, si loin, qu'elle n'apparaît que comme une silhouette nébuleuse. Est-ce que vraiment il va falloir marcher jusque-là ?

Nous repartons sous un soleil de plomb et un souffle desséchant. La terre brûle sous nos pieds. Plus nous avançons, plus la montagne semble loin. Une fois encore nous nous arrêtons. Chaque homme peut boire un verre d'eau. C'est tout ce qui nous reste. Et la marche reprend. Il faut arriver, arriver le plus vite possible. Tout le monde a soif. Nous avons vidé nos gourdes et nous sommes encore plus altérés qu'auparavant.

Enfin! les arbres deviennent plus espacés, plus hauts et plus verts. Il est 16 heures. Nous sommes au pied de la colline d'Aja. Encore une demi-heure de montée sur des blocs roulants de granit de toute couleur pour arriver au puits. Nous courons. Des Borans qui puisent de quoi abreuver leur bétail nous tendent une espèce de seau en cuir durci qui exhale une forte odeur de fumée. Qui donc pense aux microbes? C'est de l'eau! Chacun cherche à étancher sa soif dévorante.

La rampe pierreuse que nous venons de gravir aboutit à une sorte de terrasse. Une pente douce y a été ménagée vers un abreuvoir. Au-dessus il faut enjamber le rebord de terre qui entoure un bassin circulaire. Puis, dans les rochers de la montagne qui sont taillés à pic, une crevasse forme la bouche du puits. Sur les parois de granit un arbre a poussé, tout tortu; on ne sait où ses racines ont pu trouver leur nourriture. Son feuillage entoure d'une ombre épaisse l'orifice du puit.

Après ces longues heures de marche dans le jour brûlant, cette eau, cette fraîcheur apportent une sensation de grand bien-être; un certain engourdissement nous envahit. La cantilène des hommes qui puisent, aide à la torpeur générale. Il sont une dou-

zaine qui font la chaîne les uns au-dessous des autres, pour parvenir jusqu'à l'eau. Les seaux de cuir montent de main en main jusqu'à la surface du sol où ils sont vidés dans le bassin rond; un trou pratiqué dans le rebord de terre laisse descendre l'eau dans l'abreuvoir, à trois ou quatre mètres plus bas. De l'entrée du puits nous ne pouvons voir que les deux premiers hommes de la chaîne, les autres nous sont cachés par les rochers bizarrement fendus. Du tréfonds nous arrive le chant des noirs, semblable au tintement étouffé d'une grosse cloche. Le son bat contre les murailles, rebondit de cavité en cavité, arrive jusqu'à la bouche où il meurt dans l'air extérieur.

Aja, 13 février.

Cette nuit, le vent a hurlé en âme de désespéré.

Il s'engouffrait dans la vallée, montait furieux jusqu'à nous. On eût dit qu'il voulait chasser les intrus qui avaient osé s'introduire dans ces régions. Il tournoyait autour de nos tentes, les secouait terriblement. Le toit battait des deux côtés comme les ailes d'un grand oiseau. Les cordes craquaient, les pieux gémissaient. J'attendais le moment où tout allait s'écrouler sur ma tête!

Puis tout est rentré dans le calme. Maintenant les échos de la montagne nous renvoient les mugissements des troupeaux qui vont à l'abreuvoir et s'y succèdent de jour et de nuit sans interruption. Par la montée parsemée d'une avalanche de pierres, dans la clarté de la lune, ils vont et viennent, poussés par des hommes, des femmes, des enfants dont les cris et les appels dominent difficilement le mugissement des bêtes.

Aja, 14 février.

Une forte agglomération s'est rassemblée ce matin autour du puits. Des Borans y frayent avec leurs voisins les Somalis. Des jolis types de femmes, des jeunes filles fort effrayées par mon *kodak*, des petits enfants nus qui poussent les troupeaux, des vieilles femmes parcheminées qui remplissent des jarres, des hommes qui font la chaîne pour l'eau, un grand va et vient de bestiaux, de chevaux, d'ânes chargés de *kibuius*,[1] des chiens sem-

1) Dames-jeannes en paille faites par les indigènes.

blables aux *podencos* d'Andalousie.... tout ce monde et ces bêtes font un bruit assourdissant et soulèvent un nuage de poussière.

Battalo, 15 février.

Ayant quitté Aja hier au soir, nous sommes arrivés au puits de Battalo ce matin à 4 heures et demie.

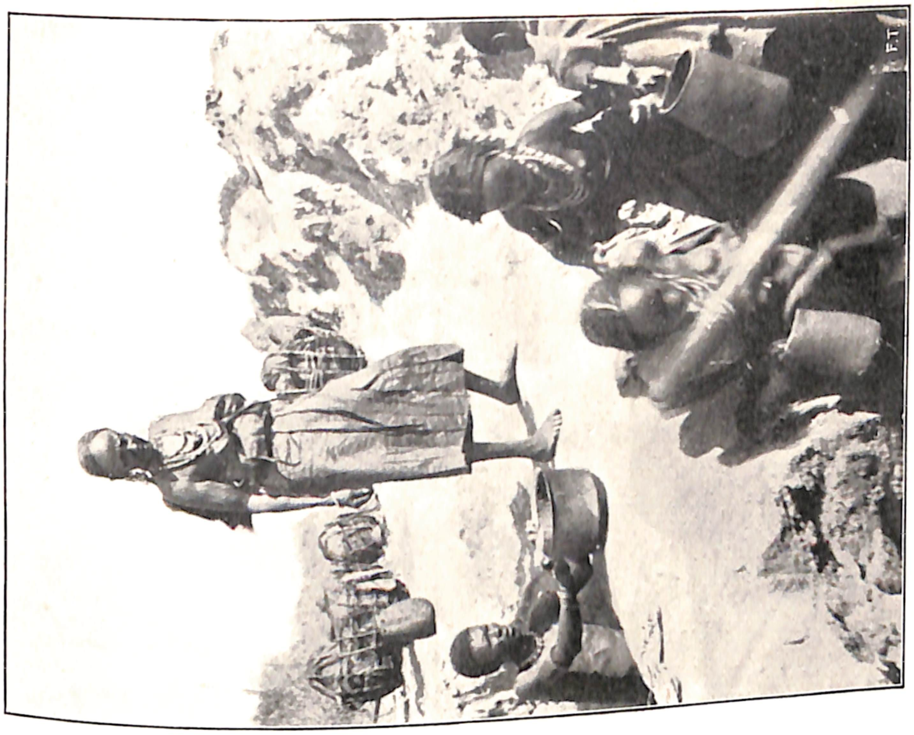
Ce puits est situé au bout d'une gorge, entre deux collines boisées. Tous les abords en sont battus, dénudés par le passage constant des troupeaux.

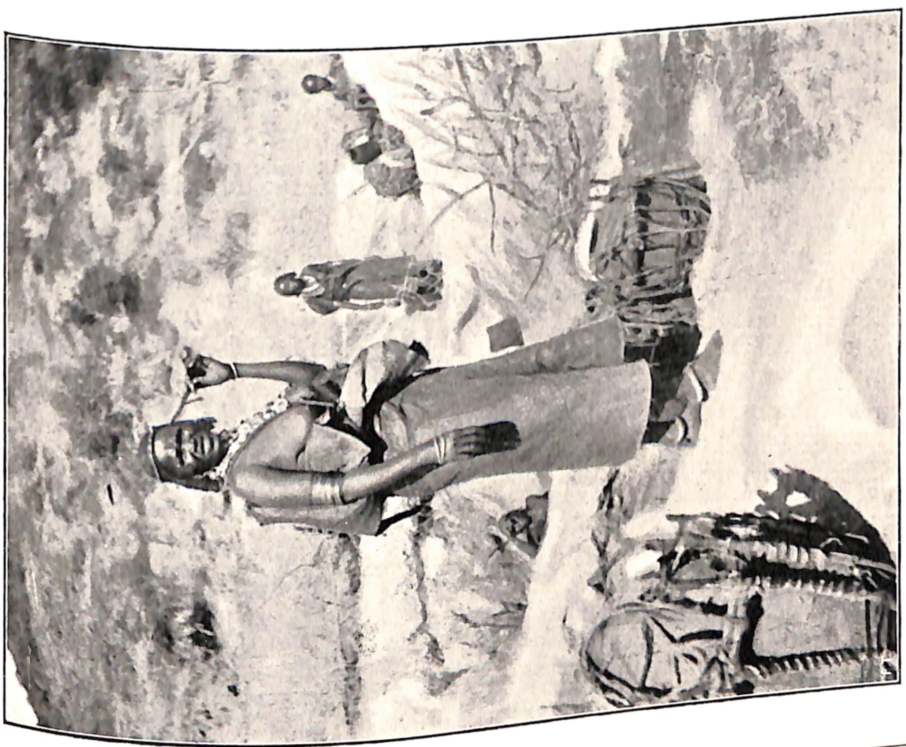
En partant d'ici nous avons devant nous quatre longues étapes sans eau. Pour économiser le précieux liquide, il est décidé que la *bunga*, la farine dont les hommes font leur nourriture et dont la cuisson exige beaucoup d'eau, sera remplacé par du bœuf pour les Swahiles et du chameau pour les Somalis. Les rations devront durer jusqu'à El-Wak. Chacun s'occupe donc de faire fumer au-dessus du feu les lanières de viande découpées dans la bête. Cette opération demandera bien la journée d'aujourd'hui et celle de demain.

Battalo, 16 février.

Comme nous allions partir, on vient nous dire que les chameaux n'ont pas bu et qu'il n'y a plus d'eau dans le puits!... On nous a déjà joué ce tour d'autres fois. Lorsque la descente dans le puits est difficile et qu'on est fatigué de faire monter les seaux, on déclare qu'il n'y a plus d'eau. Mais il faut bien que les chameaux boivent.

Un homme de bonne volonté se présente pour descendre dans le puits. Le pied lui manque, il glisse, se heurte contre les parois de pierre, roule et s'abat au fond. Nous le croyons mort. Avec précaution des hommes descendent, le remontent à bras. Piscicelli me fait prévenir de préparer la pharmacie pendant qu'il fait porter le pauvre homme sous sa tente. Rien de grave, excepté des blessures à la tête, aux bras et aux jambes et une forte commotion générale. Comme je préparais les bandes, et les désinfectants, je vois l'un des Somalis qui soutenaient le blessé sortir une longue épingle et se préparer à l'introduire dans la blessure de la tête.... Il voulait seulement s'assurer par ce moyen si le crâne était ou non brisé!



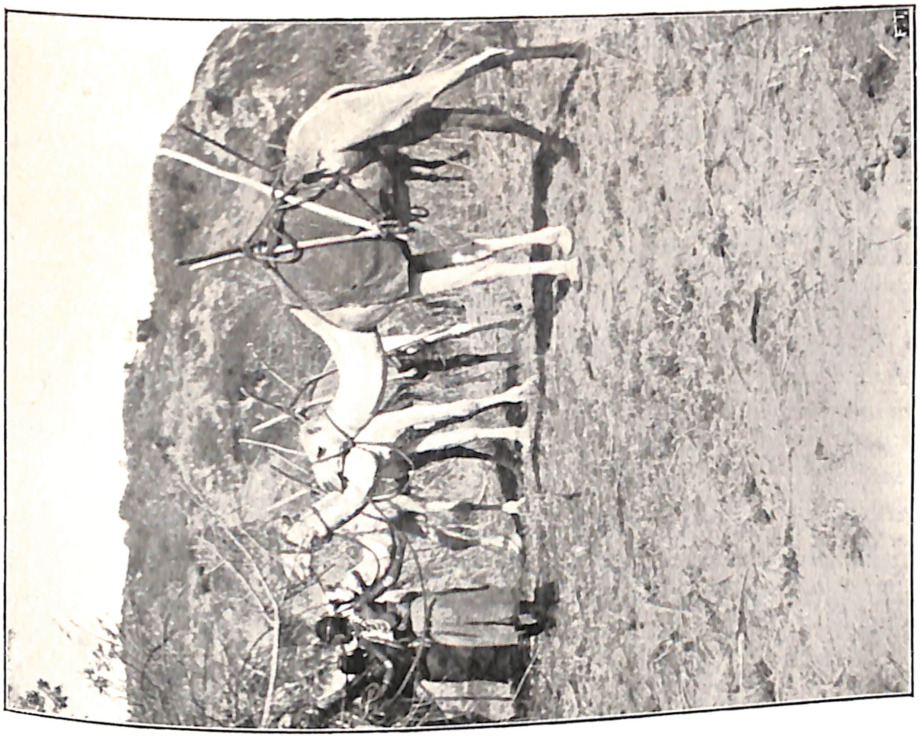


Les femmes du village sont venues faire leur provision d'eau (p. 336).

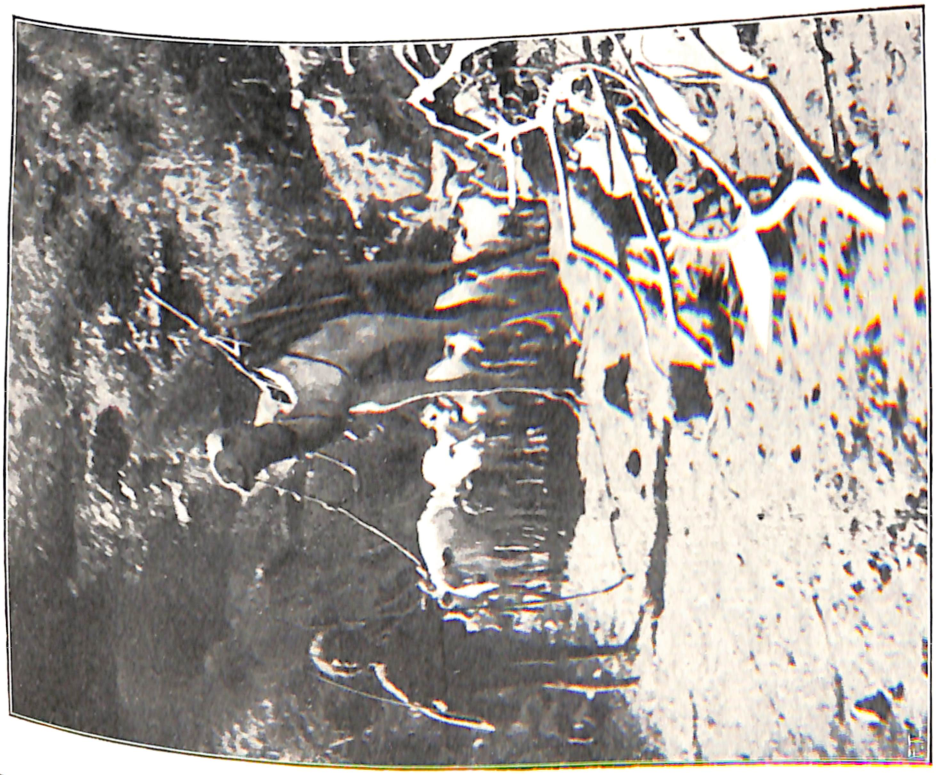
Pl. CCXXIII.



Gabor, arbuste dont les feuilles sont un poison mortel pour les chameaux (p. 337).



Femmes qui conduisent des chameaux (p. 343).



...des petits enfants nus qui poussent les troupeaux.... (p. 343).



Type Boran (p. 343).

Nous partons avec une heure et demie de retard. Il nous sera difficile de nous orienter pendant la première partie du trajet qui aurait dû s'accomplir de jour.

En marche vers El-Wak. - Étape sans eau, 17 février.

En quittant le puits de Battalo nous sommes descendus vers l'ouest par une gorge étroite, ou plutôt par le lit d'un torrent aujord'hui à sec, entre deux murailles escarpées. Puis nous sommes retournés vers l'est, et avons retrouvé la plaine.

La nuit est venue vite et très noire. Ainsi que nous l'avions prévu, la route était difficile à suivre. Route.... *per modo di dire!* il n'y a pas même de sentier. De temps en temps, quelques traces. Très peu de caravanes passent par ici et ce ne sont que des caravanes de Somalis. Aucun blanc n'est encore venu dans ces parages. Jusqu'à 21 heures, il faut marcher à la lueur de la lanterne. Le guide hésite souvent sur la direction à prendre. Piscicelli est à côté de lui, la boussole à la main. Néanmoins, cette nuit, nous marchons bien. Nous avons quatre chameaux frais achetés à Aja.

La colonne s'arrête, les oreilles se dressent. Nous venons d'entendre le ronflement d'un éléphant qui dort!... Il fait encore nuit noire. Impossible d'aller à sa recherche! Faut-il attendre le lever de la lune? Ce serait retarder la marche pour un résultat douteux. A regret nous renonçons à cette chasse inespérée et nous continuons notre route.

A minuit, souper froid, au clair de lune. Partout autour de nous les hommes se sont endormis. Les chameaux, couchés, ruminent paisiblement.

Plus tard, en marche, le sommeil me gagne sur le haut de mon chameau. Un moment je perds connaissance.... Une branche d'épines me balafre la figure et m'arrache au sommeil. Je mets prudemment pied à terre. Nous épions les premières lueurs de l'aube comme une délivrance.

Le jour venu est le signal de l'arrêt. Hélas! un des *tanks* qui contient la boisson de quinze personnes pour un jour est vide! l'eau en a fui goutte à goutte le long du chemin! De même douze *kibuius* sont vides!... Piscicelli distribue lui-même la ration d'eau, mesurant chaque verre. Heureusement, marchant la nuit, dormant le jour, nous avons moins soif.

que le temps de sauver mes papiers. La trombe court, roule, vient droit sur moi, s'engouffre sous la tente.... patatras! elle s'affaisse....

Ces pauvres chameaux sont vraiment à plaindre. Quand ils ont à boire, ils n'ont pas à manger. Ici il y a bien un puits, mais pas un fil vert. Il faut les envoyer à deux heures d'ici pour qu'ils trouvent à brouter quelques feuilles d'arbres.

En marche vers Bardera, 23 février.

Partis ce matin à 4 heures.... Tout près du campement, un lion était en train de manger l'un de nos chameaux qui, hier, n'avait pas eu la force de revenir du maigre pâturage.

Au bout d'une heure et demie de marche, quelle n'est pas notre surprise d'arriver déjà au puits! Ce n'était pas la peine de nous lever de si bonne heure. Quant à aller plus loin, il n'y faut pas songer. C'est le dernier point d'eau d'ici quatre jours.

Pendant ce très court trajet nous avons encore dû abandonner un chameau.

Nous avons pu en louer quelques-uns aux Garras qui gardaient leurs troupeaux aux alentours d'El-Wak. Ceux-là sont beaucoup plus beaux que ceux des Rendillas. Ils sont grands et forts. Leurs maîtres ne s'en séparent qu'à regret. Quant aux moutons et aux bœufs, ils refusent absolument de nous en vendre; force nous sera de nous contenter de la viande de chameau.

Les tribus des Garras d'origine somale sont intelligentes, indépendantes et traîtresses. Plusieurs courriers du Gouvernement anglais, venant de Serenli à Moyale sont morts de soif; les habitants les empêchaient de prendre de l'eau aux puits.

Étape sans eau, 24 février.

Nous perdons deux heures cette nuit à attendre des retardataires égarés dans la brousse. Des hommes lancent des appels de tous côtés. Un autre, grimpé sur un arbre, agite la lanterne. Quelques-uns des disparus reviennent. Nous repartons, bien qu'il manque encore deux hommes et six chameaux.

Le terrain est devenu accidenté. Il faut sans cesse monter et descendre à travers des pierres roulantes. Exercice fort désagréable, la nuit, à dos de chameaux. Nous mettons pied à terre.

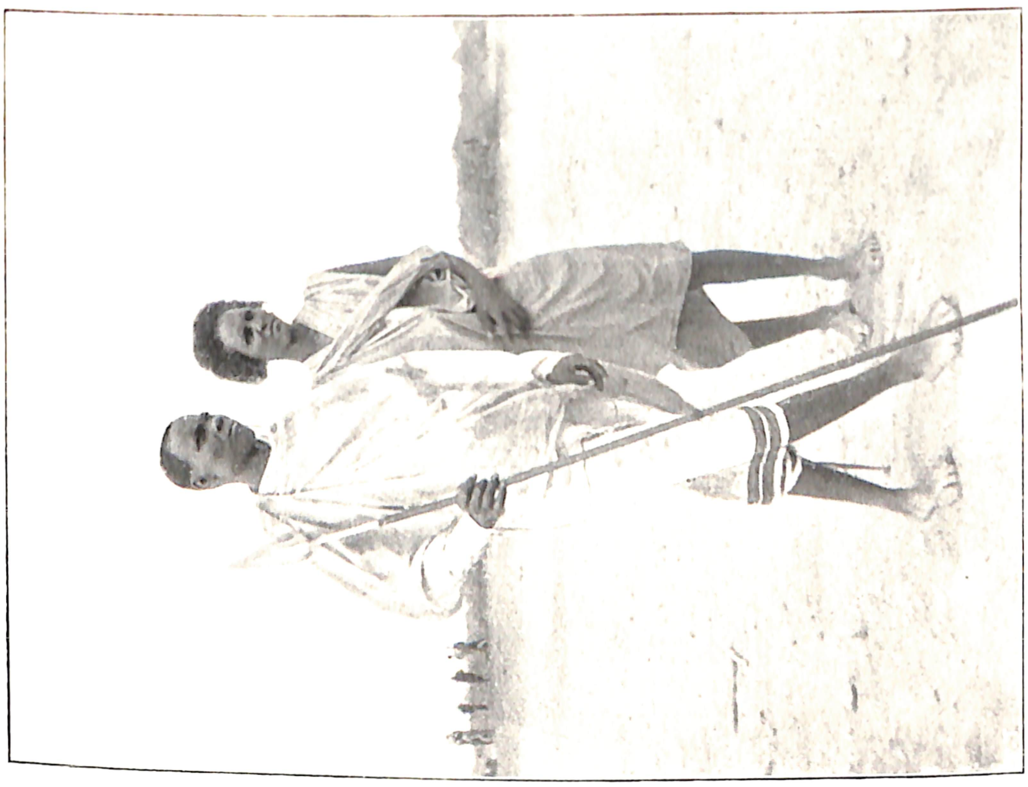


Type Garra (p. 348).

Pl. CCXXXIII.

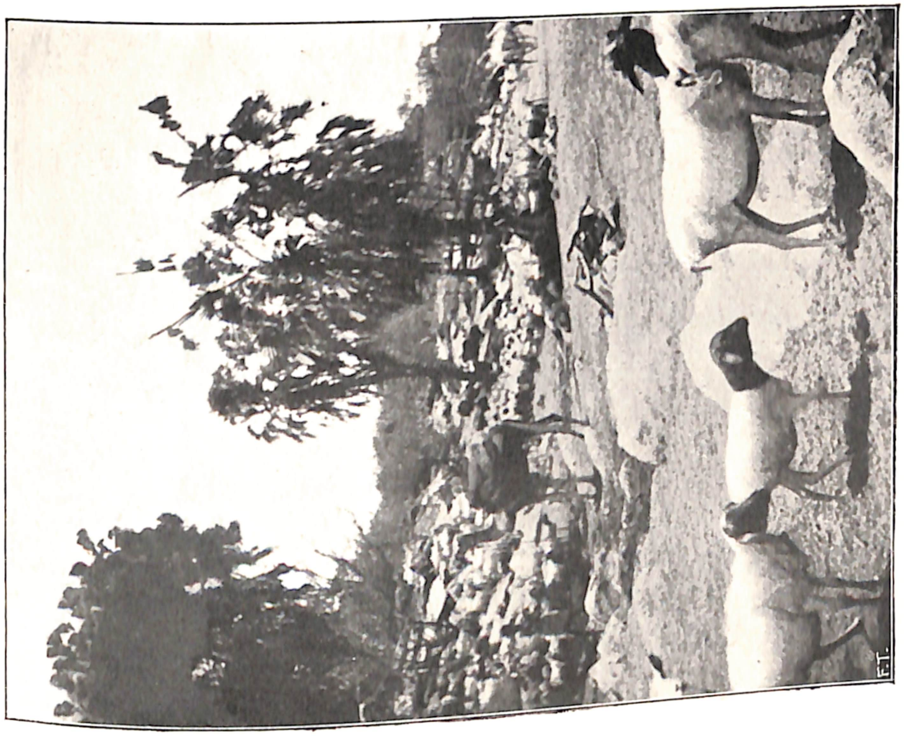


À présent la marche de jour.... (p. 352).



Type Minjourtin et type Garra (p. 348).





Les Ogaden ont réunis leurs troupeaux autour du puits de Krawua.... (p. 352).

Pl. CCXXXV.



Enfin le Djouba!... (p. 352).



Une petite maison en terre battue pour le Commandant.... (p. 352).

A 6 heures et demie le camp est dressé. Au moins ici quelques touffes d'herbe se montrent et les arbres ont des feuilles.

Étape sans eau, 25 février.

Encore une longue nuit de marche lente, — des arrêts, — des attentes, — un homme malade tombé en route qu'il faut aller rechercher avec les lanternes, — un chameau porteur d'eau qui s'échappe à travers la brousse, — cinq autres bêtes mortes ou abandonnées derrière nous. De plus, les épines des arbres nous ont littéralement labouré la figure.

Étape sans eau, 26 février.

On nous avait signalé un puits sur la route entre El-Wak et Sidma. Nous l'avons bien trouvé cette nuit et nous y avons fait halte, — mais impossible d'y puiser une goutte d'eau! Lors qu'ils étaient en guerre avec les Borans, les Garras, pour défendre l'accès de leur pays, y ont roulé une grande pierre et le puits est resté bouché. Il nous faut donc reprendre notre marche avec cette déception.

Ce matin nous ne nous arrêtons qu'à 6 heures trois quart, ayant marché plus de treize heures. Malgré quelques arrêts et trois chameaux abandonnés, nous avons avancé assez rapidement. Force nous est de nous hâter vers le prochain puits et de là vers le Djouba, car, non seulement nous n'avons plus d'eau que pour deux jours, mais nous commençons à nous demander de quoi nous nous nourrirrons. Enfin nos chameaux tombent les uns après les autres. Si le voyage devait se prolonger, il faudrait jeter nos caisses.

Nous n'avons pas mal monté cette nuit, toujours sur des pierres roulantes. L'aurore s'est levée toute grise; un vent froid, de longs nuages noirs nous ont fait craindre.... ou espérer la pluie, mais le soleil a fini per percer les voiles; il était déjà haut lorsque nous avons planté les tentes. Le paysage n'a pas beaucoup varié: la plaine de terre rouge au sud, avec les éternels arbres épineux, — au nord quelques collines. Il paraît que pendant la courte saison des pluies, — une semaine à peu près, — les arbres se couvrent de feuilles; la terre, de verdure et de fleurs.

La chaleur nous paraît augmenter sans cesse. Jointe à la fa-

tigue et à la soif, elle produit le plus mauvais effet sur les rapports des Somalis et des Swahiles rivaux. Leurs batailles retardent le départ.

Étape sans eau, 27 février.

Nous marchions depuis neuf heures déjà, à travers une nuit sans lune. Chacun était absent de soi-même, absorbé par des pensées lointaines ou envahi par une demi-torpeur, lorsque des cris rauques, désespérés, retentissent dans l'obscurité. Nous nous arrêtons. L'homme de tête, sa lanterne à la main, scrute les ténèbres. Bientôt nous découvrons, accroupi sur le sol, un malheureux noir, les yeux écarquillés par l'épouvante, regardant sans voir, le corps rigide, les muscles raides. Ses mains semblent sans jointures. Tantôt, il les remue d'un mouvement lent et vague, tantôt, avec le bout des doigts, il fait des trous dans la terre, — sans doute pour y chercher de l'eau. Des sons inarticulés sortent avec peine de sa gorge desséchée. La soif l'a momentanément rendu fou!

Le spectacle est triste et impressionnant. Cette vision répand vite la terreur sur les figures de nos hommes groupés en cercle autour du pauvre assoiffé. Ils pensent que des souffrances semblables, la mort même, pourraient nous être réservées si nous ne trouvions pas d'eau d'ici peu!

Nous faisons boire le malheureux, nous lui versons de l'eau sur la tête et lui frictionnons le corps. Il dévore avidement un reste de pain. Quand il a repris un peu de vie, il raconte, sans suite, par mots entrecoupés, que depuis cinq jours il n'a ni bu, ni mangé. Il était souffrant, malade même; ses compagnons de route, — d'autres Somalis, — l'ont abandonné et ont emmené avec eux son chameau, ses vivres et sa provision d'eau. Il est extrêmement faible et un homme doit le maintenir sur le chameau où il a été hissé.

Nous marchons toute la nuit sans autre arrêt. Pour aller plus vite, nous avons laissé le gros bagage aux soins du *head man* Somali et de l'*askari*. Nous espérions ainsi arriver au puits vers 10 heures. Mais à 7 heures et demie force nous est de nous arrêter. Les chameaux ne peuvent plus avancer. A 10 heures, le convoi resté en arrière ne nous a pas encore rejoints. Nous essayons de dormir, mais la préoccupation chasse le sommeil. Nous songeons à ces retardataires qui ont dû perdre nos traces et qui, à l'heure actuelle, errent peut-être dans la brousse, torturés par la soif.

A 11 heures j'entends Piscicelli qui appelle deux hommes et leur donne l'ordre de seller un chameau, de le charger de deux *tanks* pleins d'eau et d'aller au-devant ou à la recherche de la caravane qui manque.

Nous n'avons plus que bien peu d'eau. La ration de six pintes par homme a été réduite à trois. Les viandes en conserves, le chameau fumé, sont finis. Il n'y a pas assez d'eau pour faire cuire des pâtes ni pour le thé ou le café. Heureusement, Piscicelli tue une perdrix. Jamais gibier ne nous parut meilleur.

Comme le besoin rend modeste! Comme on comprend, quand on a réellement le manque du nécessaire, la tyrannie des besoins matériels! Idéal, amour, art, poésie, qu'est ce que tout cela lorsqu'on a faim et soif?

A 17 heures nous sommes de nouveau prêts à nous mettre en marche. Nous attendons encore dans l'espoir d'avoir des nouvelles des hommes restés en arrière. Rien ne vient. Il faut pourtant partir. Il n'y a plus à boire ni à manger et nous avons tous devant les yeux la figure d'épouvante du Somali mourant de soif que nous avons trouvé cette nuit.

Dix-neuf heures et demie.... Nous partions, las d'attendre, quand enfin notre *askari* nous rejoint. La caravane retardataire n'est pas loin. Nous laissons ici le dernier *tank* pour la ravitailler et nous n'emportons avec nous que quelques verres d'eau dans le cas où il y aurait des malades en route. Nous partons bien soulagés de savoir que nos hommes ne sont ni morts ni égarés. Quatre chameaux perdus pendant cette étape.

Sidma, 28 février.

Presque continuellement, cette nuit, nous avons cheminé sur un terrain pierreux, à travers des buissons bas. C'est un vrai soulagement que de ne plus être obligé de se plier en deux pour éviter d'être désarçonné ou déchiré par les branches.

Vers deux heures du matin, un mugissement lointain nous annonce la présence de troupeaux et la proximité du puits. Au bout d'une demi-heure, nous arrivons et nous dressons le camp. Il y a longtemps que nous ne nous étions pas couchés de nuit. Le repos nous paraît délicieux et l'affreuse préoccupation, le cauchemar entrevu de mourir de soif, est oublié.

Krawa, 1er mars.

Levés ce matin à 4 heures et en route vers 6 heures, cette fois c'est de marcher de jour qui nous paraît extraordinaire.

La terre est blanchâtre, couverte de pierres et d'épines. Nous traversons plusiers lits de rivières, — à sec. A 11 heures et demie nous arrivons au puits: un petit trou creusé entre les rochers du lit d'un torrent; l'eau est bonne et abondante.

Les troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux que font boire des Ogaden, les palmiers qui révèlent la présence de l'eau, les grands rochers polis qui disent que parfois cette eau coule avec force et abondance, tout ici est, pour nous qui venons du pays de la soif, une vision nouvelle, riante et pittoresque.

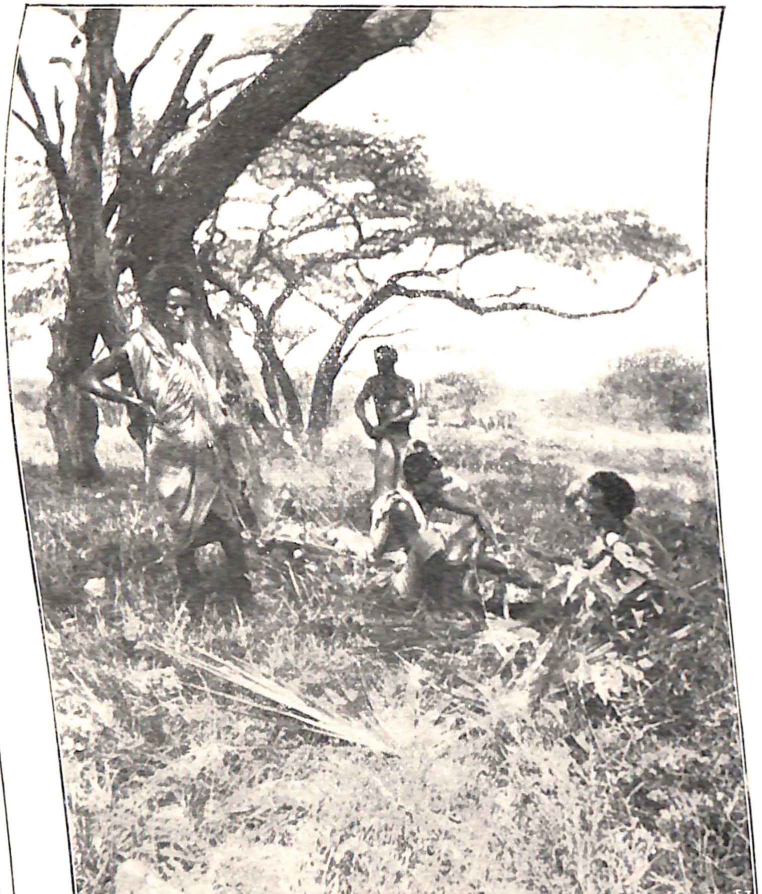
Serenly, 2 mars.

Enfin au Djouba! enfin au bout de nos peines!... Il faisait à peine jour, on n'y voyait encore qu'à quelques pas, quand nous nous heurtons à une forte *zeriba*. C'est le *boma* de Serenly, c'est le Djouba!

On nous avait dit que de Krawa à Serenly il y avait dix heures de marche. Partis hier soir, nous pensions donc n'arriver qu'à 8 heures ce matin. Mais, — comment se fier aux renseignements dans ce pays? — dès 5 heures et demie nous étions aimablement reçus par le capitaine Bois, commandant la place.

Ce poste est récent. Il ne contient encore qu'une petite maison en terre battue pour le Commandant et des huttes en branchages pour les soldats. Tout le luxe est pour la défense: zeriba à droite, zeriba à gauche protègent la petite agglomération. La position est belle, dominant un coude du fleuve.

A peine effleurées du baiser matinal des premiers rayons du soleil, les eaux du Djouba roulent à nos pieds. Que de fois dans ce voyage nous les avons appelées de nos vœux! Les voilà, nous y sommes parvenus enfin après tant de fatigues physiques et inquiétudes morales. Du Guasso Nyiro à Serenly, nous avons marché 35 jours, dont 18 sans eau, une moyenne de 8 heures de marche par jour; souvent l'étape a été de 10, de 12, elle a même dépassé 13 heures. De 70 chameaux que nous avions, 48 sont morts le long du chemin.



Chacun fait fumer des lanières de viande.... (p. 344).



Termitières (p. 346).

Pl. CCXXXI.



Soldat soudanais (p. 347).



Zeriba, autour du puits d'El Wak (p. 347).



Les eaux du Djouba roulent à nos pieds.... (p. 352).



Départ de Serenly (p. 352).

Pl. CCXXXVII.



La maison que nous habitons à Bardera (p. 353).



Au marché se fait un important commerce d'ivoire (p. 354).

Chapitre Cinquième.

LE DJOUBA ITALIEN. - POSTES ET PLANTATIONS DU BENADIR. L'UÉBESCEBÉLI. - BRAVA. - MERKA. - ADEN.

Bardera, 3 mars.

Au sommet du *boma* flotte le drapeau italien et les trois couleurs du pays lointain se mirent dans les eaux du fleuve.

Le Djouba, en cette saison, est peu profond.

Les rives du fleuve sont pauvres de végétation. Au delà du mince rideau de palmiers qui les bordent, tout est sec et gris.

Bardera est un grand village indigène, composé de huttes de terre aux toits de chaume, entouré d'une haute et forte muraille dominant le fleuve.

Au débarcadère, le Capitaine Cibelli, commandant la place, nous salue, il nous offre de nous loger dans une spacieuse maison blanche qu'il vient de construire. Malgré mes préférences pour la tente, je l'accepte car la chaleur est torride. Hier, à Serenly, à 6 heures du matin, il y avait déjà 33° à l'ombre et dans la journée 46° sous ma tente.

La bonne tenue de la troupe, la propreté du village, — exceptionnelle dans ce pays-ci, — font plaisir à voir. Une seule porte donne accès dans l'enceinte. Une tour la domine, sous laquelle une sentinelle se tient jour et nuit. Chaque indigène entrant au village doit passer au corps de garde où il se dépouille de ses armes. Devant la maison neuve se trouve deux

45

hangars sous lesquels se tient le marché. Il s'y fait un important commerce d'ivoire. Derrière le marché est un espace vague pour le bétail. Là, on avait commencé de creuser un puits, à 200 mètres seulement du fleuve, mais l'eau rencontrée était salée, il fallut abandonner l'ouvrage.

La distance qui sépare Serenly de Bardera n'est que de trois quarts d'heure de marche, mais ce qui nous reste de chameaux est plus mort que vif. La plupart n'ont accompli que difficilement ce court trajet. L'un d'eux s'effondre sur les caisses de Susan qu'il défonce, un autre meurt en traversant le gué.

Bardera, 4 mars.

De la terrasse de la maison, nous avons assisté à des danses indigènes. Celle des Somalis est plutôt une lutte; celle des Abyssins est guerrière: ils font cercle autour d'une femme qui agite un bouclier au-dessus de sa tête. Leur chant n'est pas sans harmonie. Leurs « oh! » inarticulés, de tons divers, forment un ensemble donnant l'illusion d'un bel orgue.

Nous devrons poursuivre notre voyage par la voie de terre. Le Djouba n'a plus assez d'eau pour nous permettre de le descendre même en pirogues. Nous suivrons le bord du fleuve. La route sera plus longue que par Brava mais au moins serons-nous à proximité de l'eau.

Le peu de chameaux qui nous restent exige un remaniement des bagages.

En quel état, après quatre mois de cahotement, ai-je retrouvé mes robes! C'est un désastre! Elles se sont incrustées les unes dans les autres; au passage des gués, l'eau a pénétré dans les caisses, les couleurs ont déteint, les chapeaux sont réduits à l'état de *pan cakes*. L'un d'eux, une grande forme de velours noir à ailes blanches, fait le bonheur de mon *boy* John. Il me déclare que c'est juste ce qu'il lui faut pour le protéger du soleil pendant les marches!

Bardera, 10 mars.

Les dernières nouvelles que nous avions reçues d'Europe nous étaient arrivées à Neumann's Camp fin décembre et elles dataient de fin octobre. Aussi le courrier qui nous parvient ici

est-il volumineux.... Comme toujours, hélas! ce qu'il nous apporte est mêlé de joies et de douleurs....

Bardera, 12 mars.

L'établissement du télégraphe Marconi n'est pas luxueux: quatre petites chambres très étroites mais, comme tout ce qui est occupé par des marins, irréprochables d'ordre et de propreté. Le sous-lieutenant et ses deux hommes accomplissent une besogne fatigante. Du lever au coucher du soleil ils sont sur la brèche, recevant et trasmettant les dépêches.

En marche, 14 mars.

De nouveau en route! Nous passons sous la porte fortifiée. Le capitaine Cibelli nous accompagne quelque temps à dos de mulet, puis nous disons adieu à cet hôte. Le lieutenant Russo nous suivra avec quelques *askaris* d'escorte.

Dès qu'on laisse la ligne de palmiers qui longe le fleuve, on retombe dans la plaine monotone, dépourvue de verdure, couverte d'arbres épineux. Pourtant la terre paraît relativement fertile. Nous rencontrons beaucoup de champs entourés de *zeriba;* des troupeaux paissent sous les arbres, mais que broutent-ils? Après une courte marche nous campons sous de grands arbres, tout près du fleuve.

Kueutta, 15 mars.

Ce matin nous sommes passés près d'un vaste gué où s'abreuvaient les troupeaux du village voisin. Il y a quelques jours à peine, les Oléans, tribu de la rive droite, ont opéré une forte *razzia*. Ils ont emmené un millier de têtes de bétail et tué cinq ou six natifs. Leur prétexte était de venger l'un des leurs qui, ayant passé le fleuve en cet endroit, aurait eu son fusil volé ou même, disent certains, aurait été tué.

16 mars.

Du point où nous avons campé hier pour gagner le village d'Anole il existe deux sentiers: l'un plus ouvert, le meilleur, s'éloignant du fleuve, l'autre longeant le Djouba mais encombré d'épines. Etant habitués à ces dernières, nous préférons le second

sentier; maintenant que nous avons retrouvé l'eau nous ne voulons plus nous en éloigner.

A 11 heures et demie le campement est dressé. Les survivants de nos chameaux rendillas doivent se demander à quel bon génie ils doivent ce nouveau régime: manger, boire tous les jours, ne marcher que trois ou quatre heures, au lieu de jeûner, mourir de soif et marcher dix ou douze heures! Ils sont pourtant en si mauvais état que l'un d'eux encore est mort en route ce matin. Heureusement nous en avons loué quatorze à Bardera et ce sont de grandes, fortes et belles bêtes.

Puits de Maddo, 18 mars.

Nous avons encore campé, hier et avant-hier, près du Djouba. Le fleuve faisant ici un long circuit, nous l'avons abandonné pour couper droit à travers l'intérieur du pays et campons près d'un puits creusé dans le lit d'un torrent à sec. Non loin de nos tentes se trouve étendue, sur un morceau de natte, une espèce de cadavre vivant, une femme au corps décharné, aux yeux injectés de sang, les mains et les pieds tuméfiés et couverts de lèpre. On a dû l'expulser du village à cause de sa maladie. Cependant, tout autour d'elle, des os rongés, des écuelles contenant des graines et de l'eau, indiquaient qu'on pourvoyait à ses besoins.

Des femmes viennent au puits remplir leurs jarres. Les jeunes sont belles, grandes, de traits fins, couvertes d'étoffes qui furent blanches et ayant même des guêtres aux jambes. Leurs jarres sont en bois, avec de gros couvercles ronds, et placées dans des cages de branchage. Les femmes les portent sur le dos, retenues par une lanière de cuir passée autour de la tête.

Luvetu, 19 mars.

Nous voilà de nouveau au bord du Djouba après avoir marché ce matin cinq heures et demie dans un pays toujours monotone, sur un sol tantôt pierreux, tantôt sablonneux, mais toujours entre de petits arbres épineux et sans une fleur. Un pays sans fleur est un pays sans tendresse. La fleur n'est-elle pas l'épanouissement de la vie, l'expression d'amour de la nature? Même fanée elle parle de vie, et si sa beauté n'est qu'éphémère, la se-



La porte de Bardera et nos *askaris* (p. 355).



Le Capitaine Cibelli (p. 355).



.... un vaste gué où s'abreuvaient les troupeaux du village voisin (p. 355).



Les chameaux de Bardera
(p. 356).



Leurs jarres sont en bois, les femmes
les portent sur le dos (p. 356).

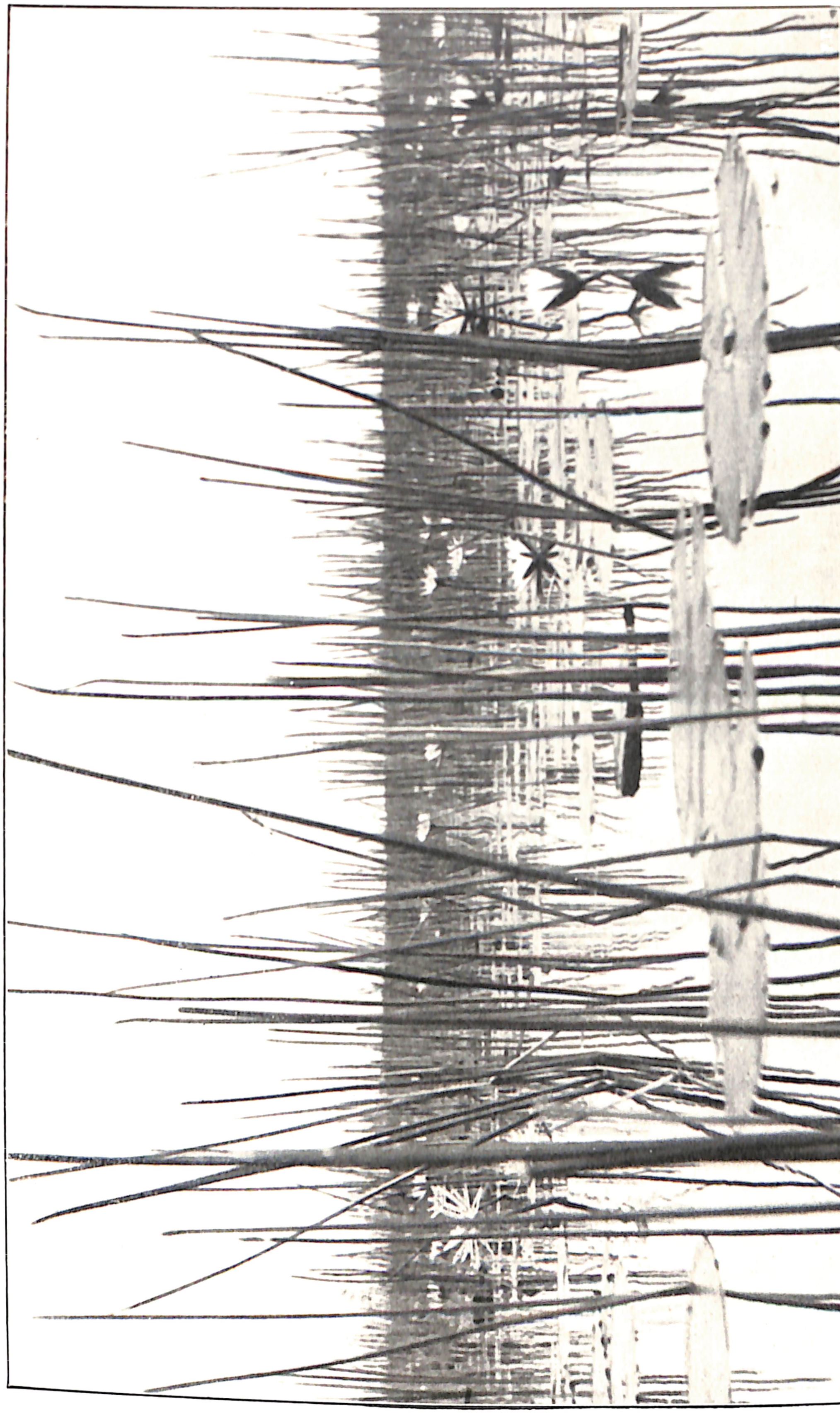


Papayes
(p. 360).



Les grands nénuphars blancs, qui s'étaient refermés, entr'ouvrent peu à peu leurs corolles.... (p. 358).

Pl. CCXLIII.



L'étang se rempli de lumière.... (p. 358).

mence qu'elle cache et qu'elle nourrit récolte la chanson d'amour des pétales qui tombent et la transmet aux plantes futures.

La mouche *tsé-tsé* fait son apparition, — c'est la première fois que nous les voyons le long du fleuve; elles ne m'ont pas épargnée.

Nous avons deux guides. L'un ne connaît la route que jusqu'à Gelib. C'est un gros homme, trapu, déjà mûr, aux mollets formidables, qui se dandine en marchant. Il se trouvait à Bardera lorsque nous y arrivâmes. Le pauvre avait fait trois jours de marche pour venir raconter au Résident ses malheurs intimes, — les infidélités de son épouse, — et pour demander l'aide du blanc afin d'obtenir une réparation pécuniaire!

L'autre guide, — qui nous mènera de Gelib à Giumbo — est un chef assez important, de la race la plus distinguée des Somalis. Drapé de blanc des pieds à la tête, il porte une lance ornée de fils d'argent.

Tous les deux ont à peu près le même bagage; une calebasse d'eau dans un sac de toile passé sur l'épaule et pendant sous le bras, — sous le bras encore, un étui de cuir contenant un Coran — au cou un long scapulaire d'où pendent de petits sacs carrés avec des versets du livre sacré, — sur l'épaule gauche le tapis de cuir pour prier, — à la main l'oreiller, ou plutôt le morceau de bois en forme de croissant sur lequel s'appuie le cou du dormeur. Au lieu de la lance, le gros porte un arc et des flèches.

Toute une ménagerie nous accompagne: une vache et son veau, un troupeau de moutons, des poulets qui voyagent dans une caisse à dos de chameau et qui, au camp, sont mis en liberté et picorent autour de ma tente. Dans une autre caisse habitent des tortues prises à Neuman Camp. J'en avais six. Mon *boy* John, qui passe pour être au fait des mœurs des bêtes, m'avait assuré que les tortues de terre ne buvaient jamais. Résultat: au bout de deux mois, deux sont mortes. Depuis, les survivantes sont mieux traitées.

Gourmessa, 20 mars.

L'étape est courte, mais il faut se frayer un passage à coup de haches à travers les buissons. Dès que le sentier est libre, Piscicelli part au pas de course, poussant les hommes devant

lui jusqu'au prochain encombrement où il s'arrête de nouveau pour tailler, couper et repartir encore. Susan et moi, suivons à dos de mulet; derrière nous l'escorte élargit le passage et enfin s'avance la caravane des chameaux.

Nous nous arrêtons au bord d'un marais formé par un bras du fleuve. C'est une nappe d'eau peu profonde, couverte d'herbes et de nénuphars, peuplée d'oiseaux aquatiques. A notre premier coup de fusil il s'en élève de partout, comme des nuées de mouches.... La gent du marécage est ici au complet.

Kaboba, 21 mars.

Ce matin, avant le lever du soleil, tout était pur et frais. Le marais reposait sous l'exubérante végétation qui le recouvre. Puis le souffle d'une brise qui ne parvient pas encore jusqu'à moi fait onduler au loin cet océan de verdure. Bientôt c'est une grande houle. Enfin le soleil paraît. Tout s'éveille à ses premiers rayons. Des vols de canards tournoient, troublant l'air de leurs cris stridents, tous les habitants du marais se mettent en mouvement; la végétation elle-même revient à la vie; les grands nénuphars blancs qui s'étaient refermés pour la nuit et dont les têtes penchaient languissamment, entr'ouvrent peu à peu leurs corolles et bientôt le marais est une vaste nappe blanche buvant la lumière.

En route nous avons traversé une plantation de maïs, la première depuis Bardera, puis un grand village. Nous sommes dans le Goscia, région où se sont réfugiés les esclaves échappés à la tyrannie des Somalis. Il y en a de toutes les races et de toutes les tribus.

Le pauvre Mayo, l'interprète du Capitaine Cibelli, son bras droit, est mort d'une infection intestinale. Plusieurs hommes dans la caravane sont atteints d'une forte dyssenterie.

22 mars.

Les grandes difficultés surmontées, les petits désagréments restent. — Hier j'ai trouvé un mille-pieds à queue fourchue dans ma cuvette. Pendant la marche Piscicelli est mordu par un scorpion et en allant me coucher, hier soir, ma tente était envahie par une armée de petits cloportes. Il y en avait partout.

Bidi, 26 mars.

La contrée devient décidément belle et d'aspects variés: de l'herbe, qui doit-être verte dans la saison des pluies, des massifs de buissons et d'arbres, de grandes extensions de forêts on peut juger ici de la sécheresse de ce pays même sous les voûtes d'épais feuillage et dans le fouillis de lianes. Dans ces sous-bois mêmes où le soleil ne pénètre pourtant jamais, la terre n'exhale aucune odeur d'humus, les détritus végétaux qui jonchent le sol sont tombés en poussière sans pourrir, les arbres sont dépourvus de toute parure de mousses, de champignons, de lichens ou d'orchidées....

De grands espaces défrichés annoncent l'approche de Bidi. Nous y sommes vers 11 heures. Un vice-brigadier de carabiniers nous y reçoit et nous remet un sac de poste. Les nouvelles sont étonnamment fraîches. Elles arrivent directement d'Italie et ne datent que d'un mois.

Vers 14 heures, une pluie torrentielle nous surprend. Avec la sécheresse persistante les porteurs ont perdu l'habitude de creuser des rigoles autour des tentes. De plus, par cette grande chaleur les bords en ont été relevés dans l'espoir d'y faire circuler un peu d'air. Nous subissons donc une véritable inondation.

Le thermomètre marque 40°, l'air est lourd, nous ne sommes plus qu'à 230 mètres d'altitude.

Aruflé, 28 mars.

Encore un violent orage. L'air est resté saturé d'humidité et les moustiques sont apparus.

De nombreux villages sont échelonnés le long de la rive à peu de distance les uns des autres. On ne peut pas dire que les indigènes aient un type défini. C'est un mélange de plusieurs races où domine le sang swahile. Ils sont accueillants et bons enfants. Ce n'est plus la morgue détestable des Somalis dont ils n'ont adopté que la langue.

Maluda, 29 mars.

Pendant la marche, ce matin, nous avons tiré plusiers crocodiles, grands et petits. Hier, Susan en avait tué un près du camp. En un instant le village fut en émoi. Les gens couraient

le long de la haute berge. Une pirogue fut mise à l'eau. Mais déjà le courant avait emporté le cadavre.

Illashitte, 30 mars.

A mesure que l'on descend le fleuve, la population devient plus dense, les villages plus rapprochés, les cultures plus étendues. Cette race très mélangée est éminemment industrieuse. Outre de vastes champs de maïs et de sésame, on trouve partout des papayes, des bananiers, des courges et sur les terres en friche courent des melons d'eau en masse. Des anciennes cultures de coton il reste encore des plants en parfait état; certains sont envahis par les herbes; leurs cocons éclatent et les flocons blancs s'envolent au vent. D'autres sont dans des champs cultivés. Les indigènes récoltent ce coton, le filent et en tissent une étoffe unie et solide. Pour extraire l'huile du sésame ils se servent d'une meule actionnée par un homme lorsque les animaux font défaut. Ici, c'est un chameau qui y est attelé; le système est pratique quoique de prime abord il paraisse compliqué.

Le bétail a refait son apparition; ce qui prouve que la terrible mouche est absente. Les bœufs sont employés comme bêtes de somme. Pourtant je ne vois pas que les blancs aient introduit la charrue dans ces villages.

Partout dans ces régions on rencontre des hommes presque blancs, arabes pour la plupart ou Meranes de Berbera qui font le commerce, échangent des étoffes et du tabac contre du grain.

Sur la rive droite du fleuve, — la rive anglaise, — la présence des cocotiers annonce le voisinage de la mer. De notre côté les baobabs abondent.

Gelib, 1er avril.

Ma tente est dressée près du fleuve, à l'ombre d'un grand arbre. Le fleuve fait un coude et, en face de moi, s'élève une maison blanche surmontée du drapeau italien.

Nous sommes à Gelib depuis hier; l'impression en est agréable. Partout des haies en fleurs; une rue bien balayée mène à la Résidence. Elle est bordée d'un côté par un enclos où s'arrêtent les caravanes et où l'on décharge les chameaux; plus loin est le marché. De l'autre côté des cases d'arabes ayant toutes leur petit commerce. Au fond: la Résidence.



Au débarcadère le Capitaine Cibelli nous salue (p. 353).



Mon chapeau le plus élégant fait le bonheur de John! (p. 354).



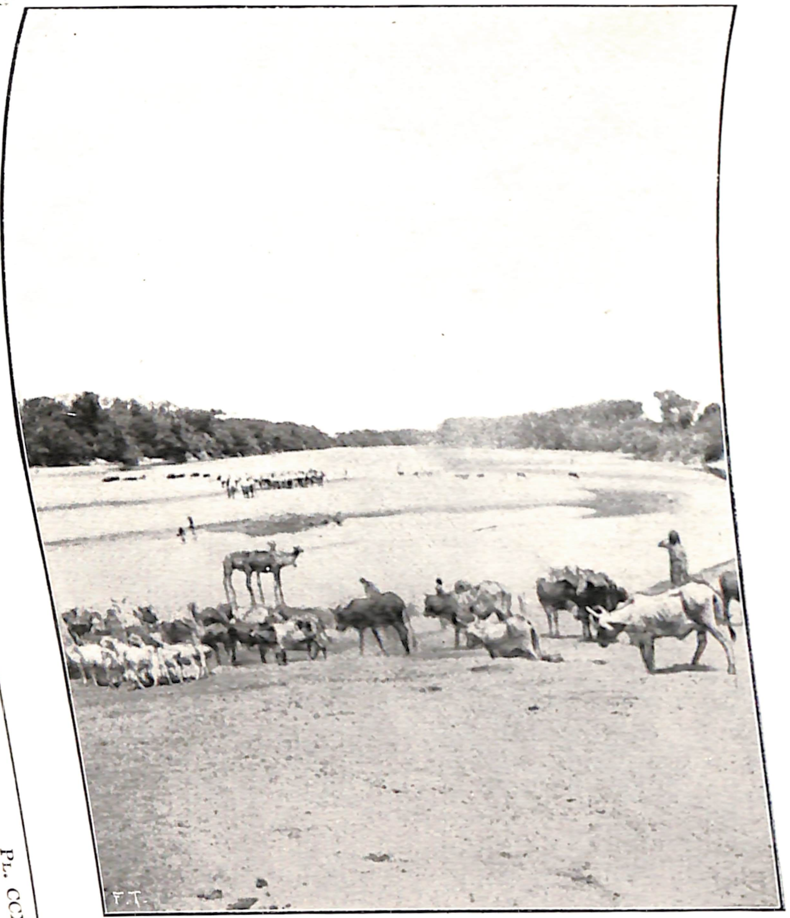
Une *zeriba* protège Serenly.... (p. 354).



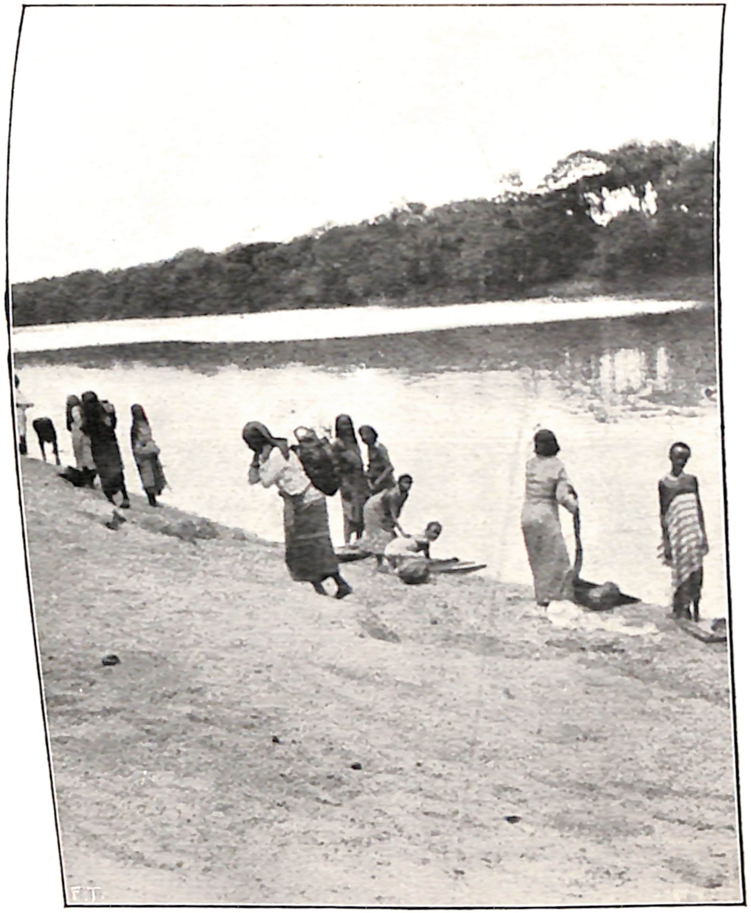
Un officier anglais du *Camel-corp*.



Deux soldats du *Camel-corp*.

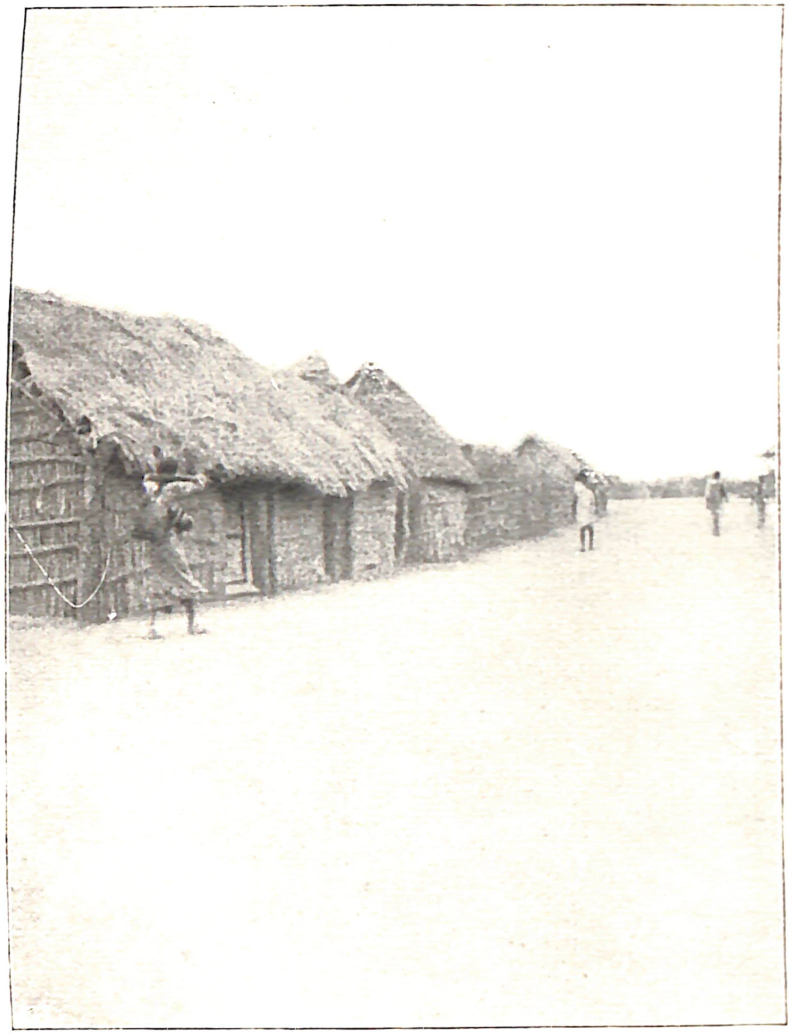


Sur les rives du Djouba (p. 360).

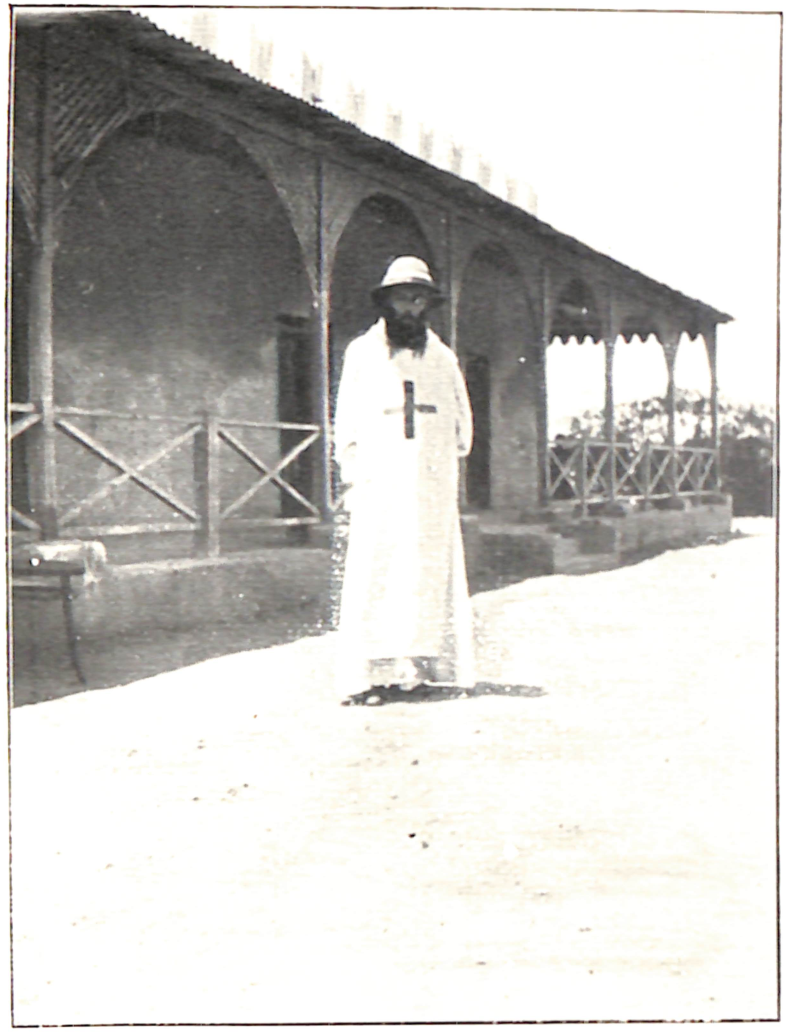


Les habitants de Gelib viennent puiser l'eau dans le fleuve (p. 360).

Pl. CCXLV.



Des cases d'arabes ayant toutes leur petit commerce (p. 360).



Le Père Ludovico, missionaire trinitaire (p. 361).

Il existe ici une Mission des Pères Trinitaires, pauvre, triste et presque abandonnée. Le Père Ludovico, de Clermont-Ferrand, et un frère, y résident seuls, par obéissance. Malade et fatigué, le Père Ludovico me raconte tous les déboires et toutes les amertumes qu'il a dû supporter. Il est presque inutile, souvent même dangereux de parler christianisme en pays mahométan. Presque tous les villages ont leur mosquée, installée dans une hutte, une école et un *mohallim* (maître d'école). Les enfants y apprennent à lire et écrivent sur de longues planches en bois qu'ils lavent ensuite. On ne peut créer des asiles. Chaque homme un peu important a son Coran, il ne sortirait pas de son village sans l'avoir sous le bras. Essayer d'attirer les hommes en leur apprenant à cultiver la terre? inutile, ils le savent aussi bien que nous, et de plus, s'ils veulent bien travailler dans leurs champs, ils refusent de le faire pour le blanc. Quelquefois, lorsqu'ils sont désœuvrés, ils acceptent de venir pour deux, trois jours, jamais pour quinze ou pour un mois. Ici, comme dans beaucoup de contrées de l'Afrique, il existe une association de travailleurs. Ils se rendent tous ensemble dans le champ du propriétaire qui les appelle et qui n'est tenu ici qu'à leur donner du café pour la journée, — cela chez les gens de leur race, jamais chez le blanc.

Le pauvre Père Ludovico continue donc se dévouer sans récolter jamais la moindre consolation. Il soigne les malades, fait tout le bien qu'il peut et reste courageusement à ce poste ingrat.

Près de Kamsumo, 3 avril.

Si je prenais une concession sur le Djouba, c'est ici que je la choisirais. Nous sommes campés entre Naftagor, où nous étions hier, et le village de Kamsumo où se trouve actuellement un poste d'*askaris* à une heure en amont du fleuve. Cette situation me paraît favorable car elle est à proximité de la côte sans se trouver trop exposée aux grands vents qui, plus bas, sont à redouter pour les plantations. Un bois de palmiers rend le site attrayant.

Margherita, 4 avril.

Dans une grande plaine basse, monotone, couverte au ras du sol de petits acacias ombellifères, bordée au loin de hautes dunes

cheveux ne semblent pas crépus; ils les portent divisés en de nombreuses raies, tressés en de petites nattes réunies autour des oreilles. Cannibales quand ils en ont l'occasion, ils se nourrissent le plus souvent du produit de la pêche, leur principale occupation.

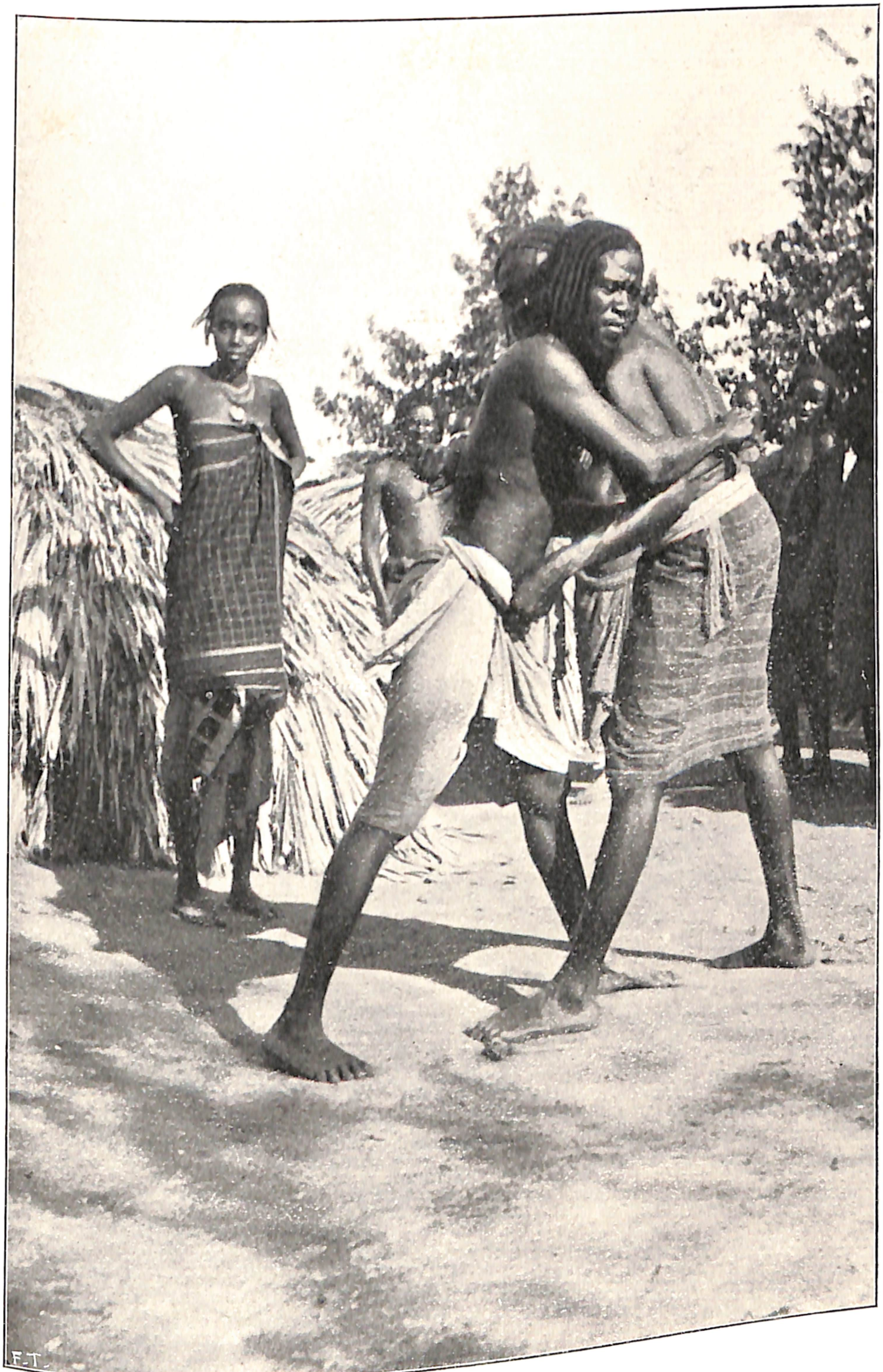
Lorsqu'un Vaboni veut se marier, il doit conquérir sa femme par la force. Le village s'assemble. La lutte entre les concurrents commence, en présence de la femme, enjeu du combat. Se prenant à bras le corps, les prétendants se tailladent le dos à coups de couteau jusqu'à ce que l'un d'eux tombe exténué par la lutte et la perte de sang. La belle devient alors la récompense du vainqueur. Cette coutume explique pourquoi les hommes d'un certain âge ont le dos couturé de cicatrices.

Les huttes sont en branchages, recouvertes de feuilles, rondes et basses. L'entrée en est minuscule. Tout montre en ces Vaboni une race restée primitive sans aucun croisement. Mais d'où viennent-ils? Nul ne le sait. Les anciens du village racontent que leurs pères vinrent, en petit nombre, par mer, de très loin, d'une grande île. Pour ma part, d'après les descriptions que j'ai lues et les photographies que j'ai eues sous les yeux, je tendrais à croire, bien que n'ayant sur ce point aucune donnée certaine, que ces insulaires sont venus d'Australie.

A bord de l'*Etruria*, 14 avril.

Nous nous sommes embarqués ce matin à la clarté de la lune. Nos bagages, nos trente-cinq porteurs et nous-mêmes installés à bord, le *Vittorio Emanuele* appareille. Nous passons devant la Résidence et longeons un bout de rive boisée, puis nous dépassons l'ancien chenal du fleuve actuellement presque comblé. Nous voilà à la barre et en retard. La marée baisse rapidement, un long banc de sable se découvre à notre gauche, à droite apparaissent des rochers. Un instant le navire racle le fond.... Mais nous passons, nous voici dehors. On le sent du reste! Le bateau qui déjà sur le fleuve roulait avec la marée descendante, est pris par le vent debout. Les lames viennent droit à nous. Sur la dunette il faut se cramponner pour ne pas tomber.

Après plusieurs heures de navigation, une certaine agitation se produit à bord; nous approchons de la barre de Kismayu. Les vagues déferlent furieusement contre les récifs. L'eau d'un



Lutte dont la femme est l'enjeu (p. 364).

Pl. CCIL.



On nous porte à terre dans des fauteuils (p. 365).



L'Uebe Scebeli (p. 366).



Place principale de Mogadiscio (p. 367).



Arrivée à Obia (p. 368).

Pl. CCLI.



Jusuf Ali, sultan d'Obia (p. 368).

bleu foncé s'élève comme une muraille ourlée d'écume blanche qui va s'ouvrir, s'effondrer sur les rochers avec un bruit de tonnerre.

Nous voilà au mouillage de Kismayu.

Vu de la mer, Kismayu paraît peu attrayant: quelques maisons dispersées sur une longue dune de sable aride.

Peu après nous, l'*Etruria,* de la *Navigazione Italiana,* double le cap et nous montons à bord. Tout étant relatif en ce monde, après notre danse sur le *Vittorio Emanuele,* l'*Etruria,* de 3000 t., nous paraît un grand navire. Le transbordement ne se fait pas sans difficultés. La mer déjà grosse est devenue menaçante.

Nairobi, 20 avril.

Nous avons dû naviguer deux jours pour atteindre Mombasa. Le vent debout et une houle fort incommode ne nous ont pas quittés.

Me voilà à Nairobi pour la quatrième fois! A chaque voyage la ville me paraît grandie, élargie, plus mouvementée, plus élégante aussi, hélas!

Mes comptes réglés, mes affaires faites, nous repartons pour Mombasa dans un wagon accroché à un train de marchandises.

A bord de l'*Etruria.* - Brava, 24 avril.

Il pleuvait lorsque, vers 7 heures, l'*Etruria* a jeté l'ancre en vue de Brava. Heureusement la mer était calme et j'ai pu me rendre à terre facilement, accompagnée du Capitaine Piazza, commandant le poste. Lorsque le munson souffle, il est, paraît-il, impossible de débarquer. Dans tous les cas, il faut descendre dans des barques indigènes, conduites par des noirs. Nos barques européennes ne tiennent pas cette mer sauvage. On n'essaie même plus de les mettre à l'eau. Une fois, me dit-on, d'un navire de guerre on voulut envoyer une chaloupe à terre. Prise par une vague, elle chavira; il fallut plusieurs heures et de périlleux efforts pour sauver les officiers et les matelots qui la montaient.

Arrivés à la plage, on nous porte à terre dans des fauteuils.

Brava est une petite ville indigène propre et riante. Sa rue principale est bordée de cocotiers. Les Pères Trinitaires y ont établi le siège principal de leurs missions du Benadir. Encore

installés sous des huttes, ils ont entrepris une importante construction. Ils ont creusé un puits énorme qui fournit, je crois bien, la seule eau douce du poste. Le petit hôpital pour les indigènes est des mieux tenu et pourrait faire envie à certains de notre pays. Le Résident, Capitaine Piazza, est un vieil africain et s'occupe avec passion du bien-être de ses dépendants.

Merka, 25 avril.

La brume, qui depuis hier tenait la mer, s'était levée lorsque nous débarquions sur la plage de Merka. Toutes blanches, construites à l'Arabe, les maisons forment autant de points lumineux, éclatants, entre le bleu du ciel et le bleu des ondes. Elles semblent s'avancer et sourire à la mer.

Passé les portiques de la douane, on est tout de suite dans la ville. Les constructions sont solides et contiennent de bonnes chambres. Avec les officiers, que le Capitaine Vitale m'a présentés, nous visitons la ville.

Le quartier des maisons arabes a de petites rues étroites mais propres et bien tenues.

Des huttes indigènes s'étaient peu à peu groupées dans la ville et avaient formé toute une agglomération, centre de saleté et de contagion. On en a fait un grand balayage et les huttes, autrefois ramassées sur un espace restreint, forment aujourd'hui plusieurs villages dans un vaste quadrilatère, hors des murs de la ville. Les cabanes, bien construites, le long de larges rues, sont blanchies à la chaux. Elles ont chacune une cour intérieure. La ville contient douze mosquées. L'hôpital est aussi bien tenu que celui de Brava et aménagé sur le même modèle.

Quarante-cinq minutes à dos de mulet nous mènent au-delà des dunes de sables qui dominent la ville et lui cachent la verte plaine de l'Uebe Scebeli. Là, nous montons dans une auto Züst de 45 ch. mais la pluie tombée cette nuit et ce matin a détrempé le sol et nous nous embourbons. Remontés sur nos mulets, nous arrivons à une bonne allure à Caitoi, poste sur l'Uebe Scebeli. Ici se font des cultures expérimentales pour le Gouvernement.

Après un déjeuner servi sous la véranda de la maison du Docteur, nous nous embarquons sur le Uebe Scebeli. Ses eaux limoneuses arrivent déjà presque à hauteur des berges. On com-

prend que l'irrigation soit facile en cette contrée et que la terre y soit d'une grande fertilité.

Ici aussi le fleuve abandonna son lit il y a quelques années. De grands villages situés alors au bord de l'eau s'en trouvent éloignés aujourd'hui de plusieurs kilomètres. Ces villages ont quelquefois de neuf à dix mille habitants et leurs cultures sont extrêmement vastes. Les indigènes ne les ont pas abandonnées et elles sont restées fertiles, l'eau du nouveau fleuve y venant par de nombreux canaux.

Le courant est fort. La barque à vapeur descend rapidement. L'Uebe Scebeli est jusqu'à présent peu connu. Ses ramifications sont nombreuses, ses bords plats, déboisés, ses rives fertiles mais peu attrayantes aux yeux du voyageur.

Deux arbres glissés de la berge obstruent le chenal. Entraînée par le courant, la chaloupe va s'y empêtrer quelque temps.

On parle souvent des hippopotames du Djouba. Nous l'avons longé pendant un mois sans en apercevoir un seul. Aujourd'hui, sur l'Uebe Scebeli, en moins de deux heures, je ne saurais dire combien de gros museaux roses se sont montrés hors de l'eau à notre passage. Quant aux crocodiles leur nombre et leur énormité sont invraisemblables.

L'amour du Capitaine Vitale pour Merka est touchant. Je le comprends. Il peut bien considérer cette ville comme son œuvre. C'est à lui qu'elle doit ses embellissements. Il entretient les meilleurs rapports avec les indigènes. Il connaît chaque individu par son nom, il peut lui parler de sa famille, de ses affaires. Comme en Piazza, on sent en Vitale l'un de ces Africains dans l'âme pour lesquels la patrie, le devoir, la vie sont ici.

Mogadiscio, 26 avril.

C'est la tête la première que j'ai embarquée dans la chaloupe qui nous a menés à terre. La mer était relativement calme, cependant de grandes vagues faisaient danser l'embarcation, la soulevant plus haut que l'échelle ou la jetant contre le flanc du vapeur. Il fallait profiter d'une seconde favorable pour sauter. Le colonel Trombi, descendu le premier, veut m'aider; il glisse, m'entraîne et nous roulons.... heureusement dans la chaloupe et non dans la mer.

L'aspect de la ville est moins agréable que celui de Brava et

de Merka. Les rues sont moins nettes. Il y a plusieurs puits, mais tous d'eau saumâtre. L'eau douce qui vient de la distillerie a un arrière-goût très fade de rouille et de caoutchouc. La caserne d'artillerie est le seul quartier d'aspect propre et coquet.

Obia, 28 avril.

A perte de vue une dune verdoyante, au bord de la mer deux maisons blanches, carrées, entourées de quelques huttes. C'est Obia. L'une des maisons est habitée par le vieux sultan Yusuf Ali, l'autre par le capitaine Crispi, résident, seul blanc du Sultanat.

Toujours en lutte avec le Mullah et fatigué de ses continuelles *razzias*, le Sultan demanda le protectorat de l'Italie. On lui donna 300 fusils, un officier et quelques *askaris* pour l'instruction militaire de ses Somalis. Au total, le Sultan doit disposer de 5 à 6000 hommes armés.

Lorsque nous débarquons, la garde de Yusuf Ali, rangée sur la plage, nous présente les armes. L'héritier du trône vient au devant de nous et nous entrons dans la maison de son père. Le Sultan est assis par terre, sur des coussins, dans une salle au premier étage. Cette pièce est propre et claire; elle contraste avec l'entrée de la maison et l'escalier noir.

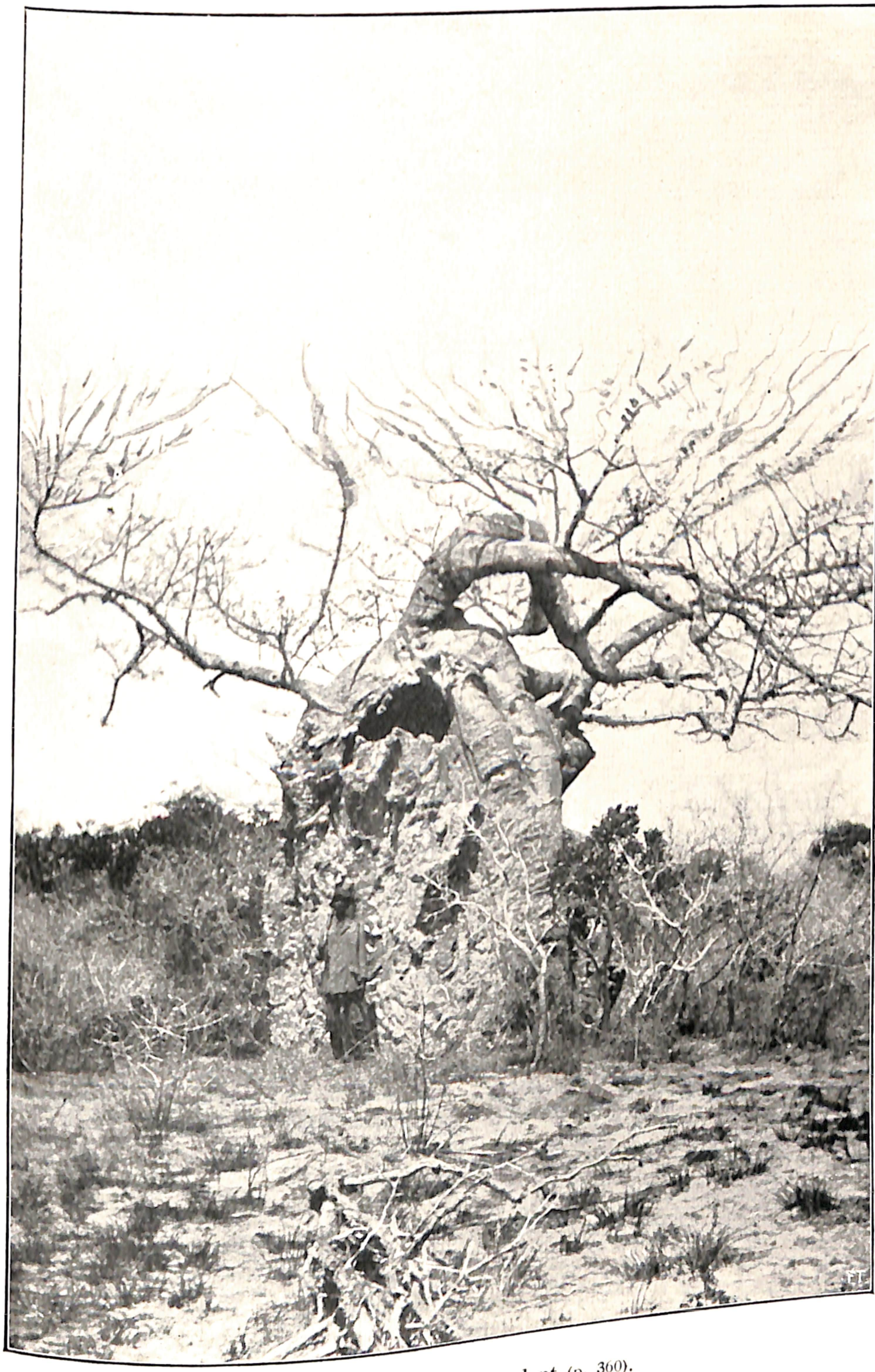
A notre venue le Sultan se lève et nous tend la main. Il est grand, d'une forte carrure et si ce n'était sa couleur, il aurait plutôt le type d'un vieux Gaulois à moustaches pendantes que d'un Somalis. Trois de ses fils sont auprès de lui. On apporte du café mêlé d'une décoction de gingembre. La première gorgée étonne mais ce breuvage n'est pas mauvais. La conversation, peu animée, a lieu à l'aide d'un interprète.

Jamais aucune femme blanche n'était encore venue à Obia.

Susan et moi sommes admises en la présence de la Sultane. Quoique assez corpulente, ni jeune, ni fraîche, ni belle, elle n'est pas antipathique; quelques-unes de ses esclaves sont assez plaisantes. La vieille dame a de grosses bagues d'argent à tous les doigts et est vêtue de pourpre.

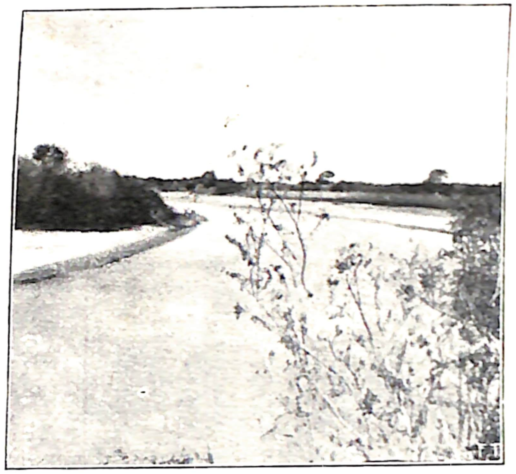
Aden, 3 mai.

La journée resplendissante est près de finir; comme toute chose qui va mourir, elle exhale une mélancolie profonde qui



Les *baobabs* géants abondent (p. 360).

Pl. CCXLVII.



Le Djouba entre Naftagor et Kamsumo
(p. 361).



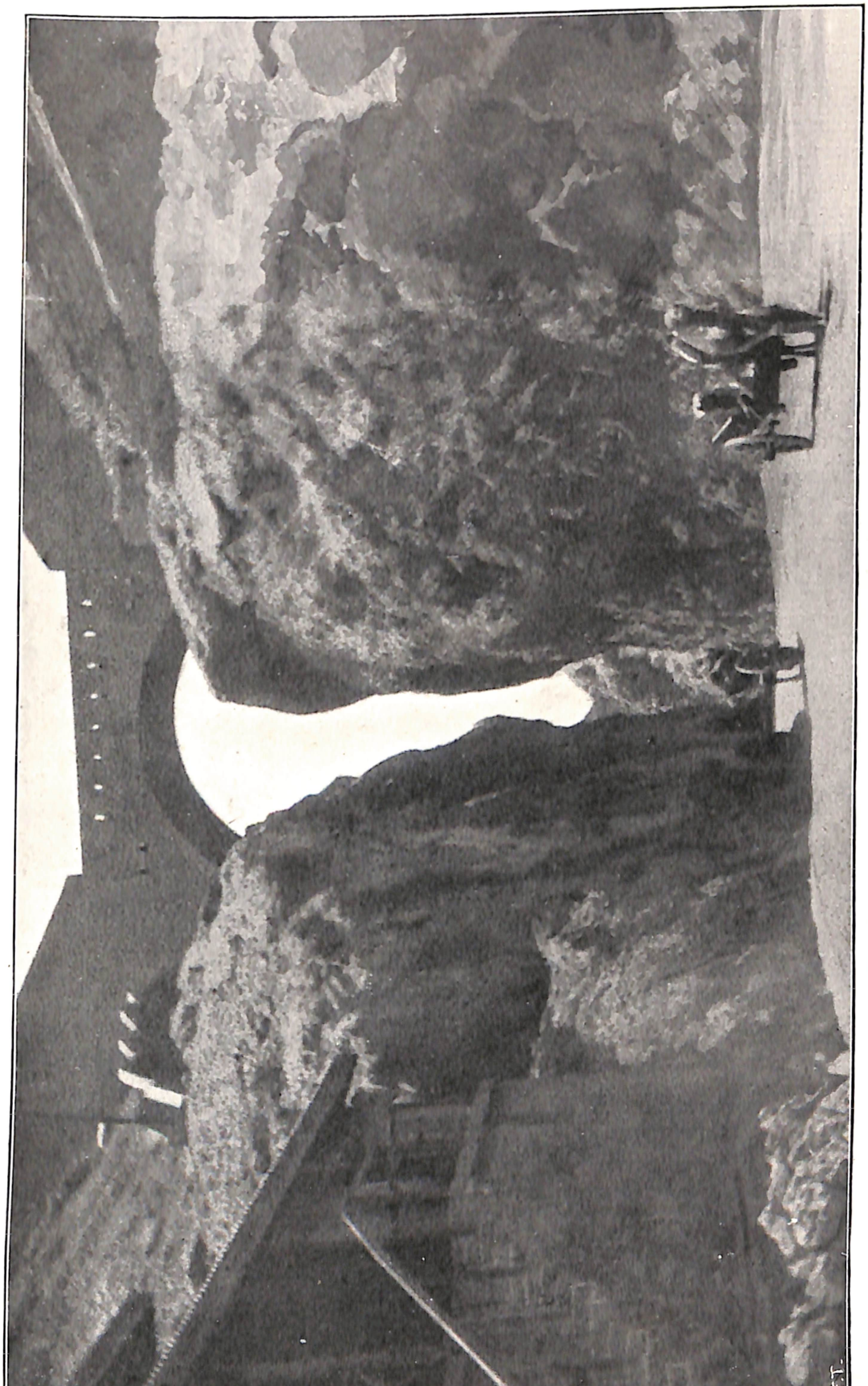
Plantes de caoutchouc de Para à 6 mois
(p. 362).



Type de Vaboni
(p. 363).



La Residence de Giumbo (p. 362).



Une brusque et profonde coupure dans la rocher (p. 369).

Pl. CCLIII.

saisit l'âme et la tient en suspend.... Le soleil n'est plus qu'un disque de flammes qui descend rapidement. Les pierres, les flancs des montagnes et des rochers se revêtent de teintes indescriptibles, tandis que les crêtes découpées se détachent nettement sur le ciel d'où la lumière se retire.

Nous laissons derrière nous *Aden steamer point,* avec son golfe parsemé de grands transports, avec ses blanches maisons sous les portiques desquelles s'abritent de petites boutiques tenues par des juifs et encombrées d'objets disparates: chinoiseries, japonaiseries, étoffes, plumes d'autruches, boîtes en laque, idoles indiennes en bronze émaillé, armes du Soudan, ornements de Somalis. Puis plus bas, près de la mer, un village de pêcheurs dont les barques dorment sur le sable fin de la plage. Au loin, le désert s'étend à l'infini.

Au haut d'une légère montée, un enclos, une grille fermée chaque soir: c'est le domaine des morts, large plateau de pierres et de tombes, les unes serrées contre les autres comme dans la vision de la vallée de Josaphat.

La route suit quelque temps une ligne droite, puis elle monte en tournant jusqu'à une brusque et profonde coupure dans le rocher.

Très loin, vers le couchant, le soleil a disparu derrière la côte d'Afrique.

FIN.

TRENTE FRANCS.